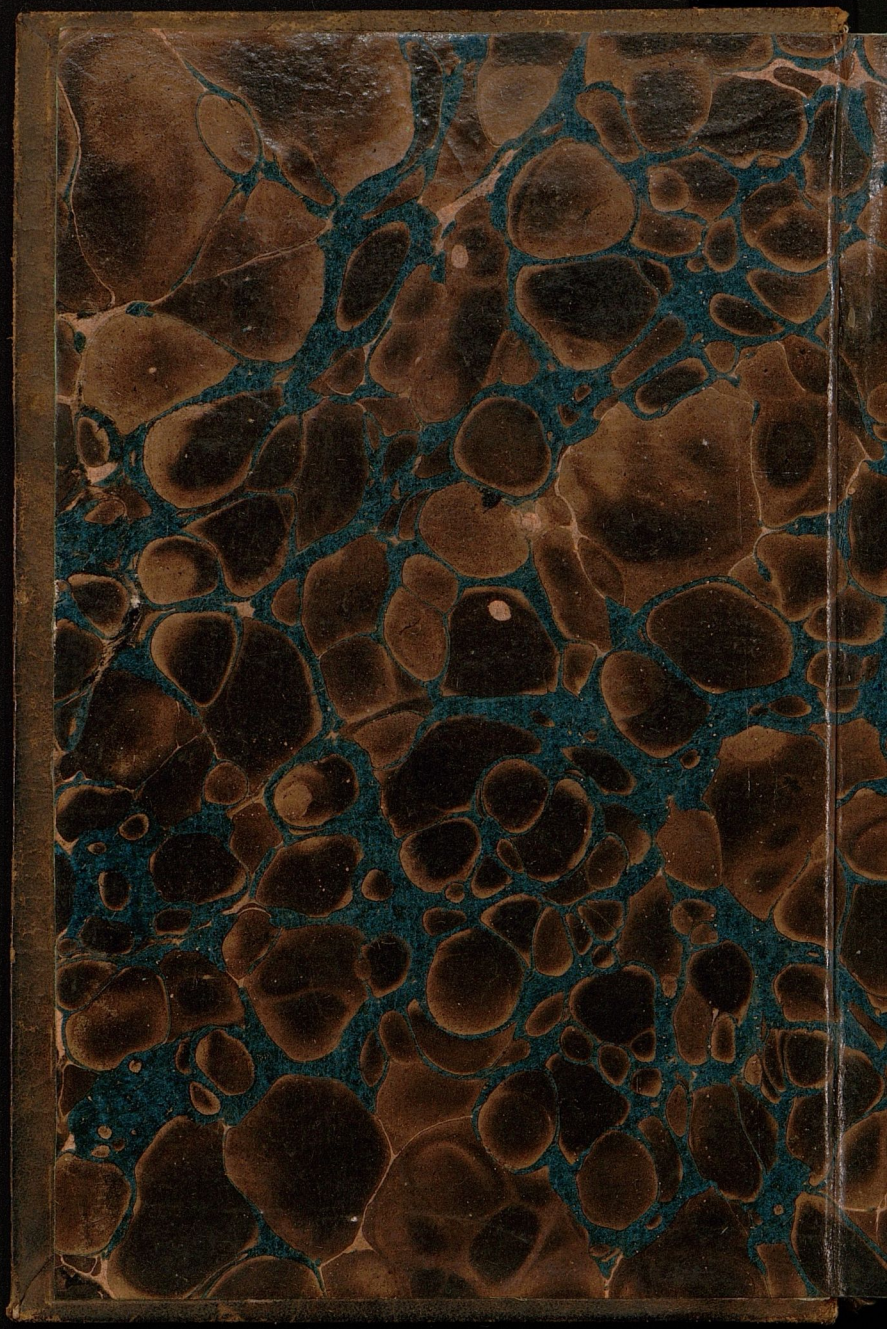


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635437-p0002-5

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635437-p0005-2

№ 3517

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635437-p0006-7

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME TRENTE-SEPTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635437-p0007-3

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)

L 39,

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

NOUS avons réuni ſous le titre de *Dictionnaire philoſophique*, les queſtions ſur l'Encyclopédie, le dictionnaire philoſophique réimprimé ſous le titre de la raiſon par alphabet, un dictionnaire manuſcrit intitulé l'opinion en alphabet, les articles de M. de *Voltaire* inſérés dans l'Encyclopédie; enfin pluſieurs articles deſtinés pour le dictionnaire de l'académie françaiſe.

On y a joint un grand nombre de morceaux peu étendus, qu'il eût été difficile de claſſer dans quelqu'une des diviſions de cette collection.

On trouvera néceſſairement ici quelques répétitions; ce qui ne doit pas ſurprendre, puiſque nous réuniſſons des morceaux deſtinés à faire partie d'ouvrages différens. Cependant on les a évitées autant qu'il a été poſſible de le faire ſans altérer ou mutiler le texte.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635437-p0010-9

INTRODUCTION

Aux queſtions ſur l'Encyclopédie, par des Amateurs. (*)

QUELQUES gens de lettres, qui ont étudié l'Encyclopédie, ne propoſent ici que des queſtions, & ne demandent que des éclairciſſemens; ils ſe déclarent douteurs & non docteurs. Ils doutent ſurtout de ce qu'ils avancent; ils reſpectent ce qu'ils doivent reſpecter; ils ſoumettent leur raiſon dans toutes les choſes qui ſont au-deſſus de leur raiſon, & il y en a beaucoup.

L'Encyclopédie eſt un monument qui honore la France; auſſi fut-elle perſécutée dès qu'elle fut entrepriſe. Le diſcours préliminaire qui la précède était un veſtibule d'une ordonnance magnifique & ſage, qui annonçait le palais des ſciences; mais il avertiſſait la jalouſie & l'ignorance de s'armer. On décria l'ouvrage avant qu'il parût; la baſſe littérature ſe déchaîna; on écrivit des libelles diffamatoires contre ceux dont le travail n'avait pas encore paru.

Mais à peine l'Encyclopédie a-t-elle été achevée que l'Europe en a reconnu l'utilité; il a fallu réimprimer en France & augmenter cet ouvrage immenſe qui eſt de vingt-deux volumes *in-folio :* on l'a contrefait en Italie; & des théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays : on le contrefait chez les Suiſſes; & les additions dont on le charge ſont ſans doute entièrement oppoſées à la

(*) Voyez l'avertiſſement des Editeurs.

méthode italienne, afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France; des français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reste pas un seul chez les libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hasard heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cents francs; ainsi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de sept millions six cents cinquante mille livres. Ceux qui ne considéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent, ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux siècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la première matière du papier, jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les auteurs, le plaisir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enseigner le genre-humain, la gloire; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois auteurs principaux, & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous les rangs, officiers-généraux, magistrats, ingénieurs, véritables gens de lettres, s'empresser à décorer cet ouvrage de leurs recherches, souscrire & travailler à la fois: ils ne voulaient que la satisfaction d'être utiles; ils ne voulaient point être connus;

& c'eſt malgré eux qu'on a imprimé le nom de pluſieurs.

Le philoſophe s'oublia pour ſervir les hommes; l'intérêt, l'envie & le fanatiſme ne s'oublièrent pas. Quelques jéſuites, qui étaient en poſſeſſion d'écrire ſur la théologie & ſur les belles-lettres, penſaient qu'il n'appartenait qu'aux journaliſtes de Trévoux d'enſeigner la terre; ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent; car il eſt à remarquer qu'aucun jéſuite n'a donné au public ſes ouvrages ſans les vendre.

DIEU permit en même temps que deux ou trois convulſionnaires ſe préſentaſſent pour coopérer à l'Encyclopédie: on avait à choiſir entre ces deux extrêmes; on les rejeta tous deux également comme de raiſon, parce qu'on n'était d'aucun parti, & qu'on ſe bornait à chercher la vérité. Quelques gens de lettres furent exclus auſſi, parce que les places étaient priſes. Ce furent autant d'ennemis qui tous ſe réunirent contre l'Encyclopédie dès que le premier tome parut. Les auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprimerie, lorſqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs eſſais; on les prit pour des ſorciers, on ſaiſit juridiquement leurs livres, on commença contre eux un procès criminel. Les encyclopédiſtes furent accueillis préciſément avec la même juſtice & la même ſageſſe.

Un maître d'école connu alors dans Paris, (*) ou du moins dans la canaille de Paris, pour un très-ardent convulſionnaire, ſe chargea au nom de ſes confrères de déférer l'Encyclopédie comme un ouvrage contre les

(*) *Abraham Chaumeix.*

mœurs, la religion, & l'Etat. Cet homme avait joué quelque temps sur le théâtre des marionnettes de St Médard; & avait poussé la friponnerie du fanatisme jusqu'à se faire suspendre en croix, & à paraître réellement crucifié avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 mars 1749, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis St Leu & St Gilles, en présence de cent convulsionnaires: ce fut cet homme qui se porta pour délateur; il fut à la fois l'organe des journalistes de Trévoux, des bateleurs de St Médard, & d'un certain nombre d'hommes ennemis de toute nouveauté, & encore plus de tout mérite.

Il n'y avait point eu d'exemple d'un pareil procès. On accusait les auteurs non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient un jour. *Voyez*, disait-on, *la malice: le premier tome est plein de renvois aux derniers; donc c'est dans les derniers que sera tout le venin.* Nous n'exagérons point: cela fut dit mot à mot.

L'Encyclopédie fut supprimée sur cette divination; mais enfin la raison l'emporte. Le destin de cet ouvrage a été celui de toutes les entreprises utiles, de presque tous les bons livres, comme celui de *la Sagesse* de *Charon*, de la savante histoire composée par le sage de *Thou*, de presque toutes les vérités neuves, des expériences contre l'horreur du vide, de la rotation de la terre, de l'usage de l'émétique, de la gravitation, de l'inoculation. Tout cela fut condamné d'abord, & reçu ensuite avec la reconnaissance tardive du public.

Le délateur couvert de honte est allé à Moscou exercer son métier de maître d'école; & là il peut se faire crucifier, s'il lui en prend envie; mais il ne peut ni nuire à l'Encyclopédie, ni séduire des magistrats.

Les autres ſerpens qui mordaient la lime ont uſé leurs dents & ceſſé de mordre.

Comme la plupart des ſavans & des hommes de génie qui ont contribué avec tant de zèle à cet important ouvrage, s'occupent à préſent du ſoin de le perfectionner & d'y ajouter même pluſieurs volumes, & comme dans plus d'un pays on a déjà commencé des éditions; nous avons cru devoir préſenter aux amateurs de la littérature un eſſai de quelques articles omis dans le grand dictionnaire, ou qui peuvent ſouffrir quelques additions, ou qui ayant été inſérés par des mains étrangères, n'ont pas été traités ſelon les vues des directeurs de cette entrepriſe immenſe.

C'eſt à eux que nous dédions notre eſſai, dont ils pourront prendre & corriger ou laiſſer les articles, à leur gré, dans la grande édition que les libraires de Paris préparent. Ce ſont des plantes exotiques que nous leur offrons; elles ne mériteront d'entrer dans leur vaſte collection qu'autant qu'elles ſeront cultivées par de telles mains; & c'eſt alors qu'elles pourront recevoir la vie.

AVERTISSEMENT

DE LA COLLECTION INTITULÉE : L'OPINION EN ALPHABET. (*)

Quos oportet redargui ; qui universas domos subvertunt, docentes quæ non oportet, turpis lucri gratiâ : il faut fermer la bouche à ceux qui renverſent toutes les familles, enſeignant, par un intérêt honteux, ce qu'on ne doit point enſeigner. (épître de *St Paul* à *Tite*, chap. I, v. 11.)

Cet alphabet eſt extrait des ouvrages les plus eſtimés qui ne ſont pas communément à la portée du grand nombre ; & ſi l'auteur ne cite pas toujours les ſources où il a puiſé, comme étant aſſez connues des doctes, il ne doit pas être ſoupçonné de vouloir ſe faire honneur du travail d'autrui, puiſqu'il garde lui-même l'anonyme, ſuivant cette parole de l'évangile : Que votre main gauche ne ſache point ce que fait votre droite. (*a*)

(*) Voyez l'avertiſſement des Editeurs.

(*a*) *Saint Matthieu*, chap. VI, v. 3.

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

A.

Nous aurons peu de questions à faire sur cette première lettre de tous les alphabets. Cet article de l'Encyclopédie, plus nécessaire qu'on ne croirait, est de *César du Marsais*, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'esprit une dialectique très-profonde & très-nette. La vraie philosophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce sage qui était pauvre, & dont l'éloge se trouve à la tête du troisième volume de l'Encyclopédie, fut persécuté par l'auteur de *Marie à la Coque* qui était riche; & sans les générosités du comte de *Lauraguais*, il serait mort dans la plus extrême misère. Saisissons cette occasion de dire que jamais la nation française ne s'est plus honorée que de nos jours par ces actions de véritable grandeur faites sans ostentation. Nous avons vu plus d'un ministre d'Etat encourager les talens dans l'indigence, & demander le secret. *Colbert* les récompensait, mais avec l'argent de l'Etat; *Fouquet* avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle (*) ont donné leur propre bien; & par-là ils sont au-dessus de *Fouquet*, autant que par leur naissance, leurs dignités & leur génie. Comme nous ne les nommons point, ils ne doivent pas se fâcher. Que le lecteur pardonne cette digression qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons sur la lettre *A*

(*) M. le duc de *Choiseul*.

qui a été si bien traitée par feu M. *du Marsais*, & par ceux qui ont joint leur travail au sien. Nous ne parlerons point des autres lettres, & nous renvoyons à l'Encyclopédie, qui dit tout ce qu'il faut sur cette matière.

On commence à substituer la lettre *a* à la lettre *o* dans *français*, *française*, *anglais*, *anglaise*, & dans tous les imparfaits, comme *il employait*, *il octroyait*, *il ployerait* &c.; la raison n'en est-elle pas évidente? ne faut-il pas écrire comme on parle autant qu'on le peut? n'est-ce pas une contradiction d'écrire *oi* & de prononcer *ai*? Nous disions autrefois *je croyois*, *j'octroyois*, *j'employois*, *je ployois*: lorsqu'enfin on adoucit ces sons barbares, on ne songea point à réformer les caractères, & le langage dément continuellement l'écriture.

Mais quand il fallut faire rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *ais*, avec les *ois* qu'on prononçait *ois*, les auteurs furent bien embarrassés. Tout le monde, par exemple, disait *français* dans la conversation & dans les discours publics: mais comme la coutume vicieuse de rimer pour les yeux & non pas pour les oreilles s'était introduite parmi nous, les poëtes se crurent obligés de faire rimer *françois* à *lois*, *rois*, *exploits;* & alors les mêmes académiciens qui venaient de prononcer *français* dans un discours oratoire, prononçaient *françois* dans les vers. On trouve dans une pièce de vers de *Pierre Corneille*, sur le passage du Rhin, assez peu connue:

Quel spectacle d'effroi! grand Dieu, si toutefois
Quelque chose pouvoit effrayer les *François*.

Le lecteur peut remarquer quel effet produiraient aujourd'hui ces vers, si l'on prononçait comme sous

François premier „*pouvoit* par un *o*; quelle cacophonie feraient *effroi*, *toutefois*, *pouvoit*, *françois*.

Dans le temps que notre langue se perfectionnait le plus, *Boileau* disait:

Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en *françois*;
Mais laissons Chapelain pour la dernière *fois*.

Aujourd'hui que tout le monde dit *français*, ce vers de *Boileau* lui-même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous sommes enfin défaits de cette mauvaise habitude d'écrire le mot *français* comme on écrit *St François*. Il faut du temps pour réformer la manière d'écrire tous ces autres mots dans lesquels les yeux trompent toujours les oreilles. Vous écrivez encore *je croyois*; & si vous prononciez *je croyois*, en fesant sentir les deux *o*, personne ne pourrait vous supporter. Pourquoi donc en ménageant nos oreilles ne ménagez-vous pas aussi nos yeux? pourquoi n'écrivez-vous pas *je croyais*, puisque *je croyois* est absolument barbare?

Vous enseignez la langue française à un étranger, il est d'abord surpris que vous prononciez *je croyais*, *j'octroyais*, *j'employais*; il vous demande pourquoi vous adouciſſez la prononciation de la dernière syllabe, & pourquoi vous n'adouciſſez pas la précédente; pourquoi dans la conversation vous ne dites pas *je crayais*, *j'emplayais* &c.

Vous lui répondez, & vous devez lui répondre, qu'il y a plus de grâce & de variété à faire succéder une diphthongue à une autre. La dernière syllabe, lui dites-vous, dont le son reste dans l'oreille, doit être plus agréable & plus mélodieuse que les autres; & c'est la variété dans la prononciation de ces syllabes qui fait le charme de la prosodie.

L'étranger vous répliquera : Vous deviez m'en avertir par l'écriture comme vous m'en avertiſſez dans la converſation. Ne voyez-vous pas que vous m'embarraſſez beaucoup lorſque vous orthographiez d'une façon, & que vous prononcez d'une autre?

Les plus belles langues, ſans contredit, ſont celles où les mêmes ſyllabes portent toujours une prononciation uniforme : telle eſt la langue italienne. Elle n'eſt point hériſſée de lettres qu'on eſt obligé de ſupprimer ; c'eſt le grand vice de l'anglais & du français. Qui croirait, par exemple, que ce mot anglais *handkerchief* ſe prononce *ankicher*? & quel étranger imaginera que *paon*, *Laon*, ſe prononcent en français *pan* & *Lan*? Les Italiens ſe ſont défaits de la lettre *h* & de la lettre *x*, parce qu'ils ne la prononcent plus ; que ne les imitons-nous? avons-nous oublié que l'écriture eſt la peinture de la voix?

Vous dites *anglais*, *portugais*, *français*, mais vous dites *danois*, *ſuédois ;* comment devinerai-je cette différence, ſi je n'apprends votre langue que dans vos livres? Et pourquoi en prononçant *anglais* & *portugais*, mettez-vous un *o* à l'un & un *a* à l'autre? pourquoi n'avez-vous pas la mauvaiſe habitude d'écrire *portugois*, comme vous avez la mauvaiſe habitude d'écrire *anglois*? En un mot ne paraît-il pas évident que la meilleure méthode eſt d'écrire toujours par *a* ce qu'on prononce par *a*?

A.

A, troiſième perſonne au préſent de l'indicatif du verbe *avoir*. C'eſt un défaut ſans doute qu'un verbe ne ſoit qu'une ſeule lettre, & qu'on exprime *il a raiſon*, *il a de l'eſprit*, comme on exprime *il eſt à Paris*, *il eſt à Lyon*.

Hodièque manent veſtigia ruris.

Il a eu choquerait horriblement l'oreille, ſi on n'y était pas accoutumé : pluſieurs écrivains ſe ſervent ſouvent de cette phraſe, *la différence qu'il y a; la diſtance qu'il y a entr'eux;* eſt-il rien de plus languiſſant à la fois & de plus rude? n'eſt-il pas aiſé d'éviter cette imperfection du langage, en diſant ſimplement *la diſtance, la différence, entr'eux*? à quoi bon, ce *qu'il* & cet *y a* qui rendent le diſcours ſec & diffus, & qui réuniſſent ainſi les plus grands défauts?

Ne faut-il pas ſurtout éviter le concours de deux *a*? *il va à Paris, il a Antoine en averſion.* Trois & quatre *a* ſont inſupportables; *il va à Amiens, & de-là à Arques.*

La poëſie françaiſe proſcrit ce heurtement de voyelles.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de ſe permettre cet achopement de ſons qui détruiſent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces bâillemens que les Latins étaient ſoigneux d'éviter. *Pétrarque* ne fait nulle difficulté de dire:

Muove ſi il vecchiarel canuto e bianco,
Dal dolcè luogo ove ha ſua eta fornita.

L'*Arioſte* a dit:

Non ſa quel che ſia Amor:
Doveva fortuna alla chriſtiana fede.
Tanto girà che venne a una riviera
Altra aventura al buon Rinaldo accade

Cette malheureuse cacophonie est nécessaire en italien, parce que la plus grande partie des mots de cette langue se termine en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Le latin qui possède une infinité de terminaisons ne pouvait guère admettre un pareil heurtement de voyelles, & la langue française est encore en cela plus circonspecte & plus sévère que la latin. Vous voyez très-rarement dans *Virgile* une voyelle suivie d'un mot commençant par une voyelle; ce n'est que dans un petit nombre d'occasions où il faut exprimer quelque désordre de l'esprit,

Arma amens capio,

ou lorsque deux spondées peignent un lieu vaste & désert,

In Neptuno Aegeo.

Homère, il est vrai, ne s'assujettit pas à cette règle de l'harmonie qui rejette le concours des voyelles, & surtout des A; les finesses de l'art n'étaient pas encore connues de son temps, & *Homère* était au-dessus de ces finesses: mais ses vers les plus harmonieux sont ceux qui sont composés d'un assemblage heureux de voyelles & de consonnes. C'est ce que *Boileau* recommande dès le premier chant de l'*Art poëtique*.

La lettre A chez presque toutes les nations devint une lettre sacrée, parce qu'elle était la première: les Egyptiens joignirent cette superstition à tant d'autres: de-là vient que les Grecs d'Alexandrie l'appelaient *hier'alpha*; & comme *oméga* était la dernière lettre, ces mots *alpha* & *oméga* signifièrent le complément de toutes choses. Ce fut l'origine de la cabale & de plus d'une mystérieuse démence.

Les lettres ſervaient de chiffres & de notes de muſique; jugez quelle foule de connaiſſances ſecrètes cela produiſit: *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, étaient les ſept cieux. L'harmonie des ſphères céleſtes était compoſée des ſept premières lettres, & un acroſtiche rendait raiſon de tout dans la vénérable antiquité.

ABC, OU ALPHABET.

SI M. *du Marſais* vivait encore, nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les ſavans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune langue de l'Europe. *Alphabet* ne ſignifie autre choſe que *A B*, & *A B* ne ſignifie rien, ou tout au plus il indique deux ſons; & ces deux ſons n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. *Beth* n'eſt point formé d'*Alpha*; l'un eſt le premier, l'autre le ſecond; & on ne ſait pas pourquoi.

Or, comment s'eſt-il pu faire qu'on manque de termes pour exprimer la porte de toutes les ſciences? La connaiſſance des nombres, l'art de compter, ne s'appelle point *un-deux*; & le rudiment de l'art d'exprimer ſes penſées, n'a dans l'Europe aucune expreſſion propre qui le déſigne.

L'alphabet eſt la première partie de la grammaire; ceux qui poſſèdent la langue arabe, dont je n'ai pas la plus légère notion, pourront m'apprendre ſi cette langue qui a, dit-on, quatre-vingts mots pour ſignifier un cheval, en aurait un pour ſignifier l'alphabet.

Je proteſte que je ne ſais pas plus le chinois que l'arabe; cependant j'ai lu dans un petit vocabulaire chinois, (*a*) que cette nation s'eſt toujours donnée

(*a*) I. vol. de l'hiſt. de la Chine de *Duhalde*.

deux mots pour exprimer le catalogue, la liſte des caractères de ſa langue ; l'un eſt *ho-tou*, l'autre *haipien* : nous n'avons ni *ho-tou* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous, ils diſaient *alphabet*. *Sénèque le philoſophe* ſe ſert de la phraſe grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des queſtions ſur la grammaire ; il l'appelle *Skedon analphabetos*. Or cet alphabet, les Grecs le tenaient des Phéniciens, de cette nation nommée *le peuple lettré* par les Hébreux mêmes, lorſque ces Hébreux vinrent s'établir ſi tard auprès de leur pays.

Il eſt à croire que les Phéniciens, en communiquant leurs caractères aux Grecs, leur rendirent un grand ſervice en les délivrant de l'embarras de l'écriture égyptiaque que *Cécrops* leur avait apportée d'Egypte : les Phéniciens, en qualité de négocians, rendaient tout aiſé ; & les Egyptiens, en qualité d'interprètes des dieux, rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand phénicien abordé dans l'Achaïe, dire à un grec ſon correſpondant : Non-ſeulement mes caractères ſont aiſés à écrire, & rendent la penſée ainſi que les ſons de la voix ; mais ils expriment nos dettes actives & paſſives. Mon *aleph*, que vous voulez prononcer *alpha*, vaut une once d'argent ; *betha* en vaut deux ; *ro* en vaut cent ; *ſigma* en vaut deux cents. Je vous dois deux cents onces : je vous paye un *ro*, reſte un *ro* que je vous dois encore, nous aurons bientôt fait nos comptes.

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la ſociété entre les hommes, en fourniſſant à leurs beſoins ; & pour négocier, il faut s'entendre.

Les

Les Egyptiens ne commercèrent que très-tard ; ils avaient la mer en horreur ; c'était leur *Typhon*. Les Tyriens furent navigateurs de temps immémorial ; ils lièrent enſemble les peuples que la nature avait ſéparés, & ils réparèrent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé ſouvent une grande partie du genre-humain. Les Grecs à leur tour allèrent porter leur commerce & leur alphabet commode chez d'autres peuples qui le changèrent un peu, comme les Grecs avaient changé celui des Tyriens. Lorſque leurs marchands, dont on fit depuis des demi-dieux, allèrent établir à Colchos un commerce de pelleterie qu'on appela *la toiſon d'or*, ils donnèrent leurs lettres aux peuples de ces contrées, qui les ont conſervées & altérées. Ils n'ont point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils ſont ſoumis, & dont j'eſpère qu'ils ſecoueront le joug, grâce à l'impératrice de Ruſſie.

Il eſt très-vraiſemblable (je ne dis pas très-vrai, DIEU m'en garde) que ni Tyr, ni l'Egypte, ni aucun Aſiatique habitant vers la Méditerranée, ne communiqua ſon alphabet aux peuples de l'Aſie orientale. Si les Tyriens, ou même les Chaldéens qui habitaient vers l'Euphrate, avaient, par exemple, communiqué leur méthode aux Chinois, il en reſterait quelques traces ; ils auraient les ſignes des vingt-deux, vingt-trois, ou vingt-quatre lettres. Ils ont tout au contraire des ſignes de tous les mots qui compoſent leur langue ; & ils en ont, nous dit-on, quatre-vingts mille : cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle eſt ſoixante & dix-neuf mille neuf cents ſoixante & ſeize fois plus ſavante & plus embarraſſée

que la nôtre. Joignez à cette prodigieuse différence, qu'ils écrivent de haut en bas, & que les Tyriens & les Chaldéens écrivaient de droite à gauche ; les Grecs & nous de gauche à droite.

Examinez les caractères tartares, indiens, siamois, japonais, vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples, en y joignant même les Hottentots & les Cafres, prononcent à-peu-près les voyelles & les consonnes comme nous, parce qu'ils ont le larynx fait de même pour l'essentiel, ainsi qu'un paysan grison a le gosier fait comme la première chanteuse de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce manant une basse-taille rude, discordante, insupportable, & de cette chanteuse un dessus de rossignol, est si imperceptible qu'aucun anatomiste ne peut l'apercevoir. C'est la cervelle d'un sot qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enseignèrent leur *A B C* aux Grecs, nous n'avons pas prètendu qu'ils eussent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déjà mieux que les peuples de la basse Syrie ; ils avaient un gosier plus flexible ; leurs paroles étaient un plus heureux assemblage de voyelles, de consonnes, & de diphthongues. Le langage des peuples de la Phénicie au contraire était rude, grossier ; c'étaient des *Shasiroth*, des *Asiaroth*, des *Shabaoth*, des *Chammaim*, des *Chotihet*, des *Thopheth ;* il y aurait là de quoi faire enfuir notre chanteuse de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien

alphabet étrurien, & à qui des marchands hollandais viendraient apporter celui dont ils se servent à présent. Tous les Romains feraient fort bien de recevoir leurs caractères ; mais ils se garderaient bien de parler la langue batave. C'est précisément ainsi que le peuple d'Athènes en usa avec les matelots de Caphthor, venant de Tyr ou de Bérith : les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Misraim qui est l'Egypte, & rebutèrent leur patois.

Philosophiquement parlant, & abstraction respectueuse faite de toutes les inductions qu'on pourrait tirer des livres sacrés, dont il ne s'agit certainement pas ici, la langue primitive n'est-elle pas une plaisante chimère ?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, & comment il est arrivé que dans une multitude de siècles les moutons se soient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linottes à siffler? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiomes, & beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'accourir aux miaulemens très-articulés & très-variés de la chatte ; c'est une merveilleuse chose de voir dans le Mirebalais une cavale dresser ses oreilles, frapper du pied, s'agiter aux braiemens intelligibles d'un âne. Chaque espèce a sa langue. Celle des Esquimaux & des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive, & d'alphabet primitif, que de chênes primitifs, & que d'herbe primitive.

Plusieurs rabbins prétendent que la langue mère était le samaritain ; quelques autres ont assuré que c'était le bas-breton : dans cette incertitude, on peut

fort bien, sans offenser les habitans de Kimper & de Samarie, n'admettre aucune langue mère.

Ne peut-on pas, sans offenser personne, supposer que l'alphabet a commencé par des cris & des exclamations? Les petits enfans disent d'eux-mêmes, *ha he* quand ils voient un objet qui les frappe; *hi hi* quand ils pleurent; *hu hu*, *hou hou*, quand ils se moquent; *aïe* quand on les frappe; & il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Egypte *Psammeticus* (qui n'est pas un mot égyptien) fit élever pour savoir quelle était la langue primitive, il n'est guère possible qu'ils se soient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeûner.

Des exclamations formées par des voyelles, aussi naturelles aux enfans que le croassement l'est aux grenouilles, il n'y a pas si loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mère dise à son enfant l'équivalent de *viens*, *tiens*, *prends*, *tais-toi*, *approche*, *va-t-en:* ces mots ne sont représentatifs de rien, ils ne peignent rien; mais ils se font entendre avec un geste.

De ces rudimens informes, il y a un chemin immense pour arriver à la syntaxe. Je suis effrayé quand je songe que de ce seul mot *viens*, il faut parvenir un jour à dire: *Je serais venu, ma mère, avec grand plaisir, & j'aurais obéi à vos ordres qui me seront toujours chers, si en accourant vers vous je n'étais pas tombé à la renverse, & si une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche.*

Il semble à mon imagination étonnée qu'il a fallu des siècles pour ajuster cette phrase, & bien d'autres siècles pour la peindre. Ce serait ici le lieu de dire, ou

de tâcher de dire, comment on exprime & comment on prononce dans toutes les langues du monde *père*, *mère*, *jour*, *nuit*, *terre*, *eau*, *boire*, *manger &c.*; mais il faut éviter le ridicule autant qu'il eſt poſſible.

Les caractères alphabétiques préſentant à la fois les noms des choſes, leur nombre, les dates des événemens, les idées des hommes, devinrent bientôt des myſtères aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces ſignes. Les Chaldéens, les Syriens, les Egyptiens, attribuèrent quelque choſe de divin à la combinaiſon des lettres, & à la manière de les prononcer. Ils crurent que les noms ſignifiaient par eux-mêmes, & qu'ils avaient en eux une force, une vertu ſecrète. Ils allaient juſqu'à prétendre que le nom qui ſignifiait *puiſſance* était puiſſant de ſa nature ; que celui qui exprimait *ange* était angélique ; que celui qui donnait l'idée de DIEU, était divin. Cette ſcience des caractères entra néceſſairement dans la magie : point d'opération magique ſans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les ſciences devint celle de toutes les erreurs ; les mages de tous les pays s'en ſervirent pour ſe conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient conſtruit, & où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La manière de prononcer des conſonnes & des voyelles devint le plus profond des myſtères, & ſouvent le plus terrible. Il y eut une manière de prononcer *Jéova*, nom de DIEU chez les Syriens & les Egyptiens, par laquelle on feſait tomber un homme roide mort.

St Clément d'Alexandrie rapporte (*b*) que *Moïſe* fit mourir ſur le champ le roi d'Egypte *Nechephre*, en lui

(*b*) Stromates ou tapiſſeries, liv. I.

soufflant ce nom dans l'oreille ; & qu'ensuite il le ressuscita en prononçant le même mot. *St Clément* d'Alexandrie est exact, il cite son auteur, c'est le savant *Artapan ;* qui pourra récuser le témoignage d'*Artapan* ?

Rien ne retarda plus les progrès de l'esprit humain que cette profonde science de l'erreur, née chez les Asiatiques avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'art même qui devait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans *Origène*, dans *Clément* d'Alexandrie, dans *Tertullien* &c. &c. *Origène* dit surtout expressément : (*c*) ,, Si en invoquant DIEU, ou en jurant par lui, on le nomme ,, le Dieu d'*Abraham*, d'*Isaac*, & de *Jacob*, on fera ,, par ces noms, des choses dont la nature & la force ,, sont telles, que les démons se soumettent à ceux ,, qui les prononcent ; mais si on le nomme d'un ,, autre nom, comme *Dieu de la mer bruyante*, *Dieu* ,, *supplantateur*, ces noms seront sans vertu : le nom ,, d'*Israël* traduit en grec ne pourra rien opérer ; ,, mais prononcez-le en hébreu, avec les autres mots ,, requis, vous opèrerez la conjuration. ,,

Le même *Origène* dit ces paroles remarquables : ,, Il y a des noms qui ont naturellement de la vertu, ,, tels que sont ceux dont se servent les sages parmi ,, les Egyptiens, les mages en Perse, les brachmanes ,, dans l'Inde. Ce qu'on nomme *magie* n'est pas un ,, art vain & chimérique, ainsi que le prétendent les ,, stoïciens & les épicuriens : le nom de *Sabaoth*, celui ,, d'*Adonaï*, n'ont pas été faits pour des êtres créés ; ,, mais ils appartiennent à une théologie mystérieuse

(*c*) *Origène* contre *Celse*, nº 202.

„ qui se rapporte au Créateur ; de-là vient la vertu „ de ces noms quand on les arrange & qu'on les „ prononce selon les règles &c. „

C'était en prononçant des lettres selon la méthode magique qu'on forçait la lune de descendre sur la terre. Il faut pardonner à *Virgile* d'avoir cru ces inepties, & d'en avoir parlé sérieusement dans sa huitième églogue.

Carmina de cœlo possunt deducere lunam.
On fait avec des mots tomber la lune en terre.

Enfin l'alphabet fut l'origine de toutes les connaissances de l'homme, & de toutes ses sottises.

ABBAYE.

SECTION PREMIERE.

C'EST une communauté religieuse gouvernée par un abbé ou une abbesse.

Ce nom d'abbé, *abbas* en latin & en grec, *abba* en syrien & en chaldéen, vient de l'hébreu *ab*, qui veut dire père. Les docteurs juifs prenaient ce titre par orgueil ; c'est pourquoi JESUS disait à ses disciples : (*a*) N'appelez personne sur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père qui est dans les cieux.

Quoique *St Jérôme* se soit fort emporté contre les moines de son temps (*b*) qui, malgré la défense du Seigneur, donnaient ou recevaient le titre d'abbé, le sixième concile de Paris (*c*) décide que, si les abbés sont des pères spirituels, & s'ils engendrent au Seigneur

(*a*) *Matth.* chap. 23, v. 9.
(*b*) Liv. II sur l'Epît. aux Galates.
(*c*) Liv. I, chap. 37.

des fils ſpirituels, c'eſt avec raiſon qu'on les appelle abbés.

D'après ce décret, ſi quelqu'un a mérité le titre d'abbé, c'eſt aſſurément *St Benoit* qui, l'an 529, fonda ſur le mont Caſſin, dans le royaume de Naples, ſa règle ſi éminente en ſageſſe & en diſcrétion, & ſi grave, ſi claire, à l'égard du diſcours & du ſtyle. Ce ſont les propres termes du pape *St Grégoire*, (*d*) qui ne manque pas de faire mention du privilége ſingulier dont DIEU daigna gratifier ce ſaint fondateur; c'eſt que tous les bénédictins qui meurent au mont Caſſin ſont ſauvés. L'on ne doit donc pas être ſurpris que ces moines comptent ſeize mille ſaints canoniſés de leur ordre. Les bénédictines prétendent même qu'elles ſont averties de l'approche de leur mort par quelque bruit nocturne qu'elles appellent *les coups de St Benoit.*

On peut bien croire que ce ſaint abbé ne s'était pas oublié lui-même en demandant à DIEU le ſalut de ſes diſciples. En conſéquence, le ſamedi 21 mars 543, veille du dimanche de la paſſion, qui fut le jour de ſa mort; deux moines, dont l'un était dans le monaſtère, l'autre en était éloigné, eurent la même viſion. Ils virent un chemin couvert de tapis, & éclairé d'une infinité de flambeaux, qui s'étendait vers l'Orient depuis le monaſtère juſqu'au ciel. Un perſonnage vénérable y paraiſſait, qui leur demanda pour qui était ce chemin? ils dirent qu'ils n'en ſavaient rien. C'eſt, ajouta-t-il, par où *Benoit*, le bien-aimé de DIEU, eſt monté au ciel.

Un ordre dans lequel le ſalut était ſi aſſuré s'étendit bientôt dans d'autres Etats, dont les ſouverains ſe

(*d*) Dialog. liv. II, chap. VIII.

laiſſaient perſuader (*e*) qu'il ne s'agiſſait, pour être ſûr d'une place en paradis, que de s'y faire un bon ami; & qu'on pouvait racheter les injuſtices les plus criantes, les crimes les plus énormes, par des donations en faveur des égliſes. Pour ne parler ici que de la France, on lit dans les *Geſtes du roi Dagobert*, fondateur de l'abbaye de Saint-Denis près Paris, (*f*) que ce prince étant mort fut condamné au jugement de DIEU, & qu'un ſaint ermite nommé *Jean*, qui demeurait ſur les côtes de la mer d'Italie, vit ſon ame enchaînée dans une barque, & des diables qui la rouaient de coups en la conduiſant vers la Sicile où ils devaient la précipiter dans les gouffres du mont Etna; que *St Denis* avait tout-à-coup paru dans un globe lumineux, précédé des éclairs & de la foudre, & qu'ayant mis en fuite ces malins eſprits, & arraché cette pauvre ame des griffes du plus acharné, il l'avait portée au ciel en triomphe.

Charles-Martel au contraire fut damné en corps & en ame, pour avoir donné des abbayes en récompenſe à ſes capitaines, qui, quoique laïques, portèrent le titre d'abbés, comme des femmes mariées eurent depuis celui d'abbeſſes, & poſſédèrent des abbayes de filles. Un ſaint évêque de Lyon, nommé *Eucher*, étant en oraiſon, fut ravi en eſprit, & mené par un ange en enfer où il vit *Charles-Martel*, & apprit de l'ange que les ſaints dont ce prince avait dépouillé les égliſes, l'avaient condamné à brûler éternellement en corps & en ame. *St Eucher* écrivit cette révélation à *Boniface* évêque de Maïence, & à *Fulrad* archichapelain de *Pepin le bref*, en les priant d'ouvrir le tombeau de *Charles-Martel*, & de voir ſi ſon corps y était. Le tombeau fut ouvert; le fond en était tout brûlé, & on n'y

(*e*) *Mezerai*, tome I, page 225. (*f*) Chap. XXXXVII.

trouva qu'un gros ſerpent qui en ſortit avec une fumée puante.

Boniface (*g*) eut l'attention d'écrire à *Pepin le bref* & à *Carloman* toutes ces circonſtances de la damnation de leur père ; & *Louis* de Germanie s'étant emparé, en 858, de quelques biens eccléſiaſtiques, les évêques de l'aſſemblée de Créci lui rappelèrent dans une lettre toutes les particularités de cette terrible hiſtoire, en ajoutant qu'ils les tenaient de vieillards dignes de foi, & qui en avaient été témoins oculaires.

St Bernard, premier abbé de Clairvaux en 1115, avait pareillement eu révélation que tous ceux qui recevraient l'habit de ſa main ſeraient ſauvés. Cependant le pape *Urbain II*, dans une bulle de l'an 1092, ayant donné à l'abbaye du mont Caſſin le titre de chef de tous les monaſtères, parce que de ce lieu même la vénérable religion de l'ordre monaſtique s'eſt répandue du ſein de *Benoit* comme d'une ſource de paradis, l'empereur *Lothaire* lui confirma cette prérogative par une chartre de l'an 1137, qui donne au monaſtère du mont Caſſin la prééminence de pouvoir & de gloire ſur tous les monaſtères qui ſont ou qui ſeront fondés dans tout l'univers, & veut que les abbés & les moines de toute la chrétienté lui portent honneur & révérence.

Paſcal II dans une bulle de l'an 1113, adreſſée à l'abbé du mont Caſſin, s'exprime en ces termes : Nous décernons que vous, ainſi que tous vos ſucceſſeurs, comme ſupérieur à tous les abbés, vous ayez ſéance dans toute aſſemblée d'évêques ou de princes, & que dans les jugemens vous donniez votre avis avant tous ceux de votre ordre. Auſſi l'abbé de Cluni ayant oſé

(*g*) *Mezerai*, tome I, page 331.

se qualifier *abbé des abbés*, dans un concile tenu à Rome l'an 1116, le chancelier du pape décida que cette distinction appartenait à l'abbé du mont Cassin; celui de Cluni se contenta du titre d'*abbé cardinal* qu'il obtint depuis de *Calixte II*, & que l'abbé de la Trinité de Vendôme & quelques autres se sont ensuite arrogé.

Le pape *Jean XX*, en 1326, accorda même à l'abbé du mont Cassin le titre d'évêque dont il fit les fonctions jusqu'en 1367; mais *Urbain V* ayant alors jugé à propos de lui retrancher cette dignité, il s'intitule simplement dans les actes: *Patriarche de la sainte religion, abbé du saint monastère de Cassin, chancelier & grand-chapelain de l'empire romain, abbé des abbés, chef de la hiérarchie bénédictine, chancelier collatéral du royaume de Sicile, comte & gouverneur de la Campanie, de la terre de Labour, & de la province maritime, prince de la paix.*

Il habite avec une partie de ses officiers à San-Germano, petite ville au pied du mont Cassin dans une maison spacieuse où tous les passans, depuis le pape jusqu'au dernier mendiant, sont reçus, logés, nourris, & traités suivant leur état. L'abbé rend chaque jour visite à tous ses hôtes qui sont quelquefois au nombre de trois cents. *St Ignace*, en 1538, y reçut l'hospitalité; mais il fut logé sur le mont Cassin, dans une maison nommeé l'albanette, à six cents pas de l'abbaye vers l'Occident. Ce fut là qu'il composa son célèbre institut; ce qui fait dire à un dominicain, dans un ouvrage latin intitulé *la tourterelle de l'ame*, qu'*Ignace* habita quelques mois cette montagne de contemplation, & que, comme un autre *Moïse* & un autre législateur, il y fabriqua les secondes tables des lois religieuses qui ne le cèdent en rien aux premières.

A la vérité ce fondateur des jésuites ne trouva pas dans les bénédictins la même complaisance que *saint Benoit*, à son arrivée au mont Cassin, avait éprouvée de la part de *St Martin* ermite, qui lui céda la place dont il était en possession, & se retira au mont Marsique proche de la Carniole; au contraire, le bénédictin *Ambroise Cajetan*, dans un gros ouvrage fait exprès, a prétendu revendiquer les jésuites à l'ordre de *St Benoit*.

Le relâchement qui a toujours régné dans le monde, même parmi le clergé, avait déjà fait imaginer à *St Basile*, dès le quatrième siècle, de rassembler sous une règle les solitaires qui s'étaient dispersés dans les déserts pour y suivre la loi; mais, comme nous le verrons à l'article *Quête*, les réguliers ne l'ont pas toujours été: quant au clergé séculier, voici comment en parlait *St Cyprien* dès le troisième siècle. (*h*) Plusieurs évêques, au lieu d'exhorter les autres & de leur montrer l'exemple, négligeant les affaires de DIEU, se chargeaient d'affaires temporelles, quittaient leur chaire, abandonnaient leur peuple, & se promenaient dans d'autres provinces pour fréquenter les foires, & s'enrichir par le trafic. Ils ne secouraient point les frères qui mouraient de faim; ils voulaient avoir de l'argent en abondance, usurper des terres par de mauvais artifices, tirer de grands profits par des usures.

Charlemagne, dans un écrit où il rédige ce qu'il voulait proposer au parlement de 811, s'exprime ainsi: (*i*) „Nous voulons connaître les devoirs des ecclésiastiques, afin de ne leur demander que ce qui leur est permis, & qu'ils ne nous demandent que ce

(*h*) *De lapsis.*
(*i*) *Capit. interrog.* page 478, tome VII, *conc.* page 1184.

que nous devons accorder. Nous les prions de nous expliquer nettement ce qu'ils appellent quitter le monde, & en quoi l'on peut distinguer ceux qui le quittent de ceux qui y demeurent ; si c'est seulement en ce qu'ils ne portent point les armes & ne sont pas mariés publiquement. Si celui-là a quitté le monde, qui ne cesse tous les jours d'augmenter ses biens par toutes sortes de moyens, en promettant le paradis & menaçant de l'enfer, & employant le nom de DIEU ou de quelque saint pour persuader aux simples de se dépouiller de leurs biens, & en priver leurs héritiers légitimes, qui par-là, réduits à la pauvreté, se croient ensuite les crimes permis, comme le larcin & le pillage. Si c'est avoir quitté le monde que de suivre la passion d'acquérir jusqu'à corrompre par argent de faux témoins pour avoir le bien d'autrui, & de chercher des avoués & des prévôts cruels, intéressés, & sans crainte de DIEU. ,,

Enfin l'on peut juger des mœurs des réguliers par une harangue de l'an 1493, où l'abbé *Tritême* dit à ses confrères : ,, Vous, Messieurs les abbés, qui êtes des ignorans & ennemis de la science du salut ; qui passez les journées entières dans les plaisirs impudiques, dans l'ivrognerie & dans le jeu ; qui vous attachez aux biens de la terre, que répondrez-vous à DIEU & à votre fondateur *St Benoit* ? ,,

Le même abbé ne laisse pas de prétendre que de droit (*k*) la troisième partie de tous les biens des chrétiens appartient à l'ordre de *St Benoit*, & que s'il ne l'a pas, c'est qu'on la lui a volée. Il est si pauvre, ajoute-t-il, pour le présent, qu'il n'a plus que cent

(*k*) *Fra-Paolo*, Traité des bénéfices, page 31.

millions d'or de revenu. *Tritême* ne dit point à qui appartiennent les deux autres parts ; mais comme il ne comptait de son temps que quinze mille abbayes de bénédictins, outre les petits couvens du même ordre, & que dans le dix-septième siècle il y en avait déjà trente-sept mille, il est clair par la règle de proportion que ce saint ordre devrait posséder aujourd'hui les deux tiers & demi du bien de la chrétienté, sans les funestes progrès de l'héréfie des derniers siècles.

Pour surcroît de douleurs, depuis le concordat fait l'an 1515 entre *Léon X* & *François I*, le roi de France nommant à presque toutes les abbayes de son royaume, le plus grand nombre est donné en commende à des séculiers tonsurés. Cet usage peu connu en Angleterre fit dire plaisamment, en 1694, au docteur *Grégori* qui prenait l'abbé *Gallois* pour un bénédictin : (*l*) Le bon père s'imagine que nous sommes revenus à ces temps fabuleux où il était permis à un moine de dire ce qu'il voulait.

SECTION II.

Ceux qui fuient le monde sont sages : ceux qui se consacrent à Dieu sont respectables. Peut-être le temps a-t-il corrompu une si sainte institution.

Aux thérapeutes juifs succédèrent les moines en Egypte, *idiotoi*, *monoi*. *Idiot* ne signifiait alors que *solitaire* : ils firent bientôt corps ; ce qui est le contraire de solitaire, & qui n'est pas idiot dans l'acception ordinaire de ce terme. Chaque société de moines élut son supérieur : car tout se fesait à la pluralité des voix dans les premiers temps de l'Eglise. On cherchait à

(*l*) Transactions philosophiques.

rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine, en échappant par piété au tumulte & à l'esclavage inséparables des grands empires. Chaque société de moines choisit son père, son abba, son abbé; quoiqu'il soit dit dans l'évangile : *N'appelez personne votre père.*

Ni les abbés, ni les moines, ne furent prêtres dans les premiers siècles. Ils allaient par troupes entendre la messe au prochain village. Ces troupes devinrent considérables ; il y eut plus de cinquante mille moines, dit-on, dans l'Egypte.

St Basile d'abord moine, puis évêque de Césarée en Capadoce, fit un code pour tous les moines au quatrième siècle. Cette règle de *St Basile* fut reçue en Orient & en Occident. On ne connut plus que les moines de *St Basile ;* ils furent par-tout riches ; ils se mêlèrent de toutes les affaires ; ils contribuèrent aux révolutions de l'empire.

On ne connaissait guère que cet ordre, lorqu'au sixième siècle *St Benoit* établit une puissance nouvelle au mont Cassin. *St Grégoire le grand* assure dans ses dialogues (*m*) que DIEU lui accorda un privilége spécial, par lequel tous les bénédictins qui mourraient au mont Cassin seraient sauvés. En conséquence le pape *Urbain II*, par une bulle de 1092, déclara l'abbé du mont Cassin chef de tous les monastères du monde. *Pascal II* lui donna le titre d'*abbé des abbés.* Il s'intitule *patriarche de la sainte religion, chancelier collatéral du royaume de Sicile, comte & gouverneur de la Campanie, prince de la paix* &c. &c. &c. &c. &c.

Tous ces titres seraient peu de chose, s'ils n'étaient soutenus par des richesses immenses.

(*m*) Liv. II, chap. VIII.

Je reçus il n'y a pas long-temps, une lettre d'un de mes correſpondans d'Allemagne; la lettre commence par ces mots : „ Les abbés princes de Kemptem, „ Elvangen, Eudertl, Murbach, Bergleſgaden, Viſ„ fembourg, Prum, Stablo, Corvey, & les autres „ abbés qui ne ſont pas princes, jouiſſent enſemble „ d'environ neuf cents mille florins de revenu, qui „ font deux millions cinquante mille livres de votre „ France au cours de ce jour. De-là je conclus que „ JESUS-CHRIST n'était pas ſi à ſon aiſe qu'eux. „

Je lui répondis : „ Monſieur, vous m'avouerez que „ les Français ſont plus pieux que les Allemands dans „ la proportion de quatre & ſeize quarante-unièmes „ à l'unité; car nos ſeuls bénéfices conſiſtoriaux de „ moines, c'eſt-à-dire ceux qui payent des annates au „ pape ſe montent à neuf millions de rente, à qua„ rante-neuf livres dix ſous le marc avec le remède; & „ neuf millions ſont à deux millions cinquante mille „ livres, comme un eſt à quatre & ſeize quarante„ unièmes. De-là je conclus qu'ils ne ſont pas aſſez „ riches, & qu'il faudrait qu'ils en euſſent dix fois „ davantage. J'ai l'honneur d'être &c. „

Il me répliqua par cette courte lettre : „ Mon cher „ monſieur, je ne vous entends point; vous trouvez „ ſans doute avec moi que neuf millions de votre „ monnaie ſont un peu trop pour ceux qui font „ vœu de pauvreté; & vous ſouhaitez qu'ils en „ aient quatre-vingt-dix ! je vous ſupplie de vouloir „ bien m'expliquer cette énigme. „

J'eus l'honneur de lui répondre ſur le champ : „ Mon cher monſieur, il y avait autrefois un jeune „ homme à qui on propoſait d'épouſer une femme de

„ ſoixante

„ soixante ans, qui lui donnerait tout son bien par „ testament : il répondit qu'elle n'était pas assez „ vieille. „ L'allemand entendit mon énigme.

Il faut savoir qu'en 1575 (*n*) on proposa dans le conseil de *Henri III* roi de France, de faire ériger en commendes séculières toutes les abbayes de moines, & de donner les commendes aux officiers de sa cour & de son armée : mais comme il fut depuis excommunié & assassiné, ce projet n'eut pas lieu.

Le comte d'*Argenson*, ministre de la guerre, voulut en 1750 établir des pensions sur les bénéfices en faveur des chevaliers de l'ordre militaire de St Louis ; rien n'était plus simple, plus juste, plus utile : il n'en put venir à bout. Cependant sous *Louis XIV*, la princesse de *Conti* avait possédé l'abbaye de St Denis. Avant son règne, les séculiers possédaient des bénéfices, le duc de *Sulli* huguenot avait une abbaye.

Le père de *Hugues-Capet* n'était riche que par ses abbayes, & on l'appelait *Hugues l'abbé*. On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus plaisirs. *Ogine*, mère de *Louis d'Outremer*, quitta son fils parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de Sainte-Marie de Laon pour la donner à sa femme *Gerberge*. Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire servir les usages, les innovations, les lois anciennes abrogées, renouvelées, mitigées, les chartres ou vraies ou supposées, le passé, le présent, l'avenir, à s'emparer des biens de ce monde ; mais c'est toujours à la plus grande gloire de DIEU. Consultez l'*Apocalypse* de *Méliton* par l'évêque du *Bellai*.

(*n*) *Chopin*, *de sacrâ politiâ*, lib. VI.

ABBÉ.

OU allez-vous, monsieur l'abbé? &c. Savez-vous bien qu'abbé signifie père? Si vous le devenez, vous rendez service à l'Etat; vous faites la meilleure œuvre sans doute que puisse faire un homme; il naîtra de vous un être pensant. Il y a dans cette action quelque chose de divin.

Mais si vous n'êtes monsieur l'abbé que pour avoir été tonsuré, pour porter un petit collet, un manteau court, & pour attendre un bénéfice simple, vous ne méritez pas le nom d'abbé.

Les anciens moines donnèrent ce nom au supérieur qu'ils élisaient. L'abbé était leur père spirituel. Que les mêmes noms signifient avec le temps des choses différentes! L'abbé spirituel était un pauvre à la tête de plusieurs autres pauvres: mais les pauvres pères spirituels ont eu depuis deux cents, quatre cents mille livres de rente; & il y a aujourd'hui des pauvres pères spirituels en Allemagne qui ont un régiment des gardes.

Un pauvre qui a fait serment d'être pauvre, & qui en conséquence est souverain! on l'a déjà dit; il faut le redire mille fois, cela est intolérable. Les lois réclament contre cet abus, la religion s'en indigne, & les véritables pauvres sans vêtement & sans nourriture poussent des cris au ciel à la porte de monsieur l'abbé.

Mais j'entends messieurs les abbés d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bourgogne qui disent: Pourquoi n'accumulerons-nous pas des biens & des honneurs? pourquoi ne serons-nous pas princes?

les évêques le sont bien. Ils étaient originairement pauvres comme nous, ils se sont enrichis, ils se sont élevés ; l'un d'eux est devenu supérieur aux rois : aissez-nous les imiter autant que nous pourrons.

Vous avez raison, Messieurs, envahissez la terre ; elle appartient au fort ou à l'habile qui s'en empare ; vous avez profité des temps d'ignorance, de superstition, de démence pour nous dépouiller de nos héritages, & pour nous fouler à vos pieds, pour vous engraisser de la substance des malheureux : tremblez que le jour de la raison n'arrive.

ABEILLES.

Les abeilles peuvent paraître supérieures à la race humaine, en ce qu'elles produisent de leur substance une substance utile, & que de toutes nos secrétions il n'y en a pas une seule qui soit bonne à rien, pas une seule même qui ne rende le genre-humain désagréable.

Ce qui m'a charmé dans les essaims qui sortent de la ruche, c'est qu'ils sont beaucoup plus doux que nos enfans qui sortent du collége. Les jeunes abeilles alors ne piquent personne, du moins rarement & dans des cas extraordinaires. Elles se laissent prendre, on les porte la main nue paisiblement dans la ruche qui leur est destinée ; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maison à connaître leurs intérêts, elles deviennent semblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très-tranquilles aller pendant six mois travailler dans un pré voisin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré,

elles sortirent en fureur de la ruche, fondirent sur les faucheurs qui leur volaient leur bien, & les mirent en fuite.

Je ne sais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'est pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête. Je ne sais pas qui leur donna ensuite une reine au lieu d'un roi, ni qui supposa le premier que cette reine était une *Messaline* qui avait un sérail prodigieux, qui passait sa vie à faire l'amour & à faire ses couches, qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin; on a prétendu qu'elle pondait trois espèces différentes, des reines, des esclaves nommés *bourdons*, & des servantes nommées *ouvrières;* ce qui n'est pas trop d'accord avec les lois ordinaires de la nature.

On a cru qu'un physicien, d'ailleurs grand observateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ quatre mille ans par les Egyptiens, ne considérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte; on a dit encore que ce physicien inventa de même le royaume des abeilles sous une reine, mère de trois espèces.

Plusieurs naturalistes avaient déjà répété ces inventions; il est venu un homme qui, étant possesseur de six cents ruches, a cru mieux examiner son bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes sur cette république industrieuse qu'on ne connaît guère mieux que celle des fourmis. Cet homme est M. *Simon* qui ne se pique de rien, qui écrit très-simplement, mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi, il en sait plus

que monsieur le prieur de *Jonval* & que monsieur le comte du *Spectacle de la nature;* il a examiné ses abeilles pendant vingt années ; il nous assure qu'on s'est moqué de nous, & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une espèce de roi & de reine qui perpétuent cette race royale, & qui président aux ouvrages ; il les a vus, il les a dessinés, & il renvoie aux *Mille & une nuits* & à l'*Histoire de la reine d'Achem* la prétendue reine abeille avec son sérail.

Il y a ensuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la première, & enfin la grande famille des abeilles ouvrières qui sont mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. (1) Les abeilles femelles déposent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine seule pourrait-elle pondre & loger quarante ou cinquante mille œufs l'un après l'autre? Le système le plus simple est presque toujours le véritable. Cependant j'ai souvent cherché ce roi & cette reine, & je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques observateurs m'ont assuré qu'ils ont vu la reine entourée de sa cour ; l'un d'eux l'a portée, elle & ses suivantes sur son bras nu. Je n'ai point fait cette expérience ; mais j'ai porté dans ma main les

(1) Les ouvrières ne sont point mâles & femelles. Les abeilles appelées reines sont les seules qui pondent. Des naturalistes ont dit avoir observé que les bourdons ne fécondaient les œufs que l'un après l'autre lorsqu'ils sont dans les alvéoles, ce qui expliquerait pourquoi les ouvrières souffren dans la ruche ce grand nombre de bourdons. Voyez les *Singularités de la nature* où l'on retrouve une partie de cet article. (Volume de physique)

abeilles d'un essaim qui sortait de la mère ruche, sans qu'elles me piquassent. Il y a des gens qui n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abeilles d'être méchantes, & qui en portent des essaims entiers sur leur poitrine & sur leur visage.

Virgile n'a chanté sur les abeilles que les erreurs de son temps. Il se pourrait bien que ce roi & cette reine ne fussent autre chose qu'une ou deux abeilles qui volent par hasard à la tête des autres. Il faut bien que lorsqu'elles vont butiner les fleurs, il y en ait quelques-unes de plus diligentes; mais qu'il y ait une vraie royauté, une cour, une police, c'est ce qui me paraît plus que douteux.

Plusieurs espèces d'animaux s'attroupent & vivent ensemble. On a comparé les béliers, les taureaux à des rois, parce qu'il y a souvent un de ces animaux qui marche le premier: cette prééminence a frappé les yeux. On a oublié que très-souvent aussi le bélier & les taureaux marchent les derniers.

S'il est quelque apparence d'une royauté & d'une cour, c'est dans un coq; il appelle ses poules, il laisse tomber pour elles le grain qu'il a dans son bec; il les défend, il les conduit; il ne souffre pas qu'un autre roi partage son petit Etat; il ne s'éloigne jamais de son férail. Voilà une image de la vraie royauté; elle est plus évidente dans une basse-cour que dans une ruche.

On trouve dans les *Proverbes* attribués à *Salomon*, *qu'il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre & qui sont plus sages que les sages; les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson; le lièvre peuple faible qui couche sur des pierres; la sauterelle qui*

n'ayant pas de rois, voyage par troupes; le lézard qui travaille de ſes mains, & qui demeure dans les palais des rois. J'ignore pourquoi *Salomon* a oublié les abeilles qui paraiſſent avoir un inſtinct bien ſupérieur à celui des lièvres qui ne couchent point ſur la pierre; & des lézards dont j'ignore le génie. Au ſurplus je préférerai toujours une abeille à une ſauterelle.

On nous mande qu'une ſociété de phyſiciens pratiques dans la Luſace vient de faire éclore un couvain d'abeilles dans une ruche, où il eſt tranſporté lorſqu'il eſt en forme de vermiſſeau. Il croît, il ſe développe dans ce nouveau berceau qui devient ſa patrie; il n'en ſort que pour aller ſucer des fleurs: on ne craint point de le perdre, comme on perd ſouvent des eſſaims lorſqu'ils ſont chaſſés de la mère ruche. Si cette méthode peut devenir d'une exécution aiſée elle ſera très-utile: mais dans le gouvernement des animaux domeſtiques comme dans la culture des fruits, il y a mille inventions plus ingénieuſes que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un uſage commun.

De tout temps les abeilles ont fourni des deſcriptions, des comparaiſons, des allégories, des fables, à la poëſie. La fameuſe fable des abeilles de *Mandeville* fit un grand bruit en Angleterre; en voici un petit précis.

Les abeilles autrefois
Parurent bien gouvernées;
Et leurs travaux & leurs rois
Les rendirent fortunées.
Quelques avides bourdons
Dans les ruches ſe gliſſèrent:

Ces bourdons ne travaillèrent;
Mais ils firent des sermons.
Ils dirent dans leur langage :
Nous vous promettons le ciel;
Accordez-nous en partage
Votre cire & votre miel.
Les abeilles qui le crurent,
Sentirent bientôt la faim;
Les plus sottes en moururent.
Le roi d'un nouvel essaim
Les secourut à la fin.
Tous les esprits s'éclairèrent;
Ils sont tous désabusés;
Les bourdons sont écrasés,
Et les abeilles prospèrent.

Mandeville va bien plus loin ; il prétend que les abeilles ne peuvent vivre à l'aise dans une grande & puissante ruche sans beaucoup de vices. Nul royaume, nul Etat, dit-il, ne peuvent fleurir sans vices. Ôtez la vanité aux grandes dames, plus de belles manufactures de soie, plus d'ouvriers ni d'ouvrières en mille genres ; une grande partie de la nation est réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice, les flottes anglaises seront anéanties. Dépouillez les artistes de l'envie, l'émulation cesse ; on retombe dans l'ignorance & dans la grossiéreté.

Il s'emporte jusqu'à dire que les crimes même sont utiles, en ce qu'ils servent à établir une bonne législation. Un voleur de grand chemin fait gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce, à ceux qui l'arrêtent, au geolier qui le garde, au juge qui le

condamne & au bourreau qui l'exécute. Enfin, s'il n'y avait pas de voleurs, les ferruriers mourraient de faim.

Il eſt très-vrai que la ſociété bien gouvernée tire parti de tous les vices ; mais il n'eſt pas vrai que ces vices ſoient néceſſaires au bonheur du monde. On fait de très-bons remèdes avec des poiſons, mais ce ne ſont pas les poiſons qui nous font vivre. En réduiſant ainſi la fable des abeilles à ſa juſte valeur, elle pourrait devenir un ouvrage de morale utile.

ABRAHAM.

SECTION I.

NOUS ne devons rien dire de ce qui eſt divin dans *Abraham*, puiſque l'Ecriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main reſpectueuſe à ce qui appartient au profane, à ce qui tient à la géographie, à l'ordre des temps, aux mœurs, aux uſages ; car ces uſages, ces mœurs étant liés à l'hiſtoire ſacrée, ce ſont des ruiſſeaux qui ſemblent conſerver quelque choſe de la divinité de leur ſource.

Abraham, quoique né vers l'Euphrate, fait une grande époque pour les Occidentaux, & n'en fait point une pour les Orientaux, chez leſquels il eſt pourtant auſſi reſpecté que parmi nous. Les mahométans n'ont de chronologie certaine que depuis leur hégire.

La ſcience des temps, abſolument perdue dans les lieux où les grands événemens ſont arrivés, eſt venue enfin dans nos climats où ces faits étaient ignorés. Nous diſputons ſur tout ce qui s'eſt paſſé vers

l'Euphrate, le Jourdain, & le Nil; & ceux qui ſont aujourd'hui les maîtres du Nil, du Jourdain, & de l'Euphrate, jouiſſent ſans diſputer.

Notre grande époque étant celle d'*Abraham*, nous différons de ſoixante années ſur ſa naiſſance. Voici le compte d'après les regiſtres.

(*a*) „ *Tharé* vécut ſoixante & dix ans, & engendra „ *Abraham*, *Nacor*, & *Aran*.

(*b*) „ Et *Tharé* ayant vécu deux cents cinq ans „ mourut à Haran.

Le Seigneur dit à *Abraham*: (*c*) „ Sortez de votre „ pays, de votre famille, de la maiſon de votre père, „ & venez dans la terre que je vous montrerai; & „ je vous rendrai père d'un grand peuple. „

Il paraît d'abord évident par le texte que *Tharé* ayant eu *Abraham* à ſoixante & dix ans, étant mort à deux cents cinq; & *Abraham* étant ſorti de la Chaldée immédiatement après la mort de ſon père, il avait juſte cent trente-cinq ans lorſqu'il quitta ſon pays. Et c'eſt à peu près le ſentiment de *St Etienne* (*d*) dans ſon diſcours aux Juifs; mais la Geneſe dit auſſi:

(*e*) „ *Abraham* avait ſoixante & quinze ans lorſ- „ qu'il ſortit de Haran. „

C'eſt le ſujet de la principale diſpute ſur l'âge d'*Abraham;* car il y en a beaucoup d'autres. Comment *Abraham* était-il à la fois âgé de cent trente-cinq années & ſeulement de ſoixante & quinze? *S Jerôme* & *S Auguſtin* diſent que cette difficulté eſt inexplicable. Dom *Calmet*, qui avoue que ces deux ſaints

(*a*) Geneſe, ch. XI, v. 26.
(*b*) *Ibid.* v. 32.
(*c*) *Ibid.* chap. XII, verſ. 1.
(*d*) Actes des apôtres, chap. VII.
(*e*) Geneſe, chap. XII, verſ. 4.

n'ont pu réſoudre ce problème, croit dénouer aiſément le nœud en diſant qu'*Abraham* était le cadet des enfans de *Tharé*, quoique la Genèſe le nomme le premier & par conſéquent l'aîné.

La Genèſe fait naître *Abraham* dans la ſoixante & dixième année de ſon père; & *Calmet* le fait naître dans la cent trentième. Une telle conciliation a été un nouveau ſujet de querelle.

Dans l'incertitude où le texte & le commentaire nous laiſſent, le meilleur parti eſt d'adorer ſans diſputer.

Il n'y a point d'époques dans ces anciens temps qui n'ait produit une multitude d'opinions différentes. Nous avions, ſuivant *Moréri*, ſoixante & dix ſyſtèmes de chronologie ſur l'hiſtoire dictée par DIEU même. Depuis *Moréri* il s'eſt élevé cinq nouvelles manières de concilier les textes de l'Ecriture; ainſi voilà autant de diſputes ſur *Abraham* qu'on lui attribue d'années dans le texte quand il ſortit de Haran. Et de ces ſoixante & quinze ſyſtèmes, il n'y en a pas un qui nous apprenne au juſte ce que c'eſt que cette ville ou ce village de Haran, ni en quel endroit elle était. Quel eſt le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe de querelles depuis le premier verſet juſqu'au dernier? la réſignation.

L'Eſprit ſaint n'a voulu nous apprendre ni la chronologie, ni la phyſique, ni la logique; il a voulu faire de nous des hommes craignant DIEU. Ne pouvant rien comprendre, nous ne pouvons être que ſoumis.

Il eſt également difficile de bien expliquer comment *Sara*, femme d'*Abraham*, était auſſi ſa ſœur.

Abraham dit positivement au roi de Gérar *Abimelec*, par qui *Sara* avait été enlevée pour sa grande beauté à l'âge de quatre-vingt-dix ans, étant grosse d'*Isaac* : *Elle est véritablement ma sœur, étant fille de mon père, mais non pas de ma mère; & j'en ai fait ma femme.*

L'ancien testament ne nous apprend point comment *Sara* était sœur de son mari. Dom *Calmet*, dont le jugement & la sagacité sont connus de tout le monde, dit qu'elle pouvait bien être sa nièce.

Ce n'était point probablement un inceste chez les Chaldéens, non plus que chez les Perses leurs voisins. Les mœurs changent selon les temps & selon les lieux. On peut supposer qu'*Abraham* fils de *Tharé* idolâtre, était encore idolâtre quand il épousa *Sara*, soit qu'elle fût sa sœur, soit qu'elle fût sa nièce.

Plusieurs pères de l'Eglise excusent moins *Abraham* d'avoir dit en Egypte à *Sara* : *Aussitôt que les Egyptiens vous auront vue ils me tueront & vous prendront : dites donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin que mon ame vive par votre grâce.* Elle n'avait alors que soixante & cinq ans. Ainsi puisque vingt-cinq ans après elle eut un roi de Gérar pour amant, elle avait pu avec vingt-cinq ans de moins inspirer quelque passion au pharaon d'Egypte. En effet ce pharaon l'enleva, de même qu'elle fut enlevée depuis par *Abimelec*, roi de Gérar dans le désert.

Abraham avait reçu en présent, à la cour de *Pharaon*, *beaucoup de bœufs, de brebis, d'ânes & d'ânesses, de chameaux, de chevaux, de serviteurs & servantes.* Ces présens, qui sont considérables, prouvent que les *Pharaons* étaient déjà d'assez grands rois. Le pays de l'Egypte était donc déjà très-peuplé. Mais pour rendre la contrée

habitable, pour y bâtir des villes, il avait fallu des travaux immenſes, faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil, qui inondaient l'Egypte tous les ans, pendant quatre ou cinq mois, & qui croupiſſaient enſuite ſur la terre; il avait fallu élever ces villes vingt pieds au moins au deſſus de ces canaux. Des travaux ſi conſidérables ſemblaient demander quelques milliers de ſiècles.

Il n'y a guère que quatre cents ans entre le déluge & le temps où nous plaçons le voyage d'*Abraham* chez les Egyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable pour avoir, en ſi peu de temps, inventé les arts & toutes les ſciences, dompté le Nil & changé toute la face du pays. Probablement même pluſieurs grandes pyramides étaient déjà bâties, puiſqu'on voit, quelque temps après, que l'art d'embaumer les morts était perfectionné; & les pyramides n'étaient que les tombeaux où l'on dépoſait les corps des princes avec les plus auguſtes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides eſt d'autant plus vraiſemblable que trois cents ans auparavant, c'eſt-à-dire cent années après l'époque hébraïque du déluge de *Noé*, les Aſiatiques avaient bâti, dans les plaines de Sennaar, une tour qui devait aller juſqu'aux cieux. *St Jérôme*, dans ſon commentaire ſur *Iſaïe*, dit que cette tour avait déjà quatre mille pas de hauteur lorſque DIEU deſcendit pour détruire cet ouvrage.

Suppoſons que ces pas ſoient ſeulement de deux pieds & demi de roi, cela fait dix mille pieds; par conſéquent la tour de Babel était vingt fois plus

haute que les pyramides d'Egypte, qui n'ont qu'environ cinq cents pieds. Or, quelle prodigieuſe quantité d'inſtrumens n'avait pas été néceſſaire pour élever un tel édifice ! tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce temps-là étaient incomparablement plus grands, plus forts, plus induſtrieux, que nos nations modernes.

C'eſt-là ce que l'on peut remarquer à propos d'*Abraham* touchant les arts & les ſciences.

A l'égard de ſa perſonne, il eſt vraiſemblable qu'il fut un homme conſidérable. Les Perſans, les Chaldéens, le revendiquaient. L'ancienne religion des mages s'appelait de temps immémorial *Kish-Ibrahim*, *Milat-Ibrahim* : & l'on convient que le mot *Ibrahim* eſt préciſément celui d'*Abraham ;* rien n'étant plus ordinaire aux Aſiatiques, qui écrivaient rarement les voyelles, que de changer l'*i* en *a*, & l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'*Abraham* était le *Brama* des Indiens, dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de temps immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. *Mahomet* dans ſon *Koran* voit toujours en lui le plus reſpectable de ſes prédeceſſeurs. Voici comme il en parle au troiſième ſura ou chapitre : *Abraham n'était ni juif ni chrétien ; il était un muſulman orthodoxe ; il n'était point du nombre de ceux qui donnent des compagnons à* DIEU.

La témérité de l'eſprit humain a été pouſſée juſqu'à imaginer que les Juifs ne ſe dirent deſcendans

d'*Abraham* que dans des temps très-postérieurs, lorsqu'ils eurent enfin un établissement fixe dans la Palestine. Ils étaient étrangers, haïs & mépriſés de leurs voisins. Ils voulurent, dit-on, se donner quelque relief en se faſant passer pour descendans d'*Abraham* révéré dans une grande partie de l'Asie. La foi que nous devons aux livres sacrés des Juifs tranche toutes ces difficultés.

Des critiques non moins hardis font d'autres objections sur le commerce immédiat qu'*Abraham* eut avec DIEU, sur ses combats, & sur ses victoires.

Le Seigneur lui apparut après sa sortie d'Egypte, & lui dit: *Jetez les yeux vers l'aquilon, l'orient, le midi, & l'occident; je vous donne pour toujours à vous & à votre postérité jusqu'à la fin des siècles*, in sempiternum, *à tout jamais, tout le pays que vous voyez.* (*f*)

Le Seigneur, par un second serment, lui promit ensuite *tout ce qui est depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate.* (*g*)

Ces critiques demandent comment DIEU a pu promettre ce pays immense que les Juifs n'ont jamais possédé, & comment DIEU a pu leur donner *à tout jamais* la petite partie de la Palestine dont ils sont chassés depuis si long-temps?

Le Seigneur ajoute encore à ces promesses, que la postérité d'*Abraham* sera aussi nombreuse que la poussière de la terre. *Si l'on peut compter la poussière de la terre, on pourra compter aussi vos descendans.* (*h*)

Nos critiques insistent, & disent qu'il n'y a pas aujourd'hui sur la surface de la terre quatre cents mille juifs, quoiqu'ils aient toujours regardé le mariage

(*f*) Genèse, ch. XIII, vers. 14 & 15.
(*g*) *Ibid.* ch. XV, vers. 18. (*h*) *Ibid.*

comme un devoir sacré, & que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces difficultés que l'Eglise substituée à la synagogue est la véritable race d'*Abraham*, & qu'en effet elle est très-nombreuse.

Il est vrai qu'elle ne possède pas la Palestine, mais elle peut la posséder un jour, comme elle l'a déjà conquise du temps du pape *Urbain II*, dans la première croisade. En un mot, quand on regarde avec les yeux de la foi l'ancien testament comme une figure du nouveau, tout est accompli ou le sera, & la faible raison doit se taire.

On fait encore des difficultés sur la victoire d'*Abraham* auprès de Sodome; on dit qu'il n'est pas concevable qu'un étranger, qui venait faire paître ses troupeaux vers Sodome, ait battu, avec trois cents dix-huit gardeurs de bœufs & de moutons, *un roi de Perse*, *un roi de Pont*, *le roi de Babylone*, *& le roi des nations;* & qu'il les ait poursuivis jusqu'à Damas qui est à plus de cent milles de Sodome.

Cependant une telle victoire n'est point impossible; on en voit des exemples dans ces temps héroïques; le bras de DIEU n'était point raccourci. Voyez *Gédéon* qui, avec trois cents hommes armés de trois cents cruches & de trois cents lampes, défait une armée entière. Voyez *Samson* qui tue seul mille philistins à coups de mâchoire d'âne.

Les histoires profanes fourniſſent même de pareils exemples. Trois cents spartiates arrêtèrent un moment l'armée de *Xerxès* au pas des Thermopiles. Il est vrai qu'à l'exception d'un seul qui s'enfuit, ils y furent tous tués avec leur roi *Léonidas*, que *Xerxès* eut la lâcheté de

faire

faire pendre, au lieu de lui ériger une ſtatue qu'il méritait. Il eſt vrai encore que ces trois cents lacédémoniens, qui gardaient un paſſage eſcarpé où deux hommes pouvaient à peine gravir à la fois, étaient ſoutenus par une armée de dix mille grecs diſtribués dans des poſtes avantageux, au milieu des rochers d'Oſſa & de Pélion; & il faut encore bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Thermopiles mêmes.

Ces quatre mille périrent après avoir long-temps combattu. On peut dire qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cents ſpartiates, ils y acquirent encore plus de gloire, en ſe défendant plus à découvert contre l'armée perſane qui les tailla tous en pièces. Auſſi dans le monument érigé depuis ſur le champ de bataille, on fit mention de ces quatre mille victimes; & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cents.

Une action plus mémorable encore, & bien moins célébrée, eſt celle de cinquante ſuiſſes qui mirent en déroute (*i*) à Morgate toute l'armée de l'archiduc *Léopold d'Autriche*, compoſée de vingt mille hommes. Ils renverſèrent ſeuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher, & donnèrent le temps à quatorze cents helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgate eſt plus belle que celle des Thermopiles, puiſqu'il eſt plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés, & il était impoſſible qu'ils euſſent à faire à cent mille perſes dans un pays montagneux. Il eſt plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille

(*i*) En 1315.

perſes qui combattirent : mais ici quatorze cents ſuiſſes défont une armée de vingt mille hommes. La proportion du petit nombre au grand augmente encore la proportion de la gloire..... Où nous a conduits *Abraham* ?

Ces digreſſions amuſent celui qui les fait, & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs eſt charmé de voir que les gros bataillons ſoient battus par les petits.

SECTION II.

ABRAHAM eſt un de ces noms célébres dans l'Aſie mineure & dans l'Arabie, comme *Thaut* chez les Egyptiens, le premier *Zoroaſtre* dans la Perſe, *Hercule* en Grèce, *Orphée* dans la Thrace, *Odin* chez les nations ſeptentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité que par une hiſtoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'hiſtoire profane ; car pour celle des Juifs nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous déteſtons, comme l'hiſtoire de ce peuple a été viſiblement écrite par le S^t Eſprit, nous avons pour elle les ſentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adreſſons ici qu'aux Arabes ; ils ſe vantent de deſcendre d'*Abraham* par *Iſmaël;* ils croient que ce patriarche bâtit la Mecque & qu'il mourut dans cette ville. Le fait eſt que la race d'*Iſmaël* a été infiniment plus favoriſée de DIEU que la race de *Jacob*. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs ; mais les voleurs arabes ont été prodigieuſement ſupérieurs aux voleurs juifs. Les deſcendans de *Jacob* ne conquirent qu'un très-petit pays qu'ils ont perdu ; & les deſcendans d'*Iſmaël* ont conquis une partie de l'Aſie,

de l'Europe, & de l'Afrique, ont établi un empire plus vaſte que celui des Romains, & ont chaſſé les Juifs de leurs cavernes, qu'ils appelaient la terre de promiſſion.

A ne juger des choſes que par les exemples de nos hiſtoires modernes, il ſerait aſſez difficile qu'*Abraham* eût été le père de deux nations ſi différentes; on nous dit qu'il était né en Chaldée, & qu'il était fils d'un pauvre potier, qui gagnait ſa vie à faire de petites idoles de terre. Il n'eſt guère vraiſemblable que le fils de ce potier ſoit allé fonder la Mecque à quatre cents lieues de là ſous le tropique, en paſſant par des déſerts impraticables. S'il fut un conquérant, il s'adreſſa ſans doute au beau pays de l'Aſſyrie; & s'il ne fut qu'un pauvre homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèſe rapporte qu'il avait ſoixante & quinze ans lorſqu'il ſortit du pays d'Haran après la mort de ſon père *Tharé* le potier : mais la même Genèſe dit auſſi que *Tharé* ayant engendré *Abraham* à ſoixante & dix ans, ce *Tharé* vécut juſqu'à deux cents cinq ans, & enſuite qu'*Abraham* partit d'Haran; ce qui ſemble dire que ce fut après la mort de ſon père.

Ou l'auteur ſait bien mal diſpoſer une narration, ou il eſt clair par la Genèſe même qu'*Abraham* était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Méſopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Paleſtine. Pourquoi y alla-t-il? pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une contrée auſſi éloignée, auſſi ſtérile, auſſi pierreuſe que celle de Sichem? La langue chaldéenne devait être fort différente de celle de Sichem, ce n'était point un lieu de commerce; Sichem eſt éloigné de la

Chaldée de plus de cent lieues; il faut passer des déserts pour y arriver: mais DIEU voulait qu'il fît ce voyage, il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ses descendans plusieurs siècles après lui. L'esprit humain comprend avec peine les raisons d'un tel voyage.

A peine est-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem que la famine l'en fait sortir. Il va en Egypte avec sa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cents lieues de Sichem à Memphis; est-il naturel qu'on aille demander du blé si loin & dans un pays dont on n'entend point la langue? voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il amène à Memphis sa femme *Sara*, qui était extrêmement jeune, & presque enfant en comparaison de lui, car elle n'avait que soixante-cinq ans. Comme elle était très-belle, il résolut de tirer parti de sa beauté: Feignez que vous êtes ma sœur, lui dit-il, afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. Il devait bien plutôt lui dire: Feignez que vous êtes ma fille. Le roi devint amoureux de la jeune *Sara*, & donna au prétendu frère beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'ânesses, de chameaux, de serviteurs, de servantes: ce qui prouve que l'Egypte dès-lors était un royaume très-puissant & très-policé, par conséquent très-ancien, & qu'on récompensait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs sœurs aux rois de Memphis.

La jeune *Sara* avait quatre-vingt-dix ans quand DIEU lui promit qu'*Abraham*, qui en avait alors cent soixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham, qui aimait à voyager, alla dans le désert horrible de Cadès avec sa femme grosse, toujours

jeune & toujours jolie. Un roi de ce désert ne manqua pas d'être amoureux de *Sara* comme le roi d'Egypte l'avait été. Le père des croyans fit le même mensonge qu'en Egypte: il donna sa femme pour sa sœur, & eut encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des serviteurs, & des servantes. On peut dire que cet *Abraham* devint fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'*Abraham*, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins & délicats, excellens métaphysiciens, gens sans préjugés, & point du tout pédans.

Au reste ce nom *Bram*, *Abram* était fameux dans l'Inde & dans la Perse: plusieurs doctes prétendent même que c'était le même législateur que les Grecs appelèrent *Zoroastre*. D'autres disent que c'était le *Brama* des Indiens: ce qui n'est pas démontré.

Mais ce qui paraît fort raisonnable à beaucoup de savans, c'est que cet *Abraham* était chaldéen ou persan: les Juifs dans la suite des temps se vantèrent d'en être descendus, comme les Francs descendent d'*Hector*, & les Bretons de *Tubal*. Il est constant que la nation juive était une horde très-moderne; qu'elle ne s'établit vers la Phénicie que très-tard; qu'elle était entourée de peuples anciens; qu'elle adopta leur langue; qu'elle prit d'eux jusqu'au nom d'Israël, lequel est chaldéen, suivant le témoignage même du juif *Flavien Josephe*. On sait qu'elle prit jusqu'aux noms des anges chez les Babyloniens; qu'enfin elle n'appela DIEU du nom d'Eloï, ou Eloa, d'Adonaï, de Jehova ou Hiao que d'après les Phéniciens.

Elle ne connut probablement le nom d'*Abraham* ou d'*Ibrahim* que par les Babyloniens ; car l'ancienne religion de toutes les contrées, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Oxus, était appelée *Kish Ibrahim*, *Milat Ibrahim*. C'est ce que toutes les recherches faites sur les lieux par le savant *Hyde* nous confirment.

Les Juifs firent donc de l'histoire & de la fable ancienne, ce que leurs fripiers font de leurs vieux habits, il les retournent & les vendent comme neufs le plus chèrement qu'ils peuvent.

C'est un singulier exemple de la stupidité humaine que nous ayons si long-temps regardé les Juifs comme une nation qui avait tout enseigné aux autres, tandis que leur historien *Josephe* avoue lui-même le contraire.

Il est difficile de percer dans les ténèbres de l'antiquité ; mais il est évident que tous les royaumes de l'Asie étaient très-florissans avant que la horde vagabonde des Arabes appelés Juifs, possédât un petit coin de terre en propre, avant qu'elle eût une ville, des lois & une religion fixe. Lors donc qu'on voit un ancien rite, une ancienne opinion établie en Egypte ou en Asie, & chez les Juifs, il est bien naturel de penser que le petit peuple nouveau, ignorant, grossier, toujours privé des arts, a copié, comme il a pu, la nation antique, florissante, & industrieuse.

C'est sur ce principe qu'il faut juger la Judée, la Biscaye, Cornouailles, Bergame le pays d'*Arlequin*, &c. : certainement la triomphante Rome n'imita rien de la Biscaye, de Cornouailles, ni de Bergame ; & il faut être ou un grand ignorant, ou un grand fripon, pour dire que les Juifs enseignèrent les Grecs.

(*Article tiré de M. Fréret.*)

SECTION III.

IL ne faut pas croire qu'*Abraham* ait été seulement connu des Juifs ; il est révéré dans toute l'Asie & jusqu'au fond des Indes. Ce nom qui signifie *père d'un peuple* dans plus d'une langue orientale, fut donné à un habitant de la Chaldée, de qui plusieurs nations se sont vantées de descendre. Le soin que prirent les Arabes & les Juifs d'établir leur descendance de ce patriarche, ne permet pas aux plus grands pyrrhoniens de douter qu'il y ait eu un *Abraham*.

Les livres hébreux le font fils de *Tharé*, & les Arabes disent que ce *Tharé* était son aïeul, & qu'*Azar* était son père ; en quoi ils ont été suivis par plusieurs chrétiens. Il y a parmi les interprètes quarante deux opinions sur l'année dans laquelle *Abraham* vint au monde, & je n'en hasarderai pas une quarante-troisième ; il paraît même par les dates qu'*Abraham* a vécu soixante ans plus que le texte ne lui en donne : mais des mécomptes de chronologie ne ruinent point la vérité d'un fait, & quand le livre qui parle d'*Abraham* ne serait pas sacré comme l'était la loi, ce patriarche n'en existerait pas moins ; les Juifs distinguaient entre des livres écrits par des hommes d'ailleurs inspirés & des livres inspirés en particulier. Leur histoire, quoique liée à leur loi, n'était pas cette loi même. Quel moyen de croire en effet que DIEU eût dicté de fausses dates ?

Philon le Juif & *Suidas* rapportent que *Tharé*, père ou grand-père d'*Abraham*, qui demeurait à Ur en Chaldée, était un pauvre homme qui gagnait sa vie à faire de petites idoles, & qui était lui-même idolâtre.

S'il eſt ainſi, cette antique religion des Sabéens qui n'avaient point d'idoles, & qui vénéraient le ciel, n'était pas encore peut-être établie en Chaldée; ou ſi elle régnait dans une partie de ce pays, l'idolâtrie pouvait fort bien en même temps dominer dans l'autre. Il ſemble que dans ce temps-là chaque petite peuplade avait ſa religion. Toutes étaient permiſes, & toutes étaient paiſiblement confondues de la même manière que chaque famille avait dans l'intérieur ſes uſages particuliers. *Laban*, le beau-père de *Jacob*, avait des idoles. Chaque peuplade trouvait bon que la peuplade voiſine eût ſes dieux, & ſe bornait à croire que le ſien était le plus puiſſant.

L'Ecriture dit que le dieu des Juifs qui leur deſtinait le pays de Canaan, ordonna à *Abraham* de quitter le pays fertile de la Chaldée pour aller vers la Paleſtine, & lui promit qu'en ſa ſemence toutes les nations de la terre ſeraient bénites. C'eſt aux théologiens qu'il appartient d'expliquer, par l'allégorie & par le ſens myſtique, comment toutes les nations pouvaient être bénites dans une ſemence dont elles ne deſcendaient pas; & ce ſens myſtique reſpectable n'eſt pas l'objet d'une recherche purement critique. Quelque temps après ces promeſſes, la famille d'*Abraham* fut affligée de la famine, & alla en Egypte pour avoir du blé: c'eſt une deſtinée ſingulière que les Hébreux n'aient jamais été en Egypte que preſſés par la faim; car *Jacob* y envoya depuis ſes enfans pour la même cauſe.

Abraham, qui était fort vieux, fit donc ce voyage avec *Saraï* ſa femme, âgée de ſoixante & cinq ans; elle était très-belle, & *Abraham* craignait que les

Egyptiens, frappés de ses charmes, ne le tuassent pour jouir de cette rare beauté: il lui proposa de passer seulement pour sa sœur &c. Il faut qu'alors la nature humaine eût une vigueur que le temps & la molleſſe ont affaiblie depuis; c'eſt le ſentiment de tous les anciens: on a prétendu même qu'*Hélène* avait ſoixante & dix ans quand elle fut enlevée par *Pâris*. Ce que *Abraham* avait prévu arriva; la jeuneſſe égyptienne trouva ſa femme charmante malgré les ſoixante & cinq ans; le roi lui-même en fut amoureux & la mit dans ſon ſérail, quoiqu'il y eût probablement des filles plus jeunes; mais le Seigneur frappa le roi & tout ſon ſérail de très-grandes plaies. Le texte ne dit pas comment le roi ſut que cette beaut dangereuſe était la femme d'*Abraham;* mais enfin il le ſut & la lui rendit.

Il fallait que la beauté de *Saraï* fût inaltérable; car vingt-cinq ans après, étant groſſe à quatre-vingt-dix ans, & voyageant avec ſon mari chez un roi de Phénicie nommé *Abimélec*, *Abraham*, qui ne s'était pas corrigé, la fit encore paſſer pour ſa ſœur. Le roi phénicien fut auſſi ſenſible que le roi d'Egypte: DIEU apparut en ſonge à cet *Abimélec*, & le menaça de mort s'il touchait à ſa nouvelle maîtreſſe. Il faut avouer que la conduite de *Saraï* était auſſi étrange que la durée de ſes charmes.

La ſingularité de ces aventures était probablement la raiſon qui empêchait les Juifs d'avoir la même eſpèce de foi à leurs hiſtoires qu'à leur Lévitique. Il n'y avait pas un ſeul ïota de leur loi qu'ils ne cruſſent; mais l'hiſtorique n'exigeait pas le même reſpect. Ils étaient pour ces anciens livres dans le cas des Anglais

qui admettaient les lois de *St Edouard*, & qui ne croyaient pas tous abſolument que *St Edouard* guérît des écrouelles; ils étaient dans le cas des Romains, qui en obéiſſant à leurs premières lois, n'étaient pas obligés de croire aux miracles du crible rempli d'eau, du vaiſſeau tiré au rivage par la ceinture d'une veſtale, de la pierre coupée par un raſoir &c. Voilà pourquoi *Joſephe* l'hiſtorien, très-attaché à ſon culte, laiſſe à ſes lecteurs la liberté de croire ce qu'ils voudront des anciens prodiges qu'il rapporte; voilà pourquoi il était très-permis aux ſaducéens de ne pas croire aux anges, quoiqu'il ſoit ſi ſouvent parlé des anges dans l'ancien teſtament; mais il n'était pas permis à ces ſaducéens de négliger les fêtes, les cérémonies, & les abſtinences preſcrites.

Cette partie de l'hiſtoire d'*Abraham*, c'eſt-à-dire ſes voyages chez les rois d'Egypte & de Phénicie, prouve qu'il y avait de grands royaumes déjà établis quand la nation juive exiſtait dans une ſeule famille; qu'il y avait déjà des lois, puiſque ſans elles un grand royaume ne peut ſubſiſter; que par conſéquent la loi de *Moïſe* qui eſt poſtérieure ne peut être la première. Il n'eſt pas néceſſaire qu'une loi ſoit la plus ancienne de toutes pour être divine, & DIEU eſt ſans doute le maître des temps. Il eſt vrai qu'il paraîtrait plus conforme aux faibles lumières de notre raiſon que DIEU ayant une loi à donner lui-même, l'eût donnée d'abord à tout le genre-humain; mais s'il eſt prouvé qu'il ſe ſoit conduit autrement, ce n'eſt pas à nous à l'interroger.

Le reſte de l'hiſtoire d'*Abraham* eſt ſujet à de grandes difficultés. DIEU qui lui apparaît ſouvent, & qui fait

avec lui plusieurs traités, lui envoie un jour trois anges dans la vallée de Mambré; le patriarche leur donne à manger du pain, un veau, du beurre, & du lait. Les trois esprits dînent, & après le dîner on fait venir *Sara* qui avait cuit le pain. L'un de ces anges que le texte appelle le *Seigneur*, l'*Eternel*, promet à *Sara* que dans un an elle aura un fils. *Sara* qui avait alors quatre-vingt-quatorze ans, & dont le mari était âgé de près de cent années, se mit à rire de la promesse; preuve qu'elle avouait sa décrépitude, preuve que selon l'Ecriture même la nature humaine n'était pas alors fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Cependant cette même décrépite, devenue grosse, charme l'année suivante le roi *Abimélec* comme nous l'avons vu. Certes, si on regarde ces histoires comme naturelles, il faut avoir une espèce d'entendement tout contraire à celui que nous avons, ou bien il faut regarder presque chaque trait de la vie d'*Abraham* comme un miracle, ou il faut croire que tout cela n'est qu'une allégorie: quelque parti qu'on prenne, on sera encore très-embarrassé. Par exemple, quel tour pourrons-nous donner à la promesse que DIEU fait à *Abraham* de l'investir lui & sa postérité de toute la terre de Canaan que jamais ce chaldéen ne posséda: c'est-là une de ces difficultés qu'il est impossible de résoudre.

Il paraît étonnant que DIEU ayant fait naître *Isaac* d'une femme de quatre-vingt-quinze ans & d'un père centénaire, il ait ensuite ordonné au père d'égorger ce même enfant qu'il lui avait donné contre toute attente. Cet ordre étrange de DIEU semble faire voir que dans le temps où cette histoire fut écrite, les sacrifices de victimes humaines étaient en usage chez les

Juifs comme ils le devinrent chez d'autres nations, témoin le vœu de *Jephté*. Mais on peut dire que l'obéiſſance d'*Abraham*, prêt de ſacrifier ſon fils au Dieu qui le lui avait donné, eſt une allégorie de la réſignation que l'homme doit aux ordres de l'Etre ſuprême.

Il y a ſurtout une remarque bien importante à faire ſur l'hiſtoire de ce patriarche, regardé comme le père des Juifs & des Arabes. Ses principaux enfans ſont *Iſaac*, né de ſa femme par une faveur miraculeuſe de la Providence, & *Iſmaël* né de ſa ſervante. C'eſt dans *Iſaac* qu'eſt bénie la race du patriarche, & cependant *Iſaac* n'eſt le père que d'une nation malheureuſe & mépriſable, long-temps eſclave & plus long-temps diſperſée. *Iſmaël* au contraire eſt le père des Arabes, qui ont enfin fondé l'empire des Califes, un des plus puiſſans & des plus étendus de l'univers.

Les muſulmans ont une grande vénération pour *Abraham* qu'ils appellent *Ibrahim*. Ceux qui le croient enterré à Hébron y vont en pélerinage; ceux qui penſent que ſon tombeau eſt à la Mecque, l'y révèrent.

Quelques anciens perſans ont cru qu'*Abraham* était le même que *Zoroaſtre*. Il lui eſt arrivé la même choſe qu'à la plupart des fondateurs des nations orientales, auxquels on attribuait différens noms & différentes aventures; mais par le texte de l'Ecriture il paraît qu'il était un de ces arabes vagabonds qui n'avaient pas de demeure fixe.

On le voit naître à Ur en Chaldée, aller à Haran, puis en Paleſtine, en Egypte, en Phénicie, & enfin être obligé d'acheter un ſépulcre à Hébron.

Une des plus remarquables circonstances de sa vie, c'est qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, n'ayant point encore engendré *Isaac*, il se fit circoncire lui & son fils *Ismaël* & tous ses serviteurs. Il avait apparemment pris cette idée chez les Egyptiens. Il est difficile de démêler l'origine d'une pareille opération. Ce qui paraît le plus probable, c'est qu'elle fut inventée pour prévenir les abus de la puberté. Mais pourquoi couper son prépuce à cent ans?

On prétend d'un autre côté que les prêtres seuls d'Egypte étaient anciennement distingués par cette coutume. C'était un usage très-ancien en Afrique & dans une partie de l'Asie, que les plus saints personnages présentassent leur membre viril à baiser aux femmes qu'ils rencontraient. On portait en procession en Egypte le phallum qui était un gros Priape. Les organes de la génération étaient regardés comme quelque chose de noble & de sacré, comme un symbole de la puissance divine; on jurait par elles, & lorsque l'on faisait un serment à quelqu'un, on mettait la main à ses *testicules*; c'est peut-être même de cette ancienne coutume qu'ils tirèrent ensuite leur nom, qui signifie *témoins*, parce qu'autrefois ils servaient ainsi de témoignage & de gage. Quand *Abraham* envoya son serviteur demander *Rebecca* pour son fils *Isaac*, le serviteur mit la main aux parties génitales d'*Abraham*, ce qu'on a traduit par le mot *cuisse*.

On voit par-là combien les mœurs de cette haute antiquité différaient en tout des nôtres. Il n'est pas plus étonnant aux yeux d'un philosophe qu'on ait juré autrefois par cette partie que par la tête, & il n'est pas étonnant que ceux qui voulaient se distinguer

des autres hommes, missent un signe à cette partie révérée.

La Genèse dit que la circoncision fut un pacte entre DIEU & *Abraham*, & elle ajoute expressément qu'on fera mourir quiconque ne sera pas circoncis dans la maison. Cependant on ne dit point qu'*Isaac* l'ait été, & il n'est plus parlé de circoncision jusqu'au temps de *Moïse*.

On finira cet article par une autre observation, c'est qu'*Abraham* ayant eu de *Sara* & d'*Agar* deux fils qui furent chacun le père d'une grande nation, il eut six fils de *Céthura* qui s'établirent dans l'Arabie, mais leur postérité n'a point été célèbre.

ABUS.

VICE attaché à tous les usages, à toutes les lois, à toutes les institutions des hommes; le détail n'en pourrait être contenu dans aucune bibliothèque.

Les abus gouvernent les Etats. *Maximus ille est qui minimis urgetur*. On peut dire aux Chinois, aux Japonais, aux Anglais: Votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront: Nous subsistons en corps de peuple depuis cinq mille ans, & nous sommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée, parce que nous sommes la plus tranquille. Le Japonais en dira à peu près autant. L'Anglais dira: Nous sommes puissans sur mer & assez à notre aise sur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons-nous nos usages. Le grand secret est d'être encore mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de l'*appel comme d'abus.*

C'eſt une erreur de penſer que maître *Pierre de Cugnières*, chevalier ès lois, avocat du roi au parlement de Paris, ait appelé comme d'abus en 1330, ſous *Philippe de Valois.* La formule d'appel comme d'abus ne fut introduite que ſur la fin du règne de *Louis XII. Pierre Cugnières* fit ce qu'il put pour réformer l'abus des uſurpations eccléſiaſtiques dont les parlemens, tous les juges ſéculiers & tous les ſeigneurs haut-juſticiers ſe plaignaient; mais il n'y réuſſit pas.

Le clergé n'avait pas moins à ſe plaindre des ſeigneurs qui n'étaient après tout que des tyrans ignorans, qui avaient corrompu toute juſtice; & ils regardaient les eccléſiaſtiques comme des tyrans qui ſavaient lire & écrire.

Enfin le roi convoqua les deux parties dans ſon palais, & non pas dans ſa cour du parlement comme le dit *Paſquier;* le roi s'aſſit ſur ſon trône, entouré des pairs, des hauts-barons, & des grands-officiers qui compoſaient ſon conſeil.

Vingt évêques comparurent; les ſeigneurs complaignans apportèrent leurs mémoires. L'archevêque de Sens & l'évêque d'Autun parlèrent pour le clergé. Il n'eſt point dit quel fut l'orateur du parlement & des ſeigneurs. Il paraît vraiſemblable que le diſcours de l'avocat du roi fut un réſumé des allégations des deux parties. Il ſe peut auſſi qu'il eût parlé pour le parlement & pour les ſeigneurs, & que ce fût le chancelier qui réſuma les raiſons alléguées de part & d'autre. Quoi qu'il en ſoit, voici les plaintes des barons & du parlement rédigées par *Pierre Cugnières.*

I°. Lorsqu'un laïque ajournait devant le juge royal ou seigneurial un clerc qui n'était pas même tonsuré, mais seulement gradué, l'official signifiait aux juges de ne point passer outre, sous peine d'excommunication & d'amende.

II°. La juridiction ecclésiastique forçait les laïques de comparaître devant elle dans toutes leurs contestations avec les clercs pour succession, prêt d'argent, & en toute matière civile.

III°. Les évêques & abbés établissaient des notaires dans les terres mêmes des laïques.

IV°. Ils excommuniaient ceux qui ne payaient pas leurs dettes aux clercs; & si le juge laïque ne les contraignait pas de payer, ils excommuniaient le juge.

V°. Lorsque le juge séculier avait saisi un voleur, il fallait qu'il remît au juge ecclésiastique les effets volés; sinon il était excommunié.

VI°. Un excommunié ne pouvait obtenir son absolution sans payer une amende arbitraire.

VII°. Les officiaux dénonçaient à tout laboureur & manœuvre qu'il serait damné & privé de la sépulture, s'il travaillait pour un excommunié.

VIII°. Les mêmes officiaux s'arrogeaient de faire les inventaires dans les domaines mêmes du roi, sous prétexte qu'ils savaient écrire.

IX°. Ils se faisaient payer pour accorder à un nouveau marié la liberté de coucher avec sa femme.

X°. Ils s'emparaient de tous les testamens.

XI°. Ils déclaraient damné tout mort qui n'avait point fait de testament, parce qu'en ce cas il n'avait rien laissé à l'Eglise; & pour lui laisser du moins les

honneurs

honneurs de l'enterrement, ils fesaient en son nom un testament plein de legs pieux.

Il y avait soixante-six griefs à peu près semblables.

Pierre Roger, archevêque de Sens, prit savamment la parole ; c'était un homme qui passait pour un vaste génie, & qui fut depuis pape sous le nom de *Clément VI.* Il protesta d'abord qu'il ne parlait point pour être jugé, mais pour juger ses adversaires, & pour instruire le roi de son devoir.

Il dit que JESUS-CHRIST étant Dieu & homme avait eu le pouvoir temporel & spirituel ; & que par conséquent les ministres de l'Eglise, qui lui avaient succédé, étaient les juges-nés de tous les hommes sans exception. Voici comme il s'exprima :

Sers Dieu dévotement,
Baille-lui largement,
Révère sa gent duement,
Rends-lui le sien entièrement.

Ces rimes firent un très-bel effet. (Voyez *Libellus Bertrandi cardinalis*, tome I des Libertés de l'Eglise gallicane.)

Pierre Bertrandi, évêque d'Autun, entra dans de plus grands détails. Il assura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel, le coupable devait faire pénitence, & que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'Eglise. Il représenta que les juges ecclésiastiques étaient plus capables que les juges royaux ou seigneuriaux de rendre justice, parce qu'ils avaient étudié les décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre qu'il fallait obliger les baillis & les prévôts du royaume à lire les décrétales pour ne jamais les suivre.

Cette grande assemblée ne servit à rien ; le roi croyait avoir besoin alors de ménager le pape né dans son royaume, siégeant dans Avignon, & ennemi mortel de l'empereur *Louis de Bavière*. La politique dans tous les temps conserva les abus dont se plaignait la justice. Il resta seulement dans le parlement une mémoire ineffaçable du discours de *Pierre Cugnières*. Ce tribunal s'affermit dans l'usage où il était déjà de s'opposer aux prétentions cléricales ; on appela toujours des sentences des officiaux au parlement, & peu à peu cette procédure fut appelée *Appel comme d'abus*.

Enfin tous les parlemens du royaume se sont accordés à laisser à l'Eglise sa discipline, & à juger tous les hommes indistinctement suivant les lois de l'Etat, en conservant les formalités prescrites par les ordonnances.

ABUS DES MOTS.

Les livres, comme les conversations, nous donnent rarement des idées précises. Rien n'est si commun que de lire & de converser inutilement.

Il faut répéter ici ce que *Locke* a tant recommandé, *définissez les termes*.

Une dame a trop mangé & n'a point fait d'exercice, elle est malade ; son médecin lui apprend qu'il y a dans elle une humeur peccante, des impuretés, des obstructions, des vapeurs, & lui prescrit une drogue qui purifiera son sang. Quelle idée nette peuvent

donner tous ces mots? la malade & les parens qui écoutent ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une décoction de plantes chaudes ou froides au second, au troisième degré.

Un jurisconsulte dans son institut criminel annonce que l'inobservation des fêtes & dimanches est un crime de lèse-majesté divine au second chef. *Majesté divine* donne d'abord l'idée du plus énorme des crimes & du châtiment le plus affreux; de quoi s'agit-il? d'avoir manqué vêpres, ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde.

Dans toutes les disputes sur la liberté un argumentant entend presque toujours une chose, & son adversaire une autre. Un troisième survient qui n'entend ni le premier, ni le second, & qui n'en est pas entendu.

Dans les disputes sur la liberté, l'un a dans la tête la puissance d'agir, l'autre la puissance de vouloir, le dernier le désir d'exécuter; ils courent tous trois, chacun dans son cercle, & ne se rencontrent jamais.

Il en est de même dans les querelles sur la grâce. Qui peut comprendre sa nature, ses opérations, & la suffisante qui ne suffit pas, & l'efficace à laquelle on résiste?

On a prononcé deux mille ans les mots de *forme substantielle* sans en avoir la moindre notion. On y a substitué les natures plastiques sans y rien gagner.

Un voyageur est arrêté par un torrent; il demande le gué à un villageois qu'il voit de loin vis-à-vis de lui: Prenez à droite, lui crie le payſan; il prend la droite & se noie; l'autre court à lui: Hé malheureux! je ne vous avais pas dit d'avancer à votre droite, mais à la mienne.

Le monde est plein de ces mal-entendus. Comment un norvégien en lisant cette formule, *ferviteur des ferviteurs de* DIEU, découvrira-t-il que c'est l'évêque des évêques & le roi des rois qui parle?

Dans le temps que les fragmens de *Pétrone* fesaient grand bruit dans la littérature, *Meibomius*, grand savant de Lubeck, lit dans une lettre imprimée d'un autre savant de Bologne : Nous avons ici un *Pétrone* entier; je l'ai vu de mes yeux & avec admiration; *habemus hic Petronium integrum, quem vidi meis oculis, non sine admiratione.* Aussitôt il part pour l'Italie, court à Bologne, va trouver le bibliothécaire *Capponi*, lui demande s'il est vrai qu'on ait à Bologne le *Pétrone* entier. *Capponi* lui répond que c'est une chose dès long-temps publique. Puis-je voir ce *Pétrone?* ayez la bonté de me le montrer. Rien n'est plus aisé, dit *Capponi*. Il le mène à l'église où repose le corps de *St Pétrone*. *Meibomius* prend la poste & s'enfuit.

Si le jésuite *Daniel* a pris un abbé guerrier, *martialem abbatem*, pour l'abbé *Martial*, cent historiens sont tombés dans de plus grandes méprises. Le jésuite d'*Orléans*, dans ses *Révolutions d'Angleterre*, mettait indifféremment *Northampton* & *Southampton*, ne se trompant que du nord au sud.

Des termes métaphoriques, pris au sens propre, ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connaît la métaphore d'*Isaïe : Comment es-tu tombée du ciel, étoile de lumière qui te levais le matin?* On s'imagina que ce discours s'adressait au diable. Et comme le mot hébreux qui répond à l'étoile de *Vénus* a été traduit par le mot *Lucifer* en latin, le diable depuis ce temps-là s'est toujours appelé *Lucifer*. (*)

(*) Voyez *Beker* & *Diable*.

On s'eſt fort moqué de la carte du tendre de mademoiſelle *Scudéri*. Les amans s'embarquent ſur le fleuve de tendre, on dîne à tendre ſur eſtime, on ſoupe à tendre ſur inclination, on couche à tendre ſur déſir; le lendemain on ſe trouve à tendre ſur paſſion, & enfin à tendre ſur tendre. Ces idées peuvent être ridicules, ſurtout quand ce ſont des *Clélies*, des *Horatius Coclès*, & des romains auſtères & agreſtes qui voyagent; mais cette carte géographique montre au moins que l'amour a beaucoup de logemens différens. Cette idée fait voir que le même mot ne ſignifie pas la même choſe, que la différence eſt prodigieuſe entre l'amour de *Tarquin* & celui de *Céladon*, entre l'amour de *David* pour *Jonathas*, qui était plus fort que celui des femmes, & l'amour de l'abbé *Desfontaines* pour de petits ramoneurs de cheminée.

Le plus ſingulier exemple de cet abus des mots, de ces équivoques volontaires, de ces mal-entendus qui ont cauſé tant de querelles, eſt le *King-tien* de la Chine. Des miſſionnaires d'Europe diſputent entre eux violemment ſur la ſignification de ce mot. La cour de Rome envoie un français nommé *Maigrot*, qu'elle fait évêque imaginaire d'une province de la Chine pour juger de ce différend. Ce *Maigrot* ne ſait pas un mot de chinois; l'empereur daigne lui faire dire ce qu'il entend par *King-tien*; *Maigrot* ne veut pas l'en croire, & fait condamner à Rome l'empereur de la Chine.

On ne tarit point ſur cet abus des mots. En hiſtoire, en morale, en juriſprudence, en médecine, mais ſurtout en théologie, gardez-vous des équivoques.

Boileau n'avait pas tort quand il fit la satire qui porte ce nom ; il eût pu la mieux faire ; mais il y a des vers dignes de lui que l'on cite tous les jours :

Lorque chez tes sujets l'un contre l'autre armés,
Et sur un Dieu fait homme au combat animés,
Tu fis dans une guerre & si vive & si longue
Périr tant de chrétiens martyrs d'une diphthongue.

ACADEMIE.

Les académies sont aux universités ce que l'âge mûr est à l'enfance, ce que l'art de bien parler est à la grammaire, ce que la politesse est aux premières leçons de la civilité. Les académies n'étant point mercenaires doivent être absolument libres. Telles ont été les académies d'Italie, telle est l'académie française & surtout la société royale de Londres.

L'académie française, qui s'est formée elle-même, reçut à la vérité des lettres-patentes de *Louis XIII*, mais sans aucun salaire, & par conséquent sans aucune sujétion. C'est ce qui engagea les premiers hommes du royaume, & jusqu'à des princes, à demander d'être admis dans cet illustre corps. La société de Londres a eu le même avantage.

Le célèbre *Colbert*, étant membre de l'académie française, employa quelques-uns de ses confrères à composer les inscriptions & les devises pour les bâtimens publics. Cette petite assemblée, dont furent ensuite *Racine* & *Boileau*, devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établissement de cette académie des inscriptions, nommée aujourd'hui

des belles-lettres, & celle de l'académie des sciences de 1666. Ce sont deux établissemens qu'on doit au même ministre qui contribua en tant de genres à la splendeur du siècle de *Louis XIV.*

Lorsqu'après la mort de *Jean-Baptiste Colbert* & celle du marquis de *Louvois*, le comte de *Pontchartrain* secrétaire d'Etat eut le département de Paris, il chargea l'abbé *Bignon* son neveu de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'honoraires qui n'exigeaient nulle science, & qui étaient sans rétribution; des places de pensionnaires qui demandaient du travail, désagréablement distinguées de celle des honoraires; des places d'associés sans pension, & des places d'élèves, titre encore plus désagréable & supprimé depuis.

L'académie des belles-lettres fut mise sur le même pied. Toutes deux se soumirent à la dépendance immédiate du secrétaire d'Etat, & à la distinction révoltante des honorés, des pensionnés & des élèves.

L'abbé *Bignon* osa proposer le même règlement à l'académie française dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime. Les moins opulens de l'académie furent les premiers à rejeter ses offres, & à préférer la liberté & l'honneur à des pensions.

L'abbé *Bignon* qui, avec l'intention louable de faire du bien, n'avait pas assez ménagé la noblesse des sentimens de ses confrères, ne remit plus le pied à l'académie française; il régna dans les autres tant que le comte de *Pontchartrain* fut en place. Il réfumait même les mémoires lus aux séances publiques, quoiqu'il faille l'érudition la plus profonde & la plus étendue pour rendre compte sur le champ d'une dissertation sur des

points épineux de physique & de mathématique; & il passa pour un *Mécène*. Cet usage de résumer les discours a cessé, mais la dépendance est demeurée.

Ce mot d'académie devint si célèbre que lorsque *Lulli*, qui était une espèce de favori, eut obtenu l'établissement de son opéra en 1672, il eut le crédit de faire insérer dans les patentes, que c'était une *académie royale de musique, & que les gentilshommes & les demoiselles pourraient y chanter sans déroger*. Il ne fit pas le même honneur aux danseurs & aux danseuses; cependant le public a toujours conservé l'habitude d'aller à l'opéra, & jamais à l'académie de musique.

On sait que ce mot *académie* emprunté des Grecs signifiait originairement une société, une école de philosophie d'Athènes, qui s'assemblait dans un jardin légué par *Academus*.

Les Italiens furent les premiers qui instituèrent de telles sociétés après la renaissance des lettres. L'académie de *la Crusca* est du seizième siècle. Il y en eut ensuite dans toutes les villes où les sciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France, qu'on l'a donné pendant quelques années à des assemblées de joueurs qu'on appelait autrefois *des tripots*. On disait *académies de jeu*. On appela les jeunes gens qui apprenaient l'équitation & l'escrime dans des écoles destinées à ces arts, *académistes*, & non pas *académiciens*.

Le titre d'*académicien* n'a été attaché par l'usage qu'aux gens de lettres des trois académies, la française, celle des sciences, celle des inscriptions.

L'académie française a rendu de grands services à la langue.

Celle des sciences a été très-utile en ce qu'elle n'adopte aucun système, & qu'elle publie les découvertes & les tentatives nouvelles.

Celle des inscriptions s'est occupée des recherches sur les monumens de l'antiquité, & depuis quelques années il en est sorti des mémoires très-instructifs.

C'est un devoir établi par l'honnêteté publique que les membres de ces trois académies se respectent les uns les autres dans les recueils que ces sociétés impriment. L'oubli de cette politesse nécessaire est très-rare. Cette grossièreté n'a guère été reprochée de nos jours qu'à l'abbé *Foucher* de l'académie des inscriptions, qui s'étant trompé dans un mémoire sur *Zoroastre*, voulut appuyer sa mépriſe par des expressions qui autrefois étaient trop en usage dans les écoles, & que le savoir-vivre a proscrites; mais le corps n'est pas responsable des fautes des membres.

La société de Londres n'a jamais pris le titre d'*académie*.

Les académies dans les provinces ont produit des avantages signalés. Elles ont fait naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures, dissipé l'ignorance & les préjugés de quelques villes, inspiré la politesse, & chassé autant qu'on le peut le pédantisme.

On n'a guère écrit contre l'académie française que des plaisanteries frivoles & insipides. La comédie des *Académiciens* de *St Evremont* eut quelque réputation en son temps; mais une preuve de son peu de mérite, c'est qu'on ne s'en souvient plus, au lieu que les bonnes satires de *Boileau* sont immortelles. Je ne sais pourquoi *Pélisson* dit que la comédie des *Académiciens* tient de la

farce. Il me semble que c'est un simple dialogue sans intrigue & sans sel, aussi fade que le *Sir Politik* & que la comédie des *Opéra*, & que presque tous les ouvrages de *St Evremont* qui ne sont, à quatre ou cinq pièces près, que des futilités en style pincé & en antithèses. (*a*)

ADAM.

SECTION I.

ON a tant parlé, tant écrit d'*Adam*, de sa femme, des préadamites &c... les rabbins ont débité sur *Adam* tant de rêveries, & il est si plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on hasarde ici sur *Adam* une idée assez neuve, du moins elle ne se trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun père de l'Eglise, ni dans aucun prédicateur ou théologien, ou critique, ou scoliaste de ma connaissance. C'est le profond secret qui a été gardé sur *Adam* dans toute la terre habitable, excepté en Palestine, jusqu'au temps où les livres juifs commencèrent à être connus dans Alexandrie, lorsqu'ils furent traduits en grec sous un des *Ptolomées*. Encore furent-ils très-peu connus ; les gros livres étaient très-rares & très-chers ; & de plus les juifs de Jérusalem furent si en colère contre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur Bible en langue profane, leur dirent tant d'injures, & crièrent si haut au Seigneur, que les juifs alexandrins cachèrent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut si secrète qu'aucun auteur grec ou romain n'en parle jusqu'au temps de l'empereur *Aurélien*.

(*a*) Voyez le Mercure de France, juin pag. 151 ; juillet deuxième volume pag. 144, & août pag. 122, année 1769.

Or l'hiſtorien *Joſephe* avoue dans ſa réponſe à *Appion* que les Juifs n'avaient eu long-temps aucun commerce avec les autres nations. *Nous habitons*, dit-il, *un pays éloigné de la mer ; nous ne nous appliquons point au commerce ; nous ne communiquons point avec les autres peuples . . . Y a-t-il ſujet de s'étonner que notre nation habitant ſi loin de la mer, & affectant de ne rien écrire, ait été ſi peu connue?* (*a*)

On demandera ici comment *Joſephe* pouvait dire que ſa nation affectait de ne rien écrire lorſqu'elle avait vingt-deux livres canoniques, ſans compter le *Targum d'Onkelos*. Mais il faut conſidérer que vingt-deux volumes très-petits étaient fort peu de choſe en comparaiſon de la multitude des livres conſervés dans la bibliothèque d'Alexandrie, dont la moitié fut brûlée dans la guerre de *Céſar*.

Il eſt conſtant que les Juifs avaient très-peu écrit, très-peu lu ; qu'ils étaient profondément ignorans en aſtronomie, en géométrie, en géographie, en phyſique ; qu'ils ne ſavaient rien de l'hiſtoire des autres peuples, & qu'ils ne commencèrent enfin à s'inſtruire que dans Alexandrie. Leur langue était un mélange barbare d'ancien phénicien & de chaldéen corrompu. Elle était ſi pauvre qu'il leur manquait pluſieurs modes dans la conjugaiſon de leurs verbes.

De plus ne communiquant à aucun étranger leurs livres ni leurs titres, perſonne ſur la terre, excepté eux,

(*a*) Les Juifs étaient très-connus des Perſes, puiſqu'ils furent diſperſés dans leur empire, enſuite des Egyptiens, puiſqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie ; des Romains, puiſqu'ils avaient des ſynagogues à Rome. Mais étant au milieu des nations, ils en furent toujours ſeparés par leur inſtitution. Ils ne mangeaient point avec les étrangers, & ne communiquèrent leurs livres que très-tard.

n'avait jamais entendu parler ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'*Abel*, ni de *Caïn*, ni de *Noé*. Le seul *Abraham* fut connu des peuples orientaux dans la suite des temps : mais nul peuple ancien ne convenait que cet *Abraham* ou cet *Ibrahim* fût la tige du peuple juif.

Tels sont les secrets de la Providence que le père & la mère du genre-humain furent toujours entièrement ignorés du genre-humain, au point que les noms d'*Adam* & d'*Eve* ne se trouvent dans aucun ancien auteur, ni de la Grèce, ni de Rome, ni de la Perse, ni de la Syrie, ni chez les Arabes même jusque vers le temps de *Mahomet*. DIEU daigna permettre que les titres de la grande famille du monde ne fussent conservés que chez la plus petite & la plus malheureuse partie de la famille.

Comment se peut-il faire qu'*Adam* & *Eve* aient été inconnus à tous leurs enfans ? Comment ne se trouva-t-il ni en Egypte ni à Babylone aucune trace, aucune tradition de nos premiers pères ? Pourquoi ni *Orphée*, ni *Linus*, ni *Thamiris*, n'en parlèrent-ils point ? car s'ils en avaient dit un mot, ce mot aurait été relevé sans doute par *Hésiode* & surtout par *Homère* qui parlent de tout, excepté des auteurs de la race humaine.

Clément d'Alexandrie, qui rapporte tant de témoignages de l'antiquité, n'aurait pas manqué de citer un passage dans lequel il aurait été fait mention d'*Adam* & d'*Eve*.

Eusèbe, dans son Histoire universelle a recherché jusqu'aux témoignages les plus suspects ; il aurait bien fait valoir le moindre trait, la moindre vraisemblance en faveur de nos premiers parens.

Il est donc avéré qu'ils furent toujours entièrement ignorés des nations.

On trouve à la vérité chez les brachmanes, dans le livre intitulé l'Ezourveidam, le nom d'*Adimo* & celui de *Procriti* sa femme. Si *Adimo* ressemble un peu à notre *Adam*, les Indiens répondent : „ Nous sommes „ un grand peuple établi vers l'Indus & vers le Gange „ plusieurs siècles avant que la horde hébraïque se fût „ portée vers le Jourdain. Les Egyptiens, les Persans, „ les Arabes venaient chercher dans notre pays la „ sagesse & les épiceries, quand les Juifs étaient incon- „ nus au reste des hommes. Nous ne pouvons avoir „ pris notre *Adimo* de leur *Adam*. Notre *Procriti* ne „ ressemble point du tout à *Eve*, & d'ailleurs leur „ histoire est entièrement différente.

„ De plus le Veidam, dont l'Ezourveidam est le „ commentaire, passe chez nous pour être d'une „ antiquité plus reculée que celle des livres juifs ; & „ ce Veidam est encore une nouvelle loi donnée aux „ brachmanes quinze cents ans après leur première „ loi appelée Shasta ou Shasta-bad. „

Telles sont à peu près les réponses que les brames d'aujourd'hui ont souvent faites aux aumôniers des vaisseaux marchands qui venaient leur parler d'*Adam* & d'*Eve*, d'*Abel* & de *Caïn*, tandis que les négocians de l'Europe venaient à main armée acheter des épiceries chez eux & désoler leur pays.

Le phénicien *Sanchoniathon*, qui vivait certainement avant le temps où nous plaçons *Moïse*, (*b*) & qui est

(*b*) Ce qui fait penser à plusieurs savans que *Sanchoniathon* est antérieur au temps où l'on place *Moïse*, c'est qu'il n'en parle point. Il écrivait dans Bérithe. Cette ville était voisine du pays où les Juifs s'établirent. Si *Sanchoniathon* avait été postérieur ou contemporain, il n'aurait pas omis les prodiges épouvantables dont *Moïse* inonda l'Egypte ; il aurait surement fait mention du peuple juif qui mettait sa patrie à feu & à sang. *Eusèbe*, *Jule Africain*, *Saint Ephrem*, tous les pères grecs & syriaques auraient cité

cité par *Eusèbe* comme un auteur authentique, donne dix générations à la race humaine comme fait *Moïse* jusqu'au temps de *Noë*; & il ne parle dans ces dix générations ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'aucun de leurs descendans, ni de *Noë* même.

Voici les noms des premiers hommes, suivant la traduction grecque faite par *Philon* de Biblos. *Æon*, *Genos*, *Phox*, *Liban*, *Usou*, *Halieus*, *Chrisor*, *Tecnites*, *Agrove*, *Amine*. Ce sont-là les dix premières générations.

Vous ne voyez le nom de *Noë* ni d'*Adam* dans aucune des antiques dynasties d'Egypte; ils ne se trouvent point chez les Chaldéens: en un mot, la terre entière a gardé sur eux le silence.

Il faut avouer qu'une telle réticence est sans exemple. Tous les peuples se sont attribué des origines imaginaires; & aucun n'a touché à la véritable. On ne peut comprendre comment le père de toutes les nations a été ignoré si long-temps; son nom devait avoir volé de bouche en bouche d'un bout du monde à l'autre, selon le cours naturel des choses humaines.

Humilions-nous sous les décrets de la Providence qui a permis cet oubli si étonnant. Tout a été mystérieux & caché dans la nation conduite par DIEU même, qui a préparé la voie au christianisme, & qui a été l'olivier sauvage sur lequel est enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre-humain, ignorés du genre-humain, sont au rang des plus grands mystères.

J'ose affirmer qu'il a fallu un miracle pour boucher ainsi les yeux & les oreilles de toutes les nations, pour

un auteur profane qui rendait témoignage au législateur hébreu. *Eusèbe* surtout qui reconnaît l'authenticité de *Sanchoniathon*, & qui en a traduit des fragmens, aurait traduit tout ce qui eût regardé *Moïse*.

détruire chez elles tout monument, tout ressouvenir de leur premier père. Qu'auraient pensé, qu'auraient dit *Césa*r, *Antoine*, *Crassus*, *Pompée*, *Cicéron*, *Marcellus*, *Métellus*, si un pauvre juif, en leur vendant du baume, leur avait dit : Nous descendons tous d'un même père nommé *Adam*? Tout le sénat romain aurait crié : Montrez-nous notre arbre généalogique. Alors le juif aurait déployé ses dix générations jusqu'à *Noë*, jusqu'au secret de l'inondation de tout le globe. Le sénat lui aurait demandé combien il y avait de personnes dans l'arche pour nourrir tous les animaux pendant dix mois entiers, & pendant l'année suivante qui ne put fournir aucune nourriture. Le rogneur d'espèces aurait dit : Nous étions huit, *Noë* & sa femme, leurs trois fils *Sem*, *Cam* & *Japhet*, & leurs épouses. Toute cette famille descendait d'*Adam* en droite ligne.

Cicéron se serait informé sans doute des grands monumens, des témoignages inconteſtables que *Noë* & ses enfans auraient laissés de notre commun père : toute la terre après le déluge aurait retenti à jamais des noms d'*Adam* & de *Noë*, l'un père, l'autre restaurateur de toutes les races. Leurs noms auraient été dans toutes les bouches dès qu'on aurait parlé, sur tous les parchemins dès qu'on aurait su écrire, sur la porte de chaque maison sitôt qu'on aurait bâti, sur tous les temples, sur toutes les statues. Quoi ! vous saviez un si grand secret, & vous nous l'avez caché ! C'est que nous sommes purs, & que vous êtes impurs, aurait répondu le juif. Le sénat romain aurait ri, ou l'aurait fait fustiger : tant les hommes sont attachés à leurs préjugés !

SECTION II.

LA pieuse madame de *Bourignon* était sure qu'*Adam* avait été hermaphrodite, comme les premiers hommes du divin *Platon*. DIEU lui avait révélé ce grand secret; mais comme je n'ai pas eu les mêmes révélations, je n'en parlerai point. Les rabbins juifs ont lu les livres d'*Adam*; ils savent le nom de son précepteur & de sa seconde femme: mais comme je n'ai point lu ces livres de notre premier père, je n'en dirai mot. Quelques esprits creux, très-savans, sont tout étonnés, quand ils lisent le Veidam des anciens brachmanes, de trouver que le premier homme fut créé aux Indes &c. qu'il s'appelait *Adimo* qui signifie l'engendreur, & que sa femme s'appelait *Procriti* qui signifie la vie. Ils disent que la secte des brachmanes est inconteſtablement plus ancienne que celle des Juifs, que les Juifs ne purent écrire que très-tard dans la langue cananéenne, puisqu'ils ne s'établirent que très-tard dans le petit pays de Canaan; ils disent que les Indiens furent toujours inventeurs, & les Juifs toujours imitateurs; les Indiens toujours ingénieux, & les Juifs toujours grossiers; ils disent qu'il est bien difficile qu'*Adam*, qui était roux, & qui avait des cheveux, soit le père des Nègres qui sont noirs comme de l'encre, & qui ont de la laine noire sur la tête. Que ne disent-ils point? pour moi, je ne dis mot; j'abandonne ces recherches au révérend père *Berruyer* de la société de JESUS, c'est le plus grand innocent que j'aie jamais connu. On a brûlé son livre comme celui d'un homme qui voulait tourner la Bible en ridicule: mais je puis assurer qu'il n'y entendait pas fineſſe.

(*Tiré d'une lettre du chevalier de R***.*)

SECTION

SECTION III.

Nous ne vivons plus dans un siècle où l'on examine sérieusement si *Adam* a eu la science infuse ou non ; ceux qui ont si long-temps agité cette question n'avaient la science ni infuse ni acquise.

Il est aussi difficile de savoir en quel temps fut écrit le livre de la Genèse où il est parlé d'*Adam*, que de savoir la date du Veidam, du Hanscrit, & des autres anciens livres asiatiques. Il est important de remarquer qu'il n'était pas permis aux Juifs de lire le premier chapitre de la Genèse avant l'âge de vingt-cinq ans. Beaucoup de rabbins ont regardé la formation d'*Adam* & d'*Eve* & leur aventure comme une allégorie. Toutes les anciennes nations célèbres en ont imaginé de pareilles; & par un concours singulier qui marque la faiblesse de notre nature, toutes ont voulu expliquer l'origine du mal moral & du mal physique par des idées à peu près semblables. Les Chaldéens, les Indiens, les Perses, les Egyptiens, ont également rendu compte de ce mélange de bien & de mal qui semble être l'apanage de notre globe. Les Juifs sortis d'Egypte y avaient entendu parler, tout grossiers qu'ils étaient, de la philosophie allégorique des Egyptiens. Ils mêlèrent depuis à ces faibles connaissances celles qu'ils puisèrent chez les Phéniciens & les Babyloniens dans un très-long esclavage; mais comme il est naturel & très-ordinaire qu'un peuple grossier imite grossièrement les imaginations d'un peuple poli, il n'est pas surprenant que les Juifs aient imaginé une femme formée de la côte d'un homme; l'esprit de vie soufflé de la bouche de DIEU au visage d'*Adam;* le Tigre, l'Euphrate, le

Nil & l'Oxus ayant la même source dans un jardin; & la défense de manger d'un fruit, défense qui a produit la mort aussi-bien que le mal physique & moral. Pleins de l'idée répandue chez les anciens, que le serpent est un animal très-subtil, ils n'ont pas fait difficulté de lui accorder l'intelligence & la parole.

Ce peuple qui n'était alors répandu que dans un petit coin de la terre, & qui la croyait longue, étroite & plate, n'eut pas de peine à croire que tous les hommes venaient d'*Adam*, & ne pouvait pas savoir que les Nègres, dont la conformation est différente de la nôtre, habitaient de vastes contrées. Il était bien loin de deviner l'Amérique. (*)

Au reste il est assez étrange qu'il fût permis au peuple juif de lire l'Exode, où il y a tant de miracles qui épouvantent la raison, & qu'il ne fût pas permis de lire avant vingt-cinq ans le premier chapitre de la Genèse, où tout doit être nécessairement miracle, puisqu'il s'agit de la création. C'est peut-être à cause de la manière singulière dont l'auteur s'exprime dès le premier verset, *au commencement les dieux firent le ciel & la terre;* on put craindre que les jeunes Juifs n'en prissent occasion d'adorer plusieurs dieux. C'est peut-être parce que DIEU ayant créé l'homme & la femme au premier chapitre, les refait encore au sixième, & qu'on ne voulut pas mettre cette apparence de contradiction sous les yeux de la jeunesse. C'est peut-être parce qu'il est dit que *les dieux firent l'homme à leur image*, & que ces expressions présentaient aux Juifs un Dieu trop corporel. C'est peut-être parce qu'il est dit que DIEU ôta une côte à *Adam* pour en

(*) Voyez *Amérique*.

former la femme, & que les jeunes gens inconsidérés qui se seraient tâté les côtes, voyant qu'il ne leur en manquait point, auraient pu soupçonner l'auteur de quelque infidélité. C'est peut-être parce que DIEU, qui se promenait toujours à midi dans le jardin d'Eden, se moque d'*Adam* après sa chute, & que ce ton railleur aurait trop inspiré à la jeunesse le goût de la plaisanterie. Enfin chaque ligne de ce chapitre fournit des raisons très-plausibles d'en interdire la lecture; mais sur ce pied-là, on ne voit pas trop comment les autres chapitres étaient permis. C'est encore une chose surprenante que les Juifs ne dussent lire ce chapitre qu'à vingt-cinq ans. Il semble qu'il devait être proposé d'abord à l'enfance, qui reçoit tout sans examen, plutôt qu'à la jeunesse qui se pique déjà de juger & de rire. Il se peut faire aussi que les Juifs de vingt-cinq ans étant déjà préparés & affermis, en recevaient mieux ce chapitre dont la lecture aurait pu révolter des ames toutes neuves.

On ne parlera pas ici de la seconde femme d'*Adam* nommée *Lillith*, que les anciens rabbins lui ont donnée; il faut convenir qu'on sait très-peu d'anecdotes de sa famille.

ADORER.

Culte de latrie. Chanson attribuée à JESUS-CHRIST. *Danse sacrée. Cérémonies.*

N'EST-CE pas un grand défaut dans quelques langues modernes qu'on se serve du même mot envers l'Etre suprême & une fille? On sort quelquefois d'un sermon

où le prédicateur n'a parlé que d'adorer DIEU en esprit & en vérité. De là on court à l'opéra où il n'est question que *du charmant objet que j'adore, & des aimables traits dont ce héros adore les attraits.*

Du moins les Grecs & les Romains ne tombèrent point dans cette profanation extravagante. *Horace* ne dit point qu'il adore *Lalagé*. *Tibulle* n'adore point *Délie*. Ce terme même d'adoration n'est pas dans *Pétrone*.

Si quelque chose peut excuser notre indécence, c'est que dans nos opéra & dans nos chansons il est souvent parlé des dieux de la fable. Les poëtes ont dit que leurs *Philis* étaient plus adorables que ces fausses divinités, & personne ne pouvait les en blâmer. Peu à peu on s'est accoutumé à cette expression, au point qu'on a traité de même le Dieu de tout l'univers & une chanteuse de l'opéra comique, sans qu'on s'aperçût de ce ridicule.

Détournons-en les yeux, & ne les arrêtons que sur l'importance de notre sujet.

Il n'y a point de nation civilisée qui ne rende un culte public d'adoration à DIEU. Il est vrai qu'on ne force personne ni en Asie ni en Afrique d'aller à la mosquée ou au temple du lieu; on y va de son bon gré. Cette affluence aurait pu même servir à réunir les esprits des hommes, & à les rendre plus doux dans la société. Cependant on les a vus quelquefois s'acharner les uns contre les autres dans l'asile même consacré à la paix. Les zélés inondèrent de sang le temple de Jérusalem, dans lequel ils égorgèrent leurs frères. Nous avons quelquefois souillé nos églises de carnage.

A l'article de la *Chine*, on verra que l'empereur eſt le premier pontife, & combien le culte eſt auguſte & ſimple. Ailleurs il eſt ſimple ſans avoir rien de majeſtueux; comme chez les réformés de notre Europe & dans l'Amérique anglaiſe.

Dans d'autres pays il faut à midi allumer des flambeaux de cire qu'on avait en abomination dans les premiers temps. Un couvent de religieuſes, à qui on voudrait retrancher les cierges, crierait que la lumière de la foi eſt éteinte & que le monde va finir.

L'Egliſe anglicane tient le milieu entre les pompeuſes cérémonies romaines & la ſéchereſſe des calviniſtes.

Les chants, la danſe & les flambeaux étaient des cérémonies eſſentielles aux fêtes ſacrées de tout l'Orient. Quiconque a lu ſait que les anciens Egyptiens feſaient le tour de leurs temples en chantant & en danſant. Point d'inſtitution ſacerdotale chez les Grecs ſans des chants & des danſes. Les Hébreux prirent cette coutume de leurs voiſins; *David* chantait & danſait devant l'arche.

St Matthieu parle d'un cantique chanté par JESUS-CHRIST même & par les apôtres après leurs pâques. (*a*) Ce cantique, qui eſt parvenu juſqu'à nous, n'eſt point mis dans le canon des livres ſacrés; mais on en retrouve les fragmens dans la 237me lettre de *St Auguſtin* à l'évêque *Cérétius*..... *St Auguſtin* ne dit pas que cette hymne ne fut point chantée; il n'en réprouve pas les paroles: il ne condamne les priſcillianiſtes qui admettaient cette hymne dans leur évangile, que ſur l'interprétation erronée qu'ils en donnaient

(*a*) *Hymno dicto*. Saint Matthieu, ch. XXVI, v. 39.

& qu'il trouve impie. Voici le cantique tel qu'on le trouve par parcelles dans *Auguſtin* même.

Je veux délier, & je veux être délié.
Je veux ſauver, & je veux être ſauvé.
Je veux engendrer, & je veux être engendré.
Je veux chanter; *danſez tous de joie.*
Je veux pleurer; frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, & je veux être orné.
Je ſuis la lampe pour vous qui me voyez.
Je ſuis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce diſcours, & je n'ai point du tout été joué.

Mais quelque diſpute qui ſe ſoit élevée au ſujet de ce cantique, il eſt certain que le chant était employé dans toutes les cérémonies religieuſes. *Mahomet* avait trouvé ce culte établi chez les Arabes; il l'eſt dans les Indes. Il ne paraît pas qu'il ſoit en uſage chez les lettrés de la Chine. Les cérémonies ont par-tout quelque reſſemblance & quelque différence; mais on adore DIEU par toute la terre. Malheur ſans doute à ceux qui ne l'adorent pas comme nous, & qui ſont dans l'erreur, ſoit par le dogme, ſoit pour les rites; ils ſont aſſis à l'ombre de la mort: mais plus leur malheur eſt grand, plus il faut les plaindre & les ſupporter.

C'eſt même une grande conſolation pour nous que tous les Mahométans, les Indiens, les Chinois, les Tartares adorent un Dieu unique; en cela ils ſont nos frères. Leur fatale ignorance de nos myſtères ſacrés ne peut que nous inſpirer une tendre compaſſion pour

nos frères qui s'égarent. Loin de nous tout esprit de persécution qui ne servirait qu'à les rendre irréconciliables.

Un Dieu unique étant adoré sur toute la terre connue, faut-il que ceux qui le reconnaissent pour leur père, lui donnent toujours le spectacle de ses enfans qui se détestent, qui s'anathématisent, qui se poursuivent, qui se massacrent pour des argumens ?

Il n'est pas aisé d'expliquer au juste ce que les Grecs & les Romains entendaient par adorer ; si l'on adorait les faunes, les sylvains, les dryades, les naïades, comme on adorait les douze grands dieux. Il n'est pas vraisemblable qu'*Antinoüs*, le mignon d'*Adrien*, fût adoré par les nouveaux Egyptiens du même culte que *Sérapis ;* & il est assez prouvé que les anciens Egyptiens n'adoraient pas les oignons & les crocodiles de la même façon qu'*Isis* & *Osiris*. On trouve l'équivoque par-tout, elle confond tout. Il faut à chaque mot dire : Qu'entendez-vous ? Il faut toujours répéter : *Définissez les termes*. (*)

Est-il bien vrai que *Simon* qu'on appelle *le magicien*, fut adoré chez les Romains ? il est bien plus vrai qu'il y fut absolument ignoré.

St Justin, dans son *Apologie* aussi inconnue à Rome que ce *Simon*, dit que ce dieu avait une statue élevée sur le Tibre, ou plutôt près du Tibre, entre les deux ponts, avec cette inscription : *Simoni deo sancto*. *St Irénée*, *Tertullien*, attestent la même chose : mais à qui l'attestent-ils ? à des gens qui n'avaient jamais vu Rome ; à des Africains, à des Allobroges, à des Syriens, à quelques habitans de Sichem. Ils n'avaient

(*) Voyez *Alexandre*.

certainement pas vu cette ſtatue, dont l'inſcription eſt: *Semo ſanco deo fidio*, & non pas *Simoni ſancto deo.*

Ils devaient au moins conſulter *Denys* d'Halycarnaſſe, qui dans ſon quatrième livre rapporte cette inſcription. *Semo ſanco* était un ancien mot ſabin qui ſignifie demi-homme & demi-dieu. Vous trouvez dans *Tite-Live: Bona Semoni ſanco cenſuerunt conſecranda.* Ce dieu était un des plus anciens qui fuſſent révérés à Rome; il fut conſacré par *Tarquin le ſuperbe*, & regardé comme le dieu des alliances & de la bonne-foi. On lui ſacrifiait un bœuf, & on écrivait ſur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voiſins. Il avait un temple auprès de celui de *Quirinus.* Tantôt on lui préſentait des offrandes ſous le nom du père *Semo*, tantôt ſous le nom de *Sancus fidius.* C'eſt pourquoi *Ovide* dit dans ſes Faſtes:

Quærebam nonas ſanco, fidiove referrem,
An tibi, Semo pater.

Voilà la divinité romaine qu'on a priſe pendant tant de ſiècles pour *Simon le magicien.* St *Cyrille* de Jéruſalem n'en doutait pas; & St *Auguſtin*, dans ſon premier livre *des héréſies*, dit que *Simon le magicien* lui-même ſe fit élever cette ſtatue avec celle de ſon *Hélène* par ordre de l'empereur & du ſénat.

Cette étrange fable, dont la fauſſeté était ſi aiſée à reconnaître, fut continuellement liée avec cette autre fable, que St *Pierre* & ce *Simon* avaient tous deux comparu devant *Néron;* qu'ils s'étaient défiés à qui reſſuſciterait le plus promptement un mort proche parent de *Néron* même, & à qui s'éleverait le plus haut dans les airs; que *Simon* ſe fit enlever par des

diables dans un chariot de feu; que *St Pierre* & *St Paul* le firent tomber des airs par leurs prières, qu'il se cassa les jambes, qu'il en mourut, & que *Néron* irrité fit mourir *St Paul* & *St Pierre*. (*)

Abdias, *Marcel*, *Hégésippe* ont rapporté ce conte avec des détails un peu différens. *Arnobe*, *S. Cyrille* de Jérusalem, *Sévère-Sulpice*, *Philastre*, *St Epiphane*, *Isidore* de Damiette, *Maxime* de Turin, plusieurs autres auteurs ont donné cours successivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée, jusqu'à ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une statue de *Semo sancus deus fidius*, & que le savant père *Mabillon* ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inscription: *Semoni sanco deo fidio*.

Cependant il est certain qu'il y eut un *Simon* que les Juifs crurent magicien, comme il est certain qu'il y a eu un *Apollonios* de Thyane. Il est vrai encore que ce *Simon*, né dans le petit pays de Samarie, ramassa quelques gueux auxquels il persuada qu'il était envoyé de DIEU, & la vertu de DIEU même. Il baptisait ainsi que les apôtres baptisaient, & il élevait autel contre autel.

Les Juifs de Samarie, toujours ennemis des Juifs de Jérusalem, osèrent opposer ce *Simon* à JESUS-CHRIST reconnu par les apôtres, par les disciples qui tous étaient de la tribu de *Benjamin* ou de celle de *Juda*. Il baptisait comme eux; mais il ajoutait le feu au baptême d'eau, & se disait prédit par *St Jean-Baptiste* selon ces paroles: (*b*) *Celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi, il vous baptisera dans le St Esprit & dans le feu.*

(*) Voyez *Saint Pierre*. (*b*) *Matth.* ch. III, v. 11.

Simon allumait par dessus le bain baptismal une flamme légère avec du naphte du lac Asphaltide. Son parti fut assez grand; mais il est fort douteux que ses disciples l'aient adoré: *St Juslin* est le seul qui le croie.

Ménandre se disait, comme *Simon*, envoyé de DIEU & sauveur des hommes. Tous les faux messies, & surtout *Barcochebas*, prenaient le titre d'envoyés de DIEU; mais *Barcochebas* lui-même n'exigea point d'adoration. On ne divinise guère les hommes de leur vivant, à moins que ces hommes ne soient des *Alexandres* ou des empereurs romains qui l'ordonnent expressément à des esclaves: encore n'est-ce pas une adoration proprement dite; c'est une vénération extraordinaire, une apothéose anticipée, une flatterie aussi ridicule que celles qui sont prodiguées à *Octave* par *Virgile* & par *Horace*.

ADULTERE.

NOUS ne devons point cette expression aux Grecs. Ils appelaient l'adultère *moicheia* dont les Latins ont fait leur *mœchus*, que nous n'avons point francisé. Nous ne la devons ni à la langue syriaque ni à l'hébraïque, jargon du syriaque, qui nommait l'adultère *niuph*. Adultère signifiait en latin, *altération*, *adultération*, *une chose mise pour une autre*, *un crime de faux*, *fausses-clefs*, *faux contrats*, *faux seing*; adulteratio. De-là celui qui se met dans le lit d'un autre fut nommé *adulter*, comme une fausse-clef qui fouille dans la serrure d'autrui.

C'eſt ainſi qu'ils nommèrent par antiphraſe *coccyx*, coucou, le pauvre mari chez qui un étranger venait pondre. *Pline le naturaliſte* dit: (*a*) *Coccyx ova ſubdit in nidis alienis; ita plerique alienas uxores faciunt matres.* Le coucou dépoſe ſes œufs dans le nid des autres oiſeaux; ainſi force Romains rendent mères les femmes de leurs amis. La comparaiſon n'eſt pas trop juſte. *Coccyx* ſignifiant un coucou, nous en avons fait *cocu*. Que de choſes on doit aux Romains! mais comme on altère le ſens de tous les mots! le cocu, ſuivant la bonne grammaire, devrait être le galant; & c'eſt le mari. Voyez la chanſon de *Scaron*. (*b*)

Quelques doctes ont prétendu que c'eſt aux Grecs que nous ſommes redevables de l'emblème des cornes, & qu'ils déſignaient par le titre de bouc, *aix*, (*) l'époux d'une femme laſcive comme une chèvre. En effet ils appelaient *fils de chèvre* les bâtards que notre canaille appelle *fils de putain*. Mais ceux qui veulent s'inſtruire à fond doivent ſavoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui ſe laiſſait tromper & gouverner par ſon inſolente femme, était réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'eſt par cette raiſon que *cocu*, *cornard*, & *ſot*, étaient ſynonymes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers :

Elle? elle n'en fera qu'un ſot, je vous aſſure.

(*a*) L. X, ch. IX.

(*b*)
Tous les jours une chaiſe
Me coûte un écu,
Pour porter à l'aiſe
Votre chien de cu,
A moi pauvre cocu.

(*) Voyez *Bouc*.

Cela veut dire ; elle n'en fera qu'un cocu. Et dans l'Ecole des femmes ,

Epouſer une ſotte eſt pour n'être point ſot.

Bautru, qui avait beaucoup d'eſprit , diſait : Les *Bautrus* ſont cocus, mais ils ne ſont pas des ſots.

La bonne compagnie ne ſe ſert plus de tous ces vilains termes , & ne prononce même jamais le mot d'*adultère*. On ne dit point , madame la ducheſſe eſt en adultère avec monſieur le chevalier. Madame la marquiſe a un mauvais commerce avec monſieur l'abbé. On dit, monſieur l'abbé eſt cette ſemaine l'amant de madame la marquiſe. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs adultères , elles diſent : J'avoue que j'ai du goût pour *lui*. Elles avouaient autrefois qu'elles ſentaient quelque eſtime ; mais depuis qu'une bourgeoiſe s'accuſa à ſon confeſſeur d'avoir de l'eſtime pour un conſeiller , & que le confeſſeur lui dit : Madame, combien de fois vous a-t-il eſtimée ? les dames de qualité n'ont plus eſtimé perſonne , & ne vont plus guère à confeſſe.

Les femmes de Lacédémone ne connaiſſaient, dit-on, ni la confeſſion ni l'adultère. Il eſt bien vrai que *Ménélas* avait éprouvé ce qu'*Hélène* ſavait faire. Mais *Lycurgue* y mit bon ordre en rendant les femmes communes quand les maris voulaient bien les prêter , & que les femmes y conſentaient. Chacun peut diſpoſer de ſon bien. Un mari en ce cas n'avait point à craindre de nourrir dans ſa maiſon un enfant étranger. Tous les enfans appartenaient à la république , & non à une maiſon particulière ; ainſi on ne feſait tort à perſonne. L'adultère n'eſt un mal qu'autant qu'il eſt

un vol: mais on ne vole point ce qu'on vous donne. Un mari priait ſouvent un jeune homme beau, bien fait & vigoureux, de vouloir bien faire un enfant à ſa femme. *Plutarque* nous a conſervé dans ſon vieux ſtyle la chanſon que chantaient les Lacédémoniens quand *Acrotatus* allait ſe coucher avec la femme de ſon ami.

> Allez, gentil Acrotatus, beſognez bien Kélidonide,
> Donnez de braves citoyens à Sparte.

Les Lacédémoniens avaient donc raiſon de dire que l'adultère était impoſſible parmi eux.

Il n'en eſt pas ainſi chez nos nations dont toutes les lois ſont fondées ſur le tien & le mien.

Un des grands déſagrémens de l'adultère chez nous, c'eſt que la dame ſe moque quelquefois de ſon mari avec ſon amant; le mari s'en doute; & on n'aime point à être tourné en ridicule. Il eſt arrivé dans la bourgeoiſie que ſouvent la femme a volé ſon mari pour donner à ſon amant; les querelles de ménage ſont pouſſées à des excès cruels: elles ſont heureuſement peu connues dans la bonne compagnie.

Le plus grand tort, le plus grand mal eſt de donner à un pauvre homme des enfans qui ne ſont pas à lui, & de le charger d'un fardeau qu'il ne doit pas porter. On a vu par-là des races de héros entièrement abâtardies. Les femmes des *Aſtolphes* & des *Jocondes*, par un goût dépravé, par la faibleſſe du moment, on fait des enfans avec un nain contrefait, avec un petit valet ſans cœur & ſans eſprit. Les corps & les ames s'en ſont reſſenties. De petits ſinges ont été les héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur première ſalle les portraits de leurs prétendus

aïeux, hauts de six pieds, beaux, bien faits, armés d'un estramaçon que la race d'aujourd'hui pourrait à peine soulever. Un emploi important est possédé par un homme qui n'y a nul droit, & dont le cœur, la tête & les bras n'en peuvent soutenir le faix.

Il y a quelques provinces en Europe où les filles font volontiers l'amour, & deviennent ensuite des épouses assez sages. C'est tout le contraire en France; on enferme les filles dans des couvens, où jusqu'à présent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs mères, pour les consoler, leur font espérer qu'elles seront libres quand elles seront mariées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux, qu'on s'empresse de savoir tout le secret de leurs appas. Une jeune femme ne vit, ne soupe, ne se promène, ne va au spectacle qu'avec des femmes qui ont chacune leur affaire réglée; si elle n'a point son amant comme les autres, elle est ce qu'on appelle *dépareillée;* elle en est honteuse; elle n'ose se montrer.

Les Orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amène des filles qu'on leur garantit pucelles sur la foi d'un circassien. Ils les épousent, & ils les enferment par précaution, comme nous enfermons nos filles. Point de plaisanteries dans ces pays-là sur les dames & sur les maris; point de chansons; rien qui ressemble à nos froids quolibets de cornes & de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie, de Perse, des Indes; mais elles sont cent fois plus heureuses dans leurs sérails que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous qu'un mari mécontent, ne voulant point faire un procès criminel à sa

femme pour cauſe d'adultère, (ce qui ferait crier à la barbarie) ſe contente de ſe faire ſéparer de corps & de biens.

C'eſt ici le lieu d'inſérer le précis d'un mémoire compoſé par un honnête homme qui ſe trouve dans cette ſituation ; voici ſes plaintes : ſont-elles juſtes ?

Mémoire d'un magiſtrat, écrit vers l'an 1764.

Un principal magiſtrat d'une ville de France, a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par un prêtre avant ſon mariage, & qui depuis s'eſt couverte d'opprobre par des ſcandales publics : il a eu la modération de ſe ſéparer d'elle ſans éclat. Cet homme âgé de quarante ans, vigoureux, & d'une figure agréable, a beſoin d'une femme; il eſt trop ſcrupuleux pour chercher à ſéduire l'épouſe d'un autre, il craint même le commerce d'une fille, ou d'une veuve qui lui ſervirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adreſſe à ſon Egliſe.

Mon épouſe eſt criminelle, & c'eſt moi qu'on punit. Une autre femme eſt néceſſaire à la conſolation de ma vie, à ma vertu même; & la ſecte dont je ſuis me la refuſe; elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les lois civiles d'aujourd'hui, malheureuſement fondées ſur le droit canon, me privent des droits de l'humanité. L'Egliſe me réduit à chercher ou des plaiſirs qu'elle réprouve, ou des dédommagemens honteux qu'elle condamne ; elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux ſur tous les peuples de la terre, il n'y en a pas un ſeul, excepté le peuple catholique

romain, chez qui le divorce & un nouveau mariage ne soient de droit naturel.

Quel renversement de l'ordre a donc fait chez les catholiques une vertu de souffrir l'adultère, & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la sienne?

Pourquoi un lien pourri est-il indissoluble malgré la grande loi adoptée par le code, *quidquid ligatur dissolubile est?* On me permet la séparation de corps & de biens, & on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme, & elle me laisse un nom qu'on appelle *sacrement!* je ne jouis plus du mariage, & je suis marié. Quelle contradiction! quel esclavage! & sous quelles lois avons-nous reçu la naissance!

Ce qui est bien plus étrange, c'est que cette loi de mon Eglise est directement contraire aux paroles que cette Eglise elle-même croit avoir été prononcées par JESUS-CHRIST : (*d*) *Quiconque a renvoyé sa femme* (*excepté pour adultère*) *pèche s'il en prend une autre.*

Je n'examine point si les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaisir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître, si lorsqu'un Etat a besoin d'un héritier, il est permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne recherche point si une femme turbulente, attaquée de démence, ou homicide, ou empoisonneuse, ne doit pas être répudiée aussi-bien qu'une adultère: je m'en tiens au triste état qui me concerne: DIEU me permet de me remarier, & l'evêque de Rome ne me le permet pas!

Le divorce a été en usage chez les catholiques sous tous les empereurs; il l'a été dans tous les Etats

(*d*) *Matth.* ch. XIX.

démembrés

démembrés de l'empire romain. Les rois de France, qu'on appelle *de la première race*, ont presque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un *Grégoire IX*, ennemi des empereurs & des rois, qui par un décret fit du mariage un joug insecouable; sa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les rois voulurent répudier une femme adultère selon la loi de JESUS-CHRIST, ils ne purent en venir à bout; il fallut chercher des prétextes ridicules. *Louis le jeune* fut obligé, pour faire son malheureux divorce avec *Eléonor de Guienne*, d'alléguer une parenté qui n'existait pas. Le roi *Henri IV*, pour répudier *Marguerite de Valois*, prétexta une cause encore plus fausse, un défaut de consentement. Il fallut mentir pour faire un divorce légitimement.

Quoi, un souverain peut abdiquer sa couronne, & sans la permission du pape il ne pourra abdiquer sa femme! Est-il possible que des hommes d'ailleurs éclairés aient croupi si long-temps dans cette absurde servitude!

Que nos prêtres, que nos moines renoncent aux femmes, j'y consens; c'est un attentat contre la population, c'est un malheur pour eux, mais ils méritent ce malheur qu'ils se sont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des papes qui ont voulu avoir en eux des esclaves, des soldats sans familles & sans patrie, vivant uniquement pour l'Eglise: mais moi magistrat, qui sers l'Etat toute la journée, j'ai besoin le soir d'une femme; & l'Eglise n'a pas le droit de me priver d'un bien que DIEU m'accorde. Les apôtres étaient mariés, *Joseph* était marié, & je veux l'être. Si moi alsacien je dépends d'un prêtre qui demeure à Rome,

si ce prêtre a la barbare puissance de me priver d'une femme, qu'il me fasse eunuque pour chanter des *miserere* dans sa chapelle.

Mémoire pour les femmes.

L'EQUITÉ demande qu'après avoir rapporté ce mémoire en faveur des maris, nous mettions aussi sous les yeux du public le plaidoyer en faveur des mariées, présenté à la junte du Portugal par une comtesse d'*Arcira*. En voici la substance :

L'évangile a défendu l'adultère à mon mari tout comme à moi; il sera damné comme moi, rien n'est plus avéré. Lorsqu'il m'a fait vingt infidélités, qu'il a donné mon collier à une de mes rivales, & mes boucles d'oreilles à une autre, je n'ai point demandé aux juges qu'on le fît raser, qu'on l'enfermât chez des moines & qu'on me donnât son bien. Et moi pour l'avoir imité une fois, pour avoir fait avec le plus beau jeune homme de Lisbonne ce qu'il fait tous les jours impunément avec les plus sottes guenons de la cour & de la ville, il faut que je réponde sur la sellette devant des licenciés, dont chacun serait à mes pieds si nous étions tête à tête dans mon cabinet; il faut que l'huissier me coupe à l'audience mes cheveux qui sont les plus beaux du monde; qu'on m'enferme chez des religieuses qui n'ont pas le sens commun; qu'on me prive de ma dot & de mes conventions matrimoniales, qu'on donne tout mon bien à mon fat de mari pour l'aider à séduire d'autres femmes & à commettre de nouveaux adultères.

Je demande si la chose est juste, & s'il n'est pas évident que ce sont les cocus qui ont fait les lois.

On répond à mes plaintes que je suis trop heureuse de n'être pas lapidée à la porte de la ville par les chanoines, les habitués de paroisse & tout le peuple. C'est ainsi qu'on en usait chez la première nation de la terre, la nation choisie, la nation chérie, la seule qui eût raison quand toutes les autres avaient tort.

Je réponds à ces barbares que lorsque la pauvre femme adultère fut présentée par ses accusateurs au maître de l'ancienne & de la nouvelle loi, il ne la fit point lapider, qu'au contraire il leur reprocha leur injustice, qu'il se moqua d'eux en écrivant sur la terre avec le doigt, qu'il leur cita l'ancien proverbe hébraïque, *que celui de vous qui est sans péché jette la première pierre;* qu'alors ils se retirèrent tous, les plus vieux fuyant les premiers, parce que plus ils avaient d'âge, plus ils avaient commis d'adultères.

Les docteurs en droit canon me repliquent que cette histoire de la femme adultère n'est racontée que dans l'évangile de *St Jean*, qu'elle n'y a été insérée qu'après coup. *Léontius*, *Maldonat*, assurent qu'elle ne se trouve que dans un seul ancien exemplaire grec; qu'aucun des vingt-trois premiers commentateurs n'en a parlé. *Origène*, *St Jérôme*, *St Jean Chrysostome*, *Théophilacte*, *Nonnus*, ne la connaissent point. Elle ne se trouve point dans la bible syriaque, elle n'est point dans la version d'*Ulphilas*.

Voilà ce que disent les avocats de mon mari, qui voudraient non-seulement me faire raser, mais me faire lapider.

Mais les avocats qui ont plaidé pour moi disent qu'*Ammonius*, auteur du troisième siècle, a reconnu cette histoire pour véritable, & que si *St Jérôme* la

rejette dans quelques endroits il l'adopte dans d'autres; qu'en un mot elle eſt authentique aujourd'hui. Je pars de là, & je dis à mon mari: Si vous êtes ſans péché, raſez-moi, enfermez-moi, prenez mon bien; mais ſi vous avez fait plus de péchés que moi, c'eſt à moi de vous raſer, de vous faire enfermer, & de m'emparer de votre fortune. En fait de juſtice les choſes doivent être égales.

Mon mari réplique qu'il eſt mon ſupérieur & mon chef, qu'il eſt plus haut que moi de plus d'un pouce, qu'il eſt velu comme un ours; que par conſéquent je lui dois tout & qu'il ne me doit rien.

Mais je demande ſi la reine *Anne* d'Angleterre n'eſt pas le chef de ſon mari? ſi ſon mari le prince de Danemarck, qui eſt ſon grand-amiral, ne lui doit pas une obéiſſance entière; & ſi elle ne le ferait pas condamner à la cour des pairs en cas d'infidélité de la part du petit homme? Il eſt donc clair que ſi les femmes ne font pas punir les hommes, c'eſt quand elles ne ſont pas les plus fortes.

Suite du chapitre ſur l'adultère.

POUR juger valablement un procès d'adultère, il faudrait que douze hommes & douze femmes fuſſent les juges, avec un hermaphrodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il eſt des cas ſinguliers ſur leſquels la raillerie ne peut avoir de priſe, & dont il ne nous appartient pas de juger. Telle eſt l'aventure que rapporte *St Auguſtin* dans ſon ſermon de la prédication de JESUS-CHRIST ſur la montagne.

Septimius Acyndinus, proconsul de Syrie, fait emprisonner dans Antioche un chrétien qui n'avait pu payer au fisc une livre d'or, à laquelle il était taxé, & le menace de la mort s'il ne paye. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux si elle veut consentir à ses désirs. La femme court en instruire son mari; il la supplie de lui sauver la vie aux dépens des droits qu'il a sur elle & qu'il lui abandonne. Elle obéit, mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un sac plein de terre. Le mari, qui ne peut payer le fisc, va être conduit à la mort. Le proconsul apprend cette infamie; il paye lui-même la livre d'or au fisc de ses propres deniers, & il donne aux deux époux chrétiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le sac de la femme.

Il est certain que loin d'outrager son mari, elle a été docile à ses volontés; non-seulement elle a obéi, mais elle lui a sauvé la vie. *St Augustin* n'ose décider si elle est coupable ou vertueuse, il craint de la condamner.

Ce qui est, à mon avis, assez singulier, c'est que *Bayle* prétend être plus sévère que *St Augustin*. (*e*) Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela serait inconcevable si on ne savait à quel point presque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir leur cœur, avec quelle facilité on sacrifie son propre sentiment à la crainte d'effaroucher quelque pédant qui peut nuire, combien on est peu d'accord avec soi-même.

(*e*) Dictionnaire de *Bayle*, article *Acyndinus*.

Le matin rigoriſte, & le ſoir libertin,
L'écrivain qui d'Ephèſe excuſa la matrone,
Renchérit tantôt ſur Pétrone,
Et tantôt ſur ſaint Auguſtin.

Réflexion d'un père de famille.

N'AJOUTONS qu'un petit mot ſur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le déſir immodéré de plaire, nous leur en dictons des leçons : la nature y travaillait bien ſans nous ; mais on y ajoute tous les rafinemens de l'art. Quand elles ſont parfaitement ſtylées, nous les puniſſons ſi elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enſeigner. Que diriez-vous d'un maître à danſer qui aurait appris ſon métier à un écolier pendant dix ans, & qui voudrait lui caſſer les jambes parce qu'il l'a trouvé danſant avec un autre?

Ne pourrait-on pas ajouter cet article à celui des contradictions?

AFFIRMATION PAR SERMENT.

NOUS ne dirons rien ici ſur l'affirmation avec laquelle les ſavans s'expriment ſi ſouvent. Il n'eſt permis d'affirmer, de décider qu'en géométrie. Partout ailleurs imitons le docteur *Métaphraſte* de *Molière*. Il ſe pourrait — la choſe eſt ſefable — cela n'eſt pas impoſſible — il faut voir. — Adoptons le *peut-être* de *Rabelais*, le *que ſais-je* de *Montagne*, le *non liquet* des Romains, le *doute* de l'académie d'Athènes, dans les choſes profanes s'entend : car pour le ſacré on ſait bien qu'il n'eſt pas permis de douter.

Il eſt dit à cet article, dans le Dictionnaire encyclopédique, que les primitifs, nommés *quakers* en Angleterre, font foi en juſtice ſur leur ſeule affirmation, ſans être obligés de prêter ſerment.

Mais les pairs du royaume ont le même privilége, les pairs ſéculiers affirment ſur leur honneur, & les pairs eccléſiaſtiques en mettant la main ſur leur cœur; les quakers obtinrent la même prérogative ſous le règne de *Charles II*: c'eſt la ſeule ſecte qui ait cet honneur en Europe.

Le chancelier *Cowper* voulut obliger les quakers à jurer comme les autres citoyens; celui qui était à leur tête lui dit gravement: „ L'ami chancelier, tu dois „ ſavoir que notre Seigneur JESUS-CHRIST notre „ ſauveur nous a défendu d'affirmer autrement que „ par *ya ya*, *no no*. Il a dit expreſſément: *Je vous „ défends de jurer ni par le ciel, parce que c'eſt le trône „ de* DIEU; *ni par la terre, parce que c'eſt l'eſcabeau de ſes „ pieds; ni par Jéruſalem, parce que c'eſt la ville du „ grand roi; ni par la tête, parce que tu n'en peux rendre „ un ſeul cheveu ni blanc ni noir*. Cela eſt poſitif, notre „ ami; & nous n'irons pas déſobéir à DIEU pour „ complaire à toi & à ton parlement.

„ On ne peut mieux parler, *répondit le chancelier*: „ mais il faut que vous ſachiez qu'un jour *Jupiter* „ ordonna que toutes les bêtes de ſomme ſe fiſſent „ ferrer; les chevaux, les mulets, les chameaux même „ obéirent incontinent, les ânes ſeuls réſiſtèrent; ils „ repréſentèrent tant de raiſons, ils ſe mirent à braire „ ſi long-temps que *Jupiter*, qui était bon, leur dit „ enfin: *Meſſieurs les ânes, je me rends à votre prière;*

„ *vous ne ſerez point ferrés : mais le premier faux-pas que* „ *vous ferez, vous aurez cent coups de bâton.* „

Il faut avouer que les quakers n'ont jamais juſqu'ici fait de faux pas.

AGAR.

QUAND on renvoie ſon amie, ſa concubine, ſa maîtreſſe, il faut lui faire un ſort au moins tolérable, ou bien l'on paſſe parmi nous pour un mal-honnête homme.

On nous dit qu'*Abraham* était fort riche dans le déſert de Gérar, quoiqu'il n'eût pas un pouce de terre en propre. Nous ſavons de ſcience certaine qu'il défit les armées de quatre grands rois avec trois cents dix-huit gardeurs de moutons.

Il devait donc au moins donner un petit troupeau à ſa maîtreſſe *Agar* quand il la renvoya dans le déſert. Je parle ici ſeulement ſelon le monde, & je révère toujours les voies incompréhenſibles qui ne ſont pas nos voies.

J'aurais donc donné quelques moutons, quelques chèvres, un beau bouc à mon ancienne amie *Agar*, quelques paires d'habits pour elle & pour notre fils *Iſmaël*, une bonne âneſſe pour la mère, un joli ânon pour l'enfant, un chameau pour porter leurs hardes, & au moins deux domeſtiques pour les accompagner & pour les empêcher d'être mangés des loups.

Mais le père des croyans ne donna qu'une cruche d'eau & un pain à ſa pauvre maîtreſſe & à ſon enfant, quand il les expoſa dans le déſert.

Quelques impies ont prétendu qu'*Abraham* n'était pas un père fort tendre, qu'il voulut faire mourir son bâtard de faim, & couper le cou à son fils légitime.

Mais, encore un coup, ces voies ne sont pas nos voies; il est dit que la pauvre *Agar* s'en alla dans le désert de Bersabé. Il n'y avait point de désert de Bersabé. Ce nom ne fut connu que long-temps après; mais c'est une bagatelle, le fond de l'histoire n'en est pas moins authentique.

Il est vrai que la postérité d'*Ismaël* fils d'*Agar* se vengea bien de la postérité d'*Isaac* fils de *Sara*, en faveur duquel il fut chassé. Les Sarazins descendans en droite ligne d'*Ismaël* se sont emparés de Jérusalem appartenante par droit de conquête à la postérité d'*Isaac*. J'aurais voulu qu'on eût fait descendre les Sarazins de *Sara*, l'étymologie aurait été plus nette; c'était une généalogie à mettre dans notre *Moréri*. On prétend que le mot sarazin vient de *Sarac*, voleur. Je ne crois pas qu'aucun peuple se soit jamais appelé voleur; ils l'ont presque tous été, mais on prend cette qualité rarement. Sarazin descendant de *Sara* me paraît plus doux à l'oreille.

AGE.

Nous n'avons nulle envie de parler des âges du monde; ils sont si connus & si uniformes! Gardons-nous aussi de parler de l'âge des premiers rois ou dieux d'Egypte, c'est la même chose. Ils vivaient des douze cents années; cela ne nous regarde pas: mais ce qui nous intéresse fort, c'est la durée ordinaire de la vie humaine. Cette théorie est parfaitement bien traitée

dans le Dictionnaire encyclopédique à l'article *Vie*, d'après les *Halley*, les *Kerſeboum*, & les de *Parcieux*.

En 1741 M. de *Kerſeboum* me communiqua ſes calculs ſur la ville d'Amſterdam; en voici le réſultat.

Sur cent mille perſonnes, il y en avait de

mariés.	34500
d'hommes veufs, ſeulement.	1500
de veuves.	4500

Cela ne prouverait pas que les femmes vivent plus que les hommes dans la proportion de quarante-cinq à quinze, & qu'il y eût trois fois plus de femmes que d'hommes; mais cela prouverait qu'il y avait trois fois plus de Hollandais qui étaient allés mourir à Batavia, ou à la pêche de la baleine que de femmes, leſquelles reſtent d'ordinaire chez elles; & ce calcul eſt encore prodigieux.

Célibataires, jeuneſſe & enfance des deux

ſexes.	45000
domeſtiques.	10000
voyageurs.	4000
ſomme totale. . . .	99500

Par ſon calcul, il devait ſe trouver ſur un million d'habitans des deux ſexes, depuis ſeize ans juſqu'à cinquante, environ vingt mille hommes pour ſervir de ſoldats, ſans déranger les autres profeſſions. Mais voyez les calculs de MM. de *Parcieux*, de *St Maur*, & de *Buffon*, ils ſont encore plus précis & plus inſtructifs à quelques égards.

Cette arithmétique n'eſt pas favorable à la manie de lever de grandes armées. Tout prince qui lève

trop de soldats peut ruiner ses voisins, mais il ruine surement son Etat.

Ce calcul dément encore beaucoup le compte, ou plutôt le conte d'*Hérodote* qui fait arriver *Xerxès* en Europe suivi d'environ deux millions d'hommes. Car si un million d'habitans donne vingt mille soldats, il en résulte que *Xerxès* avait cent millions de sujets; ce qui n'est guère croyable. On le dit pourtant de la Chine, mais elle n'a pas un million de soldats: ainsi l'empereur de la Chine est du double plus sage que *Xerxès*.

La Thèbes aux cent portes, qui laissait sortir dix mille soldats par chaque porte, aurait eu, suivant la supputation hollandaise, cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous fesons un calcul plus modeste à l'article *Dénombrement*.

L'âge du service de guerre étant depuis vingt ans jusqu'à cinquante, il faut mettre une prodigieuse différence entre porter les armes hors de son pays, & rester soldat dans sa patrie. *Xerxès* dut perdre les deux tiers de son armée dans son voyage en Grèce. *César* dit que les Suisses étant sortis de leur pays au nombre de trois cents quatre-vingt-huit mille individus, pour aller dans quelque province des Gaules tuer ou dépouiller les habitans, il les mena si bon train qu'il n'en resta que cent dix mille. Il a fallu dix siècles pour repeupler la Suisse: car on sait à présent que les enfans ne se font ni à coups de pierre comme du temps de *Deucalion* & de *Pirrha*, ni à coups de plume comme le jésuite *Pétau* qui fait naître sept cents milliars d'hommes d'un seul des enfans du père *Noé*, en moins de trois cents ans.

Charles XII leva le cinquième homme en Suède pour aller faire la guerre en pays étranger, & il a dépeuplé sa patrie.

Continuons à parcourir les idées & les chiffres du calculateur hollandais, sans répondre de rien, parce qu'il est dangereux d'être comptable.

Calcul de la vie.

Selon lui, dans une grande ville, de vingt-six mariages, il ne reste environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte soixante & cinq bâtards.

De sept cents enfans, il en reste au bout d'un

an environ.	560
au bout de dix ans.	445
au bout de vingt ans.	405
à quarante ans.	300
à soixante ans.	190
au bout de quatre-vingts ans.	50
à quatre-vingt-dix ans.	5
à cent ans, personne.	0

Par-là on voit que de sept cents enfans nés dans la même année, il n'y a que cinq chances pour arriver à quatre-vingt-dix ans. Sur cent quarante, il n'y a qu'une seule chance; & sur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'est donc que sur un très-grand nombre d'existences qu'on peut espérer de pousser la sienne jusqu'à quatre-vingt-dix ans; & sur un bien plus grand nombre encore que l'on peut espérer de vivre un siècle.

Ce sont de gros lots à la loterie sur lesquels il ne faut pas compter, & même qui ne sont pas à désirer autant qu'on les désire; ce n'est qu'une longue mort.

Combien trouve-t-on de ces vieillards qu'on appelle *heureux*, dont le bonheur consiste à ne pouvoir jouir d'aucun plaisir de la vie, à n'en faire qu'avec peine deux ou trois fonctions dégoûtantes, à ne distinguer ni les sons ni les couleurs, à ne connaître ni jouissance ni espérance, & dont toute la félicité est de savoir confusément qu'ils sont un fardeau de la terre, baptisés ou circoncis depuis cent années.

Il y en a un sur cent mille tout au plus dans nos climats.

Voyez les listes des morts de chaque année à Paris & à Londres ; ces villes, à ce qu'on dit, ont environ sept cents mille habitans. Il est très-rare d'y trouver à la fois sept centénaires, & souvent il n'y en a pas un seul.

En général, l'âge commun auquel l'espèce humaine est rendue à la terre, dont elle sort, est de vingt-deux à vingt-trois ans tout au plus, selon les meilleurs observateurs.

De mille enfans nés dans une même année, les uns meurent à six mois, les autres à quinze ; celui-ci à dix-huit ans, cet autre à trente-six, quelques-uns à soixante ; trois ou quatre octogénaires, sans dents & sans yeux, meurent après avoir souffert quatre-vingts ans. Prenez un nombre moyen, chacun a porté son fardeau vingt-deux ou vingt-trois années.

Sur ce principe qui n'est que trop vrai, il est avantageux à un Etat bien administré, & qui a des fonds en réserve, de constituer beaucoup de rentes viagères. Des princes économes qui veulent enrichir leur famille y gagnent considérablement ; chaque année la somme qu'ils ont à payer diminue.

Il n'en eſt pas de même dans un Etat obéré. Comme il paye un intérêt plus fort que l'intérêt ordinaire, il ſe trouve bientôt court ; il eſt obligé de faire de nouveaux emprunts, c'eſt un cercle perpétuel de dettes & d'inquiétudes.

Les tontines, invention d'un uſurier nommé *Tontino*, ſont bien plus ruineuſes. Nul ſoulagement pendant quatre-vingts ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier ſurvivant.

A la dernière tontine qu'on fit en France en 1759, une ſociété de calculateurs prit une claſſe à elle ſeule ; elle choiſit celle de quarante ans, parce qu'on donnait un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an juſqu'à quarante, & qu'il y a preſque autant de chances pour parvenir de quarante à quatre-vingts ans, que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années, & le dernier vivant héritait de tous les morts. C'eſt un des plus mauvais marchés que l'Etat puiſſe faire. (1)

(1) Il y avait des tontines en France, l'abbé *Terrai* en ſupprima les accroiſſemens ; la crainte qu'il n'ait des imitateurs empêchera ſans doute à l'avenir de ſe fier à cette eſpèce d'emprunt ; & ſon injuſtice aura du moins délivré la France d'une opération de finance ſi onereuſe.

Les emprunts en rentes viagères ont de grands inconvéniens.

1°. Ce ſont des annuités dont le terme eſt incertain ; l'Etat joue contre des particuliers ; mais ils ſavent mieux conduire leur jeu, ils choiſiſſent des enfans mâles dans un pays où la vie moyenne eſt longue, les font inoculer, les attachent à leur patrie, & à des métiers ſains & non périlleux par une petite penſion, & diſtribuent leurs fonds ſur un certain nombre de ces têtes.

2°. Comme il y a du riſque à courir, les joueurs veulent jouer avec avantage, & par conſequent ſi l'intérêt commun d'une rente perpétuelle eſt cinq pour cent, il faut que celui qui repreſente la rente viagère ſoit au-deſſus de cinq pour cent. En calculant à la rigueur la plupart des emprunts de ce genre faits depuis vingt ans, ce qui n'a encore été

On croit avoir remarqué que les rentiers viagers vivent un peu plus long-temps que les autres hommes; de quoi les payeurs ſont aſſez fâchés. La raiſon en eſt peut-être que ces rentiers ſont pour la plupart des gens de bon ſens, qui ſe ſentent bien conſtitués, des bénéficiers, des célibataires uniquement occupés d'eux-mêmes, vivant en gens qui veulent vivre long-temps. Ils diſent : Si je mange trop, ſi je fais un excès, le roi ſera mon héritier : l'emprunteur qui me paye ma rente viagère, & qui ſe dit mon ami, rira en me voyant enterrer. Cela les arrête: ils ſe mettent au régime ; ils végètent quelques minutes de plus que les autres hommes.

Pour conſoler les débiteurs, il faut leur dire qu'à quelque âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viagères, fût-ce ſur la tête d'un enfant qu'on baptiſe, ils ſont toujours un très-bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui ſoit onéreuſe ; auſſi les moines n'en ont jamais fait. Mais pour de l'argent en rentes

exécuté par perſonne, on ſerait étonné de la différence entre le taux de ces emprunts, & le taux commun de l'intérêt de l'argent.

3°. On eſt toujours le maître de changer par des rembourſemens réglés un emprunt en rentes perpétuelles à annuités à terme fixe ; & l'on ne peut, ſans injuſtice, rien changer aux rentes viagères une fois établies.

4°. Les contrats de rentes perpétuelles, & ſurtout les annuités à terme fixe, ſont une propriété toujours diſponible qui ſe convertit en argent avec plus ou moins de perte ſuivant le crédit du créancier. Les rentes viagères, à cauſe de leur incertitude, ne peuvent ſe vendre qu'à un prix beaucoup plus bas. C'eſt un déſavantage qu'il faut compenſer par une augmentation d'intérêts.

Nous ne parlons point ici des effets que ces emprunts peuvent produire ſur les mœurs, ils ſont trop bien connus : mais nous obſerverons qu'ils ne peuvent, lorſqu'ils ſont conſidérables, être remplis qu'en ſuppoſant que les capitaliſtes y placent des fonds que, ſans cela, ils auraient placés dans un commerce utile. Ce ſont donc autant de capitaux perdus pour l'induſtrie. Nouveau mal que produit cette manière d'emprunter.

viagères, ils en prenaient à toute main jusqu'au temps où ce jeu leur fut défendu. En effet on est débarrassé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante ans; & on paye une rente foncière pendant toute l'éternité. Il leur a été aussi défendu de prendre des capitaux en rentes perpétuelles; & la raison, c'est qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs occupations spirituelles.

AGRICULTURE.

Il n'est pas concevable comment les anciens, qui cultivaient la terre aussi bien que nous, pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils semaient en terre, devaient nécessairement mourir & pourrir avant de lever & produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois jours, ils l'auraient vu très-sain, un peu enflé, la racine en bas, la tête en haut. Ils auraient distingué au bout de quelque temps le germe, les petits filets blancs des racines, la matière laiteuse dont se formera la farine, ses deux enveloppes, ses feuilles. Cependant c'était assez que quelque philosophe grec ou barbare eût enseigné que toute génération vient de corruption, pour que personne n'en doutât: & cette erreur, la plus grande & la plus sotte de toutes les erreurs, parce qu'elle est la plus contraire à la nature, se trouvait dans des livres écrits pour l'instruction du genre-humain.

Aussi les philosophes modernes, trop hardis parce qu'ils sont plus éclairés, ont abusé de leurs lumières mêmes pour reprocher durement à JESUS notre

sauveur

ſauveur, & à *St Paul* ſon perſécuteur, qui devint ſon apôtre, d'avoir dit qu'il fallait que le grain pourrît en terre pour germer, qu'il mourût pour renaître: ils ont dit que c'était le comble de l'abſurdité de vouloir prouver le nouveau dogme de la réſurrection par une comparaiſon ſi fauſſe & ſi ridicule. On a oſé dire dans l'hiſtoire critique de JESUS-CHRIST que de ſi grands ignorans n'étaient pas faits pour enſeigner les hommes, & que ces livres ſi long-temps inconnus n'étaient bons que pour la plus vile populace.

Les auteurs de ces blaſphèmes n'ont pas ſongé que JESUS-CHRIST & *St Paul* daignaient parler le langage reçu, que pouvant enſeigner les vérités de la phyſique, ils n'enſeignaient que celles de la morale, qu'ils ſuivaient l'exemple du reſpectable auteur de la Genèſe. (*) En effet dans la Genèſe, l'Eſprit ſaint ſe conforme dans chaque ligne aux idées les plus groſſières du peuple le plus groſſier; la ſageſſe éternelle ne deſcendit point ſur la terre pour inſtituer des académies des ſciences. C'eſt ce que nous répondons toujours à ceux qui reprochent tant d'erreurs phyſiques à tous les prophètes & à tout ce qui fut écrit chez les Juifs. On ſait bien que religion n'eſt pas philoſophie.

Au reſte les trois quarts de la terre ſe paſſent de notre froment, ſans lequel nous prétendons qu'on ne peut vivre. Si les habitans voluptueux des villes ſavaient ce qu'il en coûte de travaux pour leur procurer du pain, ils en feraient effrayés.

(*) Voyez *Genèſe*.

Des livres pseudonymes sur l'économie générale.

Il serait difficile d'ajouter à ce qui est dit d'utile dans l'Encyclopédie aux articles *Agriculture*, *Grain*, *Ferme* &c. Je remarquerai seulement qu'à l'article *Grain*, on suppose toujours que le maréchal de *Vauban* est l'auteur de la Dixme royale. C'est une erreur dans laquelle sont tombés presque tous ceux qui ont écrit sur l'économie. Nous sommes donc forcés de remettre ici sous les yeux ce que nous avons déjà dit ailleurs.

„ *Bois-Guilbert* s'avisa d'abord d'imprimer la Dixme „ royale sous le nom de *Testament politique du maréchal* „ *de Vauban*. Ce *Bois-Guilbert*, auteur du Détail de la „ France en deux volumes, n'était pas sans mérite, il „ avait une grande connaissance des finances du „ royaume; mais la passion de critiquer toutes les „ opérations du grand *Colbert*, l'emporta trop loin; „ on jugea que c'était un homme fort instruit qui „ s'égarait toujours, un faiseur de projets qui exagérait „ les maux du royaume, & qui proposait de mauvais „ remèdes. Le peu de succès de ce livre auprès du „ ministère, lui fit prendre le parti de mettre sa Dixme „ royale à l'abri d'un nom respecté. Il prit celui du „ maréchal de *Vauban*, & ne pouvait mieux choisir. „ Presque toute la France croit encore que le projet „ de la Dixme royale est de ce maréchal si zélé pour le „ bien public; mais la tromperie est aisée à connaître.

„ Les louanges que *Bois-Guilbert* se donne à lui- „ même dans la préface le trahissent; il y loue trop „ son livre du Détail de la France; il n'était pas vrai- „ semblable que le maréchal eût donné tant d'éloges „ à un livre rempli de tant d'erreurs: on voit dans

„ cette préface un père qui loue son fils, pour faire „ recevoir un de ses bâtards. „

Le nombre de ceux qui ont mis sous des noms respectés leurs idées de gouvernement, d'économie, de finance, de tactique &c. n'est que trop considérable. L'abbé de *St Pierre*, qui pouvait n'avoir pas besoin de cette supercherie, ne laissa pas d'attribuer la chimère de sa Paix perpétuelle au duc de Bourgogne.

L'auteur du Financier citoyen cite toujours le prétendu Testament politique de *Colbert*, ouvrage de tout point impertinent, fabriqué par *Gatien de Courtilz*. Quelques ignorans (*) citent encore les Testamens politiques du roi d'Espagne *Philippe II*, du cardinal de *Richelieu*, de *Colbert*, de *Louvois*, du duc de Lorraine, du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Belle-Isle*. On a fabriqué jusqu'à celui de *Mandrin*.

L'Encyclopédie, à l'article *Grain*, rapporte ces paroles d'un livre intitulé, *Avantages & désavantages de la Grande-Bretagne;* ouvrage bien supérieur à tous ceux que nous venons de citer.

„ Si l'on parcourt quelques-unes des provinces de „ la France, on trouve que non-seulement plusieurs „ de ses terres restent en friche, qui pourraient pro- „ duire des blés & nourrir des bestiaux; mais que les „ terres cultivées ne rendent pas à beaucoup près à „ proportion de leur bonté, parce que le laboureur „ manque de moyens pour les mettre en valeur.

„ Ce n'est pas sans une joie sensible que j'ai remar- „ qué dans le gouvernement de France un vice dont les „ conséquences sont si étendues, & j'en ai félicité ma „ patrie; mais je n'ai pu m'empêcher de sentir en

(*) Voyez *Ana*, *Anecdotes*.

„ même temps combien formidable ſerait devenue „ cette puiſſance, ſi elle eût profité des avantages que „ ſes poſſeſſions & ſes hommes lui offraient. *O ſua ſi „ bona nôrint!* „

J'ignore ſi ce livre n'eſt pas d'un français qui, en feſant parler un anglais, a cru lui devoir faire bénir DIEU de ce que les Français lui paraiſſent pauvres; mais qui en même temps ſe trahit lui-même en ſouhaitant qu'ils ſoient riches, & en s'écriant avec *Virgile : O s'ils connaiſſaient leurs biens!* Mais ſoit français, ſoit anglais, il eſt faux que les terres en France ne rendent pas à proportion de leur bonté. On s'accoutume trop à conclure du particulier au général. Si on en croyait beaucoup de nos livres nouveaux, la France ne ſerait pas plus fertile que la Sardaigne & les petits cantons ſuiſſes.

De l'exportation des grains.

LE même article *Grain* porte encore cette réflexion : „ Les Anglais eſſuyaient ſouvent de grandes chertés „ dont nous profitions par la liberté du commerce „ de nos grains, ſous le règne de *Henri IV* & de „ *Louis XIII*, & dans les premiers temps du règne „ de *Louis XIV.* „

Mais malheureuſement la ſortie des grains fut défendue en 1598, ſous *Henri IV*. La défenſe continua ſous *Louis XIII* & pendant tout le temps du règne de *Louis XIV*. On ne put vendre ſon blé hors du royaume que ſur une requête préſentée au conſeil, qui jugeait de l'utilité ou du danger de la vente, ou plutôt qui s'en rapportait à l'intendant de la province. Ce n'eſt qu'en 1764 que le conſeil de *Louis XV* plus

éclairé a rendu le commerce des blés libre, avec les reſtrictions convenables dans les mauvaiſes années.

De la grande & petite culture.

A l'article *Ferme*, qui eſt un des meilleurs de ce grand ouvrage, on diſtingue la grande & la petite culture. La grande ſe fait par les chevaux, la petite par les bœufs ; & cette petite, qui s'étend ſur la plus grande partie des terres de France, eſt regardée comme un travail preſque ſtérile, & comme un vain effort de l'indigence.

Cette idée en général ne me paraît pas vraie. La culture par les chevaux n'eſt guère meilleure que celle par les bœufs. Il y a des compenſations entre ces deux méthodes, qui les rendent parfaitement égales. Il me ſemble que les anciens n'employèrent jamais les chevaux à labourer la terre, du moins il n'eſt queſtion que de bœufs dans *Héſiode*, dans *Xénophon*, dans *Virgile*, dans *Columelle*. La culture avec des bœufs n'eſt chétive & pauvre que lorſque des propriétaires malaiſés fourniſſent de mauvais bœufs, mal nourris, à des métayers ſans reſſource qui cultivent mal. Ce métayer, ne riſquant rien, parce qu'il n'a rien fourni, ne donne jamais à la terre ni les engrais ni les façons dont elle a beſoin ; il ne s'enrichit point, & il appauvrit ſon maître : c'eſt malheureuſement le cas où ſe trouvent pluſieurs pères de famille. (1)

(1) M. de *Voltaire* indique ici la véritable différence entre la grande & la petite culture. L'une & l'autre peuvent employer des bœufs ou des chevaux. Mais la grande culture eſt celle qui ſe fait par les propriétaires eux-mêmes ou par des fermiers ; la petite culture eſt celle qui ſe fait par un métayer à qui le propriétaire fournit les avances foncières de la culture, à condition de partager les fruits avec lui.

Le ſervice des bœufs eſt auſſi profitable que celui des chevaux, parce que s'ils labourent moins vîte, on les fait travailler plus de journées ſans les excéder ; ils coûtent beaucoup moins à nourrir ; on ne les ferre point, leurs harnais ſont moins diſpendieux, on les revend, ou bien on les engraiſſe pour la boucherie : ainſi leur vie & leur mort procurent de l'avantage ; ce qu'on ne peut pas dire des chevaux.

Enfin on ne peut employer les chevaux que dans les pays où l'avoine eſt à très-bon marché, & c'eſt pourquoi il y a toujours quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

Des défrichemens.

A l'article *Défrichement*, on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles & voraces que l'on arrache d'un champ pour le mettre en état d'être enſemencé.

L'art de défricher ne ſe borne pas à cette méthode uſitée & toujours néceſſaire. Il conſiſte à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature, comme des terrains marécageux ou de pure terre à brique, à foulon, ſur laquelle il eſt auſſi inutile de ſemer que ſur des rochers. Pour les terres marécageuſes, ce n'eſt que la pareſſe & l'extrême pauvreté qu'il faut accuſer ſi on ne les fertiliſe pas.

Les ſols purement glaiſeux ou de craie, ou ſimplement de ſable, ſont rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un ſeul ſecret, c'eſt celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entières. C'eſt une entrepriſe qui ne convient qu'à des hommes très-riches ;

le profit n'en peut égaler la dépense qu'après un très-long temps, si même elle peut jamais en approcher. Il faut, quand on y a porté de la terre meuble, la mêler avec la mauvaise, la fumer beaucoup, y reporter encore de la terre, & surtout y semer des graines qui loin de dévorer le sol lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels essais; mais il n'appartiendrait qu'à un souverain de changer ainsi la nature d'un vaste terrain en y fesant camper de la cavalerie, laquelle y consommerait les fourrages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépense se fesant dans le royaume, il n'y aurait pas un denier de perdu, & on aurait à la longue un grand terrain de plus qu'on aurait conquis sur la nature. L'auteur de cet article a fait cet essai en petit, & a réussi.

Il en est d'une telle entreprise comme de celle des canaux & des mines. Quand la dépense d'un canal ne serait pas compensée par les droits qu'il rapporterait, ce serait toujours pour l'Etat un prodigieux avantage.

Que la dépense de l'exploitation d'une mine d'argent, de cuivre, de plomb ou d'étain, & même de charbon de terre, excède le produit, l'exploitation est toujours très-utile: car l'argent dépensé fait vivre les ouvriers, circule dans le royaume, & le métal ou minéral qu'on en a tiré est une richesse nouvelle & permanente. Quoi qu'on fasse il faudra toujours revenir à la fable du bon vieillard, qui fit accroire à ses enfans qu'il y avait un trésor dans leur champ; ils remuèrent tout leur héritage pour le chercher, & ils s'aperçurent *que le travail est un trésor*.

La pierre philosophale de l'agriculture serait de semer peu & de recueillir beaucoup. Le *grand Albert*, le *petit Albert*, la *Maison rustique*, enseignent douze secrets d'opérer la multiplication du blé, qu'il faut tous mettre avec la méthode de faire naître des abeilles du cuir d'un taureau, & avec les œufs de coq dont il vient des basilics. La chimère de l'agriculture est de croire obliger la nature à faire plus qu'elle ne peut. Autant vaudrait donner le secret de faire porter à une femme dix enfans, quand elle ne peut en donner que deux. Tout ce qu'on doit faire est d'avoir bien soin d'elle dans sa grossesse.

La méthode la plus sure pour recueillir un peu plus de grain qu'à l'ordinaire, est de se servir du semoir. Cette manœuvre par laquelle on sème à la fois, on herse, & on recouvre, prévient le ravage du vent qui quelquefois dissipe le grain, & celui des oiseaux qui le dévorent. C'est un avantage qui certainement n'est pas à négliger.

De plus la semence est plus régulièrement versée & espacée dans la terre; elle a plus de liberté de s'étendre; elle peut produire des tiges plus fortes & un peu plus d'épis. Mais le semoir ne convient ni à toutes sortes de terrains ni à tous les laboureurs. Il faut que le sol soit uni & sans cailloux, & il faut que le laboureur soit aisé. Un semoir coûte; & il en coûte encore pour le r'habillement quand il est détraqué. Il exige deux hommes & un cheval; plusieurs laboureurs n'ont que des bœufs. Cette machine utile doit être employée par les riches cultivateurs & prêtée aux pauvres.

De la grande protection due à l'agriculture.

PAR quelle fatalité l'agriculture n'eſt-elle véritablement honorée qu'à la Chine? Tout miniſtre d'Etat en Europe doit lire avec attention le mémoire ſuivant, quoiqu'il ſoit d'un jéſuite. Il n'a jamais été contredit par aucun autre miſſionnaire, malgré la jalouſie de métier qui a toujours éclaté entr'eux. Il eſt entièrement conforme à toutes les relations que nous avons de ce vaſte empire.

» Au commencement du printemps chinois, c'eſt-à-» dire dans le mois de février, le tribunal des mathé-» matiques ayant eu ordre d'examiner quel était le » jour convenable à la cérémonie du labourage, déter-» mina le 24 de la onzième lune, & ce fut par le » tribunal des rites que ce jour fut annoncé à l'em-» pereur dans un mémorial, où le même tribunal des » rites marquait ce que ſa majeſté devait faire pour » ſe préparer à cette fête.

» Selon ce mémorial, 1°. l'empereur doit nommer » les douze perſonnes illuſtres qui doivent l'accompa-» gner & labourer après lui; ſavoir, trois princes & » neuf préſidens des cours ſouveraines. Si quelques-» uns des préſidens étaient trop vieux ou infirmes, » l'empereur nomme ſes aſſeſſeurs pour tenir leur » place.

» 2°. Cette cérémonie ne conſiſte pas ſeulement » à labourer la terre, pour exciter l'émulation par » ſon exemple; mais elle renferme encore un ſacrifice » que l'empereur comme grand-pontife offre au » *Chang-ti*, pour lui demander l'abondance en faveur » de ſon peuple. Or pour ſe préparer à ce ſacrifice,

„ il doit jeûner & garder la continence les trois jours „ précédens. (*a*) La même précaution doit être „ obſervée par tous ceux qui ſont nommés pour „ accompagner ſa majeſté, ſoit princes, ſoit autres, ſoit „ mandarins de lettres, ſoit mandarins de guerre.

„ 3°. La veille de cette cérémonie, ſa majeſté „ choiſit quelques ſeigneurs de la première qualité, „ & les envoie à la ſalle de ſes ancêtres, ſe proſterner „ devant la tablette, & les avertir, comme ils feraient „ s'ils étaient encore en vie, (*b*) que le jour ſuivant „ il offrira le grand ſacrifice.

„ Voilà en peu de mots ce que le mémorial du „ tribunal des rites marquait pour la perſonne de „ l'empereur. Il déclarait auſſi les préparatifs que les „ différens tribunaux étaient chargés de faire. L'un „ doit préparer ce qui ſert aux ſacrifices. Un autre „ doit compoſer les paroles que l'empereur récite „ en feſant le ſacrifice. Un troiſième doit faire porter „ & dreſſer les tentes ſous leſquelles l'empereur „ dînera, s'il a ordonné d'y porter un repas. Un „ quatrième doit aſſembler quarante ou cinquante „ vénérables vieillards, laboureurs de profeſſion, qui „ ſoient préſens lorſque l'empereur laboure la terre. „ On fait venir auſſi une quarantaine de laboureurs „ plus jeunes pour diſpoſer la charrue, atteler les „ bœufs, & préparer les grains qui doivent être ſemés. „ L'empereur ſème cinq ſortes de grains, qui ſont „ cenſés les plus néceſſaires à la Chine, & ſous leſquels „ ſont compris tous les autres; le froment, le riz, le

(*a*) Cela ſeul ne ſuffit-il pas pour détruire la folle calomnie établie dans notre Occident que le gouvernement chinois eſt athée?

(*b*) Le proverbe dit: *Comportez-vous à l'égard des morts comme s'ils étaient encore en vie.*

„ millet, la fève, & une autre eſpèce de mill, qu'on „ appelle *cac-leang*.

„ Ce furent-là les préparatifs : le vingt-quatrième „ jour de la lune, ſa majeſté ſe rendit avec toute la „ cour en habit de cérémonie au lieu deſtiné à offrir „ au *Chang-ti* le ſacrifice du printemps, par lequel on „ le prie de faire croître & de conſerver les biens de „ la terre. C'eſt pour cela qu'il l'offre avant que de „ mettre la main à la charrue.....

„ L'empereur ſacrifia, & après le ſacrifice il deſ- „ cendit avec les trois princes & les neuf préſidens „ qui devaient labourer avec lui. Pluſieurs grands „ ſeigneurs portaient eux-mêmes les coffres précieux „ qui renfermaient les grains qu'on devait ſemer. „ Toute la cour y aſſiſta en grand ſilence. L'empereur „ prit la charrue, & fit en labourant pluſieurs allées „ & venues : lorſqu'il quitta la charrue, un prince „ du ſang la conduiſit & laboura à ſon tour. Ainſi „ du reſte.

„ Après avoir labouré en différens endroits, l'em- „ pereur ſema les différens grains. On ne laboure „ pas alors tout le champ entier, mais les jours ſui- „ vans les laboureurs de profeſſion achèvent de le „ labourer.

„ Il y avait cette année-là quarante-quatre anciens „ laboureurs, & quarante-deux plus jeunes. La céré- „ monie ſe termina par une récompenſe que l'empereur „ leur fit donner. „

A cette relation d'une cérémonie qui eſt la plus belle de toutes, puiſqu'elle eſt la plus utile, il faut joindre un édit du même empereur *Yontchin*. Il accorde des récompenſes & des honneurs à quiconque défrichera des

terrains incultes depuis quinze arpens jusqu'à quatre-vingts, vers la Tartarie; car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite; & celui qui en défriche quatre-vingts devient mandarin du huitième ordre.

Que doivent faire nos souverains d'Europe en apprenant de tels exemples? ADMIRER ET ROUGIR; MAIS SURTOUT IMITER.

P. S. J'ai lu depuis peu un petit livre sur les arts & métiers, dans lequel j'ai remarqué autant de choses utiles qu'agréables; mais ce qu'il dit de l'agriculture ressemble assez à la manière dont en parlent plusieurs parisiens qui n'ont jamais vu de charrue. L'auteur parle d'un heureux agriculteur qui, dans la contrée la plus délicieuse & la plus fertile de la terre, cultivait une campagne *qui lui rendait cent pour cent.*

Il ne savait pas qu'un terrain qui ne rendrait que cent pour cent, non-seulement ne payerait pas un seul des frais de la culture, mais ruinerait pour jamais le laboureur. Il faut, pour qu'un domaine puisse donner un léger profit, qu'il rapporte au moins cinq cents pour cent. Heureux Parisiens, jouissez de nos travaux, & jugez de l'opéra comique! (*)

AIR.

SECTION I.

ON compte quatre élémens, quatre espèces de matière sans avoir une notion complète de la matière. Mais que sont les élémens de ces élémens? L'air se change-t-il en feu, en eau, en terre? Y a-t-il de l'air?

(*) Voyez *Bled* ou *Blé*.

Quelques philoſophes en doutent encore; peut-on raiſonnablement en douter avec eux? On n'a jamais été incertain ſi on marche ſur la terre, ſi on boit de l'eau, ſi le feu nous éclaire, nous échauffe, nous brûle. Nos ſens nous en avertiſſent aſſez; mais ils ne nous diſent rien ſur l'air. Nous ne ſavons point par eux ſi nous reſpirons les vapeurs du globe ou une ſubſtance différente de ces vapeurs. Les Grecs appelèrent l'enveloppe qui nous environne *atmoſphère*, la ſphère des exhalaiſons; & nous avons adopté ce mot. Y a-t-il parmi ces exhalaiſons continuelles une autre eſpèce de matière qui ait des propriétés différentes?

Les philoſophes qui ont nié l'exiſtence de l'air, diſent qu'il eſt inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais, & dont tous les effets s'expliquent ſi aiſément par les vapeurs qui ſortent du ſein de la terre.

Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaiſons continuelles s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux, ramené tout en ſueur dans ſon écurie en temps d'hiver, eſt entouré d'une atmoſphère mille fois moins conſidérable que notre globe n'eſt pénétré & environné de la matière de ſa propre tranſpiration.

Cette tranſpiration, ces exhalaiſons, ces vapeurs innombrables s'échappent ſans ceſſe par des pores innombrables, & ont elles-mêmes des pores. C'eſt ce mouvement continu en tout ſens qui forme & qui détruit ſans ceſſe végétaux, minéraux, métaux, animaux.

C'eſt ce qui a fait penſer à pluſieurs que le mouvement eſt eſſentiel à la matière; puiſqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement

continu. Et si la puissance formatrice éternelle, qui préside à tous les globes, est l'auteur de tout mouvement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne périt jamais. Or ce qui est toujours indestructible a pu paraître essentiel, comme l'étendue & la solidité ont paru essentielles. Si cette idée est une erreur, elle est pardonnable; car il n'y a que l'erreur malicieuse & de mauvaise foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme essentiel ou non, il est indubitable que les exhalaisons de notre globe s'élèvent & retombent sans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles au-dessus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrémité du Taurus tout homme peut voir tous les jours les nuages se former sous ses pieds. Il est arrivé mille fois à des voyageurs d'être au-dessus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu caché dans l'eau & dans la glace même, est probablement la source impérissable de ces exhalaisons, de ces vapeurs dont nous sommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un temps serein, quand elles sont assez hautes & assez atténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus; comme les feuilles de l'or amincies exposées aux rayons du soleil, dans la chambre obscure. Ces vapeurs imprégnées de soufre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & ensuite dilatées par cette compression dans les entrailles de la terre, elles s'échappent en volcans, forment & détruisent de petites montagnes, renversent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace ſans ceſſe, & ſans laquelle nous ne pourrions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ſes habitans avec la même force que ſi nous avions ſur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur; & chaque homme en porte environ vingt mille livres.

Raiſons de ceux qui nient l'air.

TOUT ceci poſé, les philoſophes qui nient l'air diſent: Pourquoi attribuerons-nous à un élément inconnu & inviſible des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaiſons viſibles & palpables?

L'air eſt élaſtique, nous dit-on: mais les vapeurs de l'eau ſeule le ſont ſouvent bien davantage. Ce que vous appelez l'*élément de l'air*, preſſé dans une canne à vent, ne porte une balle qu'à une très-petite diſtance; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck à Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puiſſe dire de même des vapeurs du globe; elles pèſent comme lui, s'inſinuent comme lui, allument le feu par leur ſouffle, ſe dilatent, ſe condenſent de même.

La plus grande objection que l'on faſſe contre le ſyſtème des exhalaiſons du globe, eſt qu'elles perdent leur élaſticité dans la pompe à feu quand elles ſont refroidies, au lieu que l'air eſt, dit-on, toujours élaſtique. Mais premièrement il n'eſt pas vrai que l'élaſticité de l'air agiſſe toujours; ſon élaſticité eſt nulle quand on le ſuppoſe en équilibre, & ſans cela il n'y

a point de végétaux & d'animaux qui ne crevaſſent & n'éclataſſent en cent morceaux, ſi cet air qu'on ſuppoſe être dans eux conſervait ſon élaſticité. Les vapeurs n'agiſſent point quand elles ſont en équilibre ; c'eſt leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air, ſemble appartenir ſenſiblement, ſelon ces philoſophes, aux exhalaiſons de notre globe.

Si on leur fait voir que le feu s'éteint quand il n'eſt pas entretenu par l'air, ils répondent qu'on ſe méprend, qu'il faut à un flambeau des vapeurs ſèches & élaſtiques pour nourrir ſa flamme, qu'elle s'éteint ſans leur ſecours, ou quand ces vapeurs ſont trop graſſes, trop ſulfureuſes, trop groſſières, & ſans reſſort. Si on leur objecte que l'air eſt quelquefois peſtilentiel, c'eſt bien plutôt des exhalaiſons qu'on doit le dire. Elles portent avec elles des parties de ſoufre, de vitriol, d'arſenic, & de toutes les plantes nuiſibles. On dit: *L'air eſt pur dans ce canton*, cela ſignifie : *Ce canton n'eſt point marécageux ;* il n'a ni plantes, ni minières pernicieuſes dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'eſt point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome ſi mal ſaine, ce ſont les eaux croupiſſantes, ce ſont les anciens canaux qui, creuſés ſous terre de tous côtés, ſont devenus le réceptacle de toutes les bêtes venimeuſes. C'eſt de là que s'exhale continuellement un poiſon mortel. Allez à Freſcati, ce n'eſt plus le même terrain, ce ne ſont plus les mêmes exhalaiſons.

Mais pourquoi l'élément ſuppoſé de l'air changerait-il de nature à Freſcati? Il ſe chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaiſons funeſtes,

&

& n'en trouvant pas à Frescati il deviendra plus salutaire. Mais, encore une fois, puisque ces exhalaisons existent, puisqu'on les voit s'élever le soir en nuages, quelle nécessité de les attribuer à une autre cause? Elles montent dans l'atmosphère, elles s'y dissipent, elles changent de forme; le vent, dont elles sont la première cause, les emporte, les sépare; elles s'atténuent, elles deviennent salutaires de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'est que ces vapeurs, ces exhalaisons renfermées dans un vase de verre, s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que si les exhalaisons humides tombent au fond de ce cristal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs sèches & élastiques qui se soutiennent dans l'intérieur de ce vase? L'air, dites-vous, est purifié après une pluie. Mais nous sommes en droit de vous soutenir que ce sont les exhalaisons terrestres qui se sont purifiées, que les plus grossières, les plus aqueuses rendues à la terre laissent les plus sèches & les plus fines au-dessus de nos têtes, & que c'est cette ascension & cette descente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raisons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'existe pas. Il y en a de très-spécieuses, & qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune. On n'a déjà pas trop de quatre élémens. Si on nous réduisait à trois, nous nous croirions trop pauvres. On dira toujours l'*élément de l'air*. Les oiseaux voleront toujours dans les airs, & jamais dans les vapeurs. On dira toujours : *L'air est*

doux, l'air eſt ſerein, & jamais *les vapeurs ſont douces, ſont ſereines.*

SECTION II.

Vapeurs, exhalaiſons.

JE ſuis comme certains hérétiques; ils commencent par propoſer modeſtement quelques difficultés, ils finiſſent par nier hardiment de grands dogmes.

J'ai d'abord rapporté avec candeur les ſcrupules de ceux qui doutent que l'air exiſte. Je m'enhardis aujourd'hui, j'oſe regarder l'exiſtence de l'air comme une choſe peu probable.

1°. Depuis que je rendis compte de l'opinion qui n'admet que des vapeurs, j'ai fait ce que j'ai pu pour voir de l'air, & je n'ai jamais vu que des vapeurs griſes, blanchâtres, bleues, noirâtres, qui couvrent tout mon horizon; jamais on ne m'a montré d'air pur. J'ai toujours demandé pourquoi on admettait une matière inviſible, impalpable, dont on n'avait aucune connaiſſance?

2°. On m'a toujours répondu que l'air eſt élaſtique. Mais qu'eſt-ce que l'élaſticité? c'eſt la propriété d'un corps fibreux de ſe remettre dans l'état dont vous l'avez tiré avec force. Vous avez courbé cette branche d'arbre, elle ſe relève; ce reſſort d'acier que vous avez roulé ſe détend de lui-même: propriété auſſi commune que l'attraction & la direction de l'aimant, & auſſi inconnue. Mais votre élément de l'air eſt élaſtique, ſelon vous, d'une toute autre façon. Il occupe un eſpace prodigieuſement plus grand que celui dans lequel vous l'enfermiez, dont il s'échappe. Des phyſiciens ont prétendu que l'air peut ſe dilater dans la

proportion d'un à quatre mille ; (*a*) d'autres ont voulu qu'une bulle d'air pût s'étendre quarante-six milliars de fois.

Je demanderais alors ce qu'il deviendrait ? à quoi il ferait bon ? quelle force aurait cette particule d'air au milieu des milliars de particules de vapeurs qui s'exhalent de la terre, & des milliars d'intervalles qui les séparent ?

3°. S'il existe de l'air, il faut qu'il nage dans la mer immense des vapeurs qui nous environne, & que nous touchons au doigt & à l'œil. Or les parties d'un air ainsi interceptées, ainsi plongées & errantes dans cette atmosphère, pourraient-elles avoir le moindre effet, le moindre usage ?

4°. Vous entendez une musique dans un sallon éclairé de cent bougies, il n'y a pas un point de cet espace qui ne soit rempli de ces atomes de cire, de lumière & de fumée légère. Brûlez-y des parfums, il n'y aura pas encore un point de cet espace où les atomes de ces parfums ne pénètrent. Les exhalaisons continuelles du corps des spectateurs & des musiciens, & du parquet, & des fenêtres, des plafonds, occupent encore ce sallon : que restera-t-il pour votre prétendu élément de l'air ?

5°. Comment cet air prétendu, dispersé dans ce sallon, pourra-t-il vous faire entendre & distinguer à la fois les différens sons ? faudra-t-il que la tierce, la quinte, l'octave &c. aillent frapper des parties d'air qui soient elles-mêmes à la tierce, à la quinte, à l'octave ? chaque note exprimée par les voies & par les instrumens trouve-t-elle des parties d'air notées qui les

(*a*) Voyez *Muschembroeck*, chapitre de *l'air*.

renvoient à votre oreille? C'eſt la ſeule manière d'expliquer la mécanique de l'ouïe par le moyen de l'air. Mais quelle ſuppoſition ! de bonne foi, doit-on croire que l'air contienne une infinité d'ut, re, mi, fa, ſol, la, ſi, ut, & nous les envoie ſans ſe tromper : en ce cas ne faudrait-il pas que chaque particule d'air, frappée à la fois par tous les ſons, ne fût propre qu'à répéter un ſeul ſon, & à le renvoyer à l'oreille ? mais où renverrait-elle tous les autres qui l'auraient également frappée ?

Il n'y a donc pas moyen d'attribuer à l'air la mécanique qui opère les ſons ; il faut donc chercher quelqu'autre cauſe, & on peut parier qu'on ne la trouvera jamais.

6°. A quoi fut réduit *Newton* ? il ſuppoſa, à la fin de ſon optique, *que les particules d'une ſubſtance denſe, compacte & fixe, adhérentes par attraction, raréfiées difficilement par une extrême chaleur, ſe transforment en un air élaſtique.*

De telles hypothèſes, qu'il ſemblait ſe permettre pour ſe délaſſer, ne valaient pas ſes calculs & ſes expériences. Comment des ſubſtances dures ſe changent-elles en un élément ? comment du fer eſt-il changé en air ? Avouons notre ignorance ſur les principes des choſes.

7°. De toutes les preuves qu'on apporte en faveur de l'air, c'eſt que ſi on vous l'ôte vous mourez ; mais cette preuve n'eſt autre choſe qu'une ſuppoſition de ce qui eſt en queſtion. Vous dites qu'on meurt quand on eſt privé d'air, & nous diſons qu'on meurt par la privation des vapeurs ſalutaires de la terre & des eaux. Vous calculez la peſanteur de l'air, & nous la peſanteur des vapeurs. Vous donnez de l'élaſticité à un être que

vous ne voyez pas, & nous à des vapeurs que nous voyons distinctement dans la pompe à feu. Vous rafraîchissez vos poumons avec de l'air, & nous avec des exhalaisons des corps qui nous environnent &c. &c.

Permettez-nous donc de croire aux vapeurs ; nous trouvons fort bon que vous soyez du parti de l'air, & nous ne demandons que la tolérance. (1)

Que l'air ou la région des vapeurs n'apporte point la peste.

J'AJOUTERAI encore une petite réflexion ; c'est que ni l'air, s'il y en a, ni les vapeurs ne sont le véhicule de la peste. Nos vapeurs, nos exhalaisons nous donnent assez de maladies. Le gouvernement s'occupe peu du desséchement des marais, il y perd plus qu'il ne pense ; cette négligence répand la mort sur des cantons considérables. Mais pour la peste proprement dite, la peste native d'Egypte, la peste à charbon, la peste qui fit périr à Marseille & dans les environs soixante & dix mille hommes en 1720, cette véritable peste n'est jamais apportée par les vapeurs ou par ce qu'on nomme *air ;* cela est si vrai qu'on l'arrête avec un seul fossé : on lui trace par des lignes une limite qu'elle ne franchit jamais.

(1) Voyez le volume de *Physique*. Nous remarquerons seulement qu'il s'échappe des corps 1°. des substances expansibles ou élastiques, & que ces substances sont les mêmes que celles qui composent l'atmosphère ; aucun froid connu ne les réduit en liqueur : 2°. d'autres exhalaisons qui se dissolvent dans les premières sans leur ôter ni leur transparence ni leur expansibilité. Le froid & d'autres causes les précipitent ensuite sous la forme de pluie ou de brouillards. M. de *Voltaire*, en écrivant cet article, semble avoir deviné en partie ce que MM. *Priestley*, *Lavoisier*, *Volta* &c. ont découvert quelques années après sur la composition de l'atmosphère.

Si l'air ou les exhalaisons la transmettaient, un vent du sud-est l'aurait bien vîte fait voler de Marseille à Paris. C'est dans les habits, dans les meubles que la peste se conserve; c'est de là qu'elle attaque les hommes. C'est dans une balle de coton qu'elle fut apportée de Seide l'ancienne Sidon à Marseille. Le conseil d'Etat défendit aux Marseillois de sortir de l'enceinte qu'on leur traça, sous peine de mort, & la peste ne se communiqua point au dehors. *Non procedes amplius.*

Les autres maladies contagieuses, produites par les vapeurs, sont innombrables. Vous en êtes les victimes, malheureux Welches habitans de Paris. Je parle au pauvre peuple qui loge auprès des cimetières. Les exhalaisons des morts rempliſſent continuellement l'hôtel-dieu, & cet hôtel-dieu devenu l'hôtel de la mort infecte le bras de la rivière sur lequel il est situé. O Welches! vous n'y faites nulle attention, & la dixième partie du petit peuple est sacrifiée chaque année; & cette barbarie subsiste dans la ville des jansénistes, des financiers, des spectacles, des bals, des brochures & des filles de joie.

De la puissance des vapeurs.

Ce sont ces vapeurs qui font les éruptions des volcans, les tremblemens de terre, qui élèvent le Monte-nuovo, qui font sortir l'île de Santorin du fond de la mer Egée, qui nourrissent nos plantes, & qui les détruisent. Terres, mers, fleuves, montagnes, animaux, tout est percé à jour; ce globe est le tonneau des *Danaïdes*, à travers lequel tout entre, tout passe & tout sort sans interruption.

On nous parle d'un éther, d'un fluide secret, mais je n'en ai que faire ; je ne l'ai vu ni manié ; je n'en ai jamais senti, je le renvoie à la matière subtile de *René*, & à l'esprit recteur de *Paracelse*.

Mon esprit recteur est le doute, & je suis de l'avis de *St Thomas Didyme* qui voulait mettre le doigt dessus & dedans.

ALCHIMISTE.

Cet *al* emphatique met l'alchimiste autant au-dessus du chimiste ordinaire que l'or qu'il compose est au-dessus des autres métaux. L'Allemagne est encore pleine de gens qui cherchent la pierre philosophale, comme on a cherché l'eau d'immortalité à la Chine, & la fontaine de Jouvence en Europe. On a connu quelques personnes en France qui se sont ruinées dans cette poursuite.

Le nombre de ceux qui ont cru aux transmutations est prodigieux ; celui des fripons fut proportionné à celui des crédules. Nous avons vu à Paris le seigneur *Dammi*, marquis de Conventiglio, qui tira quelques centaines de louis de plusieurs grands seigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Le meilleur tour qu'on ait jamais fait en alchimie fut celui d'un *Rose-croix* qui alla trouver *Henri I*, duc de Bouillon, de la maison de *Turenne*, prince souverain de Sédan, vers l'an 1620. „ Vous n'avez pas, lui „ dit-il, une souveraineté proportionnée à votre grand „ courage ; je veux vous rendre plus riche que l'empe- „ reur. Je ne puis rester que deux jours dans vos Etats ;

» il faut que j'aille tenir à Veniſe la grande aſſemblée » des frères : gardez ſeulement le ſecret. Envoyez » chercher de la litharge chez le premier apothicaire » de votre ville ; jetez-y un grain ſeul de la poudre » rouge que je vous donne ; mettez le tout dans un » creuſet, & en moins d'un quart-d'heure vous aurez » de l'or. »

Le prince fit l'opération, & la réitéra trois fois en préſence du virtuoſe. Cet homme avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apothicaires de Sédan, & l'avait fait enſuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte en partant fit préſent de toute ſa poudre tranſmutante au duc de *Bouillon*.

Le prince ne douta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains, il n'en fît trois cents mille onces avec trois cents mille grains, & que par conſéquent il ne fût bientôt poſſeſſeur dans la ſemaine de trente-ſept mille cinq cents marcs, ſans compter ce qu'il ferait dans la ſuite. Il fallait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philoſophe était preſſé de partir ; il ne lui reſtait plus rien, il avait tout donné au prince ; il lui fallait de la monnaie courante pour tenir à Veniſe les états de la philoſophie hermétique. C'était un homme très-modéré dans ſes déſirs & dans ſa dépenſe ; il ne demanda que vingt mille écus pour ſon voyage. Le duc de *Bouillon*, honteux du peu, lui en donna quarante mille. Quand il eut épuiſé toute la litharge de Sédan, il ne fit plus d'or ; il ne revit plus ſon philoſophe, & en fut pour ſes quarante mille écus.

Toutes les prétendues tranſmutations alchimiques ont été faites à peu près de cette manière. Changer une production de la nature en une autre, eſt une

opération un peu difficile, comme, par exemple, du fer en argent; car elle demande deux choſes qui ne ſont guère en notre pouvoir, c'eſt d'anéantir le fer, & de créer l'argent.

Il y a encore des philoſophes qui croient aux tranſmutations, parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Il n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée, a dépoſé le ſable dont elle était chargée, & que ce ſable rapprochant ſes parties eſt devenu une petite pierre friable, qui n'eſt préciſément que le ſable qui était dans l'eau.

On doit ſe défier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent & plus frappant que l'aventure qui s'eſt paſſée de nos jours, & qui eſt racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu. „ Il faut avoir „ toujours devant les yeux ce proverbe eſpagnol : „ De *las Caſas* &c. (*)

On ne doit cependant pas rebuter tous les hommes à ſecrets, & toutes les inventions nouvelles. Il en eſt de ces virtuoſes comme des pièces de théâtre; ſur mille il peut s'en trouver une de bonne.

ALCORAN,

OU PLUTOT LE KORAN.

SECTION PREMIERE.

CE livre gouverne deſpotiquement toute l'Afrique ſeptentrionale, du mont Atlas au déſert de Barca, toute l'Egypte, les côtes de l'océan éthiopien dans

(*) Voyez les *Singularités de la nature*, volume de *Phyſique*.

l'espace de six cents lieues, la Syrie, l'Asie mineure, tous les pays qui entourent la mer Noire & la mer Caspienne, excepté le royaume d'Astracan, tout l'empire de l'Indoustan, toute la Perse, une grande partie de la Tartarie, & dans notre Europe la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, toute la Grèce, l'Epire, & presque toutes les îles jusqu'au petit détroit d'Otrante où finissent toutes ces immenses possessions.

Dans cette prodigieuse étendue de pays il n'y a pas un seul mahométan qui ait le bonheur de lire nos livres sacrés; & très-peu de littérateurs parmi nous connaissent le Koran. Nous nous en fesons presque toujours une idée ridicule, malgré les recherches de nos véritables savans.

Voici les premières lignes de ce livre :

» Louanges à DIEU, le souverain de tous les » mondes, au Dieu de miséricorde, au souverain du » jour de la justice; c'est toi que nous adorons, c'est » de toi seul que nous attendons la protection. Con- » duis-nous dans les voies droites, dans les voies de » ceux que tu as comblés de tes grâces, non dans les » voies des objets de ta colère, & de ceux qui se sont » égarés. »

Telle est l'introduction; après quoi l'on voit trois lettres, *A*, *L*, *M*, qui, selon le savant *Sale*, ne s'entendent point, puisque chaque commentateur les explique à sa manière; mais selon la plus commune opinion elles signifient, *Alla*, *Latif*, *Magid*, DIEU, la grâce, la gloire.

Mahomet continue, & c'est DIEU lui-même qui lui parle. Voici ses propres mots :

„ Ce livre n'admet point le doute, il eſt la direc-
„ tion des juſtes qui croient aux profondeurs de la
„ foi, qui obſervent les temps de la prière, qui
„ répandent en aumônes ce que nous avons daigné
„ leur donner, qui ſont convaincus de la révélation
„ deſcendue juſqu'à toi, & envoyée aux prophètes
„ avant toi. Que les fidelles aient une ferme aſſurance
„ dans la vie à venir : qu'ils ſoient dirigés par leur
„ ſeigneur, & ils ſeront heureux.

„ A l'égard des incrédules, il eſt égal pour eux que
„ tu les avertiſſes ou non ; ils ne croient pas ; le ſceau
„ de l'infidélité eſt ſur leur cœur & ſur leurs oreilles ;
„ les ténèbres couvrent leurs yeux ; la punition ter-
„ rible les attend.

„ Quelques-uns diſent : Nous croyons en DIEU,
„ & au dernier jour ; mais au fond ils ne ſont pas
„ croyans. Ils imaginent tromper l'Eternel ; ils ſe
„ trompent eux-mêmes ſans le ſavoir ; l'infirmité eſt
„ dans le cœur, & DIEU même augmente cette
„ infirmité &c. „

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. En effet l'Alcoran paſſe encore aujourd'hui pour le livre le plus élégant & le plus ſublime qui ait encore été écrit dans cette langue.

Nous avons imputé à l'Alcoran une infinité de ſottiſes qui n'y furent jamais. (*)

Ce fut principalement contre les Turcs devenus mahométans que nos moines écrivirent tant de livres, lorſqu'on ne pouvait guère répondre autrement aux conquérans de Conſtantinople. Nos auteurs, qui ſont en beaucoup plus grand nombre que les janiſſaires,

(*) Voyez l'article *Arot* & *Marot*.

n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti : ils leur perſuadèrent que *Mahomet* ne les regardait pas comme des animaux intelligens ; qu'elles étaient toutes eſclaves par les lois de l'Alcoran ; qu'elles ne poſſédaient aucun bien dans ce monde, & que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela eſt d'une fauſſeté évidente ; & tout cela a été cru fermement.

Il ſuffiſait pourtant de lire le ſecond & le quatrième ſura (*a*) ou chapitre de l'Alcoran pour être détrompé ; on y trouverait les lois ſuivantes ; elles ſont traduites également par du *Ryer* qui demeura long-temps à Conſtantinople, par *Maracci* qui n'y alla jamais, & par *Sale* qui vécut vingt-cinq ans parmi les Arabes.

Réglemens de Mahomet ſur les femmes.

I.

" N'ÉPOUSEZ de femmes idolâtres que quand elles " ſeront croyantes. Une ſervante muſulmane vaut " mieux que la plus grande dame idolâtre.

II.

CEUX qui font vœu de chaſteté ayant des femmes, " attendront quatre mois pour ſe déterminer.

" Les femmes ſe comporteront envers leurs maris " comme leurs maris envers elles.

III.

" VOUS pouvez faire un divorce deux fois avec " votre femme ; mais à la troiſième, ſi vous la ren- " voyez, c'eſt pour jamais ; ou vous la retiendrez avec " humanité, ou vous la renverrez avec bonté. Il ne

(*a*) En comptant l'introduction pour un chapitre.

„ vous est pas permis de rien retenir de ce que vous „ lui avez donné.

IV.

„ Les honnêtes femmes sont obéissantes & atten- „ tives, même pendant l'absence de leurs maris. Si „ elles sont sages, gardez-vous de leur faire la moindre „ querelle ; s'il en arrive une, prenez un arbitre de „ votre famille & un de la sienne.

V.

„ Prenez une femme, ou deux, ou trois, ou quatre, „ & jamais davantage. Mais dans la crainte de ne „ pouvoir agir équitablement envers plusieurs, n'en „ prenez qu'une. Donnez-leur un douaire convenable; „ ayez soin d'elles, ne leur parlez jamais qu'avec „ amitié.

VI.

„ Il ne vous est pas permis d'hériter de vos femmes „ contre leur gré, ni de les empêcher de se marier à „ d'autres après le divorce, pour vous emparer de leur „ douaire, à moins qu'elles n'aient été déclarées cou- „ pables de quelque crime.

„ Si vous voulez quitter votre femme pour en „ prendre une autre, quand vous lui auriez donné la „ valeur d'un talent en mariage, ne prenez rien „ d'elle.

VII.

„ Il vous est permis d'épouser des esclaves, mais il „ est mieux de vous en abstenir.

VIII.

„ Une femme renvoyée est obligée d'allaiter son „ enfant pendant deux ans, & le père est obligé pen- „ dant ce temps-là de donner un entretien honnête

„ selon sa condition. Si on sèvre l'enfant avant deux „ ans, il faut le consentement du père & de la mère. „ Si vous êtes obligé de le confier à une nourrice „ étrangère, vous la payerez raisonnablement. „

En voilà suffisamment pour réconcilier les femmes avec *Mahomet*, qui ne les a pas traitées si durement qu'on le dit. Nous ne prétendons point le justifier ni sur son ignorance, ni sur son imposture; mais nous ne pouvons le condamner sur sa doctrine d'un seul Dieu. Ces seules paroles du sura 122, DIEU *est unique, éternel, il n'engendre point, il n'est point engendré, rien n'est semblable à lui;* ces paroles, dis-je, lui ont soumis l'Orient encore plus que son épée.

Au reste cet Alcoran dont nous parlons est un recueil de révélations ridicules & de prédications vagues & incohérentes, mais de lois très-bonnes pour le pays où il vivait, & qui sont toutes encore suivies sans avoir jamais été affaiblies ou changées par des interprètes mahométans, ni par des décrets nouveaux.

Mahomet eut pour ennemis non-seulement les poëtes de la Mecque, mais surtout les docteurs. Ceux-ci soulevèrent contre lui les magistrats qui donnèrent décret de prise de corps contre lui, comme dûment atteint & convaincu d'avoir dit qu'il fallait adorer DIEU & non pas les étoiles. Ce fut, comme on sait, la source de sa grandeur. Quand on vit qu'on ne pouvait le perdre, & que ses écrits prenaient faveur, on débita dans la ville qu'il n'en était pas l'auteur, ou que du moins il se fesait aider dans la composition de ses feuilles tantôt par un savant juif, tantôt par

un savant chrétien ; supposé qu'il y eût alors des savans.

C'est ainsi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat d'avoir fait composer leurs sermons & leurs oraisons funèbres par des moines. Il y avait un père *Hercule* qui fesait les sermons d'un certain évêque ; & quand on allait à ses sermons, on disait : *Allons entendre les travaux d'Hercule.*

Mahomet répond à cette imputation dans son chapitre 16, à l'occasion d'une grosse sottise qu'il avait dite en chaire, & qu'on avait vivement relevée. Voici comme il se tire d'affaire.

„ Quand tu liras le Koran, adresse-toi à DIEU, „ afin qu'il te préserve de *Satan*.... il n'a de pouvoir „ que sur ceux qui l'ont pris pour maître, & qui „ donnent des compagnons à DIEU.

„ Quand je substitue dans le Koran un verset à un „ autre (& DIEU sait la raison de ces changemens) „ quelques infidelles disent : *Tu as forgé ces versets ;* „ mais ils ne savent pas distinguer le vrai d'avec „ le faux : dites plutôt que l'Esprit saint m'a apporté „ ces versets de la part de DIEU avec la vérité..... „ D'autres disent plus malignement : Il y a un cer- „ tain homme qui travaille avec lui à composer le „ Koran ; mais comment cet homme à qui ils attri- „ buent mes ouvrages pourrait-il m'enseigner, puis- „ qu'il parle une langue étrangère, & que celle dans „ laquelle le Koran est écrit, est l'arabe le plus „ pur ? „

Celui qu'on prétendait travailler (*b*) avec *Mahomet* était un juif nommé *Bensalen* ou *Bensalon*. Il n'est

(*b*) Voyez l'Alcoran de *Sale*, pag. 223.

guère vraiſemblable qu'un juif eût aidé *Mahomet* à écrire contre les juifs ; mais la choſe n'eſt pas impoſſible. Nous avons dit depuis que c'était un moine qui travaillait à l'Alcoran avec *Mahomet*. Les uns le nommaient *Bohaïra*, les autres *Sergius*. Il eſt plaiſant que ce moine ait eu un nom latin & un nom arabe.

Quant aux belles diſputes théologiques qui ſe ſont élevées entre les muſulmans, je ne m'en mêle pas, c'eſt au muphti à décider.

C'eſt une grande queſtion ſi l'Alcoran eſt éternel ou s'il a été créé ; les muſulmans rigides le croient éternel.

On a imprimé à la ſuite de l'hiſtoire de Calcondile *le Triomphe de la croix ;* & dans ce Triomphe il eſt dit que l'Alcoran eſt arien, ſabellien, carpocratien, cerdonicien, manichéen, donatiſte, origénien, macédonien, ébionite. *Mahomet* n'était pourtant rien de tout cela ; il était plutôt janſéniſte ; car le fond de ſa doctrine eſt le décret abſolu de la prédeſtination gratuite.

SECTION II.

C'ETAIT un ſublime & hardi charlatan que ce *Mahomet*, fils d'*Abdalla*. Il dit dans ſon dixième chapitre : *Quel autre que* DIEU *peut avoir compoſé l'Alcoran ? On crie : C'eſt Mahomet qui a forgé ce livre. Hé bien, tâchez d'écrire un chapitre qui lui reſſemble, & appelez à votre aide qui vous voudrez.* Au dix-ſeptième il s'écrie : *Louange à celui qui a tranſporté pendant la nuit ſon ſerviteur du ſacré temple de la Mecque à celui de Jéruſalem !*

C'eſt

C'eſt un aſſez beau voyage ; mais il n'approche pas de celui qu'il fit cette nuit même de planète en planète, & des belles choſes qu'il y vit.

Il prétendait qu'il y avait cinq cents années de chemin d'une planète à une autre, & qu'il fendit la lune en deux. Ses diſciples, qui raſſemblèrent ſolemnellement des verſets de ſon Koran après ſa mort, retranchèrent ce voyage du ciel. Ils craignirent les railleurs & les philoſophes. C'était avoir trop de délicateſſe. Ils pouvaient s'en fier aux commentateurs qui auraient bien ſu expliquer l'itinéraire. Les amis de *Mahomet* devaient ſavoir par expérience que le merveilleux eſt la raiſon du peuple. Les ſages contrediſent en ſecret, & le peuple les fait taire. Mais en retranchant l'itinéraire des planètes, on laiſſa quelques petits mots ſur l'aventure de la lune ; on ne peut pas prendre garde à tout.

Le Koran eſt une rapſodie ſans liaiſon, ſans ordre, ſans art ; on dit pourtant que ce livre ennuyeux eſt un fort beau livre ; je m'en rapporte aux Arabes, qui prétendent qu'il eſt écrit avec une élégance & une pureté dont perſonne n'a approché depuis. C'eſt un poëme, ou une eſpèce de proſe rimée, qui contient ſix mille vers. Il n'y a point de poëte dont la perſonne & l'ouvrage aient fait une telle fortune. On agita chez les muſulmans ſi l'Alcoran était éternel, ou ſi DIEU l'avait créé pour le dicter à *Mahomet*. Les docteurs décidèrent qu'il était éternel ; ils avaient raiſon, cette éternité eſt bien plus belle que l'autre opinion. Il faut toujours avec le vulgaire prendre le parti le plus incroyable.

Les moines qui ſe ſont déchaînés contre *Mahomet*,

& qui ont dit tant de ſottiſes ſur ſon compte, ont prétendu qu'il ne ſavait pas écrire. Mais comment imaginer qu'un homme qui avait été négociant, poëte, légiſlateur & ſouverain, ne fût pas ſigner ſon nom ? Si ſon livre eſt mauvais pour notre temps & pour nous, il était fort bon pour ſes contemporains, & ſa religion encore meilleure. Il faut avouer qu'il retira preſque toute l'Aſie de l'idolâtrie. Il enſeigna l'unité de DIEU; il déclamait avec force contre ceux qui lui donnent des aſſociés. Chez lui l'uſure avec les étrangers eſt défendue, l'aumône ordonnée. La prière eſt d'une néceſſité abſolue; la réſignation aux décrets éternels eſt le grand mobile de tout. Il était bien difficile qu'une religion ſi ſimple & ſi ſage, enſeignée par un homme toujours victorieux, ne ſubjuguât pas une partie de la terre. En effet les muſulmans ont fait autant de proſélytes par la parole que par l'épée. Ils ont converti à leur religion les Indiens & juſqu'aux Nègres. Les Turcs même leurs vainqueurs ſe ſont ſoumis à l'iſlamiſme.

Mahomet laiſſa dans ſa loi beaucoup de choſes qu'il trouva établies chez les Arabes; la circonciſion, le jeûne, le voyage de la Mecque qui était en uſage quatre mille ans avant lui, des ablutions ſi néceſſaires à la ſanté & à la propreté dans un pays brûlant où le linge était inconnu; enfin l'idée d'un jugement dernier que les mages avaient toujours établie, & qui était parvenue juſqu'aux Arabes. Il eſt dit que comme il annonçait qu'on reſſuſciterait tout nu, *Aishca* ſa femme trouva la choſe immodeſte & dangereuſe : *Allez, ma bonne*, lui dit-il, *on n'aura pas alors envie de rire.* Un ange, ſelon le Koran, doit peſer les

hommes & les femmes dans une grande balance. Cette idée eſt encore priſe des mages. Il leur a volé auſſi leur pont aigu, ſur lequel il faut paſſer après la mort, & leur jannat, où les élus muſulmans trouveront des bains, des appartemens bien meublés, de bons lits, & des houris avec de grands yeux noirs. Il eſt vrai auſſi qu'il dit que tous ces plaiſirs des ſens, ſi néceſſaires à tous ceux qui reſſuſciteront avec des ſens, n'approcheront pas du plaiſir de la contemplation de l'Etre ſuprême. Il a l'humilité d'avouer dans ſon Koran que lui-même n'ira point en paradis par ſon propre mérite, mais par la pure volonté de DIEU. C'eſt auſſi par cette pure volonté divine qu'il ordonne que la cinquième partie des dépouilles ſera toujours pour le prophète.

Il n'eſt pas vrai qu'il exclue du paradis les femmes. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme auſſi habile ait voulu ſe brouiller avec cette moitié du genre-humain qui conduit l'autre. *Abulfeda* rapporte qu'une vieille l'importunant un jour, en lui demandant ce qu'il fallait faire pour aller en paradis : M'amie, lui dit-il, le paradis n'eſt pas pour les vieilles. La bonne femme ſe mit à pleurer, & le prophète pour la conſoler lui dit : Il n'y aura point de vieilles, parce qu'elles rajeuniront. Cette doctrine conſolante eſt confirmée dans le cinquante-quatrième chapitre du Koran.

Il défendit le vin, parce qu'un jour quelques-uns de ſes ſectateurs arrivèrent à la prière étant ivres. Il permit la pluralité des femmes, ſe conformant en ce point à l'uſage immémorial des Orientaux.

En un mot, ſes lois civiles ſont bonnes ; ſon dogme eſt admirable en ce qu'il a de conforme avec le nôtre :

mais les moyens sont affreux ; c'est la fourberie & le meurtre.

On l'excuse sur la fourberie, parce que, dit-on, les Arabes comptaient avant lui cent vingt-quatre mille prophètes, & qu'il n'y avait pas grand mal qu'il en parût un de plus. Les hommes, ajoute-t-on, ont besoin d'être trompés. Mais comment justifier un homme qui vous dit : *Crois que j'ai parlé à l'ange Gabriel, ou paye-moi un tribut?*

Combien est préférable un *Confucius*, le premier des mortels qui n'ont point eu de révélation ! il n'emploie que la raison, & non le mensonge & l'épée. Vice-roi d'une grande province, il y fait fleurir la morale & les lois : disgracié & pauvre, il les enseigne ; il les pratique dans la grandeur & dans l'abaissement ; il rend la vertu aimable ; il a pour disciple le plus ancien & le plus sage des peuples.

Le comte de *Boulainvilliers*, qui avait du goût pour *Mahomet*, a beau me vanter les Arabes, il ne peut empêcher que ce ne fût un peuple de brigands ; ils volaient avant *Mahomet* en adorant les étoiles ; ils volaient sous *Mahomet* au nom de DIEU. Ils avaient, dit-on, la simplicité des temps héroïques : mais qu'est-ce que les siècles héroïques? c'était le temps où l'on s'égorgeait pour un puits, & pour une citerne, comme on fait aujourd'hui pour une province.

Les premiers musulmans furent animés par *Mahomet* de la rage de l'enthousiasme. Rien n'est plus terrible qu'un peuple qui, n'ayant rien à perdre, combat à la fois par esprit de rapine & de religion.

Il est vrai qu'il n'y avait pas beaucoup de finesse dans leurs procédés. Le contrat du premier mariage

de *Mahomet* porte qu'attendu que *Cadisha* eſt amoureuſe de lui, & lui pareillement amoureux d'elle, on a trouvé bon de les conjoindre. Mais y a-t-il tant de ſimplicité à lui avoir compoſé une généalogie, dans laquelle on le fait deſcendre d'*Adam* en droite ligne, comme on en a fait deſcendre depuis quelques maiſons d'Eſpagne & d'Ecoſſe. L'Arabie avait ſon *Moréri* & ſon *Mercure galant*.

Le grand prophète eſſuya la diſgrace commune à tant de maris ; il n'y a perſonne après cela qui puiſſe ſe plaindre. On connaît le nom de celui qui eut les faveurs de ſa ſeconde femme, la belle *Aishca ;* il s'appelait *Aſſan*. *Mahomet* ſe comporta avec plus de hauteur que *Céſar*, qui répudia ſa femme, diſant qu'il ne fallait pas que la femme de *Céſar* fût ſoupçonnée. Le prophète ne voulut pas même ſoupçonner la ſienne ; il fit deſcendre du ciel un chapitre du Koran, pour affirmer que ſa femme était fidelle. Ce chapitre était écrit de toute éternité, auſſi-bien que tous les autres.

On l'admire pour s'être fait, de marchand de chameaux, pontife, légiſlateur & monarque, pour avoir ſoumis l'Arabie qui ne l'avait jamais été avant lui, pour avoir donné les premières ſecouſſes à l'empire romain d'Orient & à celui des Perſes. Je l'admire encore pour avoir entretenu la paix dans ſa maiſon parmi ſes femmes. Il a changé la face d'une partie de l'Europe, de la moitié de l'Aſie, de preſque toute l'Afrique ; & il s'en eſt bien peu fallu que ſa religion n'ait ſubjugué l'univers.

A quoi tiennent les révolutions ? un coup de pierre un peu plus fort que celui qu'il reçut dans ſon premier combat, donnait une autre deſtinée au monde.

Son gendre *Aly* prétendit que quand il fallut inhumer le prophète, on le trouva dans un état qui n'eſt pas trop ordinaire aux morts, & que ſa veuve *Aishca* s'écria : Si j'avais ſu que DIEU eût fait cette grâce au défunt, j'y ſerais accourue à l'inſtant. On pouvait dire de lui : *Decet imperatorem ſtantem mori.*

Jamais la vie d'un homme ne fut écrite dans un plus grand détail que la ſienne. Les moindres particularités en étaient ſacrées ; on ſait le compte & le nom de tout ce qui lui appartenait, neuf épées, trois lances, trois arcs, ſept cuiraſſes, trois boucliers, douze femmes ; un coq blanc, ſept chevaux, deux mules, quatre chameaux, ſans compter la jument *Borac* ſur laquelle il monta au ciel. Mais il ne l'avait que par emprunt, elle appartenait en propre à l'ange *Gabriel.*

Toutes ſes paroles ont été recueillies. Il diſait que *la jouiſſance des femmes le rendait plus fervent à la prière.* En effet pourquoi ne pas dire *benedicite* & grâces au lit comme à table ? une belle femme vaut bien un ſoupé. On prétend encore qu'il était un grand médecin ; ainſi il ne lui manqua rien pour tromper les hommes.

ALEXANDRE.

IL n'eſt plus permis de parler d'*Alexandre* que pour dire des choſes neuves, & pour détruire les fables hiſtoriques, phyſiques, & morales, dont on a défiguré l'hiſtoire du ſeul grand-homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Aſie.

Quand on a un peu réfléchi ſur *Alexandre* qui, dans l'âge fougueux des plaiſirs & dans l'ivreſſe des conquêtes,

a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit ; quand on songe que c'est un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve assez étrange que *Boileau* le traite de fou, de voleur de grand chemin, & qu'il propose au lieutenant de police *la Reinie* tantôt de le faire enfermer, & tantôt de le faire pendre :

Heureux si de son temps, pour de bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des petites maisons.
. . . . . .
Qu'on livre son pareil en France à la Reinie,
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
Laisser sur l'échafaud sa tête & ses lauriers.

Cette requête, présentée dans la cour du palais au lieutenant de police, ne devait être admise, ni selon la coutume de Paris ni selon le droit des gens. *Alexandre* aurait *excipé* qu'ayant été élu à Corinthe capitaine-général de la Grèce, & étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invasions des Perses, il n'avait fait que son devoir en détruisant leur empire ; & qu'ayant toujours joint la magnanimité au plus grand courage, ayant respecté la femme & les filles de *Darius* ses prisonnières, il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit ni d'être pendu, & qu'en tout cas il appelait de la sentence du sieur de *la Reinie* au tribunal du monde entier.

Rollin prétend qu'*Alexandre* ne prit la fameuse ville de Tyr qu'en faveur des Juifs qui n'aimaient pas les Tyriens. Il est pourtant vraisemblable qu'*Alexandre* eut encore d'autres raisons, & qu'il était d'un très-sage

capitaine de ne point laiſſer Tyr maîtreſſe de la mer lorſqu'il allait attaquer l'Egypte.

Alexandre aimait & reſpectait beaucoup Jéruſalem ſans doute ; mais il ſemble qu'il ne fallait pas dire que *les Juifs donnèrent un rare exemple de fidélité, & digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai Dieu, en refuſant des vivres à Alexandre, parce qu'ils avaient prêté ſerment de fidélité à Darius.* On ſait aſſez que les Juifs s'étaient toujours révoltés contre leurs ſouverains dans toutes les occaſions ; car un juif ne devait ſervir ſous aucun roi profane.

S'ils refuſèrent imprudemment des contributions au vainqueur, ce n'était pas pour ſe montrer eſclaves fidelles de *Darius ;* il leur était expreſſément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres : leurs livres ne ſont remplis que d'exécrations contre elles, & de tentatives réitérées de ſecouer le joug. S'ils refuſèrent d'abord les contributions, c'eſt que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées ſans difficulté, & qu'ils crurent que *Darius*, quoique vaincu, était encore aſſez puiſſant pour ſoutenir Jéruſalem contre Samarie.

Il eſt très-faux que les Juifs fuſſent alors *le ſeul peuple qui connût le vrai Dieu*, comme le dit *Rollin*. Les Samaritains adoraient le même Dieu, mais dans un autre temple ; ils avaient le même Pentateuque que les Juifs, & même en caractères hébraïques, c'eſt-à-dire tyriens, que les Juifs avaient perdus. Le ſchiſme entre Samarie & Jéruſalem était en petit ce que le ſchiſme entre les Grecs & les Latins eſt en grand. La haine était égale des deux côtés, ayant le même fond de religion.

Alexandre, après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuse digue qui fait encore l'admiration de tous les guerriers, alla punir Jérusalem qui n'était pas loin de sa route. Les Juifs conduits par leur grand-prêtre vinrent s'humilier devant lui, & donner de l'argent ; car on n'apaise qu'avec de l'argent les conquérans irrités. *Alexandre* s'apaisa; ils demeurèrent sujets d'*Alexandre* ainsi que de ses successeurs. Voilà l'histoire vraie & vraisemblable.

Rollin répète un étrange conte rapporté environ quatre cents ans après l'expédition d'*Alexandre* par l'historien romancier, exagérateur, *Flavien Josephe*, à qui l'on peut pardonner de faire valoir dans toutes les occasions sa malheureuse patrie. *Rollin* dit donc, après *Josephe*, que le grand-prêtre *Jaddus* s'étant prosterné devant *Alexandre*, ce prince ayant vu le nom de *Jehova* gravé sur une lame d'or attachée au bonnet de *Jaddus*, & entendant parfaitement l'hébreu, se prosterne à son tour & adore *Jaddus*. Cet excès de civilité ayant étonné *Parménion*, *Alexandre* lui dit qu'il connaissait *Jaddus* depuis long-temps, qu'il lui était apparu il y avait dix années, avec le même habit & le même bonnet, pendant qu'il rêvait à la conquête de l'Asie, conquête à laquelle il ne pensait point alors ; que ce même *Jaddus* l'avait exhorté à passer l'Hellespont, l'avait assuré que son Dieu marcherait à la tête des Grecs, & que ce serait le Dieu des Juifs qui le rendrait victorieux des Perses.

Ce conte de vieille serait bon dans l'histoire des *quatre fils Aymon* & de *Robert le diable*, mais il figure mal dans celle d'*Alexandre*.

C'était une entreprise très-utile à la jeunesse qu'une

hiſtoire ancienne bien rédigée; il eût été à ſouhaiter qu'on ne l'eût point gâtée quelquefois par de telles abſurdités. Le conte de *Jaddus* ſerait reſpectable, il ſerait hors de toute atteinte, s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres ſacrés; mais comme ils n'en font pas la plus légère mention, il eſt très-permis d'en faire ſentir le ridicule.

On ne peut douter qu'*Alexandre* n'ait ſoumis la partie des Indes qui eſt en-deçà du Gange, & qui était tributaire des Perſes. M. *Holwell* qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès & des pays voiſins, & qui avait appris non-ſeulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue ſacrée, nous aſſure que leurs annales atteſtent l'invaſion d'*Alexandre* qu'ils appellent *Mahadukoit Kounha*, grand brigand, grand meurtrier. Ces peuples pacifiques ne pouvaient l'appeler autrement, & il eſt à croire qu'ils ne donnèrent pas d'autres ſurnoms aux rois de Perſe. Ces mêmes annales diſent qu'*Alexandre* entra chez eux par la province qui eſt aujourd'hui le Candahar, & il eſt probable qu'il y eut toujours quelques fortereſſes ſur cette frontière.

Enſuite *Alexandre* deſcendit le fleuve Zombodipo que les Grecs appelèrent *Sind*. On ne trouve pas dans l'hiſtoire d'*Alexandre* un ſeul nom indien. Les Grecs n'ont jamais appelé de leur propre nom une ſeule ville, un ſeul prince aſiatique. Ils en ont uſé de même avec les Egyptiens. Ils auraient cru déshonorer la langue grecque, s'ils l'avaient aſſujettie à une prononciation qui leur ſemblait barbare, & s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

M. *Holwell* dit que les Indiens n'ont jamais connu

ni de *Porus* ni de *Taxile;* en effet ce ne ſont pas là des noms indiens. Cependant, ſi nous en croyons nos miſſionnaires, il y a encore des ſeigneurs patanes qui prétendent deſcendre de *Porus*. Il ſe peut que ces miſſionnaires les aient flattés de cette origine, & que ces ſeigneurs l'aient adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la baſſeſſe n'ait inventé, & où la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si *Flavien Joſephe* a raconté une fable ridicule concernant *Alexandre* & un pontife juif, *Plutarque*, qui écrivit long-temps après *Joſephe*, paraît ne pas avoir épargné les fables ſur ce héros. Il a renchéri encore ſur *Quinte-Curce;* l'un & l'autre prétendent qu'*Alexandre*, en marchant vers l'Inde, voulut ſe faire adorer, non-ſeulement par les Perſes, mais auſſi par les Grecs. Il ne s'agit que de ſavoir ce qu'*Alexandre*, les Perſes, les Grecs, *Quinte-Curce*, *Plutarque*, entendaient par *adorer*.

Ne perdons jamais de vue la grande règle de définir les termes.

Si vous entendez par *adorer* invoquer un homme comme une divinité, lui offrir de l'encens & des ſacrifices, lui élever des autels & des temples, il eſt clair qu'*Alexandre* ne demanda rien de tout cela. S'il voulait qu'étant le vainqueur & le maître des Perſes, on le ſaluât à la perſane, qu'on ſe proſternât devant lui dans certaines occaſions, qu'on le traitât enfin comme un roi de Perſe tel qu'il l'était, il n'y a rien là que de très-raiſonnable & de très-commun.

Les membres des parlemens de France parlent à genoux au roi dans leurs lits de juſtice; le tiers-état parle à genoux dans les états-généraux. On ſert à genoux un verre de vin au roi d'Angleterre. Pluſieurs

rois de l'Europe ſont ſervis à genoux à leur ſacre. On ne parle qu'à genoux au grand-mogol, à l'empereur de la Chine, à l'empereur du Japon. Les colaos de la Chine d'un ordre inférieur fléchiſſent les genoux devant les colaos d'un ordre ſupérieur; on adore le pape, on lui baiſe le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le ſens rigoureux, comme un culte de latrie.

Ainſi tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration qu'exigeait *Alexandre*, n'eſt fondé que ſur une équivoque. (*)

C'eſt *Octave*, ſurnommé *Auguſte*, qui ſe fit réellement adorer, dans le ſens le plus étroit. On lui éleva des temples & des autels; il y eut des prêtres d'*Auguſte*. *Horace* lui dit poſitivement:

Jurandaſque tuum per nomen ponimus aras.

Voilà un véritable ſacrilége d'adoration; & il n'eſt point dit qu'on en murmura. (*a*)

Les contradictions ſur le caractère d'*Alexandre* paraîtraient plus difficiles à concilier, ſi on ne ſavait que les hommes, & ſurtout ceux qu'on appelle héros, ſont ſouvent très-différens d'eux-mêmes; & que la vie & la mort des meilleurs citoyens, le ſort d'une province, ont dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaiſe digeſtion d'un ſouverain, bien ou mal conſeillé.

Mais comment concilier des faits improbables rapportés d'une manière contradictoire? Les uns diſent

(*) Voyez *Abus des mots*.

(*a*) Remarquez bien qu'*Auguſte* n'était point adoré d'un culte de latrie, mais de dulie. C'était un ſaint; *divus Auguſtus*. Les provinciaux l'adoraient comme *Priape*, non comme *Jupiter*.

que *Callisthène* fut exécuté à mort, & mis en croix par ordre d'*Alexandre*, pour n'avoir pas voulu le reconnaître en qualité de fils de *Jupiter*. Mais la croix n'était point un supplice en usage chez les Grecs. D'autres disent qu'il mourut long-temps après de trop d'embonpoint. *Athénée* prétend qu'on le portait dans une cage de fer comme un oiseau, & qu'il y fut mangé de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité, si vous pouvez.

Il y a des aventures que *Quinte-Curce* suppose être arrivées dans une ville, & *Plutarque* dans une autre; & ces deux villes se trouvent éloignées de cinq cents lieues. *Alexandre* saute tout armé & tout seul du haut d'une muraille dans une ville qu'il assiégeait; elle était auprès du Candahar selon *Quinte-Curce*, & près de l'embouchure de l'Indus suivant *Plutarque*.

Quand il est arrivé sur les côtes du Malabar, ou vers le Gange, (il n'importe, il n'y a qu'environ neuf cents milles d'un endroit à l'autre) il fait saisir dix philosophes indiens, que les Grecs appelaient *gymnosophistes*, & qui étaient nus comme des singes. Il leur propose des questions dignes du *Mercure galant* de *Visé*, leur promettant bien sérieusement que celui qui aurait le plus mal répondu, serait pendu le premier, après quoi les autres suivraient en leur rang.

Cela ressemble à *Nabuchodonosor* qui voulait absolument tuer ses mages, s'ils ne devinaient pas un de ses songes qu'il avait oublié; ou bien au calife des *Mille & une nuits*, qui devait étrangler sa femme dès qu'elle aurait fini son conte. Mais c'est *Plutarque* qui rapporte cette sottise, il faut la respecter; il était grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoisonnement d'*Alexandre* par *Aristote;* car *Plutarque* nous dit qu'on avait entendu dire à un certain *Agnotémis*, qu'il avait entendu dire au roi *Antigone* qu'*Aristote* avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris ville d'Arcadie; que cette eau était si froide qu'elle tuait sur le champ ceux qui en buvaient; qu'*Antipâtre* envoya cette eau dans une corne de pied de mulet; qu'elle arriva toute fraîche à Babylone; qu'*Alexandre* en but, & qu'il en mourut au bout de six jours d'une fièvre continue.

Il est vrai que *Plutarque* doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien certain, c'est qu'*Alexandre* à l'âge de vingt-quatre ans avait conquis la Perse par trois batailles; qu'il eut autant de génie que de valeur; qu'il changea la face de l'Asie, de la Grèce, de l'Egypte, & celle du commerce du monde; & qu'enfin *Boileau* ne devait pas tant se moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que *Boileau* en eût fait autant en si peu d'années. (*)

ALEXANDRIE.

PLUS de vingt villes portent le nom d'Alexandrie, toutes bâties par *Alexandre* & par ses capitaines qui devinrent autant de rois. Ces villes sont autant de monumens de gloire, bien supérieurs aux statues que la servitude érigea depuis au pouvoir; mais la seule de ces villes qui ait attiré l'attention de tout l'hémisphère par sa grandeur & ses richesses, est celle qui

(*) Voyez *Histoire*.

devint la capitale de l'Egypte. Ce n'eſt plus qu'un monceau de ruines. On ſait aſſez que la moitié de cette ville a été rétablie dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare, qui était une des merveilles du monde, n'exiſte plus.

La ville fut toujours très-floriſſante ſous les *Ptolomées* & ſous les Romains. Elle ne dégénéra point ſous les Arabes : les Mammelucs & les Turcs, qui la conquirent tour-à-tour avec le reſte de l'Egypte, ne la laiſſèrent point dépérir. Les Turcs même lui conſervèrent un reſte de grandeur; elle ne tomba que lorſque le paſſage du cap de Bonne-Eſpérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde, & changea le commerce du monde qu'*Alexandre* avait changé, & qui avait changé pluſieurs fois avant *Alexandre*.

Ce qui eſt à remarquer dans les Alexandrins ſous toutes les dominations, c'eſt leur induſtrie jointe à la légéreté; leur amour des nouveautés avec l'application au commerce & à tous les travaux qui le font fleurir; leur eſprit contentieux & querelleur avec peu de courage; leur ſuperſtition, leur débauche, tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'Egyptiens, de Grecs, & de Juifs, qui tous, de pauvres qu'ils étaient auparavant, devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduiſit les beaux arts, le goût de la littérature, & par conſéquent celui de la diſpute.

Les Juifs y bâtirent un temple magnifique, ainſi qu'ils en avaient un autre à Bubaſte; ils y traduiſirent leurs livres en grec qui était devenu la langue du pays. Les chrétiens y eurent de grandes écoles. Les animoſités furent ſi vives entre les Egyptiens naturels,

les Grecs, les Juifs, & les chrétiens, qu'ils s'accusaient continuellement les uns les autres auprès du gouverneur; & ces querelles n'étaient pas son moindre revenu. Les séditions mêmes furent fréquentes & sanglantes. Il y en eut une sous l'empire de *Caligula*, dans laquelle les Juifs, qui exagèrent tout, prétendent que la jalousie de religion & de commerce leur coûta cinquante mille hommes que les Alexandrins égorgèrent.

Le christianisme que les *Panthène*, les *Origène*, les *Clément* avaient établi, & qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs, y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un esprit de parti. Les chrétiens prirent les mœurs des Egyptiens. L'avidité du gain l'emporta sur la religion; & tous les habitans divisés entre eux n'étaient d'accord que dans l'amour de l'argent.

C'est le sujet de cette fameuse lettre de l'empereur *Adrien* au consul *Servianus*, rapportée par *Vopiscus*. (*a*)

„ J'ai vu cette Egypte que vous me vantiez tant, „ mon cher *Servien;* je la sais toute entière par cœur. „ Cette nation est légère, incertaine, elle vole au chan- „ gement. Les adorateurs de *Sérapis* se font chrétiens; „ ceux qui sont à la tête de la religion du CHRIST „ se font dévots à *Sérapis*. Il n'y a point d'archirabbin „ juif, point de samaritain, point de prêtre chré- „ tien qui ne soit astrologue, ou devin, ou baigneur, „ (c'est-à-dire entremetteur.) Quand le patriarche „ grec (*b*) vient en Egypte, les uns s'empressent auprès

(*a*) Tome II, page 406.

(*b*) On traduit ici *patriarcha*, terme grec, par ces mots *patriarche grec;* parce qu'il ne peut convenir qu'à l'hiérophante des principaux mystères grecs. Les chrétiens ne commencèrent à connaître le mot de *patriarche* qu'au cinquième siècle. Les Romains, les Egyptiens, les Juifs ne connaissaient point ce titre.

„ de

„ de lui pour lui faire adorer *Sérapis*, les autres le „ CHRIST. Ils sont tous très-séditieux, très-vains, „ très-querelleurs. La ville est commerçante, opulente, „ peuplée; personne n'y est oisif; les uns y soufflent „ le verre; les autres fabriquent le papier. Ils semblent „ être de tout métier, & en sont en effet. La goutte „ aux pieds & aux mains même ne les peut réduire „ à l'oisiveté. Les aveugles y travaillent; l'argent est „ un dieu que les chrétiens, les Juifs, & tous les „ hommes servent également. „

Voici le texte latin de cette lettre.

FLAVII VOPISCI SYRACUSII SATURNINUS.

Tomi secundi, pag. 406.

ADRIANI EPISTOLA, EX LIBRIS PHLEGONTIS LIBERTI EJUS PRODITA.

Adrianus Augustus Serviano Cos. V°.

ÆGYPTUM, quam mihi laudabas, Serviane carissime, totam didici, levem, pendulam, & ad omnia famæ monumenta volitantem. Illi qui Serapin colunt christiani sunt, & devoti sunt Serapi qui se CHRISTI episcopos dicunt. Nemo illic archisynagogus Judæorum, nemo samarites, nemo christianorum presbyter, non mathematicus, non aruspex, non aliptes. Ipse ille patriarcha, quum Ægyptum venerit, ab aliis Serapidem adorare, ab aliis cogitur CHRISTUM. Genus hominis seditiosissimum, vanissimum, injuriosissimum. Civitas opulenta, dives, fœcunda, in quâ nemo vivat otiosus. Alii vitrum conflant; ab aliis charta conficitur; omnes certè lympiones cujuscumque artis & videntur & habentur. Podagrosi quod agant habent;

cœci quod agant habent, cœci quod faciant; ne chiragri quidem apud eos otiosi vivunt. Unus illis deus est, hunc christiani, hunc Judæi, hunc omnes venerantur & gentes.

Cette lettre d'un empereur aussi connu par son esprit que par sa valeur, fait voir en effet que les chrétiens, ainsi que les autres, s'étaient corrompus dans cette ville du luxe & de la dispute : mais les mœurs des premiers chrétiens n'avaient pas dégénéré par-tout; & quoiqu'ils eussent le malheur d'être dès long-temps partagés en différentes sectes qui se détestaient & s'accusaient mutuellement, les plus violens ennemis du christianisme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans son sein les ames les plus pures & les plus grandes; il en est même encore aujourd'hui dans des villes plus effrénées & plus folles qu'Alexandrie.

ALGER.

LA philosophie est le principal objet de ce dictionnaire. Ce n'est pas en géographes que nous parlerons d'Alger, mais pour faire remarquer que le premier dessein de *Louis XIV*, lorsqu'il prit les rènes de l'Etat, fut de délivrer l'Europe chrétienne des courses continuelles des corsaires de Barbarie. (*a*) Ce projet annonçait une grande ame. Il voulait aller à la gloire par toutes les routes. On peut même s'étonner qu'avec l'esprit d'ordre qu'il mit dans sa cour, dans les finances, & dans les affaires, il eût je ne sais quel goût d'ancienne chevalerie, qui le portait à des actions généreuses &

(*a*) Voyez l'expédition de *Gigeri* par *Pélisson*.

éclatantes qui tenaient même un peu du romanesque. Il est très-certain que *Louis XIV* tenait de sa mère beaucoup de cette galanterie espagnole noble & délicate, & beaucoup de cette grandeur, de cette passion pour la gloire, de cette fierté qu'on voit dans les anciens romans. Il parlait de se battre avec l'empereur *Léopold* comme les chevaliers qui cherchaient les aventures. Sa pyramide érigée à Rome, la préséance qu'il se fit céder, l'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider ses pirateries, étaient encore de ce genre. Il y était encore excité par le pape *Alexandre VII;* & le cardinal *Mazarin* avant sa mort lui avait inspiré ce dessein. Il avait même long-temps balancé s'il irait à cette expédition en personne, à l'exemple de *Charles-Quint;* mais il n'avait pas assez de vaisseaux pour exécuter une si grande entreprise, soit par lui-même, soit par ses généraux. Elle fut infructueuse & devait l'être. Du moins elle aguerrit sa marine, & fit attendre de lui quelques-unes de ces actions nobles & héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point accoutumée, telles que les secours désintéressés donnés aux Vénitiens assiégés dans Candie, & aux Allemands pressés par les armes ottomanes à Saint-Gothard.

Les détails de cette expédition d'Afrique se perdent dans la foule des guerres heureuses ou malheureuses faites avec politique ou avec imprudence, avec équité ou avec injustice. Rapportons seulement cette lettre écrite il y a quelques années à l'occasion des pirateries d'Alger.

„ Il est triste, Monsieur, qu'on n'ait point écouté „ les propositions de l'ordre de Malthe, qui offrait, „ moyennant un subside médiocre de chaque Etat

„ chrétien, de délivrer les mers des pirates d'Alger,
„ de Maroc, & de Tunis. Les chevaliers de Malthe
„ seraient alors véritablement les défenseurs de la
„ chrétienté. Les Algériens n'ont actuellement que
„ deux vaisseaux de cinquante canons, & cinq d'en-
„ viron quarante, quatre de trente; le reste ne doit
„ pas être compté.

„ Il est honteux qu'on voie tous les jours leurs
„ petites barques enlever nos vaisseaux marchands
„ dans toute la Méditerranée. Ils croisent même
„ jusqu'aux Canaries, & jusqu'aux Açores.

„ Leurs milices composées d'un ramas de nations,
„ anciens Mauritaniens, anciens Numides, Arabes,
„ Turcs, Nègres même, s'embarquent presque sans
„ équipage sur des chebecs de dix-huit à vingt pièces
„ de canon : ils infestent toutes nos mers comme des
„ vautours qui attendent une proie. S'ils voient un
„ vaisseau de guerre ils s'enfuient; s'ils voient un
„ vaisseau marchand ils s'en emparent; nos amis,
„ nos parens, hommes & femmes deviennent esclaves,
„ & il faut aller supplier humblement les barbares
„ de daigner recevoir notre argent pour nous rendre
„ leurs captifs.

„ Quelques Etats chrétiens ont eu la honteuse
„ prudence de traiter avec eux, & de leur fournir
„ des armes avec lesquelles ils nous dépouillent. On
„ négocie avec eux en marchands, & ils négocient
„ en guerriers.

„ Rien ne serait plus aisé que de réprimer leurs
„ brigandages; on ne le fait pas. Mais que de choses
„ seraient utiles & aisées qui sont négligées absolu-
„ ment! La nécessité de réduire ces pirates est

» reconnue dans les conseils de tous les princes, &
» personne ne l'entreprend. Quand les ministres de
» plusieurs cours en parlent par hasard ensemble,
» c'est le conseil tenu contre les chats.

» Les religieux de la rédemption des captifs sont
» la plus belle institution monastique; mais elle est
» bien honteuse pour nous. Les royaumes de Fez,
» Alger, Tunis, n'ont point de *marabous de la rédemption*
» *des captifs*. C'est qu'ils nous prennent beaucoup de
» chrétiens, & nous ne leur prenons guère de musul-
» mans.

» Ils sont cependant plus attachés à leur religion
» que nous à la nôtre; car jamais aucun turc, aucun
» arabe ne se fait chrétien, & ils ont chez eux mille
» renégats qui même les servent dans leurs expédi-
» tions. Un italien nommé *Pelegini* était en 1712
» général des galères d'Alger. Le miramolin, le bey,
» le dey ont des chrétiennes dans leurs sérails; &
» nous n'avons eu que deux filles turques qui aient
» eu des amans à Paris.

» La milice d'Alger ne consiste qu'en douze mille
» hommes de troupes réglées; mais tout le reste est
» soldat, & c'est ce qui rend la conquête de ce pays
» si difficile. Cependant les Vandales les subjuguèrent
» aisément, & nous n'osons les attaquer! &c. »

ALLEGORIES.

UN jour *Jupiter*, *Neptune*, & *Mercure*, voyageant en Thrace, entrèrent chez un certain roi nommé *Hyrieus*, qui leur fit fort bonne chère. Les trois dieux, après avoir bien dîné, lui demandèrent s'ils pouvaient lui

être bons à quelque chose? Le bon-homme, qui ne pouvait plus avoir d'enfans, leur dit qu'il leur ferait bien obligé s'ils voulaient lui faire un garçon. Les trois dieux se mirent à pisser sur le cuir d'un bœuf tout frais écorché ; de-là naquit *Orion* dont on fit une constellation connue dans la plus haute antiquité. Cette constellation était nommée du nom d'*Orion* par les anciens Chaldéens ; le livre de *Job* en parle : mais après tout on ne voit pas comment l'urine de trois dieux a pu produire un garçon. Il est difficile que les *Dacier* & les *Saumaise* trouvent dans cette belle histoire une allégorie raisonnable, à moins qu'ils n'en inférent que rien n'est impossible aux dieux, puisqu'ils font des enfans en pissant.

Il y avait en Grèce deux jeunes garnemens à qui un oracle dit qu'ils se gardassent du *mélampyge :* un jour *Hercule* les prit, les attacha par les pieds au bout de sa massue, suspendus tous deux le long de son dos, la tête en bas comme une paire de lapins. Ils virent le derrière d'*Hercule*. *Mélampyge* signifie *cul noir*. Ah! dirent-ils, l'oracle est accompli, voici *cul noir*. *Hercule* se mit à rire & les laissa aller. Les *Saumaise* & les *Dacier*, encore une fois, auront beau faire, ils ne pourront guère réussir à tirer un sens moral de ces fables.

Parmi les pères de la mythologie il y eut des gens qui n'eurent que de l'imagination ; mais la plupart mêlèrent à cette imagination beaucoup d'esprit. Toutes nos académies, & tous nos faiseurs de devises, ceux même qui composent les légendes pour les jetons du trésor royal, ne trouveront jamais d'allégories plus vraies, plus agréables, plus ingénieuses que celles des neuf Muses, de Vénus, des Grâces, de l'Amour, & de

tant d'autres qui ſeront les délices & l'inſtruction de tous les ſiècles, ainſi qu'on l'a déjà remarqué ailleurs.

Il faut avouer que l'antiquité s'expliqua preſque toujours en allégories. Les premiers pères de l'Egliſe, qui pour la plupart étaient platoniciens, imitèrent cette méthode de *Platon*. Il eſt vrai qu'on leur reproche d'avoir pouſſé quelquefois un peu trop loin ce goût des allégories & des alluſions.

S^t Juſtin dit, dans ſon apologétique, que le ſigne de la croix eſt marqué ſur les membres de l'homme; que quand il étend les bras, c'eſt une croix parfaite, & que le nez forme une croix ſur le viſage.

Selon *Origène*, dans ſon explication du Lévitique, la graiſſe des victimes ſignifie l'Egliſe, & la queue eſt le ſymbole de la perſévérance.

St Auguſtin, dans ſon ſermon ſur la différence & l'accord des deux généalogies, explique à ſes auditeurs pourquoi *St Matthieu*, en comptant quarante-deux quartiers, n'en rapporte cependant que quarante & un. C'eſt, dit-il, qu'il faut compter *Jéchonias* deux fois, parce que *Jéchonias* alla de Jéruſalem à Babylone. Or ce voyage eſt la pierre angulaire; & ſi la pierre angulaire eſt la première du côté d'un mur, elle eſt auſſi la première du côté de l'autre mur: on peut compter deux fois cette pierre; ainſi on peut compter deux fois *Jéchonias*. Il ajoute qu'il ne faut s'arrêter qu'au nombre de quarante, dans les quarante-deux générations, parce que ce nombre de quarante ſignifie la vie. *Dix* figure la béatitude, & *dix* multiplié par *quatre*, qui repréſente les quatre élémens & les quatre ſaiſons, produit quarante.

Les dimensions de la matière ont, dans son cinquante-troisième sermon, d'étonnantes propriétés. La largeur est la dilatation du cœur ; la longueur, la longanimité ; la hauteur, l'espérance ; la profondeur, la foi. Ainsi outre cette allégorie, on compte quatre dimensions de la matière au lieu de trois.

Il est clair & indubitable, dit-il dans son sermon sur le psaume VI, que le nombre de quatre figure le corps humain, à cause des quatre élémens & des quatre qualités, du chaud, du froid, du sec, & de l'humide ; & comme quatre se rapportent au corps, trois se rapportent à l'ame, parce qu'il faut aimer DIEU d'un triple amour, de tout notre cœur, de toute notre ame, & de tout notre esprit. *Quatre* ont rapport au vieux testament, & *trois* au nouveau. Quatre & trois font le nombre de sept jours, & le huitième est celui du jugement.

On ne peut dissimuler qu'il règne dans ces allégories une affectation peu convenable à la véritable éloquence. Les pères qui emploient quelquefois ces figures, écrivaient dans un temps & dans des pays où presque tous les arts dégénéraient : leur beau génie & leur érudition se pliaient aux imperfections de leur siècle ; & *St Augustin* n'en est pas moins respectable pour avoir payé ce tribut au mauvais goût de l'Afrique & du quatrième siècle.

Ces défauts ne défigurent point aujourd'hui les discours de nos prédicateurs. Ce n'est pas qu'on ose les préférer aux pères ; mais le siècle présent est préférable aux siècles dans lesquels les pères écrivaient. L'éloquence qui se corrompit de plus en plus, & qui ne s'est rétablie que dans nos derniers temps, tomba

après eux dans de bien plus grands excès; on ne parla que ridiculement chez tous les peuples barbares jusqu'au siècle de *Louis XIV*. Voyez tous les anciens sermonaires; ils sont fort au-dessous des pièces dramatiques de la passion qu'on jouait à l'hôtel de Bourgogne. Mais dans ces sermons barbares, vous retrouvez toujours le goût de l'allégorie, qui ne s'est jamais perdu. Le fameux *Menot*, qui vivait sous *François I*, a fait le plus d'honneur au style allégorique. Messieurs de la justice, dit-il, sont comme un chat à qui on aurait commis la garde d'un fromage de peur qu'il ne soit rongé des souris; un seul coup de dent du chat fera plus de tort au fromage que vingt souris ne pourraient en faire.

Voici un autre endroit assez curieux. Les bûcherons dans une forêt coupent de grosses & de petites branches & en font des fagots; ainsi nos ecclésiastiques, avec des dispenses de Rome, entassent gros & petits bénéfices. Le chapeau de cardinal est lardé d'évêchés, les évêchés lardés d'abbayes & de prieurés, & le tout lardé de diables. Il faut que tous ces biens de l'Eglise passent par les trois cordelières de l'*Ave Maria*. Car le *benedicta tu* sont grosses abbayes de bénédictins, *in mulieribus* c'est monsieur & madame, & *fructus ventris* ce sont banquets & goinfreries.

Les sermons de *Barlet* & de *Maillard* sont tous faits sur ce modèle: ils étaient prononcés moitié en mauvais latin, moitié en mauvais français; les sermons en Italie étaient dans le même goût. C'était encore pis en Allemagne. De ce mélange monstrueux naquit le style macaronique, c'est le chef-d'œuvre de la barbarie. Cette espèce d'éloquence, digne des Hurons & des Iroquois,

s'eſt maintenue juſque ſous *Louis XIII.* Le jéſuite *Garaſſe*, un des hommes les plus ſignalés parmi les ennemis du ſens commun, ne prêcha jamais autrement. Il comparait le célébre *Théophile* à un veau, parce que *Viaud* était le nom de famille de *Théophile;* mais d'un veau, dit-il, la chair eſt bonne à rôtir & à bouillir, & la tienne n'eſt bonne qu'à brûler.

Il y a loin de toutes ces allégories employées par nos barbares, à celles d'*Homère*, de *Virgile*, & d'*Ovide;* & tout cela prouve que s'il reſte encore quelques Goths & quelques Vandales qui mépriſent les fables anciennes, ils n'ont pas abſolument raiſon.

ALMANACH.

Il eſt peu important de ſavoir ſi *almanach* vient des anciens Saxons qui ne ſavaient pas lire, ou des Arabes qui étaient en effet aſtronomes, & qui connaiſſaient un peu le cours des aſtres, tandis que les peuples d'Occident étaient plongés dans une ignorance égale à leur barbarie. Je me borne ici à une petite obſervation.

Qu'un philoſophe indien embarqué à Méliapour vienne à Baïonne; je ſuppoſe que ce philoſophe a du bon ſens, ce qui eſt rare, dit-on, chez les ſavans de l'Inde; je ſuppoſe qu'il eſt défait des préjugés de l'école, ce qui était rare par-tout il y a quelques années, & qu'il ne croit point aux influences des aſtres; je ſuppoſe qu'il rencontre un ſot dans nos climats, ce qui ne ſerait pas ſi rare.

Notre ſot, pour le mettre au fait de nos arts & de nos ſciences, lui fait préſent d'un almanach de Liége

composé par *Matthieu Lansberge*, & du messager boiteux d'*Antoine Souci*, astrologue & historien, imprimé tous les ans à Basle, & dont il se débite vingt mille exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des signes du zodiaque, avec des indications certaines qui vous démontrent que la balance préside aux fesses, le bélier à la tête, les poissons aux pieds, ainsi du reste.

Chaque jour de la lune vous enseigne quand il faut prendre du baume de vie du sieur *le Lièvre*, ou des pilules du sieur *Keyser*, ou vous pendre au col un sachet de l'apothicaire *Arnoud*, vous faire saigner, vous faire couper les ongles, sevrer vos enfans, planter, semer, aller en voyage, ou chausser des souliers neufs. L'Indien, en écoutant ces leçons, fera bien de dire à son conducteur qu'il ne prendra pas de ses almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre Indien, lui fasse voir quelques-unes de nos cérémonies réprouvées de tous les sages, & tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle, le voyageur qui verra ces momeries, suivies d'une danse de tambourin, ne manquera pas d'avoir pitié de nous : il nous prendra pour des fous qui sont assez plaisans, & qui ne sont pas absolument cruels. Il mandera au président du grand collége de Bénarès, que nous n'avons pas le sens commun; mais que si sa paternité veut envoyer chez nous des personnes éclairées & discrètes, on pourra faire quelque chose de nous moyennant la grâce de DIEU.

C'est ainsi précisément que nos premiers missionnaires, & surtout *St François-Xavier*, en usèrent avec

les peuples de la presqu'île de l'Inde. Ils se trompèrent encore plus lourdement sur les usages des Indiens, sur leurs sciences, leurs opinions, leurs mœurs & leur culte. C'est une chose très-curieuse de lire les relations qu'ils écrivirent. Toute statue est pour eux le diable, toute assemblée est un sabbat, toute figure symbolique est un talisman, tout brachmane est un sorcier; & là-dessus il font des lamentations qui ne finissent point. Ils espèrent que la *moisson sera abondante*. Ils ajoutent, par une métaphore peu congrue, *qu'ils travailleront efficacement à la vigne du Seigneur*, dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'est ainsi à-peu-près que chaque nation a jugé non-seulement des peuples éloignés, mais de ses voisins.

Les Chinois passent pour les plus anciens faiseurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'empereur de la Chine est d'envoyer son calendrier à ses vassaux & à ses voisins. S'ils ne l'acceptaient pas, ce serait une bravade pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire la guerre, comme on la faisait en Europe aux seigneurs qui refusaient l'hommage.

Si nous n'avons que douze constellations, les Chinois en ont vingt-huit, & leurs noms n'ont pas le moindre rapport aux nôtres; preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du zodiaque chaldéen que nous avons adopté: mais s'ils ont une astronomie toute entière depuis plus de quatre mille ans, ils ressemblent à *Matthieu Lansberge* & à *Antoine Souci*, par les belles prédictions, & par les secrets pour la santé, dont ils farcissent leur almanach impérial. Ils divisent le jour en dix mille minutes, & savent à point nommé quelle minute est favorable ou funeste. Lorsque l'empereur

Cam-hi voulut charger les missionnaires jésuites de faire l'almanach, ils s'en excusèrent d'abord, dit-on, sur les superstitions extravagantes dont il faut le remplir. (*a*) *Je crois beaucoup moins que vous aux superstitions*, leur dit l'empereur; *faites-moi seulement un bon calendrier, & laissez mes savans y mettre toutes leurs fadaises.*

L'ingénieux auteur de la Pluralité des mondes se moque des Chinois, qui voient, dit-il, des mille étoiles tomber à la fois dans la mer. Il est très-vraisemblable que l'empereur *Cam-hi* s'en moquait tout autant que *Fontenelle*. Quelque messager boiteux de la Chine s'était égayé apparemment à parler de ces feux folets comme le peuple, & à les prendre pour des étoiles. Chaque pays a ses sottises. Toute l'antiquité a fait coucher le soleil dans la mer; nous y avons envoyé les étoiles fort long-temps. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament, que le firmament était fort dur, & qu'il portait un réservoir d'eau. Il n'y a pas bien long-temps qu'on fait dans les villes que le fil de la vierge, qu'on trouve souvent dans la campagne, est un fil de toile d'araignée. Ne nous moquons de personne. Songeons que les Chinois avaient des astrolabes & des sphères avant que nous sussions lire; & que s'ils n'ont pas poussé fort loin leur astronomie, c'est par le même respect pour les anciens que nous avons eu pour *Aristote*.

Il est consolant de savoir que le peuple romain, *populus latè rex*, fut en ce point fort au-dessous de *Matthieu Lansberge*, & du messager boiteux, & des astrologues de la Chine, jusqu'au temps où *Jules-César* réforma l'année romaine que nous tenons de lui, &

(*a*) Voyez du *Halde* & *Parennin*.

que nous appelons encore de son nom *Kalendrier Julien*, quoique nous n'ayons pas de kalendes, & quoiqu'il ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaient d'abord une année de dix mois, fesant trois cents quatre jours; cela n'était ni solaire, ni lunaire; cela n'était que barbare. On fit ensuite l'année romaine de trois cents cinquante-cinq jours, autre mécompte que l'on corrigea si mal, que du temps de *César* les fêtes d'été se célébraient en hiver. Les généraux romains triomphaient toujours; mais ils ne savaient pas quel jour ils triomphaient.

César réforma tout, il sembla gouverner le ciel & la terre.

Je ne sais par quelle condescendance pour les coutumes romaines il commença l'année au temps où elle ne commence point, huit jours après le solstice d'hiver. Toutes les nations de l'empire romain se soumirent à cette innovation. Les Egyptiens, qui étaient en possession de donner la loi en fait d'almanachs, la reçurent; mais tous ces différens peuples ne changèrent rien à la distribution de leurs fêtes. Les Juifs, comme les autres, célébrèrent leurs nouvelles lunes, leur *phasé* ou *pascha*, le quatorzième jour de la lune de mars, qu'on appelle la *lune rousse;* & cette époque arrivait souvent en avril; leur pentecôte cinquante jours après le *phasé;* la fête des cornets ou trompettes le premier jour de juillet; celle des tabernacles au quinze du même mois; & celle du grand sabbat sept jours après.

Les premiers chrétiens suivirent le comput de l'empire; ils comptèrent par kalendes, nones, & ides avec leurs maîtres; ils reçurent l'année bissextile que

nous avons encore, qu'il a fallu corriger dans le seizième siècle de notre ère vulgaire, & qu'il faudra corriger un jour; mais ils se conformèrent aux Juifs pour la célébration de leurs grandes fêtes.

Ils déterminèrent d'abord leur pâque au quatorze de la lune rousse, jusqu'au temps où le concile de Nicée la fixa au dimanche qui suivait. Ceux qui la célébraient le quatorze furent déclarés hérétiques, & les deux partis se trompèrent dans leur calcul.

Les fêtes de la sainte Vierge furent substituées, autant qu'on le put, aux nouvelles lunes ou néoménies; l'auteur du Calendrier romain dit, (*) que la raison en est prise du verset des Cantiques *pulchra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raison ses fêtes devaient arriver le dimanche; car il y a dans le même verset *electa ut sol*, choisie comme le soleil.

Les chrétiens gardèrent aussi la pentecôte. Elle fut fixée comme celle des Juifs, précisément cinquante jours après pâque. Le même auteur prétend que les fêtes de patrons remplacèrent celle des tabernacles.

Il ajoute que la Saint-Jean n'a été portée au 24 de juin, que parce que les jours commencent alors à diminuer, & que *St Jean* avait dit, en parlant de JESUS-CHRIST, il faut qu'il croisse & que je diminue. *Oportet illum crescere, me autem minui.*

Ce qui est très-singulier, & ce qui a été remarqué ailleurs; c'est cette ancienne cérémonie d'allumer un grand feu le jour de la Saint-Jean, qui est le temps le plus chaud de l'année. On a prétendu que c'était une très-vieille coutume pour faire souvenir de l'ancien embrasement de la terre qui en attendait un second.

(*) Voyez *Calendrier romain*.

Le même auteur du calendrier assure que la fête de l'assomption est placée au 15 du mois d'auguste nommé par nous *août*, parce que le soleil est alors dans le signe de la Vierge.

Il certifie aussi que *St Mathias* n'est fêté au mois de février, que parce qu'il fut intercalé parmi les douze apôtres, comme on intercale un jour en février dans les années bissextiles.

Il y aurait peut-être dans ces imaginations astronomiques, de quoi faire rire l'Indien dont nous venons de parler; cependant l'auteur était le maître de mathématiques du dauphin fils de *Louis XIV*, & d'ailleurs un ingénieur & un officier très-estimable.

Le pis de nos calendriers est de placer toujours les équinoxes & les solstices où ils ne sont point; de dire, le soleil entre dans le bélier, quand il n'y entre point; de suivre l'ancienne routine erronée.

Un almanach de l'année passée nous trompe l'année présente, & tous nos calendriers sont les almanachs des siècles passés.

Pourquoi dire que le soleil est dans le bélier quand il est dans les poissons? pourquoi ne pas faire au moins comme on fait dans les sphères célestes, où l'on distingue les signes véritables des anciens signes devenus faux?

Il eût été très-convenable, non-seulement de commencer l'année au point précis du solstice d'hiver ou de l'équinoxe du printemps, mais encore de mettre tous les signes à leur véritable place. Car étant démontré que le soleil répond à la constellation des poissons quand on le dit dans le bélier, & qu'il sera ensuite dans le verseau, & successivement dans toutes

les

les conſtellations ſuivantes au temps de l'équinoxe du printemps, il faudrait faire dès-à-préſent ce qu'on ſera obligé de faire un jour, lorſque l'erreur devenue plus grande ſera plus ridicule. Il en eſt ainſi de cent erreurs ſenſibles. Nos enfans les corrigeront, dit-on; mais vos pères en diſaient autant de vous. Pourquoi donc ne vous corrigez-vous pas? Voyez dans la grande Encyclopédie, *Année*, *Kalendrier*, *Préceſſion des équinoxes*, & tous les articles concernant ces calculs. Ils ſont de main de maître.

ALOUETTE.

CE mot peut être de quelque utilité dans la connaiſſance des étymologies, & faire voir que les peuples les plus barbares peuvent fournir des expreſſions aux peuples les plus polis, quand ces nations ſont voiſines.

Alouette, anciennement *alou*, (*a*) était un terme gaulois, dont les Latins firent *alauda*. *Suétone* & *Pline* en conviennent. *Céſar* compoſa une légion de Gaulois, à laquelle il donna le nom d'alouette: *Vocabulo quoque gallico alauda appellabatur*. Elle le ſervit très-bien dans les guerres civiles; & *Céſar* pour récompenſe donna le droit de citoyen romain à chaque légionnaire.

On peut ſeulement demander comment les Romains appelaient une *alouette* avant de lui avoir donné un nom gaulois; ils l'appelaient *galerita*. Une légion de *Céſar* fit bientôt oublier ce nom.

(*a*) Voyez le Dictionnaire de *Ménage*, au mot *Alauda*.

De telles étymologies ainsi avérées doivent être admises : mais quand un professeur arabe veut absolument qu'*aloyau* vienne de l'arabe, il est difficile de le croire. C'est une maladie chez plusieurs étymologistes, de vouloir persuader que la plupart des mots gaulois sont pris de l'hébreu ; il n'y a guère d'apparence que les voisins de la Loire & de la Seine voyageassent beaucoup dans les anciens temps chez les habitans de Sichem & de Galgala, qui n'aimaient pas les étrangers ; ni que les Juifs se fussent habitués dans l'Auvergne & dans le Limousin, à moins qu'on ne prétende que les dix tribus dispersées & perdues ne soient venues nous enseigner leur langue.

Quelle énorme perte de temps, & quel excès de ridicule, de trouver l'origine de nos termes les plus communs & les plus nécessaires, dans le phénicien & le chaldéen! Un homme s'imagine que notre mot *dome* vient du samaritain *doma*, qui signifie, dit-on, *meilleur*. Un autre rêveur assure que le mot *badin* est pris d'un terme hébreu qui signifie *astrologue ;* & le dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à son auteur.

N'est-il pas plaisant de prétendre que le mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu? Que *kir* en bas-breton signifiait autrefois *ville*? que le même *kir* en hébreu voulait dire un *mur ;* & que par conséquent les Hébreux ont donné le nom de *ville* aux premiers hameaux des Bas-Bretons? Ce serait un plaisir de voir les étymologistes aller fouiller dans les ruines de la tour de Babel, pour y trouver l'ancien langage celtique, gaulois, & toscan, si la perte d'un temps consumé si misérablement n'inspirait pas la pitié.

AMAZONES.

ON a vu souvent des femmes vigoureuses & hardies combattre comme les hommes ; l'histoire en fait mention ; car sans compter une *Sémiramis*, une *Tomiris*, une *Pentézilée*, qui sont peut-être fabuleuses, il est certain qu'il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était surtout dans la tribu des Homérites une espèce de loi dictée par l'amour & par le courage, que les épouses secouruſſent & vengeaſſent leurs maris, & les mères leurs enfans dans les batailles.

Lorsque le célèbre capitaine *Dérar* combattait en Syrie contre les généraux de l'empereur *Héraclius*, du temps du calife *Abubéker* succeſſeur de *Mahomet*, *Pierre* qui commandait dans Damas avait pris dans ses courses plusieurs musulmanes avec quelque butin, il les conduisait à Damas ; parmi ces captives était la sœur de *Dérar* lui-même. L'histoire arabe d'*Alvakedi*, traduite par *Okley*, dit qu'elle était parfaitement belle, & que *Pierre* en devint épris ; il la ménageait dans la route, & épargnait de trop longues traites à ses prisonnières. Elles campaient dans une vaste plaine sous des tentes gardées par des troupes un peu éloignées. *Caulah* (c'était le nom de cette sœur de *Dérar*) propose à une de ses compagnes nommée *Oserra* de se soustraire à la captivité ; elle lui persuade de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des chrétiens ; le même enthousiasme musulman saisit toutes ces femmes ; elles s'arment des piquets ferrés de leurs tentes, de leurs couteaux, espèces de poignards qu'elles portent à la

ceinture ; & forment un cercle comme les vaches se ferrent en rond les unes contre les autres, & présentent leurs cornes aux loups qui les attaquent. *Pierre* ne fit d'abord qu'en rire ; il avance vers ces femmes ; il est reçu à grands coups de bâtons ferrés ; il balance long-temps à user de la force ; enfin il s'y résout, & les sabres étaient déjà tirés, lorsque *Dérar* arrive, met les Grecs en fuite, délivre sa sœur & toutes les captives.

Rien ne ressemble plus à ces temps qu'on nomme *héroïques*, chantés par *Homère ;* ce sont les mêmes combats singuliers à la tête des armées, les combattans se parlent souvent assez long-temps avant que d'en venir aux mains ; & c'est ce qui justifie *Homère* sans doute.

Thomas gouverneur de Syrie, gendre d'*Héraclius*, attaque *Sergiabil* dans une sortie de Damas ; il fait d'abord une prière à JESUS-CHRIST : „ Injuste „ aggresseur, dit-il ensuite à *Sergiabil*, tu ne résisteras „ pas à JESUS mon Dieu, qui combattra pour les „ vengeurs de sa religion. „

„ Tu profères un mensonge impie, lui répond „ *Sergiabil ;* „ JESUS n'est pas plus grand devant „ DIEU qu'*Adam :* DIEU l'a tiré de la poussière : il lui „ a donné la vie comme à un autre homme : & „ après l'avoir laissé quelque temps sur la terre, il l'a „ enlevé au ciel. „ (*a*)

Après de tels discours le combat commence ; *Thomas* tire une flèche qui va blesser le jeune *Aban* fils

(*a*) C'est la croyance des mahométans. La doctrine des chrétiens basilidiens avait depuis long-temps cours en Arabie. Les basilidiens disaient que JESUS-CHRIST n'avait pas été crucifié.

de *Saïb* à côté du vaillant *Sergiabil ; Aban* tombe & expire, la nouvelle en vole à sa jeune épouse qui n'était unie à lui que depuis quelques jours. Elle ne pleure point, elle ne jette point de cris ; mais elle court sur le champ de bataille, le carquois sur l'épaule & deux flèches dans les mains ; de la première qu'elle tire, elle jette par terre le porte-étendard des chrétiens ; les Arabes s'en saisissent en criant *allah achar ;* de la seconde elle perce un œil de *Thomas* qui se retire tout sanglant dans la ville.

L'histoire arabe est pleine de ces exemples ; mais elle ne dit point que ces femmes guerrières se brûlassent le teton droit pour mieux tirer de l'arc, encore moins qu'elles vécussent sans hommes ; au contraire elles s'exposaient dans les combats pour leurs maris ou pour leurs amans, & de cela même on doit conclure que loin de faire des reproches à l'*Arioste* & au *Tasse* d'avoir introduit tant d'amantes guerrières dans leurs poëmes, on doit les louer d'avoir peint des mœurs vraies & intéressantes.

Il y eut en effet, du temps de la folie des croisades, des femmes chrétiennes qui partagèrent avec leurs maris les fatigues & les dangers : cet enthousiasme fut porté au point que les Génoises entreprirent de se croiser, & d'aller former en Palestine des bataillons de juppes & de cornettes ; elles en firent un vœu dont elles furent relevées par un pape plus sage qu'elles.

Marguerite d'Anjou, femme de l'infortuné *Henri VI* roi d'Angleterre, donna dans une guerre plus juste des marques d'une valeur héroïque ; elle combattit elle-même dans dix batailles pour délivrer son mari.

L'hiſtoire n'a point d'exemple avéré d'un courage plus grand & plus conſtant dans une femme.

Elle avait été précédée par la célébre comteſſe de *Montfort* en Bretagne. „ Cette princeſſe, dit d'*Argentré*, „ était vertueuſe outre tout le naturel de ſon ſexe ; „ vaillante de ſa perſonne autant que nul homme : „ elle montait à cheval, elle le maniait mieux que „ nul écuyer ; elle combattait à la main ; elle courait, „ donnait parmi une troupe d'hommes d'armes „ comme le plus vaillant capitaine ; elle combattait „ par mer & par terre tout de même aſſurance &c. „

On la voyait parcourir, l'épée à la main, ſes Etats envahis par ſon compétiteur *Charles de Blois*. Non-ſeulement elle ſoutint deux aſſauts ſur la brèche d'Hennebon armée de pied en cap, mais elle fondit ſur le camp des ennemis ſuivie de cinq cents hommes, y mit le feu, & le réduiſit en cendres.

Les exploits de *Jeanne d'Arc*, ſi connue ſous le nom de *la Pucelle d'Orléans*, ſont moins étonnans que ceux de *Marguerite d'Anjou* & de la comteſſe de *Monfort*. Ces deux princeſſes ayant été élevées dans la molleſſe des cours, & *Jeanne d'Arc* dans le rude exercice des travaux de la campagne, il était plus ſingulier & plus beau de quitter ſa cour que ſa chaumière pour les combats.

L'héroïne qui défendit Beauvais eſt peut-être ſupérieure à celle qui fit lever le ſiége d'Orléans ; elle combattit tout auſſi-bien, & ne ſe vanta ni d'être pucelle ni d'être inſpirée. Ce fut en 1472, quand l'armée bourguignone aſſiégeait Beauvais, que *Jeanne Hachette* à la tête de pluſieurs femmes ſoutint long-temps un aſſaut, arracha l'étendard qu'un officier des

ennemis allait arborer sur la brèche, jeta le porte-étendard dans le fossé, & donna le temps aux troupes du roi d'arriver pour secourir la ville. Ses descendans ont été exemptés de la taille ; faible & honteuse récompense. Les femmes & les filles de Beauvais sont plus flattées d'avoir le pas sur les hommes à la procession le jour de l'anniversaire. Toute marque publique d'honneur encourage le mérite, & l'exemption de la taille n'est qu'une preuve qu'on doit être assujetti à cette servitude par le malheur de sa naissance.

Mlle de *la Charse*, de la maison de *la Tour du Pin-Gouvernet*, se mit en 1693 à la tête des communes en Dauphiné, & repoussa les Barbets qui faisaient une irruption. Le roi lui donna une pension comme à un brave officier. L'ordre militaire de Saint-Louis n'était pas encore institué.

Il n'est presque point de nation qui ne se glorifie d'avoir de pareilles héroïnes ; le nombre n'en est pas grand ; la nature semble avoir donné aux femmes une autre destination. On a vu, mais rarement, des femmes s'enrôler parmi les soldats. En un mot, chaque peuple a eu des guerrières : mais le royaume des Amazones sur les bords du Thermodon n'est qu'une fiction poëtique, comme presque tout ce que l'antiquité raconte.

AME.

SECTION PREMIERE.

C'EST un terme vague, indéterminé, qui exprime un principe inconnu d'effets connus que nous sentons en nous. Ce mot *ame* répond à l'*anima* des Latins,

au πνεῦμα des Grecs, au terme dont se sont servi toutes les nations pour exprimer ce qu'elles n'entendaient pas mieux que nous.

Dans le sens propre & littéral du latin & des langues qui en sont dérivées il signifie *ce qui anime*. Ainsi on a dit, l'ame des hommes, des animaux, quelquefois des plantes, pour signifier leur principe de végétation & de vie. On n'a jamais eu, en prononçant ce mot, qu'une idée confuse, comme lorsqu'il est dit dans la Genèse : DIEU *souffla au visage de l'homme un souffle de vie, & il devint ame vivante;* & *l'ame des animaux est dans le sang;* & *ne tuez point mon ame* &c.

Ainsi l'ame était prise en général pour l'origine & la cause de la vie, pour la vie même. C'est pourquoi toutes les nations connues imaginèrent long-temps que tout mourait avec le corps. Si on peut démêler quelque chose dans le chaos des histoires anciennes, il semble qu'au moins les Egyptiens furent les premiers qui distinguèrent l'intelligence & l'ame; & les Grecs apprirent d'eux à distinguer aussi leurs *noüs* & leur *pneuma*. Les Latins, à leur exemple, distinguèrent *animus* & *anima;* & nous enfin, nous avons aussi eu notre *ame* & notre *entendement*. Mais ce qui est le principe de notre vie, ce qui est le principe de nos pensées, sont-ce deux choses différentes? est-ce le même être? Ce qui nous fait digérer & ce qui nous donne des sensations & de la mémoire, ressemble-t-il à ce qui est dans les animaux la cause de la digestion & la cause de leurs sensations & de leur mémoire?

Voilà l'éternel objet des disputes des hommes; je dis l'éternel objet; car n'ayant point de notion primitive dont nous puissions descendre dans cet examen,

nous ne pouvons que rester à jamais dans un labyrinthe de doutes & de faibles conjectures.

Nous n'avons pas le moindre degré où nous puissions poser le pied pour arriver à la plus légère connaissance de ce qui nous fait vivre & de ce qui nous fait penser. Comment en aurions-nous ? il faudrait avoir vu la vie & la pensée entrer dans un corps. Un père sait-il comment il a produit son fils ? une mère sait-elle comment elle l'a conçu ? Quelqu'un a-t-il jamais pu deviner comment il agit, comment il veille, & comment il dort ? Quelqu'un sait-il comment ses membres obéissent à sa volonté ? a-t-il découvert par quel art des idées se tracent dans son cerveau & en sortent à son commandement ? Faibles automates mus par la main invisible qui nous dirige sur cette scène du monde, qui de nous a pu apercevoir le fil qui nous conduit ?

Nous osons mettre en question si l'ame intelligente est *esprit* ou *matière;* si elle est créée avant nous, si elle sort du néant dans notre naissance, si après nous avoir animés un jour sur la terre, elle vit après nous dans l'éternité. Ces questions paraissent sublimes : que sont-elles ? des questions d'aveugles qui disent à d'autres aveugles : Qu'est-ce que la lumière ?

Quand nous voulons connaître grossièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuset. Mais avons-nous un creuset pour y mettre l'ame ? Elle est *esprit*, dit l'un. Mais qu'est-ce qu'esprit ? personne assurément n'en sait rien; c'est un mot si vide de sens qu'on est obligé de dire ce que l'esprit n'est pas, ne pouvant dire ce qu'il est. L'ame est *matière*, dit l'autre. Mais qu'est-ce que matière ? nous n'en

connaissons que quelques apparences & quelques propriétés ; & nulle de ces propriétés, nulle de ces apparences ne paraît avoir le moindre rapport avec la pensée.

C'est quelque chose de distinct de la matière, dites-vous. Mais quelle preuve en avez-vous ? Est-ce parce que la matière est divisible & figurable, & que la pensée ne l'est pas ? Mais qui vous a dit que les premiers principes de la matière sont divisibles & figurables ? Il est très-vraisemblable qu'ils ne le sont point ; des sectes entières de philosophes prétendent que les élémens de la matière n'ont ni figure, ni étendue. Vous criez d'un air triomphant : La pensée n'est ni du bois, ni de la pierre, ni du sable, ni du métal, donc la pensée n'appartient pas à la matière. Faibles & hardis raisonneurs ! la gravitation n'est ni bois, ni sable, ni métal, ni pierre ; le mouvement, la végétation, la vie ne sont rien non plus de tout cela ; & cependant la vie, la végétation, le mouvement, la gravitation, sont donnés à la matière. Dire que DIEU ne peut rendre la matière pensante, c'est dire la chose la plus insolemment absurde que jamais on ait osé proférer dans les écoles privilégiées de la démence. Nous ne sommes pas assurés que DIEU en ait usé ainsi ; nous sommes seulement assurés qu'il le peut. Mais qu'importe tout ce qu'on a dit & tout ce qu'on dira sur l'ame ; qu'importe qu'on l'ait appelée entéléchie, quintessence, flamme, éther, qu'on l'ait crue universelle, incréée, transmigrante ? &c.

Qu'importent, dans ces questions inaccessibles à la raison, ces romans de nos imaginations incertaines ? Qu'importe que les pères des quatre premiers siècles

aient cru l'ame corporelle? Qu'importe que *Tertullien*, par une contradiction qui lui eſt familière, ait décidé qu'elle eſt à la fois corporelle, figurée, & ſimple? Nous avons mille témoignages d'ignorance, & pas un qui nous donne une lueur de vraiſemblance.

Comment donc ſommes-nous aſſez hardis pour affirmer ce que c'eſt que l'ame? Nous ſavons certainement que nous exiſtons, que nous ſentons, que nous penſons. Voulons-nous faire un pas au-delà? nous tombons dans un abyme de ténèbres; & dans cet abyme nous avons encore la folle témérité de diſputer ſi cette ame, dont nous n'avons pas la moindre idée, eſt faite avant nous ou avec nous, & ſi elle eſt périſſable ou immortelle?

L'article *Ame*, & tous les articles qui tiennent à la métaphyſique, doivent commencer par une ſoumiſſion ſincère aux dogmes indubitables de l'Egliſe. La révélation vaut mieux ſans doute que toute la philoſophie. Les ſyſtèmes exercent l'eſprit; mais la foi l'éclaire & le guide.

Ne prononce-t-on pas ſouvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très-confuſe, ou même dont nous n'en avons aucune? Le mot d'*ame* n'eſt-il pas dans ce cas? Lorſque la languette ou la ſoupape d'un ſoufflet eſt dérangée, & que l'air qui eſt entré dans la capacité du ſoufflet en ſort par quelque ouverture ſurvenue à cette ſoupape, qu'il n'eſt plus comprimé contre les deux palettes, & qu'il n'eſt pas pouſſé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer, les ſervantes diſent: *L'ame du ſoufflet eſt crevée.* Elles n'en ſavent pas davantage; & cette queſtion ne trouble point leur tranquillité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes*, & les cultive très-bien ſans ſavoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier poſe, avance ou recule l'*ame d'un violon* ſous le chevalet, dans l'intérieur des deux tables de l'inſtrument; un chétif morceau de bois de plus ou de moins lui donne ou lui ôte une ame harmonieuſe.

Nous avons pluſieurs manufactures dans leſquelles les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend diſputer ſur ce mot; il n'en eſt pas ainſi des philoſophes.

Le mot d'*ame* parmi nous ſignifie en général ce qui anime. Nos dévanciers les Celtes donnaient à leur ame le nom de *ſeel*, dont les Anglais ont fait le mot *ſoul*, les Allemands *ſeel*; & probablement les anciens Teutons & les anciens Bretons n'eurent point de querelles dans les univerſités pour cette expreſſion.

Les Grecs diſtinguaient trois ſortes d'ames; *Pſyché* qui ſignifiait *l'ame ſenſitive*, *l'ame des ſens*; & voilà pourquoi l'*Amour*, enfant d'*Aphrodite*, eut tant de paſſion pour *Pſyché*, & que *Pſyché* l'aima ſi tendrement: *Pneuma*, le ſouffle qui donnait la vie & le mouvement à toute la machine, & que nous avons traduit par *ſpiritus*, eſprit; mot vague auquel on a donné mille acceptions différentes: & enfin *noüs*, *l'intelligence*.

Nous poſſédions donc trois ames, ſans avoir la plus légère notion d'aucune. *St Thomas d'Aquin* (*b*) admet ces trois ames en qualité de péripatéticien; & diſtingue chacune de ces trois ames en trois parties.

Pſyché était dans la poitrine; *Pneuma* ſe répandait dans tout le corps, & *Noüs* était dans la tête. Il n'y

(*b*) Somme de *ſaint Thomas*, édition de Lyon 1738.

a point eu d'autre philosophie dans nos écoles jusqu'à nos jours; & malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre.

Dans ce chaos d'idées il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien aperçu que dans leurs passions d'amour, de colère, de crainte, il s'excitait des mouvemens dans leurs entrailles. Le foie & le cœur furent le siége des passions. Lorsqu'on pense profondément, on sent une contention dans les organes de la tête; donc l'ame intellectuelle est dans le cerveau. Sans respiration point de végétation, point de vie; donc l'ame végétative est dans la poitrine qui reçoit le souffle de l'air.

Lorsque les hommes virent en songe leurs parens ou leurs amis morts, il fallut bien chercher ce qui leur était apparu. Ce n'était pas le corps, qui avait été consumé sur un bûcher, ou englouti dans la mer & mangé des poissons. C'était pourtant quelque chose, à ce qu'ils prétendaient; car ils l'avaient vu; le mort avait parlé; le songeur l'avait interrogé. Etait-ce *psyché*, était-ce *pneuma*, était-ce *noüs*, avec qui on avait conversé en songe? On imagina un fantôme, une figure légère: c'était *skia*, c'était *daimonos*, une ombre des manes, une petite *ame* d'air & de feu extrêmement déliée qui errait je ne sais où.

Dans la suite des temps, quand on voulut approfondir la chose, il demeura pour constant que cette ame était corporelle; & toute l'antiquité n'en eut point d'autre idée. Enfin *Platon* vint qui subtilisa tellement cette ame, qu'on douta s'il ne la séparait pas entièrement de la matière; mais ce fut un problème qui ne

fut jamais réfolu juſqu'à ce que la foi vînt nous éclairer.

En vain les matérialiſtes allèguent quelques pères de l'Egliſe qui ne s'exprimaient point avec exactitude. *St Irénée* dit (*c*) que l'ame n'eſt que le ſouffle de la vie ; qu'elle n'eſt incorporelle que par comparaiſon avec le corps mortel, & qu'elle conſerve la figure de l'homme afin qu'on la reconnaiſſe.

En vain *Tertullien* s'exprime ainſi : La corporalité de l'ame éclate dans l'Evangile ; (*d*) *corporalitas animæ in ipſo Evangelio reluceſſit.* Car ſi l'ame n'avait pas un corps, l'image de l'ame n'aurait pas l'image du corps.

En vain même rapporte-t-il la viſion d'une ſainte femme qui avait vu une ame très-brillante, & de la couleur de l'air.

En vain *Tatien* dit expreſſément : (*e*) *Pſeukai men oun ei ton anthropon polumêres eſti ;* l'ame de l'homme eſt compoſée de pluſieurs parties.

En vain allègue-t-on *St Hilaire* qui dit dans des temps poſtérieurs : (*f*) *Il n'eſt rien de créé qui ne ſoit corporel, ni dans le ciel, ni ſur la terre, ni parmi les viſibles, ni parmi les inviſibles : tout eſt formé d'élémens ; & les ames, ſoit qu'elles habitent un corps, ſoit qu'elles en ſortent, ont toujours une ſubſtance corporelle.*

En vain *St Ambroiſe*, au ſixième ſiècle, dit : (*g*) *Nous ne connaiſſons rien que de matériel, excepté la ſeule vénérable Trinité.*

(*c*) Livre V, chap. VII.
(*d*) *De animâ*, cap. VII.
(*e*) Oraiſon contre les Grecs.
(*f*) *Saint Hilaire* ſur *ſaint Matth.* page 633.
(*g*) Sur *Abraham*, liv. II, chap. VIII.

Le corps de l'Egliſe entière a décidé que l'ame eſt immatérielle. Ces ſaints étaient tombés dans une erreur alors univerſelle; ils étaient hommes; mais ils ne ſe trompèrent pas ſur l'immortalité, parce qu'elle eſt évidemment annoncée dans les évangiles.

Nous avons un beſoin ſi évident de la déciſion de l'Egliſe infaillible ſur ces points de philoſophie, que nous n'avons en effet par nous-mêmes aucune notion ſuffiſante de ce qu'on appelle *eſprit pur*, & de ce qu'on nomme *matière*. L'eſprit pur eſt un mot qui ne nous donne aucune idée; & nous ne connaiſſons la matière que par quelques phénomènes. Nous la connaiſſons ſi peu que nous l'appelons *ſubſtance;* or le mot *ſubſtance* veut dire *ce qui eſt deſſous;* mais ce deſſous nous ſera éternellement caché. Ce *deſſous* eſt le ſecret du Créateur; & ce ſecret du Créateur eſt partout. Nous ne ſavons ni comment nous recevons la vie, ni comment nous la donnons, ni comment nous croiſſons, ni comment nous digérons, ni comment nous dormons, ni comment nous penſons, ni comment nous ſentons.

La grande difficulté eſt de comprendre comment un être, quel qu'il ſoit, a des penſées.

SECTION II.

Des doutes de Locke ſur l'ame.

L'AUTEUR de l'article *ame* dans l'Encyclopédie a ſuivi ſcrupuleuſement *Jaquelot;* mais *Jaquelot* ne nous apprend rien. Il s'élève auſſi contre *Locke;* parce que

le modeſte *Locke* a dit: (*h*) „Nous ne ſerons peut-„être jamais capables de connaître ſi un être maté-„riel penſe ou non, par la raiſon qu'il nous eſt „impoſſible de découvrir par la contemplation de „nos propres idées, *ſans révélation*, ſi DIEU n'a „point donné à quelque amas de matière, diſpoſée „comme il le trouve à propos, la puiſſance d'aper-„cevoir & de penſer; ou s'il a joint & uni à la „matière ainſi diſpoſée une ſubſtance immatérielle „qui penſe. Car par rapport à nos notions, il ne „nous eſt pas plus mal-aiſé de concevoir que DIEU „peut, s'il lui plaît, ajouter à notre idée de la „matière la faculté de penſer, que de comprendre „qu'il y joigne une autre ſubſtance avec la faculté „de penſer; puiſque nous ignorons en quoi conſiſte „la penſée, & à quelle eſpèce de ſubſtance cet être „tout-puiſſant a trouvé à propos d'accorder cette „puiſſance qui ne ſaurait être créée qu'en vertu du „bon plaiſir & de la bonté du Créateur. Je ne vois „pas quelle contradiction il y a que DIEU, cet être „penſant, éternel, & tout-puiſſant, donne, s'il veut, „quelques degrés de ſentiment, de perception, & „de penſée, à certains amas de matière créée & inſen-„ſible qu'il joint enſemble comme il le trouve à „propos.„

C'était parler en homme profond, religieux & modeſte. (*i*)

(*h*) Traduction de *Coſte*.

(*i*) Voyez le diſcours préliminaire de M. d'*Alembert*.

„ On peut dire qu'il créa la métaphyſique à-peu-près comme *Newton* „ avait créé la phyſique. . . . pour connaître notre ame, ſes idées & ſes „ affections, il n'étudia point les livres, parce qu'ils l'auraient mal „ inſtruit; il ſe contenta de deſcendre profondément en lui-même; &

On

On sait quelles querelles il eut à essuyer sur cette opinion qui parut hasardée, mais qui en effet n'était en lui qu'une suite de la conviction où il était de la toute-puissance de DIEU & de la faiblesse de l'homme. Il ne disait pas que la matière pensât; mais il disait que nous n'en savons pas assez pour démontrer qu'il est impossible à DIEU d'ajouter le don de la pensée à l'être inconnu nommé *matière*, après lui avoir accordé le don de la gravitation & celui du mouvement, qui sont également incompréhensibles.

Locke n'était pas assurément le seul qui eût avancé cette opinion; c'était celle de toute l'antiquité, qui, en regardant l'ame comme une matière très-déliée, assurait par conséquent que la matière pouvait sentir & penser.

C'était le sentiment de *Gassendi*, comme on le voit dans ses objections à *Descartes*. » Il est vrai, dit » *Gassendi*, que vous connaissez que vous pensez; » mais vous ignorez quelle espèce de substance vous » êtes, vous qui pensez. Ainsi quoique l'opération de » la pensée vous soit connue, le principal de votre » essence vous est caché; & vous ne savez point » quelle est la nature de cette substance dont l'une » des opérations est de penser. Vous ressemblez à un » aveugle qui, sentant la chaleur du soleil & étant » averti qu'elle est causée par le soleil, croirait avoir » une idée claire & distincte de cet astre; parce que si » on lui demandait ce que c'est que le soleil, il pourrait » répondre que c'est une chose qui échauffe. &c.

» après s'être, pour ainsi dire, contemplé long-temps, il ne fit dans » son traité de l'*Entendement humain* que présenter aux hommes le miroir » dans lequel il s'était vu. En un mot, il réduisit la métaphysique à » ce qu'elle doit être en effet, la physique expérimentale de l'ame. »

Le même *Gaſſendi*, dans ſa *Philoſophie d'Epicure*, répète pluſieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure ſpiritualité de l'ame.

Deſcartes, dans une de ſes lettres à la princeſſe palatine *Eliſabeth*, lui dit : „ Je confeſſe que par la „ ſeule raiſon naturelle nous pouvons faire beaucoup „ de conjectures ſur l'ame, & avoir de flatteuſes „ eſpérances, mais non pas aucune aſſurance. „ Et en cela *Deſcartes* combat dans ſes lettres ce qu'il avance dans ſes livres; contradiction trop ordinaire.

Enfin nous avons vu que tous les pères des premiers ſiècles de l'Egliſe, en croyant l'ame immortelle, la croyaient en même temps matérielle. Ils penſaient qu'il eſt auſſi aiſé à DIEU de conſerver que de créer. Ils diſaient : DIEU la fit penſante, il la conſervera penſante.

Mallebranche a prouvé très-bien que nous n'avons aucune idée par nous-mêmes, & que les objets ſont incapables de nous en donner : de-là il conclut que nous voyons tout en DIEU. C'eſt au fond la même choſe que de faire DIEU l'auteur de toutes nos idées; car avec quoi verrions-nous dans lui, ſi nous n'avions pas des inſtrumens pour voir? & ces inſtrumens, c'eſt lui ſeul qui les tient & qui les dirige. Ce ſyſtème eſt un labyrinthe, dont une allée vous mènerait au ſpinoſiſme, une autre au ſtoïciſme, & une autre au chaos.

Quand on a bien diſputé ſur l'eſprit, ſur la matière, on finit toujours par ne ſe point entendre. Aucun philoſophe n'a pu lever par ſes propres forces ce voile que la nature a étendu ſur tous les premiers principes des choſes; ils diſputent, & la nature agit.

SECTION III.

De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuſes.

AVANT l'étrange ſyſtême qui ſuppoſe les animaux de pures machines ſans aucune ſenſation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une ame immatérielle; & perſonne n'avait pouſſé la témérité juſqu'à dire qu'une huître poſſède une ame ſpirituelle. Tout le monde s'accordait paiſiblement à convenir que les bêtes avaient reçu de DIEU du ſentiment, de la mémoire, des idées, & non pas un eſprit pur. Perſonne n'avait abuſé du don de raiſonner au point de dire que la nature a donné aux bêtes tous les organes du ſentiment pour qu'elles n'euſſent point de ſentiment. Perſonne n'avait dit qu'elles crient quand on les bleſſe, & qu'elles fuient quand on les pourſuit, ſans éprouver ni douleur ni crainte.

On ne niait point alors la toute-puiſſance de DIEU; il avait pu communiquer à la matière organiſée des animaux le plaiſir, la douleur, le reſſouvenir, la combinaiſon de quelques idées; il avait pu donner à pluſieurs d'entre eux, comme au ſinge, à l'éléphant, au chien de chaſſe, le talent de ſe perfectionner dans les arts qu'on leur apprend; non-ſeulement il avait pu douer preſque tous les animaux carnaſſiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieilleſſe expérimentée, que dans leur jeuneſſe trop confiante; non-ſeulement, dis-je, il l'avait pu, mais il l'avait fait; l'univers en était témoin.

Pereira & *Deſcartes* ſoutinrent à l'univers qu'il ſe trompait, que DIEU avait joué des gobelets, qu'il

avait donné tous les instrumens de la vie & de la sensation aux animaux, afin qu'ils n'eussent ni sensation, ni vie proprement dite. Mais je ne sais quels prétendus philosophes, pour répondre à la chimère de *Descartes*, se jetèrent dans la chimère opposée; ils donnèrent libéralement de l'esprit pur aux crapauds & aux insectes; *in vitium ducit culpæ fuga.*

Entre ces deux folies, l'une qui ôte le sentiment aux organes du sentiment, l'autre qui loge un pur esprit dans une punaise, on imagina un milieu; c'est l'instinct; & qu'est-ce que l'instinct? Oh, oh! c'est une forme substantielle; c'est une forme plastique; c'est un je ne sais quoi; c'est de l'instinct. Je serai de votre avis, tant que vous appellerez la plupart des choses *je ne sais quoi;* tant que votre philosophie commencera & finira par *je ne sais;* mais quand vous affirmerez, je vous dirai avec *Prior* dans son poëme sur la vanité du monde :

Osez-vous assigner, pédans insupportables,
Une cause diverse à des effets semblables?
Avez-vous mesuré cette mince cloison
Qui semble séparer l'instinct de la raison?
Vous êtes mal pourvus & de l'un & de l'autre.
Aveugles insensés, quelle audace est la vôtre?
L'orgueil est votre instinct. Conduirez-vous nos pas
Dans ces chemins glissans que vous ne voyez pas?

L'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie s'explique ainsi : „ Je me représente l'ame des bêtes comme „ une substance immatérielle & intelligente, mais de „ quelle espèce? Ce doit être, ce me semble, un

„ principe actif qui a des ſenſations, & qui n'a que „ cela..... Si nous réfléchiſſons ſur la nature de „ l'ame des bêtes, elle ne nous fournit rien de ſon „ fonds qui nous porte à croire que ſa ſpiritualité la „ ſauvera de l'anéantiſſement. „

Je n'entends pas comment on ſe repréſente une ſubſtance immatérielle. Se repréſenter quelque choſe, c'eſt s'en faire une image; & juſqu'à préſent perſonne n'a pu peindre l'eſprit. Je veux que, par le mot *repréſente*, l'auteur entende, *je conçois;* pour moi, j'avoue que je ne le conçois pas. Je conçois encore moins qu'une ame ſpirituelle ſoit anéantie, parce que je ne conçois ni la création ni le néant; parce que je n'ai jamais aſſiſté au conſeil de DIEU; parce que je ne ſais rien du tout du principe des choſes.

Si je veux prouver que l'ame eſt un être réel, on m'arrête en me diſant que c'eſt une faculté. Si j'affirme que c'eſt une faculté, & que j'ai celle de penſer, on me répond que je me trompe; que DIEU, le maître éternel de toute la nature, fait tout en moi, & dirige toutes mes actions & toutes mes penſées; que ſi je produiſais mes penſées, je ſaurais celles que j'aurai dans une minute; que je ne le ſais jamais; que je ne ſuis qu'un automate à ſenſations & à idées, néceſſairement dépendant, & entre les mains de l'Etre ſuprême, infiniment plus ſoumis à lui que l'argile ne l'eſt au potier.

J'avoue donc mon ignorance; j'avoue que quatre mille tomes de métaphyſique ne nous enſeigneront pas ce que c'eſt que notre ame.

Un philoſophe orthodoxe diſait à un philoſophe hétérodoxe : Comment avez-vous pu parvenir à

imaginer que l'ame eſt mortelle de ſa nature, & qu'elle n'eſt éternelle que par la pure volonté de DIEU? Par mon expérience, dit l'autre. — Comment! eſt-ce que vous êtes mort? — Oui; fort ſouvent. Je tombais en épilepſie dans ma jeuneſſe, & je vous aſſure que j'étais parfaitement mort pendant pluſieurs heures. Nulle ſenſation, nul ſouvenir même du moment où j'étais tombé. Il m'arrive à préſent la même choſe preſque toutes les nuits. Je ne ſens jamais préciſément le moment où je m'endors; mon ſommeil eſt abſolument ſans rêves. Je ne peux imaginer que par conjectures combien de temps j'ai dormi. Je ſuis mort régulièrement ſix heures en vingt-quatre. C'eſt le quart de ma vie.

L'orthodoxe alors lui ſoutint qu'il penſait toujours pendant ſon ſommeil ſans qu'il en fût rien. L'hétérodoxe lui répondit : Je crois par la révélation que je penſerai toujours dans l'autre vie; mais je vous aſſure que je penſe rarement dans celle-ci.

L'orthodoxe ne ſe trompait pas en aſſurant l'immortalité de l'ame, puiſque la foi & la raiſon démontrent cette vérité; mais il pouvait ſe tromper en aſſurant qu'un homme endormi penſe toujours.

Locke avouait franchement qu'il ne penſait pas toujours quand il dormait: un autre philoſophe a dit: *Le propre de l'homme eſt de penſer; mais ce n'eſt pas ſon eſſence.*

Laiſſons à chaque homme la liberté & la conſolation de ſe chercher ſoi-même, & de ſe perdre dans ſes idées.

Cependant il eſt bon de ſavoir qu'en 1730 un philoſophe (*) eſſuya une perſécution aſſez forte pour avoir

(*) M. de *Voltaire*.

avoué, avec *Locke*, que son entendement n'était pas exercé tous les momens du jour & de la nuit, de même qu'il ne se servait pas à tout moment de ses bras & de ses jambes. Non-seulement l'ignorance de cour le persécuta, mais l'ignorance maligne de quelques prétendus littérateurs se déchaîna contre le persécuté. Ce qui n'avait produit en Angleterre que quelques disputes philosophiques, produisit en France les plus lâches atrocités; un Français fut la victime de *Locke*.

Il y a eu toujours dans la fange de notre littérature plus d'un de ces misérables qui ont vendu leur plume, & cabalé contre leurs bienfaiteurs même. Cette remarque est bien étrangère à l'article *Ame;* mais faudrait-il perdre une occasion d'effrayer ceux qui se rendent indignes du nom d'homme de lettres, qui prostituent le peu d'esprit & de conscience qu'ils ont à un vil intérêt, à une politique chimérique, qui trahissent leurs amis pour flatter des sots, qui broient en secret la ciguë dont l'ignorant puissant & méchant veut abreuver des citoyens utiles?

Arriva-t-il jamais dans la véritable Rome qu'on dénonçât aux consuls un *Lucrèce* pour avoir mis en vers le système d'*Epicure?* un *Cicéron* pour avoir écrit plusieurs fois qu'après la mort on ne ressent aucune douleur? qu'on accusât un *Pline*, un *Varron*, d'avoir eu des idées particulières sur la Divinité? La liberté de penser fut illimitée chez les Romains. Les esprits durs, jaloux, & rétrécis, qui se sont efforcés d'écraser parmi nous cette liberté, mère de nos connaissances, & premier ressort de l'entendement humain, ont prétexté des dangers chimériques. Ils n'ont pas songé que les Romains, qui poussaient cette liberté beaucoup

plus loin que nous, n'en ont pas moins été nos vainqueurs, nos législateurs, & que les disputes de l'école n'ont pas plus de rapport au gouvernement que le tonneau de *Diogène* n'en eut avec les victoires d'*Alexandre*.

Cette leçon vaut bien une leçon sur l'ame; nous aurons peut-être plus d'une occasion d'y revenir.

Enfin, en adorant DIEU de toute notre ame, confessons toujours notre profonde ignorance sur cette ame, sur cette faculté de sentir & de penser que nous tenons de sa bonté infinie. Avouons que nos faibles raisonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation & à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la nature est inconnue, à perfectionner les sciences qui sont l'objet de l'Encyclopédie, comme les horlogers emploient des ressorts dans leurs montres, sans savoir ce que c'est que le ressort.

SECTION IV.

Sur l'ame, & sur nos ignorances.

IL est dit dans la Genèse: DIEU *souffla au visage de l'homme un souffle de vie, & il devint ame vivante; & l'ame des animaux est dans le sang; & ne tuez point mon ame* &c.

Ainsi l'ame était prise en général pour l'origine & la cause de la vie, pour la vie même. C'est pourquoi certaines nations croyaient, sans raisonner, que quand la vie se dissipait, l'ame se dissipait de même.

Si l'on peut démêler quelque chose dans le chaos des histoires anciennes, il semble qu'au moins les Egyptiens furent les premiers qui eurent la sagacité de distinguer l'intelligence & l'ame; & les Grecs

apprirent d'eux à distinguer aussi leur *noüs*, leur *pneuma*, leur *skia*.

Les Latins, à leur exemple, distinguèrent *animus* & *anima*, & nous enfin nous avons eu aussi notre ame & notre entendement. Mais ce qui est le principe de notre vie, ce qui est le principe de nos pensées, sont-ce deux choses différentes? est-ce le même être? Ce qui nous fait digérer, & ce qui nous donne des sensations & de la mémoire, ressemble-t-il à ce qui est dans les animaux la cause de leurs sensations & de leur mémoire?

C'est-là l'éternel objet des disputes des hommes; je dis l'éternel objet, car n'ayant point de notions primitives dont nous puissions descendre dans cet examen, nous ne pouvons que nager & nous débattre dans une mer de doutes. Faibles & malheureuses machines à qui DIEU daigne communiquer le mouvement pendant les deux momens de notre existence, qui de nous a pu apercevoir la main qui nous soutient sur ces abymes?

Sur la foi de nos connaissances acquises, nous avons osé mettre en question si l'ame est créée avant nous, si elle arrive du néant dans notre corps? à quel âge elle est venue se placer entre une vessie & les intestins *cæcum* & *rectum*? si elle y a reçu ou apporté quelques idées, & quelles sont ces idées? si après nous avoir animés quelques momens, son essence est de vivre après nous dans l'éternité sans l'intervention de DIEU même? si étant esprit, & DIEU étant esprit, ils sont l'un & l'autre d'une nature semblable? (*k*)

(*k*) Ce n'était pas sans doute l'opinion de *saint Augustin* qui, dans le liv. VIII de *la Cité de* DIEU, s'exprime ainsi: *Que ceux-là se taisent qui n'ont pas osé, à la vérité, dire que* DIEU *est un corps, mais qui ont cru*

Ces queſtions paraiſſent ſublimes; que ſont-elles? des queſtions d'aveugles-nés ſur la lumière.

Quand nous voulons connaître groſſièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuſet; mais avons-nous un creuſet pour y mettre l'ame?

Que nous ont appris tous les philoſophes anciens & modernes? un enfant eſt plus ſage qu'eux; il ne penſe pas à ce qu'il ne peut concevoir.

Qu'il eſt triſte, direz-vous, pour notre inſatiable curioſité, pour notre ſoif intariſſable du bien-être, de nous ignorer ainſi! j'en conviens, & il y a des choſes encore plus triſtes; mais je vous répondrai:

Sors tua mortalis, non eſt mortale quod optas.

Tes deſtins ſont d'un homme, & tes vœux ſont d'un Dieu.

Il paraît, encore une fois, que la nature de tout principe des choſes eſt le ſecret du Créateur. Comment les airs portent-ils des ſons? comment ſe forment les animaux? comment quelques-uns de nos membres obéiſſent-ils conſtamment à nos volontés? quelle main place des idées dans notre mémoire, les y garde comme dans un regiſtre, & les en tire tantôt à notre gré & tantôt malgré nous? Notre nature, celle de l'univers, celle de la moindre plante, tout eſt plongé pour nous dans un gouffre de ténèbres.

L'homme eſt un être agiſſant, ſentant & penſant: voilà tout ce que nous en ſavons: il ne nous eſt donné

que nos ames ſont de même nature que lui. Ils n'ont pas été frappés de l'extrême mutabilité de notre ame qu'il n'eſt pas permis d'attribuer à DIEU.

» Cedant & illi quos quidem puduit dicere DEUM corpus eſſe, » verumtamen ejuſdem naturæ, cujus ille eſt, animos noſtros eſſe » putaverunt; ita non eos movet tanta mutabilitas animæ, quam DEI » naturæ tribuere nefas eſt. «

de connaître ni ce qui nous rend ſentans & penſans, ni ce qui nous fait agir, ni ce qui nous fait être. La faculté agiſſante eſt auſſi incompréhenſible pour nous que la faculté penſante. La difficulté eſt moins de concevoir comment ce corps de fange a des ſentimens & des idées, que de concevoir comment un être, quel qu'il ſoit, a des idées & des ſentimens.

Voilà d'un côté l'ame d'*Archimède*, de l'autre celle d'un imbécille; ſont-elles de même nature? Si leur eſſence eſt de penſer, elles penſent toujours, & indépendamment du corps qui ne peut agir ſans elles. Si elles penſent par leur propre nature, l'eſpèce d'une ame qui ne peut faire une règle d'arithmétique ſera-t-elle la même que celle qui a meſuré les cieux? Si ce ſont les organes du corps qui ont fait penſer *Archimède*, pourquoi mon idiot mieux conſtitué qu'*Archimède*, plus vigoureux, digérant mieux, feſant mieux toutes ſes fonctions, ne penſe-t-il point? C'eſt, dites-vous, que ſa cervelle n'eſt pas ſi bonne. Mais vous le ſuppoſez; vous n'en ſavez rien. On n'a jamais trouvé de différences entre les cervelles ſaines qu'on a diſſéquées; il eſt même très-vraiſemblable que le cervelet d'un ſot ſera en meilleur état que celui d'*Archimède* qui a fatigué prodigieuſement, & qui pourrait être uſé & raccourci.

Concluons donc ce que nous avons déjà conclu, que nous ſommes des ignorans ſur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui ſont les ſuffiſans, ils ſont fort au-deſſous des ſinges.

Diſputez maintenant, colériques argumentans; préſentez des requêtes les uns contre les autres; dites des injures, prononcez vos ſentences, vous qui ne ſavez pas un mot de la queſtion.

SECTION V.

Du paradoxe de Warburton sur l'immortalité de l'ame.

WARBURTON éditeur & commentateur de *Shakespeare*, & évêque de Glocester, usant de la liberté anglaise, & abusant de la coutume de dire des injures à ses adversaires, a composé quatre volumes pour prouver que l'immortalité de l'ame n'a jamais été annoncée dans le Pentateuque, & pour conclure de cette preuve même que la mission de *Moïse*, qu'il appelle *légation*, est divine. Voici le précis de son livre qu'il donne lui-même, pages 7 & 8 du premier tome.

1°. *La doctrine d'une vie à venir, des récompenses & des châtimens après la mort, est nécessaire à toute société civile.*

2°. *Tout le genre-humain*, (& c'est en quoi il se trompe) *& spécialement les plus sages & les plus savantes nations de l'antiquité, se sont accordés à croire & à enseigner cette doctrine.*

3°. *Elle ne peut se trouver en aucun endroit de la loi de Moïse; donc la loi de Moïse est d'un original divin; ce que je vais prouver par les deux syllogismes suivans.*

PREMIER SYLLOGISME.

Toute religion, toute société qui n'a pas l'immortalité de l'ame pour son principe, ne peut être soutenue que par une providence extraordinaire; la religion juive n'avait pas l'immortalité de l'ame pour principe; donc la religion juive était soutenue par une providence extraordinaire.

SECOND SYLLOGISME.

Les anciens législateurs ont tous dit qu'une religion qui n'enseignerait pas l'immortalité de l'ame, ne pouvait être soutenue que par une providence extraordinaire; Moïse a institué une religion qui n'est pas fondée sur l'immortalité de l'ame; donc Moïse croyait sa religion maintenue par une providence extraordinaire.

Ce qui est bien plus extraordinaire, c'est cette assertion de *Warburton*, qu'il a mise en gros caractère à la tête de son livre. On lui a reproché souvent l'extrême témérité & la mauvaise foi avec laquelle il ose dire que tous les anciens législateurs ont cru qu'une religion qui n'est pas fondée sur les peines & les récompenses après la mort, ne peut être soutenue que par une providence extraordinaire; il n'y en a pas un seul qui l'ait jamais dit. Il n'entreprend pas même d'en apporter aucun exemple dans son énorme livre farci d'une immense quantité de citations, qui toutes sont étrangères à son sujet. Il s'est enterré sous un amas d'auteurs grecs & latins, anciens & modernes, de peur qu'on ne pénétrât jusqu'à lui à travers une multitude horrible d'enveloppes. Lorsqu'enfin la critique a fouillé jusqu'au fond, il est ressuscité d'entre tous ces morts pour charger d'outrages tous ses adversaires.

Il est vrai que vers la fin de son quatrième volume, après avoir marché par cent labyrinthes, & s'être battu avec tous ceux qu'il a rencontrés en chemin, il vient enfin à sa grande question qu'il avait laissée là. Il s'en prend au livre de *Job* qui passe chez les savans pour l'ouvrage d'un Arabe, & il veut prouver que *Job* ne croyait point l'immortalité de l'ame. Ensuite il explique

à sa façon tous les textes de l'Ecriture par lesquels on a voulu combattre son sentiment.

Tout ce qu'on en doit dire, c'est que, s'il avait raison, ce n'était pas à un évêque d'avoir ainsi raison. Il devait sentir qu'on en pouvait tirer des conséquences trop dangereuses; (*l*) mais il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde. Cet homme, qui est devenu délateur & persécuteur, n'a été fait évêque par la protection d'un ministre d'Etat, qu'immédiatement après avoir fait son livre.

A Salamanque, à Coimbre, à Rome, il aurait été obligé de se rétracter & de demander pardon. En Angleterre il est devenu pair du royaume avec cent mille livres de rente; c'était de quoi adoucir ses mœurs.

SECTION VI.

Du besoin de la révélation.

LE plus grand bienfait dont nous soyons redevables au nouveau testament, c'est de nous avoir révélé l'immortalité de l'ame. C'est donc bien vainement que ce *Warburton* a voulu jeter des nuages sur cette importante

(*l*) On les a tirées en effet ces dangereuses conséquences. On lui a dit : La créance de l'ame immortelle est nécessaire ou non. Si elle n'est pas nécessaire, pourquoi JESUS-CHRIST l'a-t-il annoncée? Si elle est nécessaire, pourquoi *Moïse* n'en a-t-il pas fait la base de sa religion? Ou *Moïse* était instruit de ce dogme, ou il ne l'était pas. S'il l'ignorait, il était indigne de donner des lois. S'il la savait & la cachait, quel nom voulez-vous qu'on lui donne? De quelque côté que vous vous tourniez, vous tombez dans un abyme qu'un évêque ne devait pas ouvrir. Votre dédicace aux francs-pensans, vos fades plaisanteries avec eux, & vos bassesses auprès de milord *Hardwicke* ne vous sauveront pas de l'opprobre dont vos contradictions continuelles vous ont couvert; & vous apprendrez que, quand on dit des choses hardies, il faut les dire modestement.

vérité, en repréſentant continuellement dans ſa légation de *Moïſe*, *que les anciens Juifs n'avaient aucune connaiſſance de ce dogme néceſſaire, & que les Saducéens ne l'admettaient pas du temps de notre Seigneur* JESUS.

Il interprète à ſa manière les propres mots qu'on fait prononcer à JESUS-CHRIST. (*m*) *N'avez-vous pas lu ces paroles que* DIEU *vous a dites : Je ſuis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Iſaac, & le Dieu de Jacob : or* DIEU *n'eſt pas le Dieu des morts, mais des vivans.* Il donne à la parabole du mauvais riche un ſens contraire à celui de toutes les Egliſes. *Sherlok* évêque de Londres, & vingt autres ſavans l'ont réfuté. Les philoſophes anglais même lui ont reproché combien il eſt ſcandaleux dans un évêque anglican de manifeſter une opinion ſi contraire à l'Egliſe anglicane; & cet homme après cela s'aviſe de traiter les gens d'impies : ſemblable au perſonnage d'*Arlequin*, dans la comédie du *Dévaliſeur de maiſons*, qui, après avoir jeté les meubles par la fenêtre, voyant un homme qui en emportait quelques-uns, cria de toutes ſes forces : Au voleur.

Il faut d'autant plus bénir la révélation de l'immortalité de l'ame, & des peines & des récompenſes après la mort, que la vaine philoſophie des hommes en a toujours douté. Le grand *Céſar* n'en croyait rien; il s'en expliqua clairement en plein ſénat lorſque, pour empêcher qu'on fît mourir *Catilina*, il repréſenta que la mort ne laiſſait à l'homme aucun ſentiment, que tout mourait avec lui; & perſonne ne réfuta cette opinion.

L'empire romain était partagé entre deux grandes ſectes principales; celle d'*Epicure* qui affirmait que la

(*m*) *Saint Matthieu*, chap. XXII, v. 31 & 32.

Divinité était inutile au monde, & que l'ame périt avec le corps; & celle des ſtoïciens qui regardaient l'ame comme une portion de la Divinité, laquelle après la mort ſe réuniſſait à ſon origine, au grand tout dont elle était émanée. Ainſi, ſoit que l'on crût l'ame mortelle, ſoit qu'on la crût immortelle, toutes les ſectes ſe réuniſſaient à ſe moquer des peines & des récompenſes après la mort.

Il nous reſte encore cent monumens de cette croyance des Romains. C'eſt en vertu de ce ſentiment profondément gravé dans tous les cœurs, que tant de héros & tant de ſimples citoyens romains ſe donnèrent la mort ſans le moindre ſcrupule; ils n'attendaient point qu'un tyran les livrât à des bourreaux.

Les hommes les plus vertueux même, & les plus perſuadés de l'exiſtence d'un Dieu, n'eſpéraient alors aucune récompenſe, & ne craignaient aucune peine. Nous verrons à l'article *Apocryphe* que *Clément*, qui fut depuis pape & ſaint, commença par douter lui-même de ce que les premiers chrétiens diſaient d'une autre vie, & qu'il conſulta *St Pierre* à Céſarée. Nous ſommes bien loin de croire que *St Clément* ait écrit cette hiſtoire qu'on lui attribue; mais elle fait voir quel beſoin avait le genre-humain d'une révélation préciſe. Tout ce qui peut nous ſurprendre, c'eſt qu'un dogme ſi réprimant & ſi ſalutaire ait laiſſé en proie à tant d'horribles crimes des hommes qui ont ſi peu de temps à vivre, & qui ſe voient preſſés entre deux éternités.

SECTION

SECTION VII.

Ames des sots & des monstres.

UN enfant mal conformé naît absolument imbécille, n'a point d'idées, vit sans idées ; & on en a vu de cette espèce. Comment définira-t-on cet animal? des docteurs ont dit que c'est quelque chose entre l'homme & la bête ; d'autres ont dit qu'il avait une ame sensitive, mais non pas une ame intellectuelle. Il mange, il boit, il dort, il veille, il a des sensations ; mais il ne pense pas.

Y a-t-il pour lui une autre vie, n'y en a-t-il point? le cas a été proposé, & n'a pas encore été entièrement résolu.

Quelques-uns ont dit que cette créature devait avoir une ame, parce que son père & sa mère en avaient une. Mais par ce raisonnement on prouverait que si elle était venue au monde sans nez, elle serait réputée en avoir un, parce que son père & sa mère en avaient.

Une femme accouche, son enfant n'a point de menton, son front est écrasé & un peu noir, son nez est effilé & pointu, ses yeux sont ronds, sa mine ne ressemble pas mal à celle d'une hirondelle ; cependant il a le reste du corps fait comme nous. Les parens le font baptiser à la pluralité des voix. Il est décidé homme & possesseur d'une ame immortelle. Mais si cette petite figure ridicule a des ongles pointus, la bouche faite en bec, il est déclaré monstre, il n'a point d'ame, on ne le baptise pas.

On sait qu'il y eut à Londres en 1726 une femme qui accouchait tous les huit jours d'un lapereau. On ne

fesait nulle difficulté de refuser le baptême à cet enfant, malgré la folie épidémique qu'on eut pendant trois semaines à Londres de croire qu'en effet cette pauvre friponne fesait des lapins de garenne. Le chirurgien qui l'accouchait, nommé *St André*, jurait que rien n'était plus vrai, & on le croyait. Mais quelle raison avaient les crédules pour refuser une ame aux enfans de cette femme? elle avait une ame, ses enfans devaient en être pourvus aussi; soit qu'ils eussent des mains, soit qu'ils eussent des pattes, soit qu'ils fussent nés avec un petit museau ou avec un visage: l'Etre suprême ne peut-il pas accorder le don de la pensée & de la sensation à un petit je ne sais quoi, né d'une femme, figuré en lapin, aussi-bien qu'à un petit je ne sais quoi, figuré en homme? L'ame qui était prête à se loger dans le fœtus de cette femme, s'en retournera-t-elle à vide?

Locke observe très-bien, à l'égard des monstres, qu'il ne faut pas attribuer l'immortalité à l'extérieur d'un corps; que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dit-il, n'est pas plus attachée à la forme de son visage ou de sa poitrine, qu'à la manière dont sa barbe est faite, ou dont son habit est taillé.

Il demande quelle est la juste mesure de difformité à laquelle vous pouvez reconnaître qu'un enfant a une ame ou n'en a point? quel est le degré précis auquel il doit être déclaré monstre & privé d'ame?

On demande encore ce que serait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques? il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles? déméritent-elles? que faire de leur esprit pur?

Que penser d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très-bien conformé? Les uns disent qu'il a deux ames

puiſqu'il eſt muni de deux glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *ſenſorium commune*. Les autres répondent qu'on ne peut avoir deux ames quand on n'a qu'une poitrine & un nombril. (1)

Enfin, on a fait tant de queſtions ſur cette pauvre ame humaine, que s'il fallait les déduire toutes, cet examen de ſa propre perſonne lui cauſerait le plus inſupportable ennui. Il lui arriverait ce qui arriva au cardinal de *Polignac* dans un conclave. Son intendant, laſſé de n'avoir jamais pu lui faire arrêter ſes comptes, fit le voyage de Rome, & vint à la petite fenêtre de ſa cellule chargé d'une immenſe liaſſe de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin, voyant qu'on ne lui répondait rien, il avança la tête. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames partiront avant que leurs intendans les aient miſes au fait: mais ſoyons juſtes devant DIEU, quelque ignorans que nous ſoyons, nous & nos intendans.

Voyez dans les lettres de *Memmius* ce que l'on dit de l'ame. (*)

SECTION VIII.

IL faut que je l'avoue, lorſque j'ai examiné l'infaillible *Ariſtote*, le docteur évangélique, le divin *Platon*,

(1) M. le chevalier d'*Angos*, ſavant aſtronome, a obſervé avec ſoin pendant pluſieurs jours un lézard à deux têtes; & il s'eſt aſſuré que le lézard avait *deux volontés* indépendantes, dont chacune avait un pouvoir preſque égal ſur le corps qui était unique. Quand on préſentait au lezard un morceau de pain, de manière qu'il ne pût le voir que d'une tête, cette tête voulait aller chercher le pain, & l'autre voulait que le corps reſtât en repos.

(*) *Oeuvres philoſophiques*, tome I.

j'ai pris toutes ces épithètes pour des ſobriquets. Je n'ai vu dans tous les philoſophes qui ont parlé de l'ame humaine, que des aveugles pleins de témérité & de babil, qui s'efforcent de perſuader qu'ils ont une vue d'aigle, & d'autres curieux & fous qui les croient ſur leur parole, & qui s'imaginent auſſi de voir quelque choſe.

Je ne feindrai point de mettre au rang de ces maîtres d'erreurs, *Deſcartes* & *Mallebranche*. Le premier nous aſſure que l'ame de l'homme eſt une ſubſtance dont l'eſſence eſt de penſer, qui penſe toujours, & qui s'occupe, dans le ventre de la mère, de belles idées métaphyſiques & de beaux axiomes généraux qu'elle oublie enſuite.

Pour le père *Mallebranche*, il eſt bien perſuadé que nous voyons tout en DIEU; il a trouvé des partiſans, parce que les fables les plus hardies ſont celles qui ſont le mieux reçues de la faible imagination des hommes. Pluſieurs philoſophes ont donc fait le roman de l'ame; enfin c'eſt un ſage qui en a écrit modeſtement l'hiſtoire. Je vais faire l'abrégé de cette hiſtoire, ſelon que je l'ai conçue. Je ſais fort bien que tout le monde ne conviendra pas des idées de *Locke*: il ſe pourrait bien faire que *Locke* eût raiſon contre *Deſcartes* & *Mallebranche*, & qu'il eût tort contre la ſorbonne; je parle ſelon les lumières de la philoſophie, non ſelon les révélations de la foi.

Il ne m'appartient que de penſer humainement; les théologiens décident divinement, c'eſt tout autre choſe: la raiſon & la foi ſont de nature contraire. En un mot, voici un petit précis de *Locke* que je cenſurerais ſi j'étais théologien, & que j'adopte pour

un moment comme hypothèse, comme conjecture de simple philosophie. Humainement parlant, il s'agit de savoir ce que c'est que l'ame.

1°. Le mot d'ame est de ces mots que chacun prononce sans l'entendre : nous n'entendons que les choses dont nous avons une idée; nous n'avons point d'idée d'ame, d'esprit; donc nous ne l'entendons point.

2°. Il nous a donc plu d'appeler ame cette faculté de sentir & de penser, comme nous appelons vie la faculté de vivre, & volonté la faculté de vouloir.

Des raisonneurs sont venus ensuite, & ont dit : L'homme est composé de matière & d'esprit; la matière est étendue & divisible; l'esprit n'est ni étendu ni divisible; donc il est, disent-ils, d'une autre nature. C'est un assemblage d'êtres qui ne sont point faits l'un pour l'autre, & que DIEU unit malgré leur nature. Nous voyons peu le corps, nous ne voyons point l'ame; elle n'a point de parties, donc elle est éternelle : elle a des idées pures & spirituelles; donc elle ne les reçoit point de la matière : elle ne les reçoit point non plus d'elle-même; donc DIEU les lui donne; donc elle apporte en naissant les idées de DIEU, de l'infini, & toutes les idées générales.

Toujours humainement parlant, je réponds à ces messieurs qu'ils sont bien savans. Ils nous disent d'abord qu'il y a une ame, & puis ce que ce doit être. Ils prononcent le nom de matière, & décident ensuite nettement ce qu'elle est. Et moi je leur dis : Vous ne connaissez ni l'esprit ni la matière. Par l'esprit, vous ne pouvez imaginer que la faculté de penser; par la matière, vous ne pouvez entendre qu'un certain assemblage de qualités, de couleurs, d'étendues, de

solidités ; & il vous a plu d'appeler cela matière, & vous avez assigné les limites de la matière & de l'ame, avant d'être sûrs seulement de l'existence de l'une & de l'autre.

Quant à la matière, vous enseignez gravement qu'il n'y a en elle que l'étendue & la solidité ; & moi je vous dis modestement qu'elle est capable de mille propriétés que ni vous ni moi ne connaissons pas. Vous dites que l'ame est indivisible, éternelle ; & vous supposez ce qui est en question. Vous êtes à-peu-près comme un régent de collége, qui, n'ayant vu d'horloge de sa vie, aurait tout-d'un-coup entre ses mains une montre d'Angleterre à répétition. Cet homme bon péripatéticien est frappé de la justesse avec laquelle les aiguilles divisent & marquent les temps, & encore plus étonné qu'un bouton poussé par le doigt, sonne précisément l'heure que l'aiguille marque. Mon philosophe ne manque pas de prouver qu'il y a dans cette machine une ame qui la gouverne & qui en mene les ressorts. Il démontre savamment son opinion par la comparaison des anges qui font aller les sphères célestes, & il fait soutenir dans la classe de belles thèses sur l'ame des montres. Un de ses écoliers ouvre la montre ; on n'y voit que des ressorts, & cependant on soutient toujours le système de l'ame des montres, qui passe pour démontré. Je suis cet écolier ouvrant la montre que l'on appelle homme, & qui, au lieu de définir hardiment ce que nous n'entendons point, tâche d'examiner par degrés ce que nous voulons connaître.

Prenons un enfant à l'instant de sa naissance, & suivons pas à pas les progrès de son entendement.

Vous me faites l'honneur de m'apprendre que DIEU a pris la peine de créer une ame pour aller loger dans ce corps lorſqu'il a environ ſix ſemaines; que cette ame à ſon arrivée eſt pourvue des idées métaphyſiques; connaiſſant donc l'eſprit, les idées abſtraites, l'infini fort clairement; étant, en un mot, une très-ſavante perſonne. Mais malheureuſement elle ſort de l'uterus avec une ignorance craſſe; elle a paſſé dix-huit mois à ne connaître que le teton de ſa nourrice; & lorſqu'à l'âge de vingt ans on veut faire reſſouvenir cette ame de toutes les idées ſcientifiques qu'elle avait quand elle s'eſt unie à ſon corps, elle eſt ſouvent ſi bouchée qu'elle n'en peut concevoir aucune. Il y a des peuples entiers qui n'ont jamais eu une ſeule de ces idées. En vérité, à quoi penſait l'ame de *Deſcartes* & de *Mallebranche*, quand elle imagina de telles rêveries? Suivons donc l'idée du petit enfant, ſans nous arrêter aux imaginations des philoſophes.

Le jour que ſa mère eſt accouchée de lui & de ſon ame, il eſt né dans la maiſon un chien, un chat, & un ſerin. Au bout de dix-huit mois je fais du chien un excellent chaſſeur; à un an le ſerin ſiffle un air; le chat, au bout de ſix ſemaines, fait déjà tous ſes tours; & l'enfant, au bout de quatre ans, ne ſait rien. Moi, homme groſſier, témoin de cette prodigieuſe différence, & qui n'ai jamais vu d'enfant, je crois d'abord que le chat, le chien, & le ſerin, ſont des créatures très-intelligentes, & que le petit enfant eſt un automate. Cependant petit-à-petit je m'aperçois que cet enfant a des idées, de la mémoire; qu'il a les mêmes paſſions que ces animaux; & alors j'avoue qu'il eſt comme eux une créature raiſonnable. Il me

communique différentes idées par quelques paroles qu'il a appriſes, de même que mon chien par des cris diverſifiés me fait exactement connaître ſes divers beſoins. J'aperçois qu'à l'âge de ſix ou ſept ans l'enfant combine dans ſon petit cerveau preſqu'autant d'idées que mon chien de chaſſe dans le ſien; enfin, il atteint avec l'âge un nombre infini de connaiſſances. Alors que dois-je penſer de lui? irai-je croire qu'il eſt d'une nature tout-à-fait différente? Non, ſans doute; car vous voyez d'un côté un imbécille, & de l'autre un *Newton*: vous prétendez qu'ils ſont pourtant d'une même nature, & qu'il n'y a de la différence que du plus au moins. Pour mieux m'aſſurer de la vraiſemblance de mon opinion probable, j'examine mon chien & mon enfant pendant leur veille & leur ſommeil. Je les fais ſaigner l'un & l'autre outre meſure; alors leurs idées ſemblent s'écouler avec le ſang. Dans cet état je les appelle, ils ne me répondent plus; & ſi je leur tire encore quelques palettes, mes deux machines, qui avaient auparavant des idées en très-grand nombre, & des paſſions de toute eſpèce, n'ont plus aucun ſentiment. J'examine enſuite mes deux animaux pendant qu'ils dorment; je m'aperçois que le chien, après avoir trop mangé, a des rêves; il chaſſe, il crie après la proie. Mon jeune enfant étant dans le même état, parle à ſa maîtreſſe, & fait l'amour en ſonge. Si l'un & l'autre ont mangé modérément, ni l'un ni l'autre ne rêve; enfin, je vois que leur faculté de ſentir, d'apercevoir, d'exprimer leurs idées, s'eſt développée en eux petit-à-petit, & s'affaiblit auſſi par degrés. J'aperçois en eux plus de rapports cent fois que je n'en trouve entre tel homme d'eſprit & tel homme abſolument imbécille. Quelle eſt

donc l'opinion que j'aurai de leur nature? celle que tous les peuples ont imaginée d'abord avant que la politique égyptienne imaginât la ſpiritualité, l'immortalité de l'ame. Je ſoupçonnerai même, avec bien de l'apparence, qu'*Archimede* & une taupe ſont de la même eſpèce, quoique d'un genre différent; de même qu'un chêne & un grain de moutarde ſont formés pas les mêmes principes, quoique l'un ſoit un grand arbre, & l'autre une petite plante. Je penſerai que DIEU a donné des portions d'intelligence à des portions de matière organiſée pour penſer: je croirai que la matière a des ſenſations à proportion de la fineſſe de ſes ſens; que ce ſont eux qui les proportionnent à la meſure de nos idées: je croirai que l'huître à l'écaille a moins de ſenſations & de ſens, parce qu'ayant l'ame attachée à ſon écaille, cinq ſens lui ſeraient inutiles. Il y a beaucoup d'animaux qui n'ont que deux ſens; nous en avons cinq, ce qui eſt bien peu de choſe. Il eſt à croire qu'il eſt dans d'autres mondes d'autres animaux qui jouiſſent de vingt ou trente ſens, & que d'autres eſpeces encore plus parfaites ont des ſens à l'infini.

Il me paraît que voilà la manière la plus naturelle d'en raiſonner, c'eſt-à-dire de deviner & de ſoupçonner certainement. Il s'eſt paſſé bien du temps avant que les hommes aient été aſſez ingénieux pour imaginer un être inconnu qui eſt nous, qui fait tout en nous, qui n'eſt pas tout-à-fait nous, & qui vit après nous. Auſſi n'eſt-on venu que par degrés à concevoir une idée ſi hardie. D'abord ce mot *ame* a ſignifié la vie, & a été commun pour nous & pour les autres animaux: enſuite notre orgueil nous a fait une ame à part, & nous a fait imaginer une forme ſubſtantielle

pour les autres créatures. Cet orgueil humain demande ce que c'eſt donc que ce pouvoir d'apercevoir & de ſentir, qu'il appelle *ame* dans l'homme, & *inſtinct* dans la brute. Je ſatisferai à cette queſtion quand les phyſiciens m'auront appris ce que c'eſt que le *ſon*, la *lumière*, l'*eſpace*, le *corps*, le *temps*. Je dirai, dans l'eſprit du ſage *Locke*: La philoſophie conſiſte à s'arrêter quand le flambeau de la phyſique nous manque. J'obſerve les effets de la nature; mais je vous avoue que je ne conçois pas plus que vous les premiers principes. Tout ce que je ſais, c'eſt que je ne dois pas attribuer à pluſieurs cauſes, ſurtout à des cauſes inconnues, ce que je puis attribuer à une cauſe connue: or, je puis attribuer à mon corps la faculté de penſer & de ſentir; donc je ne dois pas chercher cette faculté de penſer & de ſentir dans une autre ſubſtance appelée *ame* ou *eſprit*, dont je ne puis avoir la moindre idée. Vous vous récriez à cette propoſition: vous trouvez donc de l'irréligion à oſer dire que le corps peut penſer? Mais que diriez-vous, répondrait *Locke*, ſi c'eſt vous-même qui êtes ici coupable d'irréligion, vous qui oſez borner la puiſſance de DIEU? Quel eſt l'homme ſur la terre qui peut aſſurer, ſans une impiété abſurde, qu'il eſt impoſſible à DIEU de donner à la matière le ſentiment & le penſer? Faibles & hardis que vous êtes, vous avancez que la matière ne penſe point, parce que vous ne concevez pas qu'une matière, quelle qu'elle ſoit, penſe.

Grands philoſophes, qui décidez du pouvoir de DIEU, & qui dites que DIEU peut d'une pierre faire un ange, ne voyez-vous pas que, ſelon vous-mêmes, DIEU ne ferait en ce cas que donner à une pierre la puiſſance de penſer? car ſi la matière de la pierre ne

reſtait pas, ce ne ſerait plus une pierre, ce ſerait une pierre anéantie & un ange créé. De quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes forcés d'avouer deux choſes, votre ignorance & la puiſſance immenſe du Créateur; votre ignorance qui ſe révolte contre la matière penſante, & la puiſſance du Créateur à qui certes cela n'eſt pas impoſſible.

Vous qui ſavez que la matière ne périt pas, vous conteſterez à DIEU le pouvoir de conſerver dans cette matière la plus belle qualité dont il l'avait ornée! L'étendue ſubſiſte bien ſans corps par lui, puiſqu'il y a des philoſophes qui croient le vide; les accidens ſubſiſtent bien ſans la ſubſtance parmi les chrétiens qui croient la tranſſubſtantiation. DIEU, dites-vous, ne peut pas faire ce qui implique contradiction. Il faudrait en ſavoir plus que vous n'en ſavez: vous avez beau faire, vous ne ſaurez jamais autre choſe, ſinon que vous êtes corps, & que vous penſez. Bien des gens qui ont appris dans l'école à ne douter de rien, qui prennent leurs ſyllogiſmes pour des oracles, & leurs ſuperſtitions pour la religion, regardent *Locke* comme un impie dangereux. Ces ſuperſtitieux ſont dans la ſociété ce que les poltrons ſont dans une armée: ils ont & donnent des terreurs paniques. Il faut avoir la pitié de diſſiper leur crainte; il faut qu'ils ſachent que ce ne ſeront pas les ſentimens des philoſophes qui feront jamais tort à la religion. Il eſt aſſuré que la lumière vient du ſoleil, & que les planetes tournent autour de cet aſtre: on ne lit pas avec moins d'édification dans la Bible, que la lumière a été faite avant le ſoleil, & que le ſoleil s'eſt arrêté ſur le village de Gabaon. Il eſt démontré que l'arc-en-ciel eſt formé

néceſſairement par la pluie : on n'en reſpecte pas moins le texte ſacré, qui dit que DIEU poſa ſon arc dans les nues, après le déluge, en ſigne qu'il n'y aurait plus d'inondation.

Le myſtère de la Trinité & celui de l'Euchariſtie ont beau être contradictoires aux démonſtrations connues, ils n'en ſont pas moins révérés chez les philoſophes catholiques, qui ſavent que les choſes de la raiſon & de la foi ſont de différente nature. La nation des Antipodes a été condamnée par les papes & les conciles ; & les papes ont découvert les Antipodes, & y ont porté cette même religion chrétienne dont on croyait la deſtruction ſûre, en cas qu'on pût trouver un homme qui, comme on parlait alors, aurait la tête en-bas & les pieds en-haut par rapport à nous, & qui, comme dit le très-peu philoſophe *St Auguſtin*, ſerait tombé du ciel.

Au reſte, je vous répète encore qu'en écrivant avec liberté, je ne me rends garant d'aucune opinion ; je ne ſuis reſponſable de rien. Il y a peut-être parmi ces ſonges des raiſonnemens & même quelques rêveries auxquelles je donnerais la préférence ; mais il n'y en a aucune que je ne ſacrifiaſſe tout-d'un-coup à la religion & à la patrie. (*)

SECTION IX.

JE ſuppoſe une douzaine de bons philoſophes dans une île, où ils n'ont jamais vu que des végétaux.

(*) Cette ſection eſt tirée preſqu'en entier de ces *Lettres philoſophiques*, ou *Letires ſur les Anglais*, qui ont été la cauſe de la longue guerre entre M. de *Voltaire* & les théologiens.

Cette île, & surtout douze bons philosophes, sont fort difficiles à trouver; mais enfin cette fiction est permise. Ils admirent cette vie qui circule dans les fibres des plantes, qui semble se perdre & ensuite se renouveler: & ne sachant pas trop comment les plantes naissent, comment elles prennent leur nourriture & leur accroissement, ils appellent cela *une ame végétative*. Qu'entendez-vous par ame végétative? leur dit-on. C'est un mot, répondent-ils, qui sert à exprimer le ressort inconnu par lequel tout cela s'opère. Mais ne voyez-vous pas, leur dit un mécanicien, que tout cela se fait naturellement par des poids, des leviers, des roues, des poulies? Non, diront nos philosophes: il y a dans cette végétation autre chose que des mouvemens ordinaires; il y a un pouvoir secret qu'ont toutes les plantes d'attirer à elles ce suc qui les nourrit; & ce pouvoir, qui n'est explicable par aucune mécanique, est un don que DIEU a fait à la matière, & dont ni vous ni moi ne comprenons la nature.

Ayant ainsi bien disputé, nos raisonneurs découvrent enfin des animaux. Oh, oh, disent-ils après un long examen, voilà des êtres organisés comme nous! Ils ont incontestablement de la mémoire, & souvent plus que nous. Ils ont nos passions; ils ont de la connaissance; ils font entendre tous leurs besoins; ils perpétuent comme nous leur espèce. Nos philosophes disséquent quelques-uns de ces êtres; ils y trouvent un cœur, une cervelle. Quoi! disent-ils, l'auteur de ces machines, qui ne fait rien en vain, leur aurait-il donné tous les organes du sentiment, afin qu'ils n'eussent point de sentiment? Il serait absurde de le penser. Il y a certainement en eux quelque chose que

nous appelons auſſi *ame*, faute de mieux; quelque choſe qui éprouve des ſenſations, & qui a une certaine meſure d'idées. Mais ce principe, quel eſt-il? eſt-ce quelque choſe d'abſolument différent de la matière? eſt-ce un eſprit pur? eſt-ce un être mitoyen entre la matière que nous ne connaiſſons guère, & l'eſprit pur que nous ne connaiſſons pas? eſt-ce une propriété donnée de DIEU à la matière organiſée?

Ils font alors des expériences ſur des inſectes, ſur des vers de terre; ils les coupent en pluſieurs parties, & ils ſont étonnés de voir qu'au bout de quelque temps il vient des têtes à toutes ces parties coupées; le même animal ſe reproduit, & tire de ſa deſtruction même de quoi ſe multiplier. A-t-il pluſieurs ames qui attendent, pour animer ces parties reproduites, qu'on ait coupé la tête au premier tronc? Ils reſſemblent aux arbres, qui repouſſent des branches & qui ſe reproduiſent de bouture; ces arbres ont-ils pluſieurs ames? Il n'y a pas d'apparence; donc il eſt très-probable que l'ame de ces bêtes eſt d'une autre eſpèce que ce que nous appelions *ame végétative* dans les plantes; que c'eſt une faculté d'un ordre ſupérieur, que DIEU a daigné donner à certaines portions de matière: c'eſt une nouvelle preuve de ſa puiſſance; c'eſt un nouveau ſujet de l'adorer.

Un homme violent, & mauvais raiſonneur, entend ce diſcours, & leur dit: Vous êtes des ſcélérats, dont il faudrait brûler les corps pour le bien de vos ames; car vous niez l'immortalité de l'ame de l'homme. Nos philoſophes ſe regardent tout étonnés; l'un d'eux lui répond avec douceur: Pourquoi nous brûler ſi vîte? Sur quoi avez-vous pu penſer que nous ayons l'idée

que votre cruelle ame eſt mortelle? Sur ce que vous croyez, reprend l'autre, que DIEU a donné aux brutes, qui ſont organiſées comme nous, la faculté d'avoir des ſentimens & des idées. Or cette ame des bêtes périt avec elles, donc vous croyez que l'ame des hommes périt auſſi.

Le philoſophe répond: Nous ne ſommes point du tout ſûrs que ce que nous appelons *ame* dans les animaux périſſe avec eux; nous ſavons très-bien que la matière ne périt pas, & nous croyons qu'il ſe peut faire que DIEU ait mis dans les animaux quelque choſe qui conſervera toujours, ſi DIEU le veut, la faculté d'avoir des idées. Nous n'aſſurons pas, à beaucoup près, que la choſe ſoit ainſi; car il n'appartient guère aux hommes d'être ſi confians; mais nous n'oſons borner la puiſſance de DIEU. Nous diſons qu'il eſt très-probable que les bêtes, qui ſont matière, ont reçu de lui un peu d'intelligence. Nous découvrons tous les jours des propriétés de la matière, c'eſt-à-dire des préſens de DIEU, dont auparavant nous n'avions pas d'idées. Nous avions d'abord défini la matière une ſubſtance étendue; enſuite nous avons reconnu qu'il fallait lui ajouter la ſolidité; quelque temps après il a fallu admettre que cette matière a une force qu'on nomme *force d'inertie;* après cela nous avons tous été étonnés d'être obligés d'avouer que la matière gravite.

Quand nous avons voulu pouſſer plus loin nos recherches, nous avons été forcés de reconnaître des êtres qui reſſemblent à la matière en quelque choſe, & qui n'ont pas cependant les autres attributs dont la matière eſt douée. Le feu élémentaire, par exemple, agit ſur nos ſens comme les autres corps: mais il ne

tend point à un centre comme eux ; il s'échappe, au contraire, du centre en lignes droites de tous côtés. Il ne ſemble pas obéir aux lois de l'attraction, de la gravitation, comme les autres corps. L'optique a des myſtères dont on ne pourrait guère rendre raiſon, qu'en oſant ſuppoſer que les traits de lumière ſe pénètrent les uns les autres. Il y a certainement quelque choſe dans la lumière qui la diſtingue de la matière connue; il ſemble que la lumière ſoit un être mitoyen entre les corps & d'autres eſpeces d'êtres que nous ignorons. Il eſt très-vraiſemblable que ces autres eſpeces ſont elles-mêmes un milieu qui conduit à d'autres créatures, & qu'il y a ainſi une chaîne de ſubſtances qui s'élèvent à l'infini.

Uſque adeo quod tanget idem eſt, tamen ultima diſtant!

Cette idée nous paraît digne de la grandeur de DIEU, ſi quelque choſe en eſt digne. Parmi ces ſubſtances, il a pu ſans doute en choiſir une qu'il a logée dans nos corps, & qu'on appelle *ame humaine ;* les livres ſaints que nous avons lus nous apprennent que cette ame eſt immortelle. La raiſon eſt d'accord avec la révélation ; car comment une ſubſtance quelconque périrait-elle? tout mode ſe détruit, l'être reſte. Nous ne pouvons concevoir la création d'une ſubſtance, nous ne pouvons concevoir ſon anéantiſſement; mais nous n'oſons affirmer que le maître abſolu de tous les êtres ne puiſſe donner auſſi des ſentimens & des perceptions à l'être qu'on appelle *matière.* Vous êtes bien ſûr que l'eſſence de votre ame eſt de penſer, & nous n'en ſommes pas ſi ſurs : car lorſque nous examinons un fœtus, nous avons de la peine à croire que

ſon

son ame ait eu beaucoup d'idées dans sa coiffe ; & nous doutons fort que dans un sommeil plein & profond, dans une léthargie complète, on ait jamais fait des méditations. Ainsi il nous paraît que la pensée pourrait bien être, non pas l'essence de l'être pensant, mais un présent que le Créateur a fait à ces êtres que nous nommons *pensans;* & tout cela nous a fait naître le soupçon que, s'il le voulait, il pourrait faire ce présent-là à un atome, conserver à jamais cet atome & son présent, ou le détruire à son gré. La difficulté consiste moins à deviner comment la matière pourrait penser, qu'à deviner comment une substance quelconque pense. Vous n'avez des idées que parce que DIEU a bien voulu vous en donner ; pourquoi voulez-vous l'empêcher d'en donner à d'autres espèces? Seriez-vous bien assez intrépides pour oser croire que votre ame est précisément du même genre que les substances qui approchent le plus près de la Divinité ? Il y a grande apparence qu'elles sont d'un ordre bien supérieur, & qu'en conséquence DIEU a daigné leur donner une façon de penser infiniment plus belle; de même qu'il a accordé une mesure d'idées très-médiocre aux animaux, qui sont d'un ordre inférieur à vous. J'ignore comment je vis, comment je donne la vie ; & vous voulez que je sache comment j'ai des idées : l'ame est une horloge que DIEU nous a donnée à gouverner ; mais il ne nous a point dit de quoi le ressort de cette horloge est composé.

Y a-t-il rien dans tout cela dont on puisse inférer que nos ames sont mortelles? Encore une fois, nous pensons comme vous sur l'immortalité que la foi nous annonce ; mais nous croyons que nous sommes trop ignorans pour affirmer que DIEU n'ait pas le pouvoir

d'accorder la penſée à tel être qu'il voudra. Vous bornez la puiſſance du Créateur, qui eſt ſans bornes, & nous l'étendons auſſi loin que s'étend ſon exiſtence. Pardonnez-nous de le croire tout-puiſſant, comme nous vous pardonnons de reſtreindre ſon pouvoir. Vous ſavez ſans doute tout ce qu'il peut faire, & nous n'en ſavons rien. Vivons en frères, adorons en paix notre père commun; vous avec vos ames ſavantes & hardies, nous avec nos ames ignorantes & timides. Nous avons un jour à vivre: paſſons-le doucement ſans nous quereller pour des difficultés qui ſeront éclaircies dans la vie immortelle qui commencera demain.

Le brutal n'ayant rien de bon à répliquer, parla longtemps & ſe fâcha beaucoup. Nos pauvres philoſophes ſe mirent pendant quelques ſemaines à lire l'hiſtoire; & après avoir bien lu, voici ce qu'ils dirent à ce barbare, qui était ſi indigne d'avoir une ame immortelle.

Mon ami, nous avons lu que dans toute l'antiquité les choſes allaient auſſi bien que dans notre temps; qu'il y avait même de plus grandes vertus, & qu'on ne perſécutait point les philoſophes pour les opinions qu'ils avaient: pourquoi donc voudriez-vous nous faire du mal pour des opinions que nous n'avons pas? Nous liſons que toute l'antiquité croyait la matière éternelle. Ceux qui ont vu qu'elle était créée ont laiſſé les autres en repos. *Pythagore* avait été coq, ſes parens cochons, perſonne n'y trouva à redire; ſa ſecte fut chérie & révérée de tout le monde, excepté des rôtiſſeurs & de ceux qui avaient des fèves à vendre.

Les ſtoïciens reconnaiſſaient un Dieu, à-peu-près tel que celui qui a été ſi témérairement admis depuis par les ſpinoſiſtes; le ſtoïciſme cependant fut la ſecte la plus féconde en vertus héroïques & la plus accréditée.

Les épicuriens fesaient leurs dieux ressemblans à nos chanoines, dont l'indolent embonpoint soutient leur divinité, & qui prennent en paix leur nectar & leur ambrosie en ne se mêlant de rien. Ces épicuriens enseignaient hardiment la matérialité & la mortalité de l'ame. Ils n'en furent pas moins considérés : on les admettait dans tous les emplois, & leurs atomes crochus ne firent jamais aucun mal au monde.

Les platoniciens, à l'exemple des gymnosophistes, ne nous fesaient pas l'honneur de penser que DIEU eût daigné nous former lui-même. Il avait, selon eux, laissé ce soin à ses officiers, à des génies qui firent dans leur besogne beaucoup de balourdises. Le Dieu des platoniciens était un ouvrier excellent, qui employa ici-bas des élèves assez médiocres. Les hommes n'en révérèrent pas moins l'école de *Platon*.

En un mot chez les Grecs & chez les Romains, autant de sectes autant de manières de penser sur DIEU, sur l'ame, sur le passé, & sur l'avenir : aucune de ces sectes ne fut persécutante. Toutes se trompaient, & nous en sommes bien fâchés ; mais toutes étaient paisibles, & c'est ce qui nous confond ; c'est ce qui nous condamne ; c'est ce qui nous fait voir que la plupart des raisonneurs d'aujourd'hui sont des monstres, & que ceux de l'antiquité étaient des hommes. On chantait publiquement sur le théâtre de Rome : *Post mortem nihil est ; ipsaque mors nihil.* „ Rien n'est après „ la mort ; la mort même n'est rien. „ Ces sentimens ne rendaient les hommes ni meilleurs ni pires ; tout se gouvernait, tout allait à l'ordinaire ; & les *Titus*, les *Trajans*, les *Marc-Aurèles* gouvernèrent la terre en dieux bienfesans.

Si nous passons des Grecs & des Romains aux

nations barbares, arrêtons-nous seulement aux Juifs. Tout superstitieux, tout cruel, & tout ignorant qu'était ce misérable peuple, il honorait cependant les pharisiens qui admettaient la fatalité de la destinée & la métempsycose ; il portait aussi respect aux saducéens qui niaient absolument l'immortalité de l'ame & l'existence des esprits, & qui se fondaient sur la loi de *Moïse*, laquelle n'avait jamais parlé de peine ni de récompense après la mort. Les esséniens qui croyaient aussi la fatalité, & qui ne sacrifiaient jamais de victimes dans le temple, étaient encore plus révérés que les pharisiens & les saducéens. Aucune de leurs opinions ne troubla jamais le gouvernement. Il y avait pourtant là de quoi s'égorger, se brûler, s'exterminer réciproquement si on l'avait voulu. O misérables hommes ! profitez de ces exemples. Pensez, & laissez penser. C'est la consolation de nos faibles esprits dans cette courte vie. Quoi ! vous recevrez avec politesse un turc qui croit que *Mahomet* a voyagé dans la lune ; vous vous garderez bien de déplaire au bacha *Bonneval*, & vous voudrez mettre en quartiers votre frère, parce qu'il croit que DIEU pourrait donner l'intelligence à toute créature ?

C'est ainsi que parla un des philosophes ; un autre ajouta : Croyez-moi, il ne faut jamais craindre qu'aucun sentiment philosophique puisse nuire à la religion d'un pays. Nos mystères ont beau être contraires à nos démonstrations, ils n'en sont pas moins révérés par nos philosophes chrétiens, qui savent que les objets de la raison & de la foi sont de différente nature. Jamais les philosophes ne feront une secte de religion ; pourquoi ? c'est qu'ils sont sans enthousiasme. Divisez le genre-humain en vingt parties ; il y en a dix-neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains,

& qui ne sauront jamais s'il y a eu un *Locke* au monde. Dans la vingtième partie qui reste, combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent? & parmi ceux qui lisent, il y en a vingt qui lisent des romans, contre un qui étudie la philosophie. Le nombre de ceux qui pensent est excessivement petit, & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde.

Qui sont ceux qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur patrie? Est-ce *Pomponace*, *Montagne*, *le Vayer*, *Descartes*, *Gassendi*, *Bayle*, *Spinosa*, *Hobbes*, le lord *Shaftesbury*, le comte de *Boulainvilliers*, le consul *Maillet*, *Toland*, *Collins*, *Fludd*, *Wolston*, *Becker*, l'auteur déguisé sous le nom de *Jacques Macé*, celui de l'*espion turc*, celui des *lettres persanes*, des *lettres juives*, des *pensées philosophiques*, &c? Non : ce sont, pour la plupart, des théologiens qui, ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de secte, ont bientôt eu celle d'être chefs de parti. Que dis-je? tous les livres de philosophie moderne, mis ensemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement qu'en a fait autrefois la dispute des cordeliers sur la forme de leurs manches & de leurs capuchons.

SECTION X.

De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'ame.

FRAGMENT.

LE dogme de l'immortalité de l'ame est l'idée la plus consolante, & en même temps la plus réprimante que l'esprit humain ait pu recevoir. Cette belle philosophie était, chez les Egyptiens, aussi ancienne que leurs pyramides : elle était avant eux connue chez les Perses. J'ai déjà rapporté ailleurs cette allégorie

du premier *Zoroaſtre*, citée dans le *Sadder*, dans laquelle DIEU fit voir à *Zoroaſtre* un lieu de châtimens, tel que le *Dardarot* ou le *Keron* des Egyptiens, l'*Hadès* & le *Tartare* des Grecs, que nous n'avons traduit qu'imparfaitement dans nos langues modernes par le mot *enfer*, *ſouterrain*. DIEU montre à *Zoroaſtre*, dans ce lieu des châtimens, tous les mauvais rois. Il y en avait un auquel il manquait un pied : *Zoroaſtre* en demanda la raiſon ; DIEU lui répondit que ce roi n'avait fait qu'une bonne action en ſa vie, en approchant d'un coup de pied une auge qui n'était pas aſſez près d'un pauvre âne mourant de faim. DIEU avait mis le pied de ce méchant homme dans le ciel ; le reſte du corps était en enfer.

Cette fable, qu'on ne peut trop répéter, fait voir de quelle antiquité était l'opinion d'une autre vie. Les Indiens en étaient perſuadés, leur métempſycoſe en eſt la preuve. Les Chinois révéraient les ames de leurs ancêtres. Tous ces peuples avaient fondé de puiſſans empires long-temps avant les Egyptiens. C'eſt une vérité très-importante, que je crois avoir déjà prouvée par la nature même du ſol de l'Egypte. Les terrains les plus favorables ont dû être cultivés les premiers ; le terrain d'Egypte était le moins praticable de tous, puiſqu'il eſt ſubmergé quatre mois de l'année : ce ne fut qu'après des travaux immenſes, & par conſéquent après un eſpace de temps prodigieux, qu'on vint à bout d'élever des villes que le Nil ne pût inonder.

Cet empire ſi ancien l'était donc bien moins que les empires de l'Aſie ; & dans les uns & dans les autres on croyait que l'ame ſubſiſtait après la mort. Il eſt vrai que tous ces peuples, ſans exception, regardaient

l'ame comme une forme éthérée, légère, une image du corps; le mot grec qui signifie *souffle*, ne fut long-temps après inventé que par les Grecs. Mais enfin, on ne peut douter qu'une partie de nous-mêmes ne fût regardée comme immortelle. Les châtimens & les récompenses dans une autre vie étaient le grand fondement de l'ancienne théologie.

Phérécide fut le premier chez les Grecs qui crut que les ames existaient de toute éternité, & non le premier, comme on l'a cru, qui ait dit que les ames survivaient aux corps. *Ulysse*, long-temps avant *Phérécide*, avait vu les ames des héros dans les enfers; mais que les ames fussent aussi anciennes que le monde, c'était un système né dans l'Orient, apporté dans l'Occident par *Phérécide*. Je ne crois pas que nous ayons parmi nous un seul système qu'on ne retrouve chez les anciens; ce n'est qu'avec les décombres de l'antiquité que nous avons élevé tous nos édifices modernes.

SECTION XI.

CE serait une belle chose de voir son ame. *Connais-toi toi-même* est un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à DIEU de le mettre en pratique: quel autre que lui peut connaître son essence?

Nous appelons ame ce qui anime. Nous n'en savons guère davantage, grâce aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre-humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarrassent pas de l'être pensant; l'autre quart cherche; personne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre pédant, tu vois une plante qui végète, & tu dis *végétation*, ou même *ame végétative*. Tu remarques

que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *force;* tu vois ton chien de chaſſe apprendre ſous toi ſon métier, & tu cries *inſtinct*, *ame ſenſitive ;* tu as des idées combinées, & tu dis *eſprit.*

Mais, de grâce, qu'entends-tu par ces mots : Cette fleur végète ? mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation ?* ce corps en pouſſe un autre, mais poſſède-t-il en ſoi un être diſtinct qui s'appelle *force ?* ce chien te rapporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *inſtinct ?* Ne rirais-tu pas d'un raiſonneur (eût-il été précepteur d'*Alexandre*) qui te dirait : Tous les animaux vivent, donc il y a en eux un être, une forme ſubſtantielle qui eſt la vie ?

Si une tulipe pouvait parler, & qu'elle te dît : Ma végétation & moi, nous ſommes deux êtres joints évidemment enſemble ; ne te moquerais-tu pas de la tulipe ?

Voyons d'abord ce que tu ſais, & de quoi tu es certain ; que tu marches avec tes pieds ; que tu digères par ton eſtomac ; que tu ſens par tout ton corps ; & que tu penſes par ta tête. Voyons ſi ta ſeule raiſon a pu te donner aſſez de lumières pour conclure ſans un ſecours ſurnaturel que tu as une ame.

Les premiers philoſophes, ſoit chaldéens, ſoit égyptiens, dirent : Il faut qu'il y ait en nous quelque choſe qui produiſe nos penſées ; ce quelque choſe doit être très-ſubtil, c'eſt un ſouffle, c'eſt du feu, c'eſt de l'éther, c'eſt une quinteſſence, c'eſt un ſimulacre léger, c'eſt une entéléchie, c'eſt un nombre, c'eſt une harmonie. Enfin, ſelon le divin *Platon*, c'eſt un compoſé du *même* & de l'*autre*. Ce ſont des atomes qui penſent en nous, a dit *Epicure* après *Démocrite*. Mais, mon ami, comment un atome penſe-t-il ? avoue que tu n'en ſais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher sans doute, c'est que l'ame est un être immatériel; mais certainement vous ne concevez pas ce que c'est que cet être immatériel? Non, répondent les savans; mais nous savons que sa nature est de penser. Et d'où le savez-vous? Nous le savons, parce qu'il pense. O savans! j'ai bien peur que vous ne soyez aussi ignorans qu'*Epicure;* la nature d'une pierre est de tomber, parce qu'elle tombe; mais je vous demande qui la fait tomber?

Nous savons, poursuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame. D'accord, je le crois comme vous. Nous savons qu'une négation & une affirmation ne sont point divisibles, ne sont point des parties de la matière. Je suis de votre avis. Mais la matière, à nous d'ailleurs inconnue, possède des qualités qui ne sont pas matétielles, qui ne sont pas divisibles; elle a la gravitation vers un centre, que DIEU lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'est point divisible. La force motrice des corps n'est pas un être composé de parties. La végétation des corps organisés, leur vie, leur instinct, ne sont pas non plus des êtres à part, des êtres divisibles; vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une rose, la vie d'un cheval, l'instinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une sensation, une négation, une affirmation. Votre bel argument, tiré de l'indivisibilité de la pensée, ne prouve donc rien du tout.

Qu'appelez-vous donc votre ame? quelle idée en avez-vous? Vous ne pouvez par vous-même, sans révélation, admettre autre chose en vous qu'un pouvoir à vous inconnu de sentir, de penser.

A préſent, dites-moi de bonne foi, ce pouvoir de ſentir & de penſer eſt-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher; vous m'avouez que non, car votre entendement aurait beau dire à votre eſtomac *digère*, il n'en fera rien s'il eſt malade; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils reſteront là s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien ſenti que la penſée n'avait ſouvent rien à faire avec le jeu de nos organes; ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les penſées une ame plus fine, plus ſubtile, un *noüs*.

Mais voilà cette ame de la penſée, qui en mille occaſions a l'intendance ſur l'ame animale. L'ame penſante commande à ſes mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à ſon cœur de battre, à ſon ſang de couler, à ſon chyle de ſe former; tout cela ſe fait ſans elle: voilà deux ames bien embarraſſées & bien peu maîtreſſes à la maiſon.

Or, cette première ame animale n'exiſte certainement point, elle n'eſt autre choſe que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme! que tu n'as pas plus de preuve par ta faible raiſon que l'autre ame exiſte. Tu ne peux le ſavoir que par la foi. Tu es né, tu agis, tu penſes, tu veilles, tu dors, ſans ſavoir comment. DIEU t'a donné la faculté de penſer, comme il t'a donné tout le reſte; & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les temps marqués par ſa providence que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux ſyſtèmes que ta philoſophie a fabriqués ſur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme eſt partie de la ſubſtance de DIEU même; l'autre, qu'elle eſt partie du

grand tout ; un troisième, qu'elle est créée de toute éternité ; un quatrième, qu'elle est faite & non créée ; d'autres assurent que DIEU les forme à mesure qu'on en a besoin, & qu'elles arrivent à l'instant de la copulation ; elles se logent dans les animalcules séminaux, crie celui-ci ; non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de fallope. Vous avez tous tort, dit un survenant ; l'ame attend six semaines que le fœtus soit formé, & alors elle prend possession de la glande pinéale : mais si elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occasion. La dernière opinion est que sa demeure est dans le corps calleux, c'est le poste que lui assigne *la Peironie ;* il fallait être premier chirurgien du roi de France pour disposer ainsi du logement de l'ame. Cependant son corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

St Thomas, dans sa question 75e & suivantes, dit que l'ame est une forme *subsistante*, *per se*, qu'elle est toute en tout, que son essence diffère de sa puissance, qu'il y a trois ames *végétatives*, savoir la *nutritive*, l'*augmentative*, la *générative ;* que la mémoire des choses spirituelles est spirituelle, & la mémoire des corporelles est corporelle ; que l'ame raisonnable est une forme *immatérielle quant aux opérations*, & *matérielle quant à l'être*. *St Thomas* a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté ; aussi est-il l'ange de l'école.

On n'a pas fait moins de systèmes sur la manière dont cette ame sentira quand elle aura quitté son corps avec lequel elle sentait, comment elle entendra sans oreilles, flairera sans nez, & touchera sans mains ; quel corps ensuite elle reprendra, si c'est celui qu'elle avait à deux ans ou à quatre-vingt ; comment le *mo*,

l'identité de la même perſonne ſubſiſtera; comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de ſoixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans ſon âge de puberté; par quel tour d'adreſſe une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, leſquels ayant été transformés en légumes, auront paſſé dans le ſang de quelqu'autre animal. On ne finirait point ſi on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées ſur elle-même.

Ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que dans les lois du peuple de DIEU, il n'eſt pas dit un mot de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame, rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il eſt très-certain, il eſt indubitable que *Moïſe* en aucun endroit ne propoſe aux Juifs des récompenſes & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point eſpérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers; tout eſt temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans ſon Deutéronome:

„ Si, après avoir eu des enfans & des petits-enfans, „ vous prévariquez, vous ſerez exterminés du pays, „ & réduits à un petit nombre dans les nations.

„ Je ſuis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des „ pères juſqu'à la troiſième & quatrième génération.

„ Honorez père & mère afin que vous viviez „ long-temps.

„ Vous aurez de quoi manger ſans en manquer „ jamais.

„ Si vous suivez des dieux étrangers, vous serez „ détruits.....

„ Si vous obéissez, vous aurez de la pluie au prin- „ temps & en automne, du froment, de l'huile, du „ vin, du foin pour vos bêtes, afin que vous man- „ giez & que vous soyez soûls.

„ Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans vos „ mains, entre vos yeux, écrivez-les sur vos portes, „ afin que vos jours se multiplient.

„ Faites ce que je vous ordonne, sans y rien ajou- „ ter ni retrancher.

„ S'il s'élève un prophète qui prédise des choses „ prodigieuses, si sa prédiction est véritable, & si ce „ qu'il a dit arrive, & s'il vous dit: Allons, suivons „ des dieux étrangers..... tuez-le aussitôt, & que „ tout le peuple frappe après vous.

„ Lorsque le Seigneur vous aura livré les nations, „ égorgez tout sans épargner un seul homme, & „ n'ayez aucune pitié de personne.

Ne mangez point des oiseaux impurs, comme „ l'aigle, le griffon, l'ixion, &c.

„ Ne mangez point des animaux qui ruminent & „ dont l'ongle n'est point fendu, comme chameau, „ lièvre, porc-épic, &c.

„ En observant toutes les ordonnances, vous serez „ bénis dans la ville & dans les champs; les fruits „ de votre ventre, de votre terre, de vos bestiaux, „ seront bénis.....

„ Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances & „ toutes les cérémonies, vous serez maudits dans la „ ville & dans les champs..... vous éprouverez la „ famine, la pauvreté; vous mourrez de misère, de „ froid, de pauvreté, de fièvre; vous aurez la rogne,

» la gale, la fiſtule..... vous aurez des ulcères » dans les genoux & dans les gras des jambes.

» L'étranger vous prêtera à uſure, & vous ne lui » prêterez point à uſure.... parce que vous n'aurez » pas ſervi le Seigneur.

» Et vous mangerez le fruit de votre ventre, & la » chair de vos fils & de vos filles &c. »

Il eſt évident que dans toutes ces promeſſes & dans toutes ces menaces il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot ſur l'immortalité de l'ame & ſur la vie future.

Pluſieurs commentateurs illuſtres ont cru que *Moïſe* était parfaitement inſtruit de ces deux grands dogmes; & ils le prouvent par les paroles de *Jacob* qui, croyant que ſon fils avait été dévoré par les bêtes, diſait dans ſa douleur : *Je deſcendrai avec mon fils dans la foſſe*, in infernum, *dans l'enfer;* c'eſt-à-dire je mourrai, puiſque mon fils eſt mort.

Ils le prouvent encore par des paſſages d'*Iſaïe* & d'*Ezéchiel;* mais les Hébreux auxquels parlait *Moïſe*, ne pouvaient avoir lu ni *Ezéchiel* ni *Iſaïe* qui ne vinrent que pluſieurs ſiècles après.

Il eſt très-inutile de diſputer ſur les ſentimens ſecrets de *Moïſe*. Le fait eſt que dans les lois publiques il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtimens & toutes les récompenſes au temps préſent. S'il connaiſſait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expreſſément étalé ce dogme? & s'il ne l'a pas connu, quel était l'objet & l'étendue de ſa miſſion? C'eſt une queſtion que font pluſieurs grands perſonnages; ils répondent que le maître de *Moïſe* & de tous les hommes ſe réſervait le droit d'expliquer dans ſon temps aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorſqu'ils étaient dans le déſert.

Si *Moïse* avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des saducéens n'aurait pas été autorisée dans l'Etat : les saducéens n'auraient pas occupé les premières charges, on n'aurait pas tiré de grands-pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie que les Juifs se partagèrent en trois sectes ; les pharisiens, les saducéens, & les esséniens. L'historien *Josephe*, qui était pharisien, nous apprend, au livre treize de ses Antiquités, que les pharisiens croyaient la métempsycose : les saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps : les esséniens, dit encore *Josephe*, tenaient les ames immortelles ; les ames, selon eux, descendaient en forme aérienne dans les corps, de la plus haute région de l'air ; elles y sont reportées par un attrait violent, & après la mort celles qui ont appartenu à des gens de bien demeurent au-delà de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent, ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes, vint condamner ces trois sectes ; mais sans lui nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puisque les philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que *Moïse*, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, *Moïse* qui parlait à DIEU face à face, a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand article. Ce n'est donc que depuis dix-sept cents ans qu'on est certain de l'existence de l'ame & de son immortalité.

Cicéron n'avait que des doutes; ſon petit-fils & ſa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers Galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce temps-là, & depuis dans tout le reſte de la terre où les apôtres ne pénétrèrent pas, chacun devait dire à ſon ame: Qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu? Tu es je ne ſais quoi, penſant & ſentant, & quand tu ſentirais & penſerais cent mille millions d'années, tu n'en ſauras jamais davantage par tes propres lumières, ſans le ſecours d'un Dieu.

O homme! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'eſſence des choſes qu'il a créées.

C'eſt ainſi qu'a penſé *Locke*, & avant *Locke*, *Gaſſendi*, & avant *Gaſſendi* une foule de ſages; mais nous avons des bacheliers qui ſavent tout ce que ces grands-hommes ignoraient.

De cruels ennemis de la raiſon ont oſé s'élever contre ces vérités reconnues par tous les ſages. Ils ont porté la mauvaiſe foi & l'impudence juſqu'à imputer aux auteurs de cet ouvrage, (*) d'avoir aſſuré que l'ame eſt matière. Vous ſavez bien, perſécuteurs de l'innocence, que nous avons dit tout le contraire. Vous avez dû lire ces propres mots contre *Epicure*, *Démocrite*, & *Lucrèce*: *Mon ami, comment un atome penſe-t-il? avoue que tu n'en ſais rien.* Vous êtes donc évidemment des calomniateurs.

Perſonne ne ſait ce que c'eſt que l'être appelé *eſprit*, auquel même vous donnez ce nom matériel d'eſprit qui ſignifie *vent*. Tous les premiers pères de l'Egliſe ont cru l'ame corporelle. Il eſt impoſſible à nous autres êtres bornés de ſavoir ſi notre intelligence

(*) Le *Dictionnaire philoſophique*.

eſt

eſt ſubſtance ou faculté : nous ne pouvons connaître à fond ni l'être étendu, ni l'être penſant, ou le mécaniſme de la penſée.

On vous crie, avec les reſpectables *Gaſſendi* & *Locke*, que nous ne ſavons rien par nous-mêmes des ſecrets du Créateur. Etes-vous donc des dieux qui ſavez tout? On vous répète que nous ne pouvons connaître la nature & la deſtination de l'ame que par la révélation. Quoi! cette révélation ne vous ſuffit-elle pas? Il faut bien que vous ſoyez ennemis de cette révélation que nous réclamons, puiſque vous perſécutez ceux qui attendent tout d'elle, & qui ne croient qu'en elle.

Nous nous en rapportons, diſons-nous, à la parole de DIEU; & vous, ennemis de la raiſon & de DIEU, vous qui blaſphémez l'un & l'autre; vous traitez l'humble doute & l'humble ſoumiſſion du philoſophe, comme le loup traita l'agneau dans les fables d'*Eſope*; vous lui dites : Tu médis de moi l'an paſſé, il faut que je ſuce ton ſang. La philoſophie ne ſe venge point; elle rit en paix de vos vains efforts; elle éclaire doucement les hommes, que vous voulez abrutir pour les rendre ſemblables à vous.

AMERIQUE.

PUISQU'ON ne ſe laſſe point de faire des ſyſtèmes ſur la manière dont l'Amérique a pu ſe peupler, ne nous laſſons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats, y fit naître des hommes. Quelque envie qu'on ait de diſputer, on ne peut nier que l'Etre ſuprême, qui vit dans toute la nature, n'ait fait naître, vers le quarante-huitième degré, des animaux à deux pieds ſans plumes, dont la peau eſt

mêlée de blanc & d'incarnat, avec de longues barbes tirant sur le roux; des nègres sans barbe vers la ligne, en Afrique & dans les îles; d'autres nègres avec barbe sous la même latitude, les uns portant de la laine sur la tête, les autres des crins; & au milieu d'eux des animaux tout blancs, n'ayant ni crin ni laine, mais portant de la soie blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourrait avoir empêché DIEU de placer dans un autre continent une espèce d'animaux du même genre, laquelle est couleur de cuivre, dans la même latitude où ces animaux sont noirs en Afrique & en Asie, & qui est absolument imberbe & sans poil, dans cette même latitude où les autres sont barbus.

Jusqu'où nous emporte la fureur des systèmes, jointe à la tyrannie du préjugé! On voit ces animaux; on convient que DIEU a pu les mettre où ils sont, & l'on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mêmes gens qui ne font nulle difficulté d'avouer que les castors sont originaires du Canada, prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau, & que le Mexique n'a pu être peuplé que par quelques descendans de *Magog*. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune, ils ne peuvent y avoir été menés que par *Astolphe* qui les y porta sur son hippogriffe, lorsqu'il alla chercher le bon sens de *Roland* renfermé dans une bouteille.

Si de son temps l'Amérique eût été découverte, & que dans notre Europe il y eût eu des hommes assez systématiques pour avancer, avec le jésuite *Lastau*, que les Caraïbes descendent des habitans de Carie, & que les Hurons viennent des Juifs, il aurait bien

fait de rapporter à ces raisonneurs la bouteille de leur bon sens, qui sans doute était dans la lune avec celle de l'amant d'*Angélique*.

La première chose qu'on fait quand on découvre une île peuplée dans l'Océan indien, ou dans la mer du Sud, c'est de dire: D'où ces gens-là sont-ils venus? mais pour les arbres & les tortues du pays, on ne balance pas à les croire originaires; comme s'il était plus difficile à la nature de faire des hommes que des tortues. Ce qui peut servir d'excuse à ce système, c'est qu'il n'y a presque point d'île dans les mers d'Amérique & d'Asie où l'on n'ait trouvé des jongleurs, des joueurs de gibecière, des charlatans, des fripons, & des imbécilles. C'est probablement ce qui a fait penser que ces animaux étaient de la même race que nous.

AMITIÉ.

ON a parlé depuis long-temps du temple de l'amitié, & l'on sait qu'il a été peu fréquenté.

En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade,
Le médaillon du bon Pyrithoüs,
Du sage Acathe, & du tendre Nisus,
Tous grands héros, tous amis véritables:
Ces noms sont beaux; mais ils sont dans les fables.

On sait que l'amitié ne se commande pas plus que l'amour & l'estime. *Aime ton prochain* signifie *secoure ton prochain;* mais non pas *jouis avec plaisir de sa conversation s'il est ennuyeux, confie-lui tes secrets s'il est un babillard, prête-lui ton argent s'il est un dissipateur.*

L'amitié eſt le mariage de l'ame; & ce mariage eſt ſujet au divorce. C'eſt un contrat tacite entre deux perſonnes ſenſibles & vertueuſes. Je dis *ſenſibles*, car un moine, un ſolitaire peut n'être point méchant & vivre ſans connaître l'amitié. Je dis *vertueuſes*, car les méchans n'ont que des complices; les voluptueux ont des compagnons de débauche; les intéreſſés ont des aſſociés; les politiques aſſemblent des factieux; le commun des hommes oiſifs a des liaiſons; les princes ont des courtiſans: les hommes vertueux ont ſeuls des amis.

Céthégus était le complice de *Catilina*, & *Mécène* le courtiſan d'*Octave*; mais *Cicéron* était l'ami d'*Atticus*.

Que porte ce contrat entre deux ames tendres & honnêtes? les obligations en ſont plus fortes ou plus faibles, ſelon les degrés de ſenſibilité & le nombre des ſervices rendus &c.

L'enthouſiaſme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes que chez nous. (*) Les contes que ces peuples ont imaginés ſur l'amitié ſont admirables; nous n'en avons point de pareils. Nous ſommes un peu ſecs en tout. Je ne vois nul grand trait d'amitié dans nos romans, dans nos hiſtoires, ſur notre théâtre.

Il n'eſt parlé d'amitié chez les Juifs qu'entre *Jonathas* & *David*. Il eſt dit que *David* l'aimait d'un amour plus fort que celui des femmes: mais auſſi il eſt dit que *David*, après la mort de ſon ami, dépouilla *Miphibozeth* ſon fils, & le fit mourir.

L'amitié était un point de religion & de légiſlation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des

(*) Voyez *Arabes*.

amans : beau régiment! quelques-uns l'ont pris pour un régiment de non-conformiſtes, ils ſe trompent; c'eſt prendre un acceſſoire honteux pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs était preſcrite par la loi & la religion. La pédéraſtie était malheureuſement tolérée par les mœurs; il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes. (*)

AMOUR.

IL y a tant de ſortes d'amour qu'on ne ſait à qui s'adreſſer pour le définir. On nomme hardiment *amour* un caprice de quelques jours, une liaiſon ſans attachement, un ſentiment ſans eſtime, des ſimagrées de *Sigisbé*, une froide habitude, une fantaiſie romaneſque, un goût ſuivi d'un prompt dégoût : on donne ce nom à mille chimères.

Si quelques philoſophes veulent examiner à fond cette matière peu philoſophique, qu'ils méditent le banquet de *Platon*, dans lequel *Socrate*, amant honnête d'*Alcibiade* & d'*Agathon*, converſe avec eux ſur la métaphyſique de l'amour.

Lucrèce en parle plus en phyſicien : *Virgile* ſuit les pas de *Lucrèce; amor omnibus idem.*

C'eſt l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour? vois les moineaux de ton jardin; vois tes pigeons, contemple le taureau qu'on amène à la geniſſe; regarde ce fier cheval que deux de tes valets conduiſent à la cavale paiſible qui l'attend, & qui détourne ſa queue pour le recevoir; vois comme ſes yeux étincèlent; entend ces henniſſemens; contemple ces ſauts, ces courbettes,

(*) Voyez *Amour ſocratique.*

ces oreilles dreſſées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulſions, ces narines qui s'enflent, ce ſouffle enflammé qui en ſort, ces crins qui ſe relèvent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance ſur l'objet que la nature lui a deſtiné; mais n'en ſois point jaloux, & ſonge aux avantages de l'eſpèce humaine; ils compenſent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaiſſent point la jouiſſance. Les poiſſons écaillés ſont privés de cette douceur : la femelle jette ſur la vaſe des millions d'œufs; le mâle qui les rencontre paſſe ſur eux, & les féconde par ſa ſemence, ſans ſe mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent, ne goûtent de plaiſir que par un ſeul ſens, & dès que cet appétit eſt ſatisfait, tout eſt éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embraſſemens; tout ton corps eſt ſenſible; tes lèvres ſurtout jouiſſent d'une volupté que rien ne laſſe; & ce plaiſir n'appartient qu'à ton eſpèce: enfin tu peux dans tous les temps te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un temps marqué. Si tu réfléchis ſur ces prééminences, tu diras avec le comte de *Rocheſter :* L'amour dans un pays d'athées ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le ſoin de ſoi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaiſir du tact; & l'attention ſur ſa ſanté rend les organes de la volupté plus ſenſibles. Tous les autres ſentimens entrent

enſuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or : l'amitié, l'eſtime viennent au ſecours ; les talens du corps & de l'eſprit ſont encore de nouvelles chaînes.

Nam facit ipſa ſuis interdum fœmina factis,
Morigeriſque modis & mundo corpore cultu,
Ut facilè inſueſcat ſecum vir degere vitam.

LUCRECE, *liv. V.*

On peut, ſans être belle, être long-temps aimable.
L'attention, le goût, les ſoins, la propreté,
Un eſprit naturel, un air toujours affable,
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour-propre ſurtout reſſerre tous ces liens. On s'applaudit de ſon choix, & les illuſions en foule ſont les ornemens de cet ouvrage dont la nature a poſé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-deſſus des animaux ; mais ſi tu goûtes tant de plaiſirs qu'ils ignorent, que de chagrins auſſi dont les bêtes n'ont point d'idée ! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'eſt que la nature a empoiſonné dans les trois quarts de la terre les plaiſirs de l'amour & les ſources de la vie, par une maladie épouvantable à laquelle l'homme ſeul eſt ſujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en eſt point de cette peſte comme de tant d'autres maladies qui ſont la ſuite de nos excès. Ce n'eſt point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les *Phryné*, les *Laïs*, les *Flora*, les *Meſſaline*, n'en furent point attaquées ; elle eſt née dans des îles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de là elle s'eſt répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuſer la nature de mépriſer ſon ouvrage, de contredire ſon plan, d'agir contre ſes vues; c'eſt dans ce fléau déteſtable qui a ſouillé la terre d'horreur & de turpitude. Eſt-ce là le meilleur des mondes poſſibles? Hé quoi! ſi *Céſar*, *Antoine*, *Octave*, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas poſſible qu'elle ne fît point mourir *François I*? Non, dit-on, les choſes étaient ainſi ordonnées pour le mieux: je le veux croire; mais cela eſt triſte pour ceux à qui *Rabelais* a dédié ſon livre.

Les philoſophes érotiques ont ſouvent agité la queſtion, ſi *Héloïſe* put encore aimer véritablement *Abélard* quand il fut moine & châtré? L'une de ces qualités feſait très-grand tort à l'autre.

Mais conſolez-vous, *Abélard*, vous fûtes aimé; la racine de l'arbre coupé conſerve encore un reſte de ſève; l'imagination aide le cœur. On ſe plaît encore à table quoiqu'on n'y mange plus. Eſt-ce de l'amour? eſt-ce un ſimple ſouvenir? eſt-ce de l'amitié? C'eſt un je ne ſais quoi compoſé de tout cela. C'eſt un ſentiment confus qui reſſemble aux paſſions fantaſtiques que les morts conſervaient dans les champs Elyſées. Les héros qui pendant leur vie avaient brillé dans la courſe des chars, conduiſaient après leur mort des chars imaginaires. *Héloïſe* vivait avec vous d'illuſions & de ſupplémens. Elle vous careſſait quelquefois, & avec d'autant plus de plaiſir qu'ayant fait vœu au Paraclet de ne vous plus aimer, ſes careſſes en devenaient plus précieuſes comme plus coupables. Une femme ne peut guère ſe prendre de paſſion pour un eunuque; mais elle peut conſerver ſa paſſion pour ſon amant devenu eunuque, pourvu qu'il ſoit encore aimable.

Il n'en est pas de même, Mesdames, pour un amant qui a vieilli dans le service; l'extérieur ne subsiste plus; les rides effrayent; les sourcils blanchis rebutent; les dents perdues dégoûtent; les infirmités éloignent: tout ce qu'on peut faire, c'est d'avoir la vertu d'être garde-malade, & de supporter ce qu'on a aimé. C'est ensevelir un mort.

AMOUR DE DIEU.

Les disputes sur l'amour de Dieu ont allumé autant de haines qu'aucune querelle théologique. Les jésuites & les jansénistes se sont battus pendant cent ans, à qui aimerait Dieu d'une façon plus convenable, & à qui désolerait plus son prochain.

Dès que l'auteur du *Télémaque*, qui commençait à jouir d'un grand crédit à la cour de *Louis XIV*, voulut qu'on aimât Dieu d'une manière qui n'était pas celle de l'auteur des Oraisons funèbres; celui-ci, qui était un grand ferrailleur, lui déclara la guerre, & le fit condamner dans l'ancienne ville de *Romulus*, où Dieu était ce qu'on aimait le mieux après la domination, les richesses, l'oisiveté, le plaisir, & l'argent.

Si madame *Guyon* avait su le conte de la bonne vieille qui apportait un réchaud pour brûler le paradis, & une cruche d'eau pour éteindre l'enfer, afin qu'on n'aimât Dieu que pour lui-même, elle n'aurait peut-être pas tant écrit. Elle eût dû sentir qu'elle ne pouvait rien dire de mieux. Mais elle aimait Dieu & le galimatias si cordialement qu'elle fut quatre fois en prison pour sa tendresse: traitement rigoureux & injuste. Pourquoi punir comme une criminelle une femme qui n'avait d'autre crime que celui de faire des vers

dans le ſtyle de l'abbé *Cotin*, & de la proſe dans le goût de *Polichinelle*? Il eſt étrange que l'auteur du *Télémaque* & des froides amours d'*Eucharis* ait dit dans ſes Maximes des ſaints, d'après le bienheureux *François de Sales : Je n'ai preſque point de déſirs ; mais ſi j'étais à renaître je n'en aurais point du tout. Si* DIEU *venait à moi, j'irais auſſi à lui ; s'il ne voulait pas venir à moi, je me tiendrais là & n'irais pas à lui.*

C'eſt ſur cette propoſition que roule tout ſon livre ; on ne condamna point *St François de Sales ;* mais on condamna *Fénélon*. Pourquoi ? c'eſt que *François de Sales* n'avait point un violent ennemi à la cour de Turin, & que *Fénélon* en avait un à Verſailles.

Ce qu'on a écrit de plus ſenſé ſur cette controverſe myſtique, ſe trouve peut-être dans la ſatire de *Boileau* ſur l'*amour* de DIEU, quoique ce ne ſoit pas aſſurément ſon meilleur ouvrage.

Qui fait exactement ce que ma loi commande,
A pour moi, dit ce DIEU, l'amour que je demande.

S'il faut paſſer des épines de la théologie à celles de la philoſophie, qui ſont moins longues & moins piquantes, il paraît clair qu'on peut aimer un objet ſans aucun retour ſur ſoi-même, ſans aucun mélange d'amour-propre intéreſſé. Nous ne pouvons comparer les choſes divines aux terreſtres, l'amour de DIEU à un autre amour. Il manque préciſément un infini d'échelons pour nous élever de nos inclinations humaines à cet amour ſublime. Cependant, puiſqu'il n'y a pour nous d'autre point d'appui que la terre, tirons nos comparaiſons de la terre. Nous voyons un chef-d'œuvre de l'art en peinture, en ſculpture, en

architecture, en poëſie, en éloquence; nous entendons une muſique qui enchante nos oreilles & notre ame, nous l'admirons, nous l'aimons ſans qu'il nous en revienne le plus léger avantage; c'eſt un ſentiment pur; nous allons même juſqu'à ſentir quelquefois de la vénération, de l'amitié pour l'auteur; & s'il était là nous l'embraſſerions.

C'eſt à-peu-près la ſeule manière dont nous puiſſions expliquer notre profonde admiration & les élans de notre cœur envers l'éternel architecte du monde. Nous voyons l'ouvrage avec un étonnement de reſpect & d'anéantiſſement, & notre cœur s'élève autant qu'il le peut vers l'ouvrier.

Mais quel eſt ce ſentiment? je ne ſais quoi de vaſte & d'interminé, un ſaiſiſſement qui ne tient rien de nos affections ordinaires; une ame plus ſenſible qu'une autre, plus déſoccupée, peut être ſi touchée du ſpectacle de la nature qu'elle voudrait s'élancer juſqu'au maître éternel qui l'a formée. Une telle affection de l'eſprit, un ſi puiſſant attrait peut-il encourir la cenſure? A-t-on pu condamner le tendre archevêque de Cambrai? Malgré les expreſſions de *St François de Sales* que nous avons rapportées, il s'en tenait à cette aſſertion, qu'on peut aimer l'auteur uniquement pour la beauté de ſes ouvrages. Quelle héréſie avait-on à lui reprocher? les extravagances du ſtyle d'une dame de Montargis, & quelques expreſſions peu meſurées de ſa part lui nuiſirent.

Où était le mal? on n'en ſait plus rien aujourd'hui. Cette querelle eſt anéantie comme tant d'autres. Si chaque ergoteur voulait bien ſe dire à ſoi-même: Dans quelques années perſonne ne ſe ſouciera de mes

ergotiſmes, on ergoterait beaucoup moins. Ah ! *Louis XIV ! Louis XIV !* il fallait laiſſer deux hommes de génie ſortir de la ſphère de leurs talens, au point d'écrire ce qu'on a jamais écrit de plus obſcur & de plus ennuyeux dans votre royaume.

Pour finir tous ces débats-là,
Tu n'avais qu'à les laiſſer faire.

Remarquons à tous les articles de morale & d'hiſtoire, par quelle chaîne inviſible, par quels reſſorts inconnus toutes les idées qui troublent nos têtes, & tous les événemens qui empoiſonnent nos jours, ſont liés enſemble, ſe heurtent, & forment nos deſtinées. *Fénélon* meurt dans l'exil pour avoir eu deux ou trois converſations myſtiques avec une femme un peu extravagante. Le cardinal de *Bouillon*, le neveu du grand *Turenne*, eſt perſécuté pour n'avoir pas lui-même perſécuté à Rome l'archevêque de Cambrai ſon ami : il eſt contraint de ſortir de France, & il perd toute ſa fortune.

C'eſt par ce même enchaînement que le fils d'un procureur de Vire trouve, dans une douzaine de phraſes obſcures d'un livre imprimé dans Amſterdam, de quoi remplir de victimes tous les cachots de la France ; & à la fin il ſort de ces cachots mêmes un cri, dont le retentiſſement fait tomber par terre toute une ſociété habile & tyrannique fondée par un fou ignorant.

AMOUR-PROPRE.

Nicole, dans ſes Eſſais de morale, faits après deux ou trois mille volumes de morale, (dans ſon Traité de la charité, chap. II) dit *que par le moyen des*

gibets & des roues qu'on a établis en commun, on réprime les penſées & les deſſeins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier.

Je n'examinerai point ſi on a des gibets en commun, comme on a des prés & des bois en commun, & une bourſe commune, & ſi on réprime des penſées avec des roues ; mais il me ſemble fort étrange que *Nicole* ait pris le vol de grand chemin & l'aſſaſſinat pour de l'amour-propre. Il faut diſtinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que *Néron* a fait aſſaſſiner ſa mère par amour-propre, que *Cartouche* avait beaucoup d'amour-propre, ne s'exprimerait pas fort correctement. L'amour-propre n'eſt point une ſcélérateſſe, c'eſt un ſentiment naturel à tous les hommes ; il eſt beaucoup plus voiſin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône ; un paſſant lui dit : N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infame quand vous pouvez travailler ? Monſieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conſeils ; puis il lui tourna le dos en conſervant toute la dignité caſtillane. C'était un fier gueux que ce ſeigneur, ſa vanité était bleſſée pour peu de choſe. Il demandait l'aumône par amour de ſoi-même, & ne ſouffrait pas la réprimande par un autre amour de ſoi-même.

Un miſſionnaire voyageant dans l'Inde rencontra un faquir chargé de chaînes, nu comme un ſinge, couché ſur le ventre, & ſe feſant fouetter pour les péchés de ſes compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à ſoi-même, diſait un des ſpectateurs ! Renoncement à moi-même ! reprit le faquir ; apprenez que je ne me

fais feſſer dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ſerez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes eſt la baſe de tous nos ſentimens & de toutes nos actions, ont donc eu grande raiſon dans l'Inde, en Eſpagne, & dans toute la terre habitable : & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un viſage, il n'ont pas beſoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre eſt l'inſtrument de notre conſervation ; il reſſemble à l'inſtrument de la perpétuité de l'eſpèce : il eſt néceſſaire, il nous eſt cher, il nous fait plaiſir, & il faut le cacher.

AMOUR SOCRATIQUE.

SI l'amour qu'on a nommé *ſocratique* & *platonique* n'était qu'un ſentiment honnête, il faut y applaudir : ſi c'était une débauche, il faut en rougir pour la Grèce.

Comment s'eſt-il pu faire qu'un vice deſtructeur du genre-humain, s'il était général, qu'un attentat infame contre la nature, ſoit pourtant ſi naturel? Il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie ; & cependant il eſt le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas encore eu le temps d'être corrompus. Il eſt entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encore ni l'ambition, ni la fraude, ni la ſoif des richeſſes. C'eſt la jeuneſſe aveugle qui, par un inſtinct mal démêlé, ſe précipite dans ce déſordre au ſortir de l'enfance, ainſi que dans l'onaniſme. (*)

Le penchant des deux ſexes l'un pour l'autre ſe déclare de bonne heure ; mais quoi qu'on ait dit des

(*) Voyez *Onaniſme*.

Africaines & des femmes de l'Afie méridionale, ce penchant eſt généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme; c'eſt une loi que la nature a établie pour tous les animaux, c'eſt toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre eſpèce, élevés enſemble, ſentant cette force que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur inſtinct, ſe rejettent ſur ce qui lui reſſemble. Souvent un jeune garçon, par la fraîcheur de ſon teint, par l'éclat de ſes couleurs, & par la douceur de ſes yeux, reſſemble pendant deux ou trois ans à une belle fille; ſi on l'aime, c'eſt parce que la nature ſe méprend; on rend hommage au ſexe, en s'attachant à ce qui en a les beautés; & quand l'âge fait évanouir cette reſſemblance, la mépriſe ceſſe.

Citraque juventam
Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On n'ignore pas que cette mépriſe de la nature eſt beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion, parce que le ſang y eſt plus allumé, & l'occaſion plus fréquente; auſſi ce qui ne paraît qu'une faibleſſe dans le jeune *Alcibiade*, eſt une abomination dégoûtante dans un matelot hollandais, & dans un vivandier moſcovite.

Je ne puis ſouffrir qu'on prétende que les Grecs ont autoriſé cette licence. On cite le légiſlateur *Solon*, parce qu'il a dit en deux mauvais vers:

Tu chériras un beau garçon,
Tant qu'il n'aura barbe au menton. (*a*)

(*a*) Un écrivain moderne nommé *Larcher*, répétiteur de collége, dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre, & de la critique la plus groſſière,

Mais en bonne foi, (*b*) *Solon* était-il légiſlateur quand il fit ces deux vers ridicules? Il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu ſage, il ne mit point une telle infamie parmi les lois de ſa république. Accuſera-t-on *Théodore de Bèze* d'avoir prêché la pédéraſtie dans ſon égliſe, parce que dans ſa jeuneſſe il fit des vers pour le jeune *Candide*? & qu'il dit:

Amplector hunc & illam.
Je ſuis pour lui, je ſuis pour elle.

Il faudra dire qu'ayant chanté des amours honteux dans ſon jeune âge, il eut dans l'âge mûr l'ambition d'être chef de parti, de prêcher la réforme, de ſe faire un nom. *Hic vir & ille puer.*

On abuſe du texte de *Plutarque*, qui dans ſes bavarderies, au Dialogue de l'amour, fait dire à un interlocuteur, que les femmes ne ſont pas *dignes du véritable amour;* (*c*) mais un autre interlocuteur ſoutient le parti des femmes comme il le doit. On a pris l'objection pour la déciſion.

Il eſt certain, autant que la ſcience de l'antiquité peut l'être, que l'amour ſocratique n'était point un amour infame: c'eſt ce nom d'*amour* qui a trompé. Ce qu'on appelait *les amans d'un jeune-homme* étaient préciſément ce que ſont parmi nous les menins de nos princes; ce qu'étaient les enfans d'honneur des

oſe citer je ne ſais quel bouquin dans lequel on appelle Socrate *ſanctus pederaſtes*, *Socrate* ſaint b... Il n'a pas été ſuivi dans ces horreurs par l'abbé *Foucher;* mais cet abbé, non moins groſſier, s'eſt trompé encore lourdement ſur *Zoroaſtre* & ſur les anciens Perſans. Il en a été vivement repris par un homme ſavant dans les langues orientales.

(*b*) Traduction d'*Amiot* grand-aumônier de France.

(*c*) Voyez *Femme*.

jeunes

jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires; institution guerrière & sainte dont on abusa comme des fêtes nocturnes & des orgies.

La troupe des amans institués par *Laïus*, était une troupe invincible de jeunes guerriers engagés par serment à donner leur vie les uns pour les autres, & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres ont beau dire que ce vice était recommandé par les lois de la Perse. Qu'ils citent le texte de la loi; qu'ils montrent le code des Persans: & si cette abomination s'y trouvait, je ne la croirais pas; je dirais que la chose n'est pas vraie, par la raison qu'elle est impossible. Non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre-humain si elle était observée à la lettre. Mais moi je vous montrerai l'ancienne loi des Persans rédigée dans le *Sadder*. Il est dit à l'article ou porte 9, *qu'il n'y a point de plus grand péché*. C'est en vain qu'un écrivain moderne a voulu justifier *Sextus Empiricus* & la pédérastie; les lois de *Zoroastre*, qu'il ne connaissait pas, sont un témoignage irréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perses. C'est comme si on disait qu'il est recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment; mais les lois le punissent.

Que de gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un pays pour les lois du pays! *Sextus Empiricus*, qui doutait de tout, devait bien douter de cette jurisprudence. S'il eût vécu de nos jours, & qu'il eût

vu deux ou trois jeunes jéſuites abuſer de quelques écoliers, aurait-il eu droit de dire que ce jeu leur eſt permis par les conſtitutions d'*Ignace de Loyola* ?

Il me ſera permis de parler ici de l'amour ſocratique du révérend père *Polycarpe*, carme chauſſé de la petite ville de Gex, lequel en 1771 enſeignait la religion & le latin à une douzaine de petits écoliers. Il était à la fois leur confeſſeur & leur régent; & il ſe donna auprès d'eux tous un nouvel emploi. On ne pouvait guère avoir plus d'occupations ſpirituelles & temporelles. Tout fut découvert : il ſe retira en Suiſſe, pays fort éloigné de la Grèce.

Ces amuſemens ont été aſſez communs entre les précepteurs & les écoliers. (*) Les moines chargés d'élever la jeuneſſe ont été toujours un peu adonnés à la pédéraſtie. C'eſt la ſuite néceſſaire du célibat auquel ces pauvres gens ſont condamnés.

Les ſeigneurs turcs & perſans font, à ce qu'on nous dit, élever leurs enfans par des eunuques ; étrange alternative pour un pédagogue d'être châtré ou ſodomite.

L'amour des garçons était ſi commun à Rome, qu'on ne s'aviſait pas de punir cette turpitude dans laquelle preſque tout le monde donnait tête baiſſée. *Octave-Auguſte*, ce meurtrier débauché & poltron, qui oſa exiler *Ovide*, trouva très-bon que *Virgile* chantât *Alexis ; Horace* ſon autre favori feſait de petites odes pour *Ligurinus*. *Horace*, qui louait *Auguſte* d'avoir réformé les mœurs, propoſait également dans ſes ſatires un garçon & une fille; (*e*) mais l'ancienne loi

(*) Voyez *Pétrone*.

(*e*) . . . . . *Præſto puer impetus in quem*
Continuò fiat.

Scantinia, qui défend la pédéraſtie, ſubſiſta toujours : l'empereur *Philippe* la remit en vigueur, & chaſſa de Rome les petits garçons qui feſaient le métier. S'il y eut des écoliers ſpirituels & licencieux comme *Pétrone*, Rome eut des profeſſeurs tels que *Quintilien*. Voyez quelles précautions il apporte dans le chapitre du *Précepteur* pour conſerver la pureté de la première jeuneſſe : *Cavendum non ſolùm crimine turpitudinis, ſed etiam ſuſpicione.* Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des lois (*f*) contre les mœurs. (1)

(*f*) On devrait condamner meſſieurs les non-conformiſtes à préſenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'ex-jéſuite *Desfontaines* fut ſur le point d'être brûlé en place de Grève, pour avoir abuſé de quelques petits ſavoyards qui ramonaient ſa cheminée ; des protecteurs le ſauvèrent. Il fallait une victime : on brûla *des Chaufours* à ſa place. Cela eſt bien fort ; *eſt modus in rebus :* on doit proportionner les peines aux délits. Qu'auraient dit *Céſar*, *Alcibiade*, le roi de Bythinie *Nicomède*, le roi de France *Henri III*, & tant d'autres rois ?

Quand on brûla *des Chaufours*, on ſe fonda ſur les *établiſſemens de ſaint Louis*, mis en nouveau français au quinzième ſiècle. *Si aucun eſt ſoupçonné de b..... doit être mené à l'évêque ; & ſe il en était prouvé, l'en le doit ardoir & tuit li mueble ſont au baron*, &c. *Saint Louis* ne dit pas ce qu'il faut faire au baron ſi le baron eſt ſoupçonné, & ſe il en eſt prouvé. Il faut obſerver que par le mot de *b.... ſaint Louis* entend les hérétiques qu'on n'appelait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit brûler à Paris *des Chaufours* gentilhomme lorrain. *Deſpréaux* eut bien raiſon de faire une ſatire contre l'équivoque ; elle a cauſé bien plus de mal qu'on ne croit.

(1) On nous permettra de faire ici quelques réflexions ſur un ſujet odieux & dégoûtant, mais qui malheureuſement fait partie de l'hiſtoire des opinions & des mœurs.

Cette turpitude remonte aux premières époques de la civiliſation : l'hiſtoire grecque, l'hiſtoire romaine ne permettent point d'en douter. Elle était commune chez ces peuples avant qu'ils euſſent formé une ſociété régulière, dirigée par des lois écrites.

Cela ſuffit pour expliquer par quelle raiſon ces lois ont paru la traiter avec trop d'indulgence. On ne propoſe point à un peuple libre des lois ſévères contre une action, quelle qu'elle ſoit, qui y eſt devenue habituelle.

Plusieurs des nations germaniques eurent long-temps des lois écrites qui admettaient la composition pour le meurtre. *Solon* se contenta donc de défendre cette turpitude entre les citoyens & les esclaves ; les Athéniens pouvaient sentir les motifs politiques de cette défense, & s'y soumettre : c'était d'ailleurs contre les esclaves seuls, & pour les empêcher de corrompre les jeunes gens libres, que cette loi avait été faite ; & les pères de famille, quelles que fussent leurs mœurs, n'avaient aucun intérêt de s'y opposer.

La sévérité des mœurs des femmes dans la Grèce, l'usage des bains publics, la fureur pour les jeux où les hommes paraissaient nus, conservèrent cette turpitude de mœurs, malgré les progrès de la société & de la morale. *Lycurgue*, en laissant plus de liberté aux femmes, & par quelques autres de ses institutions, parvint à rendre ce vice moins commun à Sparte que dans les autres villes de la Grèce.

Quand les mœurs d'un peuple deviennent moins agrestes, qu'il connaît les arts, le luxe, les richesses, s'il conserve ses vices, il cherche du moins à les voiler. La morale chrétienne, en attachant de la honte aux liaisons entre les personnes libres, en rendant le mariage indissoluble, en poursuivant le concubinage par des censures, avait rendu l'adultère commun : comme toute espèce de volupté était également un péché, il fallait bien préférer celui dont les suites ne peuvent être publiques ; & par un renversement singulier, on vit de véritables crimes devenir plus communs, plus tolérés, & moins honteux dans l'opinion que de simples faiblesses. Quand les Occidentaux commencèrent à se policer, ils imaginèrent de cacher l'adultère sous le voile de ce qu'on appelle galanterie ; les hommes avouaient hautement un amour qu'il était convenu que les femmes ne partageraient point ; les amans n'osaient rien demander, & c'était tout au plus après dix ans d'amour pur, de combats, de victoires remportées dans les jeux &c., qu'un chevalier pouvait espérer de trouver un moment de faiblesse. Il nous reste assez de monumens de ce temps, pour nous montrer quelles étaient les mœurs que couvrait cette espèce d'hypocrisie. Il en fut de même à-peu-près chez les Grecs devenus polis ; les liaisons intimes entre des hommes n'avaient plus rien de honteux ; les jeunes gens s'unissaient par des sermens, mais c'était ceux de vivre & de mourir pour la patrie ; on s'attachait à un jeune homme, au sortir de l'enfance, pour le former, pour l'instruire, pour le guider ; la passion qui se mêlait à ces amitiés, était une sorte d'amour, mais d'amour pur. C'était seulement sous ce voile, dont la décence publique couvrait les vices, qu'ils étaient tolérés par l'opinion.

Enfin, de même que l'on a souvent entendu chez les peuples modernes faire l'éloge de la galanterie chevaleresque, comme d'une institution propre à élever l'ame, à inspirer le courage, on fit aussi chez les Grecs l'éloge de cet amour qui unissait les citoyens entre eux.

AMPLIFICATION.

ON prétend que c'eſt une belle figure de rhétorique; peut-être aurait-on plus raiſon ſi on l'appelait *un défaut*. Quand on dit tout ce qu'on doit dire, ou n'amplifie pas; & quand on l'a dit, ſi on amplifie,

Platon dit que les Thébains firent une choſe utile de le preſcrire, parce qu'ils avaient beſoin de polir leurs mœurs, de donner plus d'activité à leur ame, à leur eſprit, engourdis par la nature de leur climat & de leur ſol. On voit qu'il ne s'agit ici que d'amitié pure. C'eſt ainſi que, lorſqu'un prince chrétien feſait publier un tournois où chacun devait paraître avec les couleurs de ſa dame, il avait l'intention louable d'exciter l'émulation de ſes chevaliers, & d'adoucir leurs mœurs; ce n'était point l'adultère, mais ſeulement la galanterie qu'il voulait encourager dans ſes Etats. Dans Athènes, ſuivant *Platon*, on devait ſe borner à la tolérance. Dans les Etats monarchiques, il était utile d'empêcher ces liaiſons entre les hommes; mais elles étaient dans les républiques un obſtacle à l'établiſſement durable de la tyrannie. Un tyran, en immolant un citoyen, ne pouvait ſavoir quels vengeurs il allait armer contre lui; il était expoſé ſans ceſſe à voir dégénérer en conſpirations, les aſſociations que cet amour formait entre les hommes.

Cependant, malgré ces idées ſi éloignées de nos opinions & de nos mœurs, ce vice était regardé chez les Grecs comme une débauche honteuſe, toutes les fois qu'il ſe montrait à découvert, & ſans l'excuſe de l'amitié ou des liaiſons politiques. Lorſque *Philippe* vit ſur le champ de bataille de Chéronée, tous les ſoldats qui compoſaient le *bataillon ſacré*, le *bataillon des amis* à Thèbes, tués dans le rang où ils avaient combattu: *Je ne croirai jamais*, s'écria-t-il, *que de ſi braves gens aient pu faire ou ſouffrir rien de honteux*. Ce mot d'un homme ſouillé lui-même de cette infamie, eſt une preuve certaine de l'opinion générale des Grecs.

A Rome cette opinion était plus forte encore: pluſieurs héros grecs, regardés comme des hommes vertueux, ont paſſé pour s'être livrés à ce vice, & chez les Romains on ne le voit attribué à aucun de ceux dont on nous a vanté les vertus; ſeulement il paraît que chez ces deux nations on n'y attachait ni l'idée de crime, ni même celle de déshonneur, à moins de ces excès qui rendent le goût même des femmes une paſſion aviliſſante. Ce vice eſt très-rare parmi nous, & il y ſerait preſqu'inconnu ſans les défauts de l'éducation publique.

Monteſquieu prétend qu'il eſt commun chez quelques nations mahométanes, à cauſe de la facilité d'avoir des femmes; nous croyons que c'eſt *difficulté* qu'il faut lire.

on dit trop. Préſenter aux juges une bonne ou mauvaiſe action ſous toutes ſes faces, ce n'eſt point amplifier; mais ajouter, c'eſt exagérer, & ennuyer.

J'ai vu autrefois dans les colléges donner des prix d'amplification. C'était réellement enſeigner l'art d'être diffus. Il eût mieux valu peut-être donner des prix à celui qui aurait reſſerré ſes penſées, & qui par-là aurait appris à parler avec plus d'énergie & de force: mais en évitant l'amplification, craignez la ſéchereſſe.

J'ai entendu des profeſſeurs enſeigner que certains vers de *Virgile* ſont une amplification, par exemple ceux-ci:

Nox erat, & placidum carpebant feſſa ſoporem
Corpora per terras, ſilvæque & ſæva quierant
Æquora; quum medio volvuntur ſidera lapſu;
Quum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres;
Quæque lacus latè liquidos, quæque aſpera dumis
Rura tenent, ſomno poſitæ ſub nocte ſilenti
Lenibant curas, & corda oblita laborum:
At non infelix animi Phœniſſa.

Voici une traduction libre de ces vers de *Virgile* qui ont tous été ſi difficiles à traduire par les poëtes français, excepté par M. *Delille*.

Les aſtres de la nuit roulaient dans le ſilence;
Eole a ſuſpendu les haleines des vents;
Tout ſe tait ſur les eaux, dans les bois, dans les champs;
Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître,
Le tranquille taureau s'endort avec ſon maître;
Les malheureux humains ont oublié leurs maux;
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du repos:
Phéniſſe veille & pleure.

Si la longue description du règne du sommeil dans toute la nature ne fesait pas un contraste admirable avec la cruelle inquiétude de *Didon*, ce morceau ne serait qu'une amplification puérile; c'est le mot, *at non infelix animi Phœnissa*, qui en fait le charme.

La belle ode de *Sapho*, qui peint tous les symptômes de l'amour, & qui a été traduite heureusement dans toutes les langues cultivées, ne serait pas sans doute si touchante, si *Sapho* avait parlé d'une autre que d'elle-même: cette ode pourrait être alors regardée comme une amplification,

La description de la tempête au premier livre de l'Enéide n'est point une amplification; c'est une image vraie de tout ce qui arrive dans une tempête; il n'y a aucune idée répétée, & la répétition est le vice de tout ce qui n'est qu'amplification.

Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis sur le théâtre dans aucune langue, est celui de *Phèdre*. Presque tout ce qu'elle dit serait une amplification fatiguante, si c'était une autre qui parlât de la passion de *Phèdre*.

Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;
Je sentis tout mon corps & transir & brûler;
Je reconnus Vénus & ses traits redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit, tourmens inévitables.

Il est bien clair que puisqu'Athènes lui montra son superbe ennemi *Hippolyte*, elle vit *Hippolyte*. Si elle rougit & pâlit à sa vue, elle fut sans doute troublée. Ce serait un pléonasme, une redondance oiseuse dans

une étrangère qui raconterait les amours de *Phèdre;* mais c'eſt *Phèdre* amoureuſe & honteuſe de ſa paſſion; ſon cœur eſt plein, tout lui échappe.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.

Peut-on mieux imiter *Virgile?*

Je ſentis tout mon corps & tranſir & brûler;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

Peut-on mieux imiter *Sapho?* ces vers quoiqu'imités coulent de ſource; chaque mot trouble les ames ſenſibles & les pénètre; ce n'eſt point une amplification, c'eſt le chef-d'œuvre de la nature & de l'art.

Voici, à mon avis, un exemple d'une amplification dans une tragédie moderne, qui d'ailleurs a de grandes beautés.

Tidée eſt à la cour d'Argos; il eſt amoureux d'une ſœur d'*Electre;* il regrette ſon ami *Oreſte* & ſon père; il eſt partagé entre ſa paſſion pour *Electre*, & le deſſein de punir le tyran. Au milieu de tant de ſoins & d'inquiétudes, il fait à ſon confident une longue deſcription d'une tempête qu'il a eſſuyée il y a long-temps.

Tu ſais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre;
Tu ſais que Palamède, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter ſon retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
A de ſi juſtes ſoins on ſouſcrivit ſans peine:
Nous partîmes comblés des bienfaits de Thyrrène;
Tout nous favoriſait; nous voguâmes long-temps
Au gré de nos déſirs, bien plus qu'au gré des vents;

Mais signalant bientôt toute son inconstance,
La mer en un moment se mutine & s'élance;
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,
Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.
Les vagues quelquefois, nous portant sur leurs cimes,
Nous font rouler après sous de vastes abymes,
Où les éclairs pressés, pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu semblaient nous plonger tous;
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.
A travers les écueils, notre vaisseau pousse,
Se brise & nage enfin sur les eaux dispersé.

On voit peut-être dans cette description le poëte qui veut surprendre les auditeurs par le récit d'un naufrage, & non le personnage qui veut venger son père & son ami, tuer le tyran d'Argos, & qui est partagé entre l'amour & la vengeance.

Lorsqu'un personnage s'oublie, & qu'il veut absolument être poëte, il doit alors embellir ce défaut par les vers les plus corrects & les plus élégans.

Ne voulut point tenter son retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.

Ce tour familier semble ne devoir entrer que rarement dans la poësie noble. *Je ne voulus point aller à Orléans que je n'eusse vu Paris.* Cette phrase n'est admise, ce me semble, que dans la liberté de la conversation.

A de si justes soins on souscrivit sans peine.

On souscrit à des volontés, à des ordres, à des désirs; je ne crois pas qu'on souscrive *à des soins*.

Nous voguâmes long-temps
Au gré de nos désirs bien plus qu'au gré des vents.

Outre l'affectation & une sorte de jeu de mots du *gré des désirs*, & du *gré des vents*, il y a là une contradiction évidente. Tout l'équipage *souscrivit* sans peine *aux justes soins* d'interroger l'oracle de Délos. Les désirs des navigateurs étaient donc d'aller à Délos; ils ne voguaient donc pas au gré de leurs désirs, puisque le gré des vents les écartait de Délos, à ce que dit *Tidée*.

Si l'auteur a voulu dire au contraire que *Tidée* voguait au gré de ses désirs aussi bien, & encore plus qu'au gré des vents, il s'est mal exprimé. *Bien plus qu'au gré des vents*, signifie que les vents ne secondaient pas ses désirs & l'écartaient de sa route. *J'ai été favorisé dans cette affaire par la moitié du conseil bien plus que par l'autre*, signifie, par tous pays, la moitié du conseil a été pour moi, & l'autre contre. Mais si je dis, *la moitié du conseil a opiné au gré de mes désirs, & l'autre encore davantage*, cela veut dire que j'ai été secondé par tout le conseil, & qu'une partie m'a encore plus favorisé que l'autre.

J'ai réussi auprès du parterre bien plus qu'au gré des connaisseurs, veut dire, les connaisseurs m'ont condamné.

Il faut que la diction soit pure & sans équivoque. Le confident de *Tidée* pouvait lui dire: Je ne vous entends pas: si le vent vous a mené à Délos & à Epidaure qui est dans l'Argolide, c'était précisément

votre route, & vous n'avez pas dû *voguer long-temps*. On va de Samos à Epidaure en moins de trois jours avec un bon vent d'eſt. Si vous avez eſſuyé une tempête, vous n'avez pas vogué au gré de vos déſirs; d'ailleurs vous deviez inſtruire plutôt le public que vous veniez de Samos. Les ſpectateurs veulent ſavoir d'où vous venez & ce que vous voulez. La longue deſcription recherchée d'une tempête me détourne de ces objets. C'eſt une amplification qui paraît oiſeuſe, quoiqu'elle préſente de grandes images.

La mer ſignala bientôt toute ſon inconſtance.

Toute l'inconſtance que la mer ſignale ne ſemble pas une expreſſion convenable à un héros, qui doit peu s'amuſer à ces recherches. Cette mer qui ſe *mutine & qui s'élance en un moment*, après avoir ſignalé *toute ſon inconſtance*, intéreſſe-t-elle aſſez à la ſituation préſente de *Tidée* occupé de la guerre? Eſt-ce à lui de s'amuſer à dire que la mer eſt inconſtante, à débiter des lieux-communs?

L'air mugit, le jour fuit; une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.

Les vents diſſipent les vapeurs & ne les épaiſſiſſent pas, mais quand même il ſerait vrai qu'une épaiſſe vapeur eût couvert les vagues en fureur d'un *voile affreux*, ce héros, plein de ſes malheurs préſens, ne doit pas s'appeſantir ſur ce prélude de tempête, ſur ces circonſtances qui n'appartiennent qu'au poëte.

Non erat his locus.

La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſources de feu bouillonner ſur les eaux.

N'eſt-ce pas là une véritable amplification un peu trop ampoulée? Un tonnerre qui ouvre l'eau & le ciel par des ſillons; qui en même temps eſt un tourbillon de feu, lequel embraſe un vaiſſeau & qui bouillonne, n'a-t-il pas quelque choſe de trop peu naturel, de trop peu vrai, ſurtout dans la bouche d'un homme qui doit s'exprimer avec une ſimplicité noble & touchante, ſurtout après pluſieurs mois que le péril eſt paſſé?

Des cimes de vagues, qui ſont rouler ſous des abymes des éclairs preſſés & des gouffres de feu, ſemblent des expreſſions un peu bourſouflées qui ſeraient ſouffertes dans une ode, & qu'*Horace* réprouvait avec tant de raiſon dans la tragédie.

Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba.
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.

On peut s'abandonner aux vents; mais il me ſemble qu'on ne s'abandonne pas aux rochers.

Notre vaiſſeau pouſſé, nage diſperſé.

Un vaiſſeau ne nage point diſperſé; *Virgile* a dit, non en parlant d'un vaiſſeau, mais des hommes, qui ont fait naufrage:

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Voilà où le mot *nager* eſt à ſa place. Les débris d'un vaiſſeau flottent & ne nagent pas. *Desfontaines* a traduit ainſi ce beau vers de l'Enéide: *A peine un petit nombre de ceux qui montaient le vaiſſeau, purent ſe ſauver à la nage.*

C'eſt traduire *Virgile* en ſtyle de gazette. Où eſt ce vaſte gouffre que peint le poëte, *gurgite vaſto?* où

eſt l'*apparent rari nantes* ? Ce n'eſt pas avec cette ſéchereſſe qu'on doit traduire l'Enéide. Il faut rendre image pour image, beauté pour beauté. Nous feſons cette remarque en faveur des commençans. On doit les avertir que *Desfontaines* n'a fait que le ſquelette informe de *Virgile*, comme il faut leur dire que la deſcription de la tempête par *Tidée* eſt fautive & déplacée. *Tidée* devait s'étendre avec attendriſſement ſur la mort de ſon ami, & non ſur la vaine deſcription d'une tempête.

On ne préſente ces réflexions que pour l'intérêt de l'art, & non pour attaquer l'artiſte.

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendor maculis.
En faveur des beautés on pardonne aux défauts.

Quand j'ai fait ces critiques, j'ai tâché de rendre raiſon de chaque mot que je critiquais. Les ſatiriques ſe contentent d'une plaiſanterie, d'un bon mot, d'un trait piquant; mais celui qui veut s'inſtruire & éclairer les autres, eſt obligé de tout diſcuter avec le plus grand ſcrupule.

Pluſieurs hommes de goût, & entr'autres l'auteur du *Télémaque*, ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'*Hippolyte* dans *Racine*. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut ſe faire écouter. On avait pour eux cette complaiſance; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambrai prétend que *Théramène* ne devait pas, après la cataſtrophe d'*Hippolyte*, avoir la force de parler ſi long-temps; qu'il ſe plaît trop à décrire *les cornes menaçantes* du monſtre, & *ſes écailles jauniſſantes*, & *ſa croupe qui ſe recourbe;* qu'il devait dire d'un voix entre-coupée: *Hippolyte eſt mort : un monſtre l'a fait périr; je l'ai vu.*

Je ne prétends point défendre les écailles jaunissantes & la croupe qui se recourbe; mais en général cette critique souvent répétée me paraît injuste. On veut que *Théramène* dise seulement : *Hippolyte est mort. Je l'ai vu, c'en est fait.*

C'est précisément ce qu'il dit & en moins de mots encore..... *Hippolyte n'est plus.* Le père s'écrie; *Théramène* ne reprend ses sens que pour dire :

J'ai vu des mortels périr le plus aimable;

& il ajoute ce vers si nécessaire, si touchant, si désespérant pour *Thésée :*

Et j'ose dire encor, Seigneur, le moins coupable.

La gradation est pleinement observée, les nuances se font sentir l'une après l'autre.

Le père attendri demande *quel Dieu lui a ravi son fils, quelle foudre soudaine....?* Et il n'a pas le courage d'achever; il reste muet dans sa douleur; il attend ce récit fatal; le public l'attend de même. *Théramène* doit répondre; on lui demande des détails, il doit en donner.

Etait-ce à celui qui fait discourir *Mentor* & tous ses personnages si long-temps, & quelquefois jusqu'à la satiété, de fermer la bouche à *Théramène?* Quel est le spectateur qui voudrait ne le pas entendre, ne pas jouir du plaisir douloureux d'écouter les circonstances de la mort d'*Hippolyte?* qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers? Ce n'est pas là une vaine description d'une tempête inutile à la pièce; ce n'est pas là une amplification mal écrite; c'est la diction la plus pure & la plus touchante; enfin c'est *Racine.*

On lui reproche *le héros expiré*. Quelle misérable vétille de grammaire! Pourquoi ne pas dire, *ce héros expiré*, comme on dit, *il est expiré*, *il a expiré*? il faut remercier *Racine* d'avoir enrichi la langue à laquelle il a donné tant de charmes, en ne disant jamais que ce qu'il doit, lorsque les autres disent tout ce qu'ils peuvent.

Boileau fut le premier qui fit remarquer l'amplification vicieuse de la première scène de *Pompée*.

Quand les dieux étonnés semblaient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.
Ces fleuves teints de sang, & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides;
Cet horrible débris, d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ces champs empestés confusément épars;
Ces montagnes de morts, privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans &c.

Ces vers boursouflés sont sonores: ils surprirent long-temps la multitude, qui, sortant à peine de la grossiéreté, & qui plus est de l'insipidité où elle avait été plongée tant de siècles, était étonnée & ravie d'entendre des vers harmonieux ornés de grandes images. On n'en savait pas assez pour sentir l'extrême ridicule d'un roi d'Egypte qui parle comme un écolier de rhétorique, d'une bataille livrée au-delà de la mer Méditerranée, dans une province qu'il ne connaît pas, entre des étrangers qu'il doit également haïr. Que veulent dire des dieux qui n'ont osé juger entre le gendre & le beau-père, & qui cependant ont jugé par l'événement, seule manière dont ils étaient

censés juger ? *Ptolomée* parle de fleuves près d'un champ de bataille où il n'y avait point de fleuves. Il peint ces prétendus fleuves rendus rapides par des débordemens de parricides ; un horrible débris de perches qui portaient des figures d'aigles, des charrettes cassées, (car on ne connaissait plus alors les chars de guerre) enfin des troncs pourris qui se vengent, & qui font la guerre aux vivans. Voilà le galimatias le plus complet qu'on pût jamais étaler sur un théâtre. Il fallait cependant plusieurs années pour dessiller les yeux du public, & pour lui faire sentir qu'il n'y a qu'à retrancher ces vers pour faire une ouverture de scène parfaite.

L'amplification, la déclamation, l'exagération, furent de tout temps les défauts des Grecs, excepté de *Démosthènes* & d'*Aristote*.

Le temps même a mis le sceau de l'approbation presque universelle à des morceaux de poësie absurdes, parce qu'ils étaient mêlés à des traits éblouissans qui répandaient leur éclat sur eux ; parce que les poëtes qui vinrent après ne firent pas mieux ; parce que les commencemens informes de tout art ont toujours plus de réputation que l'art perfectionné ; parce que celui qui joua le premier du violon fut regardé comme un demi-dieu, & que *Rameau* n'a eu que des ennemis ; parce qu'en général les hommes jugent rarement par eux-mêmes, qu'ils suivent le torrent, & que le goût épuré est presque aussi rare que les talens.

Parmi nous aujourd'hui la plupart des sermons, des oraisons funèbres, des discours d'appareil, des harangues dans de certaines cérémonies, sont des amplifications ennuyeuses, des lieux-communs cent

& cent fois répétés. Il faudrait que tous ces discours fussent très-rares pour être un peu supportables. Pourquoi parler quand on n'a rien à dire de nouveau? Il est temps de mettre un frein à cette extrême intempérance, & par-conséquent de finir cet article.

ANA, ANECDOTES.

SI on pouvait confronter *Suétone* avec les valets de chambre des douze *Césars*, pense-t-on qu'ils feraient toujours d'accord avec lui? & en cas de dispute, quel est l'homme qui ne parierait pas pour les valets de chambre contre l'historien?

Parmi nous combien de livres ne sont fondés que sur des bruits de ville, ainsi que la physique ne fut fondée que sur des chimères répétées de siècle en siècle jusqu'à notre temps!

Ceux qui se plaisent à transcrire le soir dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour, devraient, comme *St Augustin*, faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand-audiencier, *l'Etoile* que *Henri IV*, chassant vers Creteil, entra seul dans un cabaret où quelques gens de loi de Paris dînaient dans une chambre haute. Le roi qui ne se fait pas connaître, & qui cependant devait être très-connu, leur fait demander par l'hôtesse s'ils veulent l'admettre à leur table, ou lui céder une partie de leur rôti pour son argent. Les Parisiens répondent qu'ils ont des affaires particulières à traiter ensemble, que leur dîner est court, & qu'ils prient l'inconnu de les excuser.

Henri IV appelle ses gardes, & fait fouetter outrageusement les convives, *pour leur apprendre*, dit l'Etoile, *une autre fois à être plus courtois à l'endroit des gentilshommes.*

Quelques auteurs, qui de nos jours se sont mêlés d'écrire la vie de *Henri IV*, copient *l'Etoile* sans examen, rapportent cette anecdote; & ce qu'il y a de pis, ils ne manquent pas de la louer comme une belle action de *Henri IV.*

Cependant le fait n'est ni vrai, ni vraisemblable; & loin de mériter des éloges, c'eût été à la fois dans *Henri IV*, l'action la plus ridicule, la plus lâche, la plus tyrannique, & la plus imprudente.

Premièrement il n'est pas vraisemblable qu'en 1602 *Henri IV*, dont la physionomie était si remarquable, & qui se montrait à tout le monde avec tant d'affabilité, fût inconnu dans Creteil auprès de Paris.

Secondement *l'Etoile*, loin de constater ce conte impertinent, dit qu'il le tient d'un homme qui le tenait de M. de *Vitri.* Ce n'est donc qu'un bruit de ville.

Troisièmement, il serait bien lâche & bien odieux de punir d'une manière infamante des citoyens assemblés pour traiter d'affaires, qui certainement n'avaient commis aucune faute en refusant de partager leur dîner avec un inconnu très-indiscret, qui pouvait fort aisément trouver à manger dans le même cabaret.

Quatrièmement, cette action si tyrannique, si indigne d'un roi, & même de tout honnête-homme, si punissable par les lois dans tout pays, aurait été aussi imprudente que ridicule & criminelle; elle eût rendu *Henri IV* exécrable à toute la bourgeoisie de Paris, qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

Il ne fallait donc pas fouiller l'hiſtoire d'un conte ſi plat, il ne fallait pas déshonorer *Henri IV* par une ſi impertinente anecdote.

Dans un livre intitulé *Anecdotes littéraires*, imprimé chez *Durand* en 1752 avec privilége, voici ce qu'on trouve, tome III, page 183 : „ Les amours de „ *Louis XIV* ayant été jouées en Angleterre, ce prince „ voulut auſſi faire jouer celles du roi *Guillaume*. „ L'abbé *Brueys* fut chargé par M. de *Torci* de faire „ la pièce : mais quoiqu'applaudie, elle ne fut pas „ jouée, par ce que celui qui en était l'objet mourut „ ſur ces entrefaites. „

Il y a autant de menſonges abſurdes que de mots dans ce peu de lignes. Jamais on ne joua les amours de *Louis XIV* ſur le théâtre de Londres. Jamais *Louis XIV* ne fut aſſez petit pour ordonner qu'on fît une comédie ſur les amours du roi *Guillaume*. Jamais le roi *Guillaume* n'eut de maîtreſſe ; ce n'était pas d'une telle faibleſſe qu'on l'accuſait. Jamais le marquis de *Torci* ne parla à l'abbé *Brueys*. Jamais il ne put faire ni à lui ni à perſonne une propoſition ſi indiſcrète & ſi puérile. Jamais l'abbé *Brueys* ne fit la comédie dont il eſt queſtion. Fiez-vous après cela aux anecdotes.

Il eſt dit dans le même livre *que Louis XIV fut ſi content de l'opéra d'Iſis, qu'il fit rendre un arrêt du conſeil par lequel il eſt permis à un homme de condition de chanter à l'opéra, & d'en retirer des gages ſans déroger. Cet arrêt a été enregiſtré au parlement de Paris.*

Jamais il n'y eut une telle déclaration enregiſtrée au parlement de Paris. Ce qui eſt vrai, c'eſt que *Lulli* obtint en 1672, long-temps avant l'opéra d'Iſis,

des lettres portant permiſſion d'établir ſon opéra, & fit inſérer dans ces lettres que *les gentilshommes & les demoiſelles pourraient chanter ſur ce théâtre ſans déroger.* Mais il n'y eut point de déclaration enregiſtrée. (*)

Je lis dans l'*Hiſtoire philoſophique & politique du commerce dans les deux Indes*, tome IV, pag. 66, qu'on eſt fondé à croire que *Louis XIV n'eut de vaiſſeaux que pour fixer ſur lui l'admiration, pour châtier Gènes & Alger.* C'eſt écrire, c'eſt juger au haſard ; c'eſt contredire la vérité avec ignorance ; c'eſt inſulter *Louis XIV* ſans raiſon : ce monarque avait cent vaiſſeaux de guerre & ſoixante mille matelots dès l'an 1678 ; & le bombardement de Gènes eſt de 1684.

De tous les *ana* celui qui mérite le plus d'être mis au rang des menſonges imprimés, & ſurtout des menſonges inſipides, eſt le *Segraiſiana.* Il fut compilé par un copiſte de *Ségrais*, ſon domeſtique, & imprimé long-temps après la mort du maître.

Le *Ménagiana*, revu par *la Monnoye*, eſt le ſeul dans lequel on trouve des choſes inſtructives.

Rien n'eſt plus commun dans la plupart de nos petits livres nouveaux que de voir de vieux bons mots attribués à nos contemporains ; des inſcriptions, des épigrammes faites pour certains princes, appliquées à d'autres.

Il eſt dit dans cette même *Hiſtoire philoſophique &c.* tom. I, page 63, que les Hollandais ayant chaſſé les Portugais de Malaca, le capitaine hollandais demanda au commandant portugais quand il reviendrait : à quoi le vaincu répondit : *Quand vos péchés ſeront plus grands que les nôtres.* Cette réponſe avait déjà été attribuée à un anglais du temps du roi de France

(*) Voyez *Opéra.*

Charles VII, & auparavant à un émir sarrazin en Sicile : au reste cette réponse est plus d'un capucin que d'un politique. Ce n'est pas parce que les Français étaient plus grands pécheurs que les Anglais, que ceux-ci leur ont pris le Canada.

L'auteur de cette même *Histoire philosophique &c.* rapporte sérieusement, tome V, page 197, un petit conte inventé par *Steele* & inséré dans le *Spectateur*, & il veut faire passer ce conte pour une des causes réelles des guerres entre les Anglais & les Sauvages. Voici l'historiette que *Steele* oppose à l'historiette beaucoup plus plaisante de la matrone d'Ephèse. Il s'agit de prouver que les hommes ne sont pas plus constans que les femmes. Mais dans *Pétrone* la matrone d'Ephèse n'a qu'une faiblesse amusante & pardonnable ; & le marchand *Inkle*, dans le *Spectateur*, est coupable de l'ingratitude la plus affreuse.

Ce jeune voyageur *Inkle* est sur le point d'être pris par les Caraïbes dans le continent de l'Amérique, sans qu'on dise ni en quel endroit ni à quelle occasion. La jeune *Jarika*, jolie caraïbe, lui sauve la vie, & enfin s'enfuit avec lui à la Barbade. Dès qu'ils y sont arrivés, *Inkle* va vendre sa bienfaitrice au marché. Ah, ingrat ! ah, barbare, lui dit *Jarika !* tu veux me vendre, & je suis grosse de toi. Tu es grosse, répondit le marchand anglais ; tant mieux, je te vendrai plus cher.

Voilà ce qu'on nous donne pour une histoire véritable, pour l'origine d'une longue guerre. Le discours d'une fille de Bosthon à ses juges qui la condamnaient à la correction pour la cinquième fois, parce qu'elle était accouchée d'un cinquième enfant, est une plaisanterie, un pamphlet de l'illustre *Franklin*, &

il eſt rapporté dans le même ouvrage comme une pièce authentique. Que de contes ont orné & défiguré toutes les hiſtoires!

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit, (*) & où l'on trouve des réflexions auſſi vraies que profondes, il eſt dit que le père *Mallebranche* eſt l'auteur de la *Prémotion phyſique*. Cette inadvertance embarraſſe plus d'un lecteur qui voudrait avoir la prémotion phyſique du père *Mallebranche*, & qui la chercherait très-vainement.

Il eſt dit dans ce livre que *Galilée* trouva la raiſon pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au-deſſus de trente-deux pieds. C'eſt préciſément ce que *Galilée* ne trouva pas. Il vit bien que la peſanteur de l'air feſait élever l'eau ; mais il ne put ſavoir pourquoi cet air n'agiſſait plus au-deſſus de trente-deux pieds. Ce fut *Toricelli* qui devina qu'une colonne d'air équivalait à trente-deux pieds d'eau & à vingt-ſept pouces de mercure ou environ.

Le même auteur, plus occupé de penſer que de citer juſte, prétend qu'on fit pour *Cromwell* cette épitaphe :

Ci gît le deſtructeur d'un pouvoir légitime,
Juſqu'à ſon dernier jour favoriſé des cieux,
Dont les vertus méritaient mieux
Que le ſceptre acquis par un crime.
Par quel deſtin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui ſont nés pour porter la couronne,
Ce ſoit l'uſurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi ?

Ces vers ne furent jamais faits pour *Cromwell*, mais pour le roi *Guillaume*. Ce n'eſt point une épitaphe, ce

(*) Le livre *de l'Eſprit*.

ſont des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point *Ci gît ;* il y a : *Tel fut le deſtructeur d'un pouvoir légitime.* Jamais perſonne en France ne fut aſſez ſot pour dire que *Cromwell* avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui accorder de la valeur & du génie ; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un mercure de France du mois de ſeptembre 1769, on attribue à *Pope* une épigramme faite en impromptu ſur la mort d'un fameux uſurier. Cette épigramme eſt reconnue depuis deux cents ans en Angleterre pour être de *Shakeſpeare.* Elle fut faite en effet ſur le champ par ce célébre poëte. Un agent de change nommé *Jean Dacombe*, qu'on appelait vulgairement *dix pour cent*, lui demandait en plaiſantant quelle épitaphe il lui ferait s'il venait à mourir. *Shakeſpeare* lui répondit :

Ci gît un financier puiſſant,
Que nous appelons dix pour cent ;
Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'eſt pas dans le paradis.
Lorſque Belzébuth arriva
Pour s'emparer de cette tombe,
On lui dit, qu'emportez-vous là ?
Eh ! c'eſt notre ami Jean Dacombe.

On vient de renouveler encore cette ancienne plaiſanterie.

Je ſais bien qu'un homme d'égliſe,
Qu'on redoutait fort en ce lieu,
Vient de rendre ſon ame à Dieu ;
Mais je ne ſais ſi Dieu l'a priſe.

Il y a cent facéties, cent contes qui font le tour du monde depuis trente siècles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves, & qui se retrouvent dans *Plutarque*, dans *Athénée*, dans *Sénèque*, dans *Plaute*, dans toute l'antiquité.

Ce ne sont-là que des mépriſes auſſi innocentes que communes; mais pour les fauſſetés volontaires, pour les menſonges hiſtoriques qui portent des atteintes à la gloire des princes & à la réputation des particuliers, ce ſont des délits ſérieux.

De tous les livres groſſis de fauſſes anecdotes, celui dans lequel les menſonges les plus abſurdes ſont entaſſés avec le plus d'impudence, c'eſt la compilation des prétendus *Mémoires de madame de Maintenon*. Le fond en était vrai; l'auteur avait eu quelques lettres de cette dame, qu'une perſonne élevée à Saint-Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de ſept tomes.

C'eſt là que l'auteur peint *Louis XIV* ſupplanté par un de ſes valets de chambre; c'eſt là qu'il ſuppoſe des lettres de mademoiſelle *Mancini*, depuis connétable *Colonne*, à *Louis XIV*. C'eſt là qu'il fait dire à cette nièce du cardinal *Mazarin*, dans une lettre au roi: *Vous obéiſſez à un prêtre, vous n'êtes pas digne de moi ſi vous aimez à ſervir. Je vous aime comme mes yeux, mais j'aime encore mieux votre gloire.* Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

„ Mademoiſelle de *la Vallière* (dit-il dans un autre „ endroit) s'était jetée ſur un fauteuil dans un déſha- „ billé léger; là elle penſait à loiſir à ſon amant. „ Souvent le jour la retrouvait aſſiſe dans une chaiſe, „ accoudée ſur une table, l'œil fixe, l'ame attachée au „ même objet dans l'extaſe de l'amour. Uniquement

„ occupée du roi, peut-être se plaignait-elle en ce „ moment de la vigilance des espions d'*Henriette*, & „ de la sévérité de la reine-mère. Un bruit léger la „ retire de sa rêverie ; elle recule de surprise & d'ef- „ froi. *Louis* tombe à ses genoux. Elle veut s'enfuir, „ il l'arrête : elle menace, il l'apaise : elle pleure, il „ essuie ses larmes. „

Une telle description ne serait pas même reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces romans qui sont faits à peine pour les femmes de chambre.

Après la révocation de l'édit de Nantes on trouve un chapitre intitulé *Etat du cœur*. Mais à ces ridicules succèdent les calomnies les plus grossières contre le roi, contre son fils, son petit-fils, le duc d'*Orléans* son neveu, tous les princes du sang, les ministres & les généraux. C'est ainsi que la hardiesse, animée par la faim, produit des monstres. (*)

On ne peut trop précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles atroces qui ont inondé si long-temps l'Europe.

Anecdote hasardée de du Haillan.

Du Haillan prétend, dans un de ses opuscules, que *Charles VIII* n'était pas fils de *Louis XI*. C'est peut-être la raison secrète pour laquelle *Louis XI* négligea son éducation, & le tint toujours éloigné de lui. *Charles VIII* ne ressemblait à *Louis XI* ni par l'esprit ni par le corps. Enfin la tradition pouvait servir d'excuse à *du Haillan ;* mais cette tradition était fort incertaine, comme presque toutes le sont.

La dissemblance entre les pères & les enfans est encore moins une preuve d'illégitimité, que la

(*) Voyez *Histoire.*

reſſemblance n'eſt une preuve du contraire. Que *Louis XI* ait haï *Charles VIII*, cela ne conclut rien. Un ſi mauvais fils pouvait aiſément être un mauvais père.

Quand même douze *du Haillan* m'auraient aſſuré que *Charles VIII* était né d'un autre que de *Louis XI*, je ne devrais pas les encroire aveuglément. Un lecteur ſage doit, ce me ſemble, prononcer comme les juges; *pater eſt is quem nuptiæ demonſtrant.*

Anecdote ſur Charles-Quint.

Charles-Quint avait-il couché avec ſa ſœur *Marguerite* gouvernante des Pays-Bas? en avait-il eu dom *Juan d'Autriche* frère intrépide du prudent *Philippe II*? nous n'avons pas plus de preuve que nous n'en avons des ſecrets du lit de *Charlemagne* qui coucha, dit-on, avec toutes ſes filles. Pourquoi donc l'affirmer? Si la ſainte écriture ne m'aſſurait pas que les filles de *Loth* eurent des enfans de leur propre père, & *Thamar* de ſon beau-père, j'héſiterais beaucoup à les en accuſer. Il faut être diſcret.

Autre anecdote plus haſardée.

On a écrit que la ducheſſe de *Montpenſier* avait accordé ſes faveurs au moine *Jacques Clément*, pour l'encourager à aſſaſſiner ſon roi. Il eût été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on excite un prêtre fanatique au parricide; on lui montre le ciel & non une femme. Son prieur *Bourgoin* était bien plus capable de le déterminer que la plus grande beauté de la terre. Il n'avait point de lettres d'amour dans ſa poche quand il tua le roi, mais bien les hiſtoires de *Judith* & d'*Aod*, toutes déchirées, toutes graſſes à force d'avoir été lues.

Anecdote sur Henri IV.

Jean Châtel ni *Ravaillac* n'eurent aucuns complices ; leur crime avait été celui du temps, le cri de la religion fut leur seul complice. On a souvent imprimé que *Ravaillac* avait fait le voyage de Naples ; & que le jésuite *Alagona* avait prédit dans Naples la mort du roi, comme le répète encore je ne sais quel *Chiniac*. Les jésuites n'ont jamais été prophètes ; s'il l'avaient été, ils auraient prédit leur destruction ; mais au contraire, ces pauvres gens ont toujours assuré qu'ils dureraient jusqu'à la fin des siècles. Il ne faut jamais jurer de rien.

De l'abjuration de Henri IV.

Le jésuite *Daniel* a beau me dire, dans sa très-sèche & très-fautive histoire de France, que *Henri IV*, avant d'abjurer, était depuis long-temps catholique. J'en croirai plus *Henri IV* lui-même que le jésuite *Daniel*. Sa lettre à la belle *Gabrielle*, *c'est demain que je fais le saut périlleux*, prouve au moins qu'il avait encore dans le cœur autre chose que le catholicisme. Si son grand *cœur* avait été depuis long-temps si pénétré de la grâce efficace, il aurait peut-être dit à sa maîtresse : *Ces évêques m'édifient ;* mais il lui dit : *Ces gens-là m'ennuient*. Ces paroles sont-elles d'un bon catéchumène ?

Ce n'est pas un sujet de pyrrhonisme que les lettres de ce grand-homme à *Corisande d'Andouin* comtesse de Grammont ; elles existent encore en original. L'auteur de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations* rapporte plusieurs de ces lettres intéressantes. En voici des morceaux curieux.

Tous ces empoiſonneurs ſont tous papiſtes. — J'ai découvert un tueur pour moi. — Les prêcheurs romains prêchent tout haut qu'il n'y a plus qu'une mort à voir; ils admoneſtent tout bon catholique de prendre exemple (ſur l'empoiſonnement du prince de *Condé*;) — *& vous êtes de cette religion! — Si je n'étais huguenot, je me ferais turc.*

Il eſt difficile, après ces témoignages de la main de *Henri IV*, d'être fermement perſuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

Autre bévue ſur Henri IV.

Un autre hiſtorien moderne de *Henri IV* accuſe du meurtre de ce héros le duc de *Lerme; c'eſt*, dit-il, *l'opinion la mieux établie.* Il eſt évident que c'eſt l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé en Eſpagne, & il n'y eut en France que le continuateur du préſident de *Thou* qui donna quelque crédit à ces ſoupçons vagues & ridicules. Si le duc de *Lerme* premier miniſtre employa *Ravaillac*, il le paya bien mal. Ce malheureux était preſque ſans argent quand il fut ſaiſi. Si le duc de *Lerme* l'avait ſéduit ou fait ſéduire, ſous la promeſſe d'une récompenſe proportionnée à ſon attentat, aſſurément *Ravaillac* l'aurait nommé lui & ſes émiſſaires, quand ce n'eût été que pour ſe venger. Il nomma bien le jéſuite d'*Aubigni*, auquel il n'avait fait que montrer un couteau; pourquoi aurait-il épargné le duc de *Lerme*? c'eſt une obſtination bien étrange que celle de n'en pas croire *Ravaillac* dans ſon interrogatoire & dans les tortures? Faut-il inſulter une grande maiſon eſpagnole ſans la moindre apparence de preuves?

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

La nation espagnole n'a guère recours à des crimes honteux ; & les grands d'Espagne ont eu dans tous les temps une fierté généreuse qui ne leur a pas permis de s'avilir jusque-là.

Si *Philippe II* mit à prix la tête du prince d'*Orange*, il eut du moins le prétexte de punir un sujet rebelle, comme le parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'amiral *Coligni ;* & depuis, celle du cardinal *Mazarin*. Ces proscriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles. Mais comment le duc de *Lerme* se serait-il adressé secrétement à un misérable tel que *Ravaillac!*

Bévue sur le maréchal d'Ancre.

Le même auteur dit *que le maréchal d'Ancre & sa femme furent écrasés, pour ainsi dire, par la foudre*. L'un ne fut à la vérité écrasé qu'à coups de pistolet, & l'autre fut brûlée en qualité de sorcière. Un assassinat & un arrêt de mort rendu contre une maréchale de France, dame d'atour de la reine réputée magicienne, ne font honneur ni à la chevalerie ni à la jurisprudence de ce temps-là. Mais je ne sais pourquoi l'historien s'exprime en ces mots : *Si ces deux misérables n'étaient pas complices de la mort du roi, ils méritaient du moins les plus rigoureux châtimens. Il est certain que du vivant même du roi, Concini & sa femme avaient avec l'Espagne des liaisons contraires aux desseins du roi.*

C'est ce qui n'est point du tout certain ; cela n'est pas même vraisemblable. Ils étaient florentins ; le grand duc de Florence avait le premier reconnu *Henri IV*. Il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Espagne en Italie. *Concini* & sa femme n'avaient point de crédit du

temps de *Henri IV*. S'ils avaient ourdi quelque trame avec le conseil de Madrid, ce ne pouvait être que par la reine : c'est donc accuser la reine d'avoir trahi son mari. Et, encore une fois, il n'est point permis d'inventer de telles accusations sans preuve. Quoi ! un écrivain dans son grenier pourra prononcer une diffamation que les juges les plus éclairés du royaume trembleraient d'écouter sur leur tribunal !

Pourquoi appeler un maréchal de France & sa femme, dame d'atour de la reine, *ces deux misérables* ? Le maréchal d'*Ancre*, qui avait levé une armée à ses frais contre les rebelles, mérite-t-il une épithète qui n'est convenable qu'à *Ravaillac*, à *Cartouche*, aux voleurs publics, aux calomniateurs publics ?

Il n'est que trop vrai qu'il suffit d'un fanatique pour commettre un parricide sans aucun complice. *Damiens* n'en avait point. Il a répété quatre fois dans son interrogatoire, qu'il n'a commis son crime que par *principe de religion*. Je puis dire qu'ayant été autrefois à portée de connaître les convulsionnaires, j'en ai vu plus de vingt capables d'une pareille horreur, tant leur démence était atroce. La religion mal entendue est une fièvre que la moindre occasion fait tourner en rage. Le propre du fanatisme est d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir ces têtes superstitieuses a fait tomber quelques flammèches dans une ame insensée & atroce ; quand un ignorant furieux croit imiter saintement *Phinée*, *Aod*, *Judith*, & leurs semblables, cet ignorant a plus de complices qu'il ne pense. Bien des gens l'ont excité au parricide sans le savoir. Quelques personnes profèrent des paroles indiscrètes & violentes ; un domestique les répète,

il les amplifie, il les *enfuneſte* encore, comme diſent les Italiens ; un *Châtel*, un *Ravaillac*, un *Damiens* les recueille ; ceux qui les ont prononcées ne ſe doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils ſont complices involontaires ; mais il n'y a eu ni complot ni inſtigation. En un mot, on connaît bien mal l'eſprit humain, ſi l'on ignore que le fanatiſme rend la populace capable de tout.

Anecdote ſur l'homme au maſque de fer.

L'AUTEUR du *Siècle de Louis XIV* eſt le premier qui ait parlé de l'homme au maſque de fer dans une hiſtoire avérée. C'eſt qu'il était très-inſtruit de cette anecdote qui étonne le ſiècle préſent, qui étonnera la poſtérité, & qui n'eſt que trop véritable. On l'avait trompé ſur la date de la mort de cet inconnu ſi ſingulièrement infortuné. Il fut enterré à Saint-Paul le 3 mars 1703, & non en 1704.

Il avait été d'abord enfermé à Pignerol avant de l'être aux îles de Sainte-Marguerite, & enſuite à la baſtille ; toujours ſous la garde du même homme, de ce *St Mars* qui le vit mourir. Le père *Griſet* jéſuite a communiqué au public le journal de la baſtille, qui fait foi des dates. Il a eu aiſément ce journal, puiſqu'il avait l'emploi délicat de confeſſeur des priſonniers renfermés à la baſtille.

L'homme au maſque de fer eſt une énigme dont chacun veut deviner le mot. Les uns ont dit que c'était le duc de *Beaufort :* mais le duc de *Beaufort* fut tué par les Turcs à la défenſe de Candie, en 1669 ; & l'homme au maſque de fer était à Pignerol, en 1662. D'ailleurs, comment aurait-on arrêté le duc

de *Beaufort* au milieu de ſon armée? comment l'aurait-on transféré en France ſans que perſonne en fût rien? & pourquoi l'eût-on mis en priſon, & pourquoi ce maſque?

Les autres ont rêvé le comte de *Vermandois*, fils naturel de *Louis XIV*, mort publiquement de la petite vérole, en 1683, à l'armée, & enterré dans la ville d'Arras. (*a*)

On a enſuite imaginé que le duc de *Montmouth*, à qui le roi *Jacques* fit couper la tête publiquement dans Londres en 1685, était l'homme au maſque de fer. Il aurait fallu qu'il eût reſſuſcité, & qu'enſuite il eût changé l'ordre des temps, qu'il eût mis l'année 1662 à la place de 1685; que le roi *Jacques* qui ne pardonna jamais à perſonne, & qui par-là mérita tous ſes malheurs, eût pardonné au duc de *Montmouth*, & eût fait mourir au lieu de lui un homme qui lui reſſemblait parfaitement. Il aurait fallu trouver ce *Soſie* qui aurait eu la bonté de ſe faire couper le cou en public pour ſauver le duc de *Montmouth*. Il aurait fallu que toute l'Angleterre s'y fût mépriſe; qu'enſuite le roi *Jacques* eût prié inſtamment *Louis XIV* de vouloir bien lui ſervir de ſergent & de geolier. Enſuite *Louis XIV* ayant fait ce petit plaiſir au roi *Jacques*, n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi *Guillaume* & pour la reine *Anne*, avec leſquels il fut en guerre;

(*a*) Dans les premières éditions de cet ouvrage, on avait dit que le duc de *Vermandois* fut enterré dans la ville d'Aire. On s'était trompé.

Mais que ce ſoit dans Arras ou dans Aire, il eſt toujours conſtant qu'il mourut de la petite vérole, & qu'on lui fit des obſèques magnifiques. Il faut être fou pour imaginer qu'on enterra une bûche à ſa place, que *Louis XIV* fit faire un ſervice ſolemnel à cette bûche, & que pour achever la convaleſcence de ſon propre fils, il l'envoya prendre l'air à la baſtille pour le reſte de ſa vie avec un maſque de fer ſur le viſage.

&

& il aurait soigneusement conservé auprès de ces deux monarques sa dignité de geolier, dont le roi *Jacques* l'avait honoré.

Toutes ces illusions étant dissipées, il reste à savoir qui était ce prisonnier toujours masqué, à quel âge il mourut, & sous quel nom il fut enterré. Il est clair que si on ne le laissait passer dans la cour de la bastille, si on ne lui permettait de parler à son médecin, que couvert d'un masque, c'était de peur qu'on ne reconnût dans ses traits quelque ressemblance trop frappante. Il pouvait montrer sa langue, & jamais son visage. Pour son âge, il dit lui-même à l'apothicaire de la bastille, peu de jours avant sa mort, qu'il croyait avoir environ soixante ans; & le sieur *Marsolan*, chirurgien du maréchal de *Richelieu* & ensuite du duc d'*Orléans* régent, gendre de cet apothicaire, me l'a redit plus d'une fois.

Enfin, pourquoi lui donner un nom italien? on le nomma toujours *Marchiali!* Celui qui écrit cet article en fait peut-être plus que le père *Grifet*, & n'en dira pas davantage.

Anecdote sur Nicolas Fouquet surintendant des finances.

Il est vrai que ce ministre eut beaucoup d'amis dans sa disgrace, & qu'ils persévérèrent jusqu'à son jugement. Il est vrai que le chancelier qui présidait à ce jugement traita cet illustre captif avec trop de dureté. Mais ce n'était pas *Michel le Tellier*, comme on l'a imprimé dans quelques-unes des éditions du *Siècle de Louis XIV*, c'était *Pierre Seguier*. Cette inadvertance d'avoir pris l'un pour l'autre est une faute qu'il faut corriger.

Ce qui est très-remarquable, c'est qu'on ne sait où mourut ce célèbre surintendant : non qu'il importe de le savoir, car sa mort n'ayant pas causé le moindre événement, elle est au rang de toutes les choses indifférentes ; mais ce fait prouve à quel point il était oublié sur la fin de sa vie, combien la considération qu'on recherche avec tant de soins est peu de chose ; qu'heureux sont ceux qui veulent vivre & mourir inconnus. Cette science serait plus utile que celle des dates.

Petite anecdote.

Il importe fort peu que le *Pierre Broussel*, pour lequel on fit les barricades, ait été conseiller-clerc. Le fait est qu'il avait acheté une charge de conseiller-clerc, parce qu'il n'était pas riche, & que ces offices coûtaient moins que les autres. Il avait des enfans, & n'était clerc en aucun sens. Je ne sais rien de si inutile que de savoir ces minuties.

Anecdote sur le testament attribué au cardinal de Richelieu.

Le père *Griset* veut à toute force que le cardinal de *Richelieu* ait fait un mauvais livre : à la bonne heure ; tant d'hommes d'Etat en ont fait ! Mais c'est une belle passion de combattre si long-temps pour tâcher de prouver que, selon le cardinal de *Richelieu*, les *Espagnols nos alliés*, gouvernés si heureusement par un Bourbon, *sont tributaires de l'enfer*, *& rendent les Indes tributaires de l'enfer*. — Le testament du cardinal de *Richelieu* n'était pas d'un homme poli.

Que la France avait plus de bons ports sur la Méditerranée que toute la monarchie espagnole. — Ce testament était exagérateur.

Que pour avoir cinquante mille soldats il en faut lever cent mille par ménage. — Ce testament jette l'argent par les fenêtres.

Que lorsqu'on établit un nouvel impôt, on augmente la paye des soldats. — Ce qui n'est jamais arrivé ni en France ni ailleurs.

Qu'il faut faire payer la taille aux parlemens & aux autres cours supérieures. — Moyen infaillible pour gagner leurs cœurs, & pour rendre la magistrature respectable.

Qu'il faut forcer la noblesse de servir, & l'enrôler dans la cavalerie. — Pour mieux conserver tous ses priviléges.

Que de trente millions à supprimer il y en a près de sept *dont le remboursement ne devant être fait* qu'au denier cinq, *la suppression se fera en sept années & demie de jouissance.* — De façon que, suivant ce calcul, cinq pour cent en sept ans & demi feraient cent francs, au lieu qu'ils ne font que trente sept & demi: & si on entend par le denier cinq la cinquième partie du capital, les cent francs seront remboursés en cinq années juste. Le compte n'y est pas; le testateur calcule assez mal.

Que Gènes était la plus riche ville d'Italie. — Ce que je lui souhaite.

Qu'il faut être bien chaste. — Le testateur ressemblait à certains prédicateurs. Faites ce qu'ils disent, & non ce qu'ils font.

Qu'il faut donner une abbaye à la sainte Chapelle de

Paris. — Chose importante dans la crise où l'Europe était alors, & dont il ne parle pas.

Que le pape Benoît XI embarrassa beaucoup les cordeliers, piqués sur le sujet de la pauvreté, savoir des revenus de St François, qui s'animèrent à tel point, qu'ils lui firent la guerre par livres. — Chose plus importante encore, & plus savante, surtout quand on prend *Jean XXII* pour *Benoît XI*, & quand dans un testament politique on ne parle ni de la manière dont il faut conduire la guerre contre l'Empire & l'Espagne, ni des moyens de faire la paix, ni des dangers présens, ni des ressources, ni des alliances, ni des généraux, ni des ministres qu'il faut employer, ni même du dauphin, dont l'éducation importait tant à l'Etat; enfin d'aucun objet du ministère.

Je consens de tout mon cœur qu'on charge, puisqu'on le veut, la mémoire du cardinal de *Richelieu*, de ce malheureux ouvrage rempli d'anachronismes, d'ignorances, de calculs ridicules, de fausſetés reconnues, dont tout commis un peu intelligent aurait été incapable; qu'on s'efforce de persuader que le plus grand ministre a été le plus ignorant & le plus ennuyeux, comme le plus extravagant de tous les écrivains. Cela peut faire quelque plaisir à tous ceux qui détestent sa tyrannie.

Il est bon même, pour l'histoire de l'esprit humain, qu'on sache que ce détestable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans, tandis qu'on le croyait d'un grand ministre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité, pour faire croire que le livre est du cardinal de *Richelieu*. Il ne faut pas dire *qu'on a trouvé une suite du premier chapitre*

du Teſtament politique, corrigée en pluſieurs endroits de la main du cardinal de Richelieu, parce que cela n'eſt pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuſcrit intitulé: Narration ſuccincte; cette narration ſuccincte n'a aucun rapport au Teſtament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire imprimer comme un premier chapitre du Teſtament avec des notes.

A l'égard des notes, on ne ſait de quelles mains elles ſont.

Ce qui eſt très-vrai, c'eſt que le teſtament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente-huit ans après la mort du cardinal; qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort; qu'on n'en a jamais vu l'original ſigné de lui; que le livre eſt très-mauvais; & qu'il ne mérite guère qu'on en parle.

Autres anecdotes.

Charles I, cet infortuné roi d'Angleterre, eſt-il l'auteur du fameux livre *Eikôn baſiliké*? ce roi aurait-il mis un titre grec à ſon livre?

Le comte de *Moret*, fils de *Henri IV*, bleſſé à la petite eſcarmouche de Caſtelnaudari, vécut-il juſqu'en 1693 ſous le nom de l'ermite frère *Jean-Baptiſte*? quelle preuve a-t-on que cet ermite était fils de *Henri IV*? Aucune.

Jeanne d'Albret de Navarre, mère de *Henri IV*, épouſa-t-elle après la mort d'*Antoine* un gentilhomme nommé *Goyon*, tué à la Saint-Barthelemi? en eut-elle un fils prédicant à Bordeaux? ce fait ſe trouve très-détaillé dans les Remarques ſur les réponſes de Bayle aux queſtions d'un provincial, *in-folio*, pag. 689.

Marguerite de Valois, épouse de *Henri IV*, accoucha-t-elle de deux enfans secrétement pendant son mariage? On remplirait des volumes de ces singularités.

C'est bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choses si inutiles au genre-humain! Cherchons comment nous pourrons guérir les écrouelles, la goutte, la pierre, la gravelle, & mille maladies chroniques ou aiguës. Cherchons des remèdes contre les maladies de l'ame, non moins funestes & non moins mortelles; travaillons à perfectionner les arts, à diminuer les malheurs de l'espèce humaine; & laissons là les Ana, les Anecdotes, les Histoires curieuses de notre temps; le Nouveau choix de vers si mal choisis, cité à tout moment dans le Dictionnaire de Trévoux; & les Recueils des prétendus bons mots &c.; & les Lettres d'un ami à un ami; & les Lettres anonymes; & les Réflexions sur la tragédie nouvelle, &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau, que *Louis XIV* exempta de tailles, pendant cinq ans, tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait dans aucun recueil d'édits, dans aucun mémoire du temps.

Je lis dans le même livre, que le roi de Prusse fait donner cinquante écus à toutes les filles grosses. On ne pourrait à la vérité mieux placer son argent, & mieux encourager la propagation; mais je ne crois pas que cette profusion royale soit vraie; du moins je ne l'ai pas vu.

Anecdote ridicule sur Théodoric.

Voici une anecdote plus ancienne qui me tombe sous la main, & qui me semble fort étrange. Il est dit dans une Histoire chronologique d'Italie que le grand

Théodoric arien, cet homme qu'on nous peint si sage, *avait parmi ses ministres un catholique qu'il aimait beaucoup, & qu'il trouvait digne de toute sa confiance. Ce ministre croit s'assurer de plus en plus la faveur de son maître en embrassant l'arianisme; & Théodoric lui fait aussitôt couper la tête*, en disant: *Si cet homme n'a pas été fidelle à* DIEU, *comment le sera-t-il envers moi qui ne suis qu'un homme?*

Le compilateur ne manque pas de dire, *que ce trait fait beaucoup d'honneur à la manière de penser de Théodoric à l'égard de la religion.*

Je me pique de penser, à l'égard de la religion, mieux que l'ostrogoth *Théodoric*, assassin de *Symmaque* & de *Boëce*, puisque je suis bon catholique, & que *Théodoric* était arien. Mais je déclarerais ce roi digne d'être lié comme enragé, s'il avait eu la bêtise atroce dont on le loue. Quoi! il aurait fait couper la tête sur le champ à son ministre favori, parce que ce ministre aurait été à la fin de son avis! comment un adorateur de DIEU, qui passe de l'opinion d'*Athanase* à l'opinion d'*Arius* & d'*Eusèbe*, est-il infidelle à DIEU? il était tout au plus infidelle à *Athanase*, & à ceux de son parti, dans un temps où le monde était partagé entre les athanasiens & les eusébiens. Mais *Théodoric* ne devait pas le regarder comme un homme infidelle à DIEU, pour avoir rejeté le terme de *consubstantiel* après l'avoir admis. Faire couper la tête à son favori sur une pareille raison, c'est certainement l'action du plus méchant fou & du plus barbare sot qui ait jamais existé.

Que diriez-vous de *Louis XIV* s'il eût fait couper sur le champ la tête au duc de *la Force*, parce que le duc de *la Force* avait quitté le calvinisme pour la religion de *Louis XIV*?

Anecdote sur le maréchal de Luxembourg.

J'OUVRE dans ce moment une histoire de Hollande, & je trouve que le maréchal de *Luxembourg*, en 1672, fit cette harangue à ses troupes : *Allez, mes enfans, pillez, volez, tuez, violez; & s'il y a quelque chose de plus abominable ne manquez pas de le faire, afin que je voie que je ne me suis pas trompé en vous choisissant comme les plus braves des hommes.*

Voilà certainement une jolie harangue : elle n'est pas plus vraie que celles de *Tite-Live;* mais elle n'est pas dans son goût. Pour achever de déshonorer la typographie; cette belle pièce se retrouve dans des dictionnaires nouveaux, qui ne sont que des impostures par ordre alphabétique.

Anecdote sur Louis XIV.

C'EST une petite erreur dans l'Abrégé chronologique de l'histoire de France, de supposer que *Louis XIV*, après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre, après neuf années de malheurs, après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées, ait dit à l'ambassadeur d'Angleterre : *J'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas souvenir.* J'ai dit ailleurs que ce discours aurait été très-déplacé, très-faux à l'égard des Anglais, & aurait exposé le roi à une réponse accablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de *Torci*, qui fut toujours présent à toutes les audiences du comte de *Stairs*, ambassadeur d'Angleterre, avait toujours démenti cette anecdote. Elle n'est assurément ni vraie, ni vraisemblable, & n'est restée dans les dernières éditions de ce livre que

parce qu'elle avait été mise dans la première. Cette erreur ne dépare point du tout un ouvrage d'ailleurs très-utile, où tous les grands événemens, rangés dans l'ordre le plus commode, sont d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes dont on a voulu orner l'histoire la déshonorent; & malheureusement presque toutes les anciennes histoires ne sont guère que des contes. *Mallebranche* à cet égard avait raison de dire, qu'il ne fesait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier.

Lettre de M. de Voltaire sur plusieurs anecdotes.

Nous croyons devoir terminer cet article des *Anecdotes* par une lettre de M. de *Voltaire* à M. *Damilaville*, philosophe intrépide, & qui seconda plus que personne son ami M. de *Voltaire* dans la catastrophe mémorable des *Calas* & des *Sirven*. Nous prenons cette occasion de célébrer autant qu'il est en nous la mémoire de ce citoyen, qui dans une vie obscure a montré des vertus qu'on ne rencontre guère dans le grand monde. Il fesait le bien pour le bien même, fuyant les hommes brillans, & servant les malheureux avec le zèle de l'enthousiasme. Jamais homme n'eut plus de courage dans l'adversité & à la mort. Il était l'ami intime de M. de *Voltaire* & de M. *Diderot*. Voici la lettre en question.

Au château de Ferney, 7 *mai* 1762.

„ Par quel hasard s'est-il pu faire, mon cher ami, que „ vous ayez lu quelques feuilles de l'Année littéraire „ de maître *Aliboron*? chez qui avez-vous trouvé ces „ rapsodies? il me semble que vous ne voyez pas „ d'ordinaire mauvaise compagnie. Le monde est

» inondé des sottises des folliculaires qui mordent » parce qu'ils ont faim, & qui gagnent leur pain à » dire de plates injures.

» Ce pauvre *Fréron*, (*b*) à ce que j'ai ouï dire, » est comme les gueuses des rues de Paris, qu'on » tolère quelque temps pour le service des jeunes gens » désœuvrés, qu'on renferme à l'hôpital trois ou » quatre fois par an, & qui en sortent pour reprendre » leur premier métier.

» J'ai lu les feuilles que vous m'avez envoyées. Je » ne suis pas étonné que maître *Aliboron* crie un peu » sous les coups de fouet que je lui ai donnés. Depuis » que je me suis amusé à immoler ce poissón à la » risée publique sur tous les théâtres de l'Europe, il » est juste qu'il se plaigne un peu. Je ne l'ai jamais » vu, Dieu merci. Il m'écrivit une grande lettre il y » a environ vingt ans. J'avais entendu parler de ses

(*b*) Le folliculaire dont on parle est celui-là même qui, ayant été chassé des jésuites, a composé des libelles pour vivre, & qui a rempli ses libelles d'anecdotes prétendues littéraires. En voici une sur son compte.

Lettre du sieur Royou, avocat au parlement de Bretagne, beau-frère du nommé Fréron. Mardi matin 6 mars 1770.

» *Fréron* épousa ma sœur il y a trois ans en Bretagne : mon père » donna vingt mille livres de dot. Il les dissipa avec des filles, & donna » du mal à ma sœur. Après quoi il la fit partir pour Paris, dans le » panier du coche, & la fit coucher en chemin sur la paille. Je courus » demander raison à ce malheureux. Il feignit de se repentir. Mais comme » il faisait le métier d'espion, & qu'il fut qu'en qualité d'avocat j'avais » pris parti dans les troubles de Bretagne, il m'accusa auprès de M. de... » & obtint une lettre de cachet pour me faire enfermer. Il vint lui-même » avec des archers dans la rue des Noyers, un lundi à dix heures du » matin, me fit charger de chaînes, se mit à côté de moi dans un fiacre, » & tenait lui-même le bout de la chaîne.... &c.

Nous ne jugeons point ici entre les deux beaux-frères. Nous avons la lettre originale. On dit que ce *Fréron* n'a pas laissé de parler de religion & de vertu dans ses feuilles. Adressez-vous à son marchand de vin.

„ mœurs, & par conſéquent je ne lui fis point de „ réponſe. Voilà l'origine de toutes les calomnies „ qu'on dit qu'il débita contre moi dans ſes feuilles. „ Il faut le laiſſer faire, les gens condamnés par leurs „ juges ont permiſſion de leur dire des injures.

„ Je ne ſais ce que c'eſt qu'une comédie italienne „ qu'il m'impute, intitulée : *Quand me mariera-t-on ?* „ voilà la première fois que j'en ai entendu parler. „ C'eſt un menſonge abſurde. DIEU a voulu que j'aie „ fait des pièces de théâtre pour mes péchés; mais je „ n'ai jamais fait de farce italienne. Rayez cela de „ vos anecdotes.

„ Je ne ſais comment une lettre que j'écrivis à „ milord *Littleton* & ſa réponſe ſont tombées entre „ les mains de ce *Fréron;* mais je puis vous aſſurer „ qu'elles ſont toutes deux entièrement falſifiées. „ Jugez-en; je vous envoie les originaux.

„ Ces meſſieurs les folliculaires reſſemblent aſſez „ aux chiffonniers, qui vont ramaſſant des ordures „ pour faire du papier.

„ Ne voilà-t-il pas encore une belle anecdote, & „ bien digne du public, qu'une lettre de moi au „ profeſſeur *Haller*, & une lettre du profeſſeur *Haller* „ à moi ! & de quoi s'aviſa M. *Haller* de faire courir „ mes lettres & les ſiennes ? & de quoi s'aviſe un folli- „ culaire de les imprimer & de les falſifier pour gagner „ cinq ſous ? Il me la fait ſigner du château de Tour- „ nex, où je n'ai jamais demeuré.

„ Ces impertinences amuſent un moment des „ jeunes gens oiſifs, & tombent le moment d'après „ dans l'éternel oubli où tous les riens de ce temps-ci „ tombent en foule.

" L'anecdote du cardinal de *Fleuri* sur le *Quemad-*
" *modum* que *Louis XIV* n'entendait pas est très-vraie.
" Je ne l'ai rapportée dans le *Siècle de Louis XIV* que
" parce que j'en étais sûr, & je n'ai point rapporté
" celle du *Nyctlicorax* parce que je n'en étais pas sûr.
" C'est un vieux conte qu'on me fesait dans mon
" enfance au collége des jésuites, pour me faire sentir
" la supériorité du père de *la Chaise* sur le grand-
" aumônier de France. On prétendait que le grand-
" aumônier, interrogé sur la signification de *nictlicorax*,
" dit que c'était un capitaine du roi *David*, & que
" le révérend père *la Chaise* assura que c'était un hibou;
" peu m'importe. Et très-peu m'importe encore qu'on
" fredonne pendant un quart-d'heure dans un latin
" ridicule un *Nyctlicorax* grossièrement mis en musique.

" Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV* d'ignorer
" le latin; il savait gouverner, il savait faire fleurir
" tous les arts, cela vaut mieux que d'entendre *Cicéron*.
" D'ailleurs cette ignorance du latin ne venait pas de
" sa faute, puisque dans sa jeunesse il apprit de lui-
" même l'italien & l'espagnol.

" Je ne sais pas pourquoi l'homme que le follicu-
" laire fait parler, me reproche de citer le cardinal
" de *Fleuri*, & s'égaie à dire *que j'aime à citer de grands*
" *noms*. Vous savez, mon cher ami, que mes grands
" noms sont ceux de *Newton*, de *Locke*, de *Corneille*,
" de *Racine*, de *la Fontaine*, de *Boileau*. Si le nom de
" *Fleuri* était grand pour moi, ce serait le nom de
" l'abbé *Fleuri*, auteur des discours patriotiques &
" savans, qui ont sauvé de l'oubli son histoire eccléi-
" siastique; & non pas le cardinal de *Fleuri* que j'ai fort
" connu avant qu'il fût ministre, & qui quand il le fut,

„ fit exiler un des plus reſpectables hommes de France, „ l'abbé *Pucelle*, & empêcha bénignement pendant „ tout ſon miniſtère qu'on ne ſoutînt les quatre fameuſes „ propoſitions ſur leſquelles eſt fondée la liberté „ françaiſe dans les choſes eccléſiaſtiques.

„ Je ne connais de grands-hommes que ceux qui „ ont rendu de grands ſervices au genre-humain.

„ Quand j'amaſſai des matériaux pour écrire le „ *Siècle de Louis XIV*, il fallut bien conſulter des géné- „ raux, des miniſtres, des aumôniers, des dames, & „ des valets de chambre. Le cardinal de *Fleuri* avait „ été aumônier, & il m'apprit fort peu de choſe. „ M. le maréchal de *Villars* m'apprit beaucoup pen- „ dant quatre ou cinq années de temps, comme vous „ le ſavez; & je n'ai pas dit tout ce qu'il voulut bien „ m'apprendre.

„ M. le duc d'*Antin* me fit part de pluſieurs anec- „ dotes, que je n'ai données que pour ce qu'elles „ valaient.

„ M. de *Torci* fut le premier qui m'apprît, par „ une ſeule ligne en marge de mes queſtions, que „ *Louis XIV* n'eut jamais de part à ce fameux teſta- „ ment du roi d'Eſpagne *Charles II*, qui changea la „ face de l'Europe.

„ Il n'eſt pas permis d'écrire une hiſtoire contem- „ poraine, autrement qu'en conſultant avec aſſiduité „ & en confrontant tous les témoignages. Il y a des „ faits que j'ai vus par mes yeux, & d'autres par des „ yeux meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité ſur les „ choſes eſſentielles.

„ Le roi régnant m'a rendu publiquement cette „ juſtice: je crois ne m'être guère trompé ſur les

» petites anecdotes, dont je fais très-peu de cas; elles » ne sont qu'un vain amusement. Les grands événe- » mens instruisent.

» Le roi *Stanislas*, duc de Lorraine, m'a rendu le » témoignage authentique que j'avais parlé de toutes » les choses importantes arrivées sous le règne de » *Charles XII*, ce héros imprudent, comme si j'en » avais été le témoin oculaire.

» A l'égard des petites circonstances, je les aban- » donne à qui voudra; je ne m'en soucie pas plus que » de l'histoire des quatre fils *Aymon*.

» J'estime bien autant celui qui ne sait pas une » anecdote inutile que celui qui la sait.

» Puisque vous voulez être instruit des bagatelles » & des ridicules, je vous dirai que votre malheureux » folliculaire se trompe, quand il prétend qu'il a été » joué sur le théâtre de Londres, avant d'avoir été » berné sur celui de Paris par *Jérôme Carré*. La tra- » duction, ou plutôt l'imitation de la comédie de » l'Ecossaise & de *Fréron*, faite par M. *George Colman*, » n'a été jouée sur le théâtre de Londres qu'en 1766, » & n'a été imprimée qu'en 1767, chez *Beket* & de » *Hondt*. Elle a eu autant de succès à Londres qu'à » Paris, parce que par tout pays on aime la vertu des » *Lindanes* & des *Freeport*, & qu'on déteste les folli- » culaires qui barbouillent du papier, & mentent pour » de l'argent. Ce fut l'illustre *Garrick* qui composa » l'épilogue. M. *George Colman* m'a fait l'honneur de » m'envoyer sa pièce; elle est intitulée *The English* » *Merchant*.

» C'est une chose assez plaisante, qu'à Londres, à » Pétersbourg, à Vienne, à Gènes, à Parme, &

„ jusqu'en Suisse, on se soit également moqué de ce „ *Fréron*. Ce n'est pas à sa personne qu'on en voulait; „ il prétend que l'Ecossaise ne réussit à Paris que „ parce qu'il y est détesté. Mais la pièce a réussi à „ Londres, à Vienne, où il est inconnu. Personne „ n'en voulait à *Pourceaugnac*, quand *Pourceaugnac* fit „ rire l'Europe.

„ Ce sont-là des anecdotes littéraires assez bien „ constatées; mais ce sont, sur ma parole, les vérités „ les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon ami, „ un chapitre de *Cicéron*, *de Officiis*, & *de Naturâ* „ *deorum*, un chapitre de *Locke*, une lettre provin- „ ciale, une bonne fable de *la Fontaine*, des vers de „ *Boileau* & de *Racine*, voilà ce qui doit occuper un „ vrai littérateur.

„ Je voudrais bien savoir quelle utilité le public „ retirera de l'examen que fait le folliculaire, si je „ demeure dans un château ou dans une maison de „ campagne. J'ai lu dans une des quatre cents brochures „ faites contre moi par mes confrères de la plume, „ que Mme la duchesse de *Richelieu* m'avait fait pré- „ sent un jour d'un carrosse fort joli & de deux chevaux „ gris pommelés, que cela déplut fort à M. le duc de „ *Richelieu*. Et là-dessus on bâtit une longue histoire. „ Le bon de l'affaire, c'est que dans ce temps-là „ M. le duc de *Richelieu* n'avait point de femme.

„ D'autres impriment mon Porte-feuille retrouvé; „ d'autres mes Lettres à M. *B.* & à madame *D.*, à „ qui je n'ai jamais écrit; & dans ces lettres, toujours „ des anecdotes.

„ Ne vient-on pas d'imprimer les Lettres prétendues „ de la reine *Christine*, de *Ninon Lenclos*? &c. &c.

„ Des curieux mettent ces ſottiſes dans leurs biblio-
„ thèques, & un jour quelque érudit aux gages d'un
„ libraire les fera valoir, comme des monumens pré-
„ cieux de l'hiſtoire. Quel fatras! quelle pitié! quel
„ opprobre de la littérature! quelle perte de temps!„

On ferait bien aiſément un très-gros volume ſur ces anecdotes; mais en général on peut aſſurer qu'elles reſſemblent aux vieilles chartes des moines. Sur mille il y en a huit cents de fauſſes. Mais, & vieilles chartes en parchemin, & nouvelles anecdotes imprimées chez *Pierre Marteau*, tout cela eſt fait pour gagner de l'argent.

Anecdote ſingulière ſur le père Fouquet, ci-devant jéſuite.

(*Ce morceau eſt inſéré en partie dans les Lettres juives.*)

En 1723 le père *Fouquet* jéſuite revint en France, de la Chine où il avait paſſé vingt-cinq ans. Des diſputes de religion l'avaient brouillé avec ſes confrères. Il avait porté à la Chine un évangile différent du leur, & rapportait en Europe des mémoires contre eux. Deux lettrés de la Chine avaient fait le voyage avec lui. L'un de ces lettrés était mort ſur le vaiſſeau; l'autre vint à Paris avec le père *Fouquet*. Ce jéſuite devait emmener ſon lettré à Rome, comme un témoin de la conduite de ces bons pères à la Chine. La choſe était ſecrète.

Fouquet & ſon lettré logeaient à la maiſon profeſſe, rue Saint-Antoine à Paris. Les révérends pères furent avertis des intentions de leur confrère. Le père *Fouquet*

fut

fut auſſi incontinent les deſſeins des révérends pères ; il ne perdit pas un moment, & partit la nuit en poſte pour Rome.

Les révérends pères eurent le crédit de faire courir après lui. On n'attrapa que le lettré. Ce pauvre garçon ne ſavait pas un mot de français. Les bons pères allèrent trouver le cardinal *Dubois*, qui alors avait beſoin d'eux. Ils dirent au cardinal qu'ils avaient parmi eux un jeune homme qui était devenu fou, & qu'il fallait l'enfermer.

Le cardinal qui, par intérêt, eût dû le protéger ſur cette ſeule accuſation, donna ſur le champ une lettre de cachet, la choſe du monde dont un miniſtre eſt quelquefois le plus libéral.

Le lieutenant de police vint prendre ce fou qu'on lui indiqua; il trouva un homme qui feſait des révérences autrement qu'à la françaiſe, qui parlait comme en chantant, & qui avait l'air tout étonné. Il le plaignit beaucoup d'être tombé en démence, le fit lier, & l'envoya à Charenton où il fut fouetté, comme l'abbé *Desfontaines*, deux fois par ſemaine.

Le lettré chinois ne comprenait rien à cette manière de recevoir les étrangers. Il n'avait paſſé que deux ou trois jours à Paris; il trouvait les mœurs des Français aſſez étranges; il vécut deux ans au pain & à l'eau entre des fous & des pères correcteurs. Il crut que la nation françaiſe était compoſée de ces deux eſpèces, dont l'une danſait, tandis que l'autre fouettait l'eſpèce danſante.

Enfin au bout de deux ans le miniſtère changea; on nomma un nouveau lieutenant de police. Ce magiſtrat commença ſon adminiſtration par aller

visiter les prisons. Il vit les fous de Charenton. Après qu'il se fut entretenu avec eux, il demanda s'il ne restait plus personne à voir. On lui dit qu'il y avait encore un pauvre malheureux, mais qu'il parlait une langue que personne n'entendait.

Un jésuite qui accompagnait le magistrat, dit que c'était la folie de cet homme de ne jamais répondre en français, qu'on n'en tirerait rien, & qu'il conseillait qu'on ne se donnât pas la peine de le faire venir.

Le ministre insista. Le malheureux fut amené; il se jeta aux genoux du lieutenant de police. Il envoya chercher les interprètes du roi; on lui parla espagnol, latin, grec, anglais, il disait toujours *Kanton*, *Kanton*. Le jésuite assura qu'il était possédé.

Le magistrat, qui avait entendu dire autrefois qu'il y a une province de la Chine appelée *Kanton*, s'imagina que cet homme en était peut-être. On fit venir un interprète des missions étrangères, qui écorchait le chinois; tout fut reconnu; le magistrat ne fut que faire, & le jésuite que dire. M. le duc de *Bourbon* était alors premier ministre; on lui conta la chose; il fit donner de l'argent & des habits au Chinois, & on le renvoya dans son pays, d'où l'on ne croit pas que beaucoup de lettrés viennent jamais nous voir.

Il eût été plus politique de le garder & de le bien traiter, que de l'envoyer donner à la Chine la plus mauvaise opinion de la France.

Autre anecdote sur un jésuite chinois.

Les jésuites de France, missionnaires secrets à la Chine, dérobèrent il y a environ trente ans un enfant de Kanton à ses parens, le menèrent à Paris, &

l'élevèrent dans leur couvent de la rue Saint-Antoine. Cet enfant se fit jésuite à l'âge de quinze ans, & resta encore dix ans en France. Il sait parfaitement le français & le chinois, & il est assez savant. M. *Bertin*, contrôleur-général & depuis secrétaire d'Etat, le renvoya à la Chine en 1763, après l'abolissement des jésuites.

Il s'appelle *Ko;* il signe *Ko*, jésuite.

Il y avait en 1772 quatorze jésuites français à Pékin, parmi lesquels était le frère *Ko*, qui demeure encore dans leur maison.

L'empereur *Kien-Long* a conservé auprès de lui ces moines d'Europe en qualité de peintres, de graveurs, d'horlogers, de mécaniciens, avec défense expresse de disputer jamais sur la religion, & de causer le moindre trouble dans l'empire,

Le jésuite *Ko* a envoyé de Pékin à Paris des manuscrits de sa composition intitulés : *Mémoires concernant l'histoire, les sciences & les arts des Chinois, par les missionnaires de Pékin.* Ce livre est imprimé, & se débite actuellement à Paris chez le libraire *Nyon.*

L'auteur se déchaîne contre tous les philosophes de l'Europe, à la page 271. Il donne le nom d'illustre martyr de JESUS-CHRIST à un prince du sang tartare que les jésuites avaient séduit, & que le feu empereur *Yont-Chin* avait exilé.

Ce *Ko* se vante de faire beaucoup de néophytes; c'est un esprit ardent, capable de troubler plus la Chine, que les jésuites n'ont autrefois troublé le Japon.

On prétend qu'un seigneur russe, indigné de cette insolence jésuitique, qui s'étend au bout du monde, même après l'extinction de cette société, veut faire

parvenir à Pékin, au préſident du tribunal des rites, un extrait en chinois de ce mémoire, qui puiſſe faire connaître le nommé *Ko* & les autres jéſuites qui travaillent avec lui.

ANATOMIE.

L'ANATOMIE ancienne eſt à la moderne ce qu'étaient les cartes géographiques groſſières du ſeizième ſiècle, qui ne repréſentaient que les lieux principaux, & encore infidellement tracés, en comparaiſon des cartes topographiques de nos jours, où l'on trouve juſqu'au moindre buiſſon mis à ſa place.

Depuis *Véſale* juſqu'à *Bertin* on a fait de nouvelles découvertes dans le corps humain; on peut ſe flatter d'avoir pénétré juſqu'à la ligne qui ſépare à jamais les tentatives des hommes & les ſecrets impénétrables de la nature.

Interrogez *Borelli* ſur la force exercée par le cœur dans ſa dilatation, dans ſa diaſtole; il vous aſſure qu'elle eſt égale à un poids de quatre-vingts mille livres dont il rabat enſuite quelques milliers. Adreſſez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'eſt que de cinq onces. *Jurin* vient qui décide qu'ils ſe ſont trompés; & il fait un nouveau calcul: mais un quatrième ſurvenant prétend que *Jurin* s'eſt trompé auſſi. La nature ſe moque d'eux tous; & pendant qu'ils diſputent, elle a ſoin de notre vie; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'eſprit humain ne peut découvrir.

On diſpute depuis *Hippocrate* ſur la manière dont ſe fait la digeſtion; les uns accordent à l'eſtomac des ſucs digeſtifs; d'autres les lui refuſent. Les chimiſtes

font de l'eſtomac un laboratoire. *Hecquet* en fait un moulin. Heureuſement la nature nous fait digérer ſans qu'il ſoit néceſſaire que nous ſachions ſon ſecret. Elle nous donne des appétits, des goûts & des averſions pour certains alimens dont nous ne pourrons jamais ſavoir la cauſe.

On dit que notre chyle ſe trouve déjà tout formé dans les alimens mêmes, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chimiſtes enſemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui reſſemble ni à une perdrix ni au chyle. Il faut avouer que nous digérons ainſi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous ſentons, que nous penſons, ſans ſavoir comment. On ne peut trop le redire.

Nous avons des bibliothèques entières ſur la génération; mais perſonne ne ſait encore ſeulement quel reſſort produit l'intumeſcence dans la partie maſculine.

On parle d'un ſuc nerveux qui donne la ſenſibilité à nos nerfs; mais ce ſuc n'a pu être découvert par aucun anatomiſte.

Les eſprits animaux, qui ont une ſi grande réputation, ſont encore à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, & ne ſait pas comment elle vous purge.

La manière dont ſe forment nos cheveux & nos ongles nous eſt auſſi inconnue que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philoſophes.

Winslow & *Lémeri* entaſſent mémoire ſur mémoire concernant la génération des mulets; les ſavans ſe

partagent; l'âne fier & tranquille, ſans ſe mêler de la diſpute, ſubjugue cependant ſa cavale qui lui donne un beau mulet, ſans que *Lémeri* & *Winslow* ſe doutent par quel art ce mulet naît avec des oreilles d'âne & un corps de cheval.

Borelli dit que l'œil gauche eſt beaucoup plus fort que l'œil droit. D'habiles phyſiciens ont ſoutenu le parti de l'œil droit contre lui.

Voſſius attribuait la couleur des Nègres à une maladie. *Ruyſch* a mieux rencontré en les diſſéquant, & en enlevant avec une adreſſe ſingulière le corps muqueux réticulaire qui eſt noir; & malgré cela il ſe trouve encore des phyſiciens qui croient les noirs originairement blancs. Mais qu'eſt-ce qu'un ſyſtème que la nature déſavoue?

Boerhaave aſſure que le ſang dans les véſicules des poumons eſt *preſſé*, *chaſſé*, *foulé*, *briſé*, *atténué*.

Le Cat prétend que rien de tout cela n'eſt vrai. Il attribue la couleur rouge du ſang à un fluide cauſtique, & on lui nie ſon cauſtique.

Les uns font des nerfs un canal par lequel paſſe un fluide inviſible; les autres en font un violon dont les cordes ſont pincées par un archet qu'on ne voit pas davantage.

La plupart des médecins attribuent les règles des femmes à la pléthore du ſang. *Terenzoni* & *Vieuſſens* croient que la cauſe de ces évacuations eſt dans un eſprit vital, dans le froiſſement des nerfs, enfin dans le beſoin d'aimer.

On a recherché juſqu'à la cauſe de la ſenſibilité, & on eſt allé juſqu'à la trouver dans la trépidation des

membres à demi animés. On a cru les membranes du fœtus irritables, & cette idée a été fortement combattue.

Celui-ci dit que la palpitation d'un membre coupé est le *ton* que le membre conserve encore. Cet autre dit que c'est l'*élasticité;* un troisième l'appelle *irritabilité*. La cause, tous l'ignorent, tous sont à la porte du dernier asile où la nature se renferme; elle ne se montre jamais à eux, & ils devinent dans son antichambre.

Heureusement ces questions sont étrangères à la médecine utile, qui n'est fondée que sur l'expérience, sur la connaissance du tempérament d'un malade, sur des remèdes très-simples donnés à propos; le reste est pure curiosité, & souvent charlatanerie.

Si un homme à qui on sert un plat d'écrevisses qui étaient toutes grises avant la cuisson, & qui sont devenues toutes rouges dans la chaudière, croyait n'en devoir manger que lorsqu'il saurait bien précisément comment elles sont devenues rouges, il ne mangerait d'écrevisses de sa vie.

ANCIENS ET MODERNES.

LE grand procès des anciens & des modernes n'est pas encore vidé; il est sur le bureau depuis l'âge d'argent qui succéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux temps valait beaucoup mieux que le temps présent. *Nestor* dans l'Iliade, en voulant s'insinuer comme un sage conciliateur dans l'esprit d'*Achille* & d'*Agamemnon*, débute par leur dire... *J'ai vécu autrefois avec des hommes qui valaient mieux que vous; non je n'ai jamais vu & je ne verrai jamais de si*

grands perſonnages que Drias, Cénée, Exadius, Polyphème égal aux dieux, &c.

La poſtérité a bien vengé *Achille* du mauvais compliment de *Neſtor*, vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Perſonne ne connaît plus *Drias;* on n'a guère entendu parler d'*Exadius*, ni de *Cénée;* & pour *Polyphème* égal aux dieux, il n'a pas une trop bonne réputation, à moins que ce ne ſoit tenir de la Divinité que d'avoir un grand œil au front, & de manger des hommes tout cruds.

Lucrèce ne balance pas à dire que la nature a dégénéré.

Ipſa dedit dulces fœtus & pabula læta,
Quæ nunc vix noſtro grandeſcunt aucta labore;
Conterimuſque boves, & vires agricolarum &c.
La nature languit; la terre eſt épuiſée;
L'homme dégénéré, dont la force eſt uſée,
Fatigue un ſol ingrat par ſes bœufs affaiblis.

L'antiquité eſt pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes, en tout temps, ont penſé qu'autrefois
De longs ruiſſeaux de lait ſerpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande, & la nuit moins obſcure;
L'hiver ſe couronnait de fleurs & de verdure;
L'homme, ce roi du monde, & roi très-fainéant,
Se contemplait à l'aiſe, admirait ſon néant,
Et formé pour agir, ſe plaiſait à rien faire &c.

Horace combat ce préjugé avec autant de fineſſe que de force dans ſa belle épître à *Auguſte*. (*a*) ,, Faut-il donc, dit-il, que nos poëmes ſoient comme

(*a*) *Epiſt. I, lib. 2.*

„ nos vins, dont les plus vieux ſont toujours pré-
„ férés? „ Il dit enſuite :

(b) *Indignor quidquam reprehendi, non quia craſſè*
Compoſitum illepidève putetur, ſed quia nuper;
Nec veniam antiquis, ſed honorem & præmia poſci.
. . . . . .
Ingeniis non ille favet, plauditque ſepultis:
Noſtra ſed impugnat; nos noſtraque lividus odit &c.

J'ai vu ce paſſage imité ainſi en vers familiers :

Rendons toujours juſtice au beau.
Eſt-il laid pour être nouveau?
Pourquoi donner la préférence
Aux méchans vers du temps jadis?
C'eſt en vain qu'ils ſont applaudis;
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
Les vieux livres ſont des tréſors,
Dit la ſotte & maligne envie.
Ce n'eſt pas qu'elle aime les morts :
Elle hait ceux qui ſont en vie.

Le ſavant & ingénieux *Fontenelle* s'exprime ainſi ſur ce ſujet :

„ Toute la queſtion de la prééminence entre les
„ anciens & les modernes, étant une fois bien
„ entendue, ſe réduit à ſavoir, ſi les arbres qui étaient
„ autrefois dans nos campagnes étaient plus grands
„ que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été,
„ *Homère*, *Platon*, *Démoſthènes*, ne peuvent être égalés
„ dans ces derniers ſiècles; mais ſi nos arbres ſont
„ auſſi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons
„ égaler *Homère*, *Platon*, & *Démoſthènes*.

(b) *Ibid.*

„ Eclairciſſons ce paradoxe. Si les anciens avaient „ plus d'eſprit que nous, c'eſt donc que les cerveaux „ de ce temps-là étaient mieux diſpoſés, formés de „ fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de „ plus d'eſprits animaux; mais en vertu de quoi les „ cerveaux de ce temps-là auraient-ils été mieux „ diſpoſés? Les arbres auraient donc été auſſi plus „ grands & plus beaux; car ſi la nature était alors „ plus jeune & plus vigoureuſe, les arbres, auſſi „ bien que les cerveaux des hommes, auraient dû „ ſe ſentir de cette vigueur & de cette jeuneſſe. „ (Digreſſion ſur les anciens & les modernes, tome IV, édition de 1742.)

Avec la permiſſion de cet illuſtre académicien, ce n'eſt point là du tout l'état de la queſtion. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi la nature a pu produire de nos jours d'auſſi grands génies, & d'auſſi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque & latine; mais de ſavoir ſi nous en avons en effet. Il n'eſt pas impoſſible ſans doute qu'il y ait d'auſſi grands chênes dans la forêt de Chantilli que dans celle de Dodone : mais, ſuppoſé que les chênes de Dodone euſſent parlé, il ſerait très-clair qu'ils auraient un grand avantage ſur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais.

La Motte, homme d'eſprit & de talens, qui a mérité des applaudiſſemens dans plus d'un genre, a ſoutenu, dans une ode remplie de vers heureux, le parti des modernes. Voici une de ſes ſtances :

Et pourquoi veut-on que j'encenſe
Ces prétendus dieux dont je ſors?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes reſſorts.

Croit-on la nature bizarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare,
Que pour les Grecs & les Romains?
De nos aînés mère idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains?

On pouvait lui répondre : Eſtimez vos aînés ſans les adorer. Vous avez une intelligence & des reſſorts comme *Virgile* & *Horace* en avaient ; mais ce n'eſt pas peut-être abſolument la même intelligence. Peut-être avaient-ils un talent ſupérieur au vôtre, & ils l'exerçaient dans une langue plus riche & plus harmonieuſe que les langues modernes, qui ſont un mélange de l'horrible jargon des Celtes & d'un latin corrompu.

La nature n'eſt point bizarre ; mais il ſe pourrait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain & un ciel plus propre que la Veſtphalie & que le Limouſin à former certains génies. Il ſe pourrait bien encore que le gouvernement d'Athènes, en ſecondant le climat, eût mis dans la tête de *Démoſthènes* quelque choſe que l'air de Clamar & de la Grenouillière, & le gouvernement du cardinal de *Richelieu*, ne mirent point dans la tête d'*Omer Talon* & de *Jérôme Bignon*.

Quelqu'un répondit alors à *la Motte* par le petit couplet ſuivant :

Cher la Motte, imite & révère
Ces dieux dont tu ne deſcends pas.
Si tu crois qu'Horace eſt ton père,
Il a fait des enfans ingrats.
La nature n'eſt point bizarre ;
Pour Danchet elle eſt fort avare ;

Mais Racine en fut bien traité ;
Tibulle était guidé par elle ;
Mais pour notre ami la Chapelle, (*c*)
Hélas, quelle a peu de bonté !

Cette dispute est donc une question de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monumens de tout genre, jusqu'au temps de *Plutarque*, que les siècles modernes ne l'ont été depuis le siècle des *Médicis* jusqu'à *Louis XIV* inclusivement ?

Les Chinois, plus de deux cents ans avant notre ère vulgaire, construisirent cette grande muraille qui n'a pu les sauver de l'invasion des Tartares. Les Egyptiens, trois mille ans auparavant, avaient surchargé la terre de leurs étonnantes pyramides, qui avaient environ quatre-vingt-dix mille pieds quarrés de base. Personne ne doute que si on voulait entreprendre aujourd'hui ces inutiles ouvrages, on n'en vînt aisément à bout en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine est un monument de la crainte ; les pyramides sont des monumens de la vanité & de la superstition. Les unes & les autres attestent une grande patience dans les peuples, mais aucun génie supérieur. Ni les Chinois, ni les Egyptiens n'auraient pu faire seulement une statue telle que nos sculpteurs en forment aujourd'hui.

Du chevalier Temple.

Le chevalier *Temple*, qui a pris à tâche de rabaisser tous les modernes, prétend qu'ils n'ont rien en

(*c*) Ce *la Chapelle* était un receveur-général des finances, qui traduisit très-platement *Tibulle ;* mais ceux qui dînaient chez lui trouvaient ses vers fort bons.

architecture de comparable aux temples de la Grèce & de Rome: mais tout anglais qu'il était, il devait convenir que l'église de Saint-Pierre est incomparablement plus belle que n'était le capitole.

C'est une chose curieuse que l'assurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre astronomie, rien dans la connaissance du corps humain, si ce n'est peut-être, dit-il, la circulation du sang. L'amour de son opinion, fondé sur son extrême amour-propre, lui fait oublier la découverte des satellites de Jupiter, des cinq lunes & de l'anneau de Saturne, de la rotation du soleil sur son axe, de la position calculée de trois mille étoiles, des lois données par *Képler* & par *Newton* aux orbes célestes, des causes de la précession des équinoxes, & de cent autres connaissances dont les anciens ne soupçonnaient pas même la possibilité.

Les découvertes dans l'anatomie sont en aussi grand nombre. Un nouvel univers en petit, découvert avec le microscope, était compté pour rien par le chevalier *Temple;* il fermait les yeux aux merveilles de ses contemporains, & ne les ouvrait que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va jusqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun reste de la magie des Indiens, des Chaldéens, des Egyptiens; & par cette magie il entend une profonde connaissance de la nature, par laquelle ils produisaient des miracles sans qu'il en cite aucun, parce qu'en effet il n'y en a jamais eu. „Que sont devenus, „ dit-il, les charmes de cette musique qui enchantait „ si souvent les hommes & les bêtes, les poissons, les „ oiseaux, les serpens, & changeait leur nature?„

Cet ennemi de son siècle croit bonnement à la fable d'*Orphée*, & n'avait apparemment entendu ni la belle musique d'Italie, ni même celle de France, qui à la vérité ne charment pas les serpens, mais qui charment les oreilles des connaisseurs.

Ce qui est encore plus étrange, c'est qu'ayant toute sa vie cultivé les belles-lettres, il ne raisonne pas mieux sur nos bons auteurs que sur nos philosophes. Il regarde *Rabelais* comme un grand-homme; il cite les *Amours des Gaules* comme un de nos meilleurs ouvrages. C'était pourtant un homme savant, un homme de cour, un homme de beaucoup d'esprit, un ambassadeur, qui avait fait de profondes réflexions sur tout ce qu'il avait vu. Il possédait de grandes connaissances: un préjugé suffit pour gâter tout ce mérite.

De Boileau, & de Racine.

Boileau & *Racine*, en écrivant en faveur des anciens contre *Perrault*, furent plus adroits que le chevalier *Temple*. Ils se gardèrent bien de parler d'astronomie & de physique. *Boileau* s'en tient à justifier *Homère* contre *Perrault*, mais en glissant adroitement sur les défauts du poëte grec, & sur le sommeil que lui reproche *Horace*. Il ne s'étudie qu'à tourner *Perrault*, l'ennemi d'*Homère*, en ridicule. *Perrault* entend-il mal un passage, ou traduit-il mal un passage qu'il entend? voilà *Boileau* qui saisit ce petit avantage, qui tombe sur lui en ennemi redoutable, qui le traite d'ignorant, de plat écrivain: mais il se pouvait très-bien faire que *Perrault* se fût souvent trompé, & que pourtant il eût souvent raison sur les contradictions, les répétitions, l'uniformité des combats, les longues harangues dans

la mêlée, les indécences, les inconséquences de la conduite des dieux dans le poëme, enfin sur toutes les fautes où il prétendait que ce grand poëte était tombé. En un mot, *Boileau* se moqua de *Perrault* beaucoup plus qu'il ne justifia *Homère*.

De l'injustice & de la mauvaise foi de Racine dans la dispute contre Perrault au sujet d'Euripide, & des infidélités de Brumoy.

Racine usa du même artifice; car il était tout aussi malin que *Boileau* pour le moins. Quoiqu'il n'eût pas fait comme lui son capital de la satire, il jouit du plaisir de confondre ses ennemis sur une petite méprise très-pardonnable où ils étaient tombés au sujet d'*Euripide*, & en même temps de se sentir très-supérieur à *Euripide* même. Il raille autant qu'il le peut ce même *Perrault* & ses partisans sur leur critique de l'Alceste d'*Euripide;* parce que ces messieurs malheureusement avaient été trompés par une édition fautive d'*Euripide*, & qu'ils avaient pris quelques repliques d'*Admète* pour celles d'*Alceste:* mais cela n'empêche pas qu'*Euripide* n'eût grand tort dans tout pays, dans la manière dont il fait parler *Admète* à son père. Il lui reproche violemment de n'être pas mort pour lui.

» Quoi donc, lui répond le roi son père, à qui » adressez-vous, s'il vous plaît, un discours si hau» tain? Est-ce à quelque esclave de Lydie ou de » Phrygie? ignorez-vous que je suis né libre & » thessalien? » (Beau discours pour un roi & pour un père!) » Vous m'outragez comme le dernier des » hommes. Où est la loi qui dit que les pères doivent

„ mourir pour leurs enfans? chacun eſt ici-bas pour „ ſoi. J'ai rempli mes obligations envers vous. Quel „ tort vous fais-je ? demandé-je que vous mouriez „ pour moi? La lumière vous eſt précieuſe ; me l'eſt- „ elle moins ? ..... Vous m'accuſez de lâcheté ..... „ Lâche vous-même ; vous n'avez pas rougi de preſſer „ votre femme de vous faire vivre en mourant pour „ vous ..... Ne vous ſied-il pas bien après cela de „ traiter de lâches ceux qui refuſent de faire pour „ vous ce que vous n'avez pas le courage de faire „ vous-même ..... Croyez-moi, taiſez-vous ..... Vous „ aimez la vie; les autres ne l'aiment pas moins ..... „ Soyez ſûr que ſi vous m'injuriez encore, vous enten- „ drez de moi des duretés qui ne ſeront pas des „ menſonges. „

Le chœur prend alors la parole. „ C'eſt aſſez & „ déjà trop des deux côtés : ceſſez, vieillard, ceſſez „ de maltraiter de paroles votre fils. „

Le chœur aurait dû plutôt, ce ſemble, faire une forte réprimande au fils d'avoir très-brutalement parlé à ſon propre père, & de lui avoir reproché ſi aigrement de n'être pas mort.

Tout le reſte de la ſcène eſt dans ce goût.

PHERÈS *à ſon fils.*

Tu parles contre ton père, ſans en avoir reçu d'outrage.

ADMETE.

Oh ! j'ai bien vu que vous aimez à vivre long-temps.

PHERÈS.

Et toi, ne portes-tu pas au tombeau celle qui eſt morte pour toi?

ADMETE.

ADMETE.

Ah ! le plus infame des hommes, c'eſt la preuve de ta lâcheté.

PHERÈS.

Tu ne pourras pas au moins dire qu'elle eſt morte pour moi.

ADMETE.

Plût au ciel que tu fuſſes dans un état où tu euſſes beſoin de moi !

LE PERE.

Fais mieux, épouſe pluſieurs femmes, afin qu'elles meurent pour te faire vivre plus long-temps.

Après cette ſcène un domeſtique vient parler tout ſeul de l'arrivée d'*Hercule*. ,, C'eſt un étranger, dit-il, ,, qui a ouvert la porte lui-même, s'eſt d'abord mis ,, à table ; il ſe fâche de ce qu'on ne lui ſert pas aſſez ,, vîte à manger, il remplit de vin à tout moment ſa ,, coupe, boit à longs traits du rouge & du paillet, ,, & ne ceſſe de boire & de chanter de mauvaiſes ,, chanſons qui reſſemblent à des hurlemens, ſans ,, ſe mettre en peine du roi & de ſa femme que nous ,, pleurons. C'eſt ſans doute quelque fripon adroit, ,, un vagabond, un aſſaſſin. ,,

Il peut être aſſez étrange qu'on prenne *Hercule* pour un fripon adroit ; il ne l'eſt pas moins qu'*Hercule*, ami d'*Admète*, ſoit inconnu dans la maiſon. Il l'eſt encore plus qu'*Hercule* ignore la mort d'*Alceſte*, dans le temps même qu'on la porte au tombeau.

Il ne faut pas diſputer des goûts ; mais il eſt ſûr que de telles ſcènes ne ſeraient pas ſouffertes chez nous à la foire.

Brumoy qui nous a donné le *Théâtre des Grecs*, & qui n'a pas traduit *Euripide* avec une fidélité ſcrupuleuſe, fait ce qu'il peut pour juſtifier la ſcène d'*Admète* & de ſon père; on ne devinerait pas le tour qu'il prend.

Il dit d'abord que *les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choſes qui ſont à notre égard des indécences, des horreurs; qu'ainſi il faut convenir qu'elles ne ſont pas tout-à-fait telles que nous les imaginons; en un mot, que les idées ont changé.*

On peut répondre que les idées des nations policées n'ont jamais changé ſur le reſpect que les enfans doivent à leurs pères.

Qui peut douter, ajoute-t-il, *que les idées n'aient changé en différens ſiècles ſur des points de morale plus importans?*

On répond qu'il n'y en a guère de plus importans.

Un Français, continue-t-il, *eſt inſulté; le prétendu bon ſens français veut qu'il coure les riſques du duel, & qu'il tue ou meure pour recouvrer ſon honneur.*

On répond que ce n'eſt pas le ſeul prétendu bon ſens français, mais celui de toutes les nations de l'Europe ſans exception.

On ne ſent pas aſſez combien cette maxime paraîtra ridicule dans deux mille ans, & de quel air on l'aurait ſifflée du temps d'Euripide.

Cette maxime eſt cruelle & fatale, mais non pas ridicule; & on on ne l'eût ſifflée d'aucun air du temps d'*Euripide*. Il y avait beaucoup d'exemples de duels chez les Aſiatiques. On voit, dès le commencement du premier livre de l'Iliade, *Achille* tirant à moitié ſon épée; & il était prêt à ſe battre contre *Agamemnon*, ſi

Minerve n'était venue le prendre par les cheveux, & lui faire remettre son épée dans le fourreau.

Plutarque rapporte qu'*Ephestion* & *Cratère* se battirent en duel, & qu'*Alexandre* les sépara. *Quinte-Curce* raconte (*d*) que deux autres officiers d'*Alexandre* se battirent en duel en présence d'*Alexandre*; l'un armé de toutes pièces, l'autre qui était un athlète armé seulement d'un bâton, & que celui-ci vainquit son adversaire.

Et puis, quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre un duel & les reproches que se font *Admète* & son père *Phérès* tour-à-tour d'aimer trop la vie, & d'être des lâches?

Je ne donnerai que cet exemple de l'aveuglement des traducteurs & des commentateurs; puisque *Brumoy*, le plus impartial de tous, s'est égaré à ce point, que ne doit-on pas attendre des autres? Mais si les *Brumoys* & les *Daciers* étaient là, je leur demanderais volontiers s'ils trouvent beaucoup de sel dans le discours que *Polyphême* tient dans Euripide: *Je ne crains point le foudre de Jupiter. Je ne sais si ce Jupiter est un dieu plus fier & plus fort que moi. Je me soucie très-peu de lui. S'il fait tomber de la pluie, je me renferme dans ma caverne; j'y mange un veau rôti, ou quelque bête sauvage; après quoi je m'étends tout de mon long; j'avale un grand pot de lait; je défais mon faion; & je fais entendre un certain bruit qui vaut bien celui du tonnerre.*

Il faut que les scoliastes n'aient pas le nez bien fin, s'ils ne sont pas dégoûtés de ce bruit que fait *Polyphême* quand il a bien mangé.

Ils disent que le parterre d'Athènes riait de cette plaisanterie, & *que jamais les Athéniens n'ont ri d'une*

(*d*) *Quinte-Curce*, liv. IX.

ſottiſe. Quoi ! toute la populace d'Athènes avait plus d'eſprit que la cour de *Louis XIV*? Et la populace n'eſt pas la même par-tout ?

Ce n'eſt pas qu'Euripide n'ait des beautés, & Sophocle encore davantage; mais ils ont de bien plus grands défauts. On oſe dire que les belles ſcènes de *Corneille*, & les touchantes tragédies de *Racine*, l'emportent autant ſur les tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide* que ces deux Grecs l'emportent ſur *Theſpis*. *Racine* ſentait bien ſon extrême ſupériorité ſur *Euripide ;* mais il louait ce poëte grec pour humilier *Perrault*.

Molière, dans ſes bonnes pièces, eſt auſſi ſupérieur au pur mais froid *Térence*, & au farceur *Ariſtophane*, qu'au baladin *Dancourt*.

Il y a donc des genres dans leſquels les modernes ſont de beaucoup ſupérieurs aux anciens, & d'autres en très-petit nombre dans leſquels nous leur ſommes inférieurs. C'eſt à quoi ſe réduit toute la diſpute.

De quelques comparaiſons entre des ouvrages célèbres.

La raiſon & le goût veulent, ce me ſemble, qu'on diſtingue dans un ancien, comme dans un moderne, le bon & le mauvais, qui ſont très-ſouvent à côté l'un de l'autre.

On doit ſentir avec tranſport ce vers de *Corneille*, ce vers tel qu'on n'en trouve pas un ſeul ni dans *Homère*, ni dans *Sophocle*, ni dans *Euripide*, qui en approche :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? —Qu'il mourût.

& l'on doit avec la même ſagacité & la même juſtice réprouver les vers ſuivans.

En admirant le sublime tableau de la dernière scène de Rodogune, les contrastes frappans des personnages & la force du coloris, l'homme de goût verra par combien de fautes cette situation terrible est amenée, quelles invraisemblances l'ont préparée, à quel point il a fallu que *Rodogune* ait démenti son caractère, & par quels chemins raboteux il a fallu passer pour arriver à cette grande & tragique catastrophe.

Ce même juge équitable ne se lassera point de rendre justice à l'artificieuse & fine contexture des tragédies de *Racine*, les seules peut-être qui aient été bien ourdies d'un bout à l'autre depuis *Eschile* jusqu'au grand siècle de *Louis XIV*. Il sera touché de cette élégance continue, de cette pureté de langage, de cette vérité dans les caractères qui ne se trouve que chez lui; de cette grandeur sans enflure qui seule est grandeur; de ce naturel qui ne s'égare jamais dans de vaines déclamations, dans des disputes de sophiste, dans des pensées aussi fausses que recherchées, souvent exprimées en solécismes; dans des plaidoyers de rhétorique plus faits pour les écoles de province que pour la tragédie.

Le même homme verra dans *Racine* de la faiblesse & de l'uniformité dans quelques caractères; de la galanterie, & quelquefois de la coquetterie même; des déclarations d'amour qui tiennent de l'idylle & de l'élégie plutôt que d'une grande passion théâtrale. Il se plaindra de ne trouver, dans plus d'un morceau très-bien écrit, qu'une élégance qui lui plaît, & non pas un torrent d'éloquence qui l'entraîne; il sera fâché de n'éprouver qu'une faible émotion, & de se contenter d'approuver quand il voudrait que son esprit fût étonné & son cœur déchiré.

C'eſt ainſi qu'il jugera les anciens, non pas ſur leurs noms, non pas ſur le temps où ils vivaient, mais ſur leurs ouvrages mêmes; ce n'eſt pas trois mille ans qui doivent plaire, c'eſt la choſe même. Si une darique a été mal frappée, que m'importe qu'elle repréſente le fils d'*Hyſtaſpe*? la monnaie de *Varin* eſt plus récente, mais elle eſt infiniment plus belle.

Si le peintre *Timante* venait aujourd'hui préſenter à côté des tableaux du palais-royal ſon tableau du ſacrifice d'*Iphigénie*, peint de quatre couleurs; s'il nous diſait: Des gens d'eſprit m'ont aſſuré en Grèce que c'eſt un artifice admirable d'avoir voilé le viſage d'*Agamemnon*, dans la crainte que ſa douleur n'égalât pas celle de *Clitemneſtre*, & que les larmes du père ne déshonoraſſent la majeſté du monarque; il ſe trouverait des connaiſſeurs qui lui répondraient: C'eſt un trait d'eſprit, & non pas un trait de peintre; un voile ſur la tête de votre principal perſonnage fait un effet affreux dans un tableau: vous avez manqué votre art. Voyez le chef-d'œuvre de *Rubens*, qui a ſu exprimer ſur le viſage de *Marie de Médicis* la douleur de l'enfantement, l'abattement, la joie, le ſourire, & la tendreſſe, non pas avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'*Agamemnon* cachât un peu ſon viſage, il fallait qu'il en cachât une partie avec ſes mains poſées ſur ſon front & ſur ſes yeux, & non pas avec un voile que les hommes n'ont jamais porté, & qui eſt auſſi déſagréable à la vue, auſſi peu pittoreſque qu'il eſt oppoſé au coſtume: vous deviez alors laiſſer voir des pleurs qui coulent, & que le héros veut cacher; vous deviez exprimer dans ſes muſcles les convulſions d'une douleur qu'il veut

surmonter; vous deviez peindre dans cette attitude la majesté & le désespoir. Vous êtes grec, & *Rubens* est belge; mais le belge l'emporte.

D'un passage d'Homère.

Un Florentin homme de lettres, d'un esprit juste & d'un goût cultivé, se trouva un jour dans la bibliothèque de milord *Chesterfield*, avec un professeur d'Oxford & un Ecossais qui vantait le poëme de *Fingal*, composé, disait-il, dans la langue du pays de Galles, laquelle est encore en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité est belle! s'écriait-il; le poëme de *Fingal* a passé de bouche en bouche jusqu'à nous depuis près de deux mille ans, sans avoir été jamais altéré; tant les beautés véritables ont de force sur l'esprit des hommes! Alors il lut à l'assemblée ce commencement de *Fingal*.

» *Cuchulin* était assis près de la muraille de Tura, » sous l'arbre de la feuille agitée; sa pique reposait » contre un rocher couvert de mousse, son bouclier » était à ses pieds sur l'herbe. Il occupait sa mémoire » du souvenir du grand *Carbar*, héros tué par lui à » la guerre. *Moran*, né de *Fitilh*, *Moran*, sentinelle de » l'Océan, se présenta devant lui.

» Lève-toi, lui dit-il, lève-toi, *Cuchulin*; je vois » les vaisseaux de *Suaran*, les ennemis sont nombreux, » plus d'un héros s'avance sur les vagues noires de la » mer.

» *Cuchulin* aux yeux bleus lui répliqua: *Moran* fils » de *Fitilh*, tu trembles toujours; tes craintes multi- » plient le nombre des ennemis. Peut-être est-ce le » roi des montagnes désertes qui vient à mon secours » dans les plaines d'Ullin. Non, dit *Moran*, c'est *Suaran*

„ lui-même ; il eſt auſſi haut qu'un rocher de glace : „ j'ai vu ſa lance, elle eſt comme un haut ſapin „ ébranché par les vents ; ſon bouclier eſt comme la „ lune qui ſe lève ; il était aſſis au rivage ſur un „ rocher, il reſſemblait à un nuage qui couvre une „ montagne &c. „

Ah ! voilà le véritable ſtyle d'*Homère*, dit alors le profeſſeur d'Oxford ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'eſt que j'y vois la ſublime éloquence hébraïque. Je crois lire les paſſages de ces beaux cantiques.

(*e*) „ Tu gouverneras toutes les nations que tu nous „ ſoumettras, avec une verge de fer ; tu les briſeras „ comme le potier fait un vaſe.

(*f*) „ Tu briſeras les dents des pécheurs.

(*g*) „ La terre a tremblé, les fondemens des mon- „ tagnes ſe ſont ébranlés, parce que le Seigneur s'eſt „ fâché contre les montagnes, & il a lancé la grêle & „ des charbons.

(*h*) „ Il a logé dans le ſoleil, & il en eſt ſorti comme „ un mari ſort de ſon lit.

(*i*) „ DIEU briſera leurs dents dans leur bouche, „ il mettra en poudre leurs dents mâchelières ; ils „ deviendront à rien comme de l'eau, car il a tendu „ ſon arc pour les abattre ; ils ſeront engloutis tout „ vivans dans ſa colère, avant d'attendre que les „ épines ſoient auſſi hautes qu'un prunier.

(*k*) „ Les nations viendront vers le ſoir, affamées „ comme des chiens ; & toi, Seigneur, tu te moque- „ ras d'elles, & tu les réduiras à rien.

(*e*) Pſeaume II. (*g*) Pſeaume XVII. (*i*) Pſeaume LVII.
(*f*) Pſeaume III. (*h*) Pſeaume XIX. (*k*) Pſeaume LVIII

(*l*) „ La montagne du Seigneur eſt une montagne „ coagulée ; pourquoi regardez-vous les monts coa- „ gulés ? Le Seigneur a dit : Je jetterai *Baſan;* je le „ jetterai dans la mer, afin que ton pied ſoit teint „ de ſang, & que la langue de tes chiens lèche leur „ ſang.

(*m*) „ Ouvre la bouche bien grande, & je la „ remplirai.

(*n*) „ Rends les nations comme une roue qui tourne „ toujours, comme la paille devant la face du vent, „ comme un feu qui brûle une forêt, comme une „ flamme qui brûle des montagnes ; tu les pourſuis „ dans ta tempête, & ta colère les troublera.

(*o*) „ Il jugera dans les nations ; il les remplira „ de ruines ; il caſſera les têtes dans la terre de plu- „ ſieurs.

(*p*) „ Bienheureux celui qui prendra tes petits „ enfans, & qui les écraſera contre la pierre ! &c. „ &c. &c. „

Le Florentin ayant écouté avec une grande attention les verſets des cantiques récités par le docteur, & les premiers vers de *Fingal* beuglés par l'Ecoſſais, avoua qu'il n'était pas fort touché de toutes ces figures aſiatiques, & qu'il aimait beaucoup mieux le ſtyle ſimple & noble de *Virgile.*

L'Ecoſſais pâlit de colère à ce diſcours, le docteur d'Oxford leva les épaules de pitié ; mais milord *Cheſterfield* encouragea le Florentin par un ſourire d'approbation.

Le Florentin échauffé, & ſe ſentant appuyé, leur

(*l*) Pſeaume LXVII. (*n*) Pſeaume LXXXII. (*p*) Pſeaume CXXXVI.
(*m*) Pſeaume LXXX. (*o*) Pſeaume CXI.

dit : Meſſieurs , rien n'eſt plus aiſé que d'outrer la nature , rien n'eſt plus difficile que de l'imiter. Je ſuis un peu de ceux qu'on appelle en Italie *Improviſatori*, & je vous parlerais huit jours de ſuite en vers dans ce ſtyle oriental , ſans me donner la moindre peine, parce qu'il n'en faut aucune pour être ampoulé en vers négligés , chargés d'épithètes , qui ſont preſque toujours les mêmes ; pour entaſſer combats ſur combats , & pour peindre des chimères.

Qui ? vous ! lui dit le profeſſeur , vous feriez un poëme épique ſur le champ ? Non pas un poëme épique raiſonnable & en vers corrects comme *Virgile*, répliqua l'Italien ; mais un poëme dans lequel je m'abandonnerais à toutes mes idées , ſans me piquer d'y mettre de la régularité.

Je vous en défie , dirent l'Ecoſſais & l'Oxfordien. Hé bien , donnez-moi un ſujet , répliqua le Florentin. Milord *Cheſterfield* lui donna le ſujet du *Prince noir*, vainqueur à la journée de Poitiers , & donnant la paix après la victoire.

L'improviſateur ſe recueillit , & commença ainſi :

„ Muſe d'Albion , Génie qui préſidez aux héros, „ chantez avec moi , non la colère oiſive d'un homme „ implacable envers ſes amis & ſes ennemis ; non „ des héros que les dieux favoriſent tour-à-tour ſans „ avoir aucune raiſon de les favoriſer ; non le ſiége „ d'une ville qui n'eſt point priſe ; non les exploits „ extravagans du fabuleux *Fingal*, mais les victoires „ véritables d'un héros auſſi modeſte que brave, qui „ mit des rois dans ſes fers, & qui reſpecta ſes enne- „ mis vaincus.

» Déjà *George*, le *Mars* de l'Angleterre, était des-
» cendu du haut de l'empyrée, monté sur le coursier
» immortel devant qui les plus fiers chevaux du
» Limousin fuient, comme les brebis bêlantes & les
» tendres agneaux se précipitent en foule les uns sur
» les autres pour se cacher dans la bergerie à la vue
» d'un loup terrible, qui sort du fond des forêts,
» les yeux étincelans, le poil hérissé, la gueule écu-
» mante, menaçant les troupeaux & le berger de la
» fureur de ses dents avides de carnage.

» *Martin*, le célèbre protecteur des habitans de la
» fertile Touraine; *Geneviève*, douce divinité des
» peuples qui boivent les eaux de la Seine & de la
» Marne; *Denis* qui porta sa tête entre ses bras à
» l'aspect des hommes & des immortels, tremblaient
» en voyant le superbe *George* traverser le vaste sein
» des airs. Sa tête est couverte d'un casque d'or orné
» des diamans qui pavaient autrefois les places
» publiques de la Jérusalem céleste, quand elle
» apparut aux mortels pendant quarante révolutions
» journalières de l'astre de la lumière, & de sa sœur
» inconstante qui prête une douce clarté aux sombres
» nuits.

» Sa main porte la lance épouvantable & sacrée
» dont le demi-dieu *Michaël*, exécuteur des ven-
» geances du Très-haut, terrassa dans les premiers
» jours du monde l'éternel ennemi du monde & du
» Créateur. Les plus belles plumes des anges qui
» assistent autour du trône, détachées de leurs dos
» immortels, flottaient sur son casque, autour duquel
» volent la terreur, la guerre homicide, la vengeance
» impitoyable, & la mort qui termine toutes les

» calamités des malheureux mortels. Il reſſemblait » à une comète qui dans ſa courſe rapide franchit » les orbites des aſtres étonnés, laiſſant loin derrière » elle des traits d'une lumière pâle & terrible, qui » annoncent aux faibles humains la chute des rois » & des nations.

» Il s'arrête ſur les rives de la Charente, & le bruit » de ſes armes immortelles retentit juſqu'à la ſphère » de *Jupiter* & de *Saturne*. Il fit deux pas, & il arriva » juſqu'aux lieux où le fils du magnanime *Edouard* » attendait le fils de l'intrépide *Philippe de Valois*. »

Le Florentin continua ſur ce ton pendant plus d'un quart-d'heure. Les paroles ſortaient de ſa bouche, comme dit *Homère*, plus ſerrées & plus abondantes que les neiges qui tombent pendant l'hiver; cependant ſes paroles n'étaient pas froides; elles reſſemblaient plutôt aux rapides étincelles qui s'échappent d'une forge enflammée, quand les cyclopes frappent les foudres de *Jupiter* ſur l'enclume retentiſſante.

Ses deux antagoniſtes furent enfin obligés de le faire taire, en lui avouant qu'il était plus aiſé qu'ils ne l'avaient cru, de prodiguer les images giganteſques, & d'appeler le ciel, la terre, & les enfers, à ſon ſecours; mais ils ſoutinrent que c'était le comble de l'art, de mêler le tendre & le touchant au ſublime.

Y a-t-il rien, par exemple, dit l'Oxfordien, de plus moral, & en même temps de plus voluptueux, que de voir *Jupiter* qui couche avec ſa femme ſur le mont Ida?

Milord *Cheſterfield* prit alors la parole: Meſſieurs, dit-il, je vous demande pardon de me mêler de la querelle; peut-être chez les Grecs c'était une choſe

très-intéreſſante qu'un dieu qui couche avec ſon épouſe ſur une montagne ; mais je ne vois pas ce qu'on peut trouver là de bien fin & de bien attachant. Je conviendrai avec vous que le fichu qu'il a plu aux commentateurs & aux imitateurs d'appeler *la ceinture de Vénus*, eſt une image charmante ; mais je n'ai jamais compris que ce fût un ſoporatif, ni comment *Junon* imaginait de recevoir les careſſes du maître des dieux pour le faire dormir. Voilà un plaiſant dieu de s'endormir pour ſi peu de choſe! je vous jure que quand j'étais jeune, je ne m'aſſoupiſſais pas ſi aiſément. J'ignore s'il eſt noble, agréable, intéreſſant, ſpirituel, & décent, de faire dire par *Junon* à *Jupiter* : „ Si vous voulez abſolument me careſſer, allons-„ nous-en au ciel dans votre appartement, qui eſt „ l'ouvrage de *Vulcain*, & dont la porte ferme ſi bien „ qu'aucun des dieux n'y peut entrer. „

Je n'entends pas non plus comment le Sommeil, que *Junon* prie d'endormir *Jupiter*, peut être un dieu ſi éveillé. Il arrive en un moment des îles de Lemnos & d'Imbros au mont Ida ; il eſt beau de partir de deux îles à la fois : de là il monte ſur un ſapin, il court auſſitôt aux vaiſſeaux des Grecs ; il cherche *Neptune ;* il le trouve, il le conjure de donner la victoire ce jour-là à l'armée des Grecs ; & il retourne à Lemnos d'un vol rapide. Je n'ai rien vu de ſi fretillant que ce Sommeil.

Enfin s'il faut abſolument coucher avec quelqu'un dans un poëme épique, j'avoue que j'aime cent fois mieux les rendez-vous d'*Alcine* avec *Roger*, & d'*Armide* avec *Renaud*.

Venez, mon cher Florentin, me lire ces deux chants admirables de l'*Arioſte* & du *Taſſe*.

Le Florentin ne se fit pas prier. Milord *Chesterfield* fut enchanté. L'Ecossais pendant ce temps-là relisait *Fingal ;* le professeur d'Oxford relisait *Homère ;* & tout le monde était content.

On conclut enfin qu'heureux est celui qui, dégagé de tous les préjugés, est sensible au mérite des anciens & des modernes, apprécie leurs beautés, connaît leurs fautes, & les pardonne.

ANE.

AJOUTONS quelque chose à l'article *Ane* de l'Encyclopédie, concernant l'âne de *Lucien*, qui devint d'or entre les mains d'*Apulée*. Le plus plaisant de l'aventure est pourtant dans *Lucien;* & ce plaisant est qu'une dame devint amoureuse de ce monsieur lorsqu'il était âne, & n'en voulut plus lorsqu'il ne fut qu'homme. Ces métamorphoses étaient fort communes dans toute l'antiquité. L'âne de *Silène* avait parlé, & les savans ont cru qu'il s'était expliqué en arabe : c'était probablement un homme changé en âne par le pouvoir de *Bacchus :* car on sait que *Bacchus* était arabe.

Virgile parle de la métamorphose de *Mœris* en loup comme d'une chose très-ordinaire.

Sæpe lupum fieri Mœrim, & se condere silvis.
Mœris devenu loup se cacha dans les bois.

Cette doctrine des métamorphoses était-elle dérivée des vieilles fables d'Egypte, qui débitèrent que les dieux s'étaient changés en animaux dans la guerre contre les géans ?

Les Grecs, grands imitateurs & grands enchérisseurs sur les fables orientales, métamorphosèrent

presque tous les dieux en hommes ou en bêtes, pour les faire mieux réussir dans leurs desseins amoureux.

Si les dieux se changeaient en taureaux, en chevaux, en cygnes, en colombes, pourquoi n'aurait-on pas trouvé le secret de faire la même opération sur les hommes ?

Plusieurs commentateurs, en oubliant le respect qu'ils devaient aux saintes écritures, ont cité l'exemple de *Nabuchodonosor* changé en bœuf; mais c'était un miracle, une vengeance divine, une chose entièrement hors de la sphère de la nature, qu'on ne devait pas examiner avec des yeux profanes, & qui ne peut être l'objet de nos recherches.

D'autres savans, non moins indiscrets peut-être, se sont prévalus de ce qui est rapporté dans l'*Evangile de l'enfance*. Une jeune fille en Egypte étant entrée dans la chambre de quelques femmes, y vit un mulet couvert d'une housse de soie, ayant à son cou un pendant d'ébène. Ces femmes lui donnaient des baisers, & lui présentaient à manger en répandant des larmes. Ce mulet était le propre frère de ces femmes. Des magiciennes lui avaient ôté la figure humaine; & le maître de la nature la lui rendit bientôt.

Quoique cet évangile soit apocryphe, la vénération pour le seul nom qu'il porte, nous empêche de détailler cette aventure. Elle doit servir seulement à faire voir combien les métamorphoses étaient à la mode dans presque toute la terre. Les chrétiens qui composèrent cet évangile, étaient sans doute de bonne foi. Ils ne voulaient point composer un roman. Ils rapportaient avec simplicité ce qu'ils avaient entendu dire. L'Eglise, qui rejeta dans la suite cet évangile

avec quarante-neuf autres, n'accusa pas les auteurs d'impiété & de prévarication ; ces auteurs obscurs parlaient à la populace selon les préjugés de leur temps. La Chine était peut-être le seul pays exempt de ces superstitions.

L'aventure des compagnons d'*Ulysse*, changés en bêtes par *Circé*, était beaucoup plus ancienne que le dogme de la métempsycose annoncé en Grèce & en Italie par *Pythagore*.

Sur quoi se fondent les gens qui prétendent qu'il n'y a point d'erreur universelle qui ne soit l'abus de quelque vérité ? Ils disent qu'on n'a vu des charlatans que parce qu'on a vu de vrais médecins, & qu'on n'a cru aux faux prodiges qu'à cause des véritables. (*a*)

Mais avait-on des témoignages certains que des hommes étaient devenus loups, bœufs, ou chevaux, ou ânes ? Cette erreur universelle n'avait donc pour principe que l'amour du merveilleux, & l'inclination naturelle pour la superstition.

Il suffit d'une opinion erronée pour remplir l'univers de fables. Un docteur indien voit que les bêtes ont du sentiment & de la mémoire. Il conclut qu'elles ont une ame. Les hommes en ont une aussi. Que devient l'ame de l'homme après sa mort ? que devient l'ame de la bête ? il faut bien qu'elles logent quelque part. Elles s'en vont dans le premier corps venu qui commence à se former. L'ame d'un brachmane loge dans le corps d'un éléphant, l'ame d'un âne se loge dans le corps d'un petit brachmane. Voilà le dogme de la métempsycose qui s'établit sur un simple raisonnement.

(*a*) Voyez les remarques sur les pensées de *Pascal*, vol. de *Philosophie*, tome I.

Mais

Mais il y a loin de là au dogme de la métamorphose. Ce n'eſt plus une ame ſans logis qui cherche un gîte ; c'eſt un corps qui eſt changé en un autre corps, ſon ame demeurant toujours la même. Or, certainement nous n'avons dans la nature aucun exemple d'un pareil tour de gobelets.

Cherchons donc quelle peut être l'origine d'une opinion ſi extravagante & ſi générale. Sera-t-il arrivé qu'un père ayant dit à ſon fils plongé dans de ſales débauches & dans l'ignorance : *Tu es un cochon, un cheval, un âne ;* enſuite l'ayant mis en pénitence avec un bonnet d'âne ſur la tête, une ſervante du voiſinage aura dit que ce jeune homme a été changé en âne en punition de ſes fautes ? ſes voiſines l'auront redit à d'autres voiſines, & de bouche en bouche ces hiſtoires, accompagnées de mille circonſtances, auront fait le tour du monde. Une équivoque aura trompé toute la terre.

Avouons donc encore ici, avec *Boileau*, que l'équivoque a été la mère de la plupart de nos ſottiſes.

Joignez à cela le pouvoir de la magie, reconnu inconteſtable chez toutes les nations ; & vous ne ſerez plus étonné de rien. (*)

Encore un mot ſur les ânes. On dit qu'ils ſont guerriers en Méſopotamie, & que *Mervan*, le vingt-unième calife, fut ſurnommé l'*âne* pour ſa valeur.

Le patriarche *Photius* rapporte, dans l'Extrait de la vie d'*Iſidore*, qu'*Ammonius* avait un âne qui ſe connaiſſait très-bien en poëſie, & qui abandonnait ſon ratelier pour aller entendre des vers.

La fable de *Midas* vaut mieux que le conte de *Photius*.

(*) Voyez *Magie*.

De l'âne d'or de Machiavel.

On connaît peu l'âne de *Machiavel*. Les dictionnaires qui en parlent, disent que c'est un ouvrage de sa jeunesse; il paraît pourtant qu'il était dans l'âge mûr, puisqu'il parle des malheurs qu'il a essuyés autrefois & très-long-temps. L'ouvrage est une satire de ses contemporains. L'auteur voit beaucoup de Florentins, dont l'un est changé en chat, l'autre en dragon, celui-ci en chien qui aboie à la lune, cet autre en renard qui ne s'est pas laissé prendre. Chaque caractère est peint sous le nom d'un animal. Les factions des *Médicis* & de leurs ennemis y sont figurées sans doute; & qui aurait la clef de cette apocalypse comique, saurait l'histoire secrète du pape *Léon X* & des troubles de Florence. Ce poëme est plein de morale & de philosophie. Il finit par de très-bonnes réflexions d'un gros cochon, qui parle à-peu-près ainsi à l'homme :

Animaux à deux pieds, sans vêtemens, sans armes,
Point d'ongle, un mauvais cuir, ni plume, ni toison,
Vous pleurez en naissant, & vous avez raison;
Vous prévoyez vos maux; ils méritent vos larmes.
Les perroquets & vous ont le don de parler.
La nature vous fit des mains industrieuses;
Mais vous fit-elle, hélas, des ames vertueuses!
Et quel homme en ce point nous pourrait égaler?
L'homme est plus vil que nous, plus méchant, plus sauvage:
Poltrons ou furieux, dans le crime plongés,
Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage.
Vous tremblez de mourir, & vous vous égorgez.

Jamais de porc à porc on ne vit d'injuſtices.
Notre bauge eſt pour nous le temple de la paix.
Ami, que le bon DIEU me préſerve à jamais
De redevenir homme & d'avoir tous tes vices !

Ceci eſt l'original de la Satire de l'homme que fit *Boileau*, & de la fable des compagnons d'*Ulyſſe*, écrite par *la Fontaine*. Mais il eſt très-vraiſemblable que ni *la Fontaine*, ni *Boileau* n'avaient entendu parler de l'âne de *Machiavel*.

De l'âne de Vérone.

IL faut être vrai, & ne point tromper ſon lecteur. Je ne ſais pas bien poſitivement ſi l'âne de Vérone ſubſiſte encore dans toute ſa ſplendeur, parce que je ne l'ai pas vu : mais les voyageurs qui l'ont vu, il y a quarante ou cinquante ans, s'accordent à dire que ſes reliques étaient renfermées dans le ventre d'un âne artificiel fait exprès ; qu'il était ſous la garde de quarante moines du couvent de Notre-Dame des Orgues à Vérone, & qu'on le portait en proceſſion deux fois l'an. C'était une des plus anciennes reliques de la ville. La tradition diſait que cet âne, ayant porté (*b*) notre Seigneur dans ſon entrée à Jéruſalem, n'avait plus voulu vivre en cette ville ; qu'il avait marché ſur la mer auſſi endurcie que ſa corne ; qu'il avait pris ſon chemin par Chypre, Rhode, Candie, Malthe, & la Sicile ; que de là il était venu ſéjourner à Aquilée ; & qu'enfin il s'établit à Vérone, où il vécut très-long-temps.

Ce qui donna lieu à cette fable, c'eſt que la plupart

(*b*) Voyez *Miſſon*, tome I, pages 101 & 102.

des ânes ont une espèce de croix noire sur le dos. Il y eut apparemment quelque vieil âne aux environs de Vérone, chez qui la populace remarqua une plus belle croix qu'à ses confrères : une bonne femme ne manqua pas de dire que c'était celui qui avait servi de monture à l'entrée dans Jérusalem; on fit de magnifiques funérailles à l'âne. La fête de Vérone s'établit; elle passa de Vérone dans les autres pays; elle fut surtout célébrée en France; on chanta la prose de l'âne à la messe.

Orientis partibus
Adventabit asinus
Pulcher & fortissimus.

Une fille représentant la sainte Vierge allant en Egypte, montait sur un âne, & tenant un enfant entre ses bras, conduisait une longue procession. Le prêtre à la fin de la messe, (*c*) au lieu de dire : *Ite, missa est*, se mettait à braire trois fois de toute sa force, & le peuple répondait en chœur.

Nous avons des livres sur la fête de l'âne & sur celle des fous; ils peuvent servir à l'histoire universelle de l'esprit humain.

ANGE.

SECTION PREMIERE.

Anges des Indiens, des Perses, &c.

L'AUTEUR de l'article *Ange* dans l'Encyclopédie, dit que *toutes les religions ont admis l'existence des anges, quoique la raison naturelle ne la démontre pas.*

(*c*) Voyez *du Cange*, & l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations.*

Nous n'avons point d'autres raisons que la naturelle. Ce qui est surnaturel est au-dessus de la raison. Il fallait dire (si je ne me trompe) que plusieurs religions, & non pas *toutes*, ont reconnu des anges. Celle de *Numa*, celle du sabisme, celle des druides, celle de la Chine, celle des Scythes, celle des anciens Phéniciens & des anciens Egyptiens, n'admîrent point les anges.

Nous entendons par ce mot, des ministres de DIEU, des députés, des êtres mitoyens entre DIEU & les hommes, envoyés pour nous signifier ses ordres.

Aujourd'hui, en 1772, il y a juste quatre mille huit cents soixante & dix-huit ans que les brachmanes se vantent d'avoir par écrit leur première loi sacrée, intitulée le Shasta, quinze cents ans avant leur seconde loi, nommée Veidam, qui signifie *la parole de* DIEU. Le Shasta contient cinq chapitres. Le premier, *de* DIEU *& de ses attributs :* le second, *de la création des anges :* le troisième, *de la chute des anges :* le quatrième, *de leur punition :* le cinquième, *de leur pardon, & de la création de l'homme.*

Il est utile de remarquer d'abord la manière dont ce livre parle de DIEU.

Premier chapitre du Shasta.

» DIEU est un; il a créé tout; c'est une sphère » parfaite sans commencement ni fin. DIEU conduit » toute la création par une providence générale résul- » tante d'un principe déterminé. Tu ne rechercheras » point à découvrir l'essence & la nature de l'Eternel, » ni par quelles lois il gouverne ; une telle entreprise » est vaine & criminelle ; c'est assez que jour & nuit

» tu contemples dans ses ouvrages, sa sagesse, son » pouvoir, & sa bonté. »

Après avoir payé à ce début du Shasta le tribut d'admiration que nous lui devons, voyons la création des anges.

Second chapitre du Shasta.

» L'ETERNEL absorbé dans la contemplation de » sa propre existence, résolut, dans la plénitude des » temps, de communiquer sa gloire & son essence à » des êtres capables de sentir & de partager sa béa- » titude, comme de servir à sa gloire. L'Eternel » voulut, & ils furent. Il les forma en partie de » son essence, capables de perfection & d'imperfection » selon leur volonté.

» L'Eternel créa d'abord *Birma*, *Vitsnou*, & *Sib*; » ensuite *Mozazor*, & toute la multitude des anges. » L'Eternel donna la prééminence à *Birma*, à *Vitsnou*, » & à *Sib*. *Birma* fut le prince de l'armée angélique; » *Vitsnou* & *Sib* furent ses coadjuteurs. L'Eternel divisa » l'armée angélique en plusieurs bandes, & leur » donna à chacune un chef. Ils adorèrent l'Eternel, » rangés autour de son trône, chacun dans le degré » assigné. L'harmonie fut dans les cieux. *Mozazor*, » chef de la première bande, entonna le cantique de » louange & d'adoration au Créateur, & la chanson » d'obéissance à *Birma* sa première créature; & l'Eternel » se réjouit dans sa nouvelle création. »

Chapitre III. De la chute d'une partie des anges.

» DEPUIS la création de l'armée céleste, la joie » & l'harmonie environnèrent le trône de l'Eternel

„ dans l'espace de mille ans, multipliés par mille ans;
„ & auraient duré jusqu'à ce que le temps ne fût
„ plus, si l'envie n'avait pas saisi *Mozazor* & d'autres
„ princes des bandes angéliques. Parmi eux était
„ *Raabon*, le premier en dignité après *Mozazor*. Immé-
„ morans du bonheur de leur création & de leur
„ devoir, ils rejetèrent le pouvoir de perfection, &
„ exercèrent le pouvoir d'imperfection. Ils firent le
„ mal à l'aspect de l'Eternel; ils lui désobéirent, &
„ refusèrent de se soumettre au lieutenant de DIEU,
„ & à ses associés *Vitsnou* & *Sib*; & ils dirent: Nous
„ voulons gouverner; & sans craindre la puissance
„ & la colère de leur créateur, ils répandirent leurs
„ principes séditieux dans l'armée céleste. Ils sédui-
„ sirent les anges, & entraînèrent une grande multi-
„ tude dans la rebellion; & elle s'éloigna du trône
„ de l'Eternel; & la tristesse saisit les esprits angéliques
„ fidelles, & la douleur fut connue pour la première
„ fois dans le ciel.„

Chapitre IV. Châtiment des anges coupables.

„ L'ETERNEL, dont la toute-science, la préscience
„ & l'influence s'étend sur toutes choses, excepté sur
„ l'action des êtres qu'il a créés libres, vit avec douleur
„ & colère la défection de *Mozazor*, de *Raabon*, & des
„ autres chefs des anges.

„ Miséricordieux dans son courroux, il envoya
„ *Birma*, *Vitsnou*, & *Sib*, pour leur reprocher leur
„ crime, & pour les porter à rentrer dans leur devoir;
„ mais confirmés dans leur esprit d'indépendance,
„ ils persistèrent dans la révolte. L'Eternel alors com-
„ manda à *Sib* de marcher contre eux, armé de la

" toute-puiſſance, & de les précipiter du lieu *éminent* " dans le lieu de *ténèbres*, dans l'*Ondera*, pour y être " punis pendant mille ans, multipliés par mille " ans. "

Précis du cinquième chapitre.

Au bout de mille ans, *Birma*, *Vitſnou*, & *Sib*, ſollicitèrent la clémence de l'Eternel en faveur des délinquans. L'Eternel daigna les délivrer de la priſon de l'*Ondera*, & les mettre dans un état de probation pendant un grand nombre de révolutions du ſoleil. Il y eut encore des rebellions contre Dieu dans ce temps de pénitence.

Ce fut dans un de ces périodes que Dieu créa la terre; les anges pénitens y ſubirent pluſieurs métempſycoſes; une des dernières fut leur changement en vaches. C'eſt de-là que les vaches devinrent ſacrées dans l'Inde. Et enfin ils furent métamorphoſés en hommes. De ſorte que le ſyſtème des Indiens ſur les anges eſt préciſément celui du jéſuite *Bougeant*, qui prétend que les corps des bêtes ſont habités par des anges pécheurs. Ce que les brachmanes avaient inventé ſérieuſement, *Bougeant* l'imagina plus de quatre mille ans après par plaiſanterie; ſi pourtant ce badinage n'était pas en lui un reſte de ſuperſtition mêlé avec l'eſprit ſyſtématique, ce qui eſt arrivé aſſez ſouvent.

Telle eſt l'hiſtoire des anges chez les anciens brachmanes, qu'ils enſeignent encore depuis environ cinquante ſiècles. Nos marchands qui ont trafiqué dans l'Inde n'en ont jamais été inſtruits; nos miſſionnaires ne l'ont pas été davantage; & les brames, qui n'ont

jamais été édifiés, ni de leur ſcience, ni de leurs mœurs, ne leur ont point communiqué leurs ſecrets. Il a fallu qu'un anglais, nommé M. *Holwell*, ait habité trente ans à Bénarès ſur le Gange, ancienne école des brachmanes; qu'il ait appris l'ancienne langue ſacrée du *Hanſcrit*, & qu'il ait lu les anciens livres de la religion indienne, pour enrichir enfin notre Europe de ces connaiſſances ſingulières: comme M. *Sale* avait demeuré long-temps en Arabie pour nous donner une traduction fidelle de l'Alcoran, & des lumières ſur l'ancien ſabiſme, auquel a ſuccédé la religion muſulmane; de même encore que M. *Hyde* a recherché, pendant vingt années en Perſe, tout ce qui concerne la religion des mages.

Des anges des Perſes.

LES Perſes avaient trente & un anges. Le premier de tous, & qui eſt ſervi par quatre autres anges, s'appelle *Bahaman;* il a l'inſpection de tous les animaux, excepté de l'homme, ſur qui DIEU s'eſt réſervé une juriſdiction immédiate.

DIEU préſide au jour où le ſoleil entre dans le bélier, & ce jour eſt un jour de ſabbat; ce qui prouve que la fête du ſabbat était obſervée chez les Perſes dans les temps les plus anciens.

Le ſecond ange préſide au huitième jour, & s'appelle *Débadur*.

Le troiſième eſt *Kur*, dont on a fait depuis probablement *Cyrus;* & c'eſt l'ange du ſoleil.

Le quatrième s'appelle *Ma*, & il préſide à la lune.

Ainſi chaque ange a ſon diſtrict. C'eſt chez les Perſes que la doctrine de l'ange-gardien & du mauvais

ange fut d'abord reconnue. On croit que *Raphaël* était l'ange-gardien de l'empire perſan.

Des anges chez les Hébreux.

Les Hébreux ne connurent jamais la chute des anges juſqu'aux premiers temps de l'ère chrétienne. Il faut qu'alors cette doctrine ſecrète des anciens brachmanes fût parvenue juſqu'à eux : car ce fut dans ce temps qu'on fabriqua le livre attribué à *Enoch*, touchant les anges pécheurs chaſſés du ciel.

Enoch devait être un auteur fort ancien, puiſqu'il vivait, ſelon les Juifs, dans la ſeptième génération avant le déluge : mais puiſque *Seth*, plus ancien encore que lui, avait laiſſé des livres aux Hébreux, ils pouvaient ſe vanter d'en avoir auſſi d'*Enoch*. Voici donc ce qu'*Enoch* écrivit ſelon eux.

» Le nombre des hommes s'étant prodigieuſement » accru, ils eurent de très-belles filles; les anges, les » brillans, *Egregori*, en devinrent amoureux, & » furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'ani- » mèrent entre eux, ils ſe dirent : Choiſiſſons-nous » des femmes parmi les filles des hommes de la terre. » *Semiaxas* leur prince dit : Je crains que vous n'oſiez » pas accomplir un tel deſſein, & que je ne demeure » ſeul chargé du crime. Tous répondirent : Feſons » ſerment d'exécuter notre deſſein, & dévouons-nous » à l'anathème ſi nous y manquons. Ils s'unirent » donc par ſerment, & firent des imprécations. Ils » étaient au nombre de deux cents. Ils partirent » enſemble du temps de *Jared*, & allèrent ſur la » montagne appelée *Hermonim* à cauſe de leur ſer- » ment. Voici les noms des principaux ; *Semiaxas*,

„ *Atarculph*, *Araciel*, *Chobabiel*, *Hoſampſich*, *Zaciel*,
„ *Parmar*, *Thauſaël*, *Samiel*, *Tiriel*, *Sumiel*.

„ Eux & les autres prirent des femmes l'an onze
„ cents ſoixante & dix de la création du monde. De
„ ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les
„ géans, *Nephilim*, &c. „

L'auteur de ce fragment écrit de ce ſtyle qui ſemble appartenir aux premiers temps; c'eſt la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les perſonnages; il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes: c'eſt l'ancienne manière orientale.

On voit que cette hiſtoire eſt fondée ſur le ſixième chapitre de la Genèſe: „ Or, en ce temps il y avait
„ des géans ſur la terre; car les enfans de DIEU ayant
„ eu commerce avec les filles des hommes, elles
„ enfantèrent les puiſſances du ſiècle. „

Le livre d'*Enoch* & la Genèſe ſont entièrement d'accord ſur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, & ſur la race des geans qui en naquit: mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien Teſtament ne parle de la guerre des anges contre DIEU, ni de leur défaite, ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre-humain.

Preſque tous les commentateurs de l'ancien Teſtament, diſent unanimement qu'avant la captivité de Babylone les Juifs ne ſurent le nom d'aucun ange. Celui qui apparut à *Manué*, père de *Samſon*, ne voulut point dire le ſien.

Lorſque les trois anges apparurent à *Abraham*, & qu'il fit cuire un veau entier pour les régaler, ils ne lui apprirent point leurs noms. L'un d'eux lui dit:

Je viendrai vous voir, ſi DIEU *me donne vie, l'année prochaine, & Sara votre femme aura un fils.*

Dom *Calmet* trouve un très-grand rapport entre cette hiſtoire & la fable qu'*Ovide* raconte dans ſes *Faſtes*, de *Jupiter*, de *Neptune*, & de *Mercure*, qui ayant ſoupé chez le vieillard *Irié*, & le voyant affligé de ne pouvoir faire des enfans, piſſèrent ſur le cuir du veau qu'*Irié* leur avait ſervi, & ordonnèrent à *Irié* d'enfouir ſous terre & d'y laiſſer pendant neuf mois ce cuir arroſé de l'urine céleſte. Au bout de neuf mois *Irié* découvrit ſon cuir; il y trouva un enfant qu'on appela *Orion*, & qui eſt actuellement dans le ciel. *Calmet* dit même que les termes dont ſe ſervirent les anges avec *Abraham*, peuvent ſe traduire ainſi: *Il naîtra un fils de votre veau.*

Quoi qu'il en ſoit, les anges ne dirent point leur nom à *Abraham;* ils ne le dirent pas même à *Moïſe;* & nous ne voyons le nom de *Raphaël* que dans Tobie du temps de la captivité. Tous les autres noms d'anges ſont pris évidemment des Chaldéens & des Perſes. *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel*, &c. ſont perſans & babyloniens. Il n'y a pas juſqu'au nom d'*Iſraël* qui ne ſoit chaldéen. Le ſavant juif *Philon* le dit expreſſément dans le récit de ſa députation vers *Caligula*.

Nous ne répéterons point ici ce qu'on a dit ailleurs des anges.

Savoir ſi les Grecs & les Romains admîrent des anges?

ILS avaient aſſez de dieux & de demi-dieux pour ſe paſſer d'autres êtres ſubalternes. *Mercure* ſefait les commiſſions de *Jupiter*, *Iris* celles de *Junon;* cependant ils admîrent encore des génies, des démons.

La doctrine des anges-gardiens fut mise en vers par *Héſiode* contemporain d'*Homère*. Voici comme il s'explique dans le poëme *des travaux* & *des jours*.

Dans les temps bienheureux de Saturne & de Rhée,
Le mal fut inconnu, la fatigue ignorée;
Les dieux prodiguaient tout : les humains ſatisfaits
Ne ſe diſputant rien, forcés de vivre en paix,
N'avaient point corrompu leurs mœurs inaltérables.
La mort, l'affreuſe mort, ſi terrible aux coupables,
N'était qu'un doux paſſage, en ce ſéjour mortel,
Des plaiſirs de la terre aux délices du ciel.
Les hommes de ces temps ſont nos heureux génies,
Nos démons fortunés, les ſoutiens de nos vies;
Ils veillent près de nous, ilsv oudraient de nos cœurs
Ecarter, s'il ſe peut, le crime & les douleurs &c.

Plus on fouille dans l'antiquité, plus on voit combien les nations modernes ont puiſé tour-à-tour dans ces mines aujourd'hui preſqu'abandonnées. Les Grecs, qui ont ſi long-temps paſſé pour inventeurs, avaient imité l'Egypte, qui avait copié les Chaldéens, qui devaient preſque tout aux Indiens. La doctrine des anges-gardiens, qu'*Héſiode* avait ſi bien chantée, fut enſuite ſophiſtiquée dans les éccles; c'eſt tout ce qu'elles purent faire. Chaque homme eut ſon bon & ſon mauvais génie, comme chacun eut ſon étoile.

Eſt genius natale comes qui temperat aſtrum.

Socrate, comme on ſait, avait un bon ange : mais il faut que ce ſoit le mauvais qui l'ait conduit. Ce ne peut être qu'un très-mauvais ange qui engage un philoſophe à courir de maiſon en maiſon pour dire aux gens, par demande & par réponſe, que le père

& la mère, le précepteur & le petit garçon, ſont des ignorans & des imbécilles. L'ange-gardien a bien de la peine à garantir alors ſon protégé de la ciguë.

On ne connaît de *Marcus Brutus* que ſon mauvais ange qui lui apparut avant la bataille de Philippes.

SECTION II.

LA doctrine des anges eſt une des plus anciennes du monde, elle a précédé celle de l'immortalité de l'ame : cela n'eſt pas étrange. Il faut de la philoſophie pour croire immortelle l'ame de l'homme mortel : il ne faut que de l'imagination & de la faibleſſe pour inventer des êtres ſupérieurs à nous, qui nous protégent ou qui nous perſécutent. Cependant il ne paraît pas que les anciens Egyptiens euſſent aucune notion de ces êtres céleſtes, revêtus d'un corps éthéré, & miniſtres des ordres d'un Dieu. Les anciens Babyloniens furent les premiers qui admîrent cette théologie. Les livres hébreux emploient les anges dès le premier livre de la Genèſe; mais la Genèſe ne fut écrite que lorſque les Chaldéens étaient une nation déjà puiſſante; & ce ne fut même que dans la captivité à Babylone, plus de mille ans après *Moïſe*, que les Juifs apprirent les noms de *Gabriel*, de *Raphaël*, *Michaël*, *Uriel*, &c. qu'on donnait aux anges. C'eſt une choſe très-ſingulière, que les religions judaïque & chrétienne étant fondées ſur la chute d'*Adam*, cette chute étant fondée ſur la tentation du mauvais ange, du diable, cependant il ne ſoit pas dit un ſeul mot dans le Pentateuque de l'exiſtence des mauvais anges, encore moins de leur punition & de leur demeure dans l'enfer.

La raiſon de cette omiſſion eſt évidente; c'eſt que les mauvais anges ne leur furent connus que dans la captivité à Babylone; c'eſt alors qu'il commence à être queſtion d'*Aſmodée*, que *Raphaël* alla enchaîner dans la haute Egypte; c'eſt alors que les Juifs entendent parler de *Satan*. Ce mot *Satan* était chaldéen, & le livre de *Job*, habitant de Chaldée, eſt le premier qui en faſſe mention.

Les anciens Perſes diſaient que *Satan* était un génie qui avait fait la guerre aux *Dives* & aux *Péris*, c'eſt-à-dire aux fées.

Ainſi, ſelon les règles ordinaires de la probabilité, il ſerait permis à ceux qui ne ſe ſerviraient que de leur raiſon, de penſer que c'eſt dans cette théologie qu'on a enfin pris l'idée chez les Juifs & les chrétiens, que les mauvais anges avaient été chaſſés du ciel, & que leur prince avait tenté *Eve* ſous la figure d'un ſerpent.

On a prétendu qu'*Iſaïe*, (dans ſon chapitre XIV) avait cette allégorie en vue quand il dit: *Quo modo cecidiſti de cœlo, Lucifer, qui manè oriebaris? Comment es-tu tombé du ciel, aſtre de lumière, qui te levais au matin?*

C'eſt même ce verſet latin, traduit d'*Iſaïe*, qui a procuré au diable le nom de *Lucifer*. On n'a pas ſongé que *Lucifer* ſignifie celui qui répand la lumière. On a encore moins réfléchi aux paroles d'*Iſaïe*. Il parle du roi de Babylone détrôné, & par une figure commune, il lui dit: Comment es-tu tombé des cieux, aſtre éclatant?

Il n'y a pas d'apparence qu'*Iſaïe* ait voulu établir par ce trait de rhétorique la doctrine des anges précipités dans l'enfer: auſſi ce ne fut guère que dans

le temps de la primitive Eglise chrétienne, que les pères & les rabbins s'efforcèrent d'encourager cette doctrine, pour sauver ce qu'il y avait d'incroyable dans l'histoire d'un serpent qui séduisit la mère des hommes, & qui, condamné pour cette mauvaise action à marcher sur le ventre, a depuis été l'ennemi de l'homme, qui tâche toujours de l'écraser, tandis que celui-ci tâche toujours de le mordre. Des substances célestes, précipitées dans l'abyme, qui en sortent pour persécuter le genre-humain, ont paru quelque chose de plus sublime.

On ne peut prouver par aucun raisonnement que ces puissances célestes & infernales existent; mais aussi on ne saurait prouver qu'elles n'existent pas. Il n'y a certainement aucune contradiction à reconnaître des substances bienfesantes & malignes, qui ne soient ni de la nature de DIEU ni de la nature des hommes; mais il ne suffit pas qu'une chose soit possible pour la croire.

Les anges qui présidaient aux nations chez les Babyloniens & chez les Juifs, sont précisément ce qu'étaient les dieux d'*Homère*, des êtres célestes subordonnés à un être suprême. L'imagination qui a produit les uns a probablement produit les autres. Le nombre des dieux inférieurs s'accrut avec la religion d'*Homère*. Le nombre des anges s'augmenta chez les chrétiens avec le temps.

Les auteurs connus sous le nom de *Denis l'aréopagite*, & de *Grégoire I*, fixèrent le nombre des anges à neuf chœurs dans trois hiérarchies; la première des *séraphins*, des *chérubins*, & des *trônes*; la seconde des *dominations*, des *vertus*, & des *puissances*; la troisième des *principautés*,

principautés, des *archanges*, & enfin des *anges*, qui donnent la dénomination à tout le reste. Il n'est guère permis qu'à un pape de régler ainsi les rangs dans le ciel.

SECTION III.

ANGE, en grec *envoyé;* on n'en sera guère plus instruit quand on saura que les Perses avaient des *Péris*, les Hébreux des *Malakim*, les Grecs leurs *Daimonoi*.

Mais ce qui nous instruira peut-être davantage, ce sera qu'une des premières idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous ; ce sont ces démons, ces génies que l'antiquité inventa ; l'homme fit toujours les dieux à son image. On voyait les princes signifier leurs ordres par des messagers, donc la Divinité envoie aussi ses courriers ; *Mercure*, *Iris*, étaient des courriers, des messagers.

Les Hébreux, ce seul peuple conduit par la Divinité même, ne donnèrent point d'abord de noms aux anges que DIEU daignait enfin leur envoyer ; ils empruntèrent les noms que leur donnaient les Chaldéens, quand la nation juive fut captive dans la Babylonie ; *Michel* & *Gabriel* sont nommés pour la première fois par *Daniel*, esclave chez ces peuples. Le juif *Tobie*, qui vivait à Ninive, connut l'ange *Raphaël* qui voyagea avec son fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le juif *Gabaël*.

Dans les lois des Juifs, c'est-à-dire dans le Lévitique & le Deutéronome, il n'est pas fait la moindre mention de l'existence des anges, à plus forte raison

de leur culte ; auſſi les ſaducéens ne croyaient-ils point aux anges.

Mais dans les hiſtoires des Juifs il en eſt beaucoup parlé. Ces anges étaient corporels ; ils avaient des ailes au dos, comme les gentils feignirent que *Mercure* en avait aux talons ; quelquefois ils cachaient leurs ailes ſous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puiſqu'ils buvaient & mangeaient, & que les habitans de Sodome voulurent commettre le péché de la pédéraſtie avec les anges qui allèrent chez *Loth* ?

L'ancienne tradition juive, ſelon *Ben Maimon*, admet dix degrés, dix ordres d'anges. 1. Les *chaios acodesh*, purs, ſaints. 2. Les *ofamin*, rapides. 3. Les *oralim*, les forts. 4. Les *chaſmalim*, les flammes. 5. Les *ſéraphim*, étincelles. 6. Les *malakim*, anges, meſſagers, députés. 7. Les *eloim*, les dieux ou juges. 8. Les *ben eloim*, enfans des dieux. 9. *Cherubim*, images. 10. *Ychim*, les animés.

L'hiſtoire de la chute des anges ne ſe trouve point dans les livres de *Moïſe ;* le premier témoignage qu'on en rapporte eſt celui du prophète *Iſaïe*, qui apoſtrophant le roi de Babylone, s'écrie : Qu'eſt devenu l'exacteur des tributs ! les ſapins & les cèdres ſe réjouiſſent de ſa chute ; comment es-tu tombé du ciel, ô Hellel, étoile du matin ? On a traduit cet *Hellel* par le mot latin *Lucifer ;* & enſuite par un ſens allégorique on a donné le nom de *Lucifer* au prince des anges qui firent la guerre dans le ciel ; & enfin ce nom qui ſignifie *phoſphore* & *aurore*, eſt devenu le nom du diable.

La religion chrétienne eſt fondée ſur la chute des anges. Ceux qui ſe révoltèrent furent précipités des

sphères qu'ils habitaient dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent diables. Un diable tenta *Eve* sous la figure d'un serpent, & damna le genre-humain. JESUS vint racheter le genre-humain, & triompher du diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne se trouve que dans le livre apocryphe d'*Enoch*, & encore y est-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

St Augustin, dans sa cent neuvième lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais anges. Le pape *Grégoire I* a réduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des anges reconnus par les Juifs.

Les Juifs avaient dans leur temple deux chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec six ailes. Nous les peignons aujourd'hui sous l'image d'une tête volante, ayant deux petites ailes au-dessous des oreilles. Nous peignons les anges & les archanges sous la figure de jeunes gens, ayant deux ailes au dos. A l'égard des trônes & des dominations, on ne s'est pas encore avisé de les peindre.

St Thomas, à la question CVIII, article 2, dit que les trônes sont aussi près de DIEU que les chérubins & les séraphins, parce que c'est sur eux que DIEU est assis. *Scot* a compté mille millions d'anges. L'ancienne mythologie des bons & des mauvais génies ayant passé de l'Orient en Grèce & à Rome, nous consacrâmes cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais ange, dont l'un l'assiste, & l'autre lui nuit depuis sa naissance jusqu'à sa mort: mais on ne sait pas encore si ces bons & mauvais anges passent continuellement de leur poste à un

autre, ou s'ils ſont relevés par d'autres. Conſultez ſur cet article la Somme de *St Thomas*.

On ne ſait pas préciſément où les anges ſe tiennent, ſi c'eſt dans l'air, dans le vide, dans les planètes; DIEU n'a pas voulu que nous en fuſſions inſtruits.

ANGLICANS.

De la religion anglicane.

L'ANGLETERRE eſt le pays des ſectes : *multæ ſunt manſiones in domo patris mei;* un Anglais, comme un homme libre, va au ciel par le chemin qu'il lui plaît. Cependant quoique chacun puiſſe ici ſervir DIEU à ſa mode, leur véritable religion, celle où l'on fait fortune, eſt la ſecte des épiſcopaux, appelée l'*Egliſe anglicane*, ou l'*Egliſe par excellence*. On ne peut avoir d'emploi ni en Angleterre ni en Irlande, ſans être du nombre des fidelles anglicans. Cette raiſon, qui eſt une excellente preuve, a converti tant de non-conformiſtes, qu'aujourd'hui il n'y a pas la vingtième partie de la nation qui ſoit hors du giron de l'Egliſe dominante.

Le clergé anglican a retenu beaucoup de cérémonies catholiques, & ſurtout celle de recevoir les dixmes avec une attention très-ſcrupuleuſe. Ils ont auſſi la pieuſe ambition d'être les maîtres; car quel vicaire de village ne voudrait pas être pape?

De plus ils fomentent, autant qu'ils peuvent, dans leurs ouailles un ſaint zèle contre les non-conformiſtes. Ce zèle était aſſez vif ſous le gouvernement des *Toris*,

dans les dernières années de la reine *Anne* : mais il ne s'étendait pas plus loin qu'à casser quelquefois les vitres des chapelles hérétiques ; car la rage des sectes a fini en Angleterre avec les guerres civiles, & ce n'était plus sous la reine *Anne* que les bruits sourds d'une mer encore agitée long-temps après la tempête. Quand les *Whigs* & les *Toris* déchirèrent leur pays, comme autrefois les *Guelfes* & les *Gibelins* désolèrent l'Italie, il fallut bien que la religion entrât dans les partis ; les *Toris* étaient pour l'épiscopat, les *Whigs* le voulaient abolir ; mais ils se sont contentés de l'abaisser quand ils ont été les maîtres.

Du temps que le comte *Harlay* d'Oxford & milord *Bolingbroke* faisaient boire la santé des *Toris*, l'Eglise anglicane les regardait comme les défenseurs de ses saints priviléges. L'assemblée du bas clergé, qui est une espèce de chambre des communes, composée d'ecclésiastiques, avait alors quelque crédit; elle jouissait au moins de la liberté de s'assembler, de raisonner de controverse, & de faire brûler de temps en temps quelques livres impies, c'est-à-dire écrits contre elle. Le ministère, qui est *Whig* aujourd'hui, ne permet pas seulement à ces messieurs de tenir leur assemblée; ils sont réduits dans l'obscurité de leur paroisse au triste emploi de prier DIEU pour le gouvernement, qu'ils ne seraient pas fâchés de troubler.

Quant aux évêques, qui sont vingt-six en tout, ils ont séance dans la chambre haute, en dépit des *Whigs*, parce que la coutume ou l'abus de les regarder comme barons subsiste encore. Il y a une clause dans le serment que l'on prête à l'Etat, laquelle exerce bien la patience chrétienne de ces messieurs;

on y promet d'être de l'Eglise comme elle est établie par la loi. Il n'y a guère d'évêques, de doyens, d'archiprêtres qui ne pensent l'être de droit divin ; c'est donc un grand sujet de mortification pour eux d'être obligés d'avouer qu'ils tiennent tout d'une misérable loi faite par de profanes laïques. Un savant religieux (le père *Courayer*) a écrit depuis peu un livre pour prouver la validité & la succession des ordinations anglicanes. Cet ouvrage a été proscrit en France ; mais croyez-vous qu'il ait plu au ministère d'Angleterre ? Point du tout ; les maudits *Whigs* se soucient très-peu que la succession épiscopale ait été interrompue chez eux ou non, & que l'évêque *Parker* ait été consacré dans un cabaret (comme on le veut) ou dans une église : ils aiment mieux même que les évêques tirent leur autorité du parlement que des apôtres. Le lord *B*.... dit que cette idée de droit divin ne servirait qu'à faire des tyrans en camail & en rochet, mais que la loi fait des citoyens.

A l'égard des mœurs, le clergé anglican est plus réglé que celui de France, & en voici la cause. Tous les ecclésiastiques sont élevés dans l'université d'Oxford ou dans celle de Cambridge, loin de la corruption de la capitale. Ils ne sont appelés aux dignités de l'Eglise que très-tard, & dans un âge où les hommes n'ont d'autres passions que l'avarice, lorsque leur ambition manque d'aliment. Les emplois sont ici la récompense des longs services dans l'Eglise, aussi-bien que dans l'armée : on n'y voit pas des jeunes gens évêques ou colonels au sortir du collége ; de plus les prêtres sont presque tous mariés. La mauvaise grâce contractée dans l'université, & le peu de commerce

qu'on a ici avec les femmes, font que d'ordinaire un évêque eſt forcé de ſe contenter de la ſienne. Les prêtres vont quelquefois au cabaret, parce que l'uſage le leur permet; & s'ils s'enivrent, c'eſt ſérieuſement & ſans ſcandale.

Cet être indéfiniſſable, qui n'eſt ni eccléſiaſtique ni ſéculier, en un mot, ce que l'on appelle un *abbé*, eſt une eſpèce inconnue en Angleterre; les eccléſiaſtiques ſont tous ici réſervés, & preſque tous pédans. Quand ils apprennent qu'en France des jeunes gens connus par leurs débauches, & élevés à la prélature par des intrigues de femmes, font publiquement l'amour, s'égaient à compoſer des chanſons tendres, donnent tous les jours des ſoupers délicats & longs, & de-là vont implorer les lumières du SAINT-ESPRIT, & ſe nomment hardiment les ſucceſſeurs des apôtres, ils remercient DIEU d'être proteſtans: mais ce ſont de vilains hérétiques à brûler à tous les diables, comme dit maître *François Rabelais*. C'eſt pourquoi je ne me mêle point de leurs affaires.

ANNALES.

QUE de peuples ont ſubſiſté long-temps & ſubſiſtent encore ſans annales! Il n'y en avait dans l'Amérique entière, c'eſt-à-dire dans la moitié de notre globe, qu'au Mexique & au Pérou, encore n'étaient-elles pas fort anciennes. Et des cordelettes nouées ne ſont pas des livres qui puiſſent entrer dans de grands détails.

Les trois quarts de l'Afrique n'eurent jamais d'annales: & encore aujourd'hui chez les nations les plus

savantes, chez celles même qui ont le plus usé & abusé de l'art d'écrire, on peut compter toujours, du moins jusqu'à présent, quatre-vingt-dix-neuf parties du genre-humain sur cent qui ne savent pas ce qui s'est passé chez elles au-delà de quatre générations, & qui à peine connaissent le nom d'un bisaïeul. Presque tous les habitans des bourgs & des villages sont dans ce cas; très-peu de familles ont des titres de leurs possessions. Lorsqu'il s'élève des procès sur les limites d'un champ ou d'un pré, le juge décide suivant le rapport des vieillards : le titre est la possession. Quelques grands événemens se transmettent des pères aux enfans, & s'altèrent entièrement en passant de bouche en bouche; ils n'ont point d'autres annales.

Voyez tous les villages de notre Europe si policée, si éclairée, si remplie de bibliothèques immenses, & qui semble gémir aujourd'hui sous l'amas énorme des livres. Deux hommes tout au plus par village, l'un portant l'autre, savent lire & écrire. La société n'y perd rien. Tous les travaux s'exécutent, on bâtit, on plante, on sème, on recueille, comme on fesait dans les temps les plus reculés. Le laboureur n'a pas seulement le loisir de regretter qu'on ne lui ait pas appris à consumer quelques heures de la journée dans la lecture. Cela prouve que le genre-humain n'avait pas besoin de monumens historiques pour cultiver les arts véritablement nécessaires à la vie.

Il ne faut pas s'étonner que tant de peuplades manquent d'annales, mais que trois ou quatre nations en aient conservé qui remontent à cinq mille ans ou environ, après tant de révolutions qui ont bouleversé

la terre. Il ne reſte pas une ligne des anciennes annales égyptiennes, chaldéennes, perſanes, ni de celles des Latins & des Etruſques. Les ſeules annales un peu antiques ſont les indiennes, les chinoiſes, les hébraïques. (*)

Nous ne pouvons appeler *annales* des morceaux d'hiſtoire vagues & découſus, ſans aucune date, ſans ſuite, ſans liaiſon, ſans ordre; ce ſont des énigmes propoſées par l'antiquité à la poſtérité qui n'y entend rien.

Nous n'oſons aſſurer que *Sanchoniathon*, qui vivait, dit-on, avant le temps où l'on place *Moïſe*, (*a*) ait compoſé des annales. Il aura probablement borné ſes recherches à ſa coſmogonie, comme fit depuis *Héſiode* en Grèce. Nous ne propoſons cette opinion que comme un doute, car nous n'écrivons que pour nous inſtruire, & non pour enſeigner.

Mais ce qui mérite la plus grande attention, c'eſt que *Sanchoniathon* cite les livres de l'égyptien *Thot*, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui. Or, *Sanchoniathon* écrivait probablement dans le ſiècle où l'on place l'aventure de *Joſeph* en Egypte.

(*) Voyez *Hiſtoire*.

(*a*) On a dit que ſi *Sanchoniathon* avait vécu du temps de *Moïſe*, ou après lui, l'évêque de Céſarée *Euſèbe*, qui cite pluſieurs de ſes fragmens, aurait indubitablement cité ceux où il eût été fait mention de *Moïſe* & des prodiges épouvantables qui avaient étonné la nature. *Sanchoniathon* n'aurait pas manqué d'en parler: *Euſèbe* aurait fait valoir ſon témoignage; il aurait prouvé l'exiſtence de *Moïſe* par l'aveu authentique d'un ſavant contemporain, d'un homme qui écrivait dans un pays où les Juifs ſe ſignalaient tous les jours par des miracles. *Euſèbe* ne cite jamais *Sanchoniathon* ſur les actions de *Moïſe*. Donc *Sanchoniathon* avait écrit auparavant. On le préſume, mais avec la défiance que tout homme doit avoir de ſon opinion, excepté quand il oſe aſſurer que deux & deux ſont quatre.

Nous mettons communément l'époque de la promotion du juif *Joseph* au premier ministère d'Egypte à l'an 2300 de la création.

Si les livres de *Thot* furent écrits huit cents ans auparavant, ils furent donc écrits l'an 1500 de la création. Leur date était donc de cent cinquante-six ans avant le déluge. Ils auraient donc été gravés sur la pierre, & se seraient conservés dans l'inondation universelle.

Une autre difficulté, c'est que *Sanchoniathon* ne parle point du déluge, & qu'on n'a jamais cité aucun auteur égyptien qui en eût parlé. Mais ces difficultés s'évanouissent devant la Genèse inspirée par l'Esprit saint.

Nous ne prétendons point nous enfoncer ici dans le chaos que quatre-vingts auteurs ont voulu débrouiller en inventant des chronologies différentes; nous nous en tenons toujours à l'ancien Testament. Nous demandons seulement si du temps de *Thot* on écrivait en hiéroglyphes ou en caractères alphabétiques?

Si on avait déjà quitté la pierre & la brique pour du vélin ou quelque autre matière.

Si *Thot* écrivit des annales ou seulement une cosmogonie?

S'il y avait déjà quelques pyramides bâties du temps de *Thot*?

Si la basse Egypte était déjà habitée?

Si on avait pratiqué des canaux pour recevoir les eaux du Nil?

Si les Chaldéens avaient déjà enseigné les arts aux Egyptiens, & si les Chaldéens les avaient reçus des brachmanes?

Il y a des gens qui ont réſolu toutes ces queſtions. Sur quoi un homme d'eſprit & de bon ſens diſait un jour d'un grave docteur : *Il faut que cet homme-là ſoit un grand ignorant, car il répond à tout ce qu'on lui demande.*

ANNATES.

A cet article du Dictionnaire encyclopédique, ſavamment traité, comme le ſont tous les objets de juriſprudence dans ce grand & important ouvrage, on peut ajouter que l'époque de l'établiſſement des annates étant incertaine, c'eſt une preuve que l'exaction des annates n'eſt qu'une uſurpation, une coutume tortionnaire. Tout ce qui n'eſt pas fondé ſur une loi authentique eſt un abus. Tout abus doit être réformé, à moins que la réforme ne ſoit plus dangereuſe que l'abus même. L'uſurpation commence par ſe mettre peu-à-peu en poſſeſſion : l'équité, l'intérêt public jettent des cris, & réclament. La politique vient, qui ajuſte comme elle peut l'uſurpation avec l'équité. Et l'abus reſte.

A l'exemple des papes, dans pluſieurs diocèſes, les évêques, les chapitres, & les archidiacres établirent des annates ſur les cures. Cette exaction ſe nomme *droit de déport* en Normandie. La politique n'ayant aucun intérêt à maintenir ce pillage, il fut aboli en pluſieurs endroits ; il ſubſiſte en d'autres, tant le culte de l'argent eſt le premier culte.

En 1409, au concile de Piſe, le pape *Alexandre V* renonça expreſſément aux annates ; *Charles VII* les condamna par un édit du mois d'avril 1418 ; le

concile de Basle les déclara simoniaques; & la pragmatique-sanction les abolit de nouveau.

François I, suivant un traité particulier qu'il avait fait avec *Léon X*, qui ne fut point inséré dans le concordat, permit au pape de lever ce tribut, qui lui produisit chaque année, sous le règne de ce prince, cent mille écus de ce temps-là, suivant le calcul qu'en fit alors *Jacques Capelle*, avocat-général au parlement de Paris.

Les parlemens, les universités, le clergé, la nation entière, réclamaient contre cette exaction; & *Henri II*, cédant enfin aux cris de son peuple, renouvela la loi de *Charles VII*, par un édit du 3 septembre 1551.

La défense de payer l'annate fut encore réitérée par *Charles IX* aux états d'Orléans en 1560. *Par avis de notre conseil, & suivant les décrets des saints conciles, anciennes ordonnances de nos prédécesseurs rois, & arrêts de nos cours de parlement; ordonnons que tout transport d'or & d'argent hors de notre royaume, & payement de deniers, sous couleur d'*annates, *vacant, & autrement, cesseront, à peine de quadruple contre les contrevenans.*

Cette loi promulguée dans l'assemblée générale de la nation semblait devoir être irrévocable: mais deux ans après, le même prince, subjugué par la cour de Rome alors puissante, rétablit ce que la nation entière & lui-même avaient abrogé.

Henri IV, qui ne craignait aucun danger, mais qui craignait Rome, confirma les annates par un édit du 22 janvier 1596.

Trois célèbres jurisconsultes, *Dumoulin*, *Lannoy*, & *Duaren*, ont fortement écrit contre les annates qu'ils appellent *une véritable simonie*. Si, à défaut de les payer,

le pape refuse des bulles, *Duaren* conseille à l'Eglise gallicane d'imiter celle d'Espagne, qui, dans le douzième concile de Tolède, chargea l'archevêque de cette ville de donner, sur le refus du pape, des provisions aux prélats nommés par le roi.

C'est une maxime des plus certaines du droit français, consacrée par l'article 14 de nos libertés, (*) que l'évêque de Rome n'a aucun droit sur le temporel des bénéfices, qu'il ne jouit des annates que par la permission du roi. Mais cette permission ne doit-elle pas avoir un terme? à quoi nous servent nos lumières, si nous conservons toujours nos abus?

Le calcul des sommes qu'on a payées & que l'on paye encore au pape est effrayant. Le procureur-général *Jean de St Romain* a remarqué que du temps de *Pie II*, vingt-deux évêchés ayant vaqué en France pendant trois années, il fallut porter à Rome cent vingt mille écus; que soixante & une abbayes ayant aussi vaqué, on avait payé pareille somme à la cour de Rome; que vers le même temps on avait encore payé à cette cour, pour les provisions des prieurés, doyennés, & des autres dignités sans crosse, cent mille écus; que pour chaque curé il y avait eu au moins une grâce expectative qui était vendue vingt-cinq écus; outre une infinité de dispenses dont le calcul montait à deux millions d'écus. Le procureur-général de *St Romain* vivait du temps de *Louis XI*. Jugez à combien ces sommes monteraient aujourd'hui. Jugez combien les autres Etats ont donné. Jugez si la république romaine, au temps de *Lucullus*, a plus

(*) Voyez *Libertés*; mot très-impropre pour signifier des droits naturels & imprescriptibles.

tiré d'or & d'argent des nations vaincues par ſon épée, que les papes, les pères de ces mêmes nations, n'en ont tiré par leur plume.

Suppoſons que le procureur-général de *St Romain* ſe ſoit trompé de moitié, ce qui eſt bien difficile, ne reſte-t-il pas encore une ſomme aſſez conſidérable pour qu'on ſoit en droit de compter avec la chambre apoſtolique, & de lui demander une reſtitution, attendu que tant d'argent n'a rien d'apoſtolique?

ANNEAU DE SATURNE.

CE phénomène étonnant, mais pas plus étonnant que les autres, ce corps ſolide & lumineux qui entoure la planète de *Saturne*, qui l'éclaire & qui en eſt éclairé, ſoit par la faible réflexion des rayons ſolaires, ſoit par quelque cauſe inconnue, était autrefois une mer, à ce que prétend un rêveur qui ſe diſait philoſophe. (*a*) Cette mer, ſelon lui, s'eſt endurcie; elle eſt devenue terre ou rocher; elle gravitait jadis vers deux centres, & ne gravite plus aujourd'hui que vers un ſeul.

Comme vous y allez, mon rêveur! comme vous métamorphoſez l'eau en rocher! *Ovide* n'était rien auprès de vous. Quel merveilleux pouvoir vous avez ſur la nature! cette imagination ne dément pas vos autres idées. O démangeaiſon de dire des choſes nouvelles! ô fureur des ſyſtèmes! ô folies de l'eſprit humain! ſi on a parlé dans le grand Dictionnaire encyclopédique de cette rêverie, c'eſt ſans doute pour en faire ſentir l'énorme ridicule; ſans quoi les autres nations ſeraient en droit de dire: Voilà l'uſage que

(*a*) *Maupertuis.*

font les Français des découvertes des autres peuples. *Huyghens* découvrit l'anneau de *Saturne*, il en calcula les apparences. *Hook* & *Flamſtead* les ont calculées comme lui. Un Français a découvert que ce corps ſolide avait été un océan circulaire, & ce Français n'eſt pas *Cyrano de Bergerac*.

ANTI-LUCRECE.

LA lecture de tout le poème de feu M. le cardinal de *Polignac* m'a confirmé dans l'idée que j'en avais conçue, lorſqu'il m'en lut le premier chant. Je ſuis encore étonné qu'au milieu des diſſipations du monde, & des épines des affaires, il ait pu écrire un ſi long ouvrage en vers dans une langue étrangère, lui qui aurait à peine fait quatre bons vers dans ſa propre langue. Il me ſemble qu'il réunit ſouvent la force de *Lucrèce* à l'élégance de *Virgile*. Je l'admire ſurtout dans cette facilité avec laquelle il exprime toujours des choſes ſi difficiles.

Il eſt vrai que ſon Anti-Lucrèce eſt peut-être trop diffus, & trop peu varié; mais ce n'eſt pas en qualité de poëte que je l'examine ici, c'eſt comme philoſophe. Il me paraît qu'une auſſi belle ame que la ſienne devait rendre plus de juſtice aux mœurs d'*Epicure*, qui étant à la vérité un très-mauvais phyſicien, n'en était pas moins un très-honnête homme, & qui n'enſeigna jamais que la douceur, la tempérance, la modération, la juſtice, vertus que ſon exemple enſeignait encore mieux.

Voici comme ce grand-homme eſt apoſtrophé dans l'Anti-Lucrèce.

Si virtutis eras avidus, rectique bonique
Tam sitiens, quid relligio tibi sancta nocebat?
Aspera quippe nimis visa est. Asperrima certè
Gaudenti vitiis, sed non virtutis amanti.
Ergo perfugium culpæ, solisque benignus
Perjuris ac fœdifragis, Epicure, parabas.
Solam hominum fœcem poteras devotaque furcis
Corpora &c.

On peut rendre ainsi ce morceau en français, en lui prêtant, si je l'ose dire, un peu de force :

Ah! si par toi le vice eût été combattu,
Si ton cœur pur & droit eût chéri la vertu!
Pourquoi donc rejeter au sein de l'innocence
Un DIEU qui nous la donne, & qui la récompense?
Tu le craignais ce DIEU; son règne redouté
Mettait un frein trop dur à ton impiété.
Précepteur des méchans, & professeur du crime,
Ta main de l'injustice ouvrit le vaste abyme,
Y fit tomber la terre, & le couvrit de fleurs.

Mais *Epicure* pouvait répondre au cardinal : Si j'avais eu le bonheur de connaître comme vous le vrai DIEU, d'être né comme vous dans une religion pure & sainte, je n'aurais pas certainement rejeté ce DIEU révélé, dont les dogmes étaient nécessairement inconnus à mon esprit, mais dont la morale était dans mon cœur. Je n'ai pu admettre des dieux tels qu'ils m'étaient annoncés dans le paganisme. J'étais trop raisonnable pour adorer des divinités qu'on fesait naître d'un père & d'une mère comme les mortels, & qui comme eux se fesaient la guerre. J'étais trop ami de la vertu pour ne pas haïr une religion qui tantôt invitait au crime

par

par l'exemple de ces dieux mêmes, & tantôt vendait à prix d'argent la rémiſſion des plus horribles forfaits. D'un côté je voyais par-tout des hommes inſenſés, ſouillés de vices, qui cherchaient à ſe rendre purs devant des dieux impurs ; & de l'autre, des fourbes qui ſe vantaient de juſtifier les plus pervers, ſoit en les initiant à des myſtères, ſoit en feſant couler ſur eux goutte à goutte le ſang des taureaux, ſoit en les plongeant dans les eaux du Gange. Je voyais les guerres les plus injuſtes entrepriſes ſaintement, dès qu'on avait trouvé ſans tache le foie d'un bélier, ou qu'une femme, les cheveux épars, & l'œil troublé, avait prononcé des paroles dont ni elle ni perſonne ne comprenait le ſens. Enfin je voyais toutes les contrées de la terre ſouillées du ſang des victimes humaines que des pontifes barbares ſacrifiaient à des dieux barbares. Je me ſais bon gré d'avoir déteſté de telles religions. La mienne eſt la vertu. J'ai invité mes diſciples à ne ſe point mêler des affaires de ce monde, parce qu'elles étaient horriblement gouvernées. Un véritable épicurien était un homme doux, modéré, juſte, aimable, duquel aucune ſociété n'avait à ſe plaindre, & qui ne payait pas des bourreaux pour aſſaſſiner en public ceux qui ne penſaient pas comme lui. De ce terme à celui de la religion ſainte, qui vous a nourris, il n'y a qu'un pas à faire. J'ai détruit les faux dieux ; & ſi j'avais vécu avec vous, j'aurais connu le véritable.

C'eſt ainſi qu'*Epicure* pourrait ſe juſtifier ſur ſon erreur ; il pourrait même mériter ſa grâce ſur le dogme de l'immortalité de l'ame, en diſant : Plaignez-moi d'avoir combattu une vérité que DIEU a révélée

cinq cents ans après ma naissance. J'ai pensé comme tous les premiers législateurs païens du monde, qui tous ignoraient cette vérité.

J'aurais donc voulu que le cardinal de *Polignac* eût plaint *Epicure* en le condamnant; & ce tour n'en eût pas été moins favorable à la belle poësie.

A l'égard de la physique, il me paraît que l'auteur a perdu beaucoup de temps, & beaucoup de vers à réfuter la déclinaison des atomes, & les autres absurdités dont le poëme de *Lucrèce* fourmille. C'est employer de l'artillerie pour détruire une chaumière. Pourquoi encore vouloir mettre à la place des rêveries de *Lucrèce* les rêveries de *Descartes*?

Le cardinal de *Polignac* a inséré dans son poëme de très-beaux vers sur les découvertes de *Newton*; mais il y combat malheureusement pour lui des vérités démontrées. La philosophie de *Newton* ne souffre guère qu'on la discute en vers; à peine peut-on la traiter en prose; elle est toute fondée sur la géométrie. Le génie poëtique ne trouve point là de prise. On peut orner de beaux vers l'écorce de ces vérités; mais pour les approfondir il faut du calcul, & point de vers.

ANTIQUITÉ.

SECTION PREMIERE.

AVEZ-VOUS quelquefois vu dans un village *Pierre Aoudri*, & sa femme *Peronelle*, vouloir précéder leurs voisins à la procession? *Nos grands-pères*, disent-ils, *sonnaient les cloches avant que ceux qui nous coudoyent aujourd'hui fussent seulement propriétaires d'une étable.*

La vanité de *Pierre Aoudri*, de sa femme, & de ses voisins, n'en fait pas davantage. Les esprits s'échauffent. La querelle est importante ; il s'agit de l'honneur. Il faut des preuves. Un savant qui chante au lutrin, découvre un vieux pot de fer rouillé, marqué d'un *A*, première lettre du nom du chaudronnier qui fit ce pot. *Pierre Aoudri* se persuade que c'était un casque de ses ancêtres. Ainsi *César* descendait d'un héros, & de la déesse *Vénus*. Telle est l'histoire des nations ; telle est à peu de chose près la connaissance de la première antiquité.

Les savans d'Arménie *démontrent* que le paradis terrestre était chez eux. De profonds suédois *démontrent* qu'il était vers le lac Vener qui en est visiblement un reste. Des espagnols *démontrent* aussi qu'il était en Castille ; tandis que les Japonais, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Africains, les Américains, sont assez malheureux pour ne savoir pas seulement qu'il y eut jadis un paradis terrestre à la source du Phison, du Gehon, du Tigre, & de l'Euphrate, ou bien à la source du Guadalquivir, de la Guadiana, du Duero, & de l'Ebre ; car de *Phison* on fait aisément Phætis ; & de *Phætis* on fait le Bætis qui est le Guadalquivir. Le *Gehon* est visiblement la Guadiana, qui commence par un *G*. L'*Ebre*, qui est en Catalogne, est incontestablement l'Euphrate, dont *E* est la lettre initiale.

Mais un écossais survient qui *démontre* à son tour que le jardin d'Eden était à Edimbourg, qui en a retenu le nom ; & il est à croire que dans quelques siècles cette opinion fera fortune.

Tout le globe a été brûlé autrefois, dit un homme versé dans l'hiſtoire ancienne & moderne ; car j'ai lu dans un journal qu'on a trouvé en Allemagne des charbons tout noirs à cent pieds de profondeur, entre des montagnes couvertes de bois. Et on ſoupçonne même qu'il y avait des charbonniers en cet endroit.

L'aventure de *Phaëton* fait aſſez voir que tout a bouilli juſqu'au fond de la mer. Le ſoufre du mont Véſuve prouve invinciblement que les bords du Rhin, du Danube, du Gange, du Nil, & du grand fleuve Jaune, ne ſont que du ſoufre, du nitre, & de l'huile de gaïac, qui n'attendent que le moment de l'explo-ſion, pour réduire la terre en cendres, comme elle l'a déjà été. Le ſable ſur lequel nous marchons eſt une preuve évidente que l'univers a été vitrifié, & que notre globe n'eſt réellement qu'une boule de verre, ainſi que nos idées.

Mais ſi le feu a changé notre globe, l'eau a produit de plus belles révolutions. Car vous voyez bien que la mer, dont les marées montent juſqu'à huit pieds dans nos climats, (*) a produit les montagnes qui ont ſeize à dix-ſept mille pieds de hauteur. Cela eſt ſi vrai que des ſavans qui n'ont jamais été en Suiſſe y ont trouvé un gros vaiſſeau avec tous ſes agrès pétrifié, ſur le mont Saint-Gothard, (*a*) ou au fond d'un précipice, on ne ſait pas bien où ; mais il eſt certain qu'il était là. Donc originairement les hommes étaient poiſſons, *quod erat demonſtrandum.*

Pour deſcendre à une antiquité moins antique, parlons des temps où la plupart des nations barbares

(*) Voyez les articles *Mer* & *Montagne.*

(*a*) Voyez *Telliamed* & tous les ſyſtèmes forgés ſur cette belle découverte.

quittèrent leurs pays, pour en aller chercher d'autres qui ne valaient guère mieux. Il eſt vrai, s'il eſt quelque choſe de vrai dans l'hiſtoire ancienne, qu'il y eut des brigands gaulois qui allèrent piller Rome du temps de *Camille*. D'autres brigands des Gaules avaient paſſé, dit-on, par l'Illirie, pour aller louer leurs ſervices de meurtriers à d'autres meurtriers, vers la Thrace; ils échangèrent leur ſang contre du pain, & s'établirent enſuite en Galatie. Mais quels étaient ces Gaulois? était-ce des Bérichons & des Angevins? Ce furent ſans doute des Gaulois que les Romains appelaient *Ciſalpins*, & que nous nommons *Tranſalpins*, des montagnards affamés, voiſins des Alpes & de l'Apennin. Les Gaulois de la Seine & de la Marne ne ſavaient pas alors ſi Rome exiſtait, & ne pouvaient s'aviſer de paſſer le mont Cénis, comme fit depuis *Annibal*, pour aller voler les garderobes des ſénateurs romains, qui avaient alors pour tous meubles une robe d'un mauvais drap gris, ornée d'une bande couleur de ſang de bœuf; deux petits pommeaux d'ivoire, ou plutôt d'os de chien, aux bras d'une chaiſe de bois; & dans leurs cuiſines, un morceau de lard rance.

Les Gaulois qui mouraient de faim, ne trouvant pas de quoi manger à Rome, s'en allèrent donc chercher fortune plus loin, ainſi que les Romains en uſèrent depuis, quand ils ravagèrent tant de pays l'un après l'autre; ainſi que firent enſuite les peuples du Nord, quand ils détruiſirent l'empire romain.

Et par qui encore eſt-on très-faiblement inſtruit de ces émigrations? c'eſt par quelques lignes que les Romains ont écrites au haſard; car pour les Celtes, Welches ou Gaulois, ces hommes qu'on veut faire

passer pour éloquens ne savaient alors, eux, & leurs bardes, (*b*) ni lire, ni écrire.

Mais inférer de-là que les Gaulois ou Celtes conquis depuis par quelques légions de *César*, & ensuite par une horde de Goths, & puis par une horde de Bourguignons, & enfin par une horde de Sicambres, sous un *Clodivïc*, avaient auparavant subjugué la terre entière, & donné leurs noms & leurs lois à l'Asie, cela me paraît bien fort; la chose n'est pas mathématiquement impossible; & si elle est *démontrée*, je me rends; il serait fort incivil de refuser aux Welches ce qu'on accorde aux Tartares.

SECTION II.

De l'antiquité des usages.

Qui étaient les plus fous & les plus anciennement fous, de nous ou des Egyptiens, ou des Syriens, ou des autres peuples? Que signifiait notre gui de chêne? Qui le premier a consacré un chat? c'est apparemment celui qui était le plus incommodé des souris. Quelle nation a dansé la première sous des rameaux d'arbres à l'honneur des dieux? Qui la première a fait des processions, & mis des fous avec des grelots à la tête de ces processions? Qui promena un Priape par les rues, & en plaça aux portes en guise de marteaux? Quel arabe imagina de pendre le caleçon de sa femme à la fenêtre le lendemain de ses noces?

Toutes les nations ont dansé autrefois à la nouvelle lune: s'étaient-elles donné le mot? non, pas

(*b*) Bardes, bardi, *recitantes carmina bardi*; c'étaient les poëtes, les philosophes des Welches.

plus que pour se réjouir à la naissance de son fils, & pour pleurer, ou faire semblant de pleurer à la mort de son père. Chaque homme est fort aise de revoir la lune après l'avoir perdue pendant quelques nuits. Il est cent usages qui sont si naturels à tous les hommes, qu'on ne peut dire que ce sont les Basques qui les ont enseignés aux Phrygiens, ni les Phrygiens aux Basques.

On s'est servi de l'eau & du feu dans les temples, cette coutume s'introduit d'elle-même. Un prêtre ne veut pas toujours avoir les mains sales. Il faut du feu pour cuire les viandes immolées, & pour brûler quelques brins de bois résineux, quelques aromates qui combattent l'odeur de la boucherie sacerdotale.

Mais les cérémonies mystérieuses dont il est si difficile d'avoir l'intelligence, les usages que la nature n'enseigne point, en quel lieu, quand, où, pourquoi les a-t-on inventés? qui les a communiqués aux autres peuples? Il n'est pas vraisemblable qu'il soit tombé en même temps dans la tête d'un arabe & d'un égyptien de couper à son fils un bout du prépuce, ni qu'un chinois & un persan aient imaginé à la fois de châtrer des petits garçons.

Deux pères n'auront pas eu en même temps, dans différentes contrées, l'idée d'égorger leur fils pour plaire à DIEU. Il faut certainement que des nations aient communiqué à d'autres leurs folies sérieuses, ou ridicules, ou barbares.

C'est dans cette antiquité qu'on aime à fouiller pour découvrir, si on peut, le premier insensé & le premier scélérat qui ont perverti le genre-humain.

Mais comment savoir si *Jéhud* en Phénicie fut l'inventeur des sacrifices de sang humain, en immolant son fils?

Comment s'assurer que *Lycaon* mangea le premier de la chair humaine, quand on ne sait pas qui s'avisa le premier de manger des poules?

On recherche l'origine des anciennes fêtes. La plus antique & la plus belle est celle des empereurs de la Chine, qui labourent & qui sèment avec les premiers mandarins. (*) La seconde est celle des thesmophories d'Athènes. Célébrer à la fois l'agriculture & la justice, montrer aux hommes combien l'une & l'autre sont nécessaires, joindre le frein des lois à l'art qui est la source de toutes les richesses, rien n'est plus sage, plus pieux, & plus utile.

Il y a de vieilles fêtes allégoriques qu'on retrouve par-tout, comme celles du renouvellement des saisons. Il n'est pas nécessaire qu'une nation soit venue de loin enseigner à une autre, qu'on peut donner des marques de joie & d'amitié à ses voisins le jour de l'an. Cette coutume était celle de tous les peuples. Les saturnales des Romains sont plus connues que celles des Allobroges & des Pictes, parce qu'il nous est resté beaucoup d'écrits & de monumens romains, & que nous n'en avons aucun des autres peuples de l'Europe occidentale.

La fête de *Saturne* était celle du temps; il avait quatre ailes: le temps va vîte. Ses deux visages figuraient évidemment l'année finie, & l'année commencée. Les Grecs disaient qu'il avait dévoré son père, & qu'il dévorait ses enfans; il n'y a point d'allégorie plus

(*) Voyez *Agriculture*.

ſenſible ; le temps dévore le paſſé & le préſent, & dévorera l'avenir.

Pourquoi chercher de vaines & triſtes explications d'une fête ſi univerſelle, ſi gaie, & ſi connue ? A bien examiner l'antiquité, je ne vois pas une fête annuelle triſte ; ou du moins ſi elles commencent par des lamentations, elles finiſſent par danſer, rire, & boire. Si on pleure *Adoni* ou *Adonaï*, que nous nommons *Adonis*, il reſſuſcite bientôt, & on ſe réjouit. Il en eſt de même aux fêtes d'*Iſis*, d'*Oſiris*, & d'*Horus*. Les Grecs en font autant pour *Cérès*, & pour *Proſerpine*. On célébrait avec gaîté la mort du ſerpent *Python*. Jour de fête & jour de joie était la même choſe. Cette joie n'était que trop emportée aux fêtes de *Bacchus*.

Je ne vois pas une ſeule commémoration générale d'un événement malheureux. Les inſtituteurs des fêtes n'auraient pas eu le ſens commun, s'ils avaient établi dans Athènes la célébration de la bataille perdue à Chéronée ; & à Rome celle de la bataille de Cannes.

On perpétuait le ſouvenir de ce qui pouvait encourager les hommes, & non de ce qui pouvait leur inſpirer la lâcheté du déſeſpoir. Cela eſt ſi vrai qu'on imaginait des fables pour avoir le plaiſir d'inſtituer des fêtes. *Caſtor* & *Pollux* n'avaient pas combattu pour les Romains auprès du lac Regile ; mais des prêtres le diſaient au bout de trois ou quatre cents ans, & tout le peuple danſait. *Hercule* n'avait point délivré la Grèce d'une hydre à ſept têtes, mais on chantait *Hercule* & ſon hydre.

SECTION III.

Fêtes instituées sur des chimères.

JE ne sais s'il y eut dans toute l'antiquité une seule fête fondée sur un fait avéré. On a remarqué ailleurs à quel point sont ridicules les scoliastes qui vous disent magistralement: Voilà une ancienne hymne à l'honneur d'*Apollon* qui visita Claros; donc *Apollon* est venu à Claros. On a bâti une chapelle à *Persée;* donc il a délivré *Andromède*. Pauvres gens! dites plutôt: Donc il n'y a point eu d'*Andromède*.

Hé, que deviendra donc la savante antiquité qui a précédé les olympiades? Elle deviendra ce qu'elle est, un temps inconnu, un temps perdu, un temps d'allégories & de mensonges, un temps mépriſé par les sages, & profondément discuté par les fots qui se plaisent à nager dans le *vide* comme les atomes d'*Epicure*.

Il y avait par-tout des jours de pénitence, des jours d'expiation dans les temples: mais ces jours ne s'appelèrent jamais d'un mot qui répondît à celui de fêtes. Toute fête était consacrée au divertissement; & cela est si vrai que les prêtres égyptiens jeûnaient la veille pour manger mieux le lendemain: coutume que nos moines ont conservée. Il y eut sans doute des cérémonies lugubres; on ne dansait pas le *branle* des Grecs en enterrant ou en portant au bûcher son fils & sa fille; c'était une cérémonie publique, mais certainement ce n'était pas une fête.

SECTION IV.

De l'antiquité des fêtes qu'on prétend avoir toutes été lugubres.

DES gens ingénieux & profonds, des creuseurs d'antiquités, qui sauraient comment la terre était faite il y a cent mille ans, si le génie pouvait le savoir, ont prétendu que les hommes réduits à un très-petit nombre dans notre continent & dans l'autre, encore effrayés des révolutions innombrables que ce triste globe avait essuyées, perpétuèrent le souvenir de leurs malheurs par des commémorations funestes & lugubres. *Toute fête*, disent-ils, *fut un jour d'horreur, institué pour faire souvenir les hommes que leurs pères avaient été détruits par les feux échappés des volcans, par des rochers tombés des montagnes, par l'irruption des mers, par les dents & les griffes des bêtes sauvages, par la famine, la peste, & les guerres.*

Nous ne sommes donc pas faits comme les hommes l'étaient alors. On ne s'est jamais tant réjoui à Londres qu'après la peste & l'incendie de la ville entière sous *Charles II.* Nous fîmes des chansons lorsque les massacres de la Saint-Barthelemi duraient encore. On a conservé des pasquinades faites le lendemain de l'assassinat de *Coligni ;* on imprima dans Paris : *Passio domini nostri Gaspardi Colignii secundùm Bartholomæum.*

Il est arrivé mille fois que le sultan qui règne à Constantinople, a fait danser ses châtrés & ses odalisques dans des sallons teints du sang de ses frères & de ses visirs.

Que fait-on dans Paris le jour qu'on apprend la perte d'une bataille, & la mort de cent braves officiers? on court à l'opéra & à la comédie.

Que fesait-on quand la maréchale d'*Ancre* était immolée dans la Grève à la barbarie de ses persécuteurs; quand le maréchal de *Marillac* était traîné au supplice dans une charrette, en vertu d'un papier signé par des valets en robe dans l'antichambre du cardinal de *Richelieu;* quand un lieutenant-général des armées, un étranger qui avait versé son sang pour l'Etat, condamné par les cris de ses ennemis acharnés, allait sur l'échafaud dans un tombereau d'ordures avec un bâillon à la bouche; quand un jeune homme de dix-neuf ans, plein de candeur, de courage & de modestie, mais très-imprudent, était conduit au plus affreux des supplices? on chantait des vaudevilles.

Tel est l'homme, ou du moins l'homme des bords de la Seine. Tel il fut dans tous les temps, par la seule raison que les lapins ont toujours eu du poil, & les alouettes des plumes.

SECTION V.

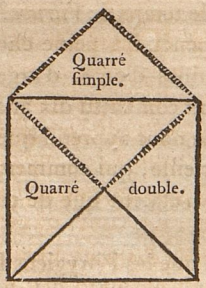
De l'origine des arts.

QUOI! nous voudrions savoir quelle était précisément la théologie de *Thot*, de *Zerdust*, de *Sanchoniathon*, des premiers brachmanes; & nous ignorons qui a inventé la navette! Le premier tisserand, le premier maçon, le premier forgeron, ont été sans doute de grands génies; mais on n'en a tenu aucun compte. Pourquoi? c'est qu'aucun d'eux n'inventa un art

perfectionné. Celui qui creusa un chêne pour traverser un fleuve ne fit point de galères ; ceux qui arrangèrent des pierres brutes avec des traverses de bois, n'imaginèrent point les pyramides : tout se fait par degrés, & la gloire n'est à personne.

Tout se fit à tâtons jusqu'à ce que des philosophes, à l'aide de la géométrie, apprirent aux hommes à procéder avec justesse & sureté.

Il fallut que *Pythagore*, au retour de ses voyages, montrât aux ouvriers la manière de faire une équerre qui fût parfaitement juste. (*c*) Il prit trois règles, une de trois pieds, une de quatre, une de cinq, & il en fit un triangle rectangle. De plus, il se trouvait que le côté 5 fournissait un quarré qui était juste le double des quarrés produits par les côtés 4 & 3 ; méthode importante pour tous les ouvrages réguliers. C'est ce fameux théorème qu'il avait rapporté de l'Inde, & que nous avons dit ailleurs (*d*) avoir été connu long-temps auparavant à la Chine, suivant le rapport de l'empereur *Cam-hi*. Il y avait long-temps qu'avant *Platon* les Grecs avaient su doubler le quarré par cette seule figure géométrique.



(*c*) Voyez *Vitruve*, liv. IX. (*d*) *Essai sur les mœurs &c.* tom. I.

Archytas & *Eratoſthènes* inventèrent une méthode pour doubler un cube, ce qui était impraticable à la géométrie ordinaire, & ce qui aurait honoré *Archimède*.

Cet *Archimède* trouva la manière de ſupputer au juſte combien on avait mêlé d'alliage à de l'or ; & on travaillait en or depuis des ſiècles avant qu'on pût découvrir la fraude des ouvriers. La friponnerie exiſta long-temps avant les mathématiques. Les pyramides conſtruites d'équerre, & correſpondant juſte aux quatre points cardinaux, font voir aſſez que la géométrie était connue en Egypte de temps immémorial ; & cependant il eſt prouvé que l'Egypte eſt un pays tout nouveau.

Sans la philoſophie nous ne ſerions guère au-deſſus des animaux qui ſe creuſent des habitations, qui en élèvent, & qui s'y préparent leur nourriture, qui prennent ſoin de leurs petits dans leurs demeures, & qui ont par-deſſus nous le bonheur de naître vêtus.

Vitruve, qui avait voyagé en Gaule & en Eſpagne, dit qu'encore de ſon temps les maiſons étaient bâties d'une eſpèce de torchis, couvertes de chaume ou de bardeau de chêne, & que les peuples n'avaient pas l'uſage des tuiles. Quel était le temps de *Vitruve* ? celui d'*Auguſte*. Les arts avaient pénétré à peine chez les Eſpagnols qui avaient des mines d'or & d'argent, & chez les Gaulois qui avaient combattu dix ans contre *Céſar*.

Le même *Vitruve* nous apprend que dans l'opulente & ingénieuſe Marſeille, qui commerçait avec tant de nations, les toits n'étaient que de terre graſſe pétrie avec de la paille.

Il nous inſtruit que les Phrygiens ſe creuſaient des habitations dans la terre. Ils fichaient des perches

autour de la foſſe, & les aſſemblaient en pointe; puis ils élevaient de la terre tout autour. Les Hurons & les Algonquins ſont mieux logés. Cela ne donne pas une grande idée de cette Troye bâtie par les Dieux, & du magnifique palais de *Priam*.

Apparet domus intus, & atria longa pateſcunt:
Apparent Priami & veterum penetralia regum.

Mais auſſi le peuple n'eſt pas logé comme les rois: on voit des huttes près du Vatican & de Verſailles.

De plus l'induſtrie tombe & ſe relève chez les peuples par mille révolutions.

Et campos ubi Troja fuit.

Nous avons nos arts; l'antiquité eut les ſiens. Nous ne ſaurions faire aujourd'hui un trirême; mais nous conſtruiſons des vaiſſeaux de cent pièces de canon.

Nous ne pouvons élever des obéliſques de cent pieds de haut d'une ſeule pièce; mais nos méridiennes ſont plus juſtes.

Le biſſus nous eſt inconnu; les étoffes de Lyon valent bien le biſſus.

Le capitole était admirable; l'égliſe de St Pierre eſt beaucoup plus grande & plus belle.

Le louvre eſt un chef-d'œuvre en comparaiſon du palais de Perſépolis, dont la ſituation & les ruines n'atteſtent qu'un vaſte monument d'une riche barbarie.

La muſique de *Rameau* vaut probablement celle de *Timothée*; & il n'eſt point de tableau préſenté dans Paris, au ſallon d'*Apollon*, qui ne l'emporte ſur les peintures qu'on a déterrées dans Herculanum. (*)

(*) Voyez *Anciens & modernes*.

ANTI-TRINITAIRES.

CE ſont des hérétiques qui pourraient ne pas paſſer pour chrétiens. Cependant ils reconnaiſſent JESUS comme ſauveur & médiateur ; mais ils oſent ſoutenir que rien n'eſt plus contraire à la droite raiſon que ce qu'on enſeigne parmi les chrétiens touchant la *trinité* des perſonnes dans une ſeule eſſence divine, dont la ſeconde eſt engendrée par la première, & la troiſième procède des deux autres.

Que cette doctrine inintelligible ne ſe trouve dans aucun endroit de l'Ecriture.

Qu'on ne peut produire aucun paſſage qui l'autoriſe, & auquel on ne puiſſe, ſans s'écarter en aucune façon de l'eſprit du texte, donner un ſens plus clair, plus naturel, plus conforme aux notions communes & aux vérités primitives & immuables.

Que ſoutenir, comme font leurs adverſaires, qu'il y a pluſieurs *perſonnes* diſtinctes dans l'eſſence divine, & que ce n'eſt pas l'Eternel qui eſt le ſeul vrai Dieu, mais qu'il y faut joindre le Fils & le S^t Eſprit, c'eſt introduire dans l'Egliſe de JESUS-CHRIST l'erreur la plus groſſière & la plus dangereuſe, puiſque c'eſt favoriſer ouvertement le polythéiſme.

Qu'il implique contradiction de dire qu'il n'y a qu'un Dieu, & que néanmoins il y a trois *perſonnes*, chacune deſquelles eſt véritablement DIEU.

Que cette diſtinction, un en eſſence, & trois en perſonnes, n'a jamais été dans l'Ecriture.

Qu'elle eſt manifeſtement fauſſe, puiſqu'il eſt certain qu'il n'y a pas moins d'*eſſences* que de *perſonnes*, & de *perſonnes* que d'*eſſences*.

Que

Que les trois personnes de la Trinité sont ou trois substances différentes, ou des accidens de l'essence divine, ou cette essence même sans distinction.

Que dans le premier cas on fait trois dieux.

Que dans le second on fait DIEU composé d'accidens, on adore des accidens, & on métamorphose des accidens en des personnes.

Que dans le troisième, c'est inutilement & sans fondement qu'on divise un sujet indivisible & qu'on distingue en *trois* ce qui n'est point distingué en soi.

Que si on dit que les trois *personnalités* ne sont ni des substances différentes dans l'essence divine, ni des accidens de cette essence, on aura de la peine à se persuader qu'elles soient quelque chose.

Qu'il ne faut pas croire que les *trinitaires* les plus rigides & les plus décidés aient eux-mêmes quelque idée claire de la manière dont les trois *hypostases* subsistent en DIEU, sans diviser sa substance, & par conséquent sans la multiplier.

Que *St Augustin* lui-même, après avoir avancé sur ce sujet mille raisonnemens aussi faux que ténébreux, a été forcé d'avouer qu'on ne pouvait rien dire sur cela d'intelligible.

Ils rapportent ensuite le passage de ce père qui en effet est très-singulier. „ Quand on demande, dit-il, „ ce que c'est que les *trois*, le langage des hommes „ se trouve court, & l'on manque de termes pour „ les exprimer : on a pourtant dit *trois personnes*, „ non pas pour dire quelque chose, mais parce qu'il „ faut parler & ne pas demeurer muet. „ *Dictum est tres personæ, non ut aliquid diceretur, sed ne taceretur.* de Trinit. *Luc* V, chap. IX.

Que les théologiens modernes n'ont pas mieux éclairci cette matière.

Que quand on leur demande ce qu'ils entendent par ce mot de *personne*, ils ne l'expliquent qu'en disant que c'est une certaine distinction incompréhensible, qui fait que l'on distingue dans une nature unique en nombre, un père, un fils, & un St Esprit.

Que l'explication qu'ils donnent des termes d'*engendrer* & de *procéder* n'est pas plus satisfesante; puisque elle se réduit à dire que ces termes marquent certaines relations incompréhensibles qui sont entre les trois personnes de la Trinité.

Que l'on peut recueillir de-là que l'état de la question entre les orthodoxes & eux, consiste à savoir s'il y a en DIEU trois distinctions dont on n'a aucune idée, & entre lesquelles il y a certaines relations dont on n'a point d'idées non plus.

De tout cela ils concluent qu'il serait plus sage de s'en tenir à l'autorité des apôtres qui n'ont jamais parlé de la Trinité, & de bannir à jamais de la religion tous les termes qui ne sont pas dans l'Ecriture, comme ceux de *Trinité*, de *personne*, d'*essence*, d'*hypostase*, d'*union hypostatique* & *personnelle*, d'*incarnation*, de *génération*, de *procession*, & tant d'autres semblables qui étant absolument vides de sens, puisqu'ils n'ont dans la nature aucun être réel représentatif, ne peuvent exciter dans l'entendement que des notions fausses, vagues, obscures, & incomplètes.

(*Tiré en grande partie de l'article* Unitaires *de l'Encyclopédie.*)

Ajoutons à cet article ce que dit dom *Calmet* dans sa dissertation sur le passage de l'épître de Jean l'evan-

géliſte, *il y en a trois qui donnent témoignage en terre, l'eſprit, l'eau, & le ſang; & ces trois ſont un. Il y en a trois qui donnent témoignage au ciel, le père, le verbe, & l'eſprit; & ces trois ſont un.* Dom *Calmet* avoue que ces deux paſſages ne ſont dans aucune bible ancienne, & il ſerait en effet bien étrange que *St Jean* eût parlé de la Trinité dans une lettre, & n'en eût pas dit un ſeul mot dans ſon évangile. On ne voit nulle trace de ce dogme ni dans les évangiles canoniques, ni dans les apocryphes. Toutes ces raiſons & beaucoup d'autres pourraient excuſer les anti-trinitaires, ſi les conciles n'avaient pas décidé. Mais comme les hérétiques ne font nul cas des conciles, on ne ſait plus comment s'y prendre pour les confondre. Bornons-nous à croire & à ſouhaiter qu'ils croient. (*)

ANTHROPOMORPHITES.

C'EST, dit-on, une petite ſecte du quatrième ſiècle de notre ère vulgaire, mais c'eſt plutôt la ſecte de tous les peuples qui eurent des peintres & des ſculpteurs. Dès qu'on ſut un peu deſſiner ou tailler une figure, on fit l'image de la Divinité.

Si les Egyptiens conſacraient des chats & des boucs, ils ſculptaient *Iſis* & *Oſiris;* on ſculpta *Bel* à Babylone, *Hercule* à Tyr, *Brama* dans l'Inde.

Les muſulmans ne peignirent point DIEU en homme. Les Guèbres n'eurent point d'image du grand être. Les Arabes ſabéens ne donnèrent point la figure humaine aux étoiles; les Juifs ne la donnèrent point à DIEU dans leur temple. Aucun de ces peuples

(*) Voyez *Trinité.*

ne cultivait l'art du deſſin ; & ſi *Salomon* mit des figures d'animaux dans ſon temple, il eſt vraiſemblable qu'il les fit ſculpter à Tyr : mais tous les Juifs ont parlé de DIEU comme d'un homme.

Quoiqu'ils n'euſſent point de ſimulacres, ils ſemblèrent faire de DIEU un homme dans toutes les occaſions. Il deſcend dans le jardin, il s'y promène tous les jours à midi, il parle à ſes créatures, il parle au ſerpent, il ſe fait entendre à *Moïſe* dans le buiſſon, il ne ſe fait voir à lui que par derrière ſur la montagne; il lui parle pourtant face à face comme un ami à un ami.

Dans l'Alcoran même, DIEU eſt toujours regardé comme un roi. On lui donne au chapitre XII un trône qui eſt au-deſſus des eaux. Il a fait écrire ce Koran par un ſecrétaire, comme les rois font écrire leurs ordres. Il a envoyé ce Koran à *Mahomet* par l'ange *Gabriel*, comme les rois ſignifient leurs ordres par les grands-officiers de la couronne. En un mot, quoique DIEU ſoit déclaré dans l'Alcoran *non engendreur & non engendré*, il y a toujours un petit coin d'anthropomorphiſme.

On a toujours peint DIEU avec une grande barbe dans l'Egliſe grecque & dans la latine. (*)

ANTHROPOPHAGES.

SECTION I.

NOUS avons parlé de l'amour. (**) Il eſt dur de paſſer de gens qui ſe baiſent à gens qui ſe mangent.

(*) Voyez à l'article *Emblème* les vers d'*Orphée* & de *Xénophanes*.

(**) Voyez l'article *Amour*.

Il n'eſt que trop vrai qu'il y a eu des anthropophages ; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encore ; & les cyclopes n'étaient pas les ſeuls dans l'antiquité qui ſe nourriſſaient quelquefois de chair humaine. *Juvénal* rapporte que chez les Egyptiens, ce peuple ſi ſage, ſi renommé pour les lois, ce peuple ſi pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangèrent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains ; il ne fait pas ce conte ſur un ouï-dire, ce crime fut commis preſque ſous ſes yeux ; il était alors en Egypte, & à peu de diſtance de Tintire. Il cite à cette occaſion les Gaſcons & les Sagontins qui ſe nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre ſauvages du Miſſiſſipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir ; il y avait parmi eux une dame du pays, à qui je demandai ſi elle avait mangé des hommes ; elle me répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu ſcandaliſé ; elle s'excuſa en diſant qu'il valait mieux manger ſon ennemi mort que de le laiſſer dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée ou non rangée nos voiſins, & pour la plus vile récompenſe nous travaillons à la cuiſine des corbeaux & des vers. C'eſt-là qu'eſt l'horreur, c'eſt-là qu'eſt le crime ; qu'importe quand on eſt tué d'être mangé par un ſoldat, ou par un corbeau & un chien ?

Nous reſpectons plus les morts que les vivans. Il aurait fallu reſpecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raiſon de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche ; car s'il était

permis de manger ſes voiſins, on mangerait bientôt ſes compatriotes; ce qui ſerait un grand inconvénient pour les vertus ſociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été; toutes ont été long-temps ſauvages; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre-humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il eſt arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans, aux lions, aux tigres, dont l'eſpèce a beaucoup diminué. Dans les temps où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'arts, ils étaient chaſſeurs. L'habitude de ſe nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aiſément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs ſangliers. C'eſt la ſuperſtition qui a fait immoler des victimes humaines, c'eſt la néceſſité qui les a fait manger.

Quel eſt le plus grand crime, ou de s'aſſembler pieuſement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'honneur de la Divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à ſon corps défendant?

Cependant nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons ſacrifiés, que de filles & de garçons mangés; preſque toutes les nations connues ont ſacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appelait l'anathème; c'était un véritable ſacrifice; & il eſt ordonné, au vingt-unième chapitre du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura vouées; mais il ne leur eſt preſcrit en aucun endroit d'en manger, on les en menace ſeulement; *Moïſe*, comme nous avons vu, dit aux Juifs que s'ils n'obſervent pas ſes cérémonies

non-seulement ils auront la gale, mais que les mères mangeront leurs enfans. Il est vrai que du temps d'*Ezéchiel* les Juifs devaient être dans l'usage de manger de la chair humaine, car il leur prédit au chapitre XXXIX, (*a*) que DIEU leur fera manger non-seulement les chevaux de leurs ennemis, mais encore les cavaliers & les autres guerriers. Et en effet, pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été anthropophages ? Ç'eût été la seule chose qui eût manqué au peuple de DIEU pour être le plus abominable peuple de la terre.

SECTION II.

ON lit dans l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, tome III, ce passage singulier :

„ *Herrera* nous assure que les Mexicains mangeaient „ les victimes humaines immolées. La plupart des „ premiers voyageurs & des missionnaires disent tous „ que les Brasiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les „ Hurons, & quelques autres peuplades, mangeaient „ les captifs faits à la guerre ; & ils ne regardent pas „ ce fait comme un usage de quelques particuliers, „ mais comme un usage de nation. Tant d'auteurs „ anciens & modernes ont parlé d'anthropophages, „ qu'il est difficile de les nier.... Des peuples chasseurs, „ tels qu'étaient les Brasiliens & les Canadiens, des „ insulaires comme les Caraïbes, n'ayant pas toujours „ une subsistance assurée, ont pu devenir quelquefois „ anthropophages. La famine & la vengeance les ont „ accoutumés à cette nourriture : & quand nous „ voyons dans les siècles les plus civilisés, le peuple

(*a*) Voyez la note (*b*) section II.

» de Paris dévorer les reſtes ſanglans du maréchal » d'*Ancre*, & le peuple de la Haye manger le cœur » du grand-penſionnaire de *Witt*, nous ne devons » pas être ſurpris qu'une horreur chez nous paſſagère, » ait duré chez les ſauvages. »

» Les plus anciens livres que nous ayons, ne nous » permettent pas de douter que la faim n'ait pouſſé les » hommes à cet excès. Le prophète *Ezéchiel*, ſuivant » quelques commentateurs, (*a*) promet aux Hébreux, » de la part de DIEU, (*b*) que s'ils ſe défendent bien

(*a*) *Ezéchiel*, ch. XXXIX.

(*b*) Voici les raiſons de ceux qui ont ſoutenu qu'*Ezéchiel*, en cet endroit, s'adreſſe aux Hébreux de ſon temps, auſſi-bien qu'aux autres animaux carnaſſiers; car aſſurément les Juifs d'aujourd'hui ne le ſont pas, & c'eſt plutôt l'inquiſition qui a été carnaſſière envers eux. Ils diſent qu'une partie de cette apoſtrophe regarde les bêtes ſauvages, & que l'autre eſt pour les Juifs. La première partie eſt ainſi conçue:

Dis à tout ce qui court, à tous les oiſeaux, à toutes les bêtes des champs, aſſemblez-vous, hâtez-vous, courez à la victime que je vous immole, afin que vous mangiez la chair & que vous buviez le ſang. Vous mangerez la chair des forts, vous boirez le ſang des princes de la terre, & des béliers, & des agneaux, & des boucs, & des taureaux, & des volailles, & de tous les gras.

Ceci ne peut regarder que les oiſeaux de proie & les bêtes féroces. Mais la ſeconde partie a paru adreſſée aux Hébreux mêmes. *Vous vous raſſaſierez ſur ma table du cheval & du fort cavalier, & de tous les guerriers, dit le Seigneur, & je mettrai ma gloire dans les nations, &c.*

Il eſt très-certain que les rois de Babylone avaient des Scythes dans leurs armées. Ces Scythes buvaient du ſang dans les crânes de leurs ennemis vaincus, & mangeaient leurs chevaux, & quelquefois de la chair humaine. Il ſe peut très-bien que le prophète ait fait alluſion à cette coutume barbare, & qu'il ait menacé les Scythes d'être traités comme ils traitaient leurs ennemis.

Ce qui rend cette conjecture vraiſemblable, c'eſt le mot de *table*. *Vous mangerez à ma table le cheval & le cavalier*. Il n'y a pas d'apparence qu'on ait adreſſé ce diſcours aux animaux; & qu'on leur ait parlé de ſe mettre à table. Ce ſerait le ſeul endroit de l'Ecriture, où l'on aurait employé une figure ſi étonnante. Le ſens commun nous apprend qu'on ne doit

„ contre le roi de Perſe, ils auront à manger *de la*
„ *chair de cheval & de la chair de cavalier.*

„ *Marco Paolo* ou *Marc Paul* dit que de ſon temps,
„ dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou les
„ prêtres (c'était la même choſe) avaient le droit de
„ manger la chair des criminels condamnés à mort.
„ Tout cela ſoulève le cœur; mais le tableau du
„ genre-humain doit ſouvent produire cet effet.

„ Comment des peuples toujours ſéparés les uns des
„ autres, ont-ils pu ſe réunir dans une ſi horrible cou-
„ tume? faut-il croire qu'elle n'eſt pas abſolument
„ auſſi oppoſée à la nature humaine qu'elle le paraît? Il
„ eſt ſûr qu'elle eſt rare, mais il eſt ſûr qu'elle a exiſté.
„ On ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs aient
„ mangé ſouvent leurs ſemblables. La faim & le déſeſ-
„ poir contraignirent aux ſiéges de Sancerre & de Paris,
„ pendant nos guerres de religion, des mères à ſe
„ nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable
„ *las Caſas*, évêque de Chiapa, dit que cette horreur
„ n'a été commiſe en Amérique que par quelques
„ peuples chez leſquels il n'a pas voyagé. *Dampierre*
„ aſſure qu'il n'a jamais rencontré d'anthropophages,
„ & il n'y a peut-être pas aujourd'hui de peuplades
„ où cette horrible coutume ſoit en uſage. „

Améric Veſpuce dit, dans une de ſes lettres, que les Braſiliens furent fort étonnés quand il leur fit

point donner à un mot une acception qui ne lui a jamais été donnée dans aucun livre. C'eſt une raiſon très-puiſſante pour juſtifier les écrivains qui ont cru les animaux déſignés par les verſets 17 & 18, & les Juifs déſignés par les verſets 19 & 20. De plus, ces mots, *je mettrai ma gloire dans les nations*, ne peuvent s'adreſſer qu'aux Juifs, & non pas aux oiſeaux; cela paraît déciſif. Nous ne portons point notre jugement ſur cette diſpute; mais nous remarquons avec douleur qu'il n'y a jamais eu de plus horribles atrocités ſur la terre, que dans la Syrie, pendant douze cents années preſque conſécutives.

entendre que les Européens ne mangeaient point leurs prisonniers de guerre depuis long-temps.

Les Gascons & les Espagnols avaient commis autrefois cette barbarie, à ce que rapporte *Juvénal* dans sa quinzième satire. Lui-même fut témoin en Egypte d'une pareille abomination sous le consulat de *Junius;* une querelle survint entre les habitans de Tintire & ceux d'Ombo ; on se battit ; & un Ombien étant tombé entre les mains des Tintiriens, ils le firent cuire, & le mangèrent jusqu'aux os. Mais il ne dit pas que ce fût un usage reçu ; au contraire, il en parle comme d'une fureur peu commune.

Le jésuite *Charlevoix*, que j'ai fort connu, & qui était un homme très-véridique, fait assez entendre, dans son *Histoire du Canada*, pays où il a vécu trente années, que tous les peuples de l'Amérique septentrionale étaient anthropophages ; puisqu'il remarque, comme une chose fort extraordinaire, que les Acadiens ne mangeaient point d'hommes en 1711.

Le jésuite *Brebeuf* raconte qu'en 1640, le premier iroquois qui fut converti, étant malheureusement ivre d'eau-de-vie, fut pris par les Hurons ennemis alors des Iroquois. Le prisonnier baptisé par le père *Brebeuf* sous le nom de *Joseph*, fut condamné à la mort. On lui fit souffrir mille tourmens, qu'il soutint toujours en chantant, selon la coutume du pays. On finit par lui couper un pied, une main & la tête, après quoi les Hurons mirent tous ses membres dans la chaudière, chacun en mangea, & on en offrit un morceau au père *Brebeuf*. (*c*)

(*c*) Voyez la lettre de *Brebeuf*, & l'histoire de *Charlewix*, tome I, page 327 & suivantes.

Charlevoix parle, dans un autre endroit, de vingt-deux hurons mangés par les Iroquois. On ne peut donc douter que la nature humaine ne ſoit parvenue dans plus d'un pays à ce dernier degré d'horreur; & il faut bien que cette exécrable coutume ſoit de la plus haute antiquité, puiſque nous voyons dans la ſainte écriture, que les Juifs ſont menacés de manger leurs enfans s'ils n'obéiſſent pas à leurs lois. Il eſt dit aux Juifs: (*d*) „ Que non-ſeulement ils „ auront la gale, que leurs femmes s'abandonne-„ ront à d'autres, mais qu'ils mangeront leurs filles „ & leurs fils dans l'angoiſſe & la dévaſtation; qu'ils „ ſe diſputeront leurs enfans pour s'en nourrir; que „ le mari ne voudra pas donner à ſa femme un „ morceau de ſon fils, parce qu'il dira qu'il n'en a „ pas trop pour lui. „

Il eſt vrai que de très-hardis critiques prétendent que le Deutéronome ne fut compoſé qu'après le ſiége mis devant Samarie par *Benadad;* ſiége pendant lequel il eſt dit au quatrième livre des Rois, que les mères mangèrent leurs enfans. Mais ces critiques, en ne regardant le Deutéronome que comme un livre écrit après ce ſiége de Samarie, ne font que confirmer cette épouvantable aventure. D'autres prétendent qu'elle ne peut être arrivée comme elle eſt rapportée dans le quatrième livre des Rois. Il y eſt dit (*e*) que le roi d'Iſraël, en paſſant par le mur ou ſur le mur de Samarie, une femme lui dit: *Sauvez-moi, ſeigneur roi*; il lui répondit: *Ton Dieu ne te ſauvera pas; comment pourrais-je te ſauver? ſerait-ce de l'aire ou du preſſoir?*

(*d*) Deutéronome, chap. XXVIII, v. 53.
(*e*) Chap. VI, v. 26 & ſuivans.

Et le roi ajouta : *Que veux-tu ?* & elle répondit : *O roi, voici une femme qui m'a dit, donnez-moi votre fils, nous le mangerons aujourd'hui, & demain nous mangerons le mien. Nous avons donc fait cuire mon fils, & nous l'avons mangé ; je lui ai dit aujourd'hui, donnez-moi votre fils afin que nous le mangions, & elle a caché son fils.*

Ces censeurs prétendent qu'il n'est pas vraisemblable que le roi *Benadad* assiégeant Samarie, le roi *Joram* ait passé tranquillement par le mur ou sur le mur, pour y juger des causes entre des Samaritains. Il est encore moins vraisemblable que deux femmes ne se soient pas contentées d'un enfant pour deux jours. Il y avait là de quoi les nourrir quatre jours au moins : mais de quelque manière qu'ils raisonnent, on doit croire que les pères & les mères mangèrent leurs enfans au siége de Samarie, comme il est prédit expressément dans le Deutéronome.

La même chose arriva au siége de Jérusalem par *Nabuchodonosor ;* (*f*) elle est encore prédite par *Ezéchiel.* (*g*)

Jérémie s'écrie dans ses lamentations : (*h*) *Quoi donc, les femmes mangeront-elles leurs petits enfans qui ne sont pas plus grands que la main ?* Et dans un autre endroit : (*i*) *Les mères compatissantes ont cuit leurs enfans de leurs mains & les ont mangés.* On peut encore tirer ces paroles de Baruch ; *l'homme a mangé la chair de son fils & de sa fille.*

Cette horreur est répétée si souvent, qu'il faut bien qu'elle soit vraie ; (*k*) enfin on connaît l'histoire

(*f*) Liv. IV des Rois, ch. XXV, v. 3.
(*g*) *Ezéch.* ch. V, v. 10.
(*h*) Lament. ch. II, v. 20.
(*i*) Ch. IV, v. 10.
(*k*) Liv. VII, ch. VIII.

rapportée dans *Joſephe*, de cette femme qui ſe nourrit de la chair de ſon fils lorſque *Titus* aſſiégeait Jéruſalem.

Le livre attribué à *Enoch*, cité par *St Jude*, dit que les géans nés du commerce des anges & des filles des hommes, furent les premiers anthropophages.

Dans la huitième homélie attribuée à *St Clément*, *St Pierre*, qu'on fait parler, dit que les enfans de ces mêmes géans s'abreuvèrent de ſang humain, & mangèrent la chair de leurs ſemblables. Il en réſulta, ajoute l'auteur, des maladies juſqu'alors inconnues; des monſtres de toute eſpèce naquirent ſur la terre; & ce fut alors que DIEU ſe réſolut à noyer le genre-humain. Tout cela fait voir combien l'opinion régnante de l'exiſtence des anthropophages était univerſelle.

Ce qu'on fait dire à *St Pierre*, dans l'homélie de *St Clément*, a un rapport ſenſible à la fable de *Lycaon*, qui eſt une des plus anciennes de la Grèce, & qu'on retrouve dans le premier livre des *Métamorphoſes* d'*Ovide*.

La *Relation des Indes & de la Chine*, faite au huitième ſiècle, par deux arabes, & traduite par l'abbé *Renaudot*, n'eſt pas un livre qu'on doive croire ſans examen; il s'en faut beaucoup: mais il ne faut pas rejeter tout ce que ces deux voyageurs diſent, ſurtout lorſque leur rapport eſt confirmé par d'autres auteurs qui ont mérité quelque créance. Ils aſſurent que dans la mer des Indes, il y a des îles peuplées de nègres qui mangeaient des hommes. Ils appellent ces îles, *Ramni*. Le géographe de Nubie les nomme *Rammi*, ainſi que la *Bibliothèque orientale* d'*Herbelot*.

Marc Paul, qui n'avait point lu la relation de ces deux Arabes, dit la même chose quatre cents ans après eux. L'archevêque *Navarette*, qui a voyagé depuis dans ces mers, confirme ce témoignage : *Los europeos que cogen, es constante que vivos se los van comiendo.*

Texeira prétend que les Javans se nourrissaient de chair humaine, & qu'ils n'avaient quitté cette abominable coutume que deux cents ans avant lui. Il ajoute qu'ils n'avaient connu des mœurs plus douces qu'en embrassant le mahométisme.

On a dit la même chose de la nation du Pégu, des Cafres, & de plusieurs peuples de l'Afrique. *Marc Paul*, que nous venons déjà de citer, dit que chez quelques hordes tartares, quand un criminel avait été condamné à mort, on en faisait un repas : *Hanno costoro un bestiale e orribile costume, che quando alcuno è giudicato a morte, lo tolgono e cuocono e mangian'selo.*

Ce qui est plus extraordinaire & plus incroyable, c'est que les deux arabes attribuent aux Chinois mêmes ce que *Marc Paul* avance de quelques tartares, *qu'en général les Chinois mangent tous ceux qui ont été tués.* Cette horreur est si éloignée des mœurs chinoises qu'on ne peut la croire. Le père *Parennin* l'a réfutée en disant qu'elle ne mérite pas de réfutation.

Cependant il faut bien observer que le huitième siècle, temps auquel ces arabes écrivirent leur voyage, était un des siècles les plus funestes pour les Chinois. Deux cents mille Tartares passèrent la grande muraille, pillèrent Pékin, & répandirent par-tout la désolation la plus horrible. Il est très-vraisemblable qu'il y eut alors une grande famine. La Chine était aussi peuplée

qu'aujourd'hui. Il se peut que dans le petit peuple quelques misérables aient mangé des corps morts. Quel intérêt auraient eu ces Arabes à inventer une fable si dégoûtante ? Ils auront pris peut-être, comme presque tous les voyageurs, un exemple particulier pour une coutume du pays.

Sans aller chercher des exemples si loin, en voici un dans notre patrie, dans la province même où j'écris. Il est attesté par notre vainqueur, par notre maître *Jules-César*. (*l*) Il assiégeait Alexie dans l'Auxois; les assiégés résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, & manquant de vivres, assemblèrent un grand conseil, où l'un des chefs, nommé *Critognat*, proposa de manger tous les enfans l'un après l'autre, pour soutenir les forces des combattans. Son avis passa à la pluralité des voix. Ce n'est pas tout; *Critognat*, dans sa harangue, dit que leurs ancêtres avaient déjà eu recours à une telle nourriture dans la guerre contre les Teutons & les Cimbres.

Finissons par le témoignage de *Montagne*. Il parle de ce que lui ont dit les compagnons de *Villegagnon*, qui revenaient du Brésil, & de ce qu'il a vu en France. Il certifie que les Brasiliens mangeaient leurs ennemis tués à la guerre; mais lisez ce qu'il ajoute. (*m*) *Où est plus de barbarie à manger un homme mort qu'à le faire rôtir par le menu, & le faire meurtrir aux chiens & pourceaux, comme nous avons vu de fraîche mémoire, non entre ennemis anciens, mais entre voisins & concitoyens; &, qui pis est, sous prétexte de piété & de religion.* Quelles cérémonies pour un philosophe tel que *Montagne !* Si *Anacréon* & *Tibulle* étaient nés Iroquois, ils auraient donc mangé des hommes? ... Hélas !

(*l*) *Bell. Gall.* Liv. VII. (*m*) Liv. I, ch. XXX.

SECTION III.

HÉ bien, voilà deux Anglais qui ont fait le voyage du monde. Ils ont découvert que la nouvelle Hollande eſt une île plus grande que l'Europe, & que les hommes s'y mangent encore les uns les autres, ainſi que dans la nouvelle Zélande. D'où provient cette race, ſuppoſé qu'elle exiſte ? deſcend-elle des anciens Egyptiens, des anciens peuples de l'Ethiopie, des Africains, des Indiens, ou des vautours, ou des loups ? Quelle diſtance des *Marc-Aurèles*, des *Epictètes*, aux anthropophages de la nouvelle Zélande! cependant ce ſont les mêmes organes, les mêmes hommes. J'ai déjà parlé de cette propriété de la race humaine; il eſt bon d'en dire encore un mot.

Voici les propres paroles de *St Jérôme* dans une de ſes lettres : *Quid loquar de cæteris nationibus quum ipſe adoleſcentulus in Galliâ viderim Scotos gentem britannicam humanis veſci carnibus, & quum per ſilvas porcorum greges pecudumque reperiant, tamen paſtorum nates & fœminarum papillas ſolere abſcindere, & has ſolas ciborum delicias arbitrari !* » Que vous dirai-je des autres nations, » puiſque moi-même, étant encore jeune, j'ai vu des » écoſſais dans la Gaule, qui, pouvant ſe nourrir de » porcs & d'autres animaux dans les forêts, aimaient » mieux couper les feſſes des jeunes garçons, & les » tetons des jeunes filles! C'étaient pour eux les mets » les plus friands. »

Peloutier, qui a recherché tout ce qui pouvait faire le plus d'honneur aux Celtes, n'a pas manqué de contredire *St Jérôme*, & de lui ſoutenir qu'on s'était moqué de lui. Mais *Jérôme* parle très-ſérieuſement; il dit

dit qu'il a vu. On peut disputer avec respect contre un père de l'Eglise sur ce qu'il a entendu dire; mais sur ce qu'il a vu de ses yeux, cela est bien fort. Quoi qu'il en soit, le plus sûr est de se défier de tout, & de ce qu'on a vu soi-même.

Encore un mot sur l'anthropophagerie. On trouve dans un livre qui a eu assez de succès chez les honnêtes gens, ces paroles ou à-peu-près :

Du temps de *Cromwell* une chandelière de Dublin vendait d'excellentes chandelles faites avec de la graisse d'Anglais. Au bout de quelque temps un de ses chalans se plaignit de ce que sa chandelle n'était plus si bonne. Monsieur, lui dit-elle, c'est que les Anglais nous ont manqué.

Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui assassinaient des anglais, ou la pauvre femme qui sesait de la chandelle avec leur suif? Je demande encore quel est le plus grand crime, ou de faire cuire un Anglais pour son dîner, ou d'en faire des chandelles pour s'éclairer à souper? Le grand mal, ce me semble, est qu'on nous tue. Il importe peu qu'après notre mort nous servions de rôti ou de chandelle; un honnête homme même n'est pas fâché d'être utile après sa mort.

APIS. (*)

LE bœuf *Apis* était-il adoré à Memphis comme dieu, comme symbole ou comme bœuf? Il est à croire que les fanatiques voyaient en lui un dieu, les sages un simple symbole, & que le sot peuple adorait le bœuf. *Cambyse* fit-il bien quand il eut conquis l'Egypte, de

(*) Voyez *Bœuf*.

tuer ce bœuf de sa main ? pourquoi non ? il fesait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur Dieu à la broche, sans que la nature s'armât pour venger ce sacrilége. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guère de peuple plus miserable ; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère & dans leur gouvernement un vice radical qui en a toujours fait de vils esclaves. Je consens que dans les temps presque inconnus ils aient conquis la terre ; mais dans les temps de l'histoire ils ont été subjugués par tous ceux qui ont voulu s'en donner la peine, par les Assyriens, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelucs, par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croisés, attendu que ceux-ci étaient plus mal-avisés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelucs qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choses passables dans cette nation ; la première, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un singe à changer de religion ; la seconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides ; mais ce sont des monumens d'un peuple esclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, sans quoi on n'aurait pu venir à bout d'élever ces vilaines masses. A quoi servaient-elles ? à conserver dans une petite chambre la momie de quelque prince ou de quelque gouverneur, ou de quelque intendant que son ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer ? les Egyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle ?

APOCALYPSE.

SECTION PREMIERE.

JUSTIN le martyr, qui écrivait vers l'an 270 de notre ère, est le premier qui ait parlé de l'Apocalypse; il l'attribue à l'apôtre *Jean* l'évangéliste : dans son dialogue avec *Triphon*, ce juif lui demande s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour? *Justin* lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les chrétiens qui pensent juste. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain personnage nommé Jean, l'un des douze apôtres de* JESUS; *il a prédit que les fidelles passeront mille ans dans Jérusalem.*

Ce fut une opinion long-temps reçue parmi les chrétiens que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années; les ames du purgatoire, chez *Virgile*, étaient exercées pendant ce même espace de temps, *& mille per annos*. La nouvelle Jérusalem de mille années devait avoir douze portes, en mémoire des douze apôtres; sa forme devait être quarrée; sa longueur, sa largeur, & sa hauteur, devaient être de douze mille stades, c'est-à-dire cinq cents lieues, de façon que les maisons devaient avoir aussi cinq cents lieues de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage; mais enfin c'est ce que dit l'Apocalypse au chapitre 21.

Si *Justin* est le premier qui attribua l'Apocalypse à *St Jean;* quelques personnes ont récusé son témoignage,

attendu que dans ce même dialogue avec le juif *Triphon* il dit que, selon le récit des apôtres, JESUS-CHRIST, en descendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma, ce qui pourtant ne se trouve dans aucun écrit des apôtres.

Le même *St Justin* cite avec confiance les oracles des sibylles; de plus il prétend avoir vu les restes des petites maisons où furent enfermés les soixante & douze interprètes dans le phare d'Egypte du temps d'*Hérode*. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maisons, semble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

St Irénée qui vient après, & qui croyait aussi le règne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard que *St Jean* avait fait l'Apocalypse. Mais on a reproché à *St Irénée* d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre évangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde & quatre vents cardinaux, & qu'*Ezéchiel* n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raisonnement une démonstration. Il faut avouer que la manière dont *Irénée* démontre vaut bien celle dont *Justin* a vu.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ses *Electa* que d'une Apocalypse de *St Pierre* dont on fesait très-grand cas. *Tertullien*, l'un des grands partisans du règne de mille ans, non-seulement assure que *St Jean* a prédit cette résurrection & ce règne de mille ans dans la ville de Jérusalem, mais il prétend que cette Jérusalem commençait déjà à se former dans l'air, que tous les chrétiens de la Palestine, & même les païens, l'avaient vue pendant quarante jours de suite à la fin de la nuit; mais malheureusement la ville disparaissait dès qu'il était jour.

Origène, dans sa préface sur l'évangile de *St Jean*, & dans ses homélies, cite les oracles de l'Apocalypse, mais il cite également les oracles des sibylles. Cependant *St Denys* d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troisième siècle, dit dans un de ses fragmens, conservés par *Eusèbe*, que presque tous les docteurs rejetaient l'Apocalypse comme un livre destitué de raison; que ce livre n'a point été composé par *St Jean*, mais par un nommé *Cérinthe*, lequel s'était servi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ses rêveries.

Le concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypse parmi les livres canoniques. Il était bien singulier que Laodicée, qui était une Eglise à qui l'Apocalypse était adressée, rejetât un trésor destiné pour elle; & que l'évêque d'Ephèse, qui assistait au concile, rejetât aussi ce livre de *St Jean* enterré dans Ephèse.

Il était visible à tous les yeux que *St Jean* se remuait toujours dans sa fosse, & fesait continuellement hausser & baisser la terre. Cependant les mêmes personnages qui étaient surs que *St Jean* n'était pas bien mort, étaient surs aussi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypse. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille ans, furent inébranlables dans leur opinion. *Sulpice-Sévère*, dans son *Histoire sacrée*, liv. 9, traite d'insensés & d'impies ceux qui ne recevaient pas l'Apocalypse. Enfin, après bien des oppositions de concile à concile, l'opinion de *Sulpice-Sévère* a prévalu. La matière ayant été éclaircie, l'Eglise a décidé que l'Apocalypse est incontestablement de *St Jean;* ainsi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrétienne s'est attribué les prophéties contenues dans ce livre; les Anglais y ont

trouvé les révolutions de la Grande-Bretagne ; les luthériens, les troubles d'Allemagne ; les réformés de France, le règne de *Charles IX* & la régence de *Catherine de Médicis :* ils ont tous également raiſon. *Boſſuet* & *Newton* ont commenté tous deux l'Apocalypſe ; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les ſublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

SECTION II.

AINSI deux grands-hommes, mais d'une grandeur fort différente, ont commenté l'Apocalypſe dans le dix-ſeptième ſiècle : *Newton*, à qui une pareille étude ne convenait guère ; *Boſſuet*, à qui cette entrepriſe convenait davantage. L'un & l'autre donnèrent beaucoup de priſe à leurs ennemis par leurs commentaires ; &, comme on l'a déjà dit, le premier conſola la race humaine de la ſupériorité qu'il avait ſur elle, & l'autre réjouit ſes ennemis.

Les catholiques & les proteſtans ont tous expliqué l'Apocalypſe en leur faveur ; & chacun y a trouvé tout juſte ce qui convenait à ſes intérêts. Ils ont ſurtout fait de merveilleux commentaires ſur la grande bête à ſept têtes & à dix cornes, ayant le poil d'un léopard, les pieds d'un ours, la gueule du lion, la force du dragon ; & il fallait, pour vendre & acheter, avoir le caractère & le nombre de la bête ; & ce nombre était 666.

Boſſuet trouve que cette bête était évidemment l'empereur *Dioclétien*, en feſant un acroſtiche de ſon nom ; *Grotius* croyait que c'était *Trajan*. Un curé de

Saint-Sulpice, nommé *la Chétardie*, connu par d'étranges aventures, prouve que la bête était *Julien*. *Jurieu* prouve que la bête est le pape. Un prédicant a démontré que c'est *Louis XIV*. Un bon catholique a démontré que c'est le roi d'Angleterre *Guillaume*. Il n'est pas aisé de les accorder tous. (1)

Il y a eu de vives disputes concernant les étoiles qui tombèrent du ciel sur la terre, & touchant le soleil & la lune qui furent frappés à la fois de ténèbres dans leurs troisièmes parties.

Il y a eu plusieurs sentimens sur le livre que l'ange fit manger à l'auteur de l'Apocalypse, lequel livre fut doux à la bouche & amer dans le ventre. *Jurieu* prétendait que les livres de ses adversaires étaient désignés par-là; & on retorquait son argument contre lui.

On s'est querellé sur ce verset: *J'entendis une voix dans le ciel, comme la voix des grandes eaux, & comme la voix d'un grand tonnerre; & cette voix que j'entendis était comme des harpeurs harpans sur leurs harpes.* Il est clair qu'il valait mieux respecter l'Apocalypse que la commenter.

Le Camus évêque du Belley fit imprimer au siècle précédent un gros livre contre les moines, qu'un moine défroqué abrégea; il fut intitulé *Apocalypse*, parce qu'il y révélait les défauts & les dangers de la

(1) Un savant moderne a prétendu prouver que cette bête de l'Apocalypse n'est autre chose que l'empereur *Caligula*. Le nombre 666 est la valeur numérale des lettres de son nom. Ce livre est, selon l'auteur, une prédiction des désordres du règne de *Caligula* faite après coup, & à laquelle on ajouta des prédictions équivoques de la ruine de l'empire romain. Voilà par quelle raison les protestans qui ont voulu trouver dans l'Apocalypse la puissance papale & sa destruction, ont rencontré quelques explications très-frappantes.

vie monacale ; *Apocalypse de Méliton*, parce que *Méliton* évêque de Sardes au second siècle avait passé pour prophète. L'ouvrage de cet évêque n'a rien des obscurités de l'Apocalypse de *St Jean ;* jamais on ne parla plus clairement. L'évêque ressemble à ce magistrat qui disait à un procureur : *Vous êtes un fauſſaire, un fripon. Je ne ſais ſi je m'explique.*

L'évêque du Belley suppute dans son apocalypse ou révélation, qu'il y avait de son temps quatre-vingt-dix-huit ordres de moines rentés ou mendians, qui vivaient aux dépens des peuples sans rendre le moindre service, sans s'occuper du plus léger travail. Il comptait six cents mille moines dans l'Europe. Le calcul est un peu enflé : mais il est certain que le nombre des moines était un peu trop grand.

Il assure que les moines sont les ennemis des évêques, des curés, & des magistrats.

Que parmi les priviléges accordés aux cordeliers, le sixième privilége est la sureté d'être sauvé, quelque crime horrible qu'on ait commis, (*a*) pourvu qu'on aime l'ordre de St François.

Que les moines ressemblent aux singes : (*b*) plus ils montent haut, plus on voit leur cul.

(*c*) Que le nom de *moine* est devenu si infame & si exécrable, qu'il est regardé par les moines même comme une sale injure & comme le plus violent outrage qu'on leur puisse faire.

Mon cher lecteur, qui que vous soyez, ou ministre ou magistrat, considérez avec attention ce petit morceau du livre de notre évêque.

(*a*) Page 89. (*b*) Page 105. (*c*) Page 101.

(*d*) „ Repréſentez-vous le couvent de l'Eſcurial, „ ou du mont Caſſin, où les cénobites ont toutes „ ſortes de commodités néceſſaires, utiles, délectables, „ ſuperflues, ſurabondantes, puiſqu'ils ont les cent „ cinquante mille, les quatre cents mille, les cinq „ cents mille écus de rente; & jugez ſi monſieur l'abbé „ a de quoi laiſſer dormir la méridienne à ceux qui „ voudront.

„ D'un autre côté repréſentez-vous un artiſan, un „ laboureur, qui n'a pour tout vaillant que ſes bras, „ chargé d'une groſſe famille, travaillant tous les jours „ en toute ſaiſon comme un eſclave pour la nourrir „ du pain de douleur & de l'eau des larmes; & puis, „ faites comparaiſon de la prééminence de l'une ou de „ l'autre condition en fait de pauvreté. „

Voilà un paſſage de l'*Apocalypſe épiſcopal*, qui n'a pas beſoin de commentaires : il n'y manque qu'un ange qui vienne remplir ſa coupe du vin des moines pour déſaltérer les agriculteurs qui labourent, ſément, & recueillent pour les monaſtères.

Mais ce prélat ne fit qu'une ſatire au lieu de faire un livre utile. Sa dignité lui ordonnait de dire le bien comme le mal. Il fallait avouer que les bénédictins ont donné beaucoup de bons ouvrages, que les jéſuites ont rendu de grands ſervices aux belles-lettres. Il fallait bénir les frères de la charité, & ceux de la rédemption des captifs. Le premier devoir eſt d'être juſte. *Le Camus* ſe livrait trop à ſon imagination. *St François de Sales* lui conſeilla de faire des romans de morale; mais il abuſa de ce conſeil.

(*d*) Pages 160 & 161.

APOCRYPHES.

Du mot grec qui signifie caché.

ON remarque très-bien, dans le Dictionnaire encyclopédique, que les divines écritures pouvaient être à la fois sacrées & apocryphes; sacrées, parce qu'elles sont indubitablement dictées par DIEU même; apocryphes, parce qu'elles étaient cachées aux nations, & même au peuple juif.

Qu'elles fussent cachées aux nations avant la traduction grecque faite dans Alexandrie sous les *Ptolomées*, c'est une vérité reconnue. *Josephe* l'avoue (*a*) dans la réponse qu'il fit à *Appion*, après la mort d'*Appion*; & son aveu n'en a pas moins de poids, quoiqu'il prétende le fortifier par une fable. Il dit dans son histoire, (*b*) que les livres juifs étant tous divins, nul historien, nul poëte étranger n'en avait jamais osé parler. Et immédiatement après avoir assuré que jamais personne n'osa s'exprimer sur les lois juives, il ajoute que l'historien *Théopompe* ayant eu seulement le dessein d'en inférer quelque chose dans son histoire, DIEU le rendit fou pendant trente jours; qu'ensuite ayant été averti dans un songe qu'il n'était fou que pour avoir voulu connaître les choses divines, & les faire connaître aux profanes, il en demanda pardon à DIEU, qui le remit dans son bon sens.

Josephe, au même endroit, rapporte encore qu'un poëte nommé *Théodecte* ayant dit un mot des Juifs, dans ses tragédies, devint aveugle, & que DIEU ne lui rendit la vue qu'après qu'il eut fait pénitence.

(*a*) Liv. I, chap. IV. (*b*) Liv. XII, chap. II.

Quant au peuple juif, il eſt certain qu'il y eut des temps où il ne put lire les divines écritures, puiſqu'il eſt dit dans le quatrième livre des rois, (*c*) & dans le deuxième des Paralipomènes, (*d*) que ſous le roi *Joſias* on ne les connaiſſait pas, & qu'on en trouva par haſard un ſeul exemplaire dans un coffre chez le grand-prêtre *Helcias* ou *Helkia*.

Les dix tribus qui furent diſperſées par *Salmanazar*, n'ont jamais reparu; & leurs livres, ſi elles en avaient, ont été perdus avec elles. Les deux tribus qui furent eſclaves à Babylone, & qui revinrent au bout de ſoixante & dix ans, n'avaient plus leurs livres; ou du moins ils étaient très-rares & très-défectueux, puiſque *Eſdras* fut obligé de les rétablir. Mais quoique ces livres fuſſent apocryphes pendant la captivité de Babylone, c'eſt-à-dire cachés, inconnus au peuple, ils étaient toujours ſacrés; ils portaient le ſceau de la divinité, ils étaient, comme tout le monde en convient, le ſeul monument de vérité qui fût ſur la terre.

Nous appelons aujourd'hui *apocryphes* les livres qui ne méritent aucune créance, tant les langues ſont ſujettes au changement. Les catholiques & les proteſtans s'accordent à traiter d'apocryphes en ce ſens, & à rejeter,

La prière de Manaſſé roi de Juda, qui ſe trouve dans le quatrième livre des rois;

Le troiſième & le quatrième livre des Machabées;

Le quatrième livre d'Eſdras; quoiqu'ils ſoient inconteſtablement écrits par des Juifs; mais on nie que les auteurs aient été inſpirés de DIEU, ainſi que les autres Juifs.

(*c*) Chap. XXII, v. 8. Chap. XXXIV, v. 14.

Les autres livres juifs, rejetés par les seuls protestans, & regardés par conséquent comme non inspirés par DIEU même, sont :

La Sagesse, quoiqu'elle soit écrite du même style que les Proverbes.

L'Ecclésiastique, quoique ce soit encore le même style.

Les deux premiers livres des Machabées, quoiqu'ils soient écrits par un juif; mais ils ne croient pas que ce juif ait été inspiré de DIEU.

Tobie, quoique le fond en soit édifiant. Le judicieux & profond *Calmet* affirme qu'une partie de ce livre fut écrite par *Tobie* père, & l'autre par *Tobie* fils, & qu'un troisième auteur ajouta la conclusion du dernier chapitre, laquelle dit que le jeune *Tobie* mourut à l'âge de 99 ans, & que ses enfans l'*enterrèrent gaiment*.

Le même *Calmet*, à la fin de sa préface, s'exprime ainsi : (*e*) » Ni cette histoire en elle-même, ni la » manière dont elle est racontée, ne portent en aucune » manière le caractère de fable ou de fiction. S'il fallait » rejeter toutes les histoires de l'Ecriture où il paraît » du merveilleux & de l'extraordinaire, (*f*) où serait » le livre sacré que l'on pourrait conserver ? »...

Judith, quoique *Luther* lui-même déclare que » ce livre est beau, bon, saint, utile, & que c'est le » discours d'un saint poëte & d'un prophète animé » du Saint-Esprit qui nous instruit &c. »

Il est difficile à la vérité de savoir en quel temps se passa l'aventure de *Judith*, & où était située la ville de Béthulie. On a disputé aussi beaucoup sur le degré

(*e*) Préface de *Tobie*.

(*f*) *Luther* dans la préface allemande du livre de *Judith*.

de sainteté de l'action de *Judith;* mais le livre ayant été déclaré canonique au concile de Trente, il n'y a plus à disputer.

Baruch, quoiqu'il soit écrit du style de tous les autres prophètes.

Esther. Les protestans n'en rejettent que quelques additions après le chapitre dix; mais ils admettent tout le reste du livre, encore que l'on ne sache pas qui était le roi *Assuérus*, personnage principal de cette histoire.

Daniel. Les protestans en retranchent l'aventure de *Suzanne* & des petits enfans dans la fournaise; mais ils conservent le songe de *Nabuchodonosor* & son habitation avec les bêtes.

De la vie de Moïse, livre apocryphe de la plus haute antiquité.

L'ANCIEN livre qui contient la vie & la mort de *Moïse*, paraît écrit du temps de la captivité de Babylone. Ce fut alors que les Juifs commencèrent à connaître les noms que les Chaldéens & les Perses donnaient aux anges. (*)

C'est là qu'on voit les noms de *Zinguiel*, *Samaël*, *Tsakon*, *Lakah*, & beaucoup d'autres dont les Juifs n'avaient fait aucune mention.

Le livre de la mort de *Moïse* paraît postérieur. Il est reconnu que les Juifs avaient plusieurs vies de *Moïse* très-anciennes, & d'autres livres indépendamment du Pentateuque. Il y était appelé *Moni*, & non pas *Moïse;* & on prétend que *mo* signifiait de l'*eau*, & *ni*

(*) Voyez *Ange*.

la particule *de*. On le nomma auſſi du nom général *Melk*; on lui donna ceux de *Joakim*, *Adamoſi*, *Thetmoſi*, & ſurtout on a cru que c'était le même perſonnage que *Manethon* appelle *Ozarziph*.

Quelques-uns de ces vieux manuſcrits hébraïques furent tirés de la pouſſière des cabinets des Juifs vers l'an 1517. Le ſavant *Gilbert Gaumin*, qui poſſédait leur langue parfaitement, les traduiſit en latin vers l'an 1535. Ils furent imprimés enſuite & dédiés au cardinal de *Bérule*. Les exemplaires ſont devenus d'une rareté extrême.

Jamais le rabbiniſme, le goût du merveilleux, l'imagination orientale, ne ſe déployèrent avec plus d'excès.

Fragment de la vie de Moïſe.

CENT trente ans après l'établiſſement des Juifs en Egypte, & ſoixante ans après la mort du patriarche *Joſeph*, le pharaon eut un ſonge en dormant. Un vieillard tenait une balance; dans l'un des baſſins étaient tous les habitans de l'Egypte, dans l'autre était un petit enfant, & cet enfant peſait plus que tous les Egyptiens enſemble. Le pharaon appelle auſſitôt ſes shotim, ſes ſages. L'un des ſages lui dit: *O roi! cet enfant eſt un juif qui fera un jour bien du mal à votre royaume. Faites tuer tous les enfans des Juifs, vous ſauverez par-là votre empire, ſi pourtant on peut s'oppoſer aux ordres du deſtin.*

Ce conſeil plut à *Pharaon*, il fit venir les ſages-femmes, & leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives accoucheraient.... Il y avait en Egypte un homme nommé *Abraham* fils de *Keath*, mari de

Jocabed sœur de son frère. Cette *Jocabed* lui donna une fille nommée *Marie*, qui signifie *persécutée*, parce que les Egyptiens descendans de *Cham* persécutaient les Israélites descendans évidemment de *Sem*. *Jocabed* accoucha ensuite d'*Aaron*, qui signifie *condamné à mort*, parce que le pharaon avait condamné à mort tous les enfans juifs. *Aaron* & *Marie* furent préservés par les anges du Seigneur, qui les nourrirent aux champs, & qui les rendirent à leurs parens quands ils furent dans l'adolescence.

Enfin *Jocabed* eut un troisième enfant : ce fut *Moïse*, qui par conséquent avait quinze ans de moins que son frère. Il fut exposé sur le Nil. La fille du pharaon le rencontra en se baignant, le fit nourrir, & l'adopta pour son fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, son père le pharaon prit une nouvelle femme ; il fit un grand festin, sa femme était à sa droite, sa fille était à sa gauche avec le petit *Moïse*. L'enfant en se jouant lui prit sa couronne & la mit sur sa tête. *Balaam* le magicien, eunuque du roi, se ressouvint alors du songe de sa majesté. Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal ; l'esprit de DIEU est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déjà un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr sur le champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit *Moïse* lorsque DIEU envoya sur le champ son ange *Gabriel* déguisé en officier du pharaon, & qui lui dit : Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encore l'âge de discrétion ; il n'a mis votre couronne sur sa tête

que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui préſenter un rubis & un charbon ardent; s'il choiſit le charbon, il eſt clair que c'eſt un imbécille qui ne ſera pas dangereux; mais s'il prend le rubis, c'eſt ſigne qu'il y entend fineſſe, & alors il faut le tuer.

Auſſitôt on apporte un rubis & un charbon; *Moïſe* ne manque pas de prendre le rubis; mais l'ange *Gabriel*, par un *léger de main*, gliſſe le charbon à la place de la pierre précieuſe. *Moïſe* mit le charbon dans ſa bouche, & ſe brûla la langue ſi horriblement qu'il en reſta bègue toute ſa vie; & c'eſt la raiſon pour laquelle le légiſlateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïſe avait quinze ans & était favori du pharaon. Un hébreu vint ſe plaindre à lui de ce qu'un égyptien l'avait battu après avoir couché avec ſa femme. *Moïſe* tua l'égyptien. Le pharaon ordonna qu'on coupât la tête à *Moïſe*. Le bourreau le frappa; mais DIEU changea ſur le champ le cou de *Moïſe* en colonne de marbre; & envoya l'ange *Michel* qui en trois jours de temps conduiſit *Moïſe* hors des frontières.

Le jeune hébreu ſe réfugia auprès de *Mécano* roi d'Ethiopie, qui était en guerre avec les Arabes. *Mécano* le fit ſon général d'armée, & après la mort de *Mécano*, *Moïſe* fut élu roi & épouſa la veuve. Mais *Moïſe* honteux d'épouſer la femme de ſon ſeigneur, n'oſa jouir d'elle, & mit une épée dans le lit entre lui & la reine. Il demeura quarante ans avec elle ſans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Ethiopie, ſe plaignit de ce que *Moïſe* ne lui feſait rien, & conclut à le chaſſer, & à mettre ſur le trône le fils du feu roi.

Moïſe s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre *Jéthro*.

Jéthro. Ce prêtre crut que sa fortune était faite s'il remettait *Moïse* entre les mains du pharaon d'Egypte, & il commença par le faire mettre dans un cul de basse-fosse, où il fut réduit au pain & à l'eau. *Moïse* engraissa à vue d'œil dans son cachot. *Jéthro* en fut tout étonné. Il ne savait pas que sa fille *Séphora* était devenue amoureuse du prisonnier, & lui portait elle-même des perdrix & des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que DIEU protégeait *Moïse*, & ne le livra point au pharaon.

Cependant le prêtre *Jéthro* voulut marier sa fille; il avait dans son jardin un arbre de saphir sur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jéhova*. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait sa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de saphir. Les amans de *Séphora* se présentèrent, aucun d'eux ne put seulement faire pencher l'arbre. *Moïse*, qui n'avait que soixante & dix-sept ans, l'arracha tout d'un coup sans effort. Il épousa *Séphora* dont il eut bientôt un beau garçon nommé *Gerson*.

Un jour en se promenant il rencontra DIEU (qui se nommait auparavant *Sadaï*, & qui alors s'appelait *Jéhova*) dans un buisson, & DIEU lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon: il partit avec sa femme & son fils. Ils rencontrèrent chemin fesant un ange qu'on ne nomme pas, qui ordonna à *Séphora* de circoncire le petit *Gerson* avec un couteau de pierre. DIEU envoya *Aaron* sur la route; mais *Aaron* trouva fort mauvais que son frère eût épousé une madianite, il la traita de p.... & le petit *Gerson* de bâtard; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron & *Moïse* s'en allèrent donc tout seuls dans le palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. *Balaam* l'un des magiciens du roi, voyant venir les deux frères, lâcha sur eux les deux lions; mais *Moïse* les toucha de sa verge, & les deux lions humblement prosternés léchèrent les pieds d'*Aaron* & de *Moïse*. Le roi tout étonné fit venir les deux pélerins devant tous ses magiciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Egypte à-peu-près comme elles sont rapportées dans l'Exode. Il ajoute seulement que *Moïse* couvrit toute l'Egypte de poux jusqu'à la hauteur d'une coudée, & qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions, des loups, des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maisons, quoique les portes fussent fermées aux verroux, & qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point, selon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la mer Rouge, ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec son armée; les Juifs coururent après lui, les eaux se séparèrent à droite & à gauche pour les voir combattre; tous les Egyptiens, excepté le roi, furent tués sur le sable. Alors ce roi voyant bien qu'il avait à faire à forte partie, demanda pardon à DIEU. *Michaël* & *Gabriel* furent envoyés vers lui; ils le transportèrent dans la ville de Ninive où il régna quatre cents ans.

De la mort de Moïse.

DIEU avait déclaré au peuple d'Israël, qu'il ne sortirait point de l'Egypte à moins qu'il n'eût retrouvé le tombeau de *Joseph*. *Moïse* le retrouva, & le porta

sur ses épaules en traversant la mer Rouge. DIEU lui dit qu'il se souviendrait de cette bonne action, & qu'il l'assisterait à la mort.

Quand *Moïse* eut passé six vingts ans, DIEU vint lui annoncer qu'il fallait mourir, & qu'il n'avait plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange *Samaël* assistait à la conversation. Dès que la première heure fut passée, il se mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de *Moïse*, & *Michaël* se mit à pleurer. Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais; *Moïse* va mourir, mais nous avons *Josué* à sa place.

Quand les trois heures furent passées, DIEU commanda à *Gabriel* de prendre l'ame du mourant. *Gabriel* s'en excusa, *Michaël* aussi. DIEU refusé par ces deux anges s'adresse à *Zinguiel*. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres; c'est moi, dit-il, qui ai été autrefois son précepteur, je ne tuerai pas mon disciple. Alors DIEU se fâchant dit au mauvais ange *Samaël*: Hé bien, méchant, prends donc son ame. *Samaël* plein de joie tire son épée & court sur *Moïse*. Le mourant se lève en colère, les yeux étincelans: Comment, coquin, lui dit *Moïse*, oserais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un pharaon sur ma tête; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans; qui ai conduit hors d'Egypte soixante millions d'hommes; qui ai coupé la mer Rouge en deux, qui ai vaincu deux rois si grands que du temps du déluge l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe: va-t-en, maraud, sors de devant moi tout-à-l'heure.

Cette altercation dura encore quelques momens. *Gabriel* pendant ce temps-là prépara un brancard pour

transporter l'ame de *Moïse*; *Michaël* un manteau de pourpre; *Zinguiel* une soutane. DIEU lui mit les deux mains sur la poitrine & emporta son ame.

C'est à cette histoire que l'apôtre *St Jude* fait allusion dans son épître, lorsqu'il dit que l'archange *Michaël* disputa le corps de *Moïse* au diable. Comme ce fait ne se trouve que dans le livre que je viens de citer, il est évident que *St Jude* l'avait lu, & qu'il le regardait comme un livre canonique.

La seconde histoire de la mort de *Moïse* est encore une conversation avec DIEU. Elle n'est pas moins plaisante & moins curieuse que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïse. Je vous prie, Seigneur, de me laisser entrer dans la terre promise, au moins pour deux ou trois ans.

DIEU. Non, mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïse. Que du moins on m'y porte après ma mort.

DIEU. Non, ni mort ni vif.

Moïse. Hélas! bon DIEU, vous êtes si clément envers vos créatures, vous leur pardonnez deux ou trois fois, je n'ai fait qu'un péché, & vous ne me pardonnez pas!

DIEU. Tu ne sais ce que tu dis, tu as commis six péchés... Je me souviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Israël; il faut qu'un de ces deux sermens s'accomplisse. Si tu veux vivre, Israël périra.

Moïse. Seigneur, il y a là trop d'adresse, vous tenez la corde par les deux bouts. Que *Moïse* périsse plutôt qu'une seule ame d'Israël.

Après plusieurs discours de la sorte, l'écho de la montagne dit à *Moïse*: Tu n'as plus que cinq heures

à vivre. Au bout des cinq heures DIEU envoya chercher *Gabriel*, *Zinguiel*, & *Samaël*. DIEU promit à *Moïse* de l'enterrer, & emporta son ame.

Quand on fait réflexion que presque toute la terre a été infatuée de pareils contes, & qu'ils ont fait l'éducation du genre-humain, on trouve les fables de *Pilpay*, de *Lokman*, d'*Esope*, bien raisonnables.

Livres apocryphes de la nouvelle loi.

CINQUANTE Evangiles, tous assez différens les uns des autres, dont il ne nous reste que quatre entiers, celui de *Jacques*, celui de *Nicodème*, celui de l'enfance de JESUS, & celui de la naissance de *Marie*. Nous n'avons des autres que des fragmens & de légères notices. (*)

Le voyageur *Tournefort*, envoyé par *Louis XIV* en Asie, nous apprend que les Géorgiens ont conservé l'*Evangile de l'enfance*, qui leur a été probablement communiqué par les Arméniens. (*Tournefort*, lettre XIX.)

Dans les commencemens plusieurs de ces Evangiles, aujourd'hui reconnus comme apocryphes, furent cités comme authentiques, & furent même les seuls cités. On trouve dans les Actes des apôtres ces mots que prononce *St Paul* : (*h*) *Il faut se souvenir des paroles du Seigneur* JESUS : *car lui-même a dit : il vaut mieux donner que recevoir.*

St Barnabé, ou plutôt *St Barnabas*, fait parler ainsi JESUS-CHRIST dans son epître catholique : (*i*)

(*) Voyez la *collection d'anciens évangiles*, volume II de *Philosophie*.

(*h*) Chap. XX, v. 25. (*i*) N° 4 & 7.

Réſiſtons à toute iniquité, & ayons-la en haine.... Ceux qui veulent me voir & parvenir à mon royaume, doivent me ſuivre par les afflictions & par les peines.

St Clément, dans ſa ſeconde épître aux Corinthiens, met dans la bouche de JESUS-CHRIST ces paroles : *Si vous êtes aſſemblés dans mon ſein, & que vous ne ſuiviez pas mes commandemens, (k) je vous rejetterai, & je vous dirai : Retirez-vous de moi, je ne vous connais pas; retirez-vous de moi, artiſans d'iniquité.*

Il attribue enſuite ces paroles à JESUS-CHRIST : *Gardez votre chair chaſte & le cachet immaculé, afin que vous receviez la vie éternelle.* (l)

Dans les *Conſtitutions apoſtoliques*, qui ſont du ſecond ſiècle, on trouve ces mots : JESUS-CHRIST *a dit : Soyez des agens de change honnêtes.*

Il y a beaucoup de citations pareilles, dont aucune n'eſt tirée des quatre Evangiles reconnus dans l'Egliſe pour les ſeuls canoniques. Elles ſont pour la plupart tirées de l'évangile ſelon les Hébreux, évangile traduit par *St Jérôme*, & qui eſt aujourd'hui regardé comme apocryphe.

St Clément le romain dit, dans ſa ſeconde épître : *Le Seigneur étant interrogé quand viendrait ſon règne, répondit : Quand deux feront un, quand ce qui eſt dehors ſera dedans, quand le mâle ſera femelle, & quand il n'y aura ni femelle ni mâle.*

Ces paroles ſont tirées de l'évangile ſelon les Egyptiens, & le texte eſt rapporté tout entier par *St Clément* d'Alexandrie. Mais à quoi penſait l'auteur de l'évangile égyptien, & *St Clément* lui-même? les paroles qu'il cite ſont injurieuſes à JESUS-CHRIST; elles ſont

(k) N° 4. (l) N° 8.

entendre qu'il ne croyait pas que son règne advînt. Dire qu'une chose arrivera *quand deux feront un, quand le mâle sera femelle*, c'est dire qu'elle n'arrivera jamais. C'est comme nous disons, *la semaine des trois jeudis*, *les calendes grecques :* un tel passage est bien plus rabbinique qu'évangélique.

Il y eut aussi des *Actes des apôtres* apocryphes ; *St Epiphane* les cite. (*m*) C'est dans ces actes qu'il est rapporté que *St Paul* était fils d'un père & d'une mère idolâtres, & qu'il se fit juif pour épouser la fille de *Gamaliel;* & qu'ayant été refusé, ou ne l'ayant pas trouvée vierge, il prit le parti des disciples de JESUS. C'est un blasphème contre *St Paul.*

Des autres livres apocryphes du premier & du second siècle.

I.

Livre d'Enoch, septième homme après Adam, lequel fait mention de la guerre des anges rebelles sous leur capitaine *Semexia* contre les anges fidelles conduits par *Michaël.* L'objet de la guerre était de jouir des filles des hommes, comme il est dit à l'article *Ange.* (*n*)

II.

Les Actes de Ste Thècle & de St Paul, écrits par un disciple nommé *Jean*, attaché à *St Paul.* C'est dans cette histoire que *Thècle* s'échappe des mains de ses persécuteurs pour aller trouver *St Paul*, déguisée en homme. C'est là qu'elle baptise un lion ; mais cette

(*m*) Chap. XXX, paragraphe 16.

(*n*) Il y a encore un autre livre d'*Enoch* chez les chrétiens d'Ethiopie, que *Peiresc*, conseiller au parlement de Provence, fit venir à très-grands frais ; il est d'un autre imposteur. Faut-il qu'il y en ait aussi en Ethiopie !

aventure fut retranchée depuis. C'eſt là qu'on trouve le portrait de *Paul*, *ſtaturâ brevi*, *calvaſtrum*, *cruribus curvis*, *furoſum*, *ſuperciliis junctis*, *naſo aquilino*, *plenum gratiâ* DEI.

Quoique cette hiſtoire ait été recommandée par *St Grégoire* de Nazianze, par *St Ambroiſe*, par *St Jean Chryſoſtome* &c., elle n'a eu aucune conſidération chez les autres docteurs de l'Egliſe.

III.

La Prédication de Pierre. Cet écrit eſt auſſi appelé *l'Evangile*, *la révélation de Pierre*. *St Clément* d'Alexandrie en parle avec beaucoup d'éloge; mais on s'aperçut bientôt qu'il était d'un fauſſaire qui avait pris le nom de cet apôtre.

IV.

Les Actes de Pierre, ouvrage non moins ſuppoſé.

V.

Le Teſtament des douze patriarches. On doute ſi ce livre eſt d'un juif ou d'un chrétien. Il eſt très-vraiſemblable pourtant qu'il eſt d'un chrétien des premiers temps; car il eſt dit, dans le *Teſtament de Lévi*, qu'à la fin de la ſeptième ſemaine il viendra des prêtres adonnés à l'idolatrie, *bellatores*, *avari*, *ſcribæ iniqui*, *impudici*, *puerorum corruptores & pecorum*; qu'alors il y aura un nouveau ſacerdoce; que les cieux s'ouvriront; que la gloire du Très-haut, & l'eſprit d'intelligence & de ſanctification s'élevera ſur ce nouveau prêtre. Ce qui ſemble prophétiſer JESUS-CHRIST.

VI.

La lettre d'Abgare, prétendu roi d'Edeſſe, *à* JESUS-CHRIST, *& la réponſe de* JESUS-CHRIST *au roi Abgare.*

On croit qu'en effet il y avait du temps de *Tibère* un Toparque d'Edeſſe, qui avait paſſé du ſervice des Perſes à celui des Romains : mais ſon commerce épiſtolaire a été regardé par tous les bons critiques comme une chimère.

VII.

Les actes de Pilate, les lettres de Pilate à Tibère ſur la mort de JESUS-CHRIST. *La vie de Procula femme de Pilate.*

VIII.

Les Actes de Pierre & de Paul, où l'on voit l'hiſtoire de la querelle de *St Pierre* avec *Simon* le magicien : *Abdias*, *Marcel*, & *Egéſippe*, ont tous trois écrit cette hiſtoire. *St Pierre* diſpute d'abord avec *Simon* à qui reſſuſcitera un parent de l'empereur *Néron*, qui venait de mourir; *Simon* le reſſuſcite à moitié, & *St Pierre* achève la réſurrection. *Simon* vole enſuite dans l'air, *St Pierre* le fait tomber; & le magicien ſe caſſe les jambes. L'empereur *Néron*, irrité de la mort de ſon magicien, fait crucifier *St Pierre* la tête en bas, & fait couper la tête à *St Paul* qui était du parti de *St Pierre*.

IX.

Les Geſtes du bienheureux Paul apôtre & docteur des nations. Dans ce livre, on fait demeurer *St Paul* à Rome deux ans après la mort de *St Pierre*. L'auteur dit que quand on eut coupé la tête à *Paul*, il en ſortit du lait au lieu de ſang, & que *Lucina*, femme dévote, le fit enterrer à vingt milles de Rome, ſur le chemin d'Oſtie, dans ſa maiſon de campagne.

X.

Les Geſtes du bienheureux apôtre André. L'auteur raconte que *St André* alla prêcher dans la ville des

Mirmidons, & qu'il y baptisa tous les citoyens. Un jeune homme, nommé *Sostrate*, de la ville d'Amazée, qui est du moins plus connue que celle des Mirmidons, vint dire au bienheureux *André* : „ Je suis si „ beau que ma mère a conçu pour moi de la passion ; „ j'ai eu horreur pour ce crime exécrable, & j'ai pris „ la fuite ; ma mère en fureur m'accuse auprès du „ proconsul de la province de l'avoir voulu violer. „ Je ne puis rien répondre ; car j'aimerais mieux „ mourir que d'accuser ma mère. „ Comme il parlait ainsi, les gardes du proconsul vinrent se saisir de lui. *St André* accompagna l'enfant devant le juge, & plaida sa cause; la mère ne se déconcerta point; elle accusa *St André* lui-même d'avoir engagé l'enfant à ce crime. Le proconsul aussitôt ordonne qu'on jette *St André* dans la rivière : mais l'apôtre ayant prié DIEU, il se fit un grand tremblement de terre, & la mère mourut d'un coup de tonnerre.

Après plusieurs aventures de ce genre, l'auteur fait crucifier *St André* à Patras.

XI.

Les Gestes de St Jacques le majeur. L'auteur le fait condamner à la mort par le pontife *Abiathar* à Jérusalem, & il baptise le greffier avant d'être crucifié.

XII.

Des Gestes de St Jean l'évangéliste. L'auteur raconte qu'à Ephèse, dont *St Jean* était évêque, *Drusilla* convertie par lui ne voulut plus de la compagnie de son mari *Andronic*, & se retira dans un tombeau. Un jeune homme nommé *Callimaque*, amoureux d'elle, la pressa quelquefois dans ce tombeau même de condescendre

à sa passion. *Drusilla*, pressée par son mari & par son amant, souhaita la mort, & l'obtint. *Callimaque*, informé de sa perte, fut encore plus furieux d'amour; il gagna par argent un domestique d'*Andronic*, qui avait les clefs du tombeau; il y court; il dépouille sa maîtresse de son linceuil, il s'écrie : ,, Ce que tu n'as pas voulu ,, m'accorder vivante, tu me l'accorderas morte. ,, Et dans l'excès horrible de sa démence, il assouvit ses désirs sur ce corps inanimé. Un serpent sort à l'instant du tombeau; le jeune homme tombe évanoui, le serpent le tue; il en fait autant du domestique complice, & se roule sur son corps. *St Jean* arrive avec le mari; ils sont étonnés de trouver *Callimaque* en vie. *St Jean* ordonne au serpent de s'en aller, le serpent obéit. Il demande au jeune homme comment il est ressuscité? *Callimaque* répond qu'un ange lui était apparu & lui avait dit : ,, Il fallait que tu mourusses ,, pour revivre chrétien. ,, Il demanda aussitôt le baptême, & pria *St Jean* de ressusciter *Drusilla*. L'apôtre ayant sur le champ opéré ce miracle, *Callimaque* & *Drusilla* le supplièrent de vouloir bien aussi ressusciter le domestique. Celui-ci, qui était un païen obstiné, ayant été rendu à la vie, déclara qu'il aimait mieux remourir que d'être chrétien; & en effet il remourut incontinent. Sur quoi *St Jean* dit qu'un mauvais arbre porte toujours de mauvais fruits.

Aristodème grand-prêtre d'Ephèse, quoique frappé d'un tel prodige, ne voulut pas se convertir : il dit à *St Jean* : ,, Permettez que je vous empoisonne, & si ,, vous n'en mourez pas, je me convertirai. ,, L'apôtre accepte la proposition : mais il voulut qu'auparavant *Aristodème* empoisonnât deux éphésiens condamnés à

mort. *Aristodème* aussitôt leur présenta le poison; ils expirèrent sur le champ. *St Jean* prit le même poison, qui ne lui fit aucun mal. Il ressuscita les deux morts; & le grand-prêtre se convertit.

St Jean ayant atteint l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, JESUS-CHRIST lui apparut, & lui dit : „ Il est „ temps que tu viennes à mon festin avec tes frères. „ Et bientôt après l'apôtre s'endormit en paix.

XIII.

L'Histoire des bienheureux Jacques le mineur, Simon & Jude frères. Ces apôtres vont en Perse, y exécutent des choses aussi incroyables que celles que l'auteur rapporte de *St André.*

XIV.

Les Gestes de St Matthieu apôtre & évangéliste. St Matthieu va en Ethiopie dans la grande ville de Nadaver : il y ressuscite le fils de la reine *Candace*, & il y fonde des églises chrétiennes.

XV.

Les Gestes du bienheureux Barthelemi dans l'Inde. Barthelemi va d'abord dans le temple d'*Astarot.* Cette déesse rendait des oracles, & guérissait toutes les maladies ; *Barthelemi* la fait taire, & rend malades tous ceux qu'elle avait guéris. Le roi *Polimius* dispute avec lui; le démon déclare devant le roi qu'il est vaincu. *St Barthelemi* sacre le roi *Polimius* évêque des Indes.

XVI.

Les Gestes du bienheureux Thomas apôtre de l'Inde. St Thomas entre dans l'Inde par un autre chemin, & y fait beaucoup plus de miracles que *St Barthelemi ;* il est enfin martyrisé, & apparaît à *Xiphoro* & à *Susani.*

XVII.

Les Geſtes du bienheureux Philippe. Il alla prêcher en Scythie. On voulut lui faire ſacrifier à *Mars;* mais il fit ſortir un dragon de l'autel qui dévora les enfans des prêtres; il mourut à Hiérapolis à l'âge de quatre-vingt-ſept ans. On ne ſait quelle eſt cette ville; il y en avait pluſieurs de ce nom. Toutes ces hiſtoires paſſent pour être écrites par *Abdias*, évêque de Babylone, & ſont traduites par *Jules* africain.

XVIII.

A cet abus des ſaintes écritures on en a joint un moins révoltant, & qui ne manque point de reſpect au chriſtianiſme comme ceux qu'on vient de mettre ſous les yeux du lecteur. Ce ſont les liturgies attribuées à *St Jacques*, à *St Pierre*, à *St Marc*, dont le ſavant *Tillemont* a fait voir la fauſſeté.

XIX.

Fabricius met parmi les écrits apocryphes l'*Homélie* attribuée à *St Auguſtin*, *ſur la manière dont ſe forma le Symbole:* mais il ne prétend pas ſans doute que le *Symbole*, que nous appelons *des apôtres*, en ſoit moins ſacré & moins véritable. Il eſt dit dans cette homélie, dans *Ruſin*, & enſuite dans *Iſidore*, que dix jours après l'aſcenſion les apôtres étant renfermés enſemble de peur des Juifs, *Pierre* dit: *Je crois en* DIEU *le père tout-puiſſant.* André, *Et en* JESUS-CHRIST *ſon fils.* Jacques, *Qui a été conçu du* SAINT-ESPRIT. Et qu'ainſi chaque apôtre ayant prononcé un article, le ſymbole fut entièrement achevé.

Cette hiſtoire n'étant point dans les *Actes des apôtres*, on eſt diſpenſé de la croire; mais on n'eſt pas diſpenſé de croire au Symbole dont les apôtres ont enſeigné

la substance. La vérité ne doit point souffrir des faux ornemens qu'on a voulu lui donner.

XX.

Les Constitutions apostoliques. On met aujourd'hui dans le rang des apocryphes les *Constitutions des saints apôtres*, qui passaient autrefois pour être rédigées par *St Clément* le romain. La seule lecture de quelques chapitres suffit pour faire voir que les apôtres n'ont eu aucune part à cet ouvrage.

Dans le chapitre IX, on ordonne aux femmes de ne se laver qu'à la neuvième heure.

Au premier chapitre du second livre, on veut que les évêques soient savans : mais du temps des apôtres il n'y avait point d'hiérarchie, point d'évêques attachés à une seule église. Ils allaient instruire de ville en ville, de bourgade en bourgade ; ils s'appelaient *apôtres*, & non pas *évêques*, & surtout ils ne se piquaient pas d'être savans.

Au chapitre II de ce second livre, il est dit qu'un évêque ne doit avoir *qu'une femme qui ait grand soin de sa maison ;* ce qui ne sert qu'à prouver qu'à la fin du premier, & au commencement du second siècle, lorsque la hiérarchie commença à s'établir, les prêtres étaient mariés.

Dans presque tout le livre les évêques sont regardés comme les juges des fidelles ; & l'on sait assez que les apôtres n'avaient aucune juridiction.

Il est dit au chapitre XXI, qu'il faut écouter les deux parties ; ce qui suppose une juridiction établie.

Il est dit au chapitre XXVI : *L'évêque est votre prince, votre roi, votre empereur, votre Dieu en terre.* Ces expressions sont bien fortes pour l'humilité des apôtres.

Au chapitre XXVIII. Il faut dans les festins des agapes donner aux diacres le double de ce qu'on donne à une vieille; au prêtre le double de ce qu'on donne au diacre; parce qu'ils sont les conseillers de l'évêque & la couronne de l'Eglise. Le lecteur aura une portion en l'honneur des prophètes, aussi-bien que le chantre & le portier. Les laïques qui voudront avoir quelque chose, doivent s'adresser à l'évêque par le diacre.

Jamais les apôtres ne se sont servis d'aucun terme qui répondît à *laïque*, & qui marquât la différence entre les profanes & les prêtres.

Au chapitre XXXIV. „ Il faut révérer l'évêque „ comme un roi, l'honorer comme le maître, lui „ donner vos fruits, les ouvrages de vos mains, vos „ prémices, vos décimes, vos épargnes, les présens „ qu'on vous a faits, votre froment, votre vin, votre „ huile, votre laine, & tout ce que vous avez. „ Cet article est fort.

Au chapitre LVII. „ Que l'église soit longue, „ qu'elle regarde l'Orient, qu'elle ressemble à un vais- „ seau, que le trône de l'évêque soit au milieu; que „ le lecteur lise les livres de *Moïse*, de *Josué*, des Juges, „ des Rois, des Paralipomènes, de *Job* &c. „

Au chapitre XVII du livre III. „ Le baptême est donné pour la mort de JESUS, l'huile pour le SAINT- „ ESPRIT. Quand on nous plonge dans la cuve, nous „ mourons; quand nous en sortons, nous ressusci- „ tons. *Le père est le* DIEU *de tout*, CHRIST est fils „ unique DIEU, fils aimé, & seigneur de gloire. Le „ saint Souffle est *Paraclet* envoyé de CHRIST, docteur „ enseignant, & prédicateur de CHRIST. „

Cette doctrine ſerait aujourd'hui exprimée en termes plus canoniques.

Au chapitre VII du livre V, on cite des vers des ſibylles ſur l'avénement de JESUS, & ſur ſa réſurrection. C'eſt la première fois que les chrétiens ſuppoſèrent des vers des ſibylles, ce qui continua pendant plus de trois cents années.

Au chapitre XXVIII du livre VI, la pédéraſtie & l'accouplement avec les bêtes ſont défendus aux fidelles.

Au chapitre XXIX, il eſt dit „ qu'un mari & une „ femme ſont purs en ſortant du lit, quoiqu'ils ne „ ſe lavent point. „

Au chapitre V du livre VIII, on trouve ces mots: „ DIEU *tout-puiſſant*, donne à l'évêque par ton CHRIST „ la participation du S^t Eſprit. „

Au chapitre VI. „ Recommandez-vous au ſeul „ DIEU par JESUS-CHRIST, „ ce qui n'exprime pas aſſez la divinité de notre Seigneur.

Au chapitre XII, eſt la conſtitution de *Jacques* frère de *Zébédée*.

Au chapitre XV. Le diacre doit prononcer tout haut: *Inclinez-vous devant* DIEU *par le* CHRIST. Ces expreſſions ne ſont pas aujourd'hui aſſez correctes.

XXI.

Les canons apoſtoliques. Le ſixième canon ordonne qu'aucun évêque ni prêtre ne ſe ſépare de ſa femme ſous prétexte de religion; que s'il s'en ſépare, il ſoit excommunié; que s'il perſévère, il ſoit chaſſé.

Le

Le VIIe, qu'aucun prêtre ne se mêle jamais d'affaires séculières.

Le XIXe, que celui qui a épousé les deux sœurs ne soit point admis dans le clergé.

Le XXIe & XXIIe, que les eunuques soient admis à la prêtrise, excepté ceux qui se sont coupé à eux-mêmes les génitoires. Cependant *Origène* fut prêtre malgré cette loi.

Le LVe, si un évêque ou un prêtre, ou un diacre, ou un clerc, mange de la chair où il y ait encore du sang, qu'il soit déposé.

Il est assez évident que ces canons ne peuvent avoir été promulgués par les apôtres.

XXII.

Les reconnaissances de St Clément à Jacques frère du Seigneur, en dix livres, traduites du grec en latin par Rufin.

Ce livre commence par un doute sur l'immortalité de l'ame; *Utrumne sit mihi aliqua vita post mortem; an nihil omnino posteà sim futurus?* (o) *St Clément* agité par ce doute, & voulant savoir si le monde était éternel, ou s'il avait été créé; s'il y avait un Tartare & un Phlégéton, un *Ixion* & un *Tantale* &c. &c. voulut aller en Egypte apprendre la négromancie; mais ayant entendu parler de *St Barnabé* qui prêchait le christianisme, il alla le trouver dans l'Orient, dans le temps que *Barnabé* célébrait une fête juive. Ensuite il rencontra *St Pierre* à Césarée avec *Simon* le magicien & *Zachée*. Ils disputèrent ensemble, & *St Pierre* leur raconta tout ce qui s'était passé depuis la mort de JESUS. *Clément* se fit chrétien, mais *Simon* demeura magicien.

(o) N° XVII, & dans l'exorde.

Simon devint amoureux d'une femme qu'on appelait la *Lune*, & en attendant qu'il l'épousât, il proposa à *St Pierre*, à *Zachée*, à *Lazare*, à *Nicodème*, à *Dosithée*, & à plusieurs autres, de se mettre au rang de ses disciples. *Dosithée* lui répondit d'abord par un grand coup de bâton; mais le bâton ayant passé au travers du corps de *Simon*, comme au travers de la fumée, *Dosithée* l'adora, & devint son lieutenant; après quoi *Simon* épousa sa maîtresse, & assura qu'elle était la Lune elle-même descendue du ciel pour se marier avec lui.

Ce n'est pas la peine de pousser plus loin les reconnaissances de *St Clément*. Il faut seulement remarquer qu'au livre IX il est parlé des Chinois sous le nom de *Sères*, comme des plus justes & des plus sages de tous les hommes; après eux viennent les brachmanes, auxquels l'auteur rend la justice que toute l'antiquité leur a rendue. L'auteur les cite comme des modèles de sobriété, de douceur, & de justice.

XXIII.

La lettre de St Pierre à St Jacques, & la lettre de St Clément au même St Jacques frère du Seigneur, gouvernant la sainte église des Hébreux à Jérusalem, & toutes les églises. La lettre de *St Pierre* ne contient rien de curieux, mais celle de *St Clément* est très-remarquable; il prétend que *St Pierre* le déclara évêque de Rome avant sa mort, & son coadjuteur; qu'il lui imposa les mains, & qu'il le fit asseoir dans sa chaire épiscopale, en présence de tous les fidelles. *Ne manquez pas*, lui dit-il, *d'écrire à mon frère Jacques dès que je serai mort.*

Cette lettre semble prouver qu'on ne croyait pas alors que *St Pierre* eût été supplicié, puisque cette

lettre attribuée à *St Clément* aurait probablement fait mention du supplice de *St Pierre*. Elle prouve encore qu'on ne comptait pas *Clet* & *Anaclet* parmi les évêques de Rome.

XXIV.

Homélies de St Clément, au nombre de dix-neuf. Il raconte, dans sa première homélie, ce qu'il avait déjà dit dans les *reconnaissances*, qu'il était allé chercher *St Pierre* avec *St Barnabé* à Césarée, pour savoir si l'ame est immortelle, & si le monde est éternel.

On lit dans la seconde homélie, numéro 38, un passage bien plus extraordinaire; c'est *St Pierre* lui-même qui parle de l'ancien testament; & voici comme il s'exprime:

„ La loi écrite contient certaines choses fausses „ contre la loi de DIEU, créateur du ciel & de la terre: „ c'est ce que le diable a fait pour une juste raison; „ & cela est arrivé aussi par le jugement de DIEU, afin „ de découvrir ceux qui écouteraient avec plaisir ce „ qui est écrit contre lui &c. &c. „

Dans la sixième homélie, *St Clément* rencontre *Appion*, le même qui avait écrit contre les Juifs du temps de *Tibère;* il dit à *Appion*, qu'il est amoureux d'une égyptienne, & le prie d'écrire une lettre en son nom à sa prétendue maîtresse, pour lui persuader, par l'exemple de tous les dieux, qu'il faut faire l'amour. *Appion* écrit la lettre, & *St Clément* fait la réponse au nom de l'égyptienne; après quoi il dispute sur la nature des dieux.

XXV.

Deux épîtres de St Clément aux Corinthiens. Il ne paraît pas juste d'avoir rangé ces épîtres parmi les

apocryphes. Ce qui a pu engager quelques ſavans à ne les pas reconnaître, c'eſt qu'il y eſt parlé du *phénix d'Arabie qui vit cinq cents ans, & qui ſe brûle en Egypte dans la ville d'Héliopolis.* Mais il ſe peut très-bien faire que *St Clément* ait cru cette fable que tant d'autres croyaient, & qu'il ait écrit des lettres aux Corinthiens.

On convient qu'il y avait alors une grande diſpute entre l'Egliſe de Corinthe & celle de Rome. L'Egliſe de Corinthe, qui ſe diſait fondée la première, ſe gouvernait en commun; il n'y avait preſque point de diſtinction entre les prêtres & les ſéculiers, encore moins entre les prêtres & l'évêque; tous avaient également voix délibérative; du moins pluſieurs ſavans le prétendent. *St Clément* dit aux Corinthiens, dans ſa première épître: „ Vous qui avez jeté les premiers „ fondemens de la ſédition, ſoyez ſoumis aux prêtres, „ corrigez-vous par la pénitence, & fléchiſſez les „ genoux de votre cœur; apprenez à obéir. „ Il n'eſt point du tout étonnant qu'un évêque de Rome ait employé ces expreſſions.

C'eſt dans la ſeconde épître qu'on trouve encore cette réponſe de JESUS-CHRIST que nous avons déjà rapportée, ſur ce qu'on lui demandait quand viendrait ſon royaume des cieux. *Ce ſera*, dit-il, *quand deux feront un, quand ce qui eſt dehors ſera dedans, quand le mâle ſera femelle, & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.*

XXVI.

Lettre de St Ignace le martyr à la Vierge Marie, & la réponſe de la Vierge à St Ignace.

A MARIE QUI A PORTÉ CHRIST,

Son dévot Ignace.

„ VOUS deviez me consoler, moi néophyte & dis-
„ ciple de votre *Jean*. J'ai entendu plusieurs choses
„ admirables de votre JESUS, & j'en ai été stupéfait.
„ Je désire de tout mon cœur d'en être instruit par
„ vous qui avez toujours vécu avec lui en familiarité,
„ & qui avez su tous ses secrets. Portez-vous bien,
„ & confortez les néophytes qui sont avec moi de
„ vous & par vous, *Amen*. „

REPONSE DE LA SAINTE VIERGE,

à Ignace son disciple chéri.

L'humble servante de JESUS-CHRIST.

„ TOUTES les choses que vous avez apprises de
„ *Jean* sont vraies ; croyez-les, persistez-y, gardez
„ votre vœu de christianisme, conformez-lui vos
„ mœurs & votre vie ; je viendrai vous voir avec *Jean*,
„ vous & ceux qui sont avec vous. Soyez ferme dans
„ la foi, agissez en homme ; que la sévérité de la
„ persécution ne vous trouble pas ; mais que votre
„ esprit se fortifie, & s'exalte en DIEU votre sauveur,
„ *Amen*. „

On prétend que ces lettres sont de l'an 116 de notre ère vulgaire ; mais elles n'en sont pas moins fausses & moins absurdes : ce serait même une insulte à notre sainte religion, si elles n'avaient pas été écrites dans un esprit de simplicité qui peut faire tout pardonner.

XXVII.

Fragmens des apôtres. On y trouve ce passage : „ *Paul*, homme de petite taille, au nez aquilin, au

„ visage angélique, instruit dans le ciel, a dit à *Plantilla* „ la romaine avant de mourir : Adieu, *Plantilla*, petite „ plante de salut éternel, connais ta noblesse, tu es „ plus blanche que la neige, tu es enregistrée parmi „ les soldats de CHRIST, tu es héritière du royaume „ céleste. „ Cela ne méritait pas d'être réfuté.

XXVIII.

Onze apocalypses, qui sont attribuées aux patriarches & prophètes, à *St Pierre*, à *Cérinthe*, à *St Thomas*, à *St Etienne* protomartyr, deux à *St Jean*, différentes de la canonique, & trois à *St Paul*. Toutes ces apocalypses ont été éclipsées par celle de *St Jean*.

XXIX.

Les visions, les préceptes, & les similitudes d'Hermas.

Hermas paraît être de la fin du premier siècle. Ceux qui traitent son livre d'apocryphe, sont obligés de rendre justice à sa morale. Il commence par dire que son père nourricier avait vendu une fille à Rome. *Hermas* reconnut cette fille après plusieurs années, & l'aima, dit-il, comme sa sœur : il la vit un jour se baigner dans le Tibre, il lui tendit la main, & la tira du fleuve ; & il disait dans son cœur : *Que je serais heureux si j'avais une femme semblable à elle pour la beauté & pour les mœurs !*

Aussitôt le ciel s'ouvrit, & il vit tout d'un coup cette même femme, qui lui fit une révérence du haut du ciel, & lui dit : *Bonjour, Hermas.* Cette femme était l'Eglise chrétienne. Elle lui donna beaucoup de bons conseils.

Un an après, l'esprit le transporta au même endroit où il avait vu cette belle femme, qui pourtant était

une vieille ; mais sa vieillesse était fraîche, & elle n'était vieille que parce qu'elle avait été créée dès le commencement du monde, & que le monde avait été fait pour elle.

Le livre des *préceptes* contient moins d'allégories ; mais celui des *similitudes* en contient beaucoup.

Un jour que je jeûnais, dit *Hermas*, & que j'étais assis sur une colline, rendant grâces à DIEU de tout ce qu'il avait fait pour moi, un berger vint s'asseoir à mes côtés, & me dit : Pourquoi êtes-vous venu ici de si bon matin? C'est que je suis en station, lui répondis-je. Qu'est-ce qu'une station? me dit le berger. C'est un jeûne. Et qu'est-ce que ce jeûne? C'est ma coutume. *Allez*, me répliqua le berger, *vous ne savez ce que c'est que de jeûner, cela ne fait aucun profit à* DIEU ; *je vous apprendrai ce que c'est que le vrai jeûne agréable à la Divinité.* (*p*) *Votre jeûne n'a rien de commun avec la justice & la vertu. Servez* DIEU *d'un cœur pur, gardez ses commandemens ; n'admettez dans votre cœur aucun désir coupable. Si vous avez toujours la crainte de* DIEU *devant les yeux, si vous vous abstenez de tout mal, ce sera-là le vrai jeûne, le grand jeûne dont* DIEU *vous saura gré.*

Cette piété philosophique & sublime est un des plus singuliers monumens du premier siècle. Mais ce qui est assez étrange, c'est qu'à la fin des *similitudes* le berger lui donne des filles très-affables, *valdè affabiles*, chastes, & industrieuses, pour avoir soin de sa maison ; & lui déclare qu'il ne peut accomplir les commandemens de DIEU sans ces filles qui figurent visiblement les vertus.

(*p*) *Similit.* 5e, livre III.

Ne pouſſons pas plus loin cette liſte ; elle ſerait immenſe ſi on voulait entrer dans tous les détails. Finiſſons par les ſibylles.

XXX.

Les ſibylles. Ce qu'il y eut de plus apocryphe dans la primitive Egliſe, c'eſt la prodigieuſe quantité de vers attribués aux anciennes ſibylles en faveur des myſtères de la religion chrétienne. (*q*) *Diodore* de Sicile n'en reconnaiſſait qu'une, qui fut priſe dans Thèbes par les Epigones, & qui fut placée à Delphes avant la guerre de Troye. De cette ſibylle, c'eſt-à-dire de cette prophéteſſe, on en fit bientôt dix. Celle de Cume avait le plus grand crédit chez les Romains, & la ſibylle *Erythrée* chez les Grecs.

Comme tous les oracles ſe rendaient en vers, toutes les ſibylles ne manquèrent pas d'en faire ; & pour donner plus d'autorité à ces vers, on les fit quelquefois en acroſtiches. Pluſieurs chrétiens qui n'avaient pas un zèle ſelon la ſcience, non-ſeulement détournèrent le ſens des anciens vers qu'on ſuppoſait écrits par les ſibylles, mais ils en firent eux-mêmes, & qui pis eſt, en acroſtiches. Ils ne ſongèrent pas que cet artifice pénible de l'acroſtiche ne reſſemble point du tout à l'inſpiration & à l'enthouſiaſme d'une prophéteſſe. Ils voulurent ſoutenir la meilleure des cauſes par la fraude la plus mal-adroite. Ils firent donc de mauvais vers grecs, dont les lettres initiales ſignifiaient en grec, *Jéſus*, *Chriſt*, *Fils*, *Sauveur* ; & ces vers diſaient qu'*avec cinq pains & deux poiſſons il nourrirait cinq mille*

(*q*) *Diodore*, livre IV.

hommes au désert, & qu'en ramassant les morceaux qui resteront il remplirait douze paniers.

Le règne de mille ans, & la nouvelle Jérusalem céleste, que *Justin* avait vue dans les airs pendant quarante nuits, ne manquèrent pas d'être prédits par les sibylles.

Lactance, au quatrième siècle, recueillit presque tous les vers attribués aux sibylles, & les regarda comme des preuves convaincantes. Cette opinion fut tellement autorisée, & se maintint si long-temps, que nous chantons encore des hymnes dans lesquels le témoignage des sibylles est joint aux prédictions de *David*.

Solvet sæclum in favillâ,
Teste David cum sibyllâ.

Ne poussons pas plus loin la liste de ces erreurs ou de ces fraudes, on pourrait en rapporter plus de cent; tant le monde fut toujours composé de trompeurs & de gens qui aimèrent à se tromper. Mais ne recherchons point une érudition si dangereuse. Une grande vérité approfondie vaut mieux que la découverte de mille mensonges.

Toutes ces erreurs, toute la foule des livres apocryphes, n'ont pu nuire à la religion chrétienne, parce qu'elle est fondée, comme on sait, sur des vérités inébranlables. Ces vérités sont appuyées par une Eglise militante & triomphante, à laquelle DIEU a donné le pouvoir d'enseigner & de réprimer. Elle unit dans plusieurs pays l'autorité spirituelle & la temporelle. La prudence, la force, la richesse, sont ses attributs; & quoiqu'elle soit divisée, quoique ses divisions l'aient ensanglantée, on la peut comparer à la république romaine, toujours agitée de discordes civiles, mais toujours victorieuse.

APOINTÉ, DESAPOINTÉ.

Soit que ce mot vienne du latin *punctum*, ce qui eſt très-vraiſemblable; ſoit qu'il vienne de l'ancienne barbarie, qui ſe plaiſait fort aux *oins*, *ſoin*, *coin*, *loin*, *foin*, *hardouin*, *albouin*, *grouin*, *poing* &c. il eſt certain que cette expreſſion, bannie aujourd'hui mal-à-propos du langage, eſt très-néceſſaire. Le naïf *Amiot* & l'énergique *Montagne* s'en ſervent ſouvent. Il n'eſt pas même poſſible juſqu'à préſent d'en employer une autre. Je lui *apointai* l'hôtel des Urſins; à ſept heures du ſoir je m'y rendis; je fus *déſapointé*. Comment expliquerez-vous en un ſeul mot le manque de parole de celui qui devait venir à l'hôtel des Urſins à ſept heures du ſoir, & l'embarras de celui qui eſt venu, & qui ne trouve perſonne? A-t-il été trompé dans ſon attente? Cela eſt d'une longueur inſupportable, & n'exprime pas préciſément la choſe. Il a été *déſapointé;* il n'y a que ce mot. Servez-vous-en donc, vous qui voulez qu'on vous entende vîte; vous ſavez que les circonlocutions ſont la marque d'une langue pauvre. Il ne faut pas dire: *vous me devez cinq pièces de douze ſous*, quand vous pouvez dire: *vous me devez un écu.*

Les Anglais ont pris de nous ces mots *apointé*, *déſapointé*, ainſi que beaucoup d'autres expreſſions très-énergiques; ils ſe ſont enrichis de nos dépouilles, & nous n'oſons reprendre notre bien.

APOINTER, APOINTEMENT,

Termes du palais.

CE ſont procès par écrit. On *apointe* une cauſe; c'eſt-à-dire que les juges ordonnent que les parties produiſent par écrit les faits & les raiſons. Le Dictionnaire de Trévoux, fait en partie par les jéſuites, s'exprime ainſi : *Quand les juges veulent favoriſer une mauvaiſe cauſe, ils ſont d'avis de l'apointer au lieu de la juger.*

Ils eſpéraient qu'on apointerait leur cauſe dans l'affaire de leur banqueroute, qui leur procura leur expulſion. L'avocat qui plaidait contr'eux trouva heureuſement leur explication du mot *apointer;* il en fit part aux juges dans une de ſes oraiſons. Le parlement, plein de reconnaiſſance, n'apointa pas leur affaire; il fut jugé à l'audience que tous les jéſuites, à commencer par le père-général, reſtitueraient l'argent de la banqueroute, avec dépens, dommages, & intérêts. Il fut jugé depuis qu'ils étaient de trop dans le royaume; & cet arrêt, qui était pourtant un *apointé*, eut ſon exécution avec grands applaudiſſemens du public.

APOSTAT.

C'EST encore une queſtion parmi les ſavans, ſi l'empereur *Julien* était en effet apoſtat, & s'il avait jamais été chrétien véritablement.

Il n'était pas âgé de ſix ans lorſque l'empereur *Conſtance*, plus barbare encore que *Conſtantin*, fit égorger ſon père, & ſon frère, & ſept de ſes couſins germains. A peine échappa-t-il à ce carnage avec ſon frère *Gallus;* mais il fut toujours traité très-durement

par *Conſtance*. Sa vie fut long-temps menacée; il vit bientôt aſſaſſiner, par les ordres du tyran, le frère qui lui reſtait. Les ſultans turcs les plus barbares n'ont jamais ſurpaſſé, je l'avoue à regret, ni les cruautés, ni les fourberies de la famille conſtantine. L'étude fut la ſeule conſolation de *Julien* dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il voyait en ſecret les plus illuſtres philoſophes qui étaient de l'ancienne religion de Rome. Il eſt bien probable qu'il ne ſuivit celle de ſon oncle *Conſtance* que pour éviter l'aſſaſſinat. *Julien* fut obligé de cacher ſon eſprit, comme avait fait *Brutus* ſous *Tarquin*. Il devait être d'autant moins chrétien que ſon oncle l'avait forcé à être moine, & à faire les fonctions de lecteur dans l'égliſe. On eſt rarement de la religion de ſon perſécuteur, ſurtout quand il veut dominer ſur la conſcience.

Une autre probabilité, c'eſt que dans aucun de ſes ouvrages il ne dit qu'il ait été chrétien. Il n'en demande jamais pardon aux pontifes de l'ancienne religion. Il leur parle dans ſes lettres comme s'il avait toujours été attaché au culte du ſénat. Il n'eſt pas même avéré qu'il ait pratiqué les cérémonies du taurobole, qu'on pouvait regarder comme une eſpèce d'expiation, ni qu'il eût voulu laver avec du ſang de taureau ce qu'il appelait ſi malheureuſement *la tache de ſon baptême*. C'était une dévotion païenne qui d'ailleurs ne prouverait pas plus que l'aſſociation aux myſtères de *Cérès*. En un mot, ni ſes amis ni ſes ennemis ne rapportent aucun fait, aucun diſcours qui puiſſe prouver qu'il ait jamais cru au chriſtianiſme, & qu'il ait paſſé de cette croyance ſincère à celle des dieux de l'empire.

S'il eſt ainſi, ceux qui ne le traitent point d'apoſtat paraiſſent très-excuſables.

La saine critique s'étant perfectionnée, tout le monde avoue aujourd'hui que l'empereur *Julien* était un héros & un sage, un stoïcien égal à *Marc-Aurèle*. On condamne ses erreurs, on convient de ses vertus. On pense aujourd'hui comme *Prudentius* son contemporain, auteur de l'hymne *Salvete, flores martyrum*. Il dit de *Julien* :

Ductor fortissimus armis,
Conditor & legum celeberrimus ; ore manuque
Consultor patriæ : sed non consultor habendæ
Relligionis ; amans tercentum millia divûm.
Perfidus ille Deo, sed non est perfidus orbi.

Fameux par ses vertus, par ses lois, par la guerre,
Il méconnut son Dieu, mais il servit la terre.

Ses détracteurs sont réduits à lui donner des ridicules ; mais il avait plus d'esprit que ceux qui le raillent. Un historien lui reproche, d'après *St Grégoire* de Nazianze, *d'avoir porté une barbe trop grande*. Mais, mon ami, si la nature la lui donna longue, pourquoi voudrais-tu qu'il la portât courte ? *Il branlait la tête*. Tiens mieux la tienne. *Sa démarche était précipitée*. Souviens-toi que l'abbé d'*Aubignac* prédicateur du roi, sifflé à la comédie, se moque de la démarche & de l'air du grand *Corneille*. Oserais-tu espérer de tourner le maréchal de *Luxembourg* en ridicule, parce qu'il marchait mal, & que sa taille était irrégulière ? Il marchait très-bien à l'ennemi. Laissons l'ex-jésuite *Patouillet*, & l'ex-jésuite *Nonotte* &c. appeler l'empereur *Julien*, *l'apostat*. Hé, gredins ! son successeur chrétien, *Jovien*, l'appela *divus Julianus*.

Traitons cet empereur comme il nous a traités lui-même. (*a*) Il disait en se trompant : *Nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre; ils sont déjà assez malheureux d'errer dans la chose la plus importante.*

Ayons pour lui la même compassion, puisque nous sommes surs que la vérité est de notre côté.

Il rendait exactement justice à ses sujets, rendons-la donc à sa mémoire. Des Alexandrins s'emportent contre un évêque chrétien, méchant homme, il est vrai, élu par une brigue de scélérats. C'était le fils d'un maçon, nommé *George Biordos.* (1) Ses mœurs étaient plus basses que sa naissance; il joignait la perfidie la plus lâche à la férocité la plus brute, & la superstition à tous les vices; avare, calomniateur, persécuteur, imposteur, sanguinaire, séditieux, détesté de tous les partis; enfin les habitans le tuèrent à coups de bâton. Voyez la lettre que l'empereur *Julien* écrit aux Alexandrins sur cette émeute populaire. Voyez comme il leur parle en père & en juge.

„ Quoi! au lieu de me réserver la connaissance de „ vos outrages, vous vous êtes laissés emporter à la „ colère, vous vous êtes livrés aux mêmes excès que „ vous reprochez à vos ennemis! *George* méritait „ d'être traité ainsi; mais ce n'était pas à vous d'être „ ses exécuteurs. Vous avez des lois, il fallait deman- „ der justice &c. „

On a osé flétrir *Julien* de l'infame nom d'*intolérant* & de *persécuteur*, lui qui voulait extirper la persécution

(*a*) Lettre LII de l'empereur *Julien*.

(1) *Biord*, fils d'un maçon, a été évêque d'Anneci au 18e siècle. Comme il ressemblait beaucoup à *George* d'Alexandrie, M. de *Voltaire* son diocésain s'est amusé à joindre au nom de l'évêque le surnom de *Biordos*.

& l'intolérance. Reliſez ſa lettre cinquante-deuxième, & reſpectez ſa mémoire. N'eſt-il déjà pas aſſez malheureux de n'avoir pas été catholique, & de brûler dans l'enfer avec la foule innombrable de ceux qui n'ont pas été catholiques, ſans que nous l'inſultions encore juſqu'au point de l'accuſer d'intolérance?

Des globes de feu qu'on a prétendu être ſortis de terre pour empêcher la réédification du temple de Jéruſalem, ſous l'empereur Julien.

Il eſt très-vraiſemblable que lorſque *Julien* réſolut de porter la guerre en Perſe, il eut beſoin d'argent; très-vraiſemblable encore que les Juifs lui en donnèrent pour obtenir la permiſſion de rebâtir leur temple détruit en partie par *Titus*, & dont il reſtait les fondemens, une muraille entière, & la tour Antonia. Mais eſt-il ſi vraiſemblable que des globes de feu s'élançaſſent ſur les ouvrages & ſur les ouvriers, & fiſſent diſcontinuer l'entrepriſe?

N'y a-t-il pas une contradiction palpable dans ce que les hiſtoriens racontent?

1°. Comment ſe peut-il faire que les Juifs commençaſſent par détruire (comme on le dit) les fondemens du temple, qu'ils voulaient & qu'ils devaient rebâtir à la même place? Le temple devait être néceſſairement ſur la montagne Moria. C'était là que *Salomon* l'avait élevé; c'était là qu'*Hérode* l'avait rebâti avec beaucoup plus de ſolidité & de magnificence, après avoir préalablement élevé un beau théâtre dans Jéruſalem, & un temple à *Auguſte* dans Céſarée. Les fondations de ce temple, agrandi par *Hérode*, avaient juſqu'à vingt-cinq pieds de longueur, au rapport de

Joſephe. Serait-il poſſible que les Juifs euſſent été aſſez inſenſés, du temps de *Julien*, pour vouloir déranger ces pierres qui étaient ſi bien préparées à recevoir le reſte de l'édifice, & ſur leſquelles on a vu depuis les mahométans bâtir leur moſquée? (*b*) Quel homme fut jamais aſſez fou, aſſez ſtupide pour ſe priver ainſi à grands frais, & avec une peine extrême, du plus grand avantage qu'il pût rencontrer ſous ſes yeux & ſous ſes mains? Rien n'eſt plus incroyable.

2°. Comment des éruptions de flammes ſeraient-elles ſorties du ſein de ces pierres? Il ſe pourrait qu'il fût arrivé un tremblement de terre dans le voiſinage; ils ſont fréquens en Syrie; mais que de larges quartiers de pierres aient vomi des tourbillons de feu! ne faut-il pas placer ce conte parmi tous ceux de l'antiquité?

3°. Si ce prodige, ou ſi un tremblement de terre, qui n'eſt pas un prodige, était effectivement arrivé, l'empereur *Julien* n'en aurait-il pas parlé dans la lettre où il dit qu'il a eu intention de rebâtir ce temple? N'aurait-on pas triomphé de ſon témoignage? N'eſt-il pas au contraire infiniment probable qu'il changea d'avis? Cette lettre ne contient-elle pas ces mots: „ Que diront les Juifs de leur temple qui a été détruit „ trois fois, & qui n'eſt point encore rebâti? Ce n'eſt „ point un reproche que je leur fais, puiſque j'ai

(*b*) *Omar* ayant pris Jéruſalem, y fit bâtir une moſquée ſur les fondemens même du temple d'*Hérode* & de *Salomon*; & ce nouveau temple fut conſacré au même Dieu que *Salomon* avait adoré avant qu'il fût idolâtre, au Dieu d'*Abraham* & de *Jacob*, que JESUS-CHRIST avait adoré quand il fut à Jéruſalem, & que les muſulmans reconnaiſſent. Ce temple ſubſiſte encore: il ne fut jamais entièrement démoli; mais il n'eſt permis ni aux Juifs ni aux chrétiens d'y entrer; ils n'y entreront que quand les Turcs en ſeront chaſſés.

„ voulu

» voulu moi-même relever ses ruines ; je n'en parle » que pour montrer l'extravagance de leurs prophètes » qui trompaient de vieilles femmes imbécilles. *Quid de templo suo dicent, quod, quum tertiò sit eversum, nondum ad hodiernam usque diem instauratur? Hæc ego, non ut illis exprobrarem, in medium adduxi, utpote qui templum illud tanto intervallo à ruinis excitare voluerim; sed ideò commemoravi, ut ostenderem deliraſſe prophetas istos quibus cum stolidis aniculis negotium erat.*

N'est-il pas évident que l'empereur ayant fait attention aux prophéties juives, que le temple serait rebâti plus beau que jamais, & que toutes les nations y viendraient adorer, crut devoir révoquer la permission de relever cet édifice? La probabilité historique serait donc, par les propres paroles de l'empereur, qu'ayant malheureusement en horreur les livres juifs, ainsi que les nôtres, il avait enfin voulu faire mentir les prophètes juifs.

L'abbé de la *Blêtrie*, historien de l'empereur *Julien*, n'entend pas comment le temple de Jérusalem fut détruit trois fois. Il dit (*c*) qu'apparemment *Julien* compte pour une troisième destruction la catastrophe arrivée sous son règne. Voilà une plaisante destruction, que des pierres d'un ancien fondement qu'on n'a pu remuer! Comment cet écrivain n'a-t-il pas vu que le temple bâti par *Salomon*, reconstruit par *Zorobabel*, détruit entièrement par *Hérode*, rebâti par *Hérode* même avec tant de magnificence, ruiné enfin par *Titus*, fait manifestement trois temples détruits? Le compte est juste. Il n'y a pas là de quoi calomnier *Julien*. (*d*)

(*c*) Page 399.

(*d*) *Julien* pouvait même compter quatre destructions du temple, puisqu'*Anthiochus Eupator* en fit abattre tous les murs.

L'abbé de la *Blétrie* le calomnie assez en disant qu'il n'avait que (*e*) *des vertus apparentes, & des vices réels;* mais *Julien* n'était ni hypocrite, ni avare, ni fourbe, ni menteur, ni ingrat, ni lâche, ni ivrogne, ni débauché, ni paresseux, ni vindicatif. Quels étaient donc ses vices?

4°. Voici enfin l'arme redoutable dont on se sert pour persuader que des globes de feu sortirent des pierres. *Ammien Marcellin*, auteur païen & non suspect, l'a dit. Je le veux; mais cet *Ammien* a dit aussi que lorsque l'empereur voulut sacrifier dix bœufs à ses dieux pour sa première victoire remportée contre les Perses, il en tomba neuf par terre avant d'être présentés à l'autel. Il raconte cent prédictions, cent prodiges. Faudra-t-il l'en croire? faudra-t-il croire tous les miracles ridicules que *Tite-Live* rapporte?

Et qui vous a dit qu'on n'a point falsifié le texte d'*Ammien Marcellin*? serait-ce la première fois qu'on aurait usé de cette supercherie?

Je m'étonne que vous n'ayez pas fait mention des petites croix de feu que tous les ouvriers aperçurent sur leurs corps quand ils allèrent se coucher. Ce trait aurait figuré parfaitement avec vos globes.

Le fait est que le temple des Juifs ne fut point rebâti, & ne le sera point, à ce qu'on présume. Tenons-nous-en là, & ne cherchons point des prodiges inutiles. *Globi flammarum*, des globes de feu ne sortent ni de la pierre, ni de la terre. *Ammien* & ceux qui l'ont cité n'étaient pas physiciens. Que l'abbé de *la Blétrie* regarde seulement le feu de la Saint-Jean, il verra que la flamme monte toujours en pointe, ou en onde, & qu'elle ne

(*e*) Préface de *la Blétrie*.

se forme jamais en globe. Cela seul suffit pour détruire la sottise dont il se rend le défenseur avec une critique peu judicieuse, & une hauteur révoltante.

Au reste, la chose importe fort peu. Il n'y a rien là qui intéresse la foi & les mœurs : & nous ne cherchons ici que la vérité historique. (*)

APOTRES.

Leurs vies, leurs femmes, leurs enfans.

Après l'article *Apôtre* de l'Encyclopédie, lequel est aussi savant qu'orthodoxe, il reste bien peu de chose à dire ; mais on demande souvent : Les apôtres étaient-ils mariés ? ont-ils eu des enfans ? que sont devenus ces enfans ? où les apôtres ont ils vécu ? où ont-ils écrit ? où sont-ils morts ? ont-ils eu un district ? ont-ils exercé un ministère civil ? avaient-ils une juridiction sur les fidelles ? étaient-ils évêques ? y avait-il une hiérarchie, des rites, des cérémonies ?

I.

Les apôtres étaient-ils mariés ?

Il existe une lettre attribuée à *St Ignace* le martyr, dans laquelle sont ces paroles décisives : „ Je me sou-„ viens de votre sainteté comme d'*Elie*, de *Jérémie*, „ de *Jean-Baptiste*, des disciples choisis, *Timothée*, „ *Titus*, *Evodius*, *Clément*, qui ont vécu dans la chas-„ teté : mais je ne blâme point les autres bienheureux „ qui ont été liés par le mariage ; & je souhaite

(*) Voyez *Julien*.

„ d'être trouvé digne de DIEU, en suivant leurs „ vestiges dans son règne, à l'exemple d'*Abraham*, „ d'*Isaac*, de *Jacob*, de *Joseph*, d'*Isaïe*, des autres „ prophètes tels que *Pierre* & *Paul*, & des autres „ apôtres qui ont été mariés.„

Quelques savans ont prétendu que le nom de *St Paul* est interpolé dans cette lettre fameuse; cependant *Turrien*, & tous ceux qui ont vu les lettres de *St Ignace* en latin dans la bibliothèque du Vatican, avouent que le nom de *St Paul* s'y trouve. (*a*) Et *Baronius* ne nie pas que ce passage ne soit dans quelques manuscrits grecs : *Non negamus in quibusdam græcis codicibus;* mais il prétend que ces mots ont été ajoutés par des grecs modernes.

Il y avait dans l'ancienne bibliothèque d'Oxford un manuscrit des lettres de *St Ignace* en grec, où ces mots se trouvaient. J'ignore s'il n'a pas été brûlé avec beaucoup d'autres livres à la prise d'Oxford (*b*) par *Cromwell*. Il en reste encore un latin dans la même bibliothèque ; les mots *Pauli* & *apostolorum* y sont effacés, mais de façon qu'on peut lire aisément les anciens caractères.

Il est certain que ce passage existe dans plusieurs éditions de ces lettres. Cette dispute sur le mariage de *St Paul* est peut-être assez frivole. Qu'importe qu'il ait été marié ou non, si les autres apôtres l'ont été? Il n'y a qu'à lire sa première épître aux Corinthiens, (*c*) pour prouver qu'il pouvait être marié comme les autres : „ N'avons-nous pas droit de manger & de

(*a*) 3e *Baronius*, anno 57.
(*b*) Voyez *Cotellier*, tome II, page 242.
(*c*) Chap. IX, vers. 5 & 6.

„ boire chez vous? n'avons-nous pas droit d'y amener
„ notre femme, notre sœur, comme les autres apôtres
„ & les frères du Seigneur, & *Céphas*? ſerions-nous donc
„ les ſeuls, *Barnabé* & moi, qui n'aurions pas ce pou-
„ voir? Qui va jamais à la guerre à ſes dépens? (*d*) „

Il eſt clair, par ce paſſage, que tous les apôtres étaient mariés auſſi-bien que *St Pierre*. Et *St Clément* d'Alexandrie déclare (*e*) poſitivement que *St Paul* avait une femme.

La diſcipline romaine a changé, mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un autre uſage dans les premiers temps. (*)

II.

Des enfans des apôtres.

On a très-peu de notions ſur leurs familles. *St Clément* d'Alexandrie dit (*f*) que *Pierre* eut des enfans; que *Philippe* eut des filles, & qu'il les maria.

Les Actes des apôtres (*g*) ſpécifient *St Philippe* dont les quatre filles prophétiſaient. On croit qu'il y en eut une de mariée, & que c'eſt *Ste Hermione*.

Euſèbe rapporte (*h*) que *Nicolas*, choiſi par les apôtres pour coopérer au ſaint miniſtère avec *St Etienne*, avait une fort belle femme dont il était jaloux. Les apôtres lui ayant reproché ſa jalouſie, il s'en corrigea, leur amena ſa femme, & leur dit: *Je ſuis prêt à la céder;*

(*d*) Qui? les anciens Romains qui n'avaient point de paye, les Grecs, les Tartares deſtructeurs de tant d'empires, les Arabes, tous les peuples conquérans.

(*e*) Stromat. liv. III.

(*) Voyez *Conſtitutions apoſtoliques* au mot *Apocryphe*.

(*f*) Stromat. liv. VII, & *Euſèbe* liv. III, chap. XXX.

(*g*) Act. chap. XXI. (*h*) *Euſèbe*, liv. III, chap. XXIX.

que celui qui la voudra l'épouse. Les apôtres n'acceptèrent point sa proposition. Il eut de sa femme un fils & des filles.

Cléophas, selon *Eusèbe* & *St Epiphane*, était frère de *St Joseph*, & père de *St Jacques le mineur*, & de *St Jude* qu'il avait eu de *Marie* sœur de la Ste Vierge. Ainsi *St Jude* l'apôtre était cousin germain de JESUS-CHRIST.

Egésippe, cité par *Eusèbe*, dit que deux petits-fils de *St Jude* furent déférés à l'empereur *Domitien*, (*i*) comme descendans de *David*, & ayant un droit incontestable au trône de Jérusalem. *Domitien* craignant qu'ils ne se servissent de ce droit, les interrogea lui-même ; ils exposèrent leur généalogie ; l'empereur leur demanda quelle était leur fortune ; ils répondirent qu'ils possédaient trente-neuf arpens de terre, lesquels payaient tribut, & qu'ils travaillaient pour vivre. L'empereur leur demanda quand arriverait le royaume de JESUS-CHRIST ; ils dirent que ce serait à la fin du monde. Après quoi *Domitien* les laissa aller en paix ; ce qui prouverait qu'il n'était pas persécuteur.

Voilà, si je ne me trompe, tout ce qu'on sait des enfans des apôtres.

III.

Où les apôtres ont-ils vécu? où sont-ils morts?

SELON *Eusèbe*, (*k*) *Jacques* surnommé *le juste*, frère de JESUS-CHRIST, fut d'abord placé le premier *sur le trône épiscopal* de la ville de Jérusalem ; ce sont ses propres mots. Ainsi, selon lui, le premier évêché fut

(*i*) *Eusèbe*, liv. III, chap. XX. (*k*) *Eusèbe*, liv. III.

celui de Jérusalem, supposé que les Juifs connussent le nom d'*évêque*. Il paraissait en effet bien vraisemblable, que le frère de JESUS fût le premier après lui, & que la ville même où s'était opéré le miracle de notre salut, fût la métropole du monde chrétien. A l'égard du *trône épiscopal*, c'est un terme dont *Eusèbe* se sert par anticipation. On sait assez qu'alors il n'y avait ni trône, ni siége.

Eusèbe ajoute, d'après *St Clément*, que les autres apôtres ne contestèrent point à *St Jacques* l'honneur de cette dignité. Ils l'élurent immédiatement après l'Ascension. *Le Seigneur*, dit-il, *après sa résurrection, avait donné à Jacques surnommé le juste, à Jean, & à Pierre, le don de la science;* paroles bien remarquables. *Eusèbe* nomme *Jacques* le premier, *Jean* le second; *Pierre* ne vient ici que le dernier: il semble juste que le frère & le disciple bien-aimé de JESUS passent avant celui qui l'a renié. L'Eglise grecque toute entière, & tous les réformateurs demandent où est la primauté de *Pierre*? Les catholiques romains répondent: S'il n'est pas nommé le premier chez les pères de l'Eglise, il l'est dans les Actes des apôtres. Les Grecs & les autres répliquent qu'il n'a pas été le premier évêque, & la dispute subsistera autant que ces Eglises.

St Jacques, ce premier évêque de Jérusalem, frère du Seigneur, continua toujours à observer la loi mosaïque. Il était récabite, ne se fesant jamais raser, marchant pieds nus, allant se prosterner dans le temple des Juifs deux fois par jour, & surnommé par les Juifs *Oblia*, qui signifie *le juste*. Enfin ils s'en rapportèrent à lui pour savoir qui était JESUS-CHRIST: (*l*)

(*l*) *Eusèbe*, *Epiphane*, *Jérôme*, *Clément* d'Alexandrie.

mais ayant répondu que JESUS était *le fils de l'homme assis à la droite de* DIEU, *& qu'il viendrait dans les nuées*, il fut assommé à coups de bâton. C'est de *St Jacques le mineur* que nous venons de parler.

St Jacques le majeur était son oncle, frère de *Saint Jean* l'évangéliste, fils de *Zébédée* & de *Salomé*. (*m*) On prétend qu'*Agrippa*, roi des Juifs, lui fit couper la tête à Jérusalem.

St Jean resta dans l'Asie, & gouverna l'Eglise d'Ephèse, où il fut, dit-on, enterré. (*n*)

St André, frère de *St Pierre*, quitta l'école de *St Jean-Baptiste* pour celle de JESUS-CHRIST. On n'est pas d'accord s'il prêcha chez les Tartares, ou dans Argos: mais pour trancher la difficulté, on a dit que c'était dans l'Epire. Personne ne sait où il fut martyrisé, ni même s'il le fut. Les actes de son martyre sont plus que suspects aux savans; les peintres l'ont toujours représenté sur une croix en sautoir, à laquelle on a donné son nom; c'est un usage qui a prévalu sans qu'on en connaisse la source.

St Pierre prêcha aux Juifs dispersés dans le Pont, la Bithynie, la Cappadoce, dans Antioche, à Babylone. Les Actes des apôtres ne parlent point de son voyage à Rome. *St Paul* même ne fait aucune mention de lui dans les lettres qu'il écrit de cette capitale. *St Justin* est le premier auteur accrédité qui ait parlé de ce voyage, sur lequel les savans ne s'accordent pas. *St Irénée*, après *St Justin*, dit expressément que *St Pierre* & *St Paul* vinrent à Rome, & qu'ils donnèrent le gouvernement à *St Lin*. C'est encore là une nouvelle difficulté. S'ils établirent *St Lin* pour inspecteur de la

(*m*) *Eusèbe*, liv. III. (*n*) *Eusèbe*, liv. III.

société chrétienne naissante à Rome, on infère qu'ils ne la conduisirent pas, & qu'ils ne restèrent point dans cette ville.

La critique a jeté sur cette matière une foule d'incertitudes. L'opinion que *St Pierre* vint à Rome sous *Néron*, & qu'il y occupa la chaire pontificale vingt-cinq ans, est insoutenable, puisque *Néron* ne régna que treize années. La chaise de bois qui est enchâssée dans l'église à Rome, ne peut guère avoir appartenu à *St Pierre;* le bois ne dure pas si long-temps; & il n'est pas vraisemblable que *St Pierre* ait enseigné dans ce fauteuil comme dans une école toute formée, puisqu'il est avéré que les juifs de Rome étaient les ennemis violens des disciples de JESUS-CHRIST.

La plus forte difficulté, peut-être, est que *St Paul* dans son épître écrite de Rome aux Colossiens, (*o*) dit positivement qu'il n'a été secondé que par *Aristarque*, *Marc*, & un autre qui portait le nom de *Jésus*. Cette objection a paru insoluble aux plus savans hommes.

Dans sa lettre aux Galates, il dit (*p*) *qu'il obligea Jacques*, *Céphas*, *& Jean*, *qui étaient colonnes*, à reconnaître aussi pour colonnes lui & *Barnabé*. S'il place *Jacques* avant *Céphas*, *Céphas* n'était donc pas le chef. Heureusement ces disputes n'entament pas le fond de notre sainte religion. Que *St Pierre* ait été à Rome, ou non, JESUS-CHRIST n'en est pas moins fils de DIEU & de la vierge *Marie*, & n'en est pas moins ressuscité; il n'en a pas moins recommandé l'humilité & la pauvreté, qu'on néglige, il est vrai, mais sur lesquelles on ne dispute pas.

(*o*) Chap. IV, vers. 10 & 11. (*p*) Chap. II, vers. 9.

Nicéphore Caliſte, auteur du quatorzième ſiècle, dit que *Pierre était menu, grand, & droit, le viſage long & pâle, la barbe & les cheveux épars, courts, & crépus, les yeux noirs, le nez long, plutôt camus que pointu.* C'eſt ainſi que dom *Calmet* traduit ce paſſage. (*)

St Barthelemi, mot corrompu de *Bar-Ptolomaios*, (*q*) fils de *Ptolomée*. Les Actes des apôtres nous apprennent qu'il était de Galilée. *Euſèbe* prétend qu'il alla prêcher dans l'Inde, dans l'Arabie heureuſe, dans la Perſe, & dans l'Abyſſinie. On croit que c'était le même que *Nathanaël*. On lui attribue un évangile; mais tout ce qu'on a dit de ſa vie & de ſa mort eſt très-incertain. On a prétendu qu'*Aſtiage*, frère de *Polémon* roi d'Arménie, le fit écorcher vif; mais cette hiſtoire eſt regardée comme fabuleuſe par tous les bons critiques.

St Philippe. Si l'on en croit les légendes apocryphes, il vécut quatre-vingt-ſept ans, & mourut paiſiblement ſous *Trajan*.

St Thomas-Didyme. *Origène* cité par *Euſèbe*, dit qu'il alla prêcher aux Mèdes, aux Perſes, aux Caramaniens, aux Bactriens, & aux mages, comme ſi les mages avaient été un peuple. On ajoute qu'il baptiſa un des mages qui étaient venus à Bethléem. Les manichéens prétendaient qu'un homme ayant donné un ſoufflet à *St Thomas*, fut dévoré par un lion. Des auteurs portugais aſſurent qu'il fut martyriſé à Méliapour, dans la preſqu'île de l'Inde. L'Egliſe grecque croit qu'il prêcha dans l'Inde, & que de là on porta ſon corps à Edeſſe. Ce qui fait croire encore à quelques moines

(*) Voyez ſon *Dictionnaire de la Bible*.

(*q*) Nom grec & hébreu, ce qui eſt ſingulier, & qui a fait croire que tout fut écrit par des Juifs helléniſtes loin de Jéruſalem.

qu'il alla dans l'Inde, c'eſt qu'on y trouva, vers la côte d'Ormus, à la fin du quinzième ſiècle, quelques familles neſtoriennes établies par un marchand de Mozoul nommé *Thomas*. La légende porte qu'il bâtit un palais magnifique pour un roi de l'Inde, appelé *Gondafer*; mais les ſavans rejettent toutes ces hiſtoires.

St Mathias. On ne ſait de lui aucune particularité. Sa vie n'a été écrite qu'au douzième ſiècle, par un moine de l'abbaye de Saint-Mathias de Trèves, qui diſait la tenir d'un juif qui la lui avait traduite de l'hébreu en latin.

St Matthieu. Si l'on en croit *Rufin*, *Socrate*, *Abdias*, il prêcha & mourut en Ethiopie. *Héracléon* le fait vivre long-temps, & mourir d'une mort naturelle; mais *Abdias* dit qu'*Hirtacus* roi d'Ethiopie, frère d'*Eglipus*, voulant épouſer ſa nièce *Iphigénie*, & n'en pouvant obtenir la permiſſion de *St Matthieu*, lui fit trancher la tête, & mit le feu à la maiſon d'*Iphigénie*. Celui à qui nous devons l'évangile le plus circonſtancié que nous ayons, méritait un meilleur hiſtorien qu'*Abdias*.

St Simon Cananéen, qu'on fête communément avec *St Jude*. On ignore ſa vie. Les Grecs modernes diſent qu'il alla prêcher dans la Lybie, & de là en Angleterre. D'autres le font martyriſer en Perſe.

St Thadée ou *Lébée*, le même que *St Jude*, que les Juifs appellent dans St Matthieu, (r) *frère de* JESUS-CHRIST, & qui, ſelon *Euſèbe*, était ſon couſin-germain. Toutes ces relations, la plupart incertaines & vagues, ne nous éclairent point ſur la vie des apôtres. Mais s'il y a peu pour notre curioſité, il reſte aſſez pour notre inſtruction.

(r) *Matth.* chap. XIII, verſ. 55.

Des quatre évangiles choisis parmi les cinquante-quatre qui furent composés par les premiers chrétiens, il y en a deux qui ne sont point faits par des apôtres.

St Paul n'était pas un des douze apôtres ; & cependant ce fut lui qui contribua le plus à l'établissement du christianisme. C'était le seul homme de lettres qui fût parmi eux. Il avait étudié dans l'école de *Gamaliel*. *Festus* même, gouverneur de Judée, lui reproche qu'il est trop savant ; & ne pouvant comprendre les sublimités de sa doctrine, il lui dit : (*s*) Tu es fou, *Paul ;* tes grandes études t'ont conduit à la folie. *Insanis, Paule ; multæ te litteræ ad insaniam convertunt.*

Il se qualifie *envoyé*, dans sa première épître aux Corinthiens. (*t*) „Ne suis-je pas libre, ne suis-je pas „ apôtre ? n'ai-je pas vu notre Seigneur ? n'êtes-vous „ pas mon ouvrage en notre Seigneur ? Quand je ne „ serais pas apôtre à l'égard des autres, je le suis à „ votre égard..... Sont-ils ministres du CHRIST ? „ Quand on devrait m'accuser d'impudence, je le „ suis encore plus. „

Il se peut en effet qu'il eût vu JESUS, lorsqu'il étudiait à Jérusalem sous *Gamaliel*. On peut dire cependant que ce n'était point une raison qui autorisât son apostolat. Il n'avait point été au rang des disciples de JESUS ; au contraire, il les avait persécutés ; il avait été complice de la mort de *St Etienne*. Il est étonnant qu'il ne justifie pas plutôt son apostolat volontaire par le miracle que fit depuis JESUS-CHRIST en sa faveur, par la lumière céleste qui lui apparut en plein midi, qui le renversa de cheval ; & par son enlèvement au troisième ciel.

(*s*) Act. chap. XXVI. (*t*) I. aux Corint. chap. IX.

St Epiphane cite des *Actes des apôtres* (*u*) qu'on croit composés par les chrétiens nommés *ébionites* ou *pauvres*, & qui furent rejetés par l'Eglise; actes très-anciens, à la vérité, mais pleins d'outrages contre *St Paul*.

C'est là qu'il est dit que *St Paul* était né à Tarsis de parens idolâtres; *utroque parente gentili procreatus*; & qu'étant venu à Jérusalem, où il resta quelque temps, il voulut épouser la fille de *Gamaliel;* que dans ce dessein il se rendit prosélyte juif, & se fit circoncire; mais que n'ayant pas obtenu cette vierge (ou ne l'ayant pas trouvé vierge) la colère le fit écrire contre la circoncision, le sabbat, & toute la loi.

Quumque Hierosolymam accessisset, & ibidem aliquandiu mansisset, pontificis filiam ducere in animum induxisse, & eam ob rem proselytum factum, atque circumcisum esse; postea quòd virginem eam non accepisset, succensuisse, & adversùs circumcisionem, ac sabbathum, totamque legem, scripsisse.

Ces paroles injurieuses font voir que ces premiers chrétiens, sous le nom de *pauvres*, étaient attachés encore au sabbat & à la circoncision, se prévalant de la circoncision de JESUS-CHRIST, & de son observance du sabbat; qu'ils étaient ennemis de *St Paul;* qu'ils le regardaient comme un intrus qui voulait tout renverser. En un mot ils étaient hérétiques; & en conséquence ils s'efforçaient de répandre la diffamation sur leurs ennemis, emportement trop ordinaire à l'esprit de parti & de superstition.

Aussi *St Paul* les traite-t-il de faux apôtres, d'ouvriers trompeurs, & les accable d'injures; (*x*) il les appelle *chiens* dans sa lettre aux habitans de Philippes. (*y*)

(*u*) *Hérésies*, liv. XXX, §. 6.

(*x*) II aux Corint. chap. XI, v. 13. (*y*) Chap. III, v. 2.

St Jérôme prétend (z) qu'il était né à Giſcala, bourg de Galilée, & non à Tarſis. D'autres lui conteſtent ſa qualité de citoyen romain, parce qu'il n'y avait alors de citoyen romain, ni à Tarſis, ni à Galgala; & que Tarſis ne fut colonie romaine qu'environ cent ans après. Mais il en faut croire les Actes des apôtres, qui ſont inſpirés par le Saint-Eſprit, & qui doivent l'emporter ſur le témoignage de *St Jérôme*, tout ſavant qu'il était.

Tout eſt intéreſſant de *St Pierre* & de *St Paul*. Si *Nicéphore* nous a donné le portrait de l'un, les *Actes de Ste Thècle*, qui bien que non canoniques, ſont du premier ſiècle, nous ont fourni le portrait de l'autre. Il était, diſent ces actes, de petite taille, chauve, les cuiſſes tortues, la jambe groſſe, le nez aquilin, les ſourcis joints, plein de la grâce du Seigneur. *Staturâ brevi, &c.*

Au reſte, ces *Actes* de *St Paul* & de *Ste Thècle* furent compoſés, ſelon *Tertullien*, par un aſiatique, diſciple de *Paul* lui-même, qui les mit d'abord ſous le nom de l'apôtre, & qui en fut repris, & même dépoſé, c'eſt-à-dire exclus de l'aſſemblée; car la hiérarchie n'étant pas encore établie, il n'y avait pas de dépoſition proprement dite.

IV.

Quelle était la diſcipline ſous laquelle vivaient les apôtres & les premiers diſciples?

Il paraît qu'ils étaient tous égaux. L'égalité était le grand principe des eſſéniens, des récabites, des

(z) *Saint Jérôme*, épître à *Philémon*.

thérapeutes, des disciples de *Jean*, & surtout de JESUS-CHRIST qui la recommande plus d'une fois.

St Barnabé, qui n'était pas un des douze apôtres, donne sa voix avec eux. *St Paul*, qui était encore moins apôtre choisi du vivant de JESUS, non-seulement est égal à eux, mais il a une sorte d'ascendant; il tance rudement *St Pierre*.

On ne voit parmi eux aucun supérieur quand ils sont assemblés. Personne ne préside, pas même tour-à-tour. Ils ne s'appellent point d'abord évêques. *St Pierre* ne donne le nom d'*évêque*, ou l'épithète équivalente, qu'à JESUS-CHRIST, qu'il appelle *le surveillant des ames*. (*a*) Ce nom de *surveillant*, d'*évêque*, est donné ensuite indifféremment aux anciens, que nous appelons *prêtres;* mais nulle cérémonie, nulle dignité, nulle marque distinctive de prééminence.

Les anciens ou vieillards sont chargés de distribuer les aumônes. Les plus jeunes sont élus à la pluralité des voix, (*b*) pour *avoir soin des tables*, & ils sont au nombre de sept; ce qui constate évidemment des repas de communauté. (*)

De juridiction, de puissance, de commandement, on n'en voit pas la moindre trace.

Il est vrai qu'*Ananiah* & *Saphira* sont mis à mort pour n'avoir pas donné tout leur argent à *St Pierre;* pour en avoir retenu une petite partie dans la vue de subvenir à leurs besoins pressans; pour ne l'avoir pas avoué; pour avoir corrompu, par un petit mensonge, la sainteté de leurs largesses: mais ce n'est pas *St Pierre* qui les condamne. Il est vrai qu'il devine la faute

(*a*) Epître I, chap. II.
(*b*) Actes, chap. VI, vers. 2.
(*) Voyez *Eglise*.

d'*Ananiah ;* il la lui reproche ; il lui dit : (c) *Vous avez menti au Saint-Esprit ;* & *Ananiah* tombe mort. Ensuite *Saphira* vient, & *Pierre* au lieu de l'avertir l'interroge ; ce qui semble une action de juge. Il la fait tomber dans le piége en lui disant : *Femme, dites-moi combien vous avez vendu votre champ ?* la femme répond comme son mari. Il est étonnant qu'en arrivant sur le lieu, elle n'ait pas su la mort de son époux ; que personne ne l'en ait avertie ; qu'elle n'ait pas vu dans l'assemblée l'effroi & le tumulte qu'une telle mort devait causer, & surtout la crainte mortelle que la justice n'accourût pour informer de cette mort comme d'un meurtre. Il est étrange que cette femme n'ait pas rempli la maison de ses cris, & qu'on l'ait interrogée paisiblement comme dans un tribunal sévère, où les huissiers contiennent tout le monde dans le silence. Il est encore plus étonnant que *St Pierre* lui ait dit : *Femme, vois-tu les pieds de ceux qui ont porté ton mari en terre ? ils vont t'y porter.* Et dans l'instant la sentence est exécutée. Rien ne ressemble plus à l'audience criminelle d'un juge despotique.

Mais il faut considérer que *St Pierre* n'est ici que l'organe de JESUS-CHRIST & du Saint-Esprit ; que c'est à eux qu'*Ananiah* & sa femme ont menti ; & que ce sont eux qui les punissent par une mort subite ; que c'est même un miracle fait pour effrayer tous ceux qui, en donnant leur bien à l'Eglise, & qui, en disant qu'ils ont tout donné, retiendront quelque chose pour des usages profanes. Le judicieux dom *Calmet* fait voir combien les pères & les commentateurs diffèrent sur le salut de ces deux premiers chrétiens, dont le

(c) Actes, chap. V.

péché

péché consistait dans une simple réticence, mais coupable.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les apôtres n'avaient aucune juridiction, aucune puissance, aucune autorité que celle de la persuasion, qui est la première de toutes, & sur laquelle toutes les autres sont fondées.

D'ailleurs il paraît par cette histoire même que les chrétiens vivaient en commun.

Quand ils étaient assemblés deux ou trois, JESUS-CHRIST était au milieu d'eux. Ils pouvaient tous recevoir également l'Esprit. JESUS était leur véritable, leur seul supérieur; il leur avait dit: (*e*) *N'appelez personne sur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père qui est dans le ciel. Ne désirez point qu'on vous appelle maîtres, parce que vous n'avez qu'un seul maître, & que vous êtes tous frères; ni qu'on vous appelle docteurs, car votre seul docteur est* JESUS. (*)

Il n'y avait du temps des apôtres aucun rite, point de liturgie, point d'heures marquées pour s'assembler, nulle cérémonie. Les disciples baptisaient les catéchumènes; on leur soufflait dans la bouche pour y faire entrer l'Esprit saint avec le souffle, (*f*) ainsi que JESUS-CHRIST avait soufflé sur les apôtres, ainsi qu'on souffle encore aujourd'hui, en plusieurs églises, dans la bouche d'un enfant quand on lui administre le baptême. Tels furent les commencemens du christianisme. Tout se fesait par inspiration, par enthousiasme, comme chez les thérapeutes & chez les judaïtes, s'il est permis de comparer un moment des sociétés judaïques, devenues réprouvées, à des sociétés conduites par

(*e*) *Matt.* ch. XXIII. (*) Voyez *Eglise*. (*f*) *Jean*, ch. XX, v. 22.

JESUS-CHRIST même du haut du ciel, où il était assis à la droite de son père.

Le temps amena des changemens nécessaires; l'Eglise s'étant étendue, fortifiée, enrichie, eut besoin de nouvelles lois.

APPARENCE.

TOUTES les apparences sont-elles trompeuses? Nos sens ne nous ont-ils été donnés que pour nous faire une illusion continuelle? Tout est-il erreur? Vivons-nous dans un songe, entourés d'ombres chimériques? Vous voyez le soleil se coucher à l'horizon, quand il est déjà dessous. Il n'est pas encore levé, & vous le voyez paraître. Cette tour quarrée vous semble ronde. Ce bâton enfoncé dans l'eau vous semble courbé.

Vous regardez votre image dans un miroir. Il vous la représente derrière lui. Elle n'est ni derrière, ni devant. Cette glace, qui au toucher & à la vue est si lisse & si unie, n'est qu'un amas inégal d'aspérités & de cavités. La peau la plus fine & la plus blanche n'est qu'un réseau hérissé, dont les ouvertures sont incomparablement plus larges que le tissu, & qui renferment un nombre infini de petits crins. Des liqueurs passent sans cesse sous ce réseau, & il en sort des exhalaisons continuelles, qui couvrent toute cette surface. Ce que vous appelez *grand* est très-petit pour un éléphant, & ce que vous appelez *petit* est un monde pour des insectes.

Le même mouvement qui serait rapide pour une tortue, serait très-lent aux yeux d'un aigle. Ce rocher, qui est impénétrable au fer de vos instrumens, est un

crible percé de plus de trous qu'il n'a de matière, & de mille avenues d'une largeur prodigieuse, qui conduisent à son centre, où logent des multitudes d'animaux qui peuvent se croire les maîtres de l'univers.

Rien n'est ni comme il vous paraît, ni à la place où vous croyez qu'il soit.

Plusieurs philosophes, fatigués d'être toujours trompés par les corps, ont prononcé de dépit que les corps n'existent pas, & qu'il n'y a de réel que notre esprit. Ils pouvaient tout aussi-bien conclure que, toutes les apparences étant fausses, & la nature de l'ame étant inconnue comme la matière, il n'y avait en effet ni esprit ni corps.

C'est peut-être ce désespoir de rien connaître, qui a fait dire à certains philosophes chinois, que le néant est le principe & la fin de toutes choses.

Cette philosophie destructive des êtres était fort connue du temps de *Molière*. Le docteur *Marphurius* représente toute cette école, quand il enseigne à *Sganarelle*, qu'*il ne faut pas dire, je suis venu; mais, il me semble que je suis venu : & il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.*

Mais à présent une scène de comédie n'est pas une raison, quoiqu'elle vaille quelquefois mieux; & il y a souvent autant de plaisir à rechercher la vérité qu'à se moquer de la philosophie.

Vous ne voyez pas le réseau, les cavités, les cordes, les inégalités, les exhalaisons de cette peau blanche & fine que vous idolâtrez. Des animaux, mille fois plus petits qu'un ciron, discernent tous ces objets qui vous échappent. Ils s'y logent, ils s'y nourrissent, ils

s'y promènent comme dans un vaſte pays. Et ceux qui ſont ſur le bras droit, ignorent qu'il y ait des gens de leur eſpèce ſur le bras gauche. Si vous aviez le malheur de voir ce qu'ils voient, cette peau charmante vous ferait horreur.

L'harmonie d'un concert que vous entendez avec délices, doit faire ſur certains petits animaux l'effet d'un tonnerre épouvantable, & peut-être les tuer. Vous ne voyez, vous ne touchez, vous n'entendez, vous ne ſentez les choſes que de la manière dont vous devez les ſentir.

Tout eſt proportionné. Les lois de l'optique, qui vous font voir dans l'eau l'objet où il n'eſt pas, & qui briſent une ligne droite, tiennent aux mêmes lois qui vous font paraître le ſoleil ſous un diamètre de deux pieds, quoiqu'il ſoit un million de fois plus gros que la terre. Pour le voir dans ſa dimenſion véritable, il faudrait avoir un œil qui en raſſemblât les rayons ſous un angle auſſi grand que ſon diſque; ce qui eſt impoſſible. Vos ſens vous aſſiſtent donc beaucoup plus qu'ils ne vous trompent.

Le mouvement, le temps, la dureté, la molleſſe, les dimenſions, l'éloignement, l'approximation, la force, la faibleſſe, les apparences, de quelque genre qu'elles ſoient, tout eſt relatif. Et qui a fait ces relations?

APPARITION.

CE n'eſt point du tout une choſe rare qu'une perſonne, vivement émue, voie ce qui n'eſt point. Une femme en 1726, accuſée à Londres d'être complice du meurtre de ſon mari, niait le fait; on lui préſente l'habit du mort qu'on ſecoue devant elle; ſon imagination épouvantée lui fait voir ſon mari même; elle ſe jette à ſes pieds, & veut les embraſſer. Elle dit aux jurés qu'elle avait vu ſon mari.

Il ne faut pas s'étonner que *Théodoric* ait vu dans la tête d'un poiſſon, qu'on lui ſervait, celle de *Simmaque* qu'il avait aſſaſſiné, ou fait exécuter injuſtement; (c'eſt la même choſe.)

Charles IX, après la Saint-Barthelemi, voyait des morts & du ſang, non pas en ſonge, mais dans les convulſions d'un eſprit troublé, qui cherchait en vain le ſommeil. Son médecin & ſa nourrice l'atteſtèrent. Des viſions fantaſtiques ſont très-fréquentes dans les fiévres chaudes. Ce n'eſt point s'imaginer voir, c'eſt voir en effet. Le fantôme exiſte pour celui qui en a la perception. Si le don de la raiſon, accordé à la machine humaine, ne venait pas corriger ces illuſions, toutes les imaginations échauffées ſeraient dans un tranſport preſque continuel, & il ſerait impoſſible de les guérir.

C'eſt ſurtout dans cet état mitoyen, entre la veille & le ſommeil, qu'un cerveau enflammé voit des objets imaginaires, & entend des ſons que perſonne ne prononce. La frayeur, l'amour, la douleur, le remords,

sont les peintres qui tracent les tableaux dans les imaginations bouleversées. L'œil qui est ébranlé pendant la nuit par un coup vers le petit cantus, & qui voit jaillir des étincelles, n'est qu'une très-faible image des inflammations de notre cerveau.

Aucun théologien ne doute qu'à ces causes naturelles, la volonté du maître de la nature n'ait joint quelquefois sa divine influence. L'ancien & le nouveau testament en sont d'assez évidens témoignages. La Providence daigna employer ces apparitions, ces visions en faveur du peuple juif, qui était alors son peuple chéri.

Il se peut que dans la suite des temps, quelques ames, pieuses à la vérité, mais trompées par leur enthousiasme, aient cru recevoir d'une communication intime avec DIEU ce qu'elles ne tenaient que de leur imagination enflammée. C'est alors qu'on a besoin du conseil d'un honnête homme, & surtout d'un bon médecin.

Les histoires des apparitions sont innombrables. On prétend que ce fut sur la foi d'une apparition que *St Théodore*, au commencement du quatrième siècle, alla mettre le feu au temple d'Amasée, & le réduisit en cendre. Il est bien vraisemblable que DIEU ne lui avait pas ordonné cette action, qui en elle-même est si criminelle, dans laquelle plusieurs citoyens périrent, & qui exposait tous les chrétiens à une juste vengeance.

Que *Ste Potamienne* ait apparu à *St Basilide*, DIEU peut l'avoir permis; il n'en a rien résulté qui troublât l'Etat. On ne niera pas que JESUS-CHRIST ait pu apparaître à *St Victor*: mais que *St Benoît* ait vu l'ame

de *St Germain* de Capoue portée au ciel par des anges, & que deux moines aient vu celle de *St Benoît* marcher sur un tapis étendu depuis le ciel jusqu'au mont Cassin, cela est plus difficile à croire.

On peut douter de même, sans offenser notre auguste religion, que *St Eucher* fut mené par un ange en enfer, où il vit l'ame de *Charles Martel;* & qu'un saint ermite d'Italie ait vu des diables qui enchaînaient l'ame de *Dagobert* dans une barque, & lui donnaient cent coups de fouet: car après tout il ne serait pas aisé d'expliquer nettement comment une ame marche sur un tapis, comment on l'enchaîne dans un bateau, & comment on la fouette.

Mais il se peut très-bien faire que des cervelles allumées aient eu de semblables visions; on en a mille exemples de siècle en siècle. Il faut être bien éclairé pour distinguer dans ce nombre prodigieux de visions celles qui viennent de DIEU même, & celles qui sont produites par la seule imagination.

L'illustre *Bossuet* rapporte, dans l'*Oraison funèbre de la princesse palatine*, deux visions qui agirent puissamment sur cette princesse, & qui déterminèrent toute la conduite de ses dernières années. Il faut croire ces visions célestes, puisqu'elles sont regardées comme telles par le disert & savant évêque de Meaux, qui pénétra toutes les profondeurs de la théologie, & qui même entreprit de lever le voile dont l'Apocalypse est couverte.

Il dit donc que la princesse palatine, après avoir prêté cent mille francs à la reine de Pologne sa sœur, (*a*) vendu le duché de Rételois un million, marié

(*a*) *Oraisons funèbres*, pages 310 & suivantes, édition de 1749.

avantageusement ses filles, étant heureuse selon le monde, mais doutant malheureusement des vérités de la religion catholique, fut rappelée à la conviction & à l'amour de ces vérités ineffables par deux visions. La première fut un rêve, dans lequel un aveugle-né lui dit qu'il n'avait aucune idée de la lumière, & qu'il fallait en croire les autres sur les choses qu'on ne peut concevoir. La seconde fut un violent ébranlement des méninges & des fibres du cerveau dans un accès de fièvre. Elle vit une poule qui courait après un de ses pouffins qu'un chien tenait dans sa gueule. La princesse palatine arrache le petit poulet au chien ; une voix lui crie : *Rendez-lui son poulet ; si vous le privez de son manger, il fera mauvaise garde. Non*, s'écria la princesse, *je ne le rendrai jamais.*

Ce poulet, c'était l'ame d'*Anne de Gonzague* princesse palatine ; la poule était l'Eglise ; le chien était le diable. *Anne de Gonzague*, qui ne devait jamais rendre le poulet au chien, était la grâce efficace.

Bossuet prêchait cette oraison funèbre aux religieuses carmélites du faubourg Saint-Jacques à Paris devant toute la maison de *Condé ;* il leur dit ces paroles remarquables : *Ecoutez, & prenez garde surtout de ne pas écouter avec mépris l'ordre des avertissemens divins & la conduite de la grâce.*

Les lecteurs doivent donc lire cette histoire avec le même respect que les auditeurs l'écoutèrent. Ces effets extraordinaires de la Providence sont comme les miracles des saints qu'on canonise. Ces miracles doivent être attestés par des témoins irréprochables. Hé ! quel déposant plus légal pourrions-nous avoir des apparitions & des visions de la princesse palatine, que

celui qui employa sa vie à distinguer toujours la vérité de l'apparence? Il combattit avec vigueur contre les religieuses de Port-royal sur le formulaire ; contre *Paul Ferri* sur le catéchisme ; contre le ministre *Claude* sur les variations de l'Eglise ; contre le docteur *Dupin* sur la Chine ; contre le père *Simon* sur l'intelligence du texte sacré ; contre le cardinal *Sfrondate* sur la prédestination ; contre le pape sur les droits de l'Eglise gallicane ; contre l'archevêque de Cambrai sur l'amour pur & désintéressé. Il ne se laissait séduire ni par les noms ni par les titres, ni par la réputation, ni par la dialectique de ses adversaires. Il a rapporté ce fait ; il l'a donc cru. Croyons-le comme lui, malgré les railleries qu'on en a faites. Adorons les secrets de la Providence : mais défions-nous des écarts de l'imagination, que *Mallebranche* appelait *la folle du logis*. Car les deux visions accordées à la princesse palatine ne sont pas données à tout le monde.

Jesus-Christ apparut à *Ste Catherine* de Sienne ; il l'épousa ; il lui donna un anneau. Cette apparition mystique est respectable, puisqu'elle est attestée par *Raimond* de Capoue, général des dominicains, qui la confessait, & même par le pape *Urbain VI*. Mais elle est rejetée par le savant *Fleuri*, auteur de l'*Histoire ecclésiastique*. Et une fille qui se vanterait aujourd'hui d'avoir contracté un tel mariage, pourrait avoir une place aux petites maisons pour présent de noce.

L'apparition de la mère *Angélique*, abbesse du Port-royal, à sœur *Dorothée*, est rapportée par un homme d'un très-grand poids dans le parti qu'on nomme *janséniste*, c'est le sieur *Dufossé*, auteur des Mémoires de *Pontis*. La mère *Angélique*, long-temps

après sa mort, vint s'asseoir dans l'église de Port-royal à son ancienne place, avec sa crosse à la main. Elle commanda qu'on fît venir sœur *Dorothée*, à qui elle dit de terribles secrets. Mais le témoignage de ce *Dufossé* ne vaut pas celui de *Raimond* de Capoue & du pape *Urbain VI*, lesquels pourtant n'ont pas été recevables.

Celui qui vient d'écrire ce petit morceau a lu ensuite les quatre volumes de l'abbé *Langlet* sur les apparitions, & ne croit pas devoir en rien prendre. Il est convaincu de toutes les apparitions avérées par l'Eglise; mais il a quelques doutes sur les autres jusqu'à ce qu'elles soient authentiquement reconnues. Les cordeliers & les jacobins, les jansénistes, & les molinistes, ont eu leurs apparitions & leurs miracles. *Iliacos intrà muros peccatur & extrà.* (*)

APROPOS, L'APROPOS.

L'APROPOS est comme l'avenir, l'atour, l'ados, & plusieurs termes pareils, qui ne composent plus aujourd'hui qu'un seul mot, & qui en faisaient deux autrefois.

Si vous dites: à propos, j'oubliais de vous parler de cette affaire; alors ce sont deux mots, & *à* devient une prépositon. Mais si vous dites: Voilà un *apropos* heureux, un *apropos* bien adroit, apropos n'est plus qu'un seul mot.

La Motte a dit dans une de ses odes:

Le sage, le prompt apropos,
Dieu qu'à tort oublia la fable.

(*) Voyez *Vision*, & *Vampires*.

Tous les heureux succès en tout genre sont fondés sur les choses dites ou faites à propos.

Arnaud de Bresse, *Jean Hus*, & *Jérôme* de Prague, ne vinrent pas assez à propos, ils furent tous trois brûlés; les peuples n'étaient pas encore assez irrités : l'invention de l'imprimerie n'avait point encore mis sous les yeux de tout le monde les abus dont on se plaignait. Mais quand les hommes commencèrent à lire; quand la populace, qui voulait bien ne pas aller en purgatoire, mais qui ne voulait pas payer trop cher des indulgences, commença à ouvrir les yeux, les réformateurs du seizième siècle vinrent très *à propos* & réussirent.

Un des meilleurs *apropos* dont l'histoire ait fait mention, est celui de *Pierre Danez* au concile de Trente. Un homme qui n'aurait pas eu l'esprit présent, n'aurait rien répondu au froid jeu de mot de l'évêque italien : *Ce coq chante bien : iste gallus bene cantat.* (*a*) *Danez* répondit par cette terrible réplique : *Plût à* DIEU *que Pierre se repentît au chant du coq !*

La plupart des recueils de bons mots sont remplis de réponses très-froides. Celle du marquis *Masei*, ambassadeur de Sicile auprès du pape *Clément XI*, n'est ni froide, ni injurieuse, ni piquante, mais c'est un bel apropos. Le pape se plaignait avec larmes de ce qu'on avait ouvert, malgré lui, les églises de Sicile qu'il avait interdites : *Pleurez, saint père*, lui dit-il, *quand on les fermera.*

Les Italiens appellent une chose dite hors de propos, un *sproposito*. Ce mot manque à notre langue.

(*a*) Les dames, qui pourront lire ce morceau, sauront que *Gallus* signifie *Gaulois* & *Coq*.

C'eſt une grande leçon dans *Plutarque* que ces paroles : *Tu tiens ſans propos beaucoup de bons propos.* Ce défaut ſe trouve dans beaucoup de nos tragédies, où les héros débitent des maximes bonnes en elles-mêmes, qui deviennent fauſſes dans l'endroit où elles ſont placées.

L'apropos fait tout dans les grandes affaires, dans les révolutions des Etats. On a déjà dit que *Cromwell*, ſous *Eliſabeth* ou ſous *Charles II*, le cardinal de *Retz*, quand *Louis XIV* gouverna par lui-même, auraient été des hommes très-ordinaires.

Céſar, né du temps de *Scipion l'africain*, n'aurait pas ſubjugué la république romaine ; & ſi *Mahomet* revenait aujourd'hui, il ſerait tout au plus chérif de la Mecque. Mais ſi *Archimède* & *Virgile* renaiſſaient, l'un ſerait encore le meilleur mathématicien, l'autre le meilleur poëte de ſon pays.

ARABES,

Et par occaſion du livre de Job.

SI quelqu'un veut connaître à fond les antiquités arabes, il eſt à préſumer qu'il n'en ſera pas plus inſtruit que de celles de l'Auvergne & du Poitou. Il eſt pourtant certain que les Arabes étaient quelque choſe long-temps avant *Mahomet*. Les Juifs eux-mêmes diſent que *Moïſe* épouſa une fille arabe ; & ſon beau-père *Jéthro* paraît un homme de fort bon ſens.

Mecka ou la Mecque paſſa, & non ſans vraiſemblance, pour une des plus anciennes villes du monde ; & ce qui prouve ſon ancienneté, c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'une autre cauſe que la ſuperſtition ſeule ait

fait bâtir une ville en cet endroit; elle eſt dans un déſert de ſable, l'eau y eſt ſaumâtre, on y meurt de faim & de ſoif. Le pays à quelques milles vers l'orient, eſt le plus délicieux de la terre, le plus arroſé, le plus fertile. C'était là qu'il fallait bâtir, & non à la Mecque. Mais il ſuffit d'un charlatan, d'un fripon, d'un faux prophète qui aura débité ſes rêveries, pour faire de la Mecque un lieu ſacré & le rendez-vous des nations voiſines. C'eſt ainſi que le temple de *Jupiter Ammon* était bâti au milieu des ſables, &c. &c.

L'Arabie s'étend du déſert de Jéruſalem juſqu'à Aden ou Eden, vers le quinzième degré, en tirant droit du nord-eſt au ſud-eſt. C'eſt un pays immenſe, environ trois fois grand comme l'Allemagne. Il eſt très-vraiſemblable que ſes déſerts de ſable ont été apportés par les eaux de la mer, & que ſes golfes maritimes ont été des terres fertiles autrefois.

Ce qui ſemble dépoſer en faveur de l'antiquité de cette nation, c'eſt qu'aucun hiſtorien ne dit qu'elle ait été ſubjuguée; elle ne le fut pas même par *Alexandre*, ni par aucun roi de Syrie, ni par les Romains. Les Arabes au contraire ont ſubjugué cent peuples, depuis l'Inde juſqu'à la Garonne; & ayant enſuite perdu leurs conquêtes, ils ſe ſont retirés dans leur pays ſans s'être mêlés avec d'autres peuples.

N'ayant jamais été ni aſſervis, ni mélangés, il eſt plus que probable qu'ils ont conſervé leurs mœurs & leur langage; auſſi l'arabe eſt-il en quelque façon la langue-mère de toute l'Aſie juſqu'à l'Inde, & juſqu'au pays habité par les Scythes, ſuppoſé qu'il y ait en effet des langues-mères; mais il n'y a que des langues dominantes. Leur génie n'a point changé, ils ſont

encore des *mille & une nuits*, comme ils en fesaient du temps qu'ils imaginaient un *Bach* ou *Bacchus*, qui traversait la mer Rouge avec trois millions d'hommes, de femmes & d'enfans; qui arrêtait le soleil & la lune; qui fesait jaillir des fontaines de vin avec une baguette, laquelle il changeait en serpent quand il voulait.

Une nation ainsi isolée, & dont le sang est sans mélange, ne peut changer de caractère. Les Arabes qui habitent les déserts ont toujours été un peu voleurs. Ceux qui habitent les villes ont toujours aimé les fables, la poësie, & l'astronomie.

Il est dit dans la *préface historique de l'Alcoran*, que lorsqu'ils avaient un bon poëte dans une de leurs tribus, les autres tribus ne manquaient pas d'envoyer des députés pour féliciter celle à qui DIEU avait fait la grâce de lui donner un poëte.

Les tribus s'assemblaient tous les ans par représentans, dans une place nommée *Ocad*, où l'on récitait des vers à-peu-près comme on fait aujourd'hui à Rome, dans le jardin de l'académie des Arcades; & cette coutume dura jusqu'à *Mahomet*. De son temps chacun affichait ses vers à la porte du temple de la Mecque.

Labid, fils de *Rabia*, passait pour l'*Homère* des Mecquois; mais ayant vu le second chapitre de l'Alcoran que *Mahomet* avait affiché, il se jeta à ses genoux, & lui dit: *O Mohammed, fils d'Abdallah, fils de Motaleb, fils d'Achem, vous êtes un plus grand poëte que moi; vous êtes sans doute le prophète de* DIEU.

Autant les arabes du désert étaient voleurs, autant ceux de Maden, de Naïd, de Sanaa étaient généreux.

Un ami était déshonoré dans ces pays quand il avait refusé des secours à un ami.

Dans leur recueil de vers intitulé *Tograïd*, il est rapporté qu'un jour dans la cour du temple de la Mecque, trois arabes disputaient sur la générosité & l'amitié, & ne pouvaient convenir qui méritait la préférence de ceux qui donnaient alors les plus grands exemples de ces vertus. Les uns tenaient pour *Abdallah*, fils de *Giafar*, oncle de *Mahomet;* les autres pour *Kaïs*, fils de *Saad*, & d'autres pour *Arabad* de la tribu d'As. Après avoir bien disputé, ils convinrent d'envoyer un ami d'*Abdallah* vers lui, un ami de *Kaïs* vers *Kaïs*, & un ami d'*Arabad* vers *Arabad* pour les éprouver tous trois, & venir ensuite faire leur rapport à l'assemblée.

L'ami d'*Abdallah* courut donc à lui & lui dit: Fils de l'oncle de *Mahomet*, je suis en voyage & je manque de tout. *Abdallah* était monté sur son chameau chargé d'or & de soie, il en descendit au plus vîte, lui donna son chameau, & s'en retourna à pied dans sa maison.

Le second alla s'adresser à son ami *Kaïs*, fils de *Saad*. *Kaïs* dormait encore, un de ses domestiques demande au voyageur ce qu'il désire. Le voyageur répond qu'il est l'ami de *Kaïs*, & qu'il a besoin de secours. Le domestique lui dit: Je ne veux pas éveiller mon maître; mais voilà sept mille pièces d'or, c'est tout ce que nous avons à présent dans la maison; prenez encore un chameau dans l'écurie avec un esclave, je crois que cela vous suffira jusqu'à ce que vous soyez arrivé chez vous. Lorsque *Kaïs* fut éveillé, il gronda beaucoup le domestique de n'avoir pas donné davantage.

Le troisième alla trouver son ami *Arabad* de la tribu

d'As. *Arabad* était aveugle, & il sortait de sa maison appuyé sur deux esclaves pour aller prier DIEU au temple de la Mecque; dès qu'il eut entendu la voix de l'ami, il lui dit: Je n'ai de bien que mes deux esclaves, je vous prie de les prendre & de les vendre; j'irai au temple comme je pourrai avec mon bâton.

Les trois disputeurs étant revenus à l'assemblée, racontèrent fidellement ce qui leur était arrivé. On donna beaucoup de louanges à *Abdallah* fils de *Giafar*, à *Kaïs* fils de *Saad*, & à *Arabad* de la tribu d'As, mais la préférence fut pour *Arabad*.

Les Arabes ont plusieurs contes de cette espèce. Nos nations occidentales n'en ont point; nos romans ne sont pas dans ce goût. Nous en avons plusieurs qui ne roulent que sur des friponneries, comme ceux de *Bocace*, *Guſman d'Alfarache*, *Gilblas*, *&c.*

De l'arabe Job.

IL est clair que du moins les Arabes avaient des idées nobles & élevées. Les hommes les plus savans dans les langues orientales pensent que le livre de *Job*, qui est de la plus haute antiquité, fut composé par un arabe de l'Idumée. La preuve la plus claire & la plus indubitable, c'est que le traducteur hébreu a laissé dans sa traduction plus de cent mots arabes qu'apparemment il n'entendait pas.

Job, le héros de la pièce, ne peut avoir été un hébreu: car il dit, dans le quarante-deuxième chapitre, qu'ayant recouvré son premier état, il partagea ses biens également à ses fils & à ses filles; ce qui est directement contraire à la loi hébraïque.

Il est très-vraisemblable que si ce livre avait été

composé

composé après le temps où l'on place l'époque de *Moïse*, l'auteur qui parle de tant de choses, & qui n'épargne pas les exemples, aurait parlé de quelqu'un des étonnans prodiges opérés par *Moïse*, & connus sans doute de toutes les nations de l'Asie.

Dès le premier chapitre, *Sathan* paraît devant DIEU, & lui demande la permission d'affliger *Job*; on ne connaît point *Sathan* dans le Pentateuque, c'était un mot chaldéen. Nouvelle preuve que l'auteur arabe était voisin de la Chaldée.

On a cru qu'il pouvait être juif, parce qu'au douzième chapitre le traducteur hébreu a mis *Jehova* à la place d'*El* ou de *Bel*, ou de *Sadaï*. Mais quel est l'homme un peu instruit qui ne sache que le mot de *Jehova* était commun aux Phéniciens, aux Syriens, aux Egyptiens, & à tous les peuples des contrées voisines?

Une preuve plus forte encore, & à laquelle on ne peut rien répliquer, c'est la connaissance de l'astronomie, qui éclate dans le livre de *Job*. Il est parlé des constellations que nous nommons (*a*) l'*Arcture*, l'*Orion*, les *Hyades*, & même de celles *du midi qui sont cachées*. Or, les Hébreux n'avaient aucune connaissance de la sphère, n'avaient pas même de terme pour exprimer l'astronomie; & les Arabes ont toujours été renommés pour cette science, ainsi que les Chaldéens.

Il paraît donc très-bien prouvé que le livre de *Job* ne peut être d'un juif, & est antérieur à tous les livres juifs. *Philon* & *Josephe* sont trop avisés pour le compter dans le canon hébreu: c'est incontestablement une parabole, une allégorie arabe.

(*a*) Chap. IX, v. 9.

Ce n'eſt pas tout; on y puiſe des connaiſſances des uſages de l'ancien monde, & ſurtout de l'Arabie. (*b*) Il y eſt queſtion du commerce des Indes, commerce que les Arabes firent dans tous les temps, & dont les Juifs n'entendirent ſeulement pas parler.

On y voit que l'art d'écrire était très-cultivé, & qu'on feſait déjà de gros livres. (*c*)

On ne peut diſſimuler que le commentateur *Calmet*, tout profond qu'il eſt, manque à toutes les règles de la logique, en prétendant que *Job* annonce l'immortalité de l'ame, & la réſurrection du corps, quand il dit: *Je ſais que* DIEU, *qui eſt vivant, aura pitié de moi, que je me releverai un jour de mon fumier, que ma peau reviendra, que je reverrai* DIEU *dans ma chair. Pourquoi donc dites-vous à préſent, perſécutons-le, cherchons des paroles contre lui? Je ſerai puiſſant à mon tour, craignez mon épée, craignez que je ne me venge, ſachez qu'il y a une juſtice.*

Peut-on entendre par ces paroles autre choſe que l'eſpérance de la guériſon? L'immortalité de l'ame, & la réſurrection des corps au dernier jour ſont des vérités ſi indubitablement annoncées dans le nouveau teſtament, ſi clairement prouvées par les pères & par les conciles, qu'il n'eſt pas beſoin d'en attribuer la première connaiſſance à un arabe. Ces grands myſtères ne ſont expliqués dans aucun endroit du Pentateuque hébreu; comment le ſeraient-ils dans ce ſeul verſet de *Job*, & encore d'une manière ſi obſcure? *Calmet* n'a pas plus de raiſon de voir l'immortalité de l'ame, & la réſurrection dans les diſcours de *Job*, que d'y voir la vérole dans la maladie dont il eſt attaqué.

(*b*) Chap. XXVIII, v. 16 &c. (*c*) Chap. XXXI.

Ni la logique, ni la physique ne sont d'accord avec ce commentateur.

Au reste, ce livre allégorique de *Job* étant manifestement arabe, il est permis de dire qu'il n'y a ni méthode, ni justesse, ni précision. Mais c'est peut-être le monument le plus précieux & le plus ancien des livres qui aient été écrits en-deçà de l'Euphrate.

ARANDA.

Droits royaux, jurisprudence, inquisition.

QUOIQUE les noms propres ne soient pas l'objet de nos questions encyclopédiques, notre société littéraire a cru devoir faire une exception en faveur du comte d'*Aranda*, président du conseil suprême en Espagne, & capitaine-général de la Castille nouvelle, qui a commencé à couper les têtes de l'hydre de l'inquisition.

Il était bien juste qu'un espagnol délivrât la terre de ce monstre, puisqu'un espagnol l'avait fait naître. Ce fut un saint, à la vérité, ce fut *St Dominique l'encuirassé*, (1) qui étant illuminé d'en-haut, & croyant

(1) *Dominique* fondateur de l'ordre de *saint Jacques Clément*, & inventeur de l'inquisition, est différent du *Dominique* surnommé l'*encuirassé* parce qu'il s'était endurci la peau à force de se donner la discipline. On voit, par la note ci-après, qui est de M. de *Voltaire*, qu'il connaissait très-bien la différence de ces deux saints. Mais le fondateur de l'inquisition ne mérite-t-il pas bien aussi l'épithète d'*encuirassé*? *Illi robur & æs triplex circa pectus erat.*

Il faudrait rechercher si du temps de *saint Dominique* on fesait porter le *san-benito* aux pécheurs, & si ce *san-benito* n'était pas une chemise bénite qu'on leur donnait en échange de leur argent qu'on leur prenait. Mais étant retiré au milieu des neiges, au pied du mont Crapak, qui sépare la Pologne de la Hongrie, nous n'avons qu'une bibliothèque médiocre.

fermement que l'Eglise catholique, apostolique, & romaine, ne pouvait se soutenir que par des moines & des bourreaux, jeta les fondemens de l'inquisition au treizième siècle, & lui soumit les rois, les ministres, & les magistrats : mais il arrive quelquefois qu'un grand-homme est plus qu'un saint dans les choses purement civiles, & qui concernent directement la majesté des couronnes, la dignité du conseil des rois, les droits de la magistrature, la sureté des citoyens.

La conscience, le for intérieur (comme l'appelle l'université de Salamanque) est d'une autre espèce; elle n'a rien de commun avec les lois de l'Etat. Les inquisiteurs, les théologiens doivent prier DIEU pour les peuples; & les ministres, les magistrats établis par les rois sur les peuples, doivent juger.

Un soldat bigame ayant été arrêté pour ce délit par l'auditeur de la guerre, au commencement de l'année 1770, & le saint Office ayant prétendu que c'était à lui seul qu'il appartenait de juger ce soldat, le roi d'Espagne a décidé que cette cause devait uniquement ressortir au tribunal du comte d'*Aranda*, capitaine-général, par un arrêt solemnel du 5 février de la même année.

L'arrêt porte que le très-révérend archevêque de Pharsale, ville qui appartient aux Turcs, inquisiteur-général des Espagnols, doit observer les lois du royaume, respecter les juridictions royales, se tenir

La disette des livres dont nous gémissons vers ce mont Crapak où nous sommes, nous empêche aussi d'examiner si *saint Dominique* assista en qualité d'inquisiteur à la bataille de Muret, ou en qualité de prédicateur, ou en celle d'officier volontaire; & si le titre d'*encuirassé* lui fut donné aussi-bien qu'à l'ermite *Dominique :* je crois qu'il était à la bataille de Muret, mais qu'il ne porta point d'armes.

dans ses bornes, & ne se point mêler d'emprisonner les sujets du roi.

On ne peut pas tout faire à la fois; *Hercule* ne put nettoyer en un jour les écuries du roi *Augias*. Les écuries d'Espagne étaient pleines des plus puantes immondices depuis plus de cinq cents ans; c'était grand dommage de voir de si beaux chevaux, si fiers, si légers, si courageux, si brillans, n'avoir pour palefreniers que des moines qui leur appesantissaient la bouche par un vilain mors, & qui les fesaient croupir dans la fange.

Le comte d'*Aranda*, qui est un excellent écuyer, commence à mettre la cavalerie espagnole sur un autre pied, & les écuries d'*Augias* seront bientôt de la plus grande propreté.

Ce pourrait être ici l'occasion de dire un petit mot des premiers beaux jours de l'inquisition, parce qu'il est d'usage dans les dictionnaires, quand on parle de la mort des gens, de faire mention de leur naissance & de leurs dignités; mais on en trouvera le détail à l'article *Inquisition*, (*a*) aussi bien que la patente curieuse donnée par *St Dominique*. (*b*)

(*a*) Consultez, si vous voulez, sur la jurisprudence de l'inquisition, le révérend père *Yvonet*, le docteur *Chucalon*, & surtout magister *Grillandus*: beau nom pour un inquisiteur!

Et vous, rois de l'Europe, princes souverains, républiques, souvenez-vous à jamais que les moines inquisiteurs se sont intitulés *inquisiteurs par la grâce de* DIEU!

(*b*) Ce témoignage de la toute-puissance de *saint Dominique* se trouve dans *Louis de Paramo*, l'un des plus grands théologiens d'Espagne. Elle est citée dans le *Manuel de l'inquisition*, ouvrage d'un théologien français qui est d'une autre espèce. Il écrit à la manière de *Pascal*.

Obſervons ſeulement que le comte d'*Aranda* a mérité la reconnaiſſance de l'Europe entiere, en rognant les griffes, & en limant les dents du monſtre.

Béniſſons le comte d'*Aranda*. (2)

ARARAT.

Déluge.

MONTAGNE d'Arménie, ſur laquelle s'arrêta l'arche. On a long-temps agité la queſtion ſur l'univerſalité du déluge, s'il inonda toute la terre ſans exception, ou ſeulement toute la terre alors connue. Ceux qui ont cru qu'il ne s'agiſſait que des peuplades qui exiſtaient alors, ſe ſont fondés ſur l'inutilité de noyer des terres non peuplées, & cette raiſon a paru aſſez plauſible. Nous nous en tenons au texte de l'Ecriture, ſans prétendre l'expliquer. Mais nous prendrons plus de liberté avec *Béroſe*, ancien auteur chaldéen, dont on retrouve des fragmens conſervés par *Abidène*, cités dans *Euſèbe*, & rapportés mot à mot par *George* le ſincelle.

On voit par ces fragmens que les Orientaux, qui bordent le Pont-Euxin, feſaient anciennement de l'Arménie la demeure des dieux. Et c'eſt en quoi les Grecs les imitèrent. Ils placèrent les dieux ſur le mont Olympe. Les hommes tranſportent toujours

(2) Depuis que M. le comte d'*Aranda* a ceſſé de gouverner l'Eſpagne, l'inquiſition y a repris toute ſa ſplendeur & toute ſa force pour abrutir les hommes; mais par l'effet infaillible du progrès des lumières, même ſur les ennemis de la raiſon, elle a perdu un peu de ſa férocité.

les choſes humaines aux choſes divines. Les princes bâtiſſaient leurs citadelles ſur des montagnes : donc les dieux y avaient auſſi leurs demeures : elles devenaient donc ſacrées. Les brouillards dérobent aux yeux le ſommet du mont Ararat : donc les dieux ſe cachaient dans ces brouillards, & ils daignaient quelquefois apparaître aux mortels dans le beau temps.

Un dieu de ce pays, qu'on croit être *Saturne*, apparut un jour à *Xixutre*, dixième roi de la Chaldée, ſuivant la ſupputation d'*Afriquain*, d'*Abidène*, & d'*Apollodore*. Ce dieu lui dit : *Le quinze du mois d'Oeſi le genre-humain ſera détruit par le déluge. Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara, la ville du ſoleil, afin que la mémoire des choſes ne ſe perde pas. Bâtiſſez un vaiſſeau; entrez-y avec vos parens & vos amis; faites-y entrer des oiſeaux, des quadrupèdes; mettez-y des proviſions; & quand on vous demandera, où voulez-vous aller avec votre vaiſſeau? répondez : vers les dieux, pour les prier de favoriſer le genre-humain.*

Xixutre bâtit ſon vaiſſeau, qui était large de deux ſtades, & long de cinq ; c'eſt-à-dire que ſa largeur était de deux cents cinquante pas géométriques, & ſa longueur de ſix cents vingt-cinq. Ce vaiſſeau, qui devait aller ſur la mer Noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorſque le déluge eut ceſſé, *Xixutre* lâcha quelques-uns de ſes oiſeaux, qui ne trouvant point à manger, revinrent au vaiſſeau. Quelques jours après il lâcha encore ſes oiſeaux, qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. *Xixutre* en fit autant : il ſortit de ſon vaiſſeau, qui était perché ſur une montagne d'Arménie ; & on ne le vit plus ; les dieux l'enlevèrent.

Dans cette fable il y a probablement quelque chose d'historique. Le Pont-Euxin franchit ses bornes, & inonda quelques terrains. Le roi de Chaldée courut réparer le désordre. Nous avons dans *Rabelais* des contes non moins ridicules, fondés sur quelques vérités. Les anciens historiens sont pour la plupart des *Rabelais* sérieux.

Quant à la montagne d'Ararat, on a prétendu qu'elle était une des montagnes de la Phrygie, & qu'elle s'appelait d'un nom qui répond à celui d'*arche*, parce qu'elle était enfermée par trois rivières.

Il y a trente opinions sur cette montagne. Comment démêler le vrai? Celle que les moines arméniens appellent aujourd'hui *Ararat* était, selon eux, une des bornes du paradis terrestre, paradis dont il reste peu de traces. C'est un amas de rochers & de précipices couverts d'une neige éternelle. *Tournefort* y alla chercher des plantes par ordre de *Louis XIV;* il dit *que tous les environs en sont horribles, & la montagne encore plus; qu'il trouva des neiges de quatre pieds d'épaisseur, & toutes cristallisées; que de tous les côtés il y a des précipices taillés à-plomb.*

Le voyageur *Jean Struis* prétend y avoir été aussi. Il monta, si on l'en croit, jusqu'au sommet, pour guérir un ermite affligé d'une descente. (*a*) *Son ermitage*, dit-il, *était si éloigné de terre, que nous n'y arrivâmes qu'au bout de sept jours, & chaque jour nous faisions cinq lieues.* Si dans ce voyage il avait toujours monté, ce mont Ararat serait haut de trente-cinq lieues. Du temps de la guerre des géans, en mettant quelques Ararats l'un sur l'autre, on aurait été à la lune fort commodément.

(*a*) *Voyage de Jean Struis*, *in*-4°, page 208.

Jean Struis assure encore que l'ermite qu'il guérit lui fit présent d'une croix faite du bois de l'arche de *Noé*; *Tournefort* n'a pas eu tant d'avantage.

ARBRE A PAIN.

L'ARBRE à pain croît dans les îles Philippines, & principalement dans celles de Gaam & de Ténian, comme le coco croît dans l'Inde. Ces deux arbres seuls, s'ils pouvaient se multiplier dans les autres climats, serviraient à nourrir & à désaltérer le genre-humain.

L'arbre à pain est plus gros & plus élevé que nos pommiers ordinaires; les feuilles sont noires, le fruit est jaune, & de la dimension de la plus grosse pomme de calville; son écorce est épaisse & dure, le dedans est une espèce de pâte blanche & tendre qui a le goût des meilleurs petits pains au lait, mais il faut le manger frais; il ne se garde que vingt-quatre heures, après quoi il se sèche, s'aigrit, & devient désagréable; mais en récompense ces arbres en sont chargés huit mois de l'année. Les naturels du pays n'ont point d'autre nourriture; ils sont tous grands, robustes, bien faits, d'un embonpoint médiocre, d'une santé vigoureuse, telle que la doit procurer l'usage unique d'un aliment salubre; & c'est à des nègres que la nature a fait ce présent.

Le voyageur *Dampierre* fut le premier qui en parla. Il reste encore quelques officiers qui ont mangé de ce pain quand l'amiral *Anson* y a relâché, & qui l'ont trouvé d'un goût supérieur. Si cet arbre était transplanté comme l'a été l'arbre à café, il pourrait tenir

lieu en grande partie de l'invention de *Triptolème*, qui coûte tant de soins & de peines multipliées. Il faut travailler une année entière avant que le blé puisse être changé en pain, & quelquefois tous ces travaux sont inutiles.

Le blé n'est pas assurément la nourriture de la plus grande partie du monde. Le maïs, la cassave, nourrissent toute l'Amérique. Nous avons des provinces entières où les paysans ne mangent que du pain de châtaignes, plus nourrissant & d'un meilleur goût que celui de seigle ou d'orge dont tant de gens s'alimentent, & qui vaut beaucoup mieux que le pain de munition qu'on donne au soldat. (1) Toute l'Afrique australe ignore le pain. L'immense archipel des Indes, Siam, le Laos, le Pégu, la Cochinchine, le Tunquin, une partie de la Chine, le Japon, les côtes de Malabar & de Coromandel, les bords du Gange fournissent un riz dont la culture est beaucoup plus aisée que celle du froment, & qui le fait négliger. Le blé est absolument inconnu dans l'espace de quinze cents lieues sur les côtes de la mer Glaciale. Cette nourriture, à laquelle nous sommes accoutumés, est parmi nous si précieuse, que la crainte seule de la voir manquer, cause des séditions chez les peuples les plus soumis. Le commerce du blé est par-tout un des grands objets du gouvernement; c'est une partie de notre être, & cependant on prodigue quelquefois ridiculement cette denrée essentielle.

(1) En France une société de physiciens éclairés s'occupe depuis quelques années à perfectionner l'art de fabriquer le pain : grâce à ses soins, celui des hôpitaux & de la plupart des prisons de Paris, est devenu meilleur que celui dont se nourrissent les habitans aisés de la plupart des provinces.

Les amydoniers emploient la meilleure farine pour couvrir la tête de nos jeunes gens & de nos femmes.

Le Dictionnaire encyclopédique remarque, avec très-grande raison, que le pain béni, dont on ne mange presque point, & dont la plus grande partie est perdue, monte en France à quatre millions de livres par an. Ainsi, de ce seul article, l'Angleterre est au bout de l'année plus riche de quatre millions que la France.

Les missionnaires ont éprouvé quelquefois de grandes angoisses dans des pays où l'on ne trouve ni pain ni vin. Les habitans leur disaient par interprètes; vous voulez nous baptiser avec quelques gouttes d'eau, dans un climat brûlant où nous sommes obligés de nous plonger tous les jours dans les fleuves. Vous voulez nous confesser, & vous n'entendez pas notre langue; vous voulez nous communier, & vous manquez des deux ingrédiens nécessaires, le pain & le vin: il est donc évident que votre religion universelle n'a pu être faite pour nous. Les missionnaires répondaient très-justement que la bonne volonté suffit, qu'on les plongerait dans l'eau sans aucun scrupule, qu'on ferait venir du pain & du vin de Goa; & quant à la langue, que les missionnaires l'apprendraient dans quelques années.

ARBRE A SUIF.

ON nomme dans l'Amérique *candel-berri-tree*, ou *bai-berri-tree*, ou *l'arbre à ſuif*, une eſpèce de bruyère dont la baie donne une graiſſe propre à faire des chandelles. Elle croît en abondance dans un terrain bas & bien humecté; il paraît qu'elle ſe plaît ſur les rivages maritimes. Cet arbuſte eſt couvert de baies d'où ſemble ſuinter une ſubſtance blanche & farineuſe; on les cueille à la fin de l'automne lorſqu'elles ſont mûres; on les jette dans une chaudière qu'on remplit d'eau bouillante; la graiſſe ſe fond, & s'élève au-deſſus de l'eau: on met dans un vaſe à part cette graiſſe refroidie, qui reſſemble à du ſuif ou à de la cire; ſa couleur eſt communément d'un verd ſale. On la purifie, & alors elle devient d'un aſſez beau verd. Ce ſuif eſt plus cher que le ſuif ordinaire, & coûte moins que la cire. Pour en former des chandelles, on le mêle ſouvent avec du ſuif commun; alors elles ne ſont pas ſi ſujettes à couler. Les pauvres ſe ſervent volontiers de ce ſuif végétal qu'ils recueillent eux-mêmes, au lieu qu'il faudrait acheter l'autre.

On en fait auſſi du ſavon & des ſavonnettes d'une odeur aſſez agréable.

Les médecins & les chirurgiens en font uſage pour les plaies.

Un négociant de Philadelphie envoya de ce ſuif dans les pays catholiques de l'Amérique, dans l'eſpoir d'en débiter beaucoup pour des cierges; mais les prêtres refuſèrent de s'en ſervir.

Dans la Caroline on en a fait auſſi une ſorte de cire à cacheter.

On indique enfin la racine du même arbuſte comme un remède contre les fluxions des gencives, remède uſité chez les ſauvages.

A l'égard du cirier ou de l'arbre à cire, il eſt aſſez connu. Que de plantes utiles à tout le genre-humain la nature a prodiguées aux Indes orientales & occidentales ! le quinquina ſeul valait mieux que les mines du Pérou, qui n'ont ſervi qu'à mettre la cherté dans l'Europe.

ARC.

Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.

IL convient de mettre le lecteur au fait de la véritable hiſtoire de *Jeanne d'Arc* ſurnommée *la Pucelle*. Les particularités de ſon aventure ſont très-peu connues & pourront faire plaiſir aux lecteurs. Les voici.

Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille, & ſe garde bien de la croire inſpirée. Ni *Robert Gaguin*, ni *Paul Emile*, ni *Polydore Virgile*, ni *Genebrar*, ni *Philippe de Bergame*, ni *Papire Maſſon*, ni même *Mariana*, ne diſent qu'elle était envoyée de DIEU; & quand *Mariana* le jéſuite l'aurait dit, en vérité cela ne m'en impoſerait pas.

Mézerai conte *que le prince de la milice céleſte lui apparut;* j'en ſuis fâché pour *Mézerai*, & j'en demande pardon au prince de la milice céleſte.

La plupart de nos hiſtoriens, qui ſe copient tous les uns les autres, ſuppoſent que la *Pucelle* fit des prédictions, & qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'*elle chaſſera les Anglais hors du royaume*, & ils y étaient

encore cinq ans après sa mort. On lui fait écrire une longue lettre au roi d'Angleterre, & assurément elle ne savait ni lire ni écrire ; on ne donnait pas cette éducation à une servante d'hôtellerie dans le Barois ; & son procès porte qu'elle ne savait pas signer son nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée dont la lame portait cinq fleurs de lis d'or gravées ; & cette épée était cachée dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle!

La pauvre *Jeanne d'Arc* ayant été prise par les Anglais, en dépit de ses prédictions & de ses miracles, soutint d'abord dans son interrogatoire que *Ste Catherine* & *Ste Marguerite* l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ses conversations avec le prince de la milice céleste. Apparemment que ces deux saintes aimaient plus à parler que *St Michel*. Ses juges la crurent sorcière, elle se crut inspirée ; & c'est-là le cas de dire :

Ma foi, juge & plaideurs, il faudrait tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de *Charles VII* employaient le merveilleux pour encourager les soldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'est que *Saintrailles* avait son berger, comme le comte de *Dunois* avait sa bergère. Ce berger faisait ses prédictions d'un côté, tandis que la bergère les faisait de l'autre.

Mais malheureusement la prophétesse du comte de *Dunois* fut prise au siége de Compiégne par un bâtard de *Vendôme*, & le prophète de *Saintrailles* fut pris par *Talbot*. Le brave *Talbot* n'eut garde de faire brûler le

berger. Ce *Talbot* était un de ces vrais Anglais qui dédaignent les superstitions, qui n'ont pas le fanatisme de punir les fanatiques.

Voilà, ce me semble, ce que les historiens auraient dû observer, & ce qu'ils ont négligé.

La *Pucelle* fut amenée à *Jean de Luxembourg* comte de Ligny. On l'enferma dans la forteresse de Beaulieu, ensuite dans celle de Beaurevoir, & de là dans celle du Crotoy en Picardie.

D'abord *Pierre Cauchon* évêque de Beauvais, qui était du parti du roi d'Angleterre contre son roi légitime, revendique la *Pucelle* comme une sorcière arrêtée sur les limites de son diocèse. Il veut la juger en qualité de sorcière. Il appuyait son prétendu droit d'un insigne mensonge. *Jeanne* avait été prise sur le territoire de l'évêché de Noyon : & ni l'évêque de Beauvais, ni l'évêque de Noyon n'avaient assurément le droit de condamner personne, & encore moins de livrer à la mort une sujette du duc de Lorraine, & une guerrière à la solde du roi de France.

Il y avait alors, qui le croirait? un vicaire-général de l'inquisition en France, nommé frère *Martin*. C'était bien là un des plus horribles effets de la subversion totale de ce malheureux pays. Frère *Martin* réclama la prisonnière comme *sentant l'hérésie, odorantem hæresim.* Il somma le duc de Bourgogne & le comte de Ligny, *par le droit de son office, & de l'autorité à lui commise par le St Siége, de livrer Jeanne à la sainte inquisition.*

La sorbonne se hâta de seconder frère *Martin :* elle écrivit au duc de Bourgogne & à *Jean de Luxembourg :*

„ Vous avez employé votre noble puissance à appré-
„ hender icelle femme qui se dit la *pucelle*, au moyen

„ de laquelle l'honneur de DIEU a été ſans meſure „ offenſé, la foi exceſſivement bleſſée, & l'Egliſe trop „ fort déshonorée; car par ſon occaſion, idolâtrie, „ erreurs, mauvaiſe doctrine, & autres maux ineſtima- „ bles ſe ſont enſuivis en ce royaume.... mais peu de „ choſe ſerait avoir fait telle prinſe, ſi ne s'enſuivait „ ce qu'il appartient pour ſatisfaire l'offenſe par elle „ perpétrée contre notre doux Créateur & ſa foi, & „ la ſainte Egliſe, avec ſes autres méfaits innumé- „ rables.... & ſi, ſerait intolérable offenſe contre „ la majeſté divine s'il arrivait qu'icelle femme fût „ délivrée. „ (*a*)

Enfin la *Pucelle* fut adjugée à *Pierre Cauchon* qu'on appelait l'indigne évêque, l'indigne Français, & l'indigne homme. *Jean de Luxembourg* vendit la *Pucelle* à *Cauchon* & aux Anglais pour dix mille livres, & le duc de *Bedfort* les paya. La ſorbonne, l'évêque, & frère *Martin*, préſentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de *Bedfort* régent de France, *en l'honneur de notre Seigneur & Sauveur* JESUS-CHRIST, *pour qu'icelle Jeanne fût brièvement miſe ès mains de la juſtice de l'Egliſe.* *Jeanne* fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, & le chapitre permit à l'évêque de Beauvais, de *beſogner* dans la ville. (C'eſt le terme dont on ſe ſervit.) Il choiſit pour ſes aſſeſſeurs neuf docteurs de ſorbonne avec trente-cinq autres aſſiſtans, abbés ou moines. Le vicaire de l'inquiſition, *Martin*, préſidait avec *Cauchon;* & comme il n'était que vicaire, il n'eut que la ſeconde place.

Jeanne ſubit quatorze interrogatoires; ils ſont ſinguliers. Elle dit qu'elle a vu *Ste Catherine* & *Ste Marguerite*

(*a*) C'eſt une traduction du latin de la ſorbonne, faite long-temps après.

à

à Poitiers. Le docteur *Beaupère* lui demanda à quoi elle a reconnu les deux saintes? Elle répond que c'est à leur manière de faire la révérence. *Beaupère* lui demande si elles sont bien jaseuses? Allez, dit-elle, le voir sur le registre. *Beaupère* lui demande si, quand elle a vu *St Michel*, il était tout nu? elle répond: Pensez-vous que notre Seigneur n'eût de quoi le vêtir?

Les curieux observeront ici soigneusement que *Jeanne* avait été long-temps dirigée avec quelques autres dévotes de la populace par un fripon nommé *Richard*, qui fesait des miracles, & qui apprenait à ces filles à en faire. Il donna un jour la communion trois fois de suite à *Jeanne*, à l'honneur de la Trinité. C'était alors l'usage dans les grandes affaires & dans les grands périls. Les chevaliers fesaient dire trois messes, & communiaient trois fois quand ils allaient en bonne fortune, ou quand ils s'allaient battre en duel. C'est ce qu'on a remarqué du bon chevalier *Bayard*.

Les feseuses de miracles, compagnes de *Jeanne*, (*b*) & soumises à frère *Richard*, se nommaient *Pierrone* & *Catherine*. *Pierrone* affirmait qu'elle avait vu que DIEU apparaissait à elle en humanité comme ami fait à ami; DIEU était long vêtu de robe blanche avec huque vermeil dessous, &c.

Voilà jusqu'à présent le ridicule; voici l'horrible.

Un des juges de *Jeanne*, docteur en théologie & prêtre, nommé *Nicolas l'oiseleur*, vient la confesser dans la prison. Il abuse du sacrement jusqu'au point de cacher derrière un morceau de serge deux prêtres

(*b*) Mémoires pour servir à l'*Histoire de France & de Bourgogne*, tome I.

qui tranſcrivirent la confeſſion de *Jeanne d'Arc*. Ainſi les juges employèrent le ſacrilége pour être homicides. Et une malheureuſe idiote, qui avait eu aſſez de courage pour rendre de très-grands ſervices au roi & à la patrie, fut condamnée à être brûlée par quarante-quatre prêtres français qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On ſait aſſez comment on eut la baſſeſſe artificieuſe de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, & avec quelle abſurde barbarie on prétexta cette prétendue tranſgreſſion pour la condamner aux flammes, comme ſi c'était dans une fille guerrière un crime digne du feu, de mettre une culotte au lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur, & fait frémir le ſens commun. On ne conçoit pas comment nous oſons, après les horreurs ſans nombre dont nous avons été coupables, appeler aucun peuple du nom de *barbare*.

La plupart de nos hiſtoriens, plus amateurs des prétendus embelliſſemens de l'hiſtoire que de la vérité, diſent que *Jeanne* alla au ſupplice avec intrépidité; mais comme le portent les chroniques du temps, & comme l'avoue l'hiſtorien *Villaret*, elle reçut ſon arrêt avec des cris & avec des larmes; faibleſſe pardonnable à ſon ſexe, & peut-être au nôtre, & très-compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre; car on peut être hardi dans les combats, & ſenſible ſur l'échafaud.

Je dois ajouter ici que pluſieurs perſonnes ont cru ſans aucun examen que la *pucelle d'Orléans* n'avait point été brûlée à Rouen, quoique nous ayons le

procès-verbal de son exécution. Elles ont été trompées par la relation que nous avons encore d'une aventurière qui prit le nom de la *pucelle*, trompa les frères de *Jeanne d'Arc*, & à la faveur de cette imposture épousa en Lorraine un gentilhomme de la maison des *Armoises*. Il y eut deux autres friponnes qui se firent aussi passer pour la *pucelle d'Orléans*. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé *Jeanne*, & qu'on lui avait substitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.

ARDEUR.

LE Dictionnaire encyclopédique n'ayant parlé que des ardeurs d'urine & de l'ardeur d'un cheval, il paraît expédient de citer aussi d'autres ardeurs ; celle du feu, celle de l'amour. Nos poëtes français, italiens, espagnols, parlent beaucoup des ardeurs des amans : l'opéra n'a presque jamais été sans ardeurs *parfaites*. Elles sont moins *parfaites* dans les tragédies; mais il y a toujours beaucoup d'ardeurs.

Le dictionnaire de Trévoux dit qu'ardeur en général signifie une *passion amoureuse*. Il cite pour exemple ce vers :

C'est de tes jeunes yeux que mon ardeur est née.

Et on ne pouvait guère en rapporter un plus mauvais. Remarquons ici que ce dictionnaire est fécond en citations de vers détestables. Il tire tous ses exemples de je ne sais quel nouveau choix de vers, parmi lesquels il serait très-difficile d'en trouver un bon.

Il donne pour exemple de l'emploi du mot d'*ardeur* ces deux vers de *Corneille :*

Une première ardeur eſt toujours la plus forte ;
Le temps ne l'éteint point, la mort ſeule l'emporte.

Et celui-ci de *Racine :*

Rien ne peut modérer mes ardeurs inſenſées.

Si les compilateurs de ce dictionnaire avaient eu du goût, ils auraient donné pour exemple du mot *ardeur* bien placé cet excellent morceau de *Mithridate :*

J'ai ſu, par une longue & pénible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !

C'eſt ainſi qu'on peut donner une nouvelle énergie à une expreſſion ordinaire & faible. Mais pour ceux qui ne parlent d'*ardeur* que pour rimer avec *cœur*, & qui parlent de leur vive ardeur ou de leur tendre ardeur, & qui joignent encore à cela les *alarmes* ou les *charmes* qui leur ont coûté tant de *larmes*, & qui, lorſque toutes ces platitudes ſont arrangées en douze ſyllabes, croient avoir fait des vers, & qui, après avoir écrit quinze cents lignes remplies de ces termes oiſeux en tout genre, croient avoir fait une tragédie, il faut les renvoyer au nouveau choix de vers, ou au recueil en douze volumes des meilleures pièces de théâtre, parmi leſquels on n'en trouve pas une ſeule qu'on puiſſe lire.

ARGENT.

Mot dont on se sert pour exprimer de l'or. Monsieur, voudriez-vous me prêter cent louis d'or? Monsieur, je le voudrais de tout mon cœur; mais je n'ai point d'argent; je ne suis pas en argent comptant: l'Italien vous dirait: *Signore, non ho di danari.* Je n'ai point de deniers.

Harpagon demande à maître *Jacques:* Me feras-tu bonne chère? Oui si vous me donnez beaucoup d'argent.

On demande tous les jours quel est le pays de l'Europe le plus riche en argent? on entend par-là quel est le peuple qui possède le plus de métaux représentatifs des objets de commerce. On demande par la même raison quel est le plus pauvre? & alors trente nations se présentent à l'envi; le Vestphalien, le Limousin, le Basque, l'habitant du Tirol, celui du Valais, le Grison, l'Istrien, l'Ecossais, & l'Irlandais du nord, le Suisse d'un petit canton, & surtout le sujet du pape.

Pour deviner qui en a davantage, on balance aujourd'hui entre la France, l'Espagne & la Hollande qui n'en avait point en 1600.

Autrefois, dans le treizième, quatorzième, & quinzième siècle, c'était la province de la daterie qui avait sans contredit le plus d'argent comptant; aussi fesait-elle le plus grand commerce. *Combien vendez-vous cela?* disait-on à un marchand. Il répondait: *Autant que les gens sont sots.*

Toute l'Europe envoyait alors son argent à la cour romaine, qui rendait en échange des grains bénis, des agnus, des indulgences plénières ou non plénières, des dispenses, des confirmations, des exemptions, des bénédictions, & même des excommunications contre ceux qui n'étaient pas assez bien en cour de Rome, & à qui les payeurs en voulaient.

Les Vénitiens ne vendaient rien de tout cela; mais ils fesaient le commerce de tout l'Occident par Alexandrie; on n'avait que par eux du poivre & de la canelle. L'argent qui n'allait pas à la daterie venait à eux, un peu aux Toscans & aux Génois. Tous les autres royaumes étaient si pauvres en argent comptant, que *Charles VIII* fut obligé d'emprunter les pierreries de la duchesse de Savoie, & de les mettre en gage pour aller conquérir Naples qu'il perdit bientôt : les Vénitiens soudoyèrent des armées plus fortes que la sienne. Un noble vénitien avait plus d'or dans son coffre, & plus de vaisselle d'argent sur sa table, que l'empereur *Maximilien* surnommé *Pochi danari*.

Les choses changèrent quand les Portugais allèrent trafiquer aux Indes en conquérans, & que les Espagnols eurent subjugué le Mexique & le Pérou avec six ou sept cents hommes. On sait qu'alors le commerce de Venise, celui des autres villes d'Italie, tout tomba. *Philippe II*, maître de l'Espagne, du Portugal, des Pays-Bas, des deux Siciles, du Milanais, de quinze cents lieues de côtes dans l'Asie, & des mines d'or & d'argent dans l'Amérique, fut le seul riche, & par conséquent le seul puissant en Europe. Les espions qu'il avait gagnés en France baisaient à

genoux les doublons catholiques; & le petit nombre d'angelots & de carolus qui circulaient en France n'avaient pas un grand crédit. On prétend que l'Amérique & l'Asie lui valurent à-peu-près dix millions de ducats de revenu. Il eût en effet acheté l'Europe avec son argent, sans le fer de *Henri IV* & les flottes de la reine *Elisabeth*.

Le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Argent*, cite l'*Esprit des lois*, dans lequel il est dit : » J'ai ouï » déplorer plusieurs fois l'aveuglement du conseil de » *François I*, qui rebuta *Christophe Colomb* qui lui » proposait les Indes; en vérité, on fit peut-être par » imprudence une chose bien sage. »

Nous voyons, par l'énorme puissance de *Philippe*, que le conseil prétendu de *François I* n'aurait pas fait *une chose si sage*. Mais contentons-nous de remarquer que *François I* n'était pas né quand on prétend qu'il refusa les offres de *Christophe Colomb;* ce génois aborda en Amérique en 1492, & *François I* naquit en 1494, & ne parvint au trône qu'en 1515.

Comparons ici le revenu de *Henri III*, de *Henri IV*, & de la reine *Elisabeth*, avec celui de *Philippe II;* le subside ordinaire d'*Elisabeth* n'était que de cent mille livres sterling; & avec l'extraordinaire, il fut, année commune, d'environ quatre cents mille; mais il fallait qu'elle employât ce surplus à se défendre de *Philippe II.* Sans une extrême économie elle était perdue, & l'Angleterre avec elle.

Le revenu de *Henri III* se montait à la vérité à trente millions de livres de son temps; cette somme était à la seule somme que *Philippe II* retirait des Indes, comme trois à dix; mais il n'entrait pas le

tiers de cet argent dans les coffres de *Henri III* très-prodigue, très-volé, & par conſéquent très-pauvre : il ſe trouve que *Philippe II* était d'un ſeul article dix fois plus riche que lui.

Pour *Henri IV*, ce n'eſt pas la peine de comparer ſes tréſors avec ceux de *Philippe II*. Juſqu'à la paix de Vervins il n'avait que ce qu'il pouvait emprunter ou gagner à la pointe de ſon épée, & il vécut en chevalier errant juſqu'au temps qu'il devint le premier roi de l'Europe.

L'Angleterre avait toujours été ſi pauvre que le roi *Edouard III* fut le premier qui fit battre de la monnaie d'or.

On veut ſavoir ce que devient l'or & l'argent qui affluent continuellement du Mexique & du Pérou en Eſpagne? Il entre dans les poches des Français, des Anglais, des Hollandais, qui font le commerce de Cadix ſous des noms eſpagnols, & qui envoient en Amérique les productions de leurs manufactures. Une grande partie de cet argent s'en va aux Indes orientales payer des épiceries, du coton, du ſalpêtre, du ſucre-candi, du thé, des toiles, des diamans, & des magots.

On demande enſuite ce que deviennent tous ces tréſors des Indes ; je réponds que *Sha Thamas-Koulikan*, ou *Sha-Nadir*, a emporté tout celui du grand-mogol avec ſes pierreries. Vous voulez ſavoir où ſont ces pierreries, cet or, cet argent que *Sha-Nadir* a emportés en Perſe ? une partie a été enfouïe dans la terre pendant les guerres civiles ; des brigands ſe ſont ſervis de l'autre pour ſe faire des partis. Car,

comme dit fort bien *Céſar*, „avec de l'argent on a des „ ſoldats, & avec des ſoldats on vole de l'argent. „

Votre curioſité n'eſt point encore ſatisfaite; vous êtes embarraſſé de ſavoir où ſont les tréſors de *Séſoſtris*, de *Créſus*, de *Cyrus*, de *Nabuchodonoſor*, & ſurtout de *Salomon* qui avait, dit-on, vingt milliars & plus de nos livres de compte, à lui tout ſeul, dans ſa caſſette?

Je vous dirai que tout cela s'eſt répandu par le monde. Soyez ſûr que du temps de *Cyrus*, les Gaules, la Germanie, le Danemarck, la Pologne, la Ruſſie, n'avaient pas un écu. Les choſes ſe ſont miſes au niveau avec le temps, ſans ce qui s'eſt perdu en dorure, ce qui reſte enfouï à Notre-Dame de Lorette, & autres lieux, & ce qui a été englouti dans l'*avare* mer.

Comment feſaient les Romains ſous leur grand *Romulus*, fils de *Mars* & d'une religieuſe, & ſous le dévot *Numa Pompilius*? Ils avaient un *Jupiter* de bois de chêne mal taillé, des huttes pour palais, une poignée de foin au bout d'un bâton pour étendard, & pas une pièce d'argent de douze ſous dans leur poche. Nos cochers ont des montres d'or que les ſept rois de Rome, les *Camilles*, les *Manlius*, les *Fabius*, n'auraient pu payer.

Si par haſard la femme d'un receveur-général des finances ſe feſait lire ce chapitre à ſa toilette par le bel eſprit de la maiſon, elle aurait un étrange mépris pour les Romains des trois premiers ſiècles, & ne voudrait pas laiſſer entrer dans ſon antichambre un *Manlius*, un *Curius*, un *Fabius*, qui viendraient à pied, & qui n'auraient pas de quoi faire ſa partie de jeu.

Leur argent comptant était du cuivre. Il servait à la fois d'armes & de monnaie. On se battait & on comptait avec du cuivre. Trois ou quatre livres de cuivre de douze onces payaient un bœuf. On achetait le nécessaire au marché comme on l'achète aujourd'hui ; & les hommes avaient comme de tout temps la nourriture, le vêtement, & le couvert. Les Romains, plus pauvres que leurs voisins, les subjuguèrent, & augmentèrent toujours leur territoire dans l'espace de près de cinq cents années, avant de frapper de la monnaie d'argent.

Les soldats de *Gustave-Adolphe* n'avaient en Suède que de la monnaie de cuivre pour leur solde, avant qu'il fît des conquêtes hors de son pays.

Pourvu qu'on ait un gage d'échange pour les choses nécessaires à la vie, le commerce se fait toujours. Il n'importe que ce gage d'échange soit de coquilles ou de papier. L'or & l'argent à la longue n'ont prévalu par-tout que parce qu'ils sont plus rares.

C'est en Asie que commencèrent les premières fabriques de la monnaie de ces deux métaux, parce que l'Asie fut le berceau de tous les arts.

Il n'est point question de monnaie dans la guerre de Troye; on y pèse l'or & l'argent. *Agamemnon* pouvait avoir un trésorier, mais point de cour des monnaies.

Ce qui a fait soupçonner à plusieurs savans téméraires que le Pentateuque n'avait été écrit que dans le temps où les Hébreux commencèrent à se procurer quelques monnaies de leurs voisins, c'est que dans plus d'un passage il est parlé des sicles. On y dit

qu'*Abraham* qui était étranger, & qui n'avait pas un pouce de terre dans le pays de Canaan, y acheta un champ & une caverne pour enterrer sa femme, quatre cents sicles d'argent monnayé de bon aloi : (*a*) *Quadringintos siclos argenti probatæ monetæ publicæ*. Le judicieux dom *Calmet* évalue cette somme à quatre cents quarante-huit livres six sous neuf deniers, selon les anciens calculs imaginés assez au hasard, quand le marc d'argent était à vingt-six livres de compte le marc. Mais comme le marc d'argent est augmenté de moitié, la somme vaudrait huit cents quatre-vingt-seize livres.

Or, comme en ce temps-là il n'y avait point de monnaie marquée au coin, qui répondît au mot *pecunia*, cela ferait une petite difficulté dont il est aisé de se tirer. (*b*)

Une autre difficulté, c'est que dans un endroit il est dit qu'*Abraham* acheta ce champ en Hébron, & dans un autre en Sichem. (*c*) Consultez sur cela le vénérable *Bède*, *Raban Maure*, & *Emmanuel Sa*.

Nous pourrions parler ici des richesses que laissa *David* à *Salomon* en argent monnayé. Les uns les font monter à vingt & un, vingt-deux milliars tournois,

(*a*) Genèse, chap. XXIII, vers. 16.

(*b*) Ces hardis savans, qui, sur ce prétexte & sur plusieurs autres, attribuent le Pentateuque à d'autres qu'à *Moïse*, se fondent encore sur les témoignages de *saint Théodoret*, de *Mazius* &c. Ils disent : Si *saint Théodoret* & *Mazius* affirment que le livre de *Josué* n'a pas été écrit par *Josué*, & n'en est pas moins admirable, ne pouvons-nous pas croire aussi que le Pentateuque est très-admirable sans être de *Moïse* ? Voyez sur cela le premier livre de l'*Histoire critique du vieux Testament*, par le révérend père *Simon* de l'oratoire. Mais quoi qu'en aient dit tant de savans, il est clair qu'il faut s'en tenir au sentiment de la sainte Eglise apostolique & romaine, la seule infaillible.

(*c*) Actes, chap. VII, v. 16.

les autres à vingt-cinq. Il n'y a point de gardes du tréſor royal, ni de teſterdar du grand-turc, qui puiſſe ſupputer au juſte le tréſor du roi *Salomon*. Mais les jeunes bacheliers d'Oxford & de ſorbonne ſont ce compte tout courant.

Je ne parlerai point des innombrables aventures qui ſont arrivées à l'argent depuis qu'il a été frappé, marqué, évalué, altéré, prodigué, reſſerré, volé, ayant dans toutes ſes tranſmigrations demeuré conſtamment l'amour du genre-humain. On l'aime au point que chez tous les princes chrétiens, il y a encore une vieille loi qui ſubſiſte, c'eſt de ne point laiſſer ſortir d'or & d'argent de leurs royaumes. Cette loi ſuppoſe de deux choſes l'une, ou que ces princes règnent ſur des fous à lier qui ſe défont de leurs eſpèces en pays étranger pour leur plaiſir, ou qu'il ne faut pas payer ſes dettes à un étranger. Il eſt clair pourtant que perſonne n'eſt aſſez inſenſé pour donner ſon argent ſans raiſon, & que quand on doit à l'étranger il faut payer ſoit en lettres de change, ſoit en denrées, ſoit en eſpèces ſonnantes. Auſſi cette loi n'eſt pas exécutée depuis qu'on a commencé à ouvrir les yeux; & il n'y a pas long-temps qu'ils ſont ouverts.

Il y aurait beaucoup de choſes à dire ſur l'argent monnayé, comme ſur l'augmentation injuſte & ridicule des eſpèces, qui fait perdre tout d'un coup des ſommes conſidérables à un Etat, ſur la refonte ou la remarque, avec une augmentation de valeur idéale, qui invite tous vos voiſins, tous vos ennemis à remarquer votre monnaie & à gagner à vos dépens; enfin ſur vingt autres tours d'adreſſe inventés pour ſe ruiner. Pluſieurs livres nouveaux ſont pleins de

réflexions judicieuſes ſur cet article. Il eſt plus aiſé d'écrire ſur l'argent que d'en avoir ; & ceux qui en gagnent ſe moquent beaucoup de ceux qui ne ſavent qu'en parler.

En général l'art du gouvernement conſiſte à prendre le plus d'argent qu'on peut à une grande partie des citoyens, pour le donner à une autre partie.

On demande s'il eſt poſſible de ruiner radicalement un royaume, dont en général la terre eſt fertile ; on répond que la choſe n'eſt pas praticable, attendu que depuis la guerre de 1689, juſqu'à la fin de 1769, où nous écrivons, on a fait preſque ſans diſcontinuation tout ce qu'on a pu pour ruiner la France ſans reſſource, & qu'on n'a jamais pu en venir à bout. C'eſt un bon corps qui a eu la fièvre pendant quatre-vingts ans avec des redoublemens, & qui a été entre les mains des charlatans, mais qui vivra.

Si vous voulez lire un morceau curieux & bien fait ſur l'argent de différens pays, adreſſez-vous à l'article *Monnaie*, de M. le chevalier de *Jaucour*, dans l'Encyclopédie ; on ne peut en parler plus ſavamment, & avec plus d'impartialité. Il eſt beau d'approfondir un ſujet qu'on mépriſe.

ARIANISME.

Toutes les grandes diſputes théologiques pendant douze cents ans ont été grecques. Qu'auraient dit *Homère*, *Sophocle*, *Demoſthènes*, *Archimède*, s'ils avaient été témoins de ces ſubtils ergotiſmes qui ont coûté tant de ſang ?

Arius a l'honneur encore aujourd'hui de paſſer pour avoir inventé ſon opinion, comme *Calvin* paſſe pour être fondateur du calviniſme. La vanité d'être chef de ſecte eſt la ſeconde de toutes les vanités de ce monde; car celle des conquérans eſt, dit-on, la première. Cependant ni *Calvin*, ni *Arius* n'ont certainement pas la triſte gloire de l'invention.

On ſe querellait depuis long-temps ſur la Trinité, lorſqu'*Arius* ſe mêla de la querelle dans la diſputeuſe ville d'Alexandrie, où *Euclide* n'avait pu parvenir à rendre les eſprits tranquilles & juſtes. Il n'y eut jamais de peuple plus frivole que les Alexandrins, les Pariſiens même n'en approchent pas.

Il fallait bien qu'on diſputât déjà vivement ſur la Trinité, puiſque le patriarche auteur de la *Chronique d'Alexandrie*, conſervée à Oxford, aſſure qu'il y avait deux mille prêtres qui ſoutenaient le parti qu'*Arius* embraſſa.

Mettons ici, pour la commodité du lecteur, ce qu'on dit d'*Arius* dans un petit livre qu'on peut n'avoir pas ſous la main.

Voici une queſtion incompréhenſible qui a exercé depuis plus de ſeize cents ans la curioſité, la ſubtilité ſophiſtique, l'aigreur, l'eſprit de cabale, la fureur de dominer, la rage de perſécuter, le fanatiſme aveugle & ſanguinaire, la crédulité barbare, & qui a produit plus d'horreurs que l'ambition des princes, qui pourtant en a produit beaucoup. JESUS eſt-il verbe? S'il eſt verbe, eſt-il émané de DIEU dans le temps, ou avant le temps? s'il eſt émané de DIEU, eſt-il coéternel & conſubſtantiel avec lui? ou eſt-il d'une ſubſtance ſemblable? eſt-il diſtinct de lui, ou ne l'eſt-il pas?

eſt-il fait, ou engendré? Peut-il engendrer à ſon tour? a-t-il la paternité ou la vertu productive ſans paternité? Le Saint-Eſprit eſt-il fait ou engendré, ou produit, ou procédant du père, ou procédant du fils, ou procédant de tous les deux? Peut-il engendrer, peut-il produire? Son hypoſtaſe eſt-elle conſubſtantielle avec l'hypoſtaſe du père & du fils? & comment, ayant préciſément la même nature, la même eſſence que le père & le fils, peut-il ne pas faire les mêmes choſes que ces deux perſonnes qui ſont lui-même?

Ces queſtions ſi au-deſſus de la raiſon avaient certainement beſoin d'être décidées par une Egliſe infaillible.

On ſophiſtiquait, on ergotait, on ſe haïſſait, on s'excommuniait chez les chrétiens pour quelques-uns de ces dogmes inacceſſibles à l'eſprit humain avant les temps d'*Arius* & d'*Athanaſe*. Les Grecs égyptiens étaient d'habiles gens, ils coupaient un cheveu en quatre, mais cette fois-ci ils ne le coupèrent qu'en trois. *Alexandros* évêque d'Alexandrie s'aviſe de prêcher que DIEU étant néceſſairement individuel, ſimple, une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade eſt trine.

Le prêtre *Arious*, que nous nommons *Arius*, eſt tout ſcandaliſé de la monade d'*Alexandros;* il explique la choſe différemment; il ergote en partie comme le prêtre *Sabellious*, qui avait ergoté comme le phrygien *Praxeas*, grand ergoteur. *Alexandros* aſſemble vîte un petit concile de gens de ſon opinion, & excommunie ſon prêtre. *Euſébios*, évêque de Nicomédie, prend le parti d'*Arious:* voilà toute l'Egliſe en feu.

L'empereur *Conſtantin* était un ſcélérat, je l'avoue, un parricide qui avait étouffé ſa femme dans un bain, égorgé ſon fils, aſſaſſiné ſon beau-père, ſon beau-frère, & ſon neveu, je ne le nie pas; un homme bouffi d'orgueil, & plongé dans les plaiſirs, je l'accorde; un déteſtable tyran, ainſi que ſes enfans, *tranſeat:* mais il avait du bon ſens. On ne parvient point à l'empire, on ne ſubjugue pas tous ſes rivaux ſans avoir raiſonné juſte.

Quand il vit la guerre civile des cervelles ſcolaſtiques allumée, il envoya le célèbre évêque *Ozius* avec des lettres déhortatoires aux deux parties belligérantes. (*a*) *Vous êtes de grands fous*, leur dit-il expreſſément dans ſa lettre, *de vous quereller pour des choſes que vous n'entendez pas. Il eſt indigne de la gravité de vos miniſtères de faire tant de bruit ſur un ſujet ſi mince.*

Conſtantin n'entendait pas par *mince ſujet* ce qui regarde la Divinité, mais la manière incompréhenſible dont on s'efforçait d'expliquer la nature de la Divinité. Le patriarche arabe qui a écrit l'*Hiſtoire de l'Egliſe d'Alexandrie*, fait parler à-peu-près ainſi *Ozius* en préſentant la lettre de l'empereur :

(*a*) Un profeſſeur de l'univerſité de Paris, nommé *le Beau*, qui a écrit l'*Hiſtoire du bas empire*, ſe garde bien de rapporter la lettre de *Conſtantin* telle qu'elle eſt, & telle que la rapporte le ſavant auteur du dictionnaire des héréſies. *Ce bon prince*, dit-il, *animé d'une tendreſſe paternelle, finiſſait en ces termes : Rendez-moi des jours ſereins & des nuits tranquilles.* Il rapporte les complimens de *Conſtantin* aux évêques, mais il devait auſſi rapporter le reproche. L'épithète de *bon prince* convient à *Titus*, à *Trajan*, à *Marc-Antonin*, à *Marc-Aurèle*, & même à *Julien le philoſophe*, qui ne verſa jamais que le ſang des ennemis de l'empire en prodigant le ſien, & non pas à *Conſtantin* le plus ambitieux des hommes, le plus vain, le plus voluptueux, & en même temps le plus perfide & le plus ſanguinaire. Ce n'eſt pas écrire l'hiſtoire, c'eſt la défigurer.

„ Mes

„ Mes frères, le chriſtianiſme commence à peine „ à jouir de la paix, & vous allez le plonger dans „ une diſcorde éternelle. L'empereur n'a que trop „ raiſon de vous dire que vous vous *querellez pour „ un ſujet fort mince*. Certainement, ſi l'objet de la „ diſpute était eſſentiel, JESUS-CHRIST, que nous „ reconnaiſſons tous pour notre légiſlateur, en aurait „ parlé ; DIEU n'aurait pas envoyé ſon fils ſur la „ terre pour ne nous pas apprendre notre catéchiſme. „ Tout ce qu'il ne nous a pas dit expreſſément eſt „ l'ouvrage des hommes, & l'erreur eſt leur partage. „ JESUS vous a commandé de vous aimer, & vous „ commencez par lui déſobéir en vous haïſſant, en „ excitant la diſcorde dans l'empire. L'orgueil ſeul „ fait naître les diſputes, & JESUS votre maître vous „ a ordonné d'être humbles. Perſonne de vous ne „ peut ſavoir ſi JESUS eſt fait, ou engendré. Et que „ vous importe ſa nature, pourvu que la vôtre ſoit „ d'être juſtes & raiſonnables? Qu'a de commun une „ vaine ſcience de mots avec la morale qui doit „ conduire vos actions? Vous chargez la doctrine de „ myſtères, vous qui n'êtes faits que pour affermir la „ religion par la vertu. Voulez-vous que la religion „ chrétienne ne ſoit qu'un amas de ſophiſmes? „ eſt-ce pour cela que le CHRIST eſt venu? Ceſſez „ de diſputer; adorez, édifiez, humiliez-vous, nour- „ riſſez les pauvres, apaiſez les querelles des familles „ au lieu de ſcandaliſer l'empire entier par vos „ diſcordes. „

Ozius parlait à des opiniâtres. On aſſembla le concile de Nicée, & il y eut une guerre civile ſpirituelle dans l'empire romain. Cette guerre en amena d'autres,

& de siècle en siècle on s'est persécuté mutuellement jusqu'à nos jours.

Ce qu'il y eut de triste, c'est que la persécution commença dès que le concile fut terminé ; mais lorsque *Constantin* en avait fait l'ouverture, il ne savait encore quel parti prendre, ni sur qui il ferait tomber la persécution. Il n'était point chrétien, (*) quoiqu'il fût à la tête des chrétiens ; le baptême seul constituait alors le christianisme, & il n'était point baptisé ; il venait même de faire rebâtir à Rome le temple de la Concorde. Il lui était sans doute fort indifférent qu'*Alexandre* d'Alexandrie, ou *Eusèbe* de Nicomédie, & le prêtre *Arius* eussent raison ou tort ; il est assez évident, par la lettre ci-dessus rapportée, qu'il avait un profond mépris pour cette dispute.

Mais il arriva ce qu'on voit, & ce qu'on verra à jamais dans toutes les cours. Les ennemis de ceux qu'on nomma depuis *Ariens*, accusèrent *Eusèbe* de Nicomédie d'avoir pris autrefois le parti de *Licinius* contre l'empereur : *J'en ai des preuves*, dit *Constantin* dans sa lettre à l'Eglise de Nicomédie, *par les prêtres & les diacres de sa suite que j'ai pris &c.*

Ainsi donc dès le premier grand concile, l'intrigue, la cabale, la persécution, sont établies avec le dogme, sans pouvoir en affaiblir la sainteté. *Constantin* donna les chapelles de ceux qui ne croyaient pas la consubstantiabilité à ceux qui la croyaient, confisqua les biens des dissidens à son profit, & se servit de son pouvoir despotique pour exiler *Arius* & ses partisans, qui alors n'étaient pas les plus forts. On a dit même que de son autorité privée il condamna à mort

(*) Voyez l'article *Vision de Constantin*.

quiconque ne brûlerait pas les ouvrages d'*Arius* : mais ce fait n'eſt pas vrai. *Conſtantin*, tout prodigue qu'il était du ſang des hommes, ne pouſſa pas la cruauté juſqu'à cet excès de démence abſurde, de faire aſſaſſiner par ſes bourreaux celui qui garderait un livre hérétique, pendant qu'il laiſſait vivre l'héréſiarque.

Tout change bientôt à la cour ; pluſieurs évêques inconſubſtantiels, des eunuques, des femmes parlèrent pour *Arius*, & obtinrent la révocation de la lettre de cachet. C'eſt ce que nous avons vu arriver pluſieurs fois dans nos cours modernes en pareille occaſion.

Le célèbre *Euſèbe*, évêque de Céſarée, connu par ſes ouvrages qui ne ſont pas écrits avec un grand diſcernement, accuſait fortement *Euſtate*, évêque d'Antioche, d'être ſabellien ; & *Euſtate* accuſait *Euſèbe* d'être arien. On aſſembla un concile à Antioche ; *Euſèbe* gagna ſa cauſe ; on dépoſa *Euſtate ;* on offrit le ſiége d'Antioche à *Euſèbe* qui n'en voulut point ; les deux partis s'armèrent l'un contre l'autre ; ce fut le prélude des guerres de controverſe. *Conſtantin*, qui avait exilé *Arius* pour ne pas croire le Fils conſubſtantiel, exila *Euſtate* pour le croire : de telles révolutions ſont communes.

St Athanaſe était alors évêque d'Alexandrie ; il ne voulut point recevoir dans la ville *Arius* que l'empereur y avait envoyé, diſant qu'*Arius était excommunié ; qu'un excommunié ne devait plus avoir ni maiſon, ni patrie, qu'il ne pouvait ni manger, ni coucher nulle part, & qu'il vaut mieux obéir à* DIEU *qu'aux hommes.* Auſſitôt nouveau concile à Tyr, & nouvelles lettres de cachet. *Athanaſe* eſt dépoſé par les pères de Tyr, exilé à Trèves par l'empereur. Ainſi *Arius*, & *Athanaſe* ſon plus grand

ennemi, sont condamnés tour-à-tour par un homme qui n'était pas encore chrétien.

Les deux factions employèrent également l'artifice, la fraude, la calomnie, selon l'ancien & l'éternel usage. *Constantin* les laissa disputer & cabaler; il avait d'autres occupations. Ce fut dans ce temps-là que ce *bon prince* fit assassiner son fils, sa femme, son neveu le jeune *Licinius*, l'espérance de l'empire, qui n'avait pas encore douze ans.

Le parti d'*Arius* fut toujours victorieux sous *Constantin*. Le parti opposé n'a pas rougi d'écrire qu'un jour *St Macaire*, l'un des plus ardens sectateurs d'*Athanase*, sachant qu'*Arius* s'acheminait pour entrer dans la cathédrale de Constantinople, suivi de plusieurs de ses confrères, pria DIEU si ardemment de confondre cet héresiarque, que DIEU ne put résister à la prière de *Macaire;* que sur le champ tous les boyaux d'*Arius* lui sortirent par le fondement; ce qui est impossible : mais enfin *Arius* mourut.

Constantin le suivit une année après, en 337 de l'ère vulgaire. On prétend qu'il mourut de la lèpre. L'empereur *Julien* dans ses *Césars*, dit que le baptême que reçut cet empereur quelques heures avant sa mort ne guérit personne de cette maladie.

Comme ses enfans régnèrent après lui, la flatterie des peuples romains, devenus esclaves depuis long-temps, fut portée à un tel excès, que ceux de l'ancienne religion en firent un dieu, & ceux de la nouvelle en firent un saint. On célébra long-temps sa fête avec celle de sa mère.

Après sa mort, les troubles occasionnés par le seul mot *consubstantiel*, agitèrent l'empire avec violence.

Conſtance, fils & ſucceſſeur de *Conſtantin*, imita toutes les cruautés de ſon père, & tint des conciles comme lui; ces conciles s'anathématiſèrent réciproquement. *Athanaſe* courut l'Europe & l'Aſie pour ſoutenir ſon parti. Les euſébiens l'accablèrent. Les exils, les priſons, les tumultes, les meurtres, les aſſaſſinats, ſignalèrent la fin du règne de *Conſtance*. L'empereur *Julien*, fatal ennemi de l'Egliſe, fit ce qu'il put pour rendre la paix à l'Egliſe, & n'en put venir à bout. *Jovien*, & après lui *Valentinien*, donnèrent une liberté entière de conſcience : mais les deux partis ne la prirent que pour une liberté d'exercer leur haine & leur fureur.

Théodoſe ſe déclara pour le concile de Nicée : mais l'impératrice *Juſtine*, qui régnait en Italie, en Illyrie, en Afrique, comme tutrice du jeune *Valentinien*, proſcrivit le grand concile de Nicée; & bientôt les Goths, les Vandales, les Bourguignons, qui ſe répandirent dans tant de provinces, y trouvant l'arianiſme établi, l'embraſſèrent pour gouverner les peuples conquis par la propre religion de ces peuples mêmes.

Mais la foi nicéenne ayant été reçue chez les Gaulois, *Clovis*, leur vainqueur, ſuivit leur communion par la même raiſon que les autres barbares avaient profeſſé la foi arienne.

Le grand *Théodoric* en Italie entretint la paix entre les deux partis; & enfin la formule nicéenne prévalut dans l'Occident & dans l'Orient.

L'arianiſme reparut vers le milieu du ſeizième ſiècle, à la faveur de toutes les diſputes de religion qui partageaient alors l'Europe : mais il reparut armé

d'une force nouvelle, & d'une plus grande incrédulité. Quarante gentilshommes de Vicence formèrent une académie, dans laquelle on n'établit que les seuls dogmes qui parurent nécessaires pour être chrétiens. JESUS fut reconnu pour verbe, pour sauveur, & pour juge : mais on nia sa divinité, sa consubstantiabilité, & jusqu'à la Trinité.

Les principaux de ces dogmatiseurs furent *Lélius Socin*, *Okin*, *Pazuta*, *Gentilis*. *Servet* se joignit à eux. On connaît sa malheureuse dispute avec *Calvin*; ils eurent quelque temps ensemble un commerce d'injures par lettres. *Servet* fut assez imprudent pour passer par Genève, dans un voyage qu'il fesait en Allemagne. *Calvin* fut assez lâche pour le faire arrêter, & assez barbare pour le faire condamner à être brûlé à petit feu, c'est-à-dire, au même supplice auquel *Calvin* avait à peine échappé en France. Presque tous les théologiens d'alors étaient tour-à-tour persécuteurs & persécutés, bourreaux ou victimes.

Le même *Calvin* sollicita dans Genève la mort de *Gentilis*. Il trouva cinq avocats qui signèrent que *Gentilis* méritait de mourir dans les flammes. De telles horreurs sont dignes de cet abominable siècle. *Gentilis* fut mis en prison, & allait être brûlé comme *Servet*: mais il fut plus avisé que cet espagnol; il se rétracta, donna les louanges les plus ridicules à *Calvin*, & fut sauvé. Mais son malheur voulut ensuite que n'ayant pas assez ménagé un bailli du canton de Berne, il fut arrêté comme arien. Des témoins déposèrent qu'il avait dit que les mots de *trinité*, d'*essence*, d'*hypostase*, ne se trouvaient pas dans l'écriture sainte; & sur cette déposition, les juges, qui ne savaient pas plus que

lui ce que c'eſt qu'une hypoſtaſe, le condamnèrent ſans raiſonner à perdre la tête.

Fauſtus Socin, neveu de *Lélius Socin*, & ſes compagnons, furent plus heureux en Allemagne ; ils pénétrèrent en Siléſie & en Pologne ; ils y fondèrent des égliſes, ils écrivirent, ils prêchèrent, ils réuſſirent: mais à la longue, comme leur religion était dépouillée de preſque tous les myſtères, & plutôt une ſecte philoſophique paiſible qu'une ſecte militante, ils furent abandonnés ; les jéſuites, qui avaient plus de crédit qu'eux, les pourſuivirent, & les diſperſèrent.

Ce qui reſte de cette ſecte en Pologne, en Allemagne, en Hollande, ſe tient caché & tranquille. La ſecte a reparu en Angleterre avec plus de force & d'éclat. Le grand *Newton* & *Locke* l'embraſſèrent; *Samuel Clarke*, célébre curé de Saint-James, auteur d'un ſi bon livre ſur l'exiſtence de DIEU, ſe déclara hautement arien, & ſes diſciples ſont très-nombreux. Il n'allait jamais à ſa paroiſſe le jour qu'on y récitait le *ſymbole* de *St Athanaſe*. On pourra voir, dans le cours de cet ouvrage, les ſubtilités que tous ces opiniâtres, plus philoſophes que chrétiens, oppoſent à la pureté de la foi catholique.

Quoiqu'il y eût un grand troupeau d'ariens à Londres parmi les théologiens, les grandes vérités mathématiques découvertes par *Newton*, & la ſageſſe métaphyſique de *Locke* ont plus occupé les eſprits. Les diſputes ſur la conſubſtantialité ont paru très-fades aux philoſophes. Il eſt arrivé à *Newton* en Angleterre la même choſe qu'à *Corneille* en France ; on oublia *Pertharite*, *Théodore*, & ſon recueil de vers, on ne penſa qu'à *Cinna*. *Newton* fut regardé comme

l'interprète de DIEU dans le calcul des fluxions, dans les lois de la gravitation, dans la nature de la lumière. Il fut porté à sa mort par les pairs & le chancelier du royaume près des tombeaux des rois, & plus révéré qu'eux. *Servet* qui découvrit, dit-on, la circulation du sang, avait été brûlé à petit feu dans une petite ville des Allobroges, maîtrisée par un théologien de Picardie.

ARISTÉE.

QUOI! l'on voudra toujours tromper les hommes sur les choses les plus indifférentes, comme sur les plus sérieuses! Un prétendu *Aristée* veut faire croire qu'il a fait traduire l'ancien testament en grec, pour l'usage de *Ptolomée Philadelphe*, comme le duc de *Montausier* a réellement fait commenter les meilleurs auteurs latins à l'usage du dauphin qui n'en fesait aucun usage.

Si on en croit cet *Aristée*, *Ptolomée* brûlait d'envie de connaître les lois juives; & pour connaître ces lois que le moindre juif d'Alexandrie lui aurait traduites pour cent écus, il se proposa d'envoyer une ambassade solemnelle au grand-prêtre des Juifs de Jérusalem, de délivrer six vingts mille esclaves juifs que son père *Ptolomée Soter* avait pris prisonniers en Judée, & de leur donner à chacun environ quarante écus de notre monnaie pour leur aider à faire le voyage agréablement; ce qui fait quatorze millions quatre cents mille de nos livres.

Ptolomée ne se contenta pas de cette libéralité inouïe. Comme il était fort dévot, sans doute, au judaïsme,

il envoya au temple à Jérusalem une grande table d'or massif, enrichie par-tout de pierres précieuses ; & il eut soin de faire graver sur cette table la carte du Méandre, fleuve de Phrygie ; (*a*) le cours de cette rivière était marqué par des rubis & par des émeraudes. On sent combien cette carte du Méandre devait enchanter les Juifs. Cette table était chargée de deux immenses vases d'or encore mieux travaillés ; il donna trente autres vases d'or, & une infinité de vases d'argent. On n'a jamais payé si chèrement un livre ; on aurait toute la bibliothèque du Vatican à bien meilleur marché.

Eléazar, prétendu grand-prêtre de Jérusalem, lui envoya à son tour des ambassadeurs qui ne présentèrent qu'une lettre en beau vélin écrite en caractères d'or. C'était agir en dignes juifs que de donner un morceau de parchemin pour environ trente millions.

Ptolomée fut si content du style d'*Eléazar* qu'il en versa des larmes de joie.

Les ambassadeurs dînèrent avec le roi & les principaux prêtres d'Egypte. Quand il fallut bénir la table, les Egyptiens cédèrent cet honneur aux Juifs.

Avec ces ambassadeurs arrivèrent soixante & douze interprètes, six de chacune des douze tribus, tous ayant appris le grec en perfection dans Jérusalem. C'est dommage, à la vérité, que de ces douze tribus il y en eût dix d'absolument perdues, & disparues de la face de la terre depuis tant de siècles : mais le

(*a*) Il se peut très-bien pourtant que ce ne fût pas un plan du cours du Méandre, mais ce qu'on appelait en grec un *méandre*, un lacis, un nœud de pierres précieuses. C'était toujours un fort beau présent.

grand-prêtre *Eléazar* les avait retrouvées exprès pour envoyer des traducteurs à *Ptolomée*.

Les soixante & douze interprètes furent enfermés dans l'île de Pharos; chacun d'eux fit sa traduction à part en soixante & douze jours, & toutes les traductions se trouvèrent semblables mot pour mot : c'est ce qu'on appelle la *traduction des Septante*, qui devrait être nommée la *traduction des Septante-deux*.

Dès que le roi eut reçu ces livres, il les adora, tant il était bon juif. Chaque interprète reçut trois talens d'or ; & on envoya encore au grand-sacrificateur pour son parchemin dix lits d'argent, une couronne d'or, des encensoirs, & des coupes d'or, un vase de trente talens d'argent, c'est-à-dire du poids d'environ soixante mille écus, avec dix robes de pourpre, & cent pièces de toile du plus beau lin.

Presque tout ce beau conte est fidellement rapporté par l'historien *Josephe*, qui n'a jamais rien exagéré. *St Justin* a enchéri sur *Josephe;* il dit que ce fut au roi *Hérode* que *Ptolomée* s'adressa, & non pas au grand-prêtre *Eléazar*. Il fait envoyer deux ambassadeurs de *Ptolomée* à *Hérode*, c'est beaucoup ajouter au merveilleux ; car on sait qu'*Hérode* ne naquit que long-temps après le règne de *Ptolomée Philadelphe*.

Ce n'est pas la peine de remarquer ici la profusion d'anachronismes qui règne dans ces romans & dans tous leurs semblables, la foule des contradictions & les énormes bévues dans lesquelles l'auteur juif tombe à chaque phrase : cependant cette fable a passé pendant des siècles pour une vérité inconteſtable ; & pour mieux exercer la crédulité de l'esprit humain, chaque auteur qui la citait, ajoutait ou retranchait à sa

manière ; de sorte qu'en croyant cette aventure il fallait la croire de cent manières différentes. Les uns rient de ces absurdités dont les nations ont été abreuvées, les autres gémissent de ces impostures ; la multitude infinie des mensonges fait des *Démocrites* & des *Héraclites*.

ARISTOTE.

IL ne faut pas croire que le précepteur d'*Alexandre*, choisi par *Philippe*, fût un pédant & un esprit faux. *Philippe* était assurément un bon juge, étant lui-même très-instruit, & rival de *Démosthènes* en éloquence.

De sa logique.

LA logique d'*Aristote*, son art de raisonner, est d'autant plus estimable qu'il avait à faire aux Grecs, qui s'exerçaient continuellement à des argumens captieux ; & son maître *Platon* était moins exempt qu'un autre de ce défaut.

Voici, par exemple, l'argument par lequel *Platon* prouve dans le *Phédon* l'immortalité de l'ame.

„ Ne dites-vous pas que la mort est le contraire „ de la vie ? — Oui. — Et qu'elles naissent l'une de „ l'autre ? — Oui. — Qu'est-ce donc qui naît du „ vivant ? — Le mort. — Et qui naît du mort ? — Le „ vivant. — C'est donc des morts que naissent toutes „ les choses vivantes. Par conséquent les ames „ existent dans les enfers après la mort. „

Il fallait des règles sures pour démêler cet épouvantable galimatias, par lequel la réputation de *Platon* fascinait les esprits.

Il était néceſſaire de démontrer que *Platon* donnait un ſens louche à toutes ſes paroles.

Le mort ne naît point du vivant ; mais l'homme vivant a ceſſé d'être en vie.

Le vivant ne naît point du mort ; mais il eſt né d'un homme en vie qui eſt mort depuis.

Par conſéquent, votre concluſion que toutes les choſes vivantes naiſſent des mortes, eſt ridicule. De cette concluſion vous en tirez une autre qui n'eſt nullement renfermée dans les prémiſſes. *Donc les ames ſont dans les enfers après la mort.*

Il faudrait avoir prouvé auparavant que les corps morts ſont dans les enfers, & que l'ame accompagne les corps morts.

Il n'y a pas un mot dans votre argument qui ait la moindre juſteſſe. Il fallait dire : Ce qui penſe eſt ſans parties, ce qui eſt ſans parties eſt indeſtructible ; donc ce qui penſe en nous étant ſans parties eſt indeſtructible.

Ou bien, le corps meurt parce qu'il eſt diviſible, l'ame n'eſt point diviſible ; donc elle ne meurt pas. Alors du moins on vous aurait entendu.

Il en eſt de même de tous les raiſonnemens captieux des Grecs. Un maître enſeigne la rhétorique à ſon diſciple, à condition que le diſciple le payera à la première cauſe qu'il aura gagnée.

Le diſciple prétend ne le payer jamais. Il intente un procès à ſon maître ; il lui dit : Je ne vous devrai jamais rien ; car ſi je perds ma cauſe je ne devais vous payer qu'après l'avoir gagnée, & ſi je gagne, ma demande eſt de ne vous point payer.

Le

Le maître rétorquait l'argument, & disait: Si vous perdez, payez; & si vous gagnez, payez, puisque notre marché est que vous me payerez après la première cause que vous aurez gagnée.

Il est évident que tout cela roule sur une équivoque. *Aristote* enseigne à la lever en mettant dans l'argument les termes nécessaires.

On ne doit payer qu'à l'échéance;
L'échéance est ici une cause gagnée.
Il n'y a point eu encore de cause gagnée;
Donc il n'y a point eu encore d'échéance;
Donc le disciple ne doit rien encore,

Mais *encore* ne signifie pas *jamais*. Le disciple fesait donc un procès ridicule.

Le maître de son côté n'était pas en droit de rien exiger, puisqu'il n'y avait pas encore d'échéance.

Il fallait qu'il attendît que le disciple eût plaidé quelque autre cause.

Qu'un peuple vainqueur stipule qu'il ne rendra au peuple vaincu que la moitié de ses vaisseaux; qu'il les fasse scier en deux; & qu'ayant ainsi rendu la moitié juste il prétende avoir satisfait au traité, il est évident que voilà une équivoque très-criminelle.

Aristote, par les règles de sa *logique*, rendit donc un grand service à l'esprit humain en prévenant toutes les équivoques; car ce sont elles qui font tous les malentendus en philosophie, en théologie, & en affaires.

La malheureuse guerre de 1756 a eu pour prétexte une équivoque sur l'Acadie.

Il est vrai que le bon sens naturel, & l'habitude de raisonner se passent des règles d'*Aristote*. Un homme

qui a l'oreille & la voix juſte, peut bien chanter ſans les règles de la muſique ; mais il vaut mieux la ſavoir.

De ſa phyſique.

On ne la comprend guère ; mais il eſt plus que probable qu'*Ariſtote* s'entendait, & qu'on l'entendait de ſon temps. Le grec eſt étranger pour nous. On n'attache plus aujourd'hui aux mêmes mots les mêmes idées.

Par exemple, quand il dit dans ſon chapitre ſept, que les principes des corps ſont *la matière*, *la privation*, *la forme ;* il ſemble qu'il diſe une bêtiſe énorme ; ce n'en eſt pourtant point une. La matière, ſelon lui, eſt le premier principe de tout, le ſujet de tout, indifférent à tout. La forme lui eſt eſſentielle pour devenir une certaine choſe. La privation eſt ce qui diſtingue un être de toutes les choſes qui ne ſont point en lui. La matière eſt indifférente à devenir roſe ou poirier. Mais, quand elle eſt poirier ou roſe, elle eſt privée de tout ce qui la ferait argent ou plomb. Cette vérité ne valait peut-être pas la peine d'être énoncée ; mais enfin il n'y a rien là que de très-intelligible, & rien qui ſoit impertinent.

L'*acte de ce qui eſt en puiſſance* paraît ridicule, & ne l'eſt pas davantage. La matière peut devenir tout ce qu'on voudra, feu, terre, eau, vapeur, métal, minéral, animal, arbre, fleur. C'eſt tout ce que cette expreſſion d'*acte en puiſſance* ſignifie. Ainſi il n'y avait point de ridicule chez les Grecs à dire que le mouvement était un acte de puiſſance, puiſque la matière peut être mue. Et il eſt fort vraiſemblable qu'*Ariſtote*

entendait par-là que le mouvement n'eſt pas eſſentiel à la matière.

Ariſtote dut faire néceſſairement une très-mauvaiſe phyſique de détail; & c'eſt ce qui lui a été commun avec tous les philoſophes, juſqu'au temps où les *Galilée*, les *Toricelli*, les *Gueric*, les *Drebellius*, les *Boiles*, l'académie *del Cimento*, commencèrent à faire des expériences. La phyſique eſt une mine dans laquelle on ne peut deſcendre qu'avec des machines, que les anciens n'ont jamais connues. Ils ſont reſtés ſur le bord de l'abyme, & ont raiſonné ſur ce qu'il contenait ſans le voir.

Traité d'Ariſtote ſur les animaux.

SES *Recherches ſur les animaux*, au contraire, ont été le meilleur livre de l'antiquité, parce qu'*Ariſtote* ſe ſervit de ſes yeux. *Alexandre* lui fournit tous les animaux rares de l'Europe, de l'Afrique, & de l'Aſie. Ce fut un fruit de ſes conquêtes. Ce héros y dépenſa des ſommes qui effrayeraient tous les gardes du tréſor-royal d'aujourd'hui, & c'eſt ce qui doit immortaliſer la gloire d'*Alexandre* dont nous avons déjà parlé.

De nos jours un héros, quand il a le malheur de faire la guerre, peut à peine donner quelque encouragement aux ſciences; il faut qu'il emprunte de l'argent d'un juif, & qu'il conſulte continuellement des ames juives pour faire couler la ſubſtance de ſes ſujets dans ſon coffre des Danaïdes, dont elle ſort le moment d'après par cent ouvertures. *Alexandre* feſait venir chez *Ariſtote*, éléphans, rhinocéros, tigres, lions, crocodiles, gazelles, aigles, autruches. Et nous autres, quand par haſard on nous amène un animal rare

dans nos foires, nous allons l'admirer pour vingt sous ; & il meurt avant que nous ayons pu le connaître.

Du monde éternel.

Aristote soutient expressément dans son livre du *ciel*, chap. XI, que le monde est éternel ; c'était l'opinion de toute l'antiquité, excepté des épicuriens. Il admettait un DIEU, un premier moteur ; & il le définit, (*a*) *Un, éternel, immobile, indivisible, sans qualités.*

Il fallait donc qu'il regardât le monde émané de DIEU, comme la lumière émanée du soleil, & aussi ancienne que cet astre.

A l'égard des sphères célestes, il est aussi ignorant que tous les autres philosophes. *Copernic* n'était pas venu.

De sa métaphysique.

DIEU étant le premier moteur, il fait mouvoir l'ame ; mais qu'est-ce que DIEU selon lui, & qu'est-ce que l'ame ? L'ame est une entéléchie. Mais que veut dire entéléchie ? (*b*) C'est, dit-il, un principe & un acte, une puissance nutritive, sentante, & raisonnable. Cela ne veut dire autre chose, sinon que nous avons la faculté de nous nourrir, de sentir, & de raisonner. Le comment & le pourquoi sont un peu difficiles à saisir. Les Grecs ne savaient pas plus ce que c'est qu'une entéléchie, que les topinambous, & nos docteurs ne savent ce que c'est qu'une ame.

De sa morale.

LA morale d'*Aristote* est, comme toutes les autres, fort bonne ; car il n'y a pas deux morales. Celles de

(*a*) Liv. VII, chap. XII. (*b*) Liv. II, chap. II.

Confutzée, de *Zoroaſtre*, de *Pythagore*, d'*Ariſtote*, d'*Epictète*, de *Marc-Antonin*, ſont abſolument les mêmes. DIEU a mis dans tous les cœurs la connaiſſance du bien avec quelque inclination pour le mal.

Ariſtote dit qu'il faut trois choſes pour être vertueux, la nature, la raiſon, & l'habitude; rien n'eſt plus vrai. Sans un bon naturel la vertu eſt trop difficile; la raiſon le fortifie, & l'habitude rend les actions honnêtes auſſi familières qu'un exercice journalier auquel on s'eſt accoutumé.

Il fait le dénombrement de toutes les vertus, entre leſquelles il ne manque pas de placer l'amitié. Il diſtingue l'amitié entre les égaux, les parens, les hôtes, & les amans. On ne connaît plus parmi nous l'amitié qui naît des droits de l'hoſpitalité. Ce qui était le ſacré lien de la ſociété chez les anciens, n'eſt parmi nous qu'un compte de cabaretier. Et à l'égard des amans, il eſt rare aujourd'hui qu'on mette de la vertu dans l'amour. On croit ne devoir rien à une femme à qui on a mille fois tout promis.

Il eſt triſte que nos premiers docteurs n'aient preſque jamais mis l'amitié au rang des vertus, n'aient preſque jamais recommandé l'amitié; au contraire, ils ſemblèrent inſpirer ſouvent l'inimitié. Ils reſſemblaient aux tyrans qui craignent les aſſociations.

C'eſt encore avec très-grande raiſon qu'*Ariſtote* met toutes les vertus entre les extrêmes oppoſés. Il eſt peut-être le premier qui leur ait aſſigné cette place.

Il dit expreſſément que la piété eſt le milieu entre l'athéiſme & la ſuperſtition.

De sa rhétorique.

C'EST probablement sa *rhétorique* & sa *poëtique* que *Cicéron* & *Quintilien* ont en vue. *Cicéron*, dans son livre de l'*orateur*, dit, *personne n'eut plus de science, plus de sagacité, d'invention, & de jugement: Quintilien* va jusqu'à louer non-seulement l'étendue de ses connaissances, mais encore la suavité de son élocution, *eloquendi suavitatem.*

Aristote veut qu'un orateur soit instruit des lois, des finances, des traités, des places de guerre, des garnisons, des vivres, des marchandises. Les orateurs des parlemens d'Angleterre, des diètes de Pologne, des états de Suède, des pregadi de Venise, &c. ne trouveront pas ces leçons d'*Aristote* inutiles; elles le sont peut-être à d'autres nations.

Il veut que l'orateur connaisse les passions des hommes, & les mœurs, les humeurs de chaque condition.

Je ne crois pas qu'il y ait une seule finesse de l'art qui lui échappe. Il recommande surtout qu'on apporte des exemples quand on parle d'affaires publiques; rien ne fait un plus grand effet sur l'esprit des hommes.

On voit, par ce qu'il dit sur cette matière, qu'il écrivait sa rhétorique long-temps avant qu'*Alexandre* fût nommé capitaine-général de la Grèce contre le grand roi.

Si quelqu'un, dit-il, avait à prouver aux Grecs qu'il est de leur intérêt de s'opposer aux entreprises du roi de Perse, & d'empêcher qu'il ne se rende maître de l'Egypte, il devrait d'abord faire souvenir que *Darius Ochus* ne voulut attaquer la Grèce qu'après

que l'Egypte fut en sa puissance; il remarquerait que *Xerxès* tint la même conduite. Il ne faut point douter, ajouterait-il, que *Darius Codoman* n'en use ainsi. Gardez-vous de souffrir qu'il s'empare de l'Egypte.

Il va jusqu'à permettre, dans les discours devant les grandes assemblées, les paraboles & les fables. Elles saisissent toujours la multitude; il en rapporte de très-ingénieuses, & qui sont de la plus haute antiquité; comme celle du cheval qui implora le secours de l'homme pour se venger du cerf, & qui devint esclave pour avoir cherché un protecteur.

On peut remarquer que dans le livre second, où il traite des argumens du plus au moins, il rapporte un exemple qui fait bien voir quelle était l'opinion de la Grèce, & probablement de l'Asie, sur l'étendue de la puissance des dieux.

S'il est vrai, dit-il, *que les dieux mêmes ne peuvent pas tout savoir, quelque éclairés qu'ils soient, à plus forte raison les hommes.* Ce passage montre évidemment qu'on n'attribuait pas alors l'omniscience à la Divinité. On ne concevait pas que les dieux pussent savoir ce qui n'est pas: or l'avenir n'étant pas, il leur paraissait impossible de le connaître. C'est l'opinion des sociniens d'aujourd'hui, mais revenons à la rhétorique d'*Aristote*.

Ce que je remarquerai le plus dans son chapitre de l'*élocution* & de la *diction*, c'est le bon sens avec lequel il condamne ceux qui veulent être poëtes en prose. Il veut du pathétique, mais il bannit l'enflure; il proscrit les épithètes inutiles. En effet, *Démosthènes* & *Cicéron*, qui ont suivi ses préceptes, n'ont jamais affecté le style poëtique dans leurs discours. Il faut,

dit *Ariſtote*, que le ſtyle ſoit toujours conforme au ſujet.

Rien n'eſt plus déplacé que de parler de phyſique poëtiquement, & de prodiguer les figures, les ornemens, quand il ne faut que méthode, clarté, & vérité. C'eſt le charlataniſme d'un homme qui veut faire paſſer de faux ſyſtèmes à la faveur d'un vain bruit de paroles. Les petits eſprits ſont trompés par cet appât, & les bons eſprits le dédaignent.

Parmi nous, l'oraiſon funèbre s'eſt emparée du ſtyle poëtique en proſe : mais ce genre conſiſtant preſque tout entier dans l'exagération, il ſemble qu'il lui ſoit permis d'emprunter ſes ornemens de la poëſie.

Les auteurs des romans ſe ſont permis quelquefois cette licence. *La Calprenède* fut le premier, je penſe, qui tranſpoſa ainſi les limites des arts, & qui abuſa de cette facilité. On fit grâce à l'auteur du *Télémaque* en faveur d'*Homère* qu'il imitait ſans pouvoir faire de vers, & plus encore en faveur de ſa morale, dans laquelle il ſurpaſſe infiniment *Homère* qui n'en a aucune. Mais ce qui lui donna le plus de vogue, ce fut la critique de la fierté de *Louis XIV*, & de la dureté de *Louvois* qu'on crut apercevoir dans le *Télémaque*.

Quoi qu'il en ſoit, rien ne prouve mieux le grand ſens & le bon goût d'*Ariſtote*, que d'avoir aſſigné ſa place à chaque choſe.

Poëtique.

Ou trouver dans nos nations modernes un phyſicien, un géomètre, un métaphyſicien, un moraliſte même qui ait bien parlé de la poëſie? Ils ſont accablés des noms d'*Homère*, de *Virgile*, de *Sophocle*, de

l'*Arioſte*, du *Taſſe*, & de tous ceux qui ont enchanté la terre par les productions harmonieuſes de leur génie. Ils n'en ſentent pas les beautés, ou s'ils les ſentent, ils voudraient les anéantir.

Quel ridicule dans *Paſcal* de dire : » Comme on » dit *beauté poëtique*, on devrait dire auſſi *beauté* » *géométrique*, & *beauté médicinale*. Cependant on ne » le dit point; & la raiſon en eſt qu'on ſait bien » quel eſt l'objet de la géométrie, & quel eſt l'objet » de la médecine; mais on ne ſait pas en quoi » conſiſte l'agrément qui eſt l'objet de la poëſie. On » ne ſait ce que c'eſt que ce modèle naturel qu'il faut » imiter; & faute de cette connaiſſance on a inventé » de certains termes bizarres, *ſiècle d'or*, *merveilles de* » *nos jours*, *fatal laurier*, *bel aſtre*, &c. Et on appelle » ce jargon *beauté poëtique*. »

On ſent aſſez combien ce morceau de *Paſcal* eſt pitoyable. On ſait qu'il n'y a rien de beau ni dans une médecine, ni dans les propriétés d'un triangle, & que nous n'appelons *beau* que ce qui cauſe à notre ame & à nos ſens du plaiſir & de l'admiration. C'eſt ainſi que raiſonne *Ariſtote :* & *Paſcal* raiſonne ici fort mal. *Fatal laurier*, *bel aſtre*, n'ont jamais été des beautés poëtiques. S'il avait voulu ſavoir ce que c'eſt, il n'avait qu'à lire dans *Malherbe :*

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſoumis à ſes lois;
Et la garde qui veille aux barrières du louvre,
N'en défend pas nos rois.

Il n'avait qu'à lire dans *Racan :*

Que te ſert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des haſards

Où la gloire te mène?
Cette mort qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort, qu'avec bien moins de peine
L'on trouve en son foyer.
Que sert à ces héros ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil
Des trésors du Pactole?
La gloire qui les suit, après tant de travaux,
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Il n'avait surtout qu'à lire les grands traits d'*Homère*, de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, &c.

Nicole écrivit contre le théâtre dont il n'avait pas la moindre teinture, & il fut secondé par un nommé *Dubois*, qui était aussi ignorant que lui en belles-lettres.

Il n'y a pas jusqu'à *Montesquieu*, qui dans son livre amusant des lettres persanes, a la petite vanité de croire qu'*Homère* & *Virgile* ne sont rien en comparaison d'un homme qui imite avec esprit & avec succès le *Siamois* de *Dufréni*, & qui remplit son livre de choses hardies, sans lesquelles il n'aurait pas été lu. *Qu'est-ce que les poëmes épiques?* dit-il, *je n'en sais rien; je méprise les lyriques autant que j'estime les tragiques.* Il devait pourtant ne pas tant mépriser *Pindare* & *Horace*. *Aristote* ne mépriſait point *Pindare*.

Descartes fit à la vérité pour la reine *Christine* un petit divertissement en vers, mais digne de sa matière cannelée.

Mallebranche ne distinguait pas le *qu'il mourût* de *Corneille*, d'un vers de *Jodèle* ou de *Garnier*.

Quel homme qu'*Ariſtote* qui trace les règles de la tragédie de la même main dont il a donné celles de la dialectique, de la morale, de la politique, & dont il a levé, autant qu'il a pu, le grand voile de la nature !

C'eſt dans le chapitre quatrième de ſa *poëtique* que *Boileau* a puiſé ces beaux vers :

Il n'eſt point de ſerpent ni de monſtre odieux,
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux;
D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable:
Ainſi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs,
D'Oedipe tout ſanglant fit parler les douleurs.

Voici ce que dit *Ariſtote :* „ L'imitation & l'harmonie ont produit la poëſie.... nous voyons avec „ plaiſir dans un tableau des animaux affreux, des „ hommes morts ou mourans que nous ne regarderions qu'avec chagrin & avec frayeur dans la „ nature. Plus ils ſont bien imités, plus ils vous „ cauſent de ſatisfaction. „

Ce quatrième chapitre de la poëtique d'*Ariſtote*, ſe retrouve preſque tout entier dans *Horace* & dans *Boileau*. Les lois qu'il donne dans les chapitres ſuivans, ſont encore aujourd'hui celles de nos bons auteurs, ſi vous en exceptez ce qui regarde les chœurs & la muſique. Son idée que la tragédie eſt inſtituée pour purger les paſſions, a été fort combattue ; mais s'il entend, comme je le crois, qu'on peut dompter un amour inceſtueux en voyant le malheur de *Phèdre*, qu'on peut réprimer ſa colère en voyant le triſte exemple d'*Ajax*, il n'y a plus aucune difficulté.

Ce que ce philosophe recommande expressément, c'est qu'il y ait toujours de l'héroïsme dans la tragédie, & du ridicule dans la comédie. C'est une règle dont on commence peut-être trop aujourd'hui à s'écarter.

ARMES, ARMÉES, &c.

C'EST une chose très-digne de considération, qu'il y ait eu & qu'il y ait encore sur la terre des sociétés sans armées. Les brachmanes qui gouvernèrent long-temps presque toute la grande Chersonèse de l'Inde ; les primitifs nommés *Quakers*, qui gouvernent la Pensilvanie ; quelques peuplades de l'Amérique, quelques-unes même du centre de l'Afrique ; les Samoïèdes, les Lapons, les Kamshatkadiens n'ont jamais marché en front de bandière pour détruire leurs voisins.

Les brachmanes furent les plus considérables de tous ces peuples pacifiques ; leur caste qui est si ancienne, qui subsiste encore, & devant qui toutes les autres institutions sont nouvelles, est un prodige qu'on ne fait pas admirer. Leur police & leur religion se réunirent toujours à ne verser jamais de sang, pas même celui des moindres animaux. Avec un tel régime on est aisément subjugué ; ils l'ont été, & n'ont point changé.

Les Pensilvains n'ont jamais eu d'armée, & ils ont constamment la guerre en horreur.

Plusieurs peuplades de l'Amérique ne savaient ce que c'était qu'une armée avant que les Espagnols vinssent les exterminer tous. Les habitans des bords de la mer Glaciale ignorent, & armes, & dieux des armées, & bataillons, & escadrons.

Outre ces peuples, les prêtres, les religieux, ne portent les armes en aucun pays, du moins quand ils sont fidelles à leur institution.

Ce n'est que chez les chrétiens qu'on a vu des sociétés religieuses établies pour combattre, comme templiers, chevaliers de Saint-Jean, chevaliers teutons, chevaliers porte-glaives. Ces ordres religieux furent institués à l'imitation des lévites qui combattirent comme les autres tribus juives.

Ni les armées ni les armes ne furent les mêmes dans l'antiquité. Les Egyptiens n'eurent presque jamais de cavalerie; elle eût été assez inutile dans un pays entrecoupé de canaux, inondé pendant cinq mois, & fangeux pendant cinq autres. Les habitans d'une grande partie de l'Asie employèrent les quadriges de guerre. Il en est parlé dans les annales de la Chine. *Confutzée* dit (*a*) qu'encore de son temps chaque gouverneur de province fournissait à l'empereur mille chars de guerre à quatre chevaux. Les Troyens & les Grecs combattaient sur des chars à deux chevaux.

La cavalerie & les chars furent inconnus à la nation juive dans un terrain montagneux, où leur premier roi n'avait que des ânesses quand il fut élu. Trente fils de *Jaïr*, princes de trente villes, à ce que dit le texte, (*b*) étaient montés chacun sur un âne. *Saül*, depuis roi de Juda, n'avait que des ânesses; & les fils de *David* s'enfuirent tous sur des mules lorsqu'*Absalon* eut tué son frère *Ammon*. *Absalon* n'était monté que sur une mule dans la bataille qu'il livra contre les troupes de son père; ce qui prouve, selon les histoires juives, que l'on commençait alors à se servir de jumens en

(*a*) *Confucius*, liv. III, part. I. (*b*) Juges, chap. X, vers. 4.

Paleſtine, ou bien qu'on y était déjà aſſez riche pour acheter des mules des pays voiſins.

Les Grecs ſe ſervirent peu de cavalerie ; ce fut principalement avec la phalange macédonienne qu'*Alexandre* gagna les batailles qui lui aſſujettirent la Perſe.

C'eſt l'infanterie romaine qui ſubjugua la plus grande partie du monde. *Céſar*, à la bataille de Pharſale, n'avait que mille hommes de cavalerie.

On ne ſait point en quel temps les Indiens & les Africains commencèrent à faire marcher les éléphans à la tête de leurs armées. Ce n'eſt pas ſans ſurpriſe qu'on voit les éléphans d'*Annibal* paſſer les Alpes, qui étaient beaucoup plus difficiles à franchir qu'aujourd'hui.

On a diſputé long-temps ſur les diſpoſitions des armées romaines & grecques, ſur leurs armes, ſur leurs évolutions.

Chacun a donné ſon plan des batailles de Zama & de Pharſale.

Le commentateur *Calmet*, bénédictin, a fait imprimer trois gros volumes du dictionnaire de la Bible, dans leſquels, pour mieux expliquer les commandemens de DIEU, il a inſéré cent gravures où ſe voient des plans de bataille, & des ſiéges en taille-douce. Le Dieu des Juifs était le Dieu des armées, mais *Calmet* n'était pas ſon ſecrétaire : il n'a pu ſavoir que par révélation comment les armées des Amalécites, des Moabites, des Syriens, des Philiſtins, furent arrangées pour les jours de meurtre général. Ces eſtampes de carnage, deſſinées au haſard, enchérirent ſon livre de cinq ou ſix louis d'or, & ne le rendirent pas meilleur.

C'eſt une grande queſtion ſi les Francs, que le jéſuite *Daniel* appelle *Français* par anticipation, ſe ſervaient de flèches dans leurs armées, s'ils avaient des caſques & des cuiraſſes.

Suppoſé qu'ils allaſſent au combat preſque nus, & armés ſeulement, comme on le dit, d'une petite hache de charpentier, d'une épée, & d'un couteau; il en réſultera que les Romains, maîtres des Gaules ſi aiſément vaincus par *Clovis*, avaient perdu toute leur ancienne valeur, & que les Gaulois aimèrent autant devenir les ſujets d'un petit nombre de Francs, que d'un petit nombre de Romains.

L'habillement de guerre changea enſuite, ainſi que tout change.

Dans les temps des chevaliers, écuyers, & varlets, on ne connut plus que la gendarmerie à cheval en Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Eſpagne. Cette gendarmerie était couverte de fer, ainſi que les chevaux. Les fantaſſins étaient des ſerfs qui feſaient plutôt les fonctions de pionniers que de ſoldats. Mais les Anglais eurent toujours dans leurs gens de pied de bons archers, & c'eſt en grande partie ce qui leur fit gagner preſque toutes les batailles.

Qui croirait qu'aujourd'hui les armées ne ſont guère que des expériences de phyſique? un ſoldat ſerait bien étonné ſi quelque ſavant lui diſait: „ Mon „ ami, tu es un meilleur machiniſte qu'*Archimède*. „ Cinq parties de ſalpêtre, une partie de ſoufre, une „ partie de *carbo ligneus*, ont été préparées chacune „ à part. Ton ſalpêtre diſſous, bien filtré, bien „ évaporé, bien criſtalliſé, bien remué, bien ſéché, „ s'eſt incorporé avec le ſoufre purifié, & d'un beau

„ jaune. Ces deux ingrédiens, mêlés avec le charbon „ pilé, ont formé de groſſes boules par le moyen d'un „ peu de vinaigre, ou de diſſolution de ſel ammoniac, „ ou d'urine. Ces boules ont été réduites *in pulverem* „ *pirium* dans un moulin. L'effet de ce mélange eſt „ une dilatation qui eſt à-peu-près comme quatre „ mille eſt à l'unité ; & le plomb qui eſt dans ton „ tuyau, fait un autre effet qui eſt le produit de ſa „ maſſe multiplié par ſa vîteſſe.

„ Le premier qui devina une grande partie de ce „ ſecret de mathématique, fut un bénédictin nommé „ *Roger Bacon*. Celui qui l'inventa tout entier fut un „ autre bénédictin allemand nommé *Schwartz*, au „ quatorzième ſiècle. Ainſi, c'eſt à deux moines que „ tu dois l'art d'être un excellent meurtrier, ſi tu „ tires juſte, & ſi ta poudre eſt bonne.

„ C'eſt en vain que du *Cange* a prétendu qu'en „ 1338 les regiſtres de la chambre des comptes de „ Paris font mention d'un mémoire payé pour de la „ poudre à canon : n'en crois rien, il s'agit là de „ l'artillerie, nom affecté aux anciennes machines de „ guerre, & aux nouvelles.

„ La poudre à canon fit oublier entièrement le feu „ grégeois dont les Maures ſefaient encore quelque „ uſage. Te voilà enfin dépoſitaire d'un art qui non- „ ſeulement imite le tonnerre, mais qui eſt beaucoup „ plus terrible. „

Ce diſcours qu'on tiendrait à un ſoldat, ſerait de la plus grande vérité. Deux moines ont en effet changé la face de la terre.

Avant que les canons fuſſent connus, les nations hyperborées avaient ſubjugué preſque tout l'hémiſphère,

&

& pourraient revenir encore, comme des loups affamés, dévorer les terres qui l'avaient été autrefois par leurs ancêtres.

Dans toutes les armées c'était la force du corps, l'agilité, une espèce de fureur sanguinaire, un acharnement d'homme à homme qui décidaient de la victoire, & par conséquent du destin des Etats. Des hommes intrépides prenaient des villes avec des échelles. Il n'y avait guère plus de discipline dans les armées du Nord, au temps de la décadence de l'empire romain, que dans les bêtes carnassières qui fondent sur leur proie.

Aujourd'hui une seule place frontière, munie de canon, arrêterait les armées des *Attila* & des *Gengis*.

On a vu, il n'y a pas long-temps, une armée de Russes victorieux, se consumer inutilement devant Custrin, qui n'est qu'une petite forteresse dans un marais.

Dans les batailles, les hommes les plus faibles de corps peuvent l'emporter sur les plus robustes, avec une artillerie bien dirigée. Quelques canons suffirent à la bataille de Fontenoi pour faire retourner en arrière toute la colonne anglaise déjà maîtresse du champ de bataille.

Les combattans ne s'approchent plus : le soldat n'a plus cette ardeur, cet emportement qui redouble dans la chaleur de l'action lorsque l'on combat corps à corps. La force, l'adresse, la trempe des armes même, sont inutiles. A peine une seule fois dans une guerre se sert-on de la baïonnette au bout du fusil, quoiqu'elle soit la plus terrible des armes.

Dans une plaine souvent entourée de redoutes munies de gros canons, deux armées s'avancent en silence; chaque bataillon mène avec soi des canons de campagne; les premières lignes tirent l'une contre l'autre, & l'une après l'autre. Ce sont des victimes qu'on présente tour-à-tour aux coups de feu. On voit souvent sur les ailes, des escadrons exposés continuellement aux coups de canon en attendant l'ordre du général. Les premiers qui se lassent de cette manœuvre, laquelle ne laisse aucun lieu à l'impétuosité du courage, se débandent, & quittent le champ de bataille. On va les rallier, si l'on peut, à quelques milles de là. Les ennemis victorieux assiégent une ville qui leur coûte quelquefois plus de temps, plus d'hommes, plus d'argent, que plusieurs batailles ne leur auraient coûté. Les progrès sont très-rarement rapides: & au bout de cinq ou six ans, les deux parties également épuisées sont obligées de faire la paix.

Ainsi, à tout prendre, l'invention de l'artillerie & la méthode nouvelle ont établi entre les puissances une égalité qui met le genre-humain à l'abri des anciennes dévastations, & qui par-là rend les guerres moins funestes, quoiqu'elles le soient encore prodigieusement.

Les Grecs dans tous les temps, les Romains jusqu'au temps de *Sylla*, les autres peuples de l'Occident & du Septentrion, n'eurent jamais d'armée sur pied continuellement soudoyée; tout bourgeois était soldat, & s'enrôlait en temps de guerre. C'était précisément comme aujourd'hui en Suisse. Parcourez-la toute entière, vous n'y trouverez pas un bataillon, excepté

dans le temps des revues ; si elle a la guerre, vous y voyez tout d'un coup quatre-vingts mille soldats en armes.

Ceux qui usurpèrent la puissance suprême depuis *Sylla*, eurent toujours des troupes permanentes soudoyées de l'argent des citoyens pour tenir les citoyens assujettis, encore plus que pour subjuguer les autres nations. Il n'y a pas jusqu'à l'évêque de Rome qui ne soudoie une petite armée. Qui l'eût dit du temps des apôtres, que le serviteur des serviteurs de DIEU aurait des régimens, & dans Rome?

Ce qu'on craint le plus en Angleterre, c'est *a great standing army*, une grande armée sur pied.

Les janissaires ont fait la grandeur des sultans, mais aussi ils les ont étranglés. Les sultans auraient évité le cordon, si au lieu de ces grands corps, ils en avaient établi de petits.

La loi de Pologne est qu'il y ait une armée; mais elle appartient à la république qui la paye, quand elle peut en avoir une.

AROT ET MAROT,

Et courte revue de l'Alcoran.

CET article peut servir à faire voir combien les plus savans hommes peuvent se tromper, & à développer quelques vérités utiles. Voici ce qui est rapporté d'*Arot* & de *Marot* dans le Dictionnaire encyclopédique.

„ Ce sont les noms de deux anges que l'imposteur „ *Mahomet* disait avoir été envoyés de DIEU pour „ enseigner les hommes, & pour leur ordonner de „ s'abstenir du meurtre, des faux jugemens, & de

„ toutes sortes d'excès. Ce faux prophète ajoute „ qu'une très-belle femme ayant invité ces deux „ anges à manger chez elle, elle leur fit boire du „ vin, dont étant échauffés, ils la sollicitèrent à „ l'amour; qu'elle feignit de consentir à leur passion, „ à condition qu'ils lui apprendraient auparavant les „ paroles par le moyen desquelles ils disaient que „ l'on pouvait aisément monter au ciel; qu'après „ avoir su d'eux ce qu'elle leur avait demandé, elle „ ne voulut plus tenir sa promesse, & qu'alors elle „ fut enlevée au ciel, où ayant fait à DIEU le récit de „ ce qui s'était passé, elle fut changée en l'étoile du „ matin qu'on appelle *Lucifer* ou *Aurore*, & que les „ deux anges furent sévèrement punis. C'est de-là, „ selon *Mahomet*, que DIEU prit occasion de défendre „ l'usage du vin aux hommes. „ (*)

On aurait beau lire tout l'Alcoran, on n'y trouvera pas un seul mot de ce conte absurde, & de cette prétendue raison de *Mahomet*, de défendre le vin à ses sectateurs. *Mahomet* ne proscrit l'usage du vin qu'au second & au cinquième sura, ou chapitre: *Ils t'interrogeront sur le vin & sur les liqueurs fortes: tu répondras que c'est un grand péché.*

On ne doit point imputer aux justes qui croient & qui font de bonnes œuvres, d'avoir bu du vin & d'avoir joué aux jeux de hasard, avant que les jeux de hasard fussent défendus.

Il est avéré chez tous les mahométans, que leur prophète ne défendit le vin & les liqueurs que pour conserver leur santé, & pour prévenir les querelles dans le climat brûlant de l'Arabie. L'usage de toute liqueur fermentée porte facilement à la tête, & peut détruire la santé & la raison.

(*) Voyez *Alcoran*.

La fable d'*Arot* & de *Marot* qui descendirent du ciel, & qui voulurent coucher avec une femme arabe, après avoir bu du vin avec elle, n'est dans aucun auteur mahométan. Elle ne se trouve que parmi les impostures que plusieurs auteurs chrétiens, plus indiscrets qu'éclairés, ont imprimées contre la religion musulmane, par un zèle qui n'est pas selon la science. Les noms d'*Arot* & de *Marot* ne sont dans aucun endroit de l'Alcoran. C'est un nommé *Silburgius* qui dit, dans un vieux livre que personne ne lit, qu'il anathématise les anges *Arot* & *Marot*, *Safa* & *Merwa*.

Remarquez, cher lecteur, que Safa & Merwa sont deux petites monticules auprès de la Mecque, & qu'ainsi notre docte *Silburgius* a pris deux collines pour deux anges. C'est ainsi qu'en ont usé presque sans exception tous ceux qui ont écrit parmi nous sur le mahométisme, jusqu'au temps où le sage *Réland* nous a donné des idées nettes de la croyance musulmane, & où le savant *Sale*, après avoir demeuré vingt-quatre ans vers l'Arabie, nous a enfin éclairés par une traduction fidelle de l'Alcoran, & par la préface la plus instructive.

Gagnier lui-même, tout professeur qu'il était en langue orientale à Oxford, s'est plu à nous débiter quelques fausſetés sur *Mahomet*, comme si on avait besoin du mensonge pour soutenir la vérité de notre religion contre ce faux prophète. Il nous donne tout au long le voyage de *Mahomet* dans les sept cieux sur la jument *Alborac:* il ose même citer le sura ou chapitre LIII; mais ni dans ce sura LIII, ni dans aucun autre, il n'est question de ce prétendu voyage au ciel.

C'eſt *Aboulfeda* qui plus de ſept cents ans après *Mahomet* rapporte cette étrange hiſtoire. Elle eſt tirée, à ce qu'il dit, d'anciens manuſcrits qui eurent cours du temps de *Mahomet* même. Mais il eſt viſible qu'ils ne ſont point de *Mahomet*, puiſqu'après ſa mort *Abubeker* recueillit tous les feuillets de l'Alcoran en préſence de tous les chefs des tribus, & qu'on n'inféra dans la collection que ce qui parut authentique.

De plus, non-ſeulement le chapitre concernant le voyage au ciel n'eſt point dans l'Alcoran, mais il eſt d'un ſtyle bien différent, & cinq fois plus long au moins qu'aucun des chapitres reconnus. Que l'on compare tous les chapitres de l'Alcoran avec celui-là, on y trouvera une prodigieuſe différence. Voici comme il commence:

„ Une certaine nuit je m'étais endormi entre les „ deux collines de Safa & de Merwa. Cette nuit „ était très-obſcure & très-noire, mais ſi tranquille „ qu'on n'entendait ni les chiens aboyer, ni les coqs „ chanter. Tout d'un coup l'ange *Gabriel* ſe préſenta „ devant moi dans la forme en laquelle le DIEU „ très-haut l'a créé. Son teint était blanc comme „ la neige, ſes cheveux blonds, treſſés d'une façon „ admirable, lui tombaient en boucles ſur les épaules; „ il avait un front majeſtueux, clair, & ſerein, les „ dents belles & luiſantes, & les jambes teintes d'un „ jaune de ſaphir; ſes vêtemens étaient tout tiſſus de „ perles & de fil d'or très-pur. Il portait ſur ſon front „ une lame ſur laquelle étaient écrites deux lignes „ toutes brillantes & éclatantes de lumière; ſur la „ première il y avait ces mots: *Il n'y a point de Dieu „ que* DIEU; & ſur la ſeconde ceux-ci: *Mahomet eſt*

„ *l'apôtre de* DIEU. A cette vue je demeurai le plus „ surpris & le plus confus de tous les hommes. „ J'aperçus autour de lui ſoixante & dix mille caſſo- „ lettes ou petites bourſes pleines de muſc & de „ ſafran. Il avait cinq cents paires d'ailes, & d'une „ aile à l'autre il y avait la diſtance de cinq cents „ années de chemin.

„ C'eſt dans cet état que *Gabriel* ſe fit voir à mes „ yeux. Il me pouſſa, & me dit: *Lève-toi, ô homme „ endormi.* Je fus ſaiſi de frayeur & de tremblement, „ & je lui dis en m'éveillant en ſurſaut: *Qui es-tu?* „ DIEU *veuille te faire miſéricorde. Je ſuis ton frère „ Gabriel*, me répondit-il. *O mon cher bien-aimé „ Gabriel*, lui dis-je, *je te demande pardon. Eſt-ce une „ révélation de quelque choſe de nouveau, ou bien une „ menace affligeante que tu viens m'annoncer? C'eſt quelque „ choſe de nouveau*, reprit-il; *lève-toi, mon cher & bien- „ aimé. Attache ton manteau ſur tes épaules, tu en auras „ beſoin: car il faut que tu rendes viſite à ton ſeigneur „ cette nuit.* En même temps *Gabriel* me prit par la „ main; il me fit lever, & m'ayant fait monter ſur „ la jument *Alborac*, il la conduiſit lui-même par la „ bride &c. „

Enfin il eſt avéré chez les muſulmans que ce chapitre, qui n'eſt d'aucune authenticité, fut imaginé par *Abu-Horaïra*, qui était, dit-on, contemporain du prophète. Que dirait-on d'un turc qui viendrait aujourd'hui inſulter notre religion, & nous dire que nous comptons parmi nos livres conſacrés les *lettres de St Paul à Sénèque*, & les *lettres de Sénèque à Paul*, les *actes de Pilate*, la *vie de la femme de Pilate*, les *lettres du prétendu roi Abgare à* JESUS-CHRIST, *& la réponſe*

de JESUS-CHRIST *à ce roitelet*, l'*hiſtoire du défi de St Pierre à Simon le magicien*, les *prédictions des ſibylles*, le *teſtament des douze patriaches*, & tant d'autres livres de cette eſpèce?

Nous répondrions à ce turc qu'il eſt fort mal inſtruit, & qu'aucun de ces ouvrages n'eſt regardé par nous comme authentique. Le turc nous fera la même réponſe, quand pour le confondre nous lui reprocherons le voyage de *Mahomet* dans les ſept cieux. Il nous dira que ce n'eſt qu'une fraude pieuſe des derniers temps, & que ce voyage n'eſt point dans l'Alcoran. Je ne compare point ſans doute ici la vérité avec l'erreur, le chriſtianiſme avec le mahométiſme, l'Evangile avec l'Alcoran; mais je compare fauſſe tradition à fauſſe tradition, abus à abus, ridicule à ridicule.

Ce ridicule a été pouſſé ſi loin, que *Grotius* impute à *Mahomet* d'avoir dit que les mains de DIEU ſont froides; qu'il le ſait parce qu'il les a touchées, que DIEU ſe fait porter en chaiſe; que dans l'arche de *Noé*, le rat naquit de la fiente de l'éléphant, & le chat de l'haleine du lion.

Grotius reproche à *Mahomet* d'avoir imaginé que JESUS avait été enlevé au ciel, au lieu de ſouffrir le ſupplice. Il ne ſonge pas que ce ſont des communions entières des premiers chrétiens *hérétiques*, qui répandirent cette opinion conſervée dans la Syrie & dans l'Arabie juſqu'à *Mahomet*.

Combien de fois a-t-on répété que *Mahomet* avait accoutumé un pigeon à venir manger du grain dans ſon oreille, & qu'il feſait accroire à ſes ſectateurs que ce pigeon venait lui parler de la part de DIEU?

N'eſt-ce pas aſſez que nous ſoyons perſuadés de la fauſſeté de ſa ſecte, & que la foi nous ait invinciblement convaincus de la vérité de la nôtre, ſans que nous perdions notre temps à calomnier les mahométans qui ſont établis du mont Caucaſe au mont Atlas, & des confins de l'Epire aux extrémités de l'Inde? Nous écrivons ſans ceſſe de mauvais livres contr'eux, & ils n'en ſavent rien. Nous crions que leur religion n'a été embraſſée par tant de peuples que parce qu'elle flatte les ſens. Où eſt donc la ſenſualité qui ordonne l'abſtinence du vin, & des liqueurs dont nous feſons tant d'excès, qui prononce l'ordre indiſpenſable de donner tous les ans aux pauvres deux & demi pour cent de ſon revenu, de jeûner avec la plus grande rigueur, de ſouffrir dans les premiers temps de la puberté une opération douloureuſe, de faire au milieu des ſables arides un pélérinage qui eſt quelquefois de cinq cents lieues, & de prier DIEU cinq fois par jour, même en feſant la guerre?

Mais, dit-on, il leur eſt permis d'avoir quatre épouſes dans ce monde, ils auront dans l'autre des femmes céleſtes. *Grotius* dit en propres mots: *Il faut avoir reçu une grande meſure de l'eſprit d'étourdiſſement, pour admettre des rêveries auſſi groſſières & auſſi ſales.*

Nous convenons avec *Grotius* que les mahométans ont prodigué des rêveries. Un homme qui recevait continuellement les chapitres de ſon Koran des mains de l'ange *Gabriel*, était pis qu'un rêveur; c'était un impoſteur qui ſoutenait ſes ſéductions par ſon courage. Mais certainement il n'y avait rien ni d'étourdi, ni de ſale, à réduire au nombre de quatre le nombre indéterminé de femmes que les princes, les ſatrapes,

les nababs, les omras de l'Orient nourriſſaient dans leurs ſérails. Il eſt dit que *Salomon* avait trois cents femmes & ſept cents concubines. Les Arabes, les Juifs pouvaient épouſer les deux ſœurs ; *Mahomet* fut le premier qui défendit ces mariages dans le ſura ou chapitre quatre. Où eſt donc la ſaleté ?

A l'égard des femmes céleſtes, où eſt la ſaleté ? Certes il n'y a rien de ſale dans le mariage que nous reconnaiſſons ordonné ſur la terre & béni par DIEU même. Le myſtère incompréhenſible de la génération eſt le ſceau de l'être éternel. C'eſt la marque la plus chère de ſa puiſſance d'avoir créé le plaiſir, & d'avoir par ce plaiſir même perpétué tous les êtres ſenſibles.

Si on ne conſulte que la ſimple raiſon, elle nous dira qu'il eſt vraiſemblable que l'être éternel, qui ne fait rien en vain, ne nous fera pas renaître en vain avec nos organes. Il ne ſera pas indigne de la majeſté ſuprême, de nourrir nos eſtomacs avec des fruits délicieux, s'il nous fait renaître avec des eſtomacs. Nos ſaintes écritures nous apprennent que DIEU mit d'abord le premier homme & la première femme dans un paradis de délices. Il était alors dans un état d'innocence & de gloire, incapable d'éprouver les maladies & la mort. C'eſt à-peu-près l'état où ſeront les juſtes, lorſqu'après leur réſurrection, ils ſeront pendant l'éternité ce qu'ont été nos premiers parens pendant quelques jours. Il faut donc pardonner à ceux qui ont cru qu'ayant un corps, ce corps ſera continuellement ſatisfait. Nos pères de l'Egliſe n'ont point eu d'autre idée de la Jéruſalem céleſte. *St Irénée* dit (*a*) que chaque cep de vigne y portera dix mille

(*a*) Liv. V, chap. XXXIII.

branches, chaque branche dix mille grappes, & chaque grappe dix mille raisins, &c.

Plusieurs pères de l'Eglise en effet ont pensé que les bienheureux dans le ciel jouiraient de tous leurs sens. *St Thomas* (*b*) dit que le sens de la vue sera infiniment perfectionné, que tous les élémens le feront aussi, que la superficie de la terre sera diaphane comme le verre, l'eau comme le cristal, l'air comme le ciel, le feu comme les astres.

St Augustin dans sa *doctrine chrétienne* (*c*) dit que le sens de l'ouïe goûtera le plaisir des sens, du chant, & du discours.

Un de nos grands théologiens italiens nommé *Plazza*, dans sa *dissertation sur le paradis*, (*d*) nous apprend que les élus ne cesseront jamais de jouer de la guitare & de chanter : ils auront, dit-il, trois *nobilités*, trois *avantages;* des plaisirs sans chatouillement, des caresses sans molesse, des voluptés sans excès : *tres nobilitates, illecebra sine titillatione, blanditia sine mollitudine, & voluptas sine exuberantiâ.*

St Thomas assure que l'odorat des corps glorieux sera parfait, & que l'humide ne l'affaiblira pas : *in corporibus gloriosis erit odor in suâ ultimâ perfectione, nullo modo per humidum repressus.* (*e*) Un grand nombre d'autres docteurs traitent à fond cette question.

Suarez, dans sa *sagesse*, s'exprime ainsi sur le goût : Il n'est pas difficile à DIEU de faire que quelque humeur sapide agisse dans l'organe du goût, & l'affecte intentionnellement : *non est Deo difficile facere ut sapidus*

(*b*) *Commentaire sur la Genèse*, tome II, liv. IV.
(*c*) Ch. II & III, n. 149.
(*d*) *Supplément*, part. III, quest. 84.
(*e*) Page 506.

humor sit intra organum gustûs, qui sensum illum possit intentionaliter afficere. (*f*)

Enfin, *St Prosper*, en résumant tout, prononce que les bienheureux seront rassasiés sans dégoût, & qu'ils jouiront de la santé sans maladie : *Saturitas sine fastidio & tota sanitas sine morbo.* (*g*)

Il ne faut donc pas tant s'étonner que les mahométans aient admis l'usage des cinq sens dans leur paradis. Ils disent que la première béatitude sera l'union avec DIEU : elle n'exclut pas le reste.

Le paradis de *Mahomet* est une fable ; mais, encore une fois, il n'y a ni contradiction ni saleté.

La philosophie demande des idées nettes & précises ; *Grotius* ne les avait pas. Il citait beaucoup, & il étalait des raisonnemens apparens, dont la fausseté ne peut soutenir un examen réfléchi.

On pourrait faire un très-gros livre de toutes les imputations injustes dont on a chargé les mahométans. Ils ont subjugué une des plus belles & des plus grandes parties de la terre. Il eût été plus beau de les chasser, que de leur dire des injures.

L'impératrice de Russie donne aujourd'hui un grand exemple, elle leur enlève Azoph & Taganrok, la Moldavie, la Valachie, la Georgie ; elle pousse ses conquêtes jusqu'aux remparts d'Erzerum ; elle envoie contr'eux, par une entreprise inouie, des flottes qui partent du fond de la mer Baltique, d'autres qui couvrent le Pont-Euxin ; mais elle ne dit point, dans ses manifestes, qu'un pigeon soit venu parler à l'oreille de *Mahomet*.

(*f*) Liv. XVI, chap. XX. (*g*) N. 232.

ARRETS NOTABLES,

Sur la liberté naturelle.

ON a fait en plusieurs pays, & surtout en France, des recueils de ces meurtres juridiques que la tyrannie, le fanatisme, ou même l'erreur & la faiblesse, ont commis avec le glaive de la justice.

Il y a des arrêts de mort que des années entières de vengeance pourraient à peine expier, & qui feront frémir tous les siècles à venir. Tels sont les arrêts rendus contre le légitime roi de Naples & de Sicile, par le tribunal de *Charles d'Anjou;* contre *Jean Hus* & *Jérôme* de Prague par des prêtres & des moines; contre le roi d'Angleterre *Charles I* par des bourgeois fanatiques.

Après ces attentats énormes, commis en cérémonie, viennent les meurtres juridiques commis par la lâcheté, la bêtise, la superstition; & ceux-là sont innombrables. Nous en rapporterons quelques-uns dans d'autres chapitres.

Dans cette classe, il faut ranger principalement les procès de sortilége, & ne jamais oublier qu'encore de nos jours, en 1750, la justice sacerdotale de l'évêque de Vurtzbourg a condamné comme sorcière une religieuse fille de qualité, au supplice du feu. C'est afin qu'on ne l'oublie pas, que je répète ici cette aventure dont j'ai parlé ailleurs.. On oublie trop & trop vîte.

Je voudrais que chaque jour de l'année, un crieur public au lieu de brailler, comme en Allemagne & en Hollande, quelle heure il est, (ce qu'on fait très-bien

ſans lui) criât : C'eſt aujourd'hui que dans les guerres de religion Magdebourg & tous ſes habitans furent réduits en cendres. C'eſt ce 14 mai, à quatre heures & demie du ſoir, que *Henri IV* fut aſſaſſiné pour cette ſeule raiſon qu'il n'était pas aſſez ſoumis au pape ; c'eſt à tel jour qu'on a commis dans votre ville telle abominable cruauté ſous le nom de *juſtice*.

Ces avertiſſemens continuels ſeraient fort utiles.

Mais il faudrait crier à plus haute voix les jugemens rendus en faveur de l'innocence contre les perſécuteurs. Par exemple, je propoſe que chaque année les deux plus forts goſiers qu'on puiſſe trouver à Paris & à Toulouſe, prononcent dans tous les carrefours ces paroles : „ C'eſt à pareil jour que cinquante „ magiſtrats du conſeil rétablirent la mémoire de „ *Jean Calas*, d'une voix unanime, & obtinrent pour „ la famille des libéralités du roi même, au nom „ duquel *Jean Calas* avait été injuſtement condamné „ au plus horrible ſupplice. „

Il ne ſerait pas mal qu'à la porte de tous les miniſtres il y eût un autre crieur, qui dît à tous ceux qui viennent demander des lettres de cachet pour s'emparer des biens de leurs parens & alliés, ou dépendans :

„ Meſſieurs, craignez de ſéduire le miniſtre par „ de faux expoſés, & d'abuſer du nom du roi. Il eſt „ dangereux de le prendre en vain. Il y a dans le „ monde un maître *Gerbier* qui défend la cauſe de „ la veuve & de l'orphelin opprimés ſous le poids „ d'un nom ſacré. C'eſt celui-là même qui a obtenu „ au barreau du parlement de Paris l'aboliſſement „ de la ſociété de JESUS. Ecoutez attentivement la

„ leçon qu'il a donnée à la ſociété de Saint-Bernard,
„ conjointement avec maître *Loiſeau*, autre protecteur
„ des veuves.

„ Il faut d'abord que vous ſachiez que les révérends
„ pères bernardins de Clervaux poſſèdent dix-ſept
„ mille arpens de bois, ſept groſſes forges, quatorze
„ groſſes métairies, quantité de fiefs, de bénéfices, &
„ même des droits dans les pays étrangers. Le revenu
„ du couvent va juſqu'à deux cents mille livres de
„ rentes. Le tréſor eſt immenſe; le palais abbatial eſt
„ celui d'un prince; rien n'eſt plus juſte; c'eſt un
„ faible prix des grands ſervices que les bernardins
„ rendent continuellement à l'Etat.

„ Il arriva qu'un jeune homme de dix-ſept ans,
„ nommé *Caſtille*, dont le nom de baptême était
„ *Bernard*, crut par cette raiſon qu'il devait ſe faire
„ bernardin; c'eſt ainſi qu'on raiſonne à dix-ſept ans,
„ & quelquefois à trente: il alla faire ſon noviciat
„ en Lorraine dans l'abbaye d'Orval. Quand il fallut
„ prononcer ſes vœux, la grâce lui manqua; il ne
„ les ſigna point, s'en alla, & redevint homme. Il
„ s'établit à Paris; & au bout de trente ans, ayant fait
„ une petite fortune, il ſe maria, & eut des enfans.

„ Le révérend père procureur de Clervaux nommé
„ *Mayeur*, digne procureur, frère de l'abbé, ayant
„ appris à Paris d'une fille de joie que ce *Caſtille*
„ avait été autrefois bernardin, complote de le
„ revendiquer en qualité de déſerteur, quoiqu'il ne
„ fût point réellement engagé; de faire paſſer ſa femme
„ pour une concubine, & de placer ſes enfans à l'hôpital
„ en qualité de bâtards. Il s'aſſocie avec un autre
„ fripon pour partager les dépouilles. Tous deux vont

» au bureau des lettres de cachet, exposent leurs » griefs au nom de *St Bernard*, obtiennent la lettre, » viennent saisir *Bernard Castille*, sa femme & leurs » enfans, s'emparent de tout le bien, & vont le » manger où vous savez.

» *Bernard Castille* est enfermé à Orval dans un » cachot, où il meurt au bout de six mois, de peur » qu'il ne demande justice. Sa femme est conduite » dans un autre cachot à Sainte-Pélagie, maison de » force des filles débordées. De trois enfans l'un » meurt à l'hôpital.

» Les choses restent dans cet état pendant trois ans. » Au bout de ce temps la dame *Castille* obtient son » élargissement. DIEU est juste; il donne un second » mari à cette veuve. Ce mari, nommé *Launai*, se » trouve un homme de tête qui développe toutes les » fraudes, toutes les horreurs, toutes les scélératesses » employées contre sa femme. Ils intentent tous deux » un procès aux moines. (*a*) Il est vrai que frère » *Mayeur*, qu'on appelle dom *Mayeur*, n'a pas été » pendu; mais le couvent de Clervaux en a été pour » quarante mille écus. Et il n'y a point de couvent » qui n'aime mieux voir pendre son procureur que » de perdre son argent.

» Que cette histoire vous apprenne, Messieurs, à » user de beaucoup de sobriété en fait de lettres de » cachet. Sachez que maître *Elie de Beaumont*, (*b*) ce » célèbre défenseur de la mémoire de *Calas*, & maître » *Target*, cet autre protecteur de l'innocence opprimée,

(*a*) L'arrêt est de 1764.

(*b*) L'arrêt est de 1770. Il y a d'autres arrêts pareils prononcés par les parlemens des provinces.

» ont

„ ont fait payer vingt mille francs d'amende à celui „ qui avait arraché par ſes intrigues une lettre de „ cachet pour faire enlever la comteſſe de *Lancize* „ mourante, la traîner hors du ſein de ſa famille, „ & lui dérober tous ſes titres.

„ Quand les tribunaux rendent de tels arrêts, on „ entend des battemens de mains du fond de la „ grand'chambre aux portes de Paris. Prenez garde „ à vous, Meſſieurs; ne demandez pas légèrement „ des lettres de cachet. „

Un Anglais, en liſant cet article, a demandé: Qu'eſt-ce qu'une lettre de cachet? on n'a jamais pu le lui faire comprendre.

ARRETS DE MORT.

En liſant l'hiſtoire, & en voyant cette ſuite preſque jamais interrompue de calamités ſans nombre, entaſſées ſur ce globe que quelques-uns appellent le *meilleur des mondes poſſibles*, j'ai été frappé ſurtout de la grande quantité d'hommes conſidérables dans l'Etat, dans l'Egliſe, dans la ſociété, qu'on a fait mourir comme des voleurs de grand chemin. Je laiſſe à part les aſſaſſinats, les empoiſonnemens; je ne parle que des maſſacres en forme juridique, faits avec loyauté & cérémonie. Je commence par les rois & les reines; l'Angleterre ſeule en fournit une liſte aſſez ample. Mais pour les chanceliers, chevaliers, écuyers, il faudrait des volumes.

De tous ceux qu'on a fait périr ainſi par juſtice, je ne crois pas qu'il y en ait quatre dans toute l'Europe

qui eussent subi leur arrêt, si leur procès eût duré quelque temps de plus, ou si leurs parties adverses étaient mortes d'apoplexie pendant l'instruction.

Que la fistule eût gangrené le *rectum* du cardinal de *Richelieu* quelques mois plutôt, les de *Thou*, les *Cinq-Mars*, & tant d'autres étaient en liberté. Si *Barneveld* avait eu pour juges autant d'arminiens que de gomaristes, il serait mort dans son lit.

Si le connétable de *Luynes* n'avait pas demandé la confiscation de la maréchale d'*Ancre*, elle n'eût pas été brûlée comme sorcière. Qu'un homme réellement criminel, un assassin, un voleur public, un empoisonneur, un parricide soit arrêté, & que son crime soit prouvé; il est certain que dans quelque temps, & par quelques juges qu'il soit jugé, il sera un jour condamné. Mais il n'en est pas de même des hommes d'Etat; donnez-leur seulement d'autres juges, ou attendez que le temps ait changé les intérêts, refroidi les passions, amené d'autres sentimens, leur vie sera en sureté.

Imaginez que la reine *Elisabeth* meurt d'une indigestion la veille de la condamnation de *Marie Stuart;* alors *Marie Stuart* sera sur le trône d'Ecosse, d'Angleterre, & d'Irlande, au lieu de mourir par la main d'un bourreau dans une chambre tendue de noir. Que *Cromwell* tombe seulement malade, on se gardera bien de couper la tête à *Charles I.* Ces deux assassinats, revêtus, je ne sais comment, de la forme des lois, n'entrent guère dans la liste des injustices ordinaires. Figurez-vous des voleurs de grand chemin, qui, ayant garrotté & volé deux passans, se plairaient à nommer dans la troupe un procureur-général, un

préſident, un avocat, des conſeillers, & qui, ayant ſigné une ſentence, feraient pendre les deux paſſans en cérémonie; c'eſt ainſi que la reine d'Ecoſſe & ſon petit-fils furent jugés.

Mais des jugemens ordinaires, prononcés par les juges compétens contre des princes ou des hommes en place, y en a-t-il un ſeul qu'on eût ou exécuté, ou même rendu, ſi on avait eu un autre temps à choiſir? Y a-t-il un ſeul des condamnés immolés ſous le cardinal de *Richelieu*, qui n'eût été en faveur, ſi leur procès avait été prolongé juſqu'à la régence d'*Anne d'Autriche*? Le prince de *Condé* eſt arrêté ſous *François II;* il eſt jugé à mort par des commiſſaires: *François II* meurt, & le prince de *Condé* redevient un homme puiſſant.

Ces exemples ſont innombrables. Il faut ſurtout conſidérer l'eſprit du temps. On a brûlé *Vanini* ſur une accuſation vague d'athéiſme. S'il y avait aujourd'hui quelqu'un d'aſſez pédant & d'aſſez ſot pour faire les livres de *Vanini*, on ne les lirait pas, & c'eſt tout ce qui en arriverait.

Un eſpagnol paſſe par Genève au milieu du ſeizième ſiècle; le picard *Jean Chauvin* apprend que cet eſpagnol eſt logé dans une hôtellerie; il ſe ſouvient que cet eſpagnol a diſputé contre lui ſur une matière que ni l'un ni l'autre n'entendaient. Voilà mon théologien *Jean Chauvin* qui fait arrêter le paſſant, malgré toutes les lois divines & humaines, malgré le droit des gens reçu chez toutes les nations; il le fait plonger dans un cachot, & le fait brûler à petit feu avec des fagots verds, afin que le ſupplice dure plus long-temps. Certainement cette manœuvre infernale ne tomberait

aujourd'hui dans la tête de perſonne; & ſi ce fou de *Servet* était venu dans le bon temps, il n'aurait eu rien à craindre.

Ce qu'on appelle la *juſtice* eſt donc auſſi arbitraire que les modes. Il y a des temps d'horreurs & de folie chez les hommes, comme des temps de peſte; & cette contagion a fait le tour de la terre.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Avertissement des éditeurs. page 2

INTRODUCTION *aux questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs.* 3

Avertissement de la collection intitulée : L'OPINION EN ALPHABET. 8

A B C, *ou* ALPHABET. 15

ABBAYE. SECTION I. 23

SECTION II. 31

ABBÉ. 34

ABEILLES. 35

ABRAHAM. SECTION I. 41

SECTION II. 50

SECTION III. 55

ABUS. 62

ABUS DES MOTS. 66

ACADEMIE. 70

ADAM. SECTION I. 74
SECTION II. 80
SECTION III. 81
ADORER. *Culte de latrie. Chanson attribuée à* JESUS-CHRIST.
Danse sacrée. Cérémonies. 83
ADULTERE. 90
Suite du chapitre sur l'adultère. 100
AFFIRMATION PAR SERMENT. 102
AGAR. 104
AGE. 105
Calcul de la vie. 108
AGRICULTURE. 112
Des livres pseudonymes sur l'économie générale. 113
De l'exportation des grains. 116
De la grande & petite culture. ibid.
Des défrichemens. 118
De la grande protection due à l'agriculture. 121
AIR. SECTION I. 124
Raisons de ceux qui nient l'air. 127
SECTION II. *Vapeurs, exhalalaisons.* 130
De la puissance des vapeurs. 134
ALCHIMISTE. 135
ALCORAN, OU PLUTOT LE KORAN. SECTION I. 137
SECTION II. 144

ALEXANDRE. 150
ALEXANDRIE. 158
ALGER. 162
ALLEGORIE. 165
ALMANACH. 170
ALOUETTE. 177
AMAZONES. 179
AME. SECTION I. 183
SECTION II. *Des doutes de Locke sur l'ame.* 191
SECTION III. *De l'ame des bêtes & de quelques idées creuses.* 195
SECTION IV. *Sur l'ame & sur nos ignorances.* 200
SECTION V. *Du paradoxe de Warburton sur l'immortalité de l'ame.* 204
SECTION VI. *Du besoin de la révélation.* 206
SECTION VII. *Des ames des sots & des monstres.* 209
SECTION VIII. 211
SECTION IX. 220
SECTION X. *De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'ame.* FRAGMENT. 229
SECTION XI. 232
AMERIQUE. 241
AMITIÉ. 243
AMOUR. 245
AMOUR DE DIEU. 249

AMOUR-PROPRE. 252
AMOUR SOCRATIQUE. 254
AMPLIFICATION. 261
ANA, ANECDOTES. 273
Anecdote hasardée de du Haillan. 281
Anecdote sur Charles-Quint. 282
Autre anecdote plus hasardée. ibid.
Anecdote sur Henri IV. 283
De l'abjuration de Henri IV. ibid.
Autre bévue sur Henri IV. 284
Bévue sur le maréchal d'Ancre. 285
Anecdote de l'homme au masque de fer. 287
Anecdotes sur Nicolas Fouquet, surintendant des finances. 289
Petite anecdote. 290
Anecdote sur le testament attribué au cardinal de Richelieu. ibid.
Autres anecdotes. 293
Anecdote ridicule sur Théodoric. 294
Anecdote sur le maréchal de Luxembourg. 296
Anecdote sur Louis XIV. ibid.
Lettre de M. de Voltaire sur plusieurs anecdotes. 297
Anecdote singulière sur le père Fouquet, ci-devant jésuite. 304
Autre anecdote sur un jésuite chinois. 306
ANATOMIE. 308

ANCIENS ET MODERNES. 311

Du chevalier Temple. 316

De Boileau & de Racine. 318

D'un paſſage d'Homère. 327

ANE. 334

De l'âne d'or de Machiavel. 338

De l'âne de Vérone. 339

ANGE. SECTION I. *Anges des Indiens, des Perſes &c.* 340

Premier chapitre du Shaſta. 341

Second chapitre du Shaſta. 342

Chapitre trois, de la chute d'une partie des anges. ibid.

Chapitre quatre, châtiment des anges coupables. 343

Précis du cinquième chapitre. 344

Des anges des Perſes. 345

Des anges chez les Hébreux. 346

Savoir ſi les Grecs & les Romains admîrent des anges. 348

SECTION II. 350

SECTION III. 353

ANGLICANS. *De la religion anglicane.* 356

ANNALES. 359

ANNATES. 363

ANNEAU DE SATURNE. 366

ANTI-LUCRECE. 367

ANTIQUITÉ. SECTION I. 370

SECTION II. *De l'antiquité des usages.* 374

SECTION III. *Fêtes instituées sur des chimères.* 378

SECTION IV. *De l'antiquité des fêtes, qu'on prétend avoir toutes été lugubres.* 379

SECTION V. *De l'origine des arts.* 380

ANTHROPOMORPHITES. 387

ANTHROPOPHAGES. SECTION I. 388

SECTION II. 391

SECTION III. 400

APIS. 401

APOCALYPSE. SECTION I. 403

SECTION II. 406

APOCRYPHES. 410

De la vie de Moïse, livre apocryphe de la plus haute antiquité. 413

Fragment de la vie de Moïse. 418

Livres apocryphes de la nouvelle loi. 421

Des autres livres apocryphes du premier & du second siècle. 423

APOINTÉ, DESAPOINTÉ. 442

APOINTER, APOINTEMENT. *Termes de palais.* 443

APOSTAT. ibid.

APOTRES. *Leurs vies, leurs femmes, leurs enfans.* 451
Les apôtres étaient-ils mariés? ibid.
Des enfans des apôtres. 453
Où les apôtres ont-ils vécu? où sont-ils morts? 454
Quelle était la discipline sous laquelle vivaient les apôtres & les premiers disciples. 462
APPARENCE. 466
A PROPOS, L'A PROPOS. 474
ARABES, *& par occasion du livre de Job.* 476
De l'arabe Job. 480
ARANDA. *Droits royaux, jurisprudence, inquisition.* 483
ARARAT. *Déluge.* 486
ARBRE A PAIN. 489
ARBRE A SUIF. 492
ARC. *Jeanne d'Arc dite la Pucelle d'Orléans.* 493
ARDEUR. 499
ARGENT. 501
ARIANISME. 509
ARISTÉE. 520
ARISTOTE. 527
De sa logique. ibid.
De sa physique. 530
Traité d'Aristote sur les animaux. 531

Du monde éternel. 532
De sa métaphysique. ibid.
De sa morale. ibid.
De sa rhétorique. 534
Poëtique. 536
ARMES, ARMÉES. 540
AROT ET MAROT, *& courte revue de l'Alcoran.* 547
ARRETS NOTABLES, *sur la liberté naturelle.* 557
ARRETS DE MORT. 561

Fin de la Table du Tome premier.

S $22\frac{9}{h}(37)$

$AB = 22\frac{9}{h}(37)$

Dl 5472a

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635437-p0577-8

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME TRENTE-SEPTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Farbkarte #13 B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres Inches
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635437-p0581-0